Voyageurs au Levant et dans la Grande Asie

du XVIIe au XIXe siècle

Patrimoine de la
Bibliothèque publique
et universitaire de
Neuchâtel

Dans la même collection :

L'illustration anatomique de
la Renaissance au siècle des Lumières

Grands livres d'oiseaux illustrés de
la Renaissance au XIXe siècle (épuisé)

Navigateurs, explorateurs et aventuriers :
grands livres de voyages maritimes de
la Renaissance au XIXe siècle (épuisé)

Explorateurs, voyageurs et savants à la
découverte de l'intérieur des continents :
Afrique et Amérique du Sud

La Société typographique de Neuchâtel
(1769-1789)

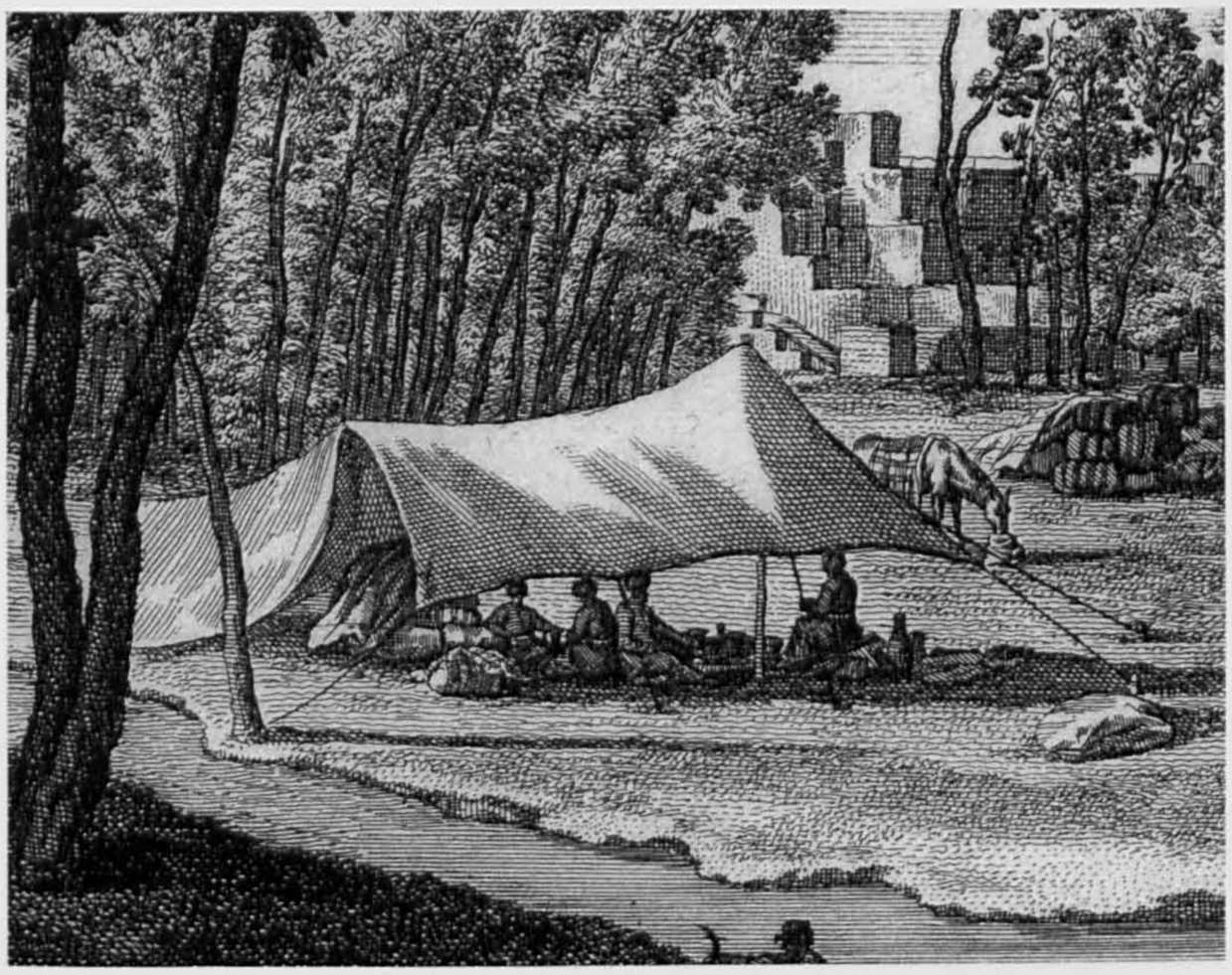
A bouche que veux-tu :
menus propos gastronomiques et
littéraires des Lumières à la Belle Epoque

Bibliophiles et mécènes :
Deux siècles de donations à la
Bibliothèque de Neuchâtel

A paraître :

L'illustration botanique
de la Renaissance au XIXe siècle

Edouard Rott (1854-1924) :
un diplomate neuchâtelois au service de
l'histoire des relations franco-suisses



Loterie Romande

SANDOZ-FONDATION DE FAMILLE

BCN

Voyageurs au Levant et dans la Grande Asie
du XVIIe au XIXe siècle

Caravansérail de « Jeddée », à Ispahan, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, t. 2, p. 250, taille-douce.

Patrimoine de la Bibliothèque publique et universitaire 8

Voyageurs au Levant et dans la Grande Asie du XVIIe au XIXe siècle

Recueil publié par Michel Schlup

Textes de Natalia Eraso, Laurent Gobat,
Dominique de Montmollin, Jean-Paul Reding, Marie Reginelli,
Michel Schlup, Michael Schmidt, Marie Vuarraz

Notices des récits de voyage établies par Michael Schmidt

Bibliothèque publique et universitaire, Neuchâtel 2009

Remerciements

Cette publication n'aurait pas vu le jour sans le soutien généreux de:

LOTERIE ROMANDE
FONDATION DE FAMILLE SANDOZ
BANQUE CANTONALE NEUCHÂTELOISE

Voici onze ans que M. et Mme Gilles et Marie-Claire Attinger, éditeurs à Hauterive, assurent la production de cette série. Nous tenons ici à les remercier de l'excellence de leur travail.

Le directeur de la Bibliothèque remercie M. Mathieu-Louis Morerod pour ses recherches dans les textes de Corneille Le Brun et de Chrétien-Louis-Joseph de Guignes.

Cet ouvrage accompagne l'exposition organisée sur le même thème et sous le même titre à la Bibliothèque publique et universitaire du 15 mai au 12 septembre 2009.

Couverture:
Jean-Baptiste Tavernier revêtu de la khil'at, dessiné par Johannes Hainzelman, in Jean-Baptiste Tavernier, *Recueil de plusieurs relations et traitez singuliers et curieux...*, Paris, Gervais Clouzier, 1679, taille-douce.

Conception graphique et production:
Editions Gilles Attinger, Hauterive, Suisse

© 2009 by Bibliothèque publique et universitaire
Place Numa-Droz 3
CH-2001 Neuchâtel, Suisse

ISBN 978-2-88225-020-9

Introduction

Deux volumes de la collection «Patrimoine» ont déjà été consacrés aux livres de voyages conservés à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel: le premier, publié en 2000, présente les grands livres de voyages maritimes de la Renaissance au XIXe siècle[1]; le second, édité l'année suivante, porte sur les livres de voyages terrestres en Afrique et en Amérique du Sud (XVIIe-XIXe siècles)[2].

Les récits rassemblés dans cet ouvrage évoquent des voyages réalisés au Levant et en Asie entre 1632 et 1806. Ils ne représentent bien sûr qu'un échantillon des richesses de notre institution dans ce domaine. Ils ont été choisis, parmi beaucoup d'autres, pour leur intérêt scientifique et la qualité de leurs illustrations. Les grandes vues panoramiques de Jérusalem, Constantinople ou d'Ispahan, dessinées par Corneille Le Brun (1652-1726/7), les subtiles compositions de William Alexander et de Chrétien-Louis-Joseph de Guignes (1759-1845) en Chine sont des documents exceptionnels qui font aujourd'hui encore l'admiration des connaisseurs. Beaucoup sont reproduits dans ce recueil collectif auquel ont participé huit auteurs dont sept collaborateurs de la Bibliothèque publique et universitaire (voir p. 336).

Le Levant désigne ici les pays situés dans la région orientale de la Méditerranée, soit principalement la Turquie, la Syrie, le Liban, la Palestine, l'Egypte et l'île de Chypre. Dans cette acception, le terme est courant du XVIe au XVIIIe siècle. Nombreux sont les voyageurs qui l'utilisent dans leur récit, tels le naturaliste français Pierre Belon du Mans (1517-1564/5), dans son *Voyage au Levant*, 1553; Jean Thévenot (1633-1667), dans sa *Relation d'un voyage au Levant* (Paris, 1664); Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708), auteur également d'une *Relation d'un voyage au Levant par ordre du Roy* (Paris, 1717), etc. Dès les années 1830, le terme est écarté par les écrivains-voyageurs qui mettent à la mode le «Voyage en Orient». Lamartine en est le précurseur avec ses *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient* (1835). Le terme subsiste toutefois chez certains auteurs, comme Valérie Gasparin qui publie en 1848 son *Journal d'un voyage au Levant.*

L'Asie correspond à la définition en usage aujourd'hui. Elle est délimitée à l'ouest par l'Oural et le Caucase, au sud-ouest par la mer Rouge et la Méditerranée, au nord par l'océan Arctique, à l'est par le Pacifique et au sud par l'océan Indien. Certaines délimitations – avec l'Europe, l'Océanie et l'Afrique – prêtent cependant à contestation. Des géographes considèrent que l'Arménie et la Géorgie devraient faire partie de l'Europe, que le Sinaï devrait être rendu à l'Afrique, etc.

Des quinze récits présentés dans ce recueil, un seul porte sur le Levant (Corneille Le Brun). Les autres concernent la plupart des grandes régions de l'Orient et de l'Extrême-Orient à l'exception de l'Asie centrale: sept relations ont trait à la Chine; trois à la Perse et à l'Inde; deux à la Sibérie; une à la Birmanie et une au Japon.

D'extraction noble ou bourgeoise, leurs auteurs appartiennent tous à l'élite de la société. Ils proviennent cependant d'horizons professionnels divers: de l'armée, de l'administration, de la diplomatie, des affaires, des milieux scientifiques. Ils sont de nationalité française: Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689), Jean Chardin (1643-1713), Jean Chappe d'Auteroche (1728-1769), Jean-Baptiste Barthélemy de Lesseps (1766-1834), Chrétien-Louis-Joseph de Guignes; anglaise: Michael Symes (1762-1809), George Leonard Staunton (1737-1801), Samuel Holmes, Aeneas Anderson, John Barrow (1764-1848), George Valentia (1770-1844), Henry Salt (1780-1827); néerlandaise: Arnoldus Montanus (1625-1683), Jean Nieuhof (1618-1672), Corneille Le Brun.

Des cinq relations rédigées par les Français, trois sont des éditions originales (Chappe d'Auteroche, Lesseps et Guignes). Celles écrites par les Anglais et les Néerlandais sont des traductions françaises publiées peu après les éditions originales.

Les voyages sont de nature et d'importance très différentes. Des expériences individuelles côtoient de grandes missions diplomatiques associant de nombreux participants.

Les objectifs sont variés: ils peuvent être politiques, économiques, scientifiques, etc., se superposant dans plusieurs cas. La recherche du profit domine cependant: Tavernier et Chardin sont des marchands en quête de bonnes affaires sur les routes de Perse et des Indes; les missions diplomatiques en Birmanie, en Chine et au Japon initiées par les Compagnies anglaise et néerlandaise des Indes orientales poursuivent essentiellement des objectifs commerciaux.

Honorables en apparence, les voyages scientifiques, organisés et financés par les gouvernements, ne sont pas non plus tout à fait désintéressés. En participant à la découverte du globe, les nations nourris-

sent des projets de colonisation et espèrent obtenir de nouveaux marchés. Le voyage autour du monde de La Pérouse (1785-1788) auquel participe Barthélemy de Lesseps, chargé de rapporter en France depuis le Kamtchatka des documents établis par l'expédition, ne fait pas exception à la règle. En revanche, seule la cause de la science pourrait avoir inspiré le voyage de Jean Chappe d'Auteroche en Sibérie pour observer, en juin 1761, le passage de Vénus devant le Soleil.

Jusqu'au XVIIIe siècle, les particuliers qui voyagent par agrément et à leurs frais sont rares car les déplacements exigent des moyens considérables. Un de nos voyageurs appartient néanmoins à cette catégorie d'exception : l'artiste peintre Corneille Le Brun qui passe vingt-sept ans à parcourir l'Europe, le Levant et l'Orient, sans ressources apparentes, en monnayant sans doute son talent à des hôtes complaisants.

Les pays du Levant et d'une grande partie de l'Asie sont, pour la plupart, des terres bien connues des Européens à l'époque classique. Ceux-ci se sont infiltrés presque partout en implantant des missions religieuses, des comptoirs ou des places fortes. Certes, leur présence se limite, dans de nombreux cas, aux régions côtières ou aux frontières de certains Etats. Ils ne peuvent ainsi pénétrer librement en Chine ou au Japon qu'ils connaissent cependant grâce aux informations reçues des jésuites ou d'autres religieux. La Sibérie orientale, aux confins de l'Asie, si peu accessible en raison de la rigueur de son climat, est alors l'une des dernières régions qui s'enveloppe d'un certain mystère.

L'exploration a ainsi peu de part dans ce volume où le voyage se déroule dans des contrées depuis longtemps reconnues, selon des itinéraires souvent parcourus, ce qui n'exclut cependant pas l'aventure ni la découverte.

Quelques observations sur le voyage au Levant et en Asie du XVIIe au tournant du XVIIIe siècle

Se préparer au voyage

On ne s'aventure pas dans des contrées aussi lointaines sans préparation. On recueille d'abord toutes les informations utiles pour le voyage (situation politique des pays qui seront visités, état des routes, moyens de transport, possibilités de logement, etc.) en étudiant notamment les relations des voyageurs et les dernières cartes établies par les géographes.

Les voyageurs avertis prennent soin de s'initier à la langue du pays, à ses coutumes, acquièrent des connaissances en astronomie et en cartographie. Certains même étudient la médecine, apprennent comment saigner, guérir des blessures ou faire des ligatures[3]. Avant de partir pour son second voyage en Perse et en Inde, Jean Thévenot consacre pas moins de «quatre années à l'étude des Sciences, que je crûs estre des plus utiles à un voyageur, qui veut profiter de ses voyages, & qui prétend en communiquer l'avantage aux autres»[4].

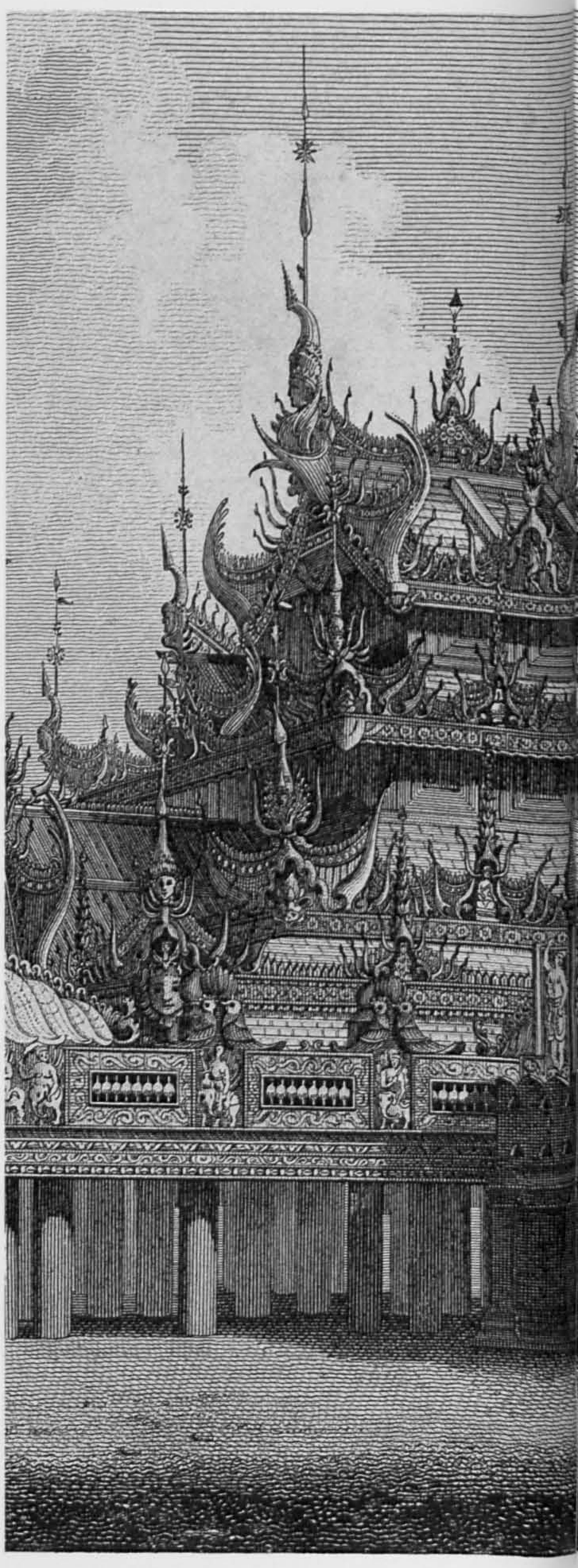
Le voyage ne se conçoit pas sans lettres de recommandation. Celles-ci sont indispensables pour établir de précieux contacts dans les pays étrangers, obtenir l'hospitalité des consuls, des missionnaires ou des responsables de comptoirs. Leur effet dépend bien sûr de la qualité de ceux qui les délivrent. Recommandé par l'impératrice Elisabeth Ire et d'autres personnalités russes haut placées, dont le chancelier Vorontsov (1714-1767), Chappe d'Auteroche est bien accueilli presque partout dans les grandes villes de Sibérie. De son côté, Corneille Le Brun doit au puissant bourgmestre Nicolas Witsen (1640-1717) d'être introduit chez le tsar Pierre le Grand dont il devient un familier.

Une des grandes préoccupations de la plupart des voyageurs et des explorateurs est de rapporter dans leurs bagages des dessins de leurs découvertes qui pourraient illustrer le récit éventuel de leurs aventures. Le dessin revêt alors une grande importance car il donne à voir ce que le texte peine à décrire. Mais son rôle le plus important est sans doute d'imprimer un cachet d'authenticité au discours en témoignant de ce que l'auteur a «vu».

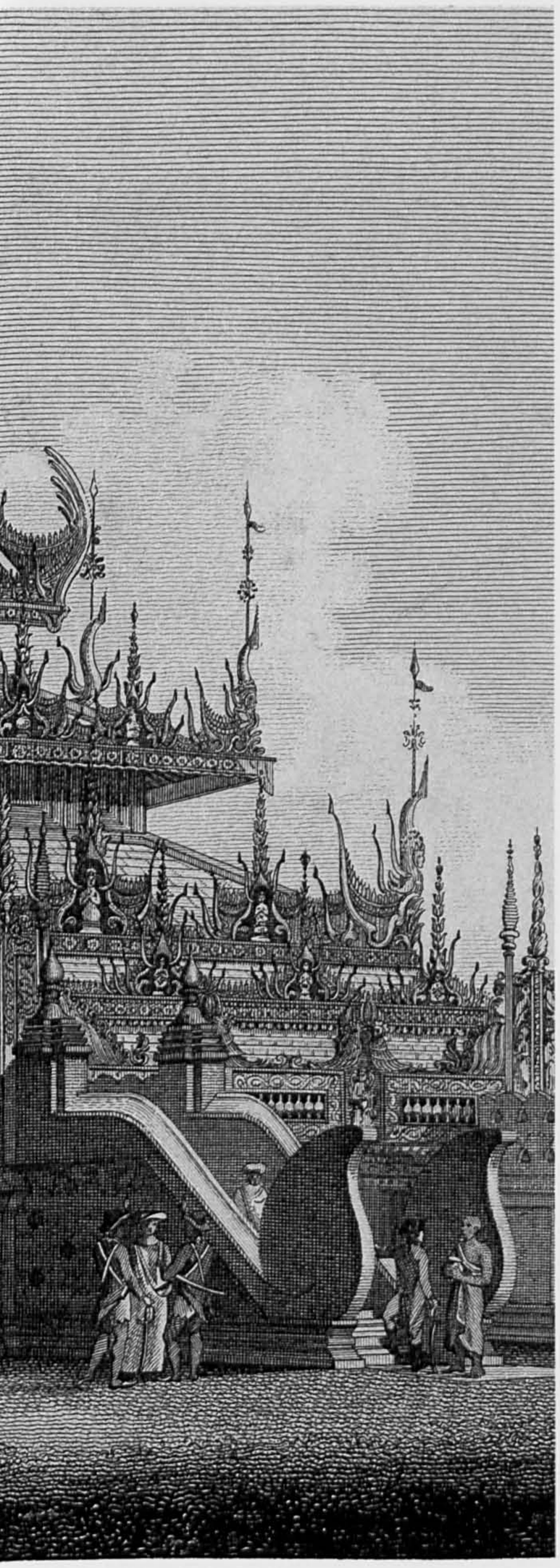
Les voyageurs qui ont des dispositions artistiques, tels Chrétien-Louis Joseph de Guignes et Jean Nieuhof, sont bien sûr avantagés car ils se chargeront eux-mêmes de l'illustration de leur texte. Quant à Corneille Le Brun, il se forme comme peintre avant d'entreprendre son premier voyage:

«Lorsque je fus un peu plus avancé en âge, je reconnus qu'il n'y a rien de plus necessaire ni de plus utile à un voyageur qui veut retirer quelque fruit de ses voyages, que de sçavoir dessiner, afin de s'imprimer par ce moien plus profondement les choses dans l'Esprit, & de se les pouvoir remettre devant les yeux en tout temps, comme si elles estoient encore présentes, ce qui est le plus sur moien d'empêcher qu'on n'en perde le souvenir. Je resolus donc de m'appliquer à la peinture.»[5] (...)

Les voyageurs qui n'ont pas de compétences artistiques, mais des moyens financiers, prennent le parti d'engager un dessinateur. C'est la solution choisie par Tavernier, Chardin, Symes ou Valentia.



«Kioum» ou monastère de prêtres birmans, gravé par Tardieu l'aîné, in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. XVI, détail, taille-douce.



Les artistes sont souvent corvéables à merci. Recruté par Chardin à Tabriz en 1673, Guillaume-Joseph Grelot en fait l'amère expérience. Le contrat qui le lie au marchand lui impose de lui remettre tous ses dessins. Il lui interdit d'en faire des copies à son usage. Son nom ne figurera sur aucune des planches de l'ouvrage de Chardin. Grelot est un habile dessinateur qui se fera connaître par la suite en publiant, en 1680, une *Relation nouvelle d'un Voyage de Constantinople, enrichie de plans levés par l'auteur sur les lieux, et des figures de tout ce qu'il y a de plus remarquable dans cette ville*[6].

Tavernier ne nomme pas non plus les dessinateurs qu'il a à son service et les planches ornant ses ouvrages ne comportent aucune signature.

Certains artistes sont mieux traités, tel Henry Salt qui accompagne Valentia dans ses voyages en Inde et en mer Rouge en qualité de secrétaire et de dessinateur. Nous ne connaissons pas le contrat qui lie les deux hommes. Valentia se sert de ses dessins pour illustrer sa relation sans cependant citer son nom sur la page de titre. Mais Salt, manifestement, n'a pas cédé tous ses droits à son «employeur» puisqu'il publie en même temps que lui un recueil de vingt-quatre vues aquarellées prises lors du voyage[7].

Les artistes qui participent aux expéditions sont habituellement des Européens. L'engagement d'un dessinateur autochtone, bengali[8], par Michael Symes qui conduit en 1795 une expédition diplomatique en Birmanie, est une exception. D'une manière générale, cette collaboration se révèle concluante. Symes loue à plusieurs reprises le talent de son artiste, si habile à reproduire dans les plus infimes détails les plantes et les monuments. Il déplore cependant son incapacité à «relever un paysage»: «Les Peintres indiens ne possèdent pas le génie de la fiction, et ne font point d'ouvrages de fantaisie. Ils ne peuvent ni inventer, ni embellir, et ils ignorent absolument les règles de la perspective; mais ils dessinent les figures et peignent chaque trait avec un soin et une exactitude qui leur sont particuliers. La planche représentant un kioum ou monastère est une preuve de la patience qu'ils mettent à rendre les plus petits détails.»[9]

Plusieurs artistes sont parfois associés aux expéditions scientifiques et aux missions diplomatiques d'une certaine importance. Deux peintres participent ainsi à l'ambassade de Macartney en Chine en 1792-1794: Thomas Hickey (1741-1824) et William Alexander. Le second brosse de la Chine de Qianlong un tableau vivant et coloré, d'une grande valeur documentaire et artistique.

Les voyageurs avertis prennent soin de s'initier à la langue du pays, à ses coutumes, acquièrent des connaissances en astronomie et en cartographie. Certains même étudient la médecine, apprennent comment saigner, guérir des blessures ou faire des ligatures[3]. Avant de partir pour son second voyage en Perse et en Inde, Jean Thévenot consacre pas moins de «quatre années à l'étude des Sciences, que je crûs estre des plus utiles à un voyageur, qui veut profiter de ses voyages, & qui prétend en communiquer l'avantage aux autres»[4].

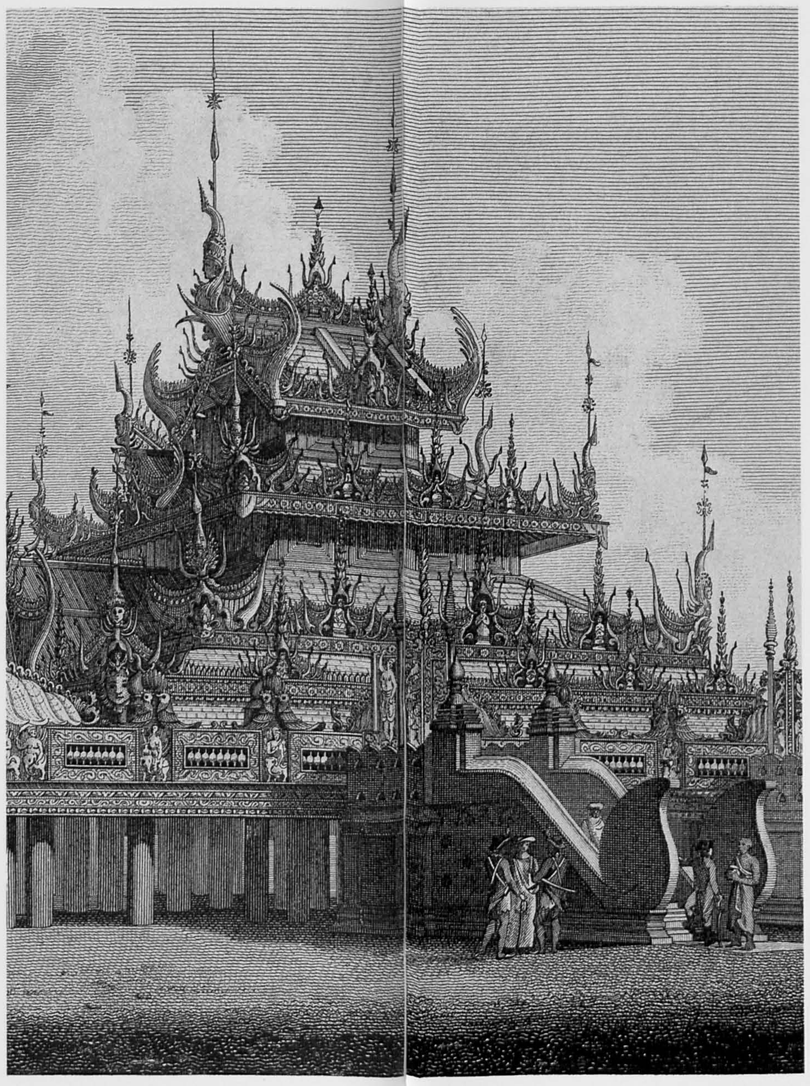
Le voyage ne se conçoit pas sans lettres de recommandation. Celles-ci sont indispensables pour établir de précieux contacts dans les pays étrangers, obtenir l'hospitalité des consuls, des missionnaires ou des responsables de comptoirs. Leur effet dépend bien sûr de la qualité de ceux qui les délivrent. Recommandé par l'impératrice Elisabeth Ire et d'autres personnalités russes haut placées, dont le chancelier Vorontsov (1714-1767), Chappe d'Auteroche est bien accueilli presque partout dans les grandes villes de Sibérie. De son côté, Corneille Le Brun doit au puissant bourgmestre Nicolas Witsen (1640-1717) d'être introduit chez le tsar Pierre le Grand dont il devient un familier.

Une des grandes préoccupations de la plupart des voyageurs et des explorateurs est de rapporter dans leurs bagages des dessins de leurs découvertes qui pourraient illustrer le récit éventuel de leurs aventures. Le dessin revêt alors une grande importance car il donne à voir ce que le texte peine à décrire. Mais son rôle le plus important est sans doute d'imprimer un cachet d'authenticité au discours en témoignant de ce que l'auteur a «vu».

Les voyageurs qui ont des dispositions artistiques, tels Chrétien-Louis Joseph de Guignes et Jean Nieuhof, sont bien sûr avantagés car ils se chargeront eux-mêmes de l'illustration de leur texte. Quant à Corneille Le Brun, il se forme comme peintre avant d'entreprendre son premier voyage:

«Lorsque je fus un peu plus avancé en âge, je reconnus qu'il n'y a rien de plus necessaire ni de plus utile à un voyageur qui veut retirer quelque fruit de ses voyages, que de sçavoir dessiner, afin de s'imprimer par ce moien plus profondement les choses dans l'Esprit, & de se les pouvoir remettre devant les yeux en tout temps, comme si elles estoient encore présentes, ce qui est le plus sur moien d'empêcher qu'on n'en perde le souvenir. Je resolus donc de m'appliquer à la peinture.»[5] (...)

Les voyageurs qui n'ont pas de compétences artistiques, mais des moyens financiers, prennent le parti d'engager un dessinateur. C'est la solution choisie par Tavernier, Chardin, Symes ou Valentia.



«Kioum» ou monastère de prêtres birmans, gravé par Tardieu l'aîné, in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. XVI, détail, taille-douce.

Les artistes sont souvent corvéables à merci. Recruté par Chardin à Tabriz en 1673, Guillaume-Joseph Grelot en fait l'amère expérience. Le contrat qui le lie au marchand lui impose de lui remettre tous ses dessins. Il lui interdit d'en faire des copies à son usage. Son nom ne figurera sur aucune des planches de l'ouvrage de Chardin. Grelot est un habile dessinateur qui se fera connaître par la suite en publiant, en 1680, une *Relation nouvelle d'un Voyage de Constantinople, enrichie de plans levés par l'auteur sur les lieux, et des figures de tout ce qu'il y a de plus remarquable dans cette ville*[6].

Tavernier ne nomme pas non plus les dessinateurs qu'il a à son service et les planches ornant ses ouvrages ne comportent aucune signature.

Certains artistes sont mieux traités, tel Henry Salt qui accompagne Valentia dans ses voyages en Inde et en mer Rouge en qualité de secrétaire et de dessinateur. Nous ne connaissons pas le contrat qui lie les deux hommes. Valentia se sert de ses dessins pour illustrer sa relation sans cependant citer son nom sur la page de titre. Mais Salt, manifestement, n'a pas cédé tous ses droits à son «employeur» puisqu'il publie en même temps que lui un recueil de vingt-quatre vues aquarellées prises lors du voyage[7].

Les artistes qui participent aux expéditions sont habituellement des Européens. L'engagement d'un dessinateur autochtone, bengali[8], par Michael Symes qui conduit en 1795 une expédition diplomatique en Birmanie, est une exception. D'une manière générale, cette collaboration se révèle concluante. Symes loue à plusieurs reprises le talent de son artiste, si habile à reproduire dans les plus infimes détails les plantes et les monuments. Il déplore cependant son incapacité à «relever un paysage»: «Les Peintres indiens ne possèdent pas le génie de la fiction, et ne font point d'ouvrages de fantaisie. Ils ne peuvent ni inventer, ni embellir, et ils ignorent absolument les règles de la perspective; mais ils dessinent les figures et peignent chaque trait avec un soin et une exactitude qui leur sont particuliers. La planche représentant un kioum ou monastère est une preuve de la patience qu'ils mettent à rendre les plus petits détails.»[9]

Plusieurs artistes sont parfois associés aux expéditions scientifiques et aux missions diplomatiques d'une certaine importance. Deux peintres participent ainsi à l'ambassade de Macartney en Chine en 1792-1794: Thomas Hickey (1741-1824) et William Alexander. Le second brosse de la Chine de Qianlong un tableau vivant et coloré, d'une grande valeur documentaire et artistique.

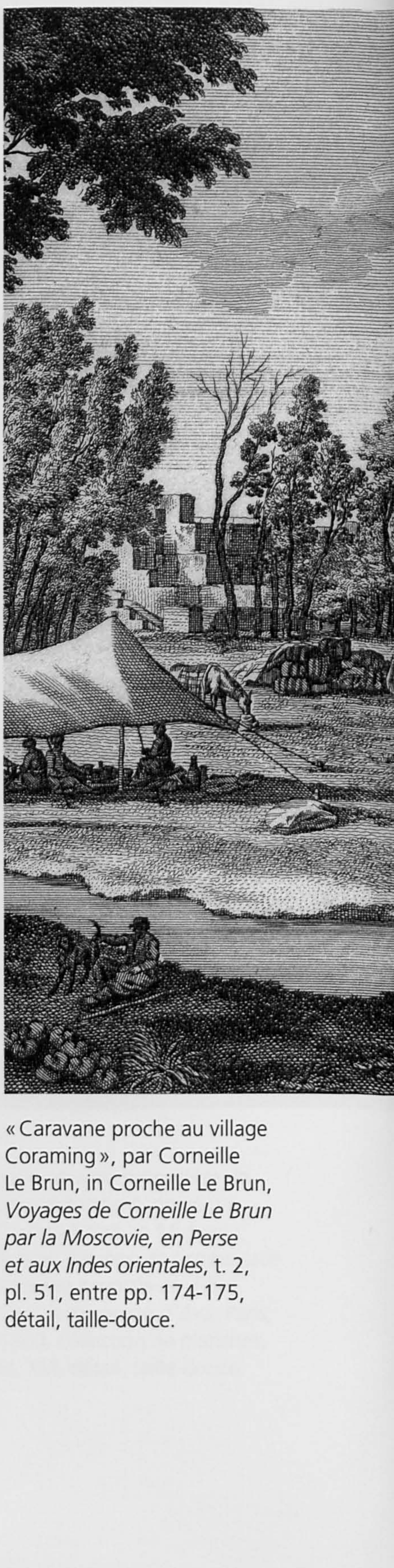
Manière de voyager

Le voyage au Levant et en Asie aux XVIIe et XVIIIe siècles n'est jamais une aventure solitaire pour des raisons de commodité et de sécurité. On se déplace le plus souvent en compagnie. Jean Chardin est toujours accompagné d'Antoine Raisin, ancien associé de son père. Corneille Le Brun voyage fréquemment avec des compatriotes. Naturellement, le voyageur le plus modeste a au moins un ou deux serviteurs à ses côtés. Les plus aisés s'entourent parfois d'un nombreux personnel. Dans ses derniers voyages en Perse et en Inde, Tavernier dispose d'une suite impressionnante pour assurer sa sécurité et sa santé, faciliter ses déplacements et ses contacts dans les pays traversés et l'assister dans ses transactions commerciales : outre des valets, des cuisiniers, on relève des interprètes, des médecins, des horlogers, des orfèvres, des dessinateurs. Les récits font rarement état de cette domesticité que l'auteur ne juge pas utile de présenter dans son discours, écrit le plus souvent à la première personne du singulier. Derrière le « je » du narrateur peuvent ainsi se cacher d'autres acteurs du voyage qui jouent parfois un rôle essentiel dans son déroulement.

Les grandes missions diplomatiques exigent naturellement un personnel qualifié dans de nombreux domaines (cuisine, intendance, traduction, secrétariat, etc.). Elles sont une aubaine pour les particuliers modestes qui désirent voyager. Correspondant diplomatique de la France à Canton, l'érudit Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, alors désargenté, réussit ainsi à se faire engager comme secrétaire par Isaac Titsingh (1745-1812) chargé, en 1794, de conduire une ambassade néerlandaise à Pékin.

Les bagages

Une des tâches essentielles des domestiques est le transport des bagages. L'importance de ceux-ci dépend du but, de la destination et de la longueur du voyage. Outre les effets personnels, importants chez les personnes de qualité, s'ajoute généralement du matériel pour camper et apprêter de la nourriture (tentes, matelas, ustensiles de cuisine, etc.). Les artistes se munissent parfois d'une chambre obscure[10]. Les savants ou les voyageurs qui font des observations astronomiques emportent avec eux toutes sortes d'instruments scientifiques. Chappe d'Auteroche dispose ainsi de baromètres, de thermomètres, de pendules, d'un quart de cercle, d'une lunette de dix-sept pieds, d'une machine parallactique, etc.



« Caravane proche au village Coraming », par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, t. 2, pl. 51, entre pp. 174-175, détail, taille-douce.

Les voyageurs qui transportent le plus de bagages sont habituellement les marchands. Plusieurs chevaux sont nécessaires pour porter les objets précieux, destinés au roi de Perse, que Chardin débarque à Constantinople le 9 mars 1672. Ses marchandises sont réunies dans huit caisses dont deux contiennent des livres et des instruments. Parmi les effets personnels, on emporte naturellement des monographies sur les pays visités, les derniers récits de voyage, des dictionnaires de langue et bien sûr des cartes. Les récits de voyages de Pietro Della Valle (1586-1652) en Turquie, Egypte, Palestine, Perse et aux Indes orientales, les descriptions d'Olfert Dapper (vers 1635-1689), les livres de Jean Thévenot figurent ainsi dans la petite bibliothèque de voyage de Corneille Le Brun. Les livres de chevet de George Valentia en Inde et en mer Rouge sont les voyages de Carl Peter Thunberg (1743-1828), le naturaliste suédois *(Travels in Europe, Africa and Asia)* et le Voyage en Nubie et Abyssinie *(Travels to Discover the Source of the Nil, in the Years 1768-1773)* de James Bruce (1730-1794). Les voyageurs se complaisent à confronter leurs observations avec celles de leurs prédécesseurs. Valentia ne cesse ainsi de relever des erreurs dans le texte de Bruce, corrigeant maintes positions calculées par l'explorateur écossais.

Les voyageurs qui ramènent des «souvenirs» des pays visités ne les emportent pas toujours avec eux, surtout s'ils sont encombrants. Ils les font envoyer. En 1706, Corneille Le Brun expédie ainsi par bateau depuis Batavia un certain nombre de «curiositez». A Persépolis, il charge Cornelis Kastelein, ancien directeur de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales à Ispahan, de remettre au gouverneur général de la Compagnie néerlandaise, Joan van Hoorn, une stèle avec des caractères cunéiformes qu'il avait «prélevée» dans les ruines de la cité achéménide. Celui-ci la fera ensuite acheminer en Hollande.

Stèle gravée de caractères cunéiformes dérobée par Corneille Le Brun à Constantinople et envoyée à Amsterdam par bateau.
Planche dessinée par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et dans les Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 2, pl. 137, entre pp. 274-275, taille-douce.

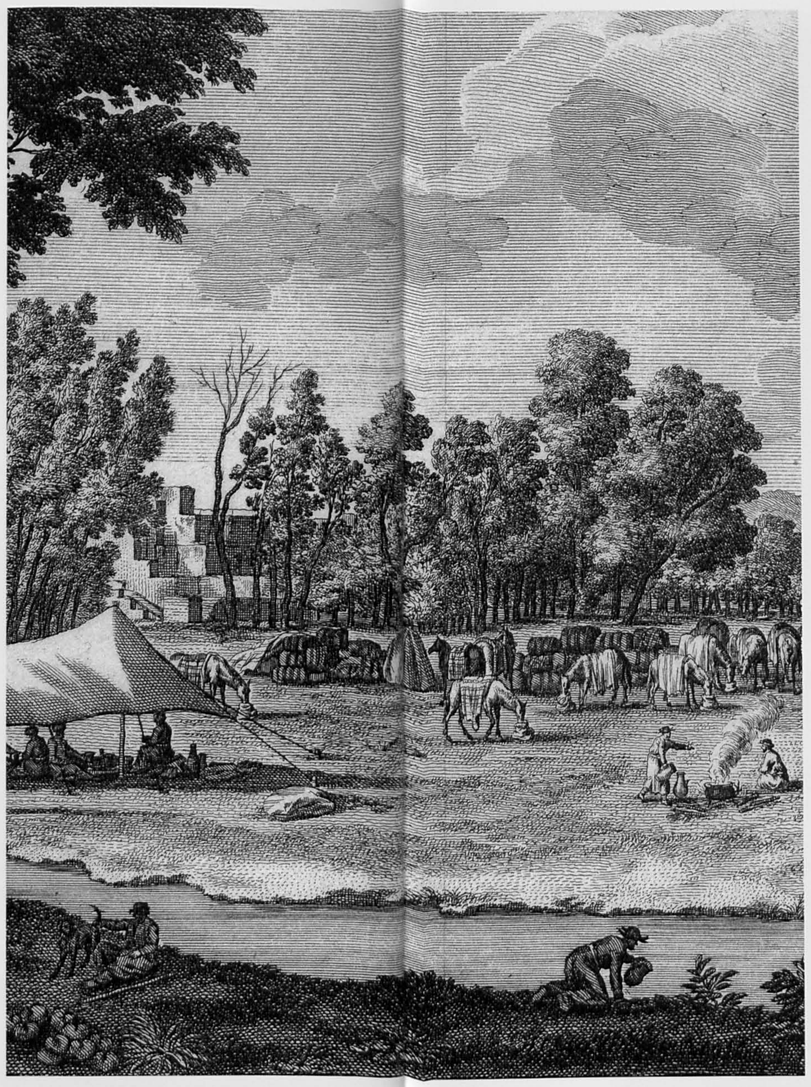
Manière de voyager

Le voyage au Levant et en Asie aux XVIIe et XVIIIe siècles n'est jamais une aventure solitaire pour des raisons de commodité et de sécurité. On se déplace le plus souvent en compagnie. Jean Chardin est toujours accompagné d'Antoine Raisin, ancien associé de son père. Corneille Le Brun voyage fréquemment avec des compatriotes. Naturellement, le voyageur le plus modeste a au moins un ou deux serviteurs à ses côtés. Les plus aisés s'entourent parfois d'un nombreux personnel. Dans ses derniers voyages en Perse et en Inde, Tavernier dispose d'une suite impressionnante pour assurer sa sécurité et sa santé, faciliter ses déplacements et ses contacts dans les pays traversés et l'assister dans ses transactions commerciales: outre des valets, des cuisiniers, on relève des interprètes, des médecins, des horlogers, des orfèvres, des dessinateurs. Les récits font rarement état de cette domesticité que l'auteur ne juge pas utile de présenter dans son discours, écrit le plus souvent à la première personne du singulier. Derrière le «je» du narrateur peuvent ainsi se cacher d'autres acteurs du voyage qui jouent parfois un rôle essentiel dans son déroulement.

Les grandes missions diplomatiques exigent naturellement un personnel qualifié dans de nombreux domaines (cuisine, intendance, traduction, secrétariat, etc.). Elles sont une aubaine pour les particuliers modestes qui désirent voyager. Correspondant diplomatique de la France à Canton, l'érudit Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, alors désargenté, réussit ainsi à se faire engager comme secrétaire par Isaac Titsingh (1745-1812) chargé, en 1794, de conduire une ambassade néerlandaise à Pékin.

Les bagages

Une des tâches essentielles des domestiques est le transport des bagages. L'importance de ceux-ci dépend du but, de la destination et de la longueur du voyage. Outre les effets personnels, importants chez les personnes de qualité, s'ajoute généralement du matériel pour camper et apprêter de la nourriture (tentes, matelas, ustensiles de cuisine, etc.). Les artistes se munissent parfois d'une chambre obscure[10]. Les savants ou les voyageurs qui font des observations astronomiques emportent avec eux toutes sortes d'instruments scientifiques. Chappe d'Auteroche dispose ainsi de baromètres, de thermomètres, de pendules, d'un quart de cercle, d'une lunette de dix-sept pieds, d'une machine parallactique, etc.



«Caravane proche au village Coraming», par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, t. 2, pl. 51, entre pp. 174-175, détail, taille-douce.

Les voyageurs qui transportent le plus de bagages sont habituellement les marchands. Plusieurs chevaux sont nécessaires pour porter les objets précieux, destinés au roi de Perse, que Chardin débarque à Constantinople le 9 mars 1672. Ses marchandises sont réunies dans huit caisses dont deux contiennent des livres et des instruments. Parmi les effets personnels, on emporte naturellement des monographies sur les pays visités, les derniers récits de voyage, des dictionnaires de langue et bien sûr des cartes. Les récits de voyages de Pietro Della Valle (1586-1652) en Turquie, Egypte, Palestine, Perse et aux Indes orientales, les descriptions d'Olfert Dapper (vers 1635-1689), les livres de Jean Thévenot figurent ainsi dans la petite bibliothèque de voyage de Corneille Le Brun. Les livres de chevet de George Valentia en Inde et en mer Rouge sont les voyages de Carl Peter Thunberg (1743-1828), le naturaliste suédois *(Travels in Europe, Africa and Asia)* et le Voyage en Nubie et Abyssinie *(Travels to Discover the Source of the Nil, in the Years 1768-1773)* de James Bruce (1730-1794). Les voyageurs se complaisent à confronter leurs observations avec celles de leurs prédécesseurs. Valentia ne cesse ainsi de relever des erreurs dans le texte de Bruce, corrigeant maintes positions calculées par l'explorateur écossais.

Les voyageurs qui ramènent des «souvenirs» des pays visités ne les emportent pas toujours avec eux, surtout s'ils sont encombrants. Ils les font envoyer. En 1706, Corneille Le Brun expédie ainsi par bateau depuis Batavia un certain nombre de «curiositez». A Persépolis, il charge Cornelis Kastelein, ancien directeur de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales à Ispahan, de remettre au gouverneur général de la Compagnie néerlandaise, Joan van Hoorn, une stèle avec des caractères cunéiformes qu'il avait «prélevée» dans les ruines de la cité achéménide. Celui-ci la fera ensuite acheminer en Hollande.

Stèle gravée de caractères cunéiformes dérobée par Corneille Le Brun à Constantinople et envoyée à Amsterdam par bateau.
Planche dessinée par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et dans les Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 2, pl. 137, entre pp. 274-275, taille-douce.

Voyager incognito

Dans certaines régions reculées et non pacifiées, en Anatolie notamment, l'Européen a avantage à passer inaperçu. La prudence invite à s'habiller à la mode du pays. Dans ses *Six voyages*, Tavernier donne des détails pratiques pour se déguiser. Il faut « s'ajuster selon la mode des pays où on doit passer, en Turquie à la Turque, en Perse à la Persiene, & qui en useroit autrement passeroit pour ridicule, & quelquefois mesme auroit de la peine à passer en bien des lieux, où la moindre chose donne de l'ombrage aux Gouverneurs qui prennent aisement les étrangers pour des espions. Toutefois ayant par les chemins une veste d'Arabe avec quelque méchante ceinture, bien qu'on eût dessous un habit à la Françoise, on peut sans rien craindre passer par tout. Pour porter le Turban il faut necessairement se faire razer la teste parce qu'il glisseroit & ne pourroit tenir avec les cheveux. Pour ce qui est de la barbe on n'y touche point dans la Turquie, & celles qui sont les plus grandes sont les plus belles ; mais en Perse on se fait razer tout le menton & on garde la moustache ; les plus grosses & les plus longues sont les plus estimées (...). »[11]

Des générations de voyageurs suivront ce genre de précepte dans les pays musulmans, tel Frédéric Cailliaud (1787-1869), un Français à la recherche des ruines de Méroé, en 1822 : « Les jambes nues, la barbe longue, la tête rasée, la peau noircie par l'action du soleil, habillés en turc, dormant à terre sur un tapis et y mangeant comme eux, parlant un peu d'arabe, affectant de singer quelques-unes de leurs pieuses momeries, c'était bien assez pour paraître à leurs yeux de vrais musulmans. »[12]

Les marchands sont obligés de recourir à des subterfuges pour passer certaines douanes sans encombre. Sur les routes de Crimée et de Mingrélie, Chardin et Raisin se font passer pour des « papas », soit des religieux allant en Colchide retrouver des missionnaires italiens. Afin d'éviter que les douaniers ne fouillent leurs bagages contenant des objets précieux, ils feignent de ne transporter que des livres et des instruments scientifiques.

Jean-Baptiste Tavernier revêtu de la khil'at, dessiné par Johannes Hainzelman, in Jean-Baptiste Tavernier, *Recueil de plusieurs relations et traitez singuliers et curieux...*, Paris, Gervais Clouzier, 1679, taille-douce.

▷
Jean Thévenot, habillé en Turc, portrait en frontispice, dessiné par Chauveau, gravé par Picart, in Jean Thévenot, *Relation d'un voyage fait au Levant...*, Paris, Bilaine, 1664, taille-douce.

ARABIE
ARABIE PARTIE
MER HEVR
BARA D A
BIE ERIQVE
Amy tu connoistras l'Autheur par ce portrait
Tu ne Sçaurois trouuer Voyageur plus parfait.
F. Chauueau, del.
Stephanus Picart, Ro.us sculp.

Se déplacer

Au Levant

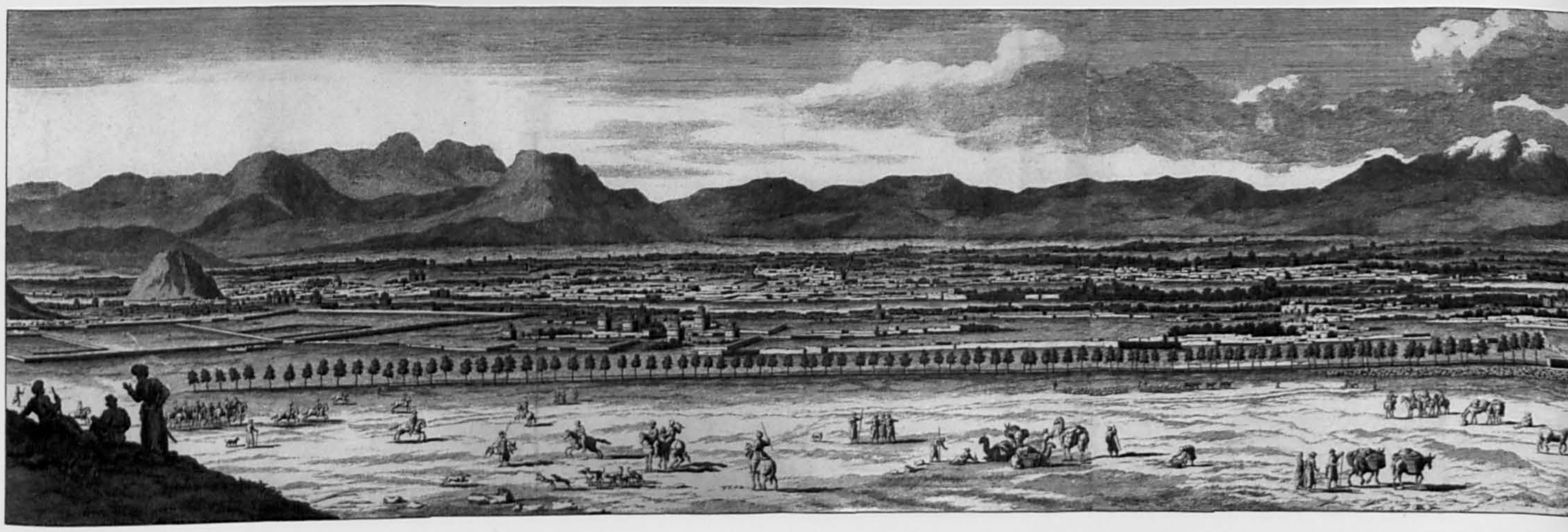
Jusqu'au début du XVIIIe siècle, les guerres incessantes opposant l'Occident et l'Empire ottoman ne facilitent pas les voyages au Levant. Les Turcs traquent les ressortissants des pays avec lesquels ils sont en guerre et tolèrent à peine les autres voyageurs.

Itinéraire obligé pour se rendre au Levant, la traversée de la Méditerranée est une entreprise périlleuse pour tous les Occidentaux risquant d'être rançonnés, voire emmenés comme captifs par les corsaires barbaresques.

Afin de naviguer avec une certaine sécurité, les voyageurs avisés choisissent les grandes flottes marchandes escortées par des navires de guerre. Mais celles-ci suivent les routes commerciales classiques et ne desservent que les ports importants (Marseille, Livourne, Smyrne, Constantinople), deux ou trois fois par an seulement. Pour les autres destinations, les voyageurs doivent se contenter de navires plus modestes donc vulnérables.

Leurs déplacements dans la plupart des pays du Levant sont contrôlés par les autorités turques qui surveillent tous leurs faits et gestes. Ils ne peuvent voyager sans guide local. La visite des lieux saints est ainsi étroitement réglementée, assurée par les communautés religieuses. La protection d'un consul est souvent indispensable pour explorer un site.

Ispahan, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 1, pl. 74, entre pp. 198-199, taille-douce.



En Turquie et en Perse

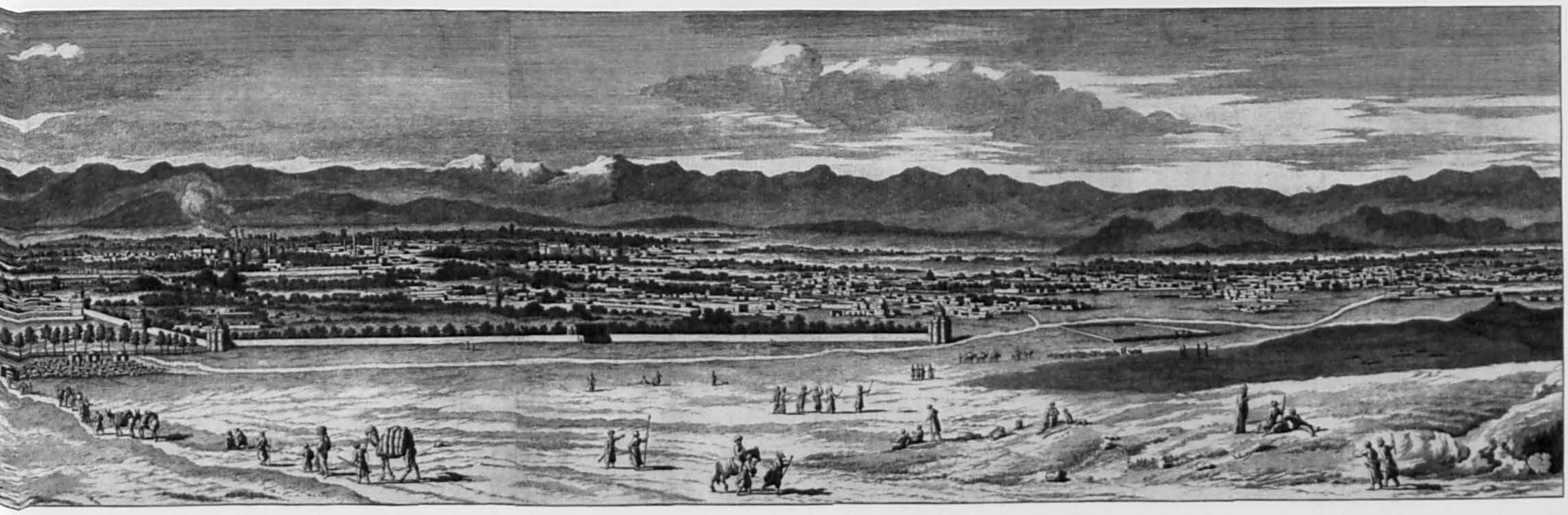
L'itinéraire le plus commode et le plus rapide pour se rendre en Perse est la voie terrestre depuis le Levant, car le voyage en bateau, par le cap de Bonne-Espérance, implique environ six mois de navigation. Tavernier décrit neuf routes qui commencent à Constantinople, Smyrne et Alep. La voie classique est celle, antique, des caravanes, qui traverse l'Anatolie, passant par Tokat, Erzeroum et Tabriz. Les voyageurs pourvus d'importants bagages se joignent aux caravanes de marchands. Si elles garantissent une certaine sécurité contre les voleurs, celles-ci se déplacent lentement, surtout si les bêtes de somme sont des chameaux. Il faut compter deux à trois mois environ pour atteindre Ispahan depuis la Méditerranée. Les voyageurs pressés se déplacent de préférence à cheval, avec un ou deux guides: « Dix ou douze hommes de compagnie qui ne portent que de l'argent sans aucun embarras de marchandise, font en un jour ce que les Caravanes de chevaux ne font qu'en deux, & les Caravanes de chameaux en quatre. »[13]

En été, pour éviter les grandes chaleurs, on voyage de préférence la nuit.

Se déplacer en Perse est relativement aisé car le pays dispose d'un réseau de routes assez bien tracées et sécurisées, grâce à une police des routes, les *rahdars*.

En Inde

En Inde, les transports sont effectués avec des bœufs, rarement des chameaux et des chevaux: « Si quelque marchand amène un cheval de Perse, ce n'est que pour la parade & pour le faire mener en main,



Se déplacer

Au Levant

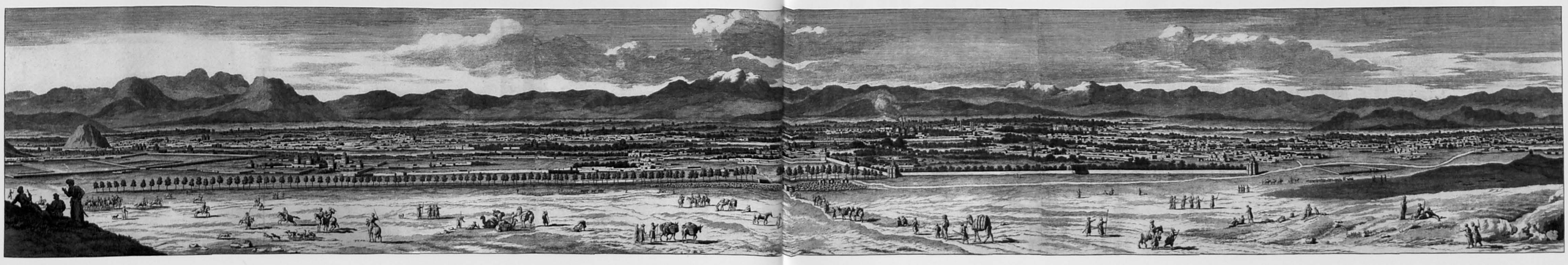
Jusqu'au début du XVIIIe siècle, les guerres incessantes opposant l'Occident et l'Empire ottoman ne facilitent pas les voyages au Levant. Les Turcs traquent les ressortissants des pays avec lesquels ils sont en guerre et tolèrent à peine les autres voyageurs.

Itinéraire obligé pour se rendre au Levant, la traversée de la Méditerranée est une entreprise périlleuse pour tous les Occidentaux risquant d'être rançonnés, voire emmenés comme captifs par les corsaires barbaresques.

Afin de naviguer avec une certaine sécurité, les voyageurs avisés choisissent les grandes flottes marchandes escortées par des navires de guerre. Mais celles-ci suivent les routes commerciales classiques et ne desservent que les ports importants (Marseille, Livourne, Smyrne, Constantinople), deux ou trois fois par an seulement. Pour les autres destinations, les voyageurs doivent se contenter de navires plus modestes donc vulnérables.

Leurs déplacements dans la plupart des pays du Levant sont contrôlés par les autorités turques qui surveillent tous leurs faits et gestes. Ils ne peuvent voyager sans guide local. La visite des lieux saints est ainsi étroitement réglementée, assurée par les communautés religieuses. La protection d'un consul est souvent indispensable pour explorer un site.

Ispahan, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 1, pl. 74, entre pp. 198-199, taille-douce.



En Turquie et en Perse

L'itinéraire le plus commode et le plus rapide pour se rendre en Perse est la voie terrestre depuis le Levant, car le voyage en bateau, par le cap de Bonne-Espérance, implique environ six mois de navigation. Tavernier décrit neuf routes qui commencent à Constantinople, Smyrne et Alep. La voie classique est celle, antique, des caravanes, qui traverse l'Anatolie, passant par Tokat, Erzeroum et Tabriz. Les voyageurs pourvus d'importants bagages se joignent aux caravanes de marchands. Si elles garantissent une certaine sécurité contre les voleurs, celles-ci se déplacent lentement, surtout si les bêtes de somme sont des chameaux. Il faut compter deux à trois mois environ pour atteindre Ispahan depuis la Méditerranée. Les voyageurs pressés se déplacent de préférence à cheval, avec un ou deux guides: « Dix ou douze hommes de compagnie qui ne portent que de l'argent sans aucun embarras de marchandise, font en un jour ce que les Caravanes de chevaux ne font qu'en deux, & les Caravanes de chameaux en quatre. »[13]

En été, pour éviter les grandes chaleurs, on voyage de préférence la nuit.

Se déplacer en Perse est relativement aisé car le pays dispose d'un réseau de routes assez bien tracées et sécurisées, grâce à une police des routes, les *rahdars*.

En Inde

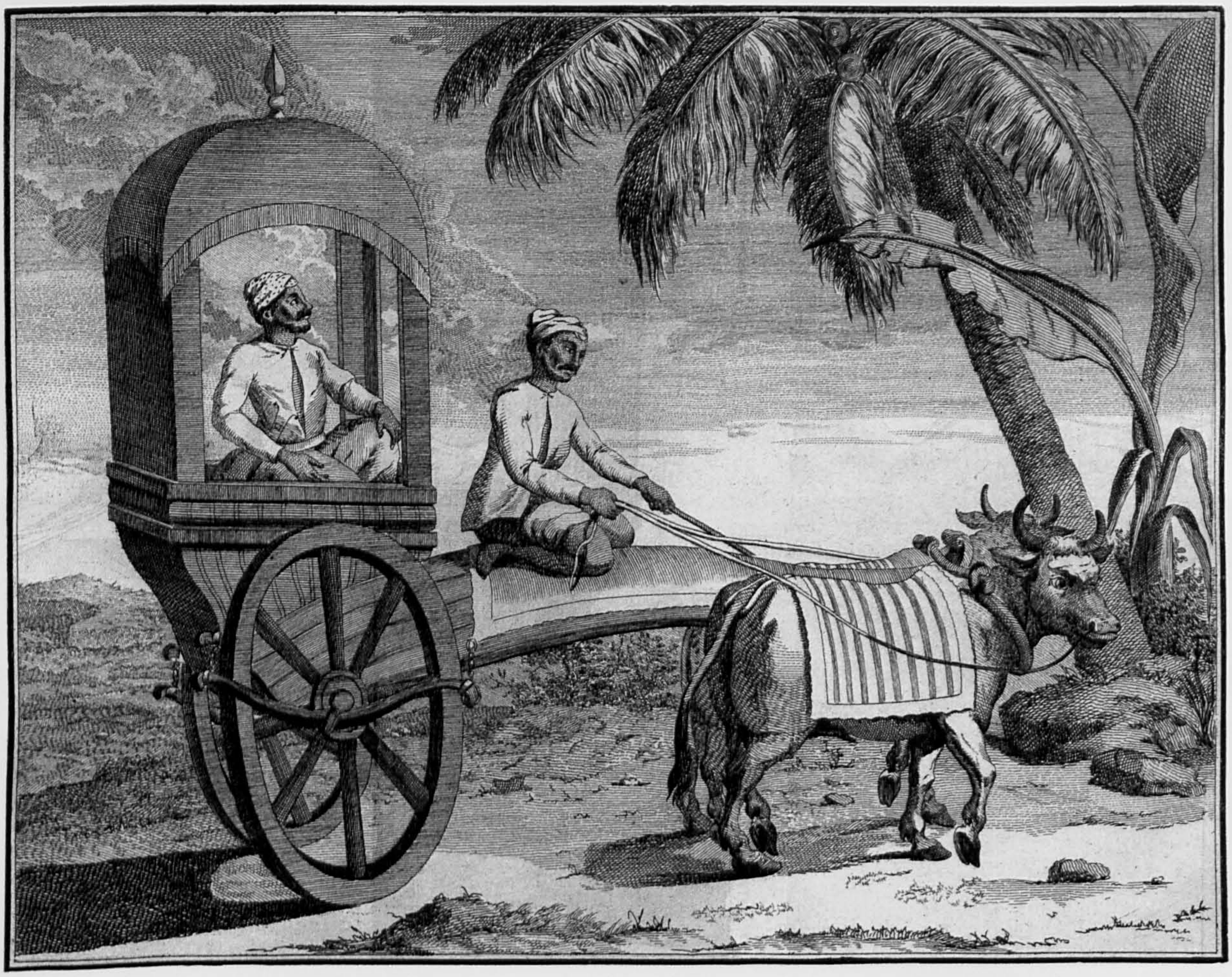
En Inde, les transports sont effectués avec des bœufs, rarement des chameaux et des chevaux: « Si quelque marchand amène un cheval de Perse, ce n'est que pour la parade & pour le faire mener en main,

ou pour le vendre avantageusement à quelque Seigneur. On donne à un bœuf la charge de 300. ou 350. livres pesant; & c'est une chose étonnante de voir des voitures de dix ou douze mille bœufs ensemble pour le transport des ris, des bleds & des sels dans les lieux où l'on fait échange de ces denrées (...).»[14]

On voyage ordinairement dans de «petits carosses fort legers»[15] sans suspension, tirés par deux bœufs où peuvent se tenir deux personnes.

Jean Thévenot loue ainsi de modestes charrettes tirées par deux bœufs. Les gens aisés se déplacent plutôt en palanquin.

Hôtes, en 1803, du marquis de Wellesley, le puissant gouverneur des Indes, Valentia et Salt découvrent le Bengale confortablement installés dans de luxueux palanquins dont les porteurs sont régulièrement remplacés: «Nous nous proposions de voyager de nuit et de nous arrêter le jour, le terrain étant trop plat au Bengale, pour que le paysage



offre un spectacle agréable. Chaque relais était composé de huit porteurs. Nous avions aussi trois *mussals* ou porteurs de flambeaux, et trois hommes pour notre bagage. [Nos palanquins] étaient garnis d'oreillers et fermés par des blindes de Venise, et nous pouvions nous y étendre dans toute notre longueur. »[16]

En Chine

Les voyageurs que nous avons suivis en Chine entre 1655 et 1795 font tous partie d'ambassades dont les trajets sont minutieusement réglés par le gouvernement chinois. Les régions traversées, qui se situent entre Canton et Pékin, sont surtout constituées de vastes plaines irriguées par de nombreux cours d'eau naturels et artificiels. Les déplacements se font ainsi en grande partie par la voie fluviale dans des bateaux confortables, fréquemment tirés depuis les berges. Les transports terrestres s'effectuent le plus souvent en palanquin, mais la suite des ambassadeurs est parfois invitée à se déplacer à cheval, sur des charriots, voire à pied.

En Russie et en Sibérie

Selon les régions et la saison, nos voyageurs utilisent des moyens de locomotion différents en Russie et en Sibérie. En été, ils se déplacent à cheval ou avec de gros charriots auxquels sont attelés des chevaux. En hiver, le moyen le plus commode est le traîneau tiré par des chiens (Kamtchatka) ou des rennes (pays des Samoyèdes). Les conditions de voyage sont plus pénibles en Sibérie orientale où les relais sont pratiquement inexistants. L'état des chemins impose parfois le voyage à pied. On tire aussi parti des fleuves quand ils sont navigables. Les bateaux sont parfois halés par des forçats.

◁
« Gari », dessiné par Sonnerat, gravé par Poisson, in Pierre Sonnerat, *Voyages aux Indes Orientales et à la Chine, fait par ordre du Roi, depuis 1774 jusqu'en 1781*, Paris, chez l'Auteur, Froulé, Nyon, Barrois, 1782, planche 7, entre pp. 32-33, taille-douce.
« A l'exception de quelques carrosses venus d'Europe, on ne voit dans l'inde d'autre voiture que le gari & le Palanquin ; le premier est une espèce de belvédère, garni tout autour de rideaux, porté sur un petit chariot à deux roues, & traîné par des bœufs à loupe. Ces animaux suivent un cheval au galop & font jusqu'à vingt lieues par jour : quand ils sont jeunes, on leur plie les cornes pour les rendre uniformes, & leur donner un contour agréable ; on les garnit de cercles d'or : on peint aussi de diverses couleurs les jambes & la poitrine de l'animal jusqu'à la moitié du corps. »

Se loger

Se loger dans une grande ville orientale ne présente pas de difficultés majeures au XVIIe ou au XVIIIe siècle pour le voyageur aisé. Arrivé à Constantinople en décembre 1655, Jean Thévenot séjourne d'abord dans une pension tenue par un Flamand avant de louer, à Péra, « une fort jolie maison, qui avoit jardin & veuë sur les bouches des deux mers, & le tout à fort bon marché »[17].

Les difficultés commencent lorsqu'on se déplace dans des régions peu habitées. Dans ses *Six voyages*, Tavernier écrit qu'en Asie, et par-

ticulièrement en Turquie, «votre meilleur gîte est la tente que vous portez, & vos hostes sont vos valets qui vous apprestent à manger de ce que vous avez pris de provisions dans les villes»[18]. De fait, en dehors des agglomérations, et surtout dans les régions sauvages et désertiques, le voyageur doit se contenter le plus souvent d'abris de fortune. Emmitouflé dans ses vêtements, il dort souvent à la belle étoile ou en plein jour s'il accompagne une caravane qui se déplace de nuit pour échapper aux chaleurs de l'été. En Russie et en Sibérie, les traîneaux, dans lesquels on voyage jour et nuit, font souvent office de lits. Ils sont couverts de nattes, de pièces de cuir.

Hors des grands centres, les voyageurs peuvent cependant trouver à se loger. Un immense réseau d'hôtelleries s'étend du Levant jusqu'en Inde pour accueillir pèlerins, marchands et hôtes de passage. Ce sont les caravansérails[19]. Ces vastes et belles demeures, souvent fortifiées, se situent dans les agglomérations importantes et jalonnent les routes fréquentées par les caravanes. Elles offrent des chambres, des écuries et des magasins où l'on peut se procurer de la nourriture. Les chambres sont généralement situées au premier étage. Les caravansérails qui dépendent de fondations pieuses hébergent les voyageurs gratuitement.

La Chine dispose elle aussi d'un réseau d'hôtelleries. Entretenus par l'Etat, ces établissements, appelés *Kong-kouan*, sont destinés d'abord aux mandarins qui parcourent la Chine. Ils sont de dimension modeste et sans confort. L'appartement principal se compose ordinairement de trois pièces auxquelles s'ajoutent des chambres qui s'ouvrent sur la cour. Le mobilier, rudimentaire, se limite à quelques tables, chaises et lits en bois. Aucune literie n'est offerte au voyageur qui n'a pas non plus les moyens de se chauffer car ces bâtiments sont dépourvus de cheminée. Toutes les ambassades envoyées en Chine font l'expérience de ces logis incommodes où elles sont tenues de passer la nuit.

Les voyageurs profitent aussi de l'hospitalité offerte par les missions religieuses qui sont fortement implantées dans les pays du Levant mais aussi dans tout l'Orient. Ils y trouvent un gîte et parfois un refuge. Harcelé en Mingrélie par des voleurs qui convoitent ses bagages, Jean Chardin est ainsi secouru par des missionnaires théatins. A Jérusalem, les voyageurs sont pris en charge par les franciscains, gardiens reconnus des lieux saints par la papauté. Les religieux organisent leur séjour et leurs visites dans les principaux sanctuaires, notamment au Saint-Sépulcre, et à l'église de la Nativité de Bethléem.

Grâce à des lettres de recommandation, les voyageurs de qualité peuvent espérer être accueillis par les consuls de leur nation, voire de pays amis. A Smyrne et à Tripoli, Corneille Le Brun réside ainsi de longs

mois chez les consuls néerlandais; au Caire, il devient l'hôte du consul de Venise, Baptista Tarelli, qui représente les intérêts de son pays en Egypte. Il découvre les pyramides de Gizeh grâce à une excursion organisée par son hôte.

Les voyageurs qui visitent des pays où leur nation dispose de comptoirs ou de colonies obtiennent aisément un toit et des facilités pour se déplacer. Au Bengale, George Valentia et Henry Salt sont reçus par les riches résidents anglais qui leur ouvrent généreusement les portes de leurs vastes maisons coloniales.

Dessiner en voyage

Dessiner en voyage n'est pas une tâche facile. La brièveté des séjours est contraire à une activité qui demande de l'observation et du temps.

En outre, la liberté d'action des artistes est souvent limitée car le crayon est un instrument qui inspire la méfiance dans de nombreux pays et en particulier dans ceux de l'Empire ottoman où les dessinateurs sont immédiatement suspectés d'espionnage à des fins militaires. Aussi sont-ils obligés de travailler furtivement en recourant à des subterfuges. Pour éviter d'être inquiété, Corneille Le Brun dessine la ville de Rhodes sur de petits morceaux de papier, qu'il assemble ensuite comme un puzzle:

«Il ne me reste maintenant qu'à presenter le plan de cette ville, à ceux qui lisent cette relation; j'eus beaucoup de peine à la dessiner, & si j'y avois été surpris, il m'en auroit peut-être couté la vie; les Turcs s'imaginant ordinairement que lors que les Francs prennent le plan de quelques-unes de leurs Places, c'est pour en donner connoissance à leurs ennemis. Ainsi le premier crayon que j'en tiray ne fut que sur de petits morceaux de papier, que je rassemblay dans la suite lorsque je fus embarqué.»[20]

Dans certaines régions reculées, où le dessin apparaît comme une activité insolite, l'artiste se heurtera longtemps à l'attitude soupçonneuse de la population. En 1819-1820, Cailliaud en fait l'expérience en Egypte, dans l'oasis de Siwa:

«Les Arabes se plaignaient de ce que je prenais leur village pour le mettre sur le papier; c'étaient, disaient les uns, pour rendre compte au pacha de l'étendue de leurs terres et pour faire augmenter leurs contributions; d'autres craignaient que ce ne fût un procédé magique pour tarir leurs sources, et soutenaient que cette opération allait attirer les malédictions du ciel sur leur village.»[21]

Publier son récit

En partant pour des destinations lointaines, la plupart des voyageurs rêvent de faire des découvertes et d'en tirer gloire en les publiant. Aussi prennent-ils soin de tenir un journal et de relever tout ce qui leur paraît digne d'intéresser le public.

L'édition de leur récit intervient toutefois rarement à leur retour : le recueil de notes rapporté de leur voyage est généralement un document brut qui doit être retravaillé pour avoir les honneurs de l'impression.

Les narrateurs qui ne sont pas habitués à tenir la plume doivent faire appel à des écrivains. Tavernier recourt ainsi aux services de Samuel Chappuzeau (1625-1701) et d'un certain La Chapelle, Chardin à ceux de François Charpentier (1620-1702).

L'établissement de l'illustration nécessite parfois des années de travail.

Dans certains cas, la recherche d'un éditeur se révèle aussi parfois longue et laborieuse. Ainsi, Guignes publie son texte treize ans après son voyage à Pékin, en raison notamment de l'inaction du libraire chargé de l'éditer. Il réussit finalement à le faire imprimer à compte d'auteur par l'Imprimerie impériale. Le Brun choisit également de publier ses livres à ses propres frais. La facilité et la promptitude avec lesquelles le *Journal* de Lesseps est publié s'expliquent par le caractère officiel de l'expédition de La Pérouse. Cette particularité lui vaut aussi le privilège de sortir des presses de l'Imprimerie royale.

Les auteurs conçoivent leur récit de manière très différente. Certains lui donnent la forme du journal ou du carnet de route (Valentia, Guignes, Lesseps), consignant principalement les événements dont ils ont été les acteurs ou les témoins. D'autres introduisent dans leur suite chronologique des digressions historiques, géographiques, ethnographiques. Celles-ci sont parfois interminables, nuisant à l'unité du discours (Chardin). Plus mesurés, quelques auteurs (Le Brun, Symes) ménagent un savant équilibre entre les notes de voyage proprement dites et les descriptions, évitant ainsi d'encombrer le texte de manière à lui conserver un certain rythme et une spontanéité propices à la lecture.

Le recueil des *Six voyages* de Jean-Baptiste Tavernier est un cas à part. L'ouvrage n'est pas un récit fondé sur une chronologie précise d'événements. Il se présente plutôt comme une synthèse des expériences de l'auteur qui joue avec le temps et l'espace, mêlant des observations de voyages différents.

Rarement originales, les parties descriptives sont souvent des compilations, une pratique encouragée en l'absence d'une législation efficace en matière de droit d'auteur. Les voyageurs puisent principalement leur information dans les relations antérieures, mais aussi dans les études historiques. Mais ils tirent également parti des renseignements procurés par les Européens établis dans le pays. Certains ont ainsi exploité des rapports rédigés par les agents commerciaux à l'intention de leur compagnie et des études réalisées par les missions pour leur ordre.

L'identification des sources utilisées est difficile à déterminer car les voyageurs se gardent bien de les citer, cherchant à s'attribuer tout le mérite de leurs observations. Dans ce domaine, Corneille Le Brun fait figure d'exception. L'artiste hollandais reconnaît ses dettes envers Pietro Della Valle, Olfert Dapper et Jean Thévenot qu'il a abondamment plagiés, sans éprouver une gêne quelconque. Leurs ouvrages lui ont «servi», dit-il, à «dresser mes memoires, & à faire des abregez de mes remarques, parce que je m'en tenais à ce que je voyais dans ces livres, quand je le trouvais conforme à ce que la vue m'en avoit apris. Mais come cela m'épargnoit du temps, dont j'avois besoin pour faire mes desseins, cela a été cause d'ailleurs que je n'ai pû eviter quelquefois d'écrire & de parler comme les Auteurs que je consultois. Au fonds, cela est-il de grande importance? Et n'est-ce pas mieux de s'en tenir à ce qu'on trouve de bien dit chez les autres, que d'affecter par un changement d'expressions & par un nouveau tour, de donner à ce que nous écrivons un air de production propre.»[22]

Un récit de voyage sans illustrations a peu de chances d'obtenir les faveurs du public friand d'images exotiques. Dépourvu de cartes géographiques montrant le parcours du voyageur, il manque de sérieux et ne répond pas aux attentes du lectorat scientifique. A cette époque, il est estimé surtout en raison de la nouveauté et de l'authenticité de ses dessins. De fait, la fantaisie qui présidait encore à l'illustration de nombreux livres de voyages au XVIe siècle n'est plus tolérée à l'âge classique, épris de rigueur et de vérité. L'utilisation d'une même planche pour représenter des villes différentes est de plus en plus rare, même si elle a encore cours, comme le dénonce Corneille Le Brun «(...) il parut en 1712 une description de la *Terre Sainte*, imprimée à Amsterdam, sous le nom de Jean Balthasar Metcher, lequel a eu si peu d'égard à la vérité, qu'il s'est servi des planches de quelques villes de Hongrie, dans la Judée & la Palestine, savoir de Tokkai pour Tiberias, de Peter-Waradin pour Nazareth, & de plusieurs autres semblables.»[23]

En revanche, tous les dessins ne sont pas réalisés au cours du voyage, ni d'après nature. Certains sont fournis par des artistes n'ayant pas

participé au voyage. Chappe d'Auteroche illustre ainsi une grande partie de son récit à l'aide de dessins que Jean-Baptiste Le Prince (1734-1781) avait composés lors de son propre voyage en Russie et en Sibérie. D'autres dessins sont de subtils montages fabriqués en Europe. Selon le professeur Seiichi Iwao[24], la quasi-totalité des planches qui ornent l'ouvrage d'Arnoldus Montanus, *Les Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes orientales des Provinces-Unies vers les empereurs du Japon* sont issues de l'imagination d'artistes néerlandais. La planche XVI du voyage de Chappe d'Auteroche qui représente une femme samoyède est une pure création. Chappe ne s'en cache pas: « Un Russe qui a voyagé chez les Samoyedes m'a fait présent d'un de leurs habits, d'après lequel on a fait ce dessin. »[25]

« Femme samoyède », dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Jean-Baptiste Tilliard, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, n° XVI, en face de p. 236, taille-douce.

Les emprunts sont fréquents dans le domaine des cartes. Guignes établit la sienne à partir d'un document réalisé par les jésuites. Il arrive cependant que le voyageur lui-même en soit l'auteur, tel Chappe d'Auteroche qui a dessiné tous les documents cartographiques et coupes qui ornent son ouvrage.

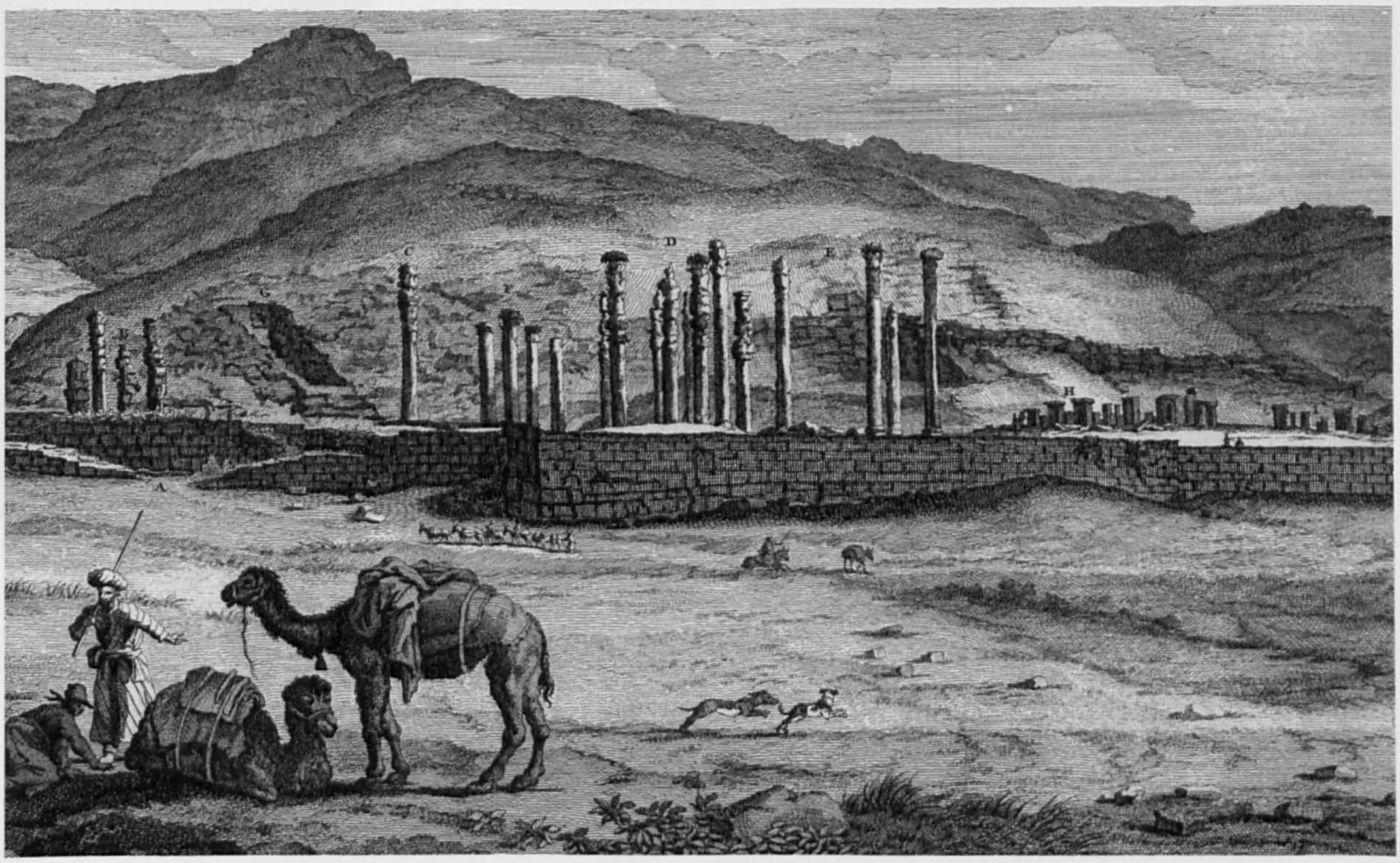
Avec la multiplication des récits de voyage illustrant les mêmes sites, l'artiste voyageur s'expose de plus en plus au regard critique du public amené à faire des comparaisons.

Corneille Le Brun doit ainsi justifier la justesse de ses dessins de la ville de Persépolis, qui présentent de grandes différences avec ceux du dessinateur anonyme – certainement Guillaume Joseph Grelot – engagé par Jean Chardin.

La vigilance du public invite les artistes à signaler leurs emprunts. Le Brun précise ainsi que toutes les illustrations de son *Voyage au Levant* sont de sa main, hormis huit d'entre elles, qu'il prend soin d'indiquer.

La qualité de la reproduction est un élément essentiel auquel les auteurs avisés prêtent la plus grande attention. Corneille Le Brun fait graver par l'atelier réputé de Jan van Luyken (1649-1712), à Amsterdam, ses centaines de dessins pour illustrer chacun de ses ouvrages,

« Première vue de Persépolis », par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 2, pl. 117, entre pp. 270-271, détail, taille-douce.



recourant à des dépliants spectaculaires pour éviter de réduire ses sujets. Gravées sur trois plaques, certaines de ses vues panoramiques, comme celle d'Ispahan, atteignent quelque 190 cm de longueur sur 28,5 cm de hauteur.

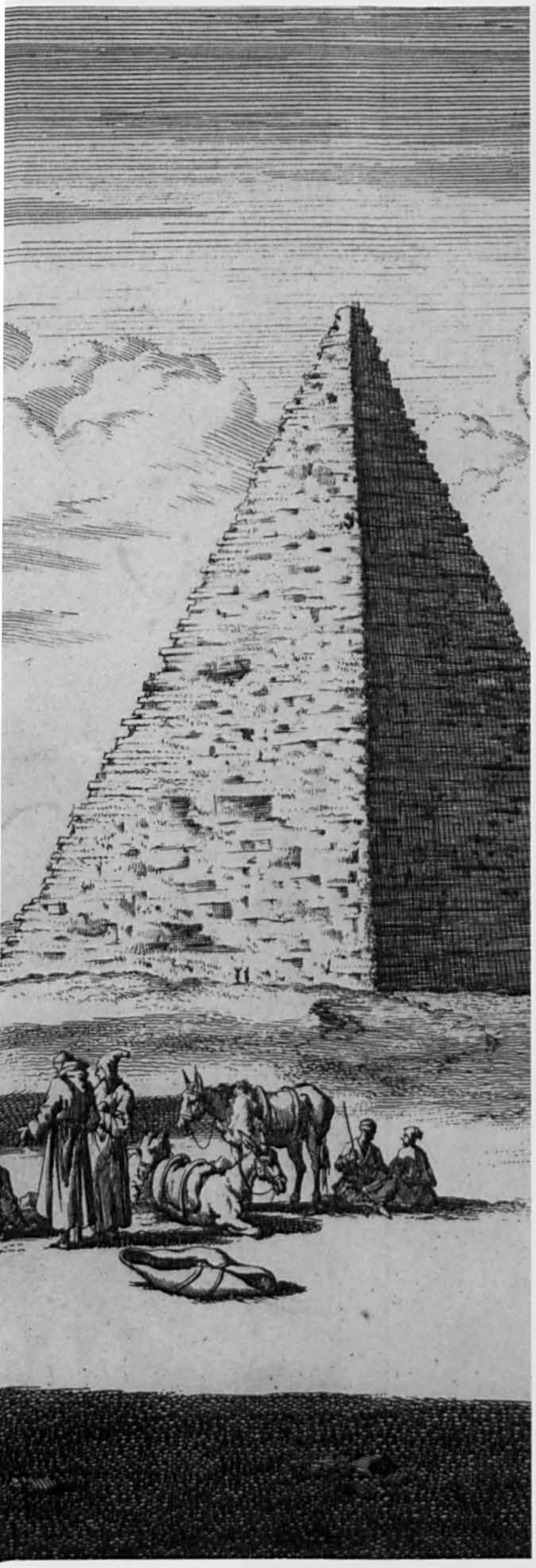
La gravure des dessins du *Voyage en Chine* de Chrétien-Louis Joseph de Guignes est confiée à un certain «Deseve», sans doute Jacques-Eustache de Sève, un artiste talentueux, qui dirige une petite équipe de burinistes et d'aquafortistes. Les planches sont réunies dans un superbe atlas qui accompagne les trois volumes de texte.

La qualité de l'illustration dépend beaucoup du travail des graveurs, aquafortistes, burinistes ou aquatintistes. Ceux-ci, en effet, ne s'en tiennent pas toujours à la traduction littérale de l'original. Avec ou sans l'accord de l'auteur ou de l'éditeur, certains font de légères retouches, pour préciser les contours du dessin, corriger une perspective maladroite, apporter ici et là de fines nuances en jouant avec les ombres et la lumière; d'autres ne craignent pas de modifier la composition générale elle-même, en ajoutant des éléments. Les personnages qui apparaissent au premier plan de la grande planche représentant les pyramides de Gizeh, dessinées par Corneille Le Brun, sont apparemment de l'atelier de Jan van Luyken[26]. Procédé commercial, l'ajout de scènes animées donne bien sûr un accent de vérité au dessin.

Le livre de voyage change de forme entre le XVIIe et le XVIIIe siècle. Les illustrations se mêlent d'abord au texte et sont imprimées sur le même papier, les planches de grand format composant des dépliants (Le Brun, Chardin). Pour améliorer la qualité de la reproduction, on imprime ensuite les gravures en hors-texte sur du papier plus fort (Chappe d'Auteroche). A la fin du XVIIIe siècle (Symes, Valentia), texte et illustrations font généralement l'objet de volumes séparés. Les planches se déploient désormais dans des atlas de grand format alors que le texte se resserre dans de petits volumes.

MICHEL SCHLUP

Scène imaginée par Jan van Luyken, introduite dans la composition de Corneille Le Brun représentant les pyramides et le sphinx de Gizeh, in Corneille Le Brun, *Voyage au Levant*, Paris, Guillaume Cavelier, 1714, pl. 85, entre pp. 200-201, détail, taille-douce.



NOTES

1. Schlup, Michel (dir.), *Navigateurs, explorateurs et aventuriers: grands livres de voyages maritimes de la Renaissance au XIXe siècle*, Neuchâtel, Bibliothèque publique et universitaire, 2000.
2. Schlup, Michel (dir.), *Explorateurs, voyageurs et savants, grands livres de voyages terrestres du XVIIe au XIXe siècle (Afrique et Amérique du Sud)*, Neuchâtel, Bibliothèque publique et universitaire, 2001.
3. Cf. «James Bruce à la recherche des sources du Nil (1768-1773)», in Schlup, Michel (dir.), *Explorateurs, voyageurs et savants, op. cit.*, p. 52.
4. Thévenot, Jean, *Suite du Voyage au Levant...*, Paris, Charles Angot, 1674, p. 1.
5. Le Brun, Corneille, *Voyage au Levant...*, Paris, chez Guillaume Cavelier, 1714, p. 1.
6. Paris, en la Boutique de P. Rocolet chez la veuve Foucault.
7. Cf. p. 167.
8. Cf. p. 143.
9. Symes, Michael, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le royaume d'Ava ou l'empire des Birmans*, Paris, F. Buisson, 1800, p. 8.
10. Cf. «James Bruce à la recherche des sources du Nil (1768-1773)», in Schlup, Michel (dir.), *Explorateurs, voyageurs et savants, op. cit.*, pp. 51, 53, 65.
11. Tavernier, Jean-Baptiste, *Les Six voyages...*, Paris, Gervais Clouzier, Claude Barbin, 1677, t. 1, pp. 111-112.
12. Cailliaud, Frédéric, *Voyage à Méroé...*, Paris, Rignoux, t. 2, p. 129.
13. Tavernier, Jean-Baptiste, *Les Six voyages...*, *op. cit.*, t. 1, p. 107.
14. Tavernier, Jean-Baptiste, *Les Six voyages...*, *op. cit.*, t. 2, p. 24.
15. *Ibidem*, p. 27.
16. Valentia, George, *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge, en Abyssinie et en Egypte, durant les années 1802, 1803, 1804, 1805 et 1806*, Paris, Vve Lepetit, 1813, vol. 1, pp. 93-94.
17. Thévenot, Jean, *Relation d'un voyage fait au Levant...*, Paris, Louis Bilaine, 1664, p. 34.
18. Tavernier, Jean-Baptiste, *Les Six voyages...*, *op. cit.*, t. 1, p. 2.
19. Du persan karwan-saray, de karwan, caravane, et saray, palais.
20. Le Brun, Corneille, *Voyage au Levant*, *op. cit.*, préface.
21. Cailliaud, Frédéric, *Voyage à Méroé...* Paris, Rignoux, t. 1, p. 158.
22. Le Brun, Corneille, *Voyage au Levant* ..., Paris, chez Guillaume Cavelier, 1714, préface.
23. «Remarques de Corneille Le Brun, sur les tailles douces de l'ancien Palais de Persépolis mises au jour par Mr. Le Chevalier Chardin & Mr. Kempfer», in Le Brun, Corneille, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie et la Perse...*, Amsterdam, Frères Wetstein, 1718, t. 2, p. 438.
24. Van Eaghen, Isabella H., «Arnoldus Montanus's Book on Japan», *Quarendo*, vol. 2, 4, 1972, p. 257.
25. Chappe d'Auteroche, Jean, *Voyage en Sibérie fait par ordre du Roi en 1761...*, Paris, Debure père, 1768, t. 1, 1, p. 304, note 1.
26. Communication de Mme Geralda Juriaans-Helle, conservatrice, Allard Pierson Museum, Amsterdam.

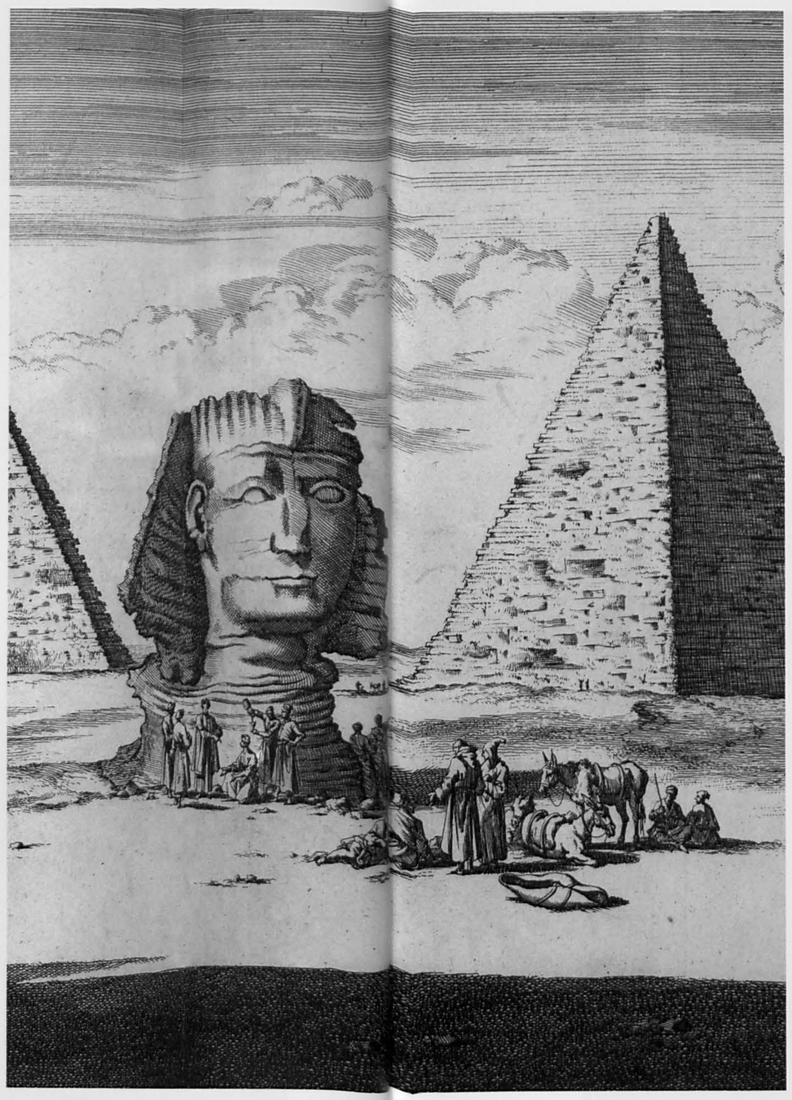
recourant à des dépliants spectaculaires pour éviter de réduire ses sujets. Gravées sur trois plaques, certaines de ses vues panoramiques, comme celle d'Ispahan, atteignent quelque 190 cm de longueur sur 28,5 cm de hauteur.

La gravure des dessins du *Voyage en Chine* de Chrétien-Louis Joseph de Guignes est confiée à un certain «Deseve», sans doute Jacques-Eustache de Sève, un artiste talentueux, qui dirige une petite équipe de burinistes et d'aquafortistes. Les planches sont réunies dans un superbe atlas qui accompagne les trois volumes de texte.

La qualité de l'illustration dépend beaucoup du travail des graveurs, aquafortistes, burinistes ou aquatintistes. Ceux-ci, en effet, ne s'en tiennent pas toujours à la traduction littérale de l'original. Avec ou sans l'accord de l'auteur ou de l'éditeur, certains font de légères retouches, pour préciser les contours du dessin, corriger une perspective maladroite, apporter ici et là de fines nuances en jouant avec les ombres et la lumière; d'autres ne craignent pas de modifier la composition générale elle-même, en ajoutant des éléments. Les personnages qui apparaissent au premier plan de la grande planche représentant les pyramides de Gizeh, dessinées par Corneille Le Brun, sont apparemment de l'atelier de Jan van Luyken[26]. Procédé commercial, l'ajout de scènes animées donne bien sûr un accent de vérité au dessin.

Le livre de voyage change de forme entre le XVIIe et le XVIIIe siècle. Les illustrations se mêlent d'abord au texte et sont imprimées sur le même papier, les planches de grand format composant des dépliants (Le Brun, Chardin). Pour améliorer la qualité de la reproduction, on imprime ensuite les gravures en hors-texte sur du papier plus fort (Chappe d'Auteroche). A la fin du XVIIIe siècle (Symes, Valentia), texte et illustrations font généralement l'objet de volumes séparés. Les planches se déploient désormais dans des atlas de grand format alors que le texte se resserre dans de petits volumes.

MICHEL SCHLUP



Scène imaginée par Jan van Luyken, introduite dans la composition de Corneille Le Brun représentant les pyramides et le sphinx de Gizeh, in Corneille Le Brun, *Voyage au Levant*, Paris, Guillaume Cavelier, 1714, pl. 85, entre pp. 200-201, détail, taille-douce.

NOTES

1. Schlup, Michel (dir.), *Navigateurs, explorateurs et aventuriers: grands livres de voyages maritimes de la Renaissance au XIXe siècle*, Neuchâtel, Bibliothèque publique et universitaire, 2000.
2. Schlup, Michel (dir.), *Explorateurs, voyageurs et savants, grands livres de voyages terrestres du XVIIe au XIXe siècle (Afrique et Amérique du Sud)*, Neuchâtel, Bibliothèque publique et universitaire, 2001.
3. Cf. «James Bruce à la recherche des sources du Nil (1768-1773)», in Schlup, Michel (dir.), *Explorateurs, voyageurs et savants, op. cit.*, p. 52.
4. Thévenot, Jean, *Suite du Voyage au Levant*..., Paris, Charles Angot, 1674, p. 1.
5. Le Brun, Corneille, *Voyage au Levant*..., Paris, chez Guillaume Cavelier, 1714, p. 1.
6. Paris, en la Boutique de P. Rocolet chez la veuve Foucault.
7. Cf. p. 167.
8. Cf. p. 143.
9. Symes, Michael, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le royaume d'Ava ou l'empire des Birmans*, Paris, F. Buisson, 1800, p. 8.
10. Cf. «James Bruce à la recherche des sources du Nil (1768-1773)», in Schlup, Michel (dir.), *Explorateurs, voyageurs et savants, op. cit.*, pp. 51, 53, 65.
11. Tavernier, Jean-Baptiste, *Les Six voyages*..., Paris, Gervais Clouzier, Claude Barbin, 1677, t. 1, pp. 111-112.
12. Cailliaud, Frédéric, *Voyage à Méroé*..., Paris, Rignoux, t. 2, p. 129.
13. Tavernier, Jean-Baptiste, *Les Six voyages*..., *op. cit.*, t. 1, p. 107.
14. Tavernier, Jean-Baptiste, *Les Six voyages*..., *op. cit.*, t. 2, p. 24.
15. *Ibidem*, p. 27.
16. Valentia, George, *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge, en Abyssinie et en Egypte, durant les années 1802, 1803, 1804, 1805 et 1806*, Paris, Vve Lepetit, 1813, vol. 1, pp. 93-94.
17. Thévenot, Jean, *Relation d'un voyage fait au Levant*..., Paris, Louis Bilaine, 1664, p. 34.
18. Tavernier, Jean-Baptiste, *Les Six voyages*..., *op. cit.*, t. 1, p. 2.
19. Du persan karwan-saray, de karwan, caravane, et saray, palais.
20. Le Brun, Corneille, *Voyage au Levant*, *op. cit.*, préface.
21. Cailliaud, Frédéric, *Voyage à Méroé*... Paris, Rignoux, t. 1, p. 158.
22. Le Brun, Corneille, *Voyage au Levant* ..., Paris, chez Guillaume Cavelier, 1714, préface.
23. «Remarques de Corneille Le Brun, sur les tailles douces de l'ancien Palais de Persépolis mises au jour par Mr. Le Chevalier Chardin & Mr. Kempfer», in Le Brun, Corneille, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie et la Perse*..., Amsterdam, Frères Wetstein, 1718, t. 2, p. 438.
24. Van Eaghen, Isabella H., «Arnoldus Montanus's Book on Japan», *Quarendo*, vol. 2, 4, 1972, p. 257.
25. Chappe d'Auteroche, Jean, *Voyage en Sibérie fait par ordre du Roi en 1761*..., Paris, Debure père, 1768, t. 1, 1, p. 304, note 1.
26. Communication de Mme Geralda Juriaans-Helle, conservatrice, Allard Pierson Museum, Amsterdam.

I. B. T.
J. Haunzelman del. et sculp.
cum privil. Regis. Paris. 1679

Points de repère

Le Levant, la Perse et l'Inde à l'époque de Tavernier et de Chardin

Au XVIIe siècle, les pays du Levant fascinent toujours l'Europe malgré l'attrait des autres continents rendus accessibles par les grandes explorations maritimes. Pour de nombreux voyageurs, la découverte du monde commence par Jérusalem et les Lieux saints, l'Egypte et ses pyramides et Constantinople aux portes d'un Orient mystérieux.

L'accès à ces régions n'est cependant pas aisé car elles sont sous la domination des Ottomans; ceux-ci règnent sur un immense empire constitué en grande partie au XVIe siècle: en Asie, ils contrôlent l'Anatolie, l'Arménie, la Mingrélie, une partie de la Géorgie, l'Azerbaïdjan, le Kurdistan, la Mésopotamie, la Syrie, le Liban, la Palestine, le Hedjaz et le Yémen; en Afrique, l'Egypte et les trois Etats barbaresques, Tripoli, Tunis et Alger; en Europe, la Crimée, les provinces danubiennes, la Transylvanie, la Hongrie orientale, la Grèce et les pays balkaniques. En mer Méditerranée, les Turcs occupent les îles de Chypre et de Rhodes. Depuis la fin du XVIe siècle, les puissances européennes forment des coalitions pour contenir l'expansion turque et obtiennent quelques succès dont la victoire navale de Lépante en 1570. Mais l'Empire ottoman reste une menace tout au long du XVIIe siècle. Il réussit encore à enlever Candie (la Crête) aux Vénitiens en 1669 et à assiéger Vienne, pour la seconde fois en 1683. La fin du siècle marque cependant le début du déclin de la Porte, assaillie par une vaste coalition composée de l'Autriche, la Pologne, Venise, Malte, le Saint-Siège et la Russie. Par le traité de paix de Karlowitz (1699), les Turcs doivent abandonner Azov aux Russes, restituer la Hongrie et la Transylvanie à l'Autriche, la Podolie à la Pologne, la Morée et la Dalmatie à Venise.

◁
Jean-Baptiste Tavernier revêtu de la khil'at, par Joan Hainzelman, in Jean-Baptiste Tavernier, *Recueil de plusieurs relations et traitez singuliers et curieux*..., Paris, Gervais Clouzier, 1679, taille-douce.

La Perse des Safavides

Sur la route des Indes, la Perse devient, au Grand Siècle, une destination à la mode pour les voyageurs occidentaux; elle connaît son âge d'or sous la dynastie des Safavides, une maison iranienne, chiite, originaire d'Ardebil, en Azerbaïdjan, qui gouverne le pays depuis le début du XVIe siècle. Grâce aux conquêtes d'Abbas Ier le Grand (1571-1629), le pays des shahs s'étend, à partir de 1587, sur un immense territoire entre l'Euphrate et l'Afghanistan. Aux Ottomans, le roi a repris l'Azerbaïdjan et une partie de l'Arménie, asseyant encore sa suzeraineté sur la Géorgie et Bagdad; à l'est, il s'est défait des Ouzbeks, occupant le Khorassan; enfin, il a enlevé Kandahar (1621) aux Moghols de l'Inde.

Sous son règne, le pays est modernisé, l'administration centralisée, l'armée réorganisée. Après Tabriz et Qazvin, trop exposées aux incursions des Turcs, le roi fait d'Ispahan la capitale de son empire et un haut lieu du chiisme duodécimain opposé au sunnisme pratiqué par les Ottomans; il y cultive les arts, construisant des mosquées, de superbes palais et y développe une industrie de luxe, tapis, joaillerie, soieries, manuscrits à miniatures. Pour favoriser les échanges commerciaux avec l'extérieur, Abbas Ier développe le port de Bander Abassi (Bander-e-Abbas) sur le golfe Persique qui accueillera un important trafic maritime.

Contrairement à l'Empire ottoman, la Perse des Safavides fait bon accueil aux Occidentaux.

Cette bienveillance s'explique par l'esprit d'ouverture de ses habitants dont les mœurs, plus douces que celles des Ottomans, correspondent davantage à celles des Européens. L'Occident et la Perse se rejoignent surtout sur le plan politique: l'un et l'autre ont pour ennemi l'Empire turc et doivent faire front à ses visées expansionnistes.

S'il chasse les Portugais du détroit d'Ormuz (1622), Abbas Ier est favorable au commerce avec les puissances occidentales. Il accorde ainsi des privilèges aux deux grands groupes commerciaux créés par les Anglais et les Néerlandais: la Compagnie anglaise des Indes orientales (East Indian Company, 1600) et la Compagnie néerlandaise des Indes orientales ou VOC (Vereenigde Oost-Indische Compagnie, 1602).

Le rapprochement avec l'Occident se poursuit tout au long du siècle sous le règne de ses successeurs Séfi Ier (1629-1642), Abbas II (1642-1666) et Süleyman Ier (1667-1694).

La présence française est discrète jusqu'à la fondation, par Colbert, de la Compagnie française des Indes orientales (1664). Elle se manifeste d'abord sur le plan religieux. A l'initiative du père Joseph (Fran-

çois Leclerc du Tremblay), éminence grise de Richelieu, trois pères capucins, Gabriel de Paris, Juste de Beauvais et Pacifique de Provins, fondent en 1628 une mission à Ispahan. En 1644, le père Raphaël du Mans s'installe dans la capitale perse où il reste jusqu'à sa mort (1696). Faute de service consulaire, il est le représentant officieux de la France auprès des autorités persanes, introduisant les voyageurs et les marchands de son pays.

L'Inde des Moghols

Comme la Perse, l'Inde est un Etat relativement prospère et stable sous la domination des Moghols dont l'empire atteint son apogée au début du XVIIe siècle. Grâce à une politique habile et conciliatrice, Jalâluddin Muhammad Akbar (1556/61-1605) réussit à conquérir et unifier l'Inde du Centre et du Nord, du Bengale au Béloutchistan, et à rapprocher Hindous et musulmans. Durant les règnes de Jahângîr (1605-1627) et Shâh Jahân (1627-1658), la civilisation moghole atteint un éclat sans précédent sous l'influence de la culture persane. Elle inspire des constructions prestigieuses, telles le Taj Mahal d'Agrâ ou le palais impérial de Delhi. L'empire commencera à se désagréger sous le règne d'Aureng-Zeb (1658-1707) dont la politique belliqueuse provoque de nombreux soulèvements, entre autres celui des Marathes de Bombay.

Cette période est marquée par la création de plusieurs comptoirs occidentaux. Tenus à l'écart du commerce des épices par les Hollandais qui les empêchent de s'implanter durablement en Indonésie, les Anglais replient leurs activités dans le continent indien où ils obtiennent l'autorisation de l'empereur moghol d'établir des comptoirs à Surate (1608/1613), Madras (1639), Bombay (1668), Calcutta (1690). Ils exportent notamment des textiles, du coton et de la soie, mais aussi du thé. Dès 1605, les Hollandais obtiennent du sultan de Golconde le droit de s'installer à Masulipatnam (Machilipatnam), Teganapatnam et Pulicat; quant aux Français, ils font de Pondichéry une importante tête de pont pour la Compagnie française des Indes orientales (1673).

MICHEL SCHLUP

LES SIX

VOYAGES

DE JEAN BAPTISTE

TAVERNIER,

ECUYER BARON D'AUBONNE,

EN TURQUIE, EN PERSE, ET AUX INDES,

Pendant l'eſpace de quarante ans, & par toutes les routes que l'on peut tenir : accompagnez d'obſervations particulieres ſur la qualité, la religion, le gouvernement, les coûtumes & le commerce de chaque païs, avec les figures, le poids, & la valeur des monnoyes qui y ont cours.

PREMIERE PARTIE,

Où il n'eſt parlé que de la Turquie & de la Perſe.

A PARIS,

Chez { GERVAIS CLOUZIER, ſur les degrez en montant pour aller à la Ste Chapelle, à l'Enſeigne du Voyageur. ET CLAUDE BARBIN, ſur le ſecond Perron de la ſainte Chapelle. } au Palais

M. D. C. LXXVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Voyageur et marchand des rois

Portrait de Jean-Baptiste Tavernier, par Joan Hainzelman, in Jean-Baptiste Tavernier, *Recüeil de plusieurs relations et traitez singuliers et curieux…*, Paris, Gervais Clouzier, 1679, frontispice, taille-douce.

Jean-Baptiste Tavernier
(Paris, 1605 – Moscou, 1689)

« Si la première éducation est comme une seconde naissance, je puis dire que je suis venu au monde avec le desir de voyager. Les entretiens que plusieurs sçavans avoient tous les jours avec mon père sur les matieres de Geographie (…) m'inspirerent de bonne-heure le dessein d'aller voir une partie des païs qui m'estoient representez dans les Cartes, où je ne pouvois alors me lasser de jetter les yeux. A l'âge de vingt-deux ans j'avois vû les plus belles regions de l'Europe, la France, l'Angleterre, les Païs-bas, l'Allemagne, la Suisse, la Pologne, la Hongrie & l'Italie, & je parlois raisonnablement les langues qui sont les plus necessaires & qui y ont le plus de cours. »[1]

Une vie de voyages

Né dans une famille protestante, Jean-Baptiste Tavernier est le fils d'un marchand de cartes géographiques d'Anvers, installé à Paris. Rêvant très tôt de voyages, il passe son adolescence à visiter une partie de l'Europe, découvrant l'Angleterre, la Flandre, les Provinces-Unies, l'Allemagne. Il embrasse ensuite la carrière des armes : employé pendant quatre ans et demi comme page auprès du vice-roi de Hongrie (1624-1629), il sert ensuite le prince de Mantoue, avant de reprendre sa liberté pour visiter la Pologne. De là, il se rend à Ratisbonne assister au couronnement de Ferdinand III. Il y rencontre un capucin, le père Joseph, ministre occulte de Richelieu, qui lui propose d'accompagner deux religieux, l'abbé de Chapes et Saint-Liebau, envoyés en mission à Constantinople. Arrivé dans la capitale de l'Empire ottoman, au début de 1631, Tavernier quitte la délégation qui se rend en Palestine. Il a « un autre voyage dans l'esprit », il veut « voir la Perse ». Dans l'attente d'une caravane, il attend onze mois à Constantinople, mettant à profit ce long séjour pour préparer sa *Relation du sérail.*

Parti en février 1632, Tavernier arrive à Ispahan au printemps par la grande voie caravanière passant par Tocat (Tokat), Erzerom (Erzurum) et Tauris (Tabriz) et revient par Kengavar (Kangavar), Baghdad et Alep avant de prendre le bateau à Alexandrette (Iskenderum). Il est de retour à Paris au début de 1633. La raison principale de ce voyage ne semble pas avoir été le commerce: Tavernier voyage encore en dilettante, stimulé par le plaisir de la découverte. Mais le marchand qui sommeille en lui se réveille apparemment au cours de ce voyage. Sans doute a-t-il déjà flairé les affaires qu'il peut réaliser dans ces pays?

Tavernier retourne en Asie en 1638 et s'embarque à Marseille le 13 septembre pour Alexandrette en compagnie de son frère cadet Daniel. Les deux frères rejoignent ensuite une caravane à Alep qui les conduit jusqu'à Balsara (Bassora) par la route du désert:

«Les Caravanes qui vont à Balsara par cette route ne se mettent point en chemin que les pluyes ne soient tombées pour trouver de l'eau dans le Desert, & elles ne cessent d'ordinaire que dans le mois de Decembre. C'est ce qui m'obligea de faire à Alep un sejour de sept semaines, pour attendre que la Caravane fût en état de partir. (...) Ces deserts sont presque partout des plaines de sable (...) et il est très difficile de les passer qu'après que les pluyes sont tombées, & que le sable s'est rendu ferme. C'est rarement qu'on rencontre dans ces deserts quelque costau ou quelque valon où il y a d'ordinaire un peu d'eau, & quelques petites brossailles qui servent à faire cuire le ris. (...) Sur quoy il faut remarquer que de six cens chameaux qui passent le desert, à peine y en a-t-il cinquante chargez de marchandises (...) tous les autres chameaux ne sont chargez que de provisions de bouche (...).»[2]

De Balsara, les deux frères traversent le golfe Persique et débarquent à Bander Rig (Bandar Rig). Ils remontent ensuite à Ispahan par terre puis gagnent l'Inde. A Bander Abassi (Bandar-e Abbas), ils prennent un vaisseau pour Surate (Surat). Le voyage se poursuit jusqu'à Dacca (Dhaka) au Bengale. Tavernier retourne ensuite à Surate, gagne Goa et découvre les mines de diamants de Golconde (Golconda) qui feront sa fortune. Il fera un grand commerce de ces pierres précieuses au cours de ses voyages ultérieurs, prétendant être le «premier de l'Europe qui a ouvert le chemin aux francs à ces mines, qui sont les seuls lieux de la terre où l'on trouve le diamant»[3].

En 1642, Tavernier pousse vers le nord et visite encore Ahmadabad (Ahmedabad) avant de revenir seul à Paris en 1643, laissant son frère en Orient, visiter notamment le Tonquin.

Le 6 décembre 1643, Tavernier entreprend son troisième voyage qui le conduit jusqu'à Java. Pour gagner Ispahan, il part aussi d'Alep

Plan de Bander e-Abbas, anonyme, in Jean-Baptiste Tavernier, *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse, et aux Indes*..., Paris, Gervais Clouzier, Claude Barbin, 1677, t. 1, entre pp. 692-693, taille-douce.

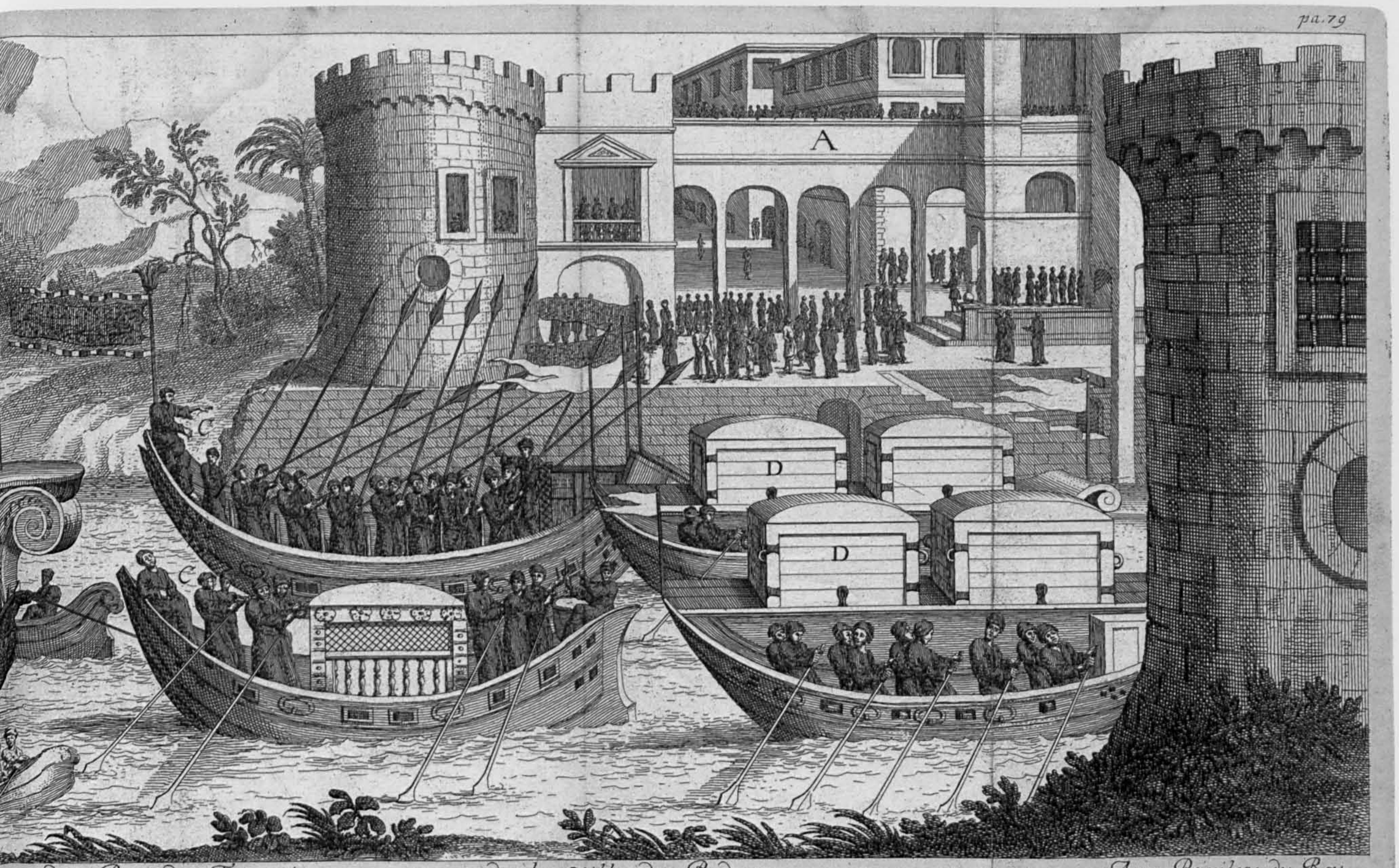
(6 mars 1644), comme dans son deuxième voyage, mais ne suit pas la route du grand désert. Il traverse la Syrie et la Mésopotamie, passant par Mossoul et Amadan (Hamadan). Le trajet dure deux mois.

Dans ce voyage, il emmène avec lui deux capucins, dont le père Raphaël du Mans qui dirigera la mission d'Ispahan et jouera un grand rôle à la cour d'Abbas II et de Soliman. Arrivé à Ispahan le 3 mai 1644, Tavernier en repart en automne pour se rendre à Surate; il va notamment à Golconde. Le 21 janvier 1648, il est à Goa d'où il gagne Batavia (Jakarta). Il y retrouve son frère Daniel, de retour du Tonkin, qui décède peu après. Tavernier revient en Europe par la voie maritime, en contournant le Cap, et atteint l'Europe dans le courant de l'année 1649.

Dans ses trois voyages suivants, Tavernier se borne à la Perse et à l'Inde. Au cours du quatrième, commencé le 18 juin 1651, il en-

treprend l'aller par Alep et Mossoul. De là, il descend le Tigre jusqu'à Balsara puis s'embarque à Bander Abassi pour Machalipatam (Machilipatam). Madras, Gandikot, Golconde, Surate, Ahmadabad marquent les principales étapes de son séjour en Inde qui se termine en mars 1654. Il reviendra par la voie du nord, Erivan, Erzerom (mars 1655) et Smyrne. Près d'Erzerom, la caravane est prise dans les neiges: celles-ci «estoient encores si hautes, qu'on eut bien de la peine à en tirer les balots de marchandises qui y estoient demeurez. Il falut nous y arrester huit jours entiers, & le Doüanier d'Erzerom qui eut avis du fâcheux estat où le mauvais temps avoit mis la Caravane, vint en personne avec cinq cens Cavaliers pour luy faire le chemin, & fit assembler quantité de paysans des environs pour tirer les marchandises des neiges. Mais ce n'estoit pas le desir de nous rendre service qui faisoit agir le Doüanier, c'estoit son pur interest, parce qu'un nouveau Doüanier, devant entrer en sa place le 22. de Mars, & notre Caravane se trouvant fort grosse, ce luy auroit esté une perte de plus de cent mille écus, si elle ne fût pas arrivée à Erzerom ce jour là.»[4]

«Suite de l'ordre qui s'observe à la pompe funèbre de l'enterrement du Roy de Tunquin, en sortant de la Ville de Bodego», anonyme, in «Relation nouvelle et singulière du Royaume de Tunquin», rédigée d'après les mémoires de Daniel Tavernier, publiée dans le *Recueil de plusieurs relations et traitez singuliers et curieux*... de Jean-Baptiste Tavernier, Paris, Gervais Clouzier, 1679, pl. 79, taille-douce.



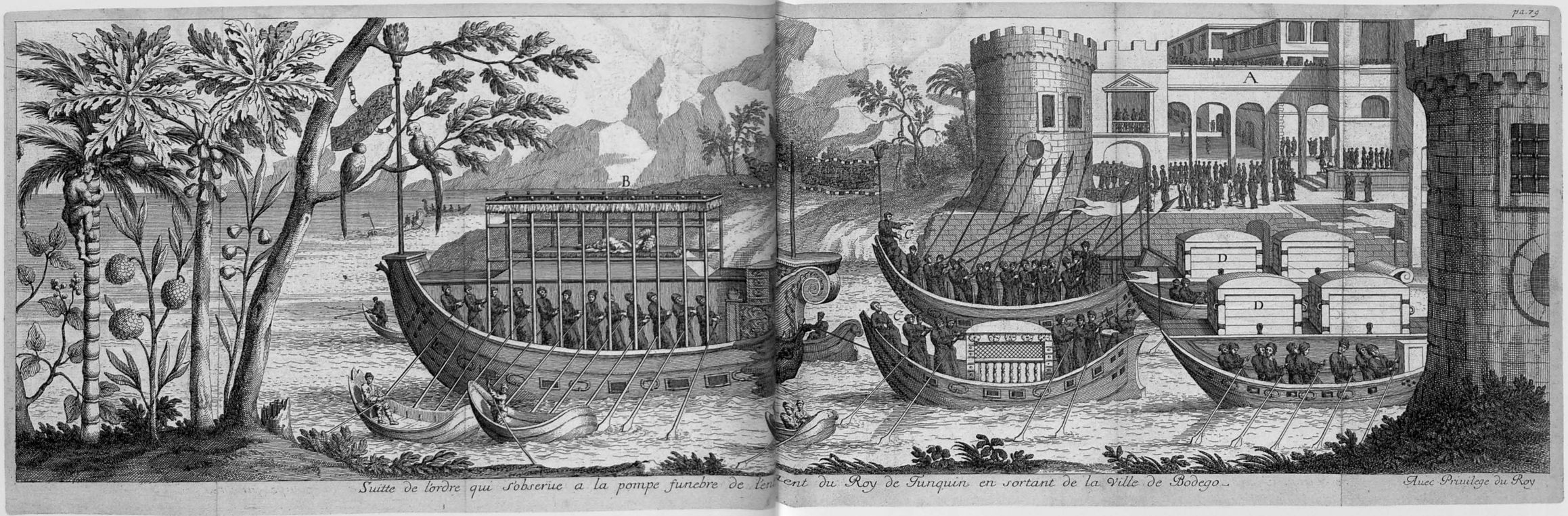
nt du Roy de Tunquin en sortant de la Ville de Bodego.

Auec Priuilege du Roy

« Quand un Roy de Tunquin meurt, il est incontinent embaumé & mis dans un lit de parade, où pendant soixante cinq jours il est permis à tout le peuple de l'aller voir. (...) Le Corps du Roy est mis dans une Galere qui remonte la riviere » (pp. 76-79).

Son cinquième voyage débute en février 1657. Tavernier s'embarque à Marseille pour Smyrne (juin 1657) et emprunte à nouveau la piste caravanière du nord, passant par Tokat, Erzerom, Erivan, Tabriz pour atteindre Ispahan en été. Il est alors un marchand reconnu et estimé à la cour de Perse. Ses mérites lui valent de recevoir la calaate (Khil'at), un vêtement honorifique. Son séjour se partage entre la Perse et l'Inde avant le retour en Europe, sans doute vers 1662, selon un itinéraire inconnu. Il épouse alors Madeleine Goisse, fille d'un joaillier parisien.

Lors de son sixième et dernier voyage, Tavernier emmène son neveu Pierre Tavernier, « âgé de 10 à 11 ans », dont il veut faire un marchand et son successeur. Le départ de Paris a lieu le 27 novembre 1663 et l'embarquement à Marseille pour Smyrne. La caravane se met en route le 9 juin 1664. Elle passe par Erivan et Tabriz, où le garçon est confié aux soins d'un religieux chargé de lui enseigner les langues orientales. Tavernier arrive à Ispahan en décembre 1664 et y rencontre Jean Thévenot. Les deux voyageurs se rendent ensemble en caravane à



treprend l'aller par Alep et Mossoul. De là, il descend le Tigre jusqu'à Balsara puis s'embarque à Bander Abassi pour Machalipatam (Machilipatam). Madras, Gandikot, Golconde, Surate, Ahmadabad marquent les principales étapes de son séjour en Inde qui se termine en mars 1654. Il reviendra par la voie du nord, Erivan, Erzerom (mars 1655) et Smyrne. Près d'Erzerom, la caravane est prise dans les neiges: celles-ci « estoient encores si hautes, qu'on eut bien de la peine à en tirer les balots de marchandises qui y estoient demeurez. Il falut nous y arrester huit jours entiers, & le Doüanier d'Erzerom qui eut avis du fâcheux estat où le mauvais temps avoit mis la Caravane, vint en personne avec cinq cens Cavaliers pour luy faire le chemin, & fit assembler quantité de paysans des environs pour tirer les marchandises des neiges. Mais ce n'estoit pas le desir de nous rendre service qui faisoit agir le Doüanier, c'estoit son pur interest, parce qu'un nouveau Doüanier, devant entrer en sa place le 22. de Mars, & notre Caravane se trouvant fort grosse, ce luy auroit esté une perte de plus de cent mille écus, si elle ne fût pas arrivée à Erzerom ce jour là. »[4]

« Suite de l'ordre qui s'observe à la pompe funèbre de l'enterrement du Roy de Tunquin, en sortant de la Ville de Bodego », anonyme, in « Relation nouvelle et singulière du Royaume de Tunquin », rédigée d'après les mémoires de Daniel Tavernier, publiée dans le *Recueil de plusieurs relations et traitez singuliers et curieux*... de Jean-Baptiste Tavernier, Paris, Gervais Clouzier, 1679, pl. 79, taille-douce.

« Quand un Roy de Tunquin meurt, il est incontinent embaumé & mis dans un lit de parade, où pendant soixante cinq jours il est permis à tout le peuple de l'aller voir. (...) Le Corps du Roy est mis dans une Galere qui remonte la riviere » (pp. 76-79).

Son cinquième voyage débute en février 1657. Tavernier s'embarque à Marseille pour Smyrne (juin 1657) et emprunte à nouveau la piste caravanière du nord, passant par Tokat, Erzerom, Erivan, Tabriz pour atteindre Ispahan en été. Il est alors un marchand reconnu et estimé à la cour de Perse. Ses mérites lui valent de recevoir la calaate (Khil'at), un vêtement honorifique. Son séjour se partage entre la Perse et l'Inde avant le retour en Europe, sans doute vers 1662, selon un itinéraire inconnu. Il épouse alors Madeleine Goisse, fille d'un joaillier parisien.

Lors de son sixième et dernier voyage, Tavernier emmène son neveu Pierre Tavernier, « âgé de 10 à 11 ans », dont il veut faire un marchand et son successeur. Le départ de Paris a lieu le 27 novembre 1663 et l'embarquement à Marseille pour Smyrne. La caravane se met en route le 9 juin 1664. Elle passe par Erivan et Tabriz, où le garçon est confié aux soins d'un religieux chargé de lui enseigner les langues orientales. Tavernier arrive à Ispahan en décembre 1664 et y rencontre Jean Thévenot. Les deux voyageurs se rendent ensemble en caravane à

JEAN BAPTISTE TAVERNIER CHEVALIER BARON D'AUBONNE AGE DE LXXXIV ANS 1679
De Paris, a Delly, du Couchant a l'Aurore,
Ce fameux Voïageur courut plus d'vne fois.
De l'Inde et de l'Hydaspe, il frequenta les Rois,
Et sur les bords du Gange on le reuere encore.
En tous lieux sa Vertu fut son plus séur apui,
Et bien qu'en nos climats de retour aujourdhui,
En foule a nos yeux il presante
Les plus rares tresors que le Soleil enfante,
Il n'a rien raporté de si rare que lui.
Joan. Hainzelmann ad viuum del. et sculp. cum priuil. Regis 1679
A Paris chez Iean Hain sur le pont Nostre Dame a l'escharpe blanche

Bander Abassi. Le 7 avril 1665, Tavernier s'embarque pour l'Inde. Arrivé à Surate en mai 1665, il vend des marchandises à l'empereur Moghol, Aurangzeb. Il fait un séjour de dix-neuf mois en Inde, allant notamment à Agra, Allahabad, Benares, Patna, Rajmahal, Dacca, Kasimbazar, etc. avant de revenir en Perse au début de l'année 1667. En avril de cette année-là, il se trouve à Bander Abassi en même temps que Thévenot et Chardin. Curieusement, les trois voyageurs s'ignorent mutuellement dans leurs relations. Le 6 décembre 1668, Tavernier est de retour à Paris.

La réputation qu'il obtient comme marchand vaut à Tavernier l'estime de Louis XIV. Le roi lui achète des diamants et lui décerne des lettres de noblesse en février 1669. Il acquiert alors la baronnie d'Aubonne dans le Pays de Vaud.

Au cours des années suivantes, il met en ordre ses notes de voyages et fait appel à Samuel Chappuzzeau pour le travail de rédaction. En 1675, il publie sa *Nouvelle relation de l'intérieur du sérail du grand seigneur* (Paris, 1675) et, l'année suivante, la relation de ses *Six voyages.*

Sa vieillesse est loin d'être sereine. Le démon du voyage ou le besoin d'argent le poussent à se mettre au service de Frédéric-Guillaume qui projette d'établir une société de commerce en Orient. A cet effet, il vend en février 1685 sa terre d'Aubonne. En 1689, il choisit de se rendre en Perse par la Russie, un itinéraire qu'il n'a jamais emprunté. Il passe par Copenhague, Stockholm, Smolensk où il arrive le 16 février. Mais il n'ira pas plus loin que Moscou, s'éteignant dans cette ville en juillet 1689.

Tavernier, voyageur et marchand des rois

De Paris à Delhi, du Couchant à l'Aurore,
Ce fameux Voyageur courut plus d'une fois,
De l'Inde et de l'Hydaspe, il fréquenta les Rois;
Et sur les bords du Gange on le révère encore.
En tous lieux sa vertu fut son plus sûr appui,
Et bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui,
En foule à nos yeux il présente,
Les plus rares trésors que le Soleil enfante,
Il n'a rien rapporté de si rare que lui[5].

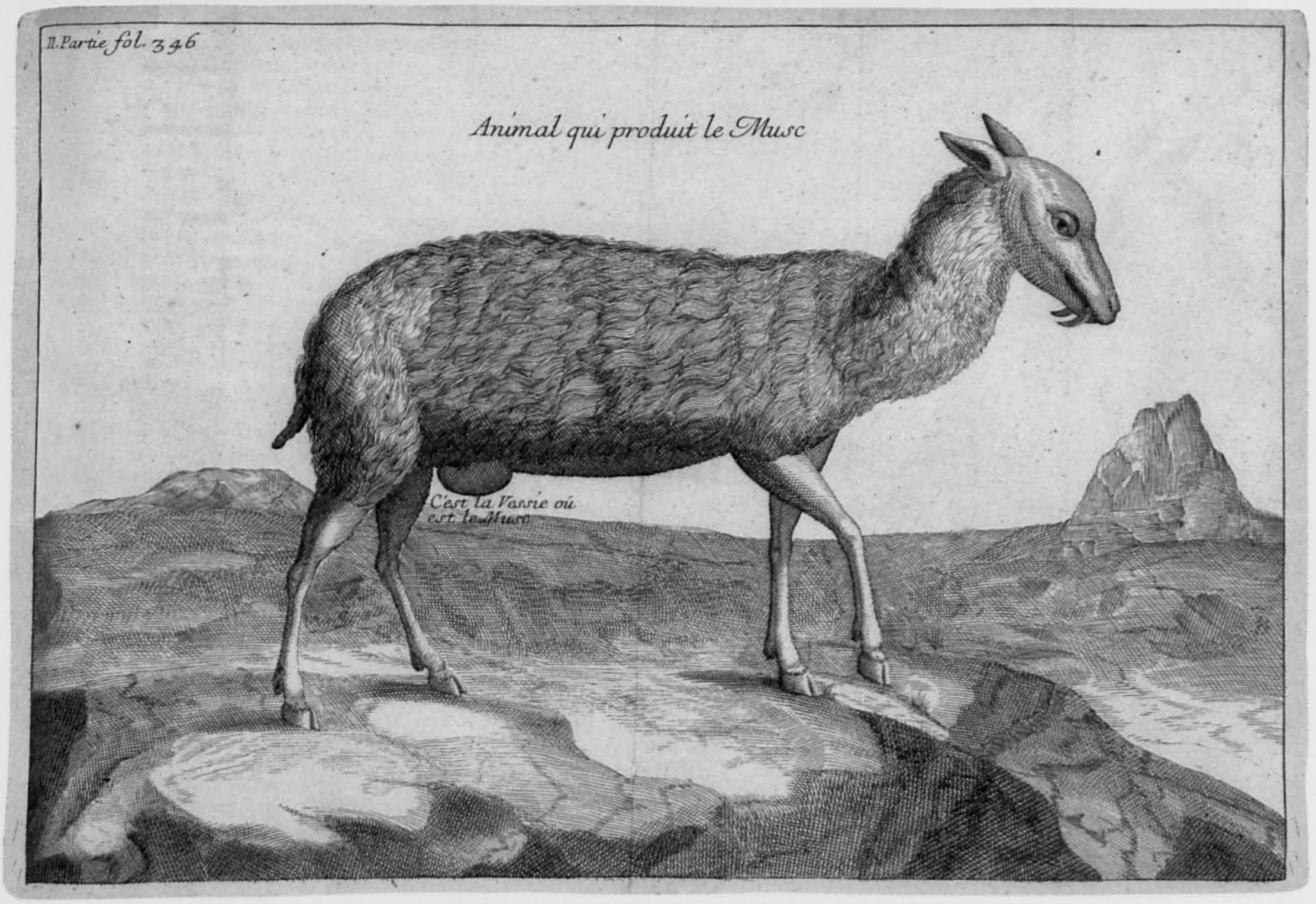
Comme la plupart des voyageurs de son époque, Tavernier ne se déplace pas seul: outre des proches ou des compagnons – son frère Daniel au cours du deuxième voyage, des frères capucins lors du troi-

◁
Portrait de Jean-Baptiste Tavernier, par Joan Hainzelman, in Jean-Baptiste Tavernier, *Recueil de plusieurs relations et traitez singuliers et curieux...*, Paris, Gervais Clouzier, 1679, frontispice, taille-douce.

sième, etc. – il prend soin de s'entourer de personnes pouvant lui être utiles dans ses déplacements et ses activités commerciales. Ainsi, il engage une suite de huit personnes de professions différentes lors de son sixième et dernier voyage. Il est difficile d'identifier ces professions car Tavernier ne les détaille pas. Il tait aussi le nom des gens qui l'accompagnent. Une lecture attentive de son récit nous permet cependant d'affirmer au moins la présence d'un chirurgien, d'un dessinateur, d'un interprète, d'un orfèvre et d'un horloger. Le chirurgien est là, bien sûr, pour veiller sur la santé des voyageurs. Mais Tavernier n'hésite pas à louer ses services à des autochtones ce qui lui permet à plusieurs reprises d'obtenir de précieux avantages. Enfin, le recours à un dessinateur s'impose pour établir l'illustration des livres qu'il projette. Le savoir-faire d'orfèvres et d'horlogers est bien sûr indispensable à un marchand faisant commerce de montres, d'horloges et de pierres précieuses.

En voyageant, Tavernier n'a qu'une seule chose en tête: le commerce et les profits qu'il peut en tirer. Cette obsession traverse tout son récit

« Animal qui produit le Musc », anonyme, in Jean-Baptiste Tavernier, *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse, et aux Indes…*, Paris, Gervais Clouzier, Claude Barbin, 1677, t. 2, entre pp. 346-347, taille-douce. Tavernier fait un grand commerce de musc qu'il achète en Inde: « La meilleure sorte & la plus grande quantité de Musc vient du royaume de *Boutan*, d'où on le porte à Patna principale ville de Bengala pour negocier avec les gens de ce pays-là. (…) Dans un de mes voyages à Patna j'achetay 7673 vessies » (pp. 346-348).



qui présente l'Orient comme un immense marché à exploiter. Arrivé dans une ville, Tavernier a tôt fait d'en détecter les sources de profit. Ainsi, il relève qu'« on vit à bon marché à Tokat, le vin y est excellent, toutes sortes de fruits y viennent en abondance ; et c'est le seul endroit de l'Asie où il croist du safran en quantité : c'est la meilleure marchandise qu'on puisse porter aux Indes, la livre se vend sur le lieu treize ou quatorze francs selon les années »[6].

Ambitieux, Tavernier se réserve pourtant le commerce de grand luxe, notamment celui des pierres précieuses et des diamants. Il va chercher ces derniers jusqu'en Inde et n'hésite pas à transporter des pièces de grande valeur. Il traite aussi essentiellement avec les puissants. Ses plus gros clients sont le shah de Perse, l'empereur Moghol et le roi de France. Au shah de Perse, il vend des produits occidentaux, des joyaux, des miroirs, des lustres, des chandeliers, des tapisseries ; lors de son cinquième voyage, la valeur des marchandises achetées par le souverain s'élève à soixante-deux mille écus. A Louis XIV,

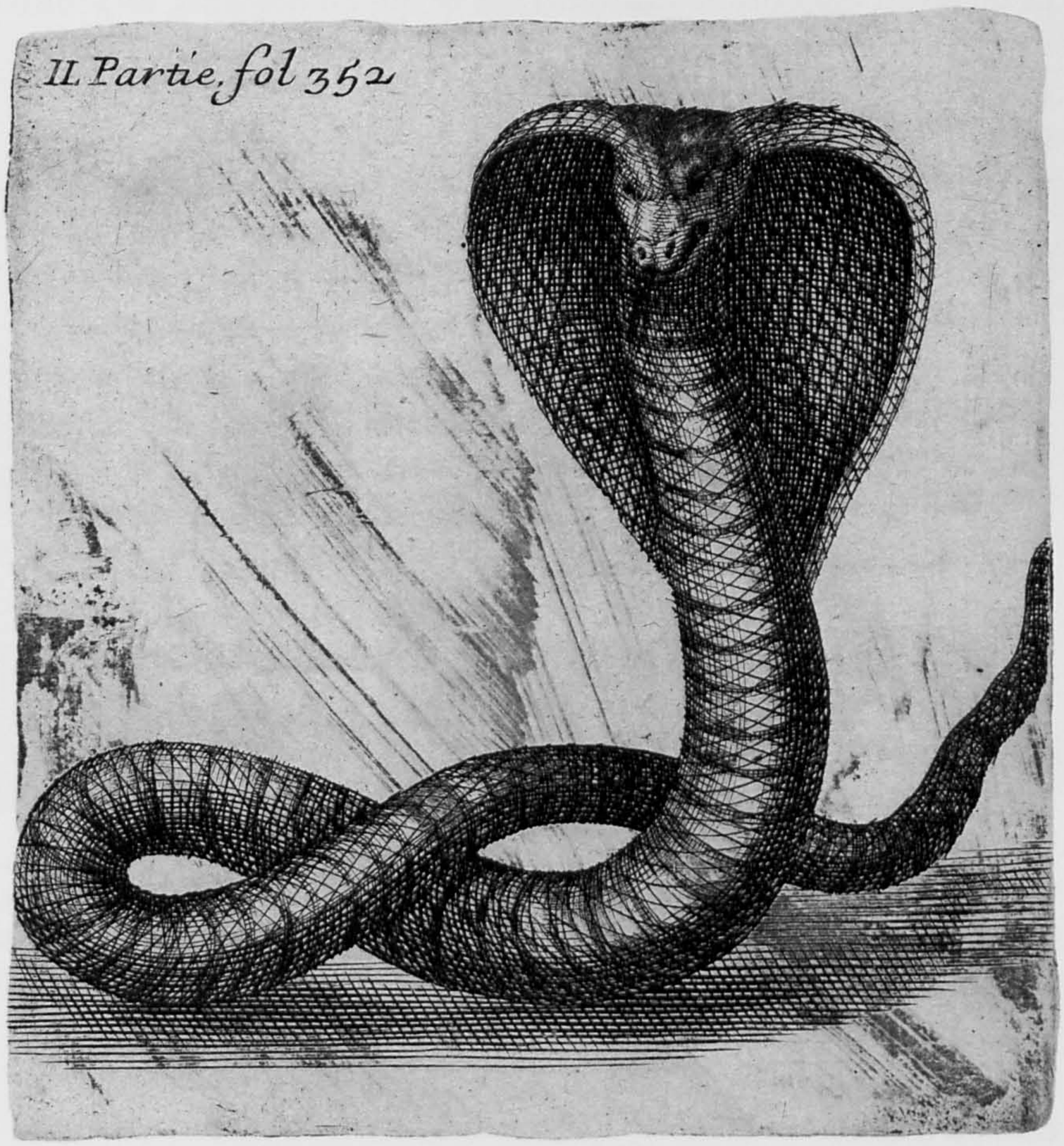


Figure de serpent, anonyme, in Jean-Baptiste Tavernier, *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse, et aux Indes*..., Paris, Gervais Clouzier, Claude Barbin, 1677, t. 2, entre pp. 352-353, taille-douce.
Parmi les précieuses « marchandises » qu'on trouve en Asie, Tavernier cite une pierre médicinale logée dans le « chaperon », soit dans l'élargissement du cou de certains serpents.

Tavernier vend, en 1668, une vingtaine de diamants dont l'un, de 112,5 carats, retaillé à plusieurs reprises, est peut-être le fameux diamant bleu, ou « Bleu de France », qui devait porter malchance à ses nombreux propriétaires successifs. Le joyau – s'il s'agit bien de celui-là – est actuellement au Smithsonian Institute de Washington.

La publication

« Voilà toutes les remarques les plus considerables que j'ay pû faire tant de la Perse que de la Turquie, lesquelles j'ay traversées jusques à six fois, & par tant de routes differentes pendant l'espace de quarante ans. J'ay esté curieux de bien connoître les choses, je les ay regardées d'assez prés, & je suis obligé d'avertir le Lecteur qu'il ne doit pas aller en Asie pour y chercher les beaux-arts, & qu'il n'y trouvera point, ni pour la peinture, ni pour la sculpture, ni pour l'orfévrerie, ni pour le tour, ce qu'il voit dans nostre Europe. Pour ce qui est des tapis, de la broderie, & des brocars d'or, d'argent, & de soye qui se font en Perse, & que nous admirions autrefois en France, tout cela cede aujourd'huy à nos nouvelles Manufactures, les Persans admirant à leur tour les riches étoffes qui se font dans nos Provinces; & quand nous les leur portons elles sont incontinent achetées pour le Roy & pour les Grands du païs. Ils n'entendent rien aussi à l'architecture, & on ne verra point enfin dans toute l'Asie aucune des beautez ni des richesses du Louvre & des autres Maisons Royales de France, qui surpassent infiniment par l'excellence de l'ouvrage tout ce qu'il y a de plus magnifique chez tous les Monarques de l'Orient. »[7]

Si l'on en croit ces propos, qui forment la conclusion de la première partie des *Six voyages de Jean-Baptiste Tavernier*, la magie de l'Orient, qui a enchanté tant de voyageurs occidentaux, n'a eu aucun effet sur le baron d'Aubonne. Bien plus, ils révèlent un esprit étroit, borné, incapable de juger autrement qu'à l'aune de l'Occident, convaincu de la supériorité de l'Europe sur les autres nations. Mais faut-il lire ces lignes à la lettre? Le but de Tavernier, en publiant sa relation, était d'abord de rendre hommage à Louis XIV qui l'avait anobli. Le monarque est ainsi le dédicataire de l'ouvrage. Mais en lui offrant son livre, le marchand devait ménager sa susceptibilité, en soulignant la supériorité française sur les cultures persane et turque. Au surplus, il ne manque aucune occasion dans son récit pour se poser en fidèle sujet et marquer son attachement au roi. Il le souligne évidemment dans sa dédicace où il fait le fanfaron : « J'ay hazardé souvent & ma fortune & ma

REPRESENTATION de Vingt des plus beaux DIAMENS choisis entre tous ceux que le S.r I.B. Tauernier a Vendus au ROY, a Son dernier retour des Indes, qui a esté le 6.e Decembre 1668. ou il a fait Six Voyages par terre, Et en cette consideration, et des Seruices que ledit Tauernier a rendus a l'Estat, Sa Majesté la honnoré de la Qualité de Noble.

l'Epesseur

A

le dessus

le dessous

112 3/16 Quarats

dessus

dessous

51 2/16 Quar.

Epesseur

3 1 3/8 Q.

Epesseur

dessus

dessus

Epesseur

29 1/2 Q.

D

20 1/16 Q.

dessus

dessous

20 1/4 Q.

dessus

dessous

Pendeloque

16 1/4 Q.

Pendeloque

13 2/16 Q.

16 1/16 Q.

dessus

Epesseur

B

14 7/8 Q.

dessous

dessus

dessous

dessus

13 5/8 Q.

dessus

Epesseur

10 1/2 Q.

9 Q.

11 Q.

C

10 5/6 Q.

dessous

dessus

7 Q.

7 Q.

Le DIAMENT cotté A, est net et d'vn beau Violet.

Ceux cottez B, et C, Sont de couleur de rose-pâle. Celuy cotté D, est d'vne Eau extraordinairement belle.

10 11/16 Q.

1

32 3/8 Q.

2

14 7/8 Q.

3

Tous les autres Sont blans et nets, et ont esté taillez aux Indes.

Les trois d'Embas Cottez 1, 2, 3. Sont Bruts.

II. Partie. fol. 337.

Planche présentant quelques-uns des diamants que l'auteur a vendus à Louis XIV au retour de son dernier voyage aux Indes avec l'indication de leur poids, anonyme, in Jean-Baptiste Tavernier, *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse, et aux Indes...*, Paris, Gervais Clouzier, Claude Barbin, 1677, t. 2, entre pp. 336-337, taille-douce.

vie, en élevant par mes discours vostre Majesté au dessus de tous les Princes de l'Europe & de ces Rois d'Orient, même en leur presence. Je suis sorti avec avantage de tous ces perils, en imprimant le respect de vostre Nom dans le cœur de ces barbares.»[8]

La première édition des *Six voyages de Jean-Baptiste Tavernier* paraît à Paris, chez Clouzier, en 1676, sous la forme de deux volumes in-quarto.

L'exemplaire que possède la Bibliothèque publique et universitaire appartient à une édition ultérieure publiée en 1677:

Tavernier, Jean-Baptiste. – *Les six voyages de Jean Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse, et aux Indes pendant l'espace de quarante ans & par toutes les routes que l'on peut tenir:* *accompagnez d'observations particulières sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coutumes & le commerce de chaque païs, avec les figures, le poids & la valeur des monnoyes qui y ont cours*. – A Paris: chez Gervais Clouzier et [chez] Claude Barbin, 1677. – 2 vol.: ill.; 4° (23 cm)

Partie 1: *Où il n'est parlé que de la Turquie & de la Perse*. – 698, [2] p., [3] f. de pl. en partie dépl.

Partie 2: *Où il est parlé des Indes & des isles voisines*. – 8, 8, 40, 525, [2] p., [23] f. de pl. en partie dépl.: ill.

BPUN ZR 278

La lecture des ***Six voyages*** de Jean-Baptiste Tavernier n'est pas facile d'accès: peu structuré, entrecoupé de nombreuses digressions, le récit n'obéit pas à un ordre chronologique. Lacunaires, mal situés dans le temps, certains de ses voyages sont difficiles à reconstituer. Il est vrai que l'auteur, qui écrit à la fin de sa vie, a pu oublier ou confondre quelques trajets.

L'ouvrage vaut cependant par les itinéraires que l'auteur décrit avec précision, ses observations sur les ressources offertes par les pays traversés, les profits qu'on peut en retirer. De fait, destinant sa relation avant tout à ses pairs, aux marchands, Tavernier la conçoit comme

un guide donnant toute information utile pour se déplacer et commercer: ainsi, il décrit les différentes voies possibles à destination de la Perse ou de l'Inde depuis l'Europe en prenant soin d'en indiquer les avantages et les inconvénients; il donne des conseils sur la manière de se comporter dans une caravane, de s'habiller pour passer inaperçu; il fournit des renseignements précieux sur les possibilités de logement dans les caravansérails, sur le passage des douanes, les monnaies en cours et le taux des changes, etc.

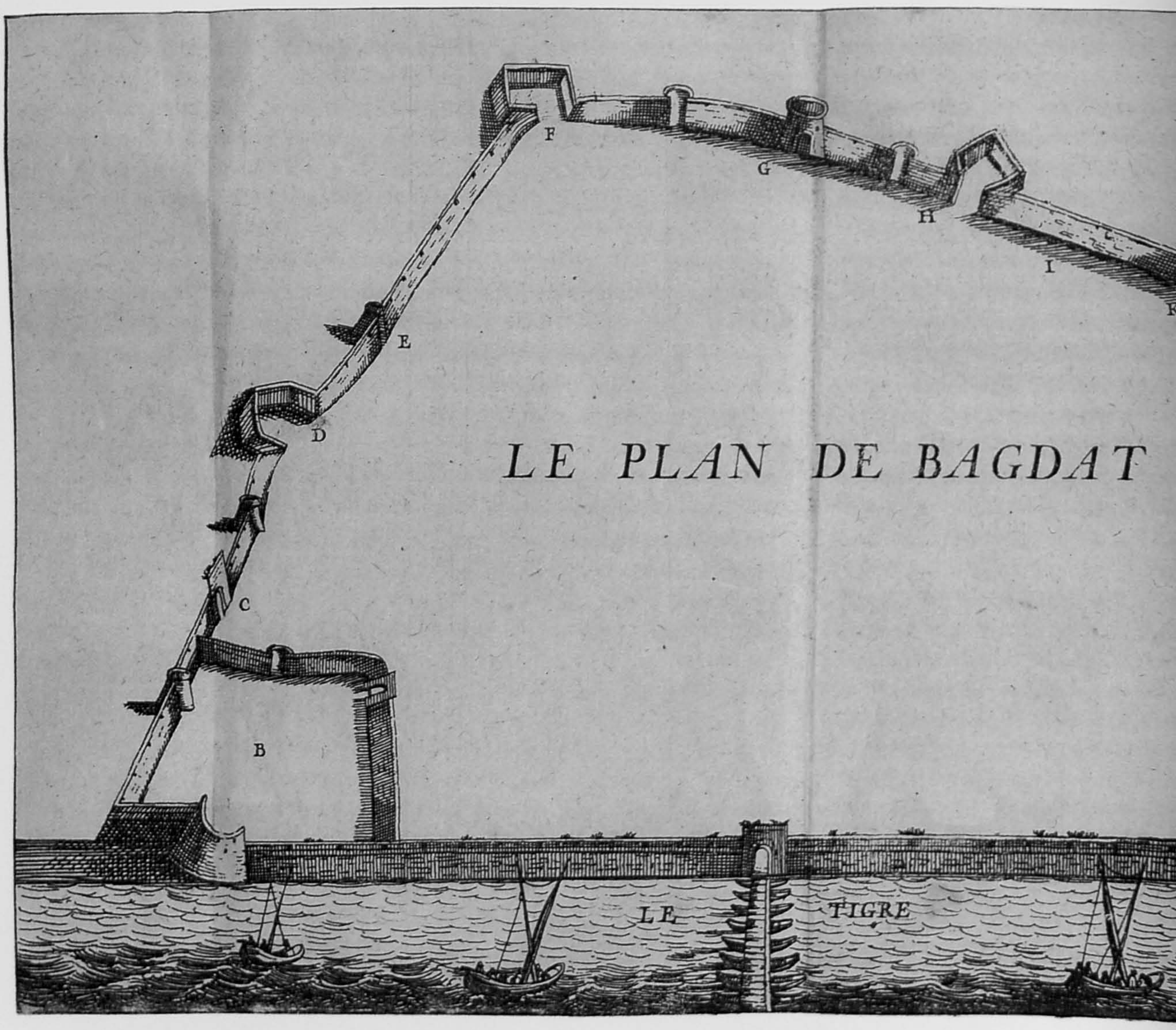
Parfois pourtant, le marchand cède sa place au «touriste», car Tavernier n'est pas insensible aux curiosités des pays qu'il visite. Ainsi, au retour de son quatrième voyage, il n'hésite pas à faire une excursion à Ephèse alors qu'il se trouve à Smyrne, dans l'attente d'un bateau pour Livourne. Il prend aussi la peine de se rendre à plusieurs reprises à Persépolis même si les ruines de l'ancien Empire achéménide ne lui inspirent aucune admiration: «Car enfin ce ne sont que des vieilles colonnes, les unes sur pied, les autres par terre, & quelques figures très mal faites, avec de petites chambres quarrées et obscures.»[9]

La partie ethnographique de l'ouvrage où l'auteur rassemble une grande quantité d'informations sur la Perse a aussi son intérêt. Selon Yerasimos, il a le mérite d'être «un des premiers à parler des zoroastriens persans et mandéens, ainsi que des peuples du nord du Caucase»[10].

L'art de voyager en caravane

«On peut voyager en Turquie & en Perse de plusieurs manieres, ou en caravane, ou en compagnie de dix ou douze hommes, ou avec un guide seul. Pour moy qui ay passé six fois en Asie, & qui l'ay croisée en bien des lieux, j'ai esté obligé de voyager de toutes façons dans toutes les routes du Levant. Le plus seur est de se joindre à une Caravane; mais le voyage est plus long, parce qu'elles marchent lentement, particulierement celles de chameaux. Car il faut remarquer d'abord que dix ou douze hommes de compagnie qui ne portent que de l'argent sans aucun embarras de marchandise, font en un jour ce que les Caravanes de chevaux ne font qu'en deux, & les Caravanes de chameaux en quatre.

» Les Caravanes sont comme de grands convois composez de quantité de marchands, qui s'assemblent en certains temps & en certains lieux pour estre en estat de se defendre contre les voleurs qui courent souvent par grosses bandes dans des pays qu'il faut traverser, & qui la plupart sont fort deserts.

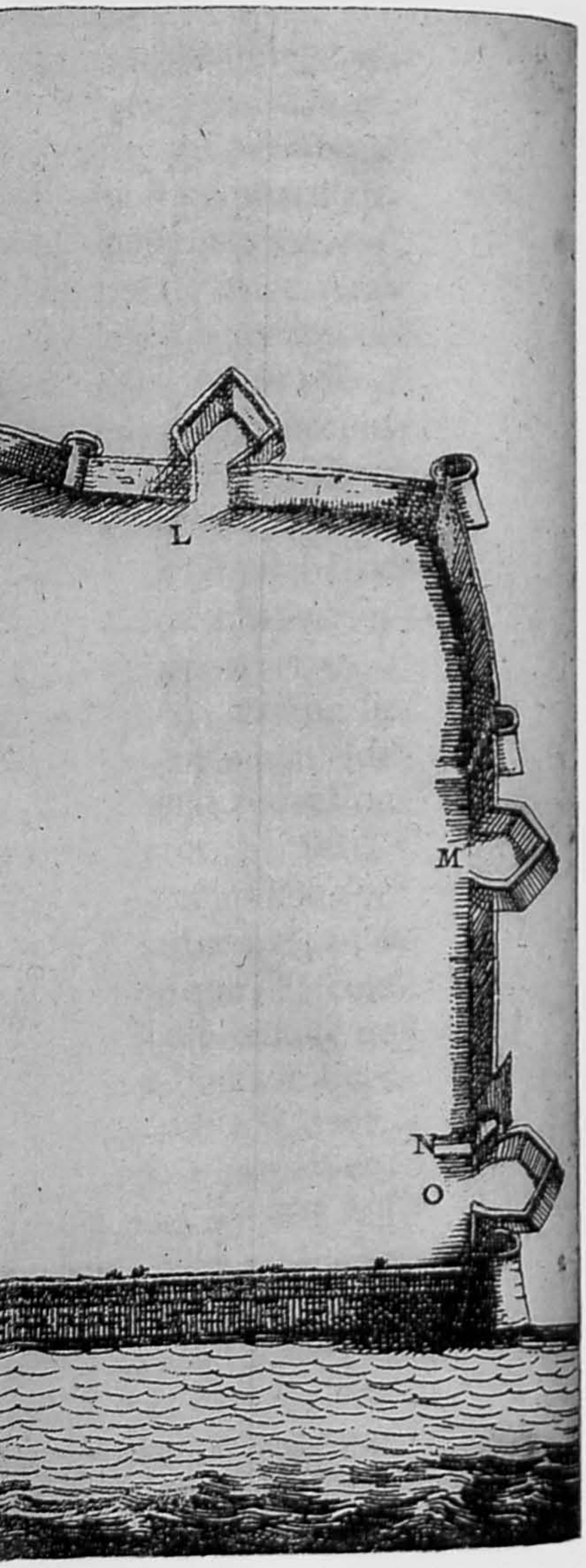


LE PLAN DE BAGDAT

»Ces marchands élisent entr'eux un Chef que l'on appelle *Caravan-bachi,* & c'est luy qui ordonne la marche, prescrit les journées. (...)

»Il y a de deux sortes de Caravanes. Il y en a de chameaux qui sont les plus ordinaires, parce que c'est la voiture qui coûte le moins, les chameaux (...) estant de peu de dépense, & portant la charge, les uns de trois chevaux, les autres de quatre ou cinq. Mais dans ces Caravanes de chameaux il y a aussi des chevaux & des mules que les marchands achetent pour leurs personnes. (...) Il y a aussi des Caravanes qui ne sont que de chevaux. (...) Il faut necessairement dans les Cara-

«Le plan de Bagdat», anonyme, in Jean-Baptiste Tavernier, *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse, et aux Indes...*, Paris, Gervais Clouzier, Claude Barbin, 1677, t. 1, entre pp. 214-215, taille-douce.



LIVRE SECOND. 215

Voicy le plan de la ville de Bagdat, dont le tour tant par terre que par eau ſe fait en deux heures.

Le plan la ville.

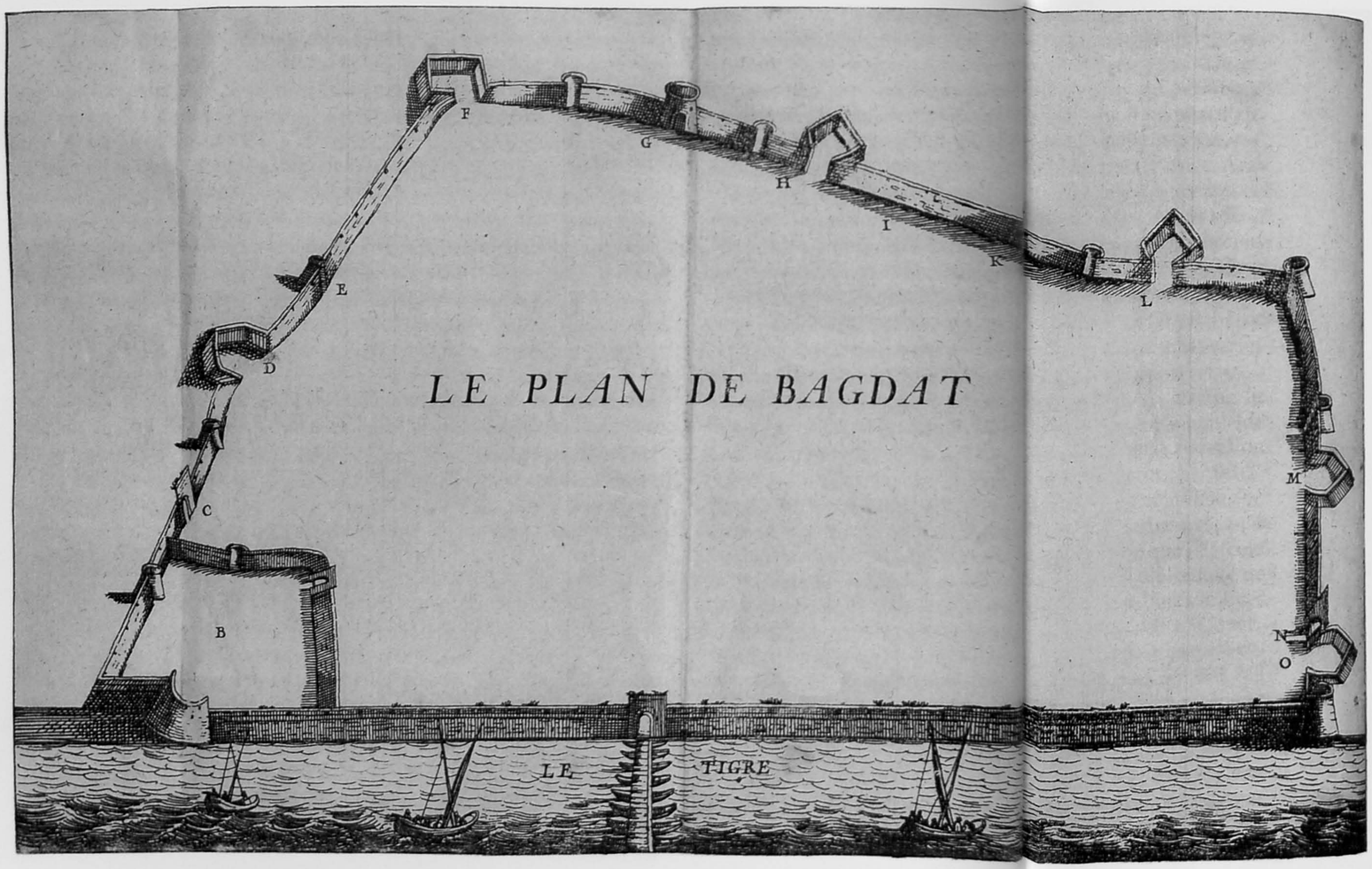
B. La Fortereſſe.
C. Porte appellée Maazan-capi.
D. Le boulevart neuf.
E. L'endroit où le Grand Seigneur Amurat dreſſa ſa premiere baterie lors qu'il aſſiegea Bagdat en 1638.
F. Vieux boulevart.
G. Porte murée.
H. Vieux boulevart.
I. L'endroit où le meſme Amurat dreſſa ſa ſeconde baterie qui fit la breche quand il prit la ville.
K. Porte murée.
L. Vieux boulevart.
M. Vieux boulevart.
N. Cara-capi où la porte noire.
O. Vieux boulevart.
P. Sou-capi ou la porte de l'eau

vanes de chameaux se pourvoir de chevaux de bast pour porter du vin, car les Chameliers qui sont presque tous Mahometans par une etrange superstition ne permettent pas qu'on en charge sur les chameaux, parce que cet animal est particulierement consacré à Mahomet qui a défendu si étroitement le vin.

(...)

» C'est la coûtume dans le Levant de faire les journées d'une traite, soit qu'on marche en Caravane, soit que l'on voyage seul. Mais ces journées ne sont pas égales, elles sont tantost de six heures de marche, tantost de dix & tantost de douze & c'est la commodité de l'eau qu'on ne trouve pas par tout, qui doit les regler. En tout temps la Caravane marche plus de nuit que de jour.

» Quand on part de Constantinople, de Smyrne ou d'Alep pour se mettre en Caravane, il faut s'ajuster selon la mode des pays où on doit passer, en Turquie à la Turque, en Perse, à la Persienne, & qui en use-



« Le plan de Bagdat », anonyme, in Jean-Baptiste Tavernier, *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse, et aux Indes...*, Paris, Gervais Clouzier, Claude Barbin, 1677, t. 1, entre pp. 214-215, taille-douce.

» Ces marchands élisent entr'eux un Chef que l'on appelle *Caravan-bachi,* & c'est luy qui ordonne la marche, prescrit les journées. (...)

» Il y a de deux sortes de Caravanes. Il y en a de chameaux qui sont les plus ordinaires, parce que c'est la voiture qui coûte le moins, les chameaux (...) estant de peu de dépense, & portant la charge, les uns de trois chevaux, les autres de quatre ou cinq. Mais dans ces Caravanes de chameaux il y a aussi des chevaux & des mules que les marchands achetent pour leurs personnes. (...) Il y a aussi des Caravanes qui ne sont que de chevaux. (...) Il faut necessairement dans les Caravanes de chameaux se pourvoir de chevaux de bast pour porter du vin, car les Chameliers qui sont presque tous Mahometans par une etrange superstition ne permettent pas qu'on en charge sur les chameaux, parce que cet animal est particulierement consacré à Mahomet qui a défendu si étroitement le vin.

(...)

» C'est la coûtume dans le Levant de faire les journées d'une traite, soit qu'on marche en Caravane, soit que l'on voyage seul. Mais ces journées ne sont pas égales, elles sont tantost de six heures de marche, tantost de dix & tantost de douze & c'est la commodité de l'eau qu'on ne trouve pas par tout, qui doit les regler. En tout temps la Caravane marche plus de nuit que de jour.

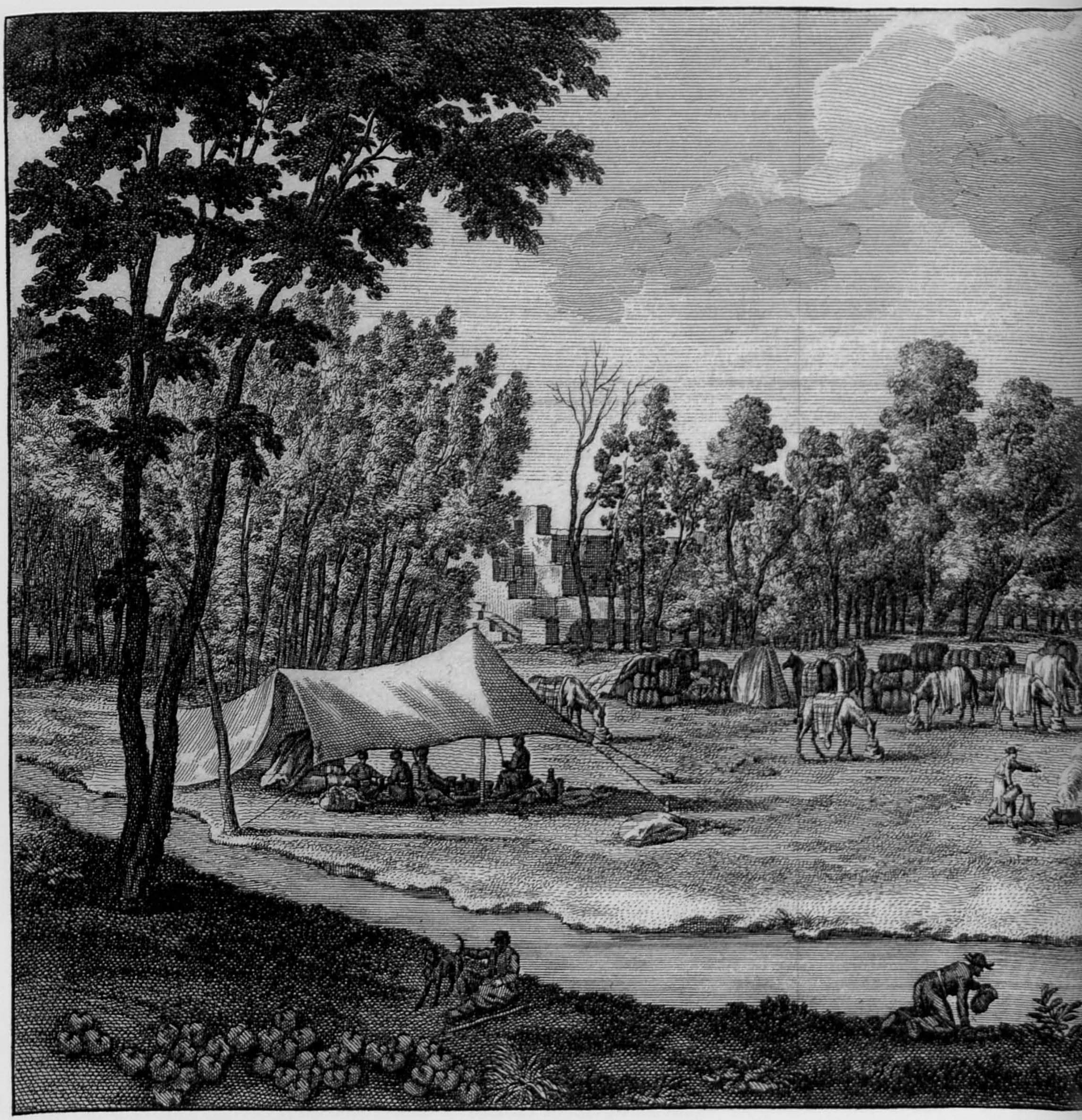
» Quand on part de Constantinople, de Smyrne ou d'Alep pour se mettre en Caravane, il faut s'ajuster selon la mode des pays où on doit passer, en Turquie à la Turque, en Perse, à la Persienne, & qui en use-

LIVRE SECOND. 215

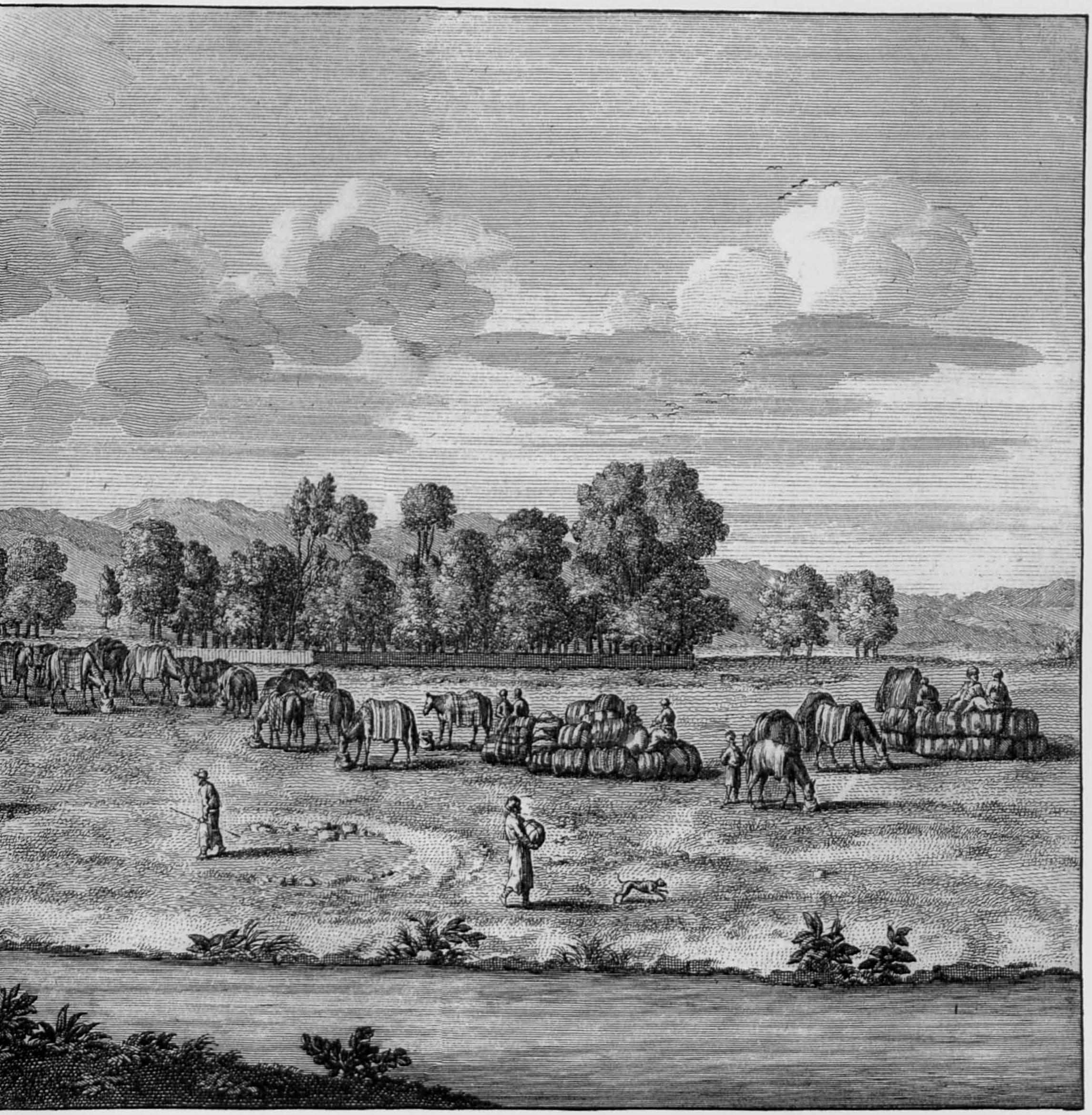
Voicy le plan de la ville de Bagdat, dont le tour tant par terre que par eau se fait en deux heures.

Le plan la ville.

B. La Fortereſſe.
C. Porte appellée Maazan-capi.
D. Le boulevart neuf.
E. L'endroit où le Grand Seigneur Amurat dreſſa ſa premiere baterie lors qu'il aſſiegea Bagdat en 1638.
F. Vieux boulevart.
G. Porte murée.
H. Vieux boulevart.
I. L'endroit où le meſme Amurat dreſſa ſa ſeconde baterie qui fit la breche quand il prit la ville.
K. Porte murée.
L. Vieux boulevart.
M. Vieux boulevart.
N. Cara-capi où la porte noire.
O. Vieux boulevart.
P. Sou-capi ou la porte de l'eau



« Caravane proche au village Coraming », par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, t. 2, pl. 51, entre pp. 174-175, taille-douce.



« Caravane proche au village Coraming », par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, t. 2, pl. 51, entre pp. 174-175, taille-douce.

roit autrement passeroit pour ridicule, & quelquefois mesme auroit de la peine à passer en bien des lieux, où la moindre chose donne de l'ombrage aux Gouverneurs qui prennent aisement les étrangers pour des espions. Toutefois ayant par les chemins une veste d'Arabe avec quelque méchante ceinture, bien qu'on eût dessous un habit à la Françoise, on peut sans rien craindre passer par tout. Pour porter le Turban il faut necessairement se faire razer la teste parce qu'il glisseroit & ne pourroit tenir avec les cheveux. Pour ce qui est de la barbe on n'y touche point dans la Turquie, & celles qui sont les plus grandes sont les plus belles, mais en Perse on se fait razer tout le menton & on garde la moustache. (...)

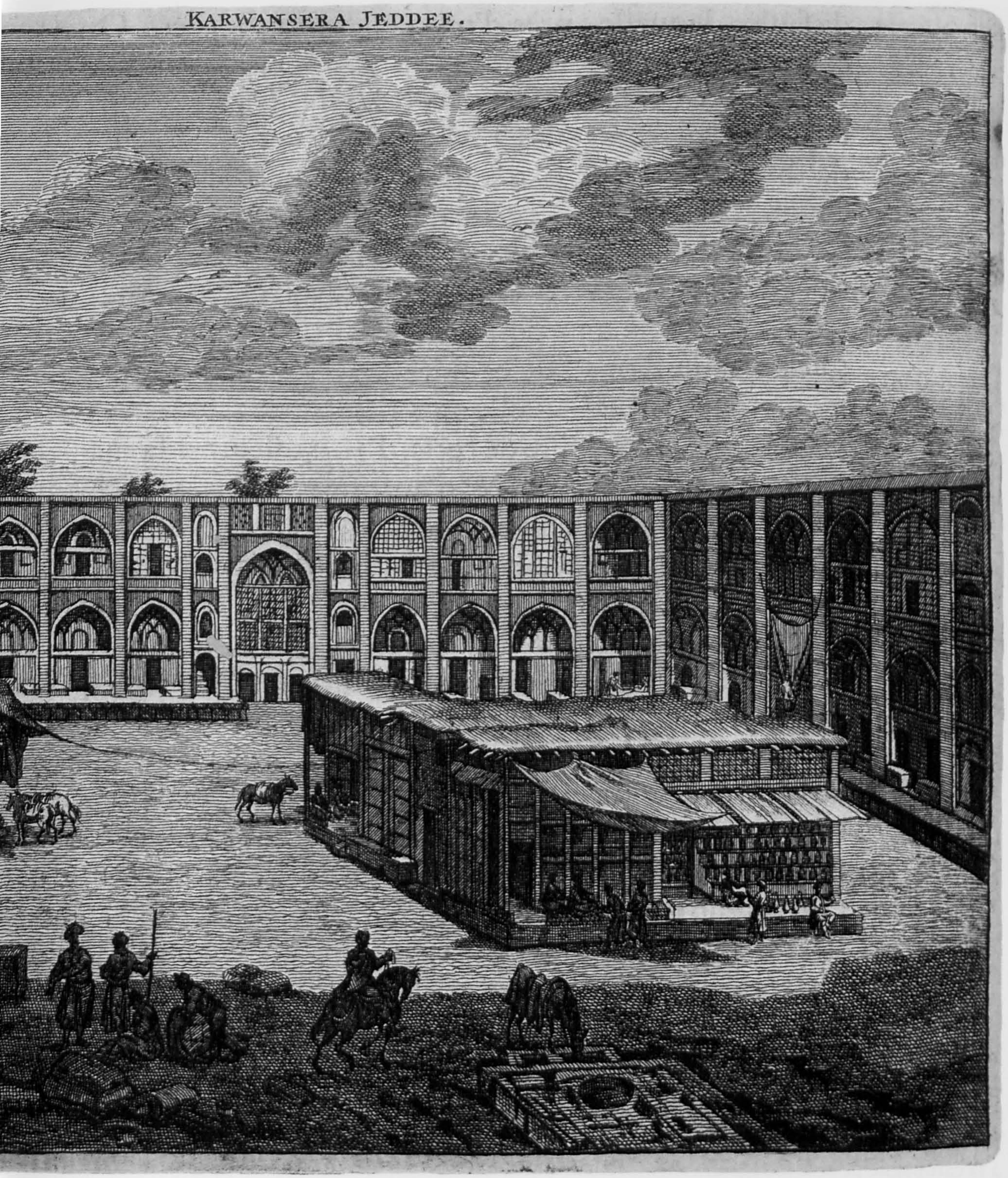
» Une des plus grandes incommoditez que les voyageurs souffrent dans les Caravanes, & c'est lors que l'on arrive aux eaux, qui sont ou des sources ou des puits, ou des cisternes, & où deux ou trois seulement peuvent puiser à la fois. Car d'ordinaire depuis qu'on est arrêté, les marchands languissent après de l'eau deux heures durant, parce que ceux à qui appartiennent les bestes de voiture ne permettent à qui que ce soit de prendre de l'eau, que leurs chameaux, leurs chevaux, leurs mules, & leurs asnes n'ayent esté abreuvez. »[11]

Les caravansérails ou l'art de se loger en Turquie et en Perse

« Les Carvanseras sont les hostelleries des Levantins, bien differentes des nostres, & qui n'en ont ny les commoditez ny la propreté. Ils sont bastis en quarré à peu prés comme des cloîtres, & n'ont d'ordinaire qu'un étage, & il est fort rare d'y en voir deux. Une grande porte donne entrée dans la cour, & au milieu de chacun des trois autres costez, en face, à droite & à gauche il y a une sale ou grande chambre pour les gens les plus qualifiez qui peuvent passer. A côté de cette sale sont plusieurs petites chambres où chacun se retire en particulier. Ces logemens sont relevez comme en parapet le long de la cour de la hauteur de deux ou trois pieds, & les écuries les touchent derrière, où le plus souvent on est aussi bien que dans les chambres. Il y en a plusieurs qui aiment mieux s'y retirer en hyver, parce qu'il y fait chaud, ces écuries estans voûtées de mesme que les sales & les chambres. On pratique dans ces écuries devant la teste de chaque cheval une niche avec

▷

Caravansérail de « Jeddée », à Ispahan, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, t. 2, p. 250, taille-douce.


KARWANSERA JEDDEE.

roit autrement passeroit pour ridicule, & quelquefois mesme auroit de la peine à passer en bien des lieux, où la moindre chose donne de l'ombrage aux Gouverneurs qui prennent aisement les étrangers pour des espions. Toutefois ayant par les chemins une veste d'Arabe avec quelque méchante ceinture, bien qu'on eût dessous un habit à la Françoise, on peut sans rien craindre passer par tout. Pour porter le Turban il faut necessairement se faire razer la teste parce qu'il glisseroit & ne pourroit tenir avec les cheveux. Pour ce qui est de la barbe on n'y touche point dans la Turquie, & celles qui sont les plus grandes sont les plus belles, mais en Perse on se fait razer tout le menton & on garde la moustache. (...)

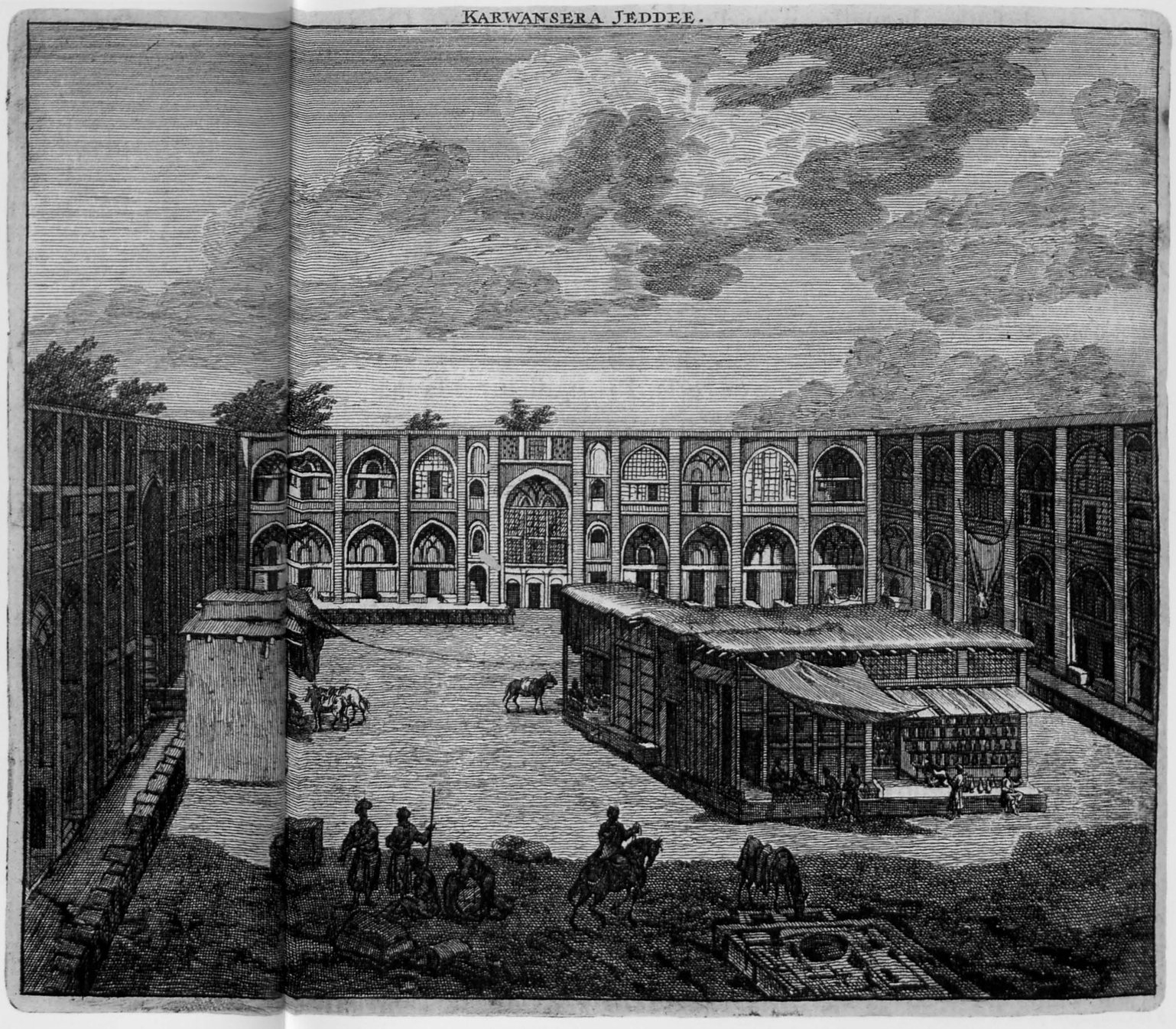
» Une des plus grandes incommoditez que les voyageurs souffrent dans les Caravanes, & c'est lors que l'on arrive aux eaux, qui sont ou des sources ou des puits, ou des cisternes, & où deux ou trois seulement peuvent puiser à la fois. Car d'ordinaire depuis qu'on est arrêté, les marchands languissent après de l'eau deux heures durant, parce que ceux à qui appartiennent les bestes de voiture ne permettent à qui que ce soit de prendre de l'eau, que leurs chameaux, leurs chevaux, leurs mules, & leurs asnes n'ayent esté abreuvez. »[11]

Les caravansérails ou l'art de se loger en Turquie et en Perse

« Les Carvanseras sont les hostelleries des Levantins, bien differentes des nostres, & qui n'en ont ny les commoditez ny la propreté. Ils sont bastis en quarré à peu prés comme des cloîtres, & n'ont d'ordinaire qu'un étage, & il est fort rare d'y en voir deux. Une grande porte donne entrée dans la cour, & au milieu de chacun des trois autres costez, en face, à droite & à gauche il y a une sale ou grande chambre pour les gens les plus qualifiez qui peuvent passer. A côté de cette sale sont plusieurs petites chambres où chacun se retire en particulier. Ces logemens sont relevez comme en parapet le long de la cour de la hauteur de deux ou trois pieds, & les écuries les touchent derrière, où le plus souvent on est aussi bien que dans les chambres. Il y en a plusieurs qui aiment mieux s'y retirer en hyver, parce qu'il y fait chaud, ces écuries estans voûtées de mesme que les sales & les chambres. On pratique dans ces écuries devant la teste de chaque cheval une niche avec

▷

Caravansérail de « Jeddée », à Ispahan, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, t. 2, p. 250, taille-douce.



une petite fenestre qui répond à une chambre, d'où chacun peut voir comme on traite son cheval. (...)

» Il y a deux sortes de Carvanseras. Les uns sont rentez, où on est receu charitablement comme dans nos hospitaux; les autres ne le sont pas, & on y paye ce qu'on y prend pour la bouche. Il ne s'en voit guere

Vignette en bandeau, anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 2, p. 1, taille-douce.

des premiers que depuis Bude jusques à Constantinople, & il n'est permis d'en bastir de cette sorte qu'à la mere & aux sœurs du Grand Seigneur, ou aux Vizirs & Bachas qui se sont trouvez trois fois en bataille contre les Chrestiens. Dans ces sortes de Carvanseras qui d'ordinaire sont bastis de legs pieux, on donne honnestement à manger aux passans, & quand ils partent ils n'ont qu'à remercier le Concierge sans rien débourser. Mais depuis Constantinople jusqu'en Perse, les Carvanseras ne sont point rentez, & on ne vous y offre que les chambres toutes nuës. C'est à vous à vous pourvoir de matelats & d'ustanciles pour la cuisine, & vous achetez à assez bon compte ou du Concierge ou des paysans qui viennent des villages circonvoisins, des agneaux, des poules, du beure & des fruits selon la saison. On y trouve aussi de l'orge & de la paille pour les chevaux. (...) On ne paye rien à la campagne pour le loüage des chambres des Carvanseras; mais on

paye dans les villes, & ce qu'on paye est fort peu de chose. D'ordinaire les Caravanes n'y entrent point, parce qu'ils ne pourroient contenir tant d'hommes & de chevaux, & il n'y peut guere loger commodement que cent cavaliers. (...) Il n'est pas permis de debusquer qui que ce soit de la chambre qu'il a prise. La nuit le Concierge ferme la porte, & doit répondre de tout, & il y a toujours quelqu'un de garde autour du Carvansera.»[12]

NATALIA ERASO

NOTES

1. Jean-Baptiste Tavernier, *Les six voyages de Jean Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse, et aux Indes pendant l'espace de quarante ans & par toutes les routes que l'on peut tenir...* Paris, Gervais Clouzier, Claude Barbin, 1677, t. 1, p. 7.
2. *Ibid.*, pp. 141-146.
3. *Ibid.*, t. 2, p. 293.
4. *Ibid.*, t. 1, pp. 23-24.
5. Ces vers accompagnent le portrait de Tavernier publié en frontispice de l'édition de son *Recueil de plusieurs relations et traitez singuliers et curieux*, Paris, Gervais Clouzier, 1679. Ils sont attribués à Nicolas Boileau.
6. *Ibid.*, t. 1, p. 10.
7. *Ibid.*, t. 1, p. 698.
8. *Ibid.*, t. 1, pp. 4-5 de l'épître.
9. *Ibid.*, t. 1, p. 657.
10. Introduction de Stéphane Yerasimos à l'édition des *Six voyages de Turquie et de Perse* de Jean-Baptiste Tavernier, Paris, Maspero, 1981, p. 31.
11. *Les six voyages, op. cit.*, t. 1, pp. 107-114.
12. *Les six voyages, op. cit.*, t. 1, pp. 105-107.

Bibliographie

Tavernier, Jean-Baptiste, Les *Six voyages de Turquie et de Perse de Jean-Baptiste Tavernier*, Paris, Maspero, 1981, 2 volumes. Introduction et notes de Stéphane Yerasimos.

VOYAGES
DU
CHEVALIER CHARDIN,
EN
PERSE,
ET AUTRES LIEUX
DE
L'ORIENT.

Enrichis de Figures en Taille-douce, qui repréſentent les Antiquités & les choſes remarquables du Païs.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée du COURONNEMENT DE SOLIMAN III. & d'un grand nombre de Paſſages tirés du Manuſcrit de l'Auteur, qui ne ſe trouvent point dans les Editions précédentes.

TOME PREMIER,

Contenant le Voyage de PARIS à ISPAHAN.

A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE
M. DCC. XXXV.

Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient

Portrait de Jean Chardin, en médaillon, frontispice, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, taille-douce.

Jean Chardin

(Paris, 16 novembre 1643 – Chiswick, 16 janvier 1713)

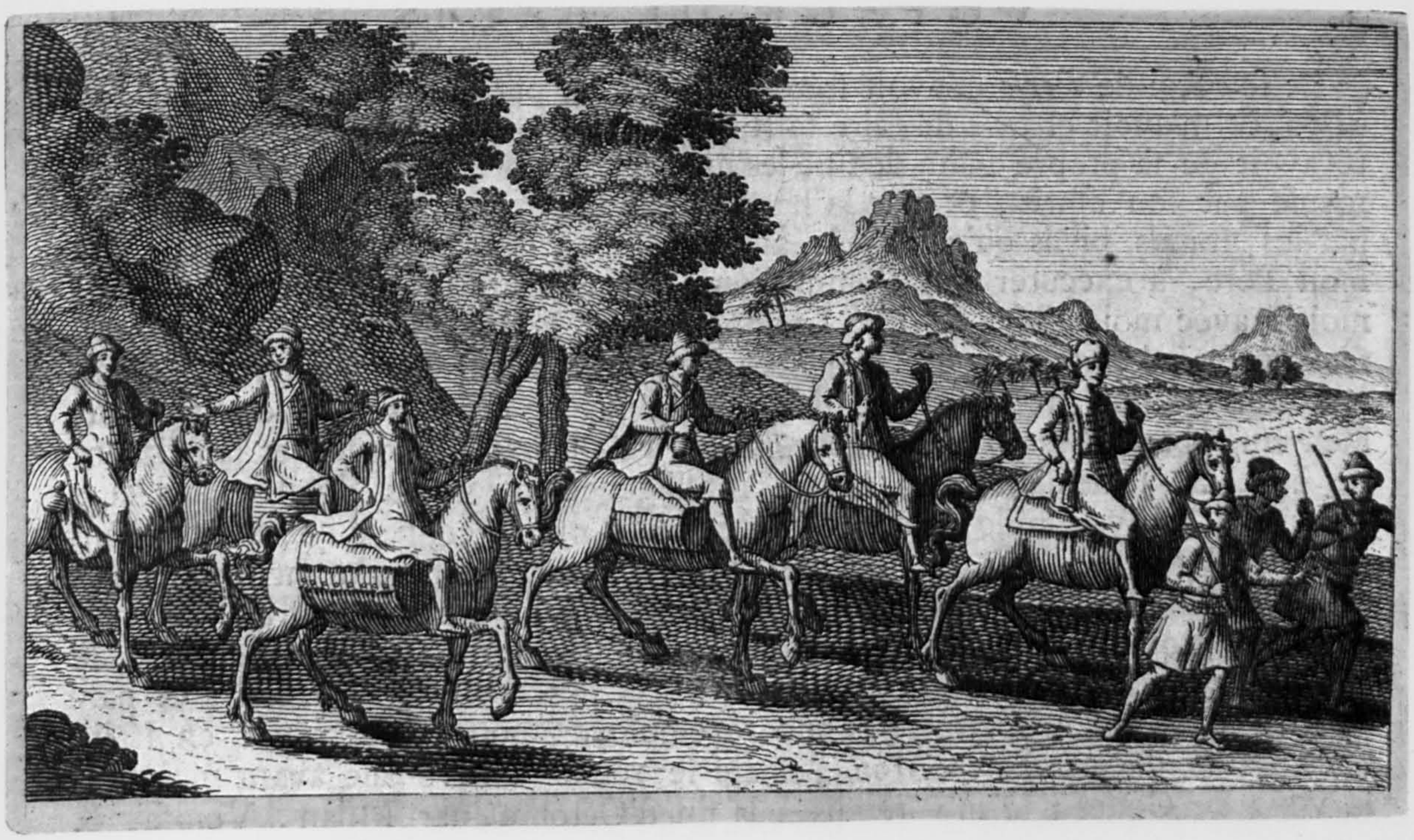
« Tant que tu seras accroupi au coin de ton feu,
O homme simple, tu ne deviendras jamais homme.
Va-t-en donc dans le monde, & le parcours,
Avant que le tems vienne qu'il t'en faille sortir. »[1]

Avec Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689) et Jean Thévenot (1633-1667), Jean Chardin est l'un des grands explorateurs de la Perse au XVIIe siècle. Né à Paris, dans une famille protestante, il est le fils d'un grand négociant en pierres précieuses. En 1664, à l'âge de 21 ans, en compagnie d'un marchand lyonnais, un certain Raisin, il entreprend un grand voyage en Perse et en Inde et séjourne près de six ans pour les affaires commerciales de son père, mais aussi afin de satisfaire son goût des voyages et de la découverte.

On sait fort peu de chose de ce premier voyage car Chardin n'a pas jugé utile d'en écrire la relation.

Selon Stéphane Yerasimos[2], Chardin se serait d'abord rendu à Qazvin où réside la cour avant de gagner Ispahan le 1er juin 1666. Le voyageur réussit à gagner la confiance du shah Abbas II qui lui remet des lettres patentes l'exemptant des péages. Dès lors, les portes lui sont ouvertes à la cour et dans le pays qu'il peut parcourir sans entraves, protégé par la police du souverain. Il aurait vendu des bijoux au shah pour la somme de 3000 tomans, un montant considérable, représentant quelque 13 500 louis d'or. Chardin se rend ensuite à Bander-Abassi (Bandar-e Abbas) dans l'intention d'aller en Inde. Il y rencontre Thévenot et Tavernier en avril 1667, mais arrive trop tard pour prendre un bateau. Il gagne ensuite l'intérieur du pays afin d'éviter l'atmosphère délétère du littoral et visite les ruines de Persépolis avant de revenir à Bandar-e Abbas. Il s'embarque apparemment en novembre 1667 pour

IOHANNES CHARDIN MILES.
S. Tomassin filius fecit 1711.
A AMSTERDAM, AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.



Vignette en bandeau, anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 1, p. 1, taille-douce.

Surate où la Compagnie française des Indes orientales s'est installée avec l'autorisation de l'empereur indien. Chardin y demeure sans doute toute l'année 1668 avant de regagner l'Europe en 1670 après un nouveau séjour en Perse.

De retour à Paris, Chardin fait paraître en 1671 son premier ouvrage *Le couronnement de Soleïmaan, troisième roy de Perse.*

La réussite de ce premier voyage détermine Chardin à retourner faire des affaires en Perse dès l'été 1671. Après un long voyage par Constantinople et la mer Noire, il arrive à Ispahan en juin 1673. En 1677, il se rend en Inde puis revient en Europe en 1680. Les persécutions qui frappent les protestants français à cette époque le déterminent à s'installer en Angleterre. Très apprécié à la cour et dans les milieux scientifiques, il est reconnu comme un spécialiste du Moyen-Orient. En avril 1681, le roi Charles II le fait chevalier et le nomme bijoutier de la cour. Il se marie alors avec la fille d'un réfugié protestant rouennais. En 1683, il est envoyé en mission aux Pays-Bas par la Compagnie anglaise des Indes orientales. Durant cette période, Chardin met en ordre ses notes de voyages et prépare leur publication. En 1686, il publie, à Londres, le récit de son périple de Paris à Ispahan. Une version française paraît la même année à Amsterdam.

Il meurt en 1713.

◁
Frontispice par Tomassin fils, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, taille-douce.

Voyage de Paris à Ispahan (août 1671-juin 1673)

«J'entrepris pour la seconde fois ce grand Voyage, tant pour étendre mes connoissances sur les Langues, sur les Mœurs, sur les Religions, sur les Arts, sur le Commerce, & sur l'Histoire des Orientaux, que pour travailler à l'établissement de ma fortune. [J'avois trouvé à mon retour en France, que la religion dans laquelle j'ai été élevé, m'éloignoit de toute sorte d'Emplois; & qu'il falloit, ou en changer, ou renoncer à tout ce qu'on appelle honneurs & avancement].»[3]

L'objectif de ce second voyage, comme le précédent, est commercial.

«Le feu Roi de *Perse* m'avoit fait son *Marchand* par des Lettres-patentes l'an 1666, & m'avoit chargé de faire faire plusieurs bijoux de prix, dont Sa majesté avoit de sa propre main dessiné les modeles.»[4]

Chardin n'agit pas seul, mais aussi pour le compte de son père et de Mme Lescot, veuve de François Lescot, secrétaire de Mazarin:

«Négociante fameuse par son esprit, & par la hardiesse de ses entreprises, encore plus que par les grands biens qu'elle avoit amassés, m'excitoit, de concert avec feu mon Pere, à exécuter ma Commission, & m'offrirent tous deux d'être de moitié avec moi.»[5] Chardin s'associe à nouveau avec Raisin. Ensemble, ils réunissent une énorme quantité d'orfèvrerie d'une valeur de 200 000 livres tournois, selon Stéphane Yerasimos: «Quatorze mois durant, nous fîmes chercher dans les plus riches païs de l'Europe, de grandes pierres de couleur, de grosses perles, & le plus beau corail travaillé. Nous fimes faire de riches ouvrages d'Orfevrerie, des montres & des horloges curieuses.»[6]

Pour se rendre en Perse, Chardin décide de passer par Constantinople et l'Anatolie. Le 17 août 1671, il quitte Paris et rejoint son associé à Livourne. Les deux marchands s'embarquent le 10 novembre à bord d'un vaisseau néerlandais à destination de Smyrne (Izmir) qu'ils atteignent le 7 février 1672.

Le voyage se révélera très périlleux en raison de la valeur du chargement qu'il faut garder constamment sous surveillance. Chardin parvient à Constantinople le 9 mars 1672: «J'y débarquai sans peine, sans risque, & sans fraix, beaucoup de choses précieuses que j'avois avec moi, & en si grande quantité, que deux chevaux ne les pouvoient porter.»[7] Le négociant donne peu de renseignements personnels sur son séjour à Smyrne et dans la capitale de l'Empire ottoman. Il ne s'attarde pas à en décrire les curiosités déjà connues grâce aux relations antérieures d'autres voyageurs. Il se contente de faire des observations sur la situation politique actuelle du pays et les difficiles tractations

diplomatiques entre la Porte et la France. Les ennuis commencent pour Chardin au moment où il s'apprête à quitter Constantinople (juillet 1672). L'ambassadeur français est menacé d'être arrêté et ne peut lui obtenir un passeport pour circuler librement dans le pays. Chardin renonce alors à se rendre en Perse en traversant l'Anatolie et choisit de continuer son voyage par la mer Noire et la Mingrélie «qui n'est qu'à sept ou huit jours de marche avant que d'entrer sur les terres de Perse»[8]. Correspondant à la Colchide de l'Antiquité, la Mingrélie est le nom d'un petit Etat de la Transcaucasie, situé entre la chaîne du Caucase au nord, le cours du Rion au sud-est et la mer Noire au sud-ouest.

A ce moment, Chardin ignore que la Mingrélie est en guerre contre son voisin, l'Imirette, et que les Turcs dévastent la région sous prétexte d'y mettre de l'ordre. Son voyage par la mer Noire sera un véritable cauchemar.

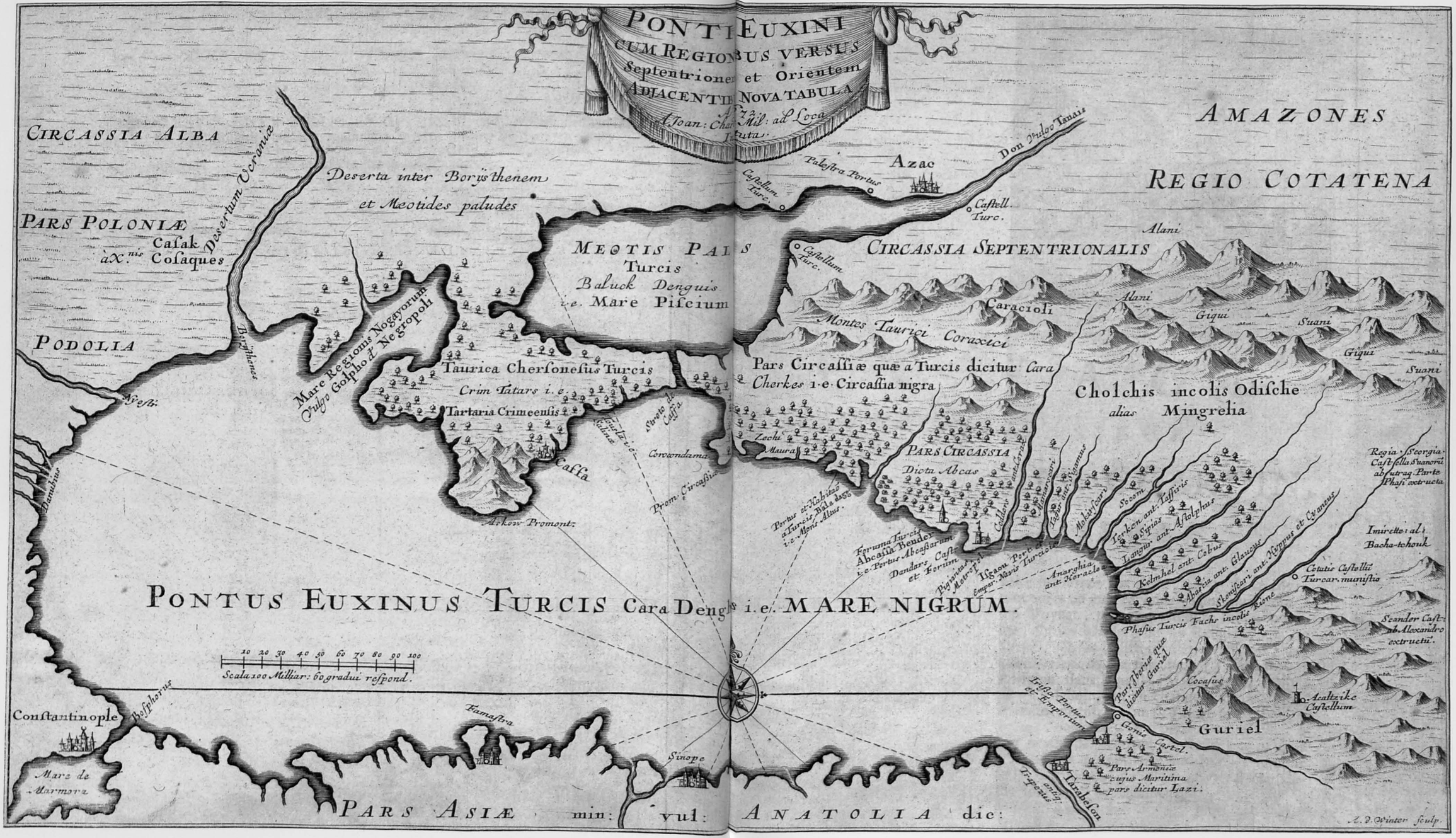
Après cinq jours de navigation à bord d'une saïque – un bâtiment léger sans misaine, ni perroquet, ni haubans –, Chardin et sa suite, sous la conduite d'un marchand grec, arrivent à Caffa (Théodosie ou Féodossia) sur la côte méridionale de la Crimée (3 août).

A la douane, les voyageurs se font passer pour des «papas», soit des religieux allant en Colchide retrouver des missionnaires italiens. Ils feignent de ne transporter que des «Livres, des Papiers & des Instrumens de Mathématiques»[9] ainsi que des tableaux pour leur Eglise. S'ils laissent volontiers fouiller les deux caisses de livres, en revanche, ils prient les douaniers de ne pas ouvrir les six autres caisses contenant les tableaux «parce que l'air gâte la peinture, & que les Tableaux sont bien empaquetés»[10]. Le 25 août, le voyage se poursuit. Le vaisseau longe la côte habitée par les Circassiens. Arrivé à Isgaour (Iskuria ou Iskourtche), le 10 septembre, Chardin débarque, espérant y trouver un logis et des vivres. Mais la désolation et l'insécurité règnent dans ce bourg qui devrait être le «grand Marché de la Mingrélie»: il se résume à une rue bordée de chaque côté d'une «centaine de petites cabanes, faites de branches d'arbres attachées les unes aux autres»[11]. Il est horrifié de voir «en ce Marché que des Esclaves enchaînés, & qu'une douzaine de gueux, nuds, l'arc & la flèche à la main, & qui faisoient peur. C'étoient les Douaniers. Mais ma surprise & mon affliction augmenterent fort, apprenant que les Turcs & le Prince de Guriel venoient en Mingrélie, que chacun prenoit les armes, & commençoit la guerre en pillant les maisons de ses voisins, & en enlevant les personnes & le bétail par-tout où ils en rencontroient.»[12]

Pages 60-61 :
Carte de la mer Noire, gravé par Winter, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 1, pl. I, face à la page 1, taille-douce.
La carte représente notamment les petits Etats de la côte septentrionale (Crimée, Mingrélie, Guriel) parcourus par Jean Chardin pour se rendre en Perse.

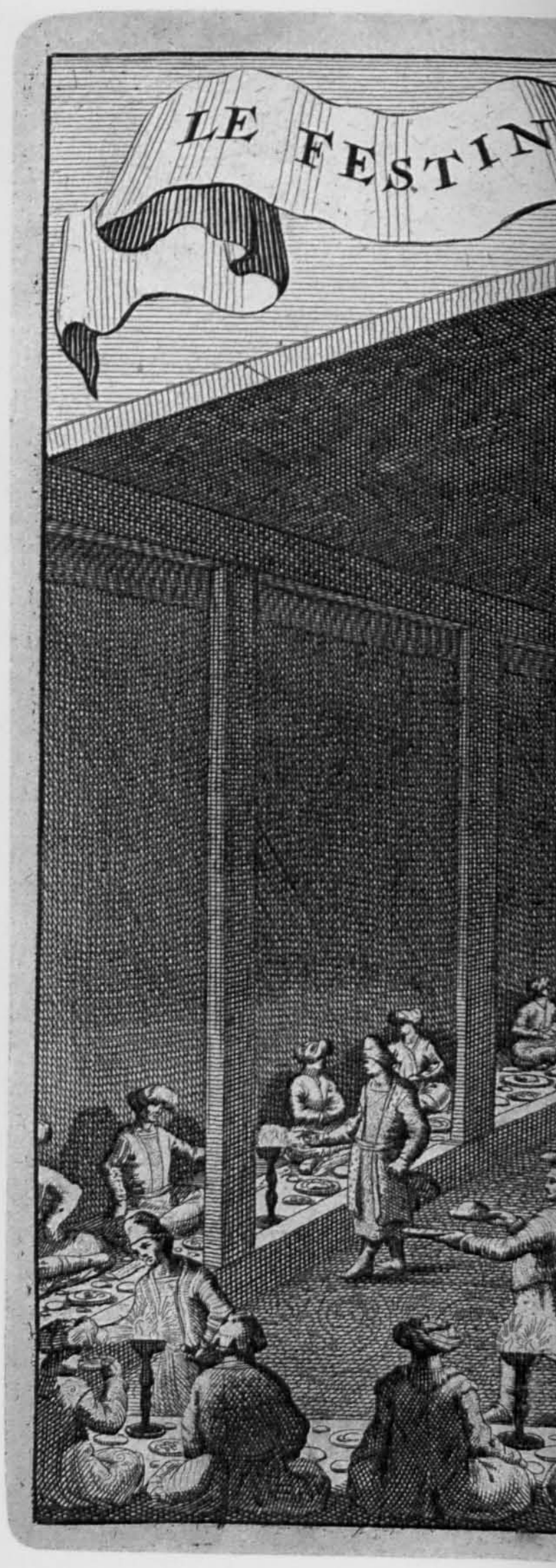
PONTI
CUM REGION
Septentrione
ADJACENTIB
A Joan: Char
CIRCASSIA ALBA
Deserta inter Boryſthenem
et Mæotides paludes
PARS POLONIÆ
Caſak
àX.nis Coſaques
Desertum Ucraniæ
PODOLIA
Borysthenes
Ayestis
MEOTIS PAL
Turcis
Baluck Denguis
i.e. Mare Piſcium
Mare Regionis Nogayorum
Vulgo Golpho de Negropoli
Taurica Cherſoneſus Turcis
Crim Tatars i.e.
Tartaria Crimeenſis
Caffa
Stretto di Caffa
Corvondama
Prom. Circaſſia
Arkow Promont:
Danubius
PONTUS EUXINUS TURCIS Cara Deng
10 20 30 40 50 60 70 80 90 100
Scala 100 Milliar: 60 gradui reſpond.
Conſtantinople
Boſphorus
Famaſtra
Sinope
Mare de Marmora
PARS ASIÆ min: vul:

EUXINI
US VERSUS
et Orientem
NOVA TABULA
Mil: ad Loca
ta.
Don Vulgo Tanais
Azac
Palestra Portus
Castellum Turc.
Castell. Turc.
AMAZONES
REGIO COTATENA
CIRCASSIA SEPTENTRIONALIS
Castellum Turc.
Alani
Caracioli
Montes Tauruci Coraxici
Alani
Giqui
Suani
Giqui
Suani
Pars Circassiæ quæ a Turcis dicitur Cara
Cherkes i.e. Circassia nigra
Cholchis incolis Odische
alias Mingrelia
Zechi
Maura
PARS CIRCASSIA
Dicta Abcas
Regia Georgia Castella Suanorū ab utraq. Parte Phasi extructa
Portus et Habitatio a Turcis Bala dags i.e. Mons Altus.
Foruma Turcis Abcassa Bender i.e. Portus Abcasarum
Dandars Castra et Forum
Pigsinas Metropol
Isgaou Port. et Empor. Maris Turcicis
Anarghia ant. Heraclea
Coddors ant. Cerasus
Mamarsari
Tagur ant. Sigamus
Mokirscari
Socom
Terken ant. Tassiris
Sipias
Langur ant. Astolphus
Kelmhel ant. Cobus
Abasgia ant. Glaucus
Skenisgari ant. Hyppus et Cyaneus
Imirette: al: Bacha-tchouk
Cotatis Castellū Turcar. munitio
i.e. MARE NIGRUM.
Phasis Turcis Fachs incolis Rione
Scander Castr. ab Alexandro extructū.
Pars Iberiæ quæ dicitur Guriel
Cocasus
Acaltzike Castellum
Irissa Portus et Emporium
Guriel
Gonie Castel.
Pars Armeniæ cujus Maritima pars dicitur Lazi.
Tirapezus antiq.
Tarabeson
ANATOLIA dic:
A. D. Winter sculp.

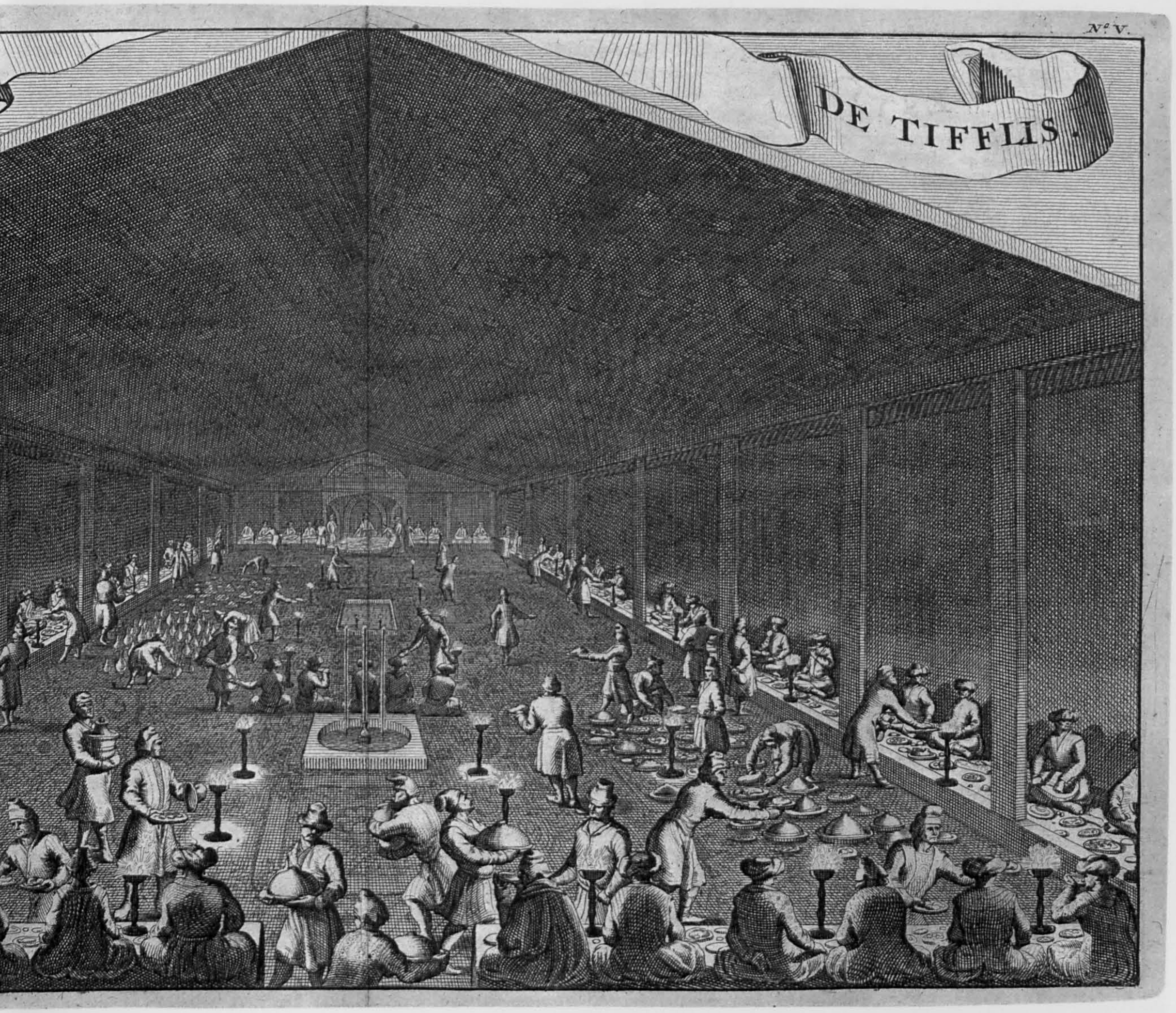

PONTI EUXINI
CUM REGIONIBUS VERSUS
Septentrionem et Orientem
ADIACENTIUM NOVA TABULA
Ex Mil: ad Loca Ipsa Ruta.
A Joan: Chardin
CIRCASSIA ALBA
Deserta inter Borysthenem
et Meotides paludes
Deserta Tartarie
PARS POLONIÆ
Casak
ax.nis Cosaques
PODOLIA
Borysthenes
MEOTIS PALUS
Turcis
Baluck Denguis
i.e. Mare Piscium
Mare Regionis Nogayorum
Vulgo Golpho d' Negropoli
Taurica Chersonesus Turcis
Crim Tatars i.e.
Tartaria Crimeensis
Caffa
Corcondama
Prom. Circassiæ
Arkow Promont.
Azac
Palestra Portus
Castellum Turc.
Don Vulgo Tanais
AMAZONES
REGIO COTATENA
CIRCASSIA SEPTENTRIONALIS
Alani
Caracioli
Montes Tauricí Coraxicí
Giqui
Suani
Pars Circassiæ quæ a Turcis dicitur Cara
Cherkes i.e. Circassia nigra
Cholchis incolis Odische
alias Mingrelia
Zecho
Maura
PARS CIRCASSIA
Dicta Abcas
Pontus et Habitas a Turcis Bala dagh i.e. Montes Altus
Fretum Turcic. Abcassa Bendel i.e. Portus Abcasarum
Dandars, Cassi et Forum
Pigiras Metropol.
Igaon Portus Empar. Navis Turcic.
Anarghia ant. Heraclea
Sinope
Tripolis olim
Trapezus
Trabelson
Regia S.t Georgia. Castella Suanorii ab utraq. Parte Phasi extructa.
Imirette: al. Bacha-tchouk
Cotatis Castellum Turcar. munitis
Phasis
Phasis Turcis Fachs incolis
Scander Castr. ab Alexandro extructum.
Cocasus
Guriel
Gonie Castel.
Pars Armeniæ cujus Maritima pars dicitur Lazi.
Constantinople
Bosphorus
Mare de Marmora
Hamastra
PONTUS EUXINUS TURCIS Cara Deng.s i.e. MARE NIGRUM.
Scala 100 Milliar: 60 gradui respond.
PARS ASIÆ min: vul: ANATOLIA dic:
I. D. Winter sculp.

Chardin espère alors trouver aide et refuge auprès des missionnaires théatins résidant à Sipias, à quelque 40 milles d'Isgaour. Il a hâte de quitter le vaisseau où le capitaine et les marchands turcs et chrétiens, profitant de la guerre, font un intense trafic d'esclaves. Il écrit à la Mission. Le 4 octobre, le préfet des théatins, Dom Marie Joseph Zampi, vient chercher les voyageurs avec une barque pour se rendre à Sipias. La petite expédition passe par Anarghie (Anaklia) puis remonte le fleuve Astolphe. Mais le séjour de Chardin dans ce village prend une tournure inattendue. L'arrivée de la princesse de Mingrélie lui fait courir les plus grands dangers : celle-ci convoite ses bagages. Il est aussi détroussé par des voleurs qui menacent d'attenter à sa vie. Par bonheur, Chardin avait pris la précaution de cacher ses objets les plus précieux, enterrant ou dissimulant dans les toits de son logis montres, horloges, pierreries, etc. Le 10 novembre, Chardin décide de quitter la Mingrélie et de gagner la Géorgie, alors sous domination perse, dans l'espoir d'y trouver de l'aide pour récupérer ses précieux bagages qu'il laisse à Sipias, sous la garde de son compagnon de route. Il s'embarque à Anarghie et navigue jusqu'à Gonié (30 novembre), dans la principauté de Guriel, où il est volé par les douaniers. Il gagne ensuite à pied Tifflis (Tbilisi) (17 décembre) pour se mettre sous la protection des capucins. Avec l'aide de deux frères, il tente de retourner à Sipias. En route, il retrouve son compagnon venu à sa rencontre avec une partie des bagages. Par miracle, les deux hommes réussissent finalement à sauver la quasi-totalité de leurs biens. Grâce à ses lettres de recommandation, Chardin est bien reçu à la cour du prince de Géorgie qui l'invite notamment au grand festin donné lors du mariage de sa nièce.

« (...) on servit le souper en cette maniere. Premierement, on étendit des napes devant tous les conviés, & en trois endroits dans le placitre : ces napes étoient de la largeur des estrades. Ensuite on apporta le pain. Il y en avoit de trois sortes, de mince comme du papier, d'épais d'un doigt, & de petit sucré. Les viandes étoient en de grands bassins d'argent, couverts (...) le festin fut de trois services, chacun d'environ soixante de ces grands plats-bassins. Le premier étoit de toutes sortes de *Pilo*, c'est du ris cuit avec de la viande. On en fait de plusieurs couleurs & de plusieurs goûts. Le jaune est cuit avec du sucre, de la canelle & du saffran. Le rouge est cuit avec du jus de grenade. Le blanc est le plus naturel & le meilleur. (...) Le second service étoit de pâtés, d'étuvées, de fricassées douces & aigres, & de semblables ragoûts. Le troisième étoit de rôti. Tous les trois services étoient mêlés de poisson, d'œufs & de légumes, pour les Ecclésiastiques. L'on nous



« Le festin de Tifflis », anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 1, pl. V, entre pp. 196-197, taille-douce. Au cours du festin, les conviés sont rangés sur les estrades ; le prince se tient au fond sous un dais, ses fils et ses frères



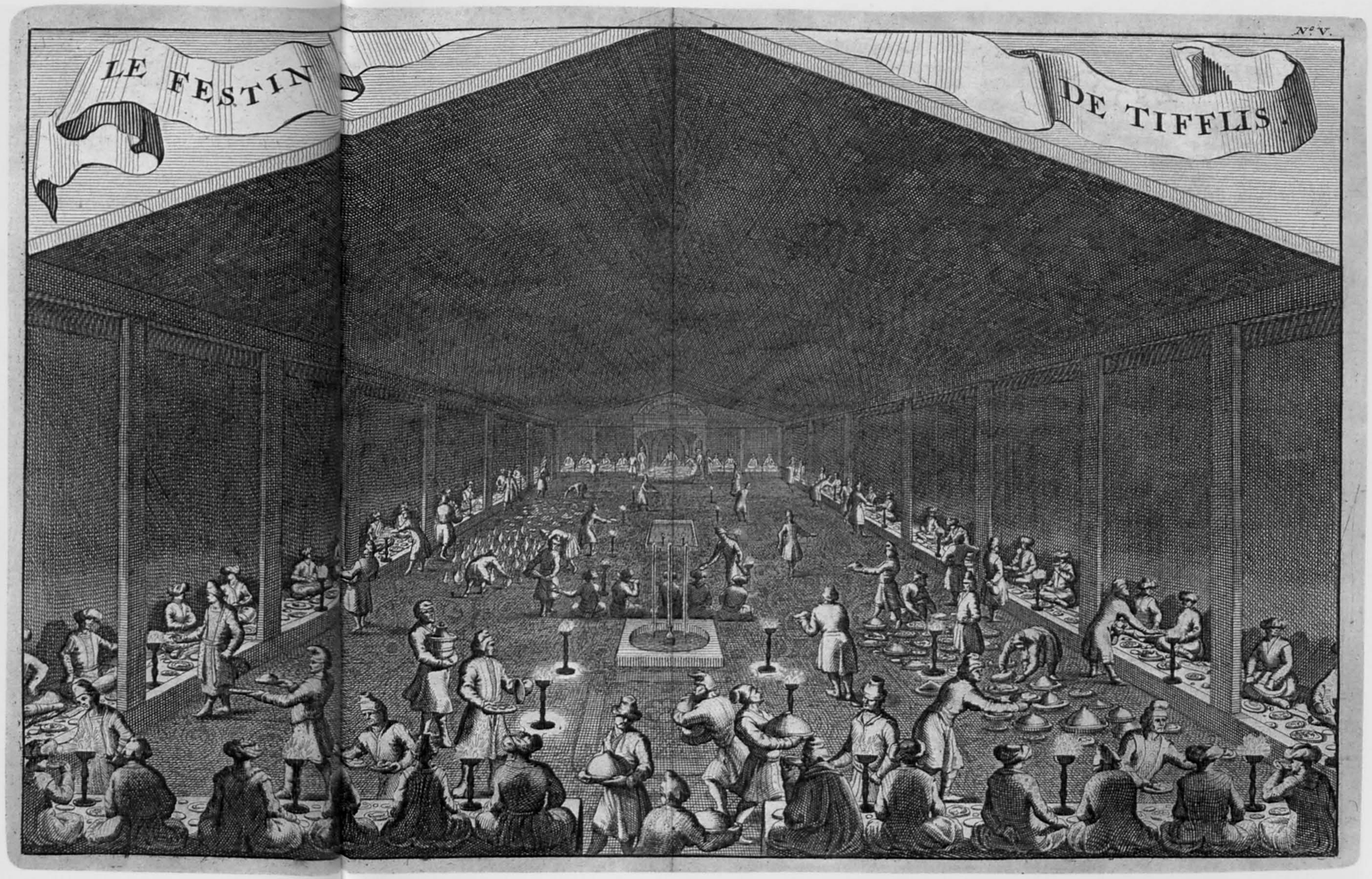
sont à sa droite, les évêques à sa gauche, le marié placé entre eux. L'auteur est assis avec les capucins du côté des évêques.

servit gras & maigre. Au reste, on servoit & desservoit avec un ordre & un silence merveilleux. Chacun foisoit son devoir sans parler. Trois Européens à une table font plus de bruit, que cent cinquante personnes qui étoient dans la salle de ce festin. »[13]

Les joyaux qu'il apporte à la cour du roi de Perse excitent cependant la curiosité du prince de Géorgie. Aussi Chardin décide-t-il de poursuivre rapidement son voyage. Il quitte Tifflis le 28 février 1673 pour Erivan (7 mars) où il découvre le « célèbre Monastère des trois Eglises », sanctuaire des chrétiens d'Arménie, qu'il décrit longuement

Chardin espère alors trouver aide et refuge auprès des missionnaires théatins résidant à Sipias, à quelque 40 milles d'Isgaour. Il a hâte de quitter le vaisseau où le capitaine et les marchands turcs et chrétiens, profitant de la guerre, font un intense trafic d'esclaves. Il écrit à la Mission. Le 4 octobre, le préfet des théatins, Dom Marie Joseph Zampi, vient chercher les voyageurs avec une barque pour se rendre à Sipias. La petite expédition passe par Anarghie (Anaklia) puis remonte le fleuve Astolphe. Mais le séjour de Chardin dans ce village prend une tournure inattendue. L'arrivée de la princesse de Mingrélie lui fait courir les plus grands dangers: celle-ci convoite ses bagages. Il est aussi détroussé par des voleurs qui menacent d'attenter à sa vie. Par bonheur, Chardin avait pris la précaution de cacher ses objets les plus précieux, enterrant ou dissimulant dans les toits de son logis montres, horloges, pierreries, etc. Le 10 novembre, Chardin décide de quitter la Mingrélie et de gagner la Géorgie, alors sous domination perse, dans l'espoir d'y trouver de l'aide pour récupérer ses précieux bagages qu'il laisse à Sipias, sous la garde de son compagnon de route. Il s'embarque à Anarghie et navigue jusqu'à Gonié (30 novembre), dans la principauté de Guriel, où il est volé par les douaniers. Il gagne ensuite à pied Tifflis (Tbilisi) (17 décembre) pour se mettre sous la protection des capucins. Avec l'aide de deux frères, il tente de retourner à Sipias. En route, il retrouve son compagnon venu à sa rencontre avec une partie des bagages. Par miracle, les deux hommes réussissent finalement à sauver la quasi-totalité de leurs biens. Grâce à ses lettres de recommandation, Chardin est bien reçu à la cour du prince de Géorgie qui l'invite notamment au grand festin donné lors du mariage de sa nièce.

« (...) on servit le souper en cette maniere. Premierement, on étendit des napes devant tous les conviés, & en trois endroits dans le placitre: ces napes étoient de la largeur des estrades. Ensuite on apporta le pain. Il y en avoit de trois sortes, de mince comme du papier, d'épais d'un doigt, & de petit sucré. Les viandes étoient en de grands bassins d'argent, couverts (...) le festin fut de trois services, chacun d'environ soixante de ces grands plats-bassins. Le premier étoit de toutes sortes de *Pilo*, c'est du ris cuit avec de la viande. On en fait de plusieurs couleurs & de plusieurs goûts. Le jaune est cuit avec du sucre, de la canelle & du saffran. Le rouge est cuit avec du jus de grenade. Le blanc est le plus naturel & le meilleur. (...) Le second service étoit de pâtés, d'étuvées, de fricassées douces & aigres, & de semblables ragoûts. Le troisième étoit de rôti. Tous les trois services étoient mêlés de poisson, d'œufs & de légumes, pour les Ecclésiastiques. L'on nous



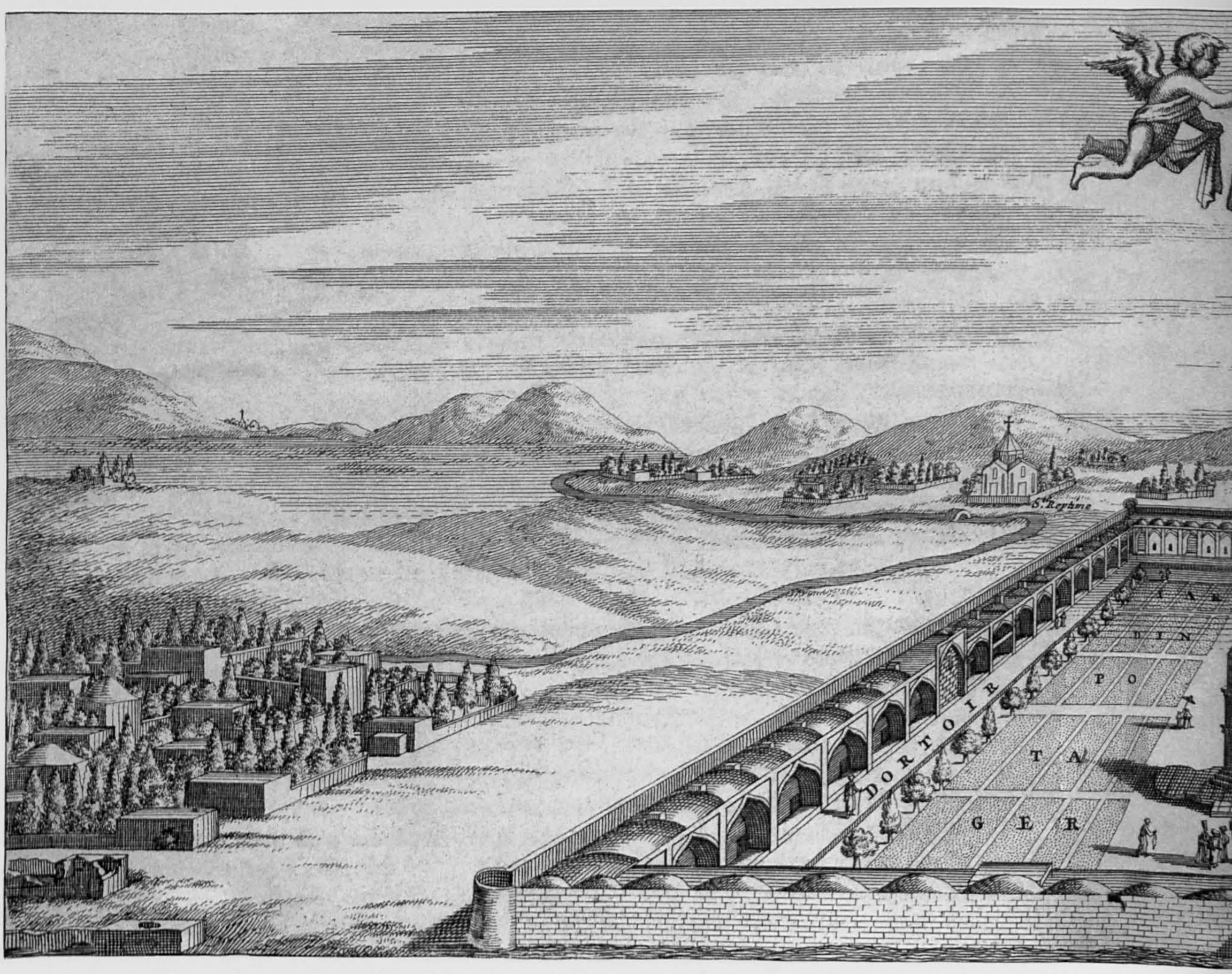
« Le festin de Tifflis », anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 1, pl. V, entre pp. 196-197, taille-douce. Au cours du festin, les conviés sont rangés sur les estrades; le prince se tient au fond sous un dais, ses fils et ses frères sont à sa droite, les évêques à sa gauche, le marié placé entre eux. L'auteur est assis avec les capucins du côté des évêques.

servit gras & maigre. Au reste, on servoit & desservoit avec un ordre & un silence merveilleux. Chacun foisoit son devoir sans parler. Trois Européens à une table font plus de bruit, que cent cinquante personnes qui étoient dans la salle de ce festin. »[13]

Les joyaux qu'il apporte à la cour du roi de Perse excitent cependant la curiosité du prince de Géorgie. Aussi Chardin décide-t-il de poursuivre rapidement son voyage. Il quitte Tifflis le 28 février 1673 pour Erivan (7 mars) où il découvre le « célèbre Monastère des trois Eglises », sanctuaire des chrétiens d'Arménie, qu'il décrit longuement

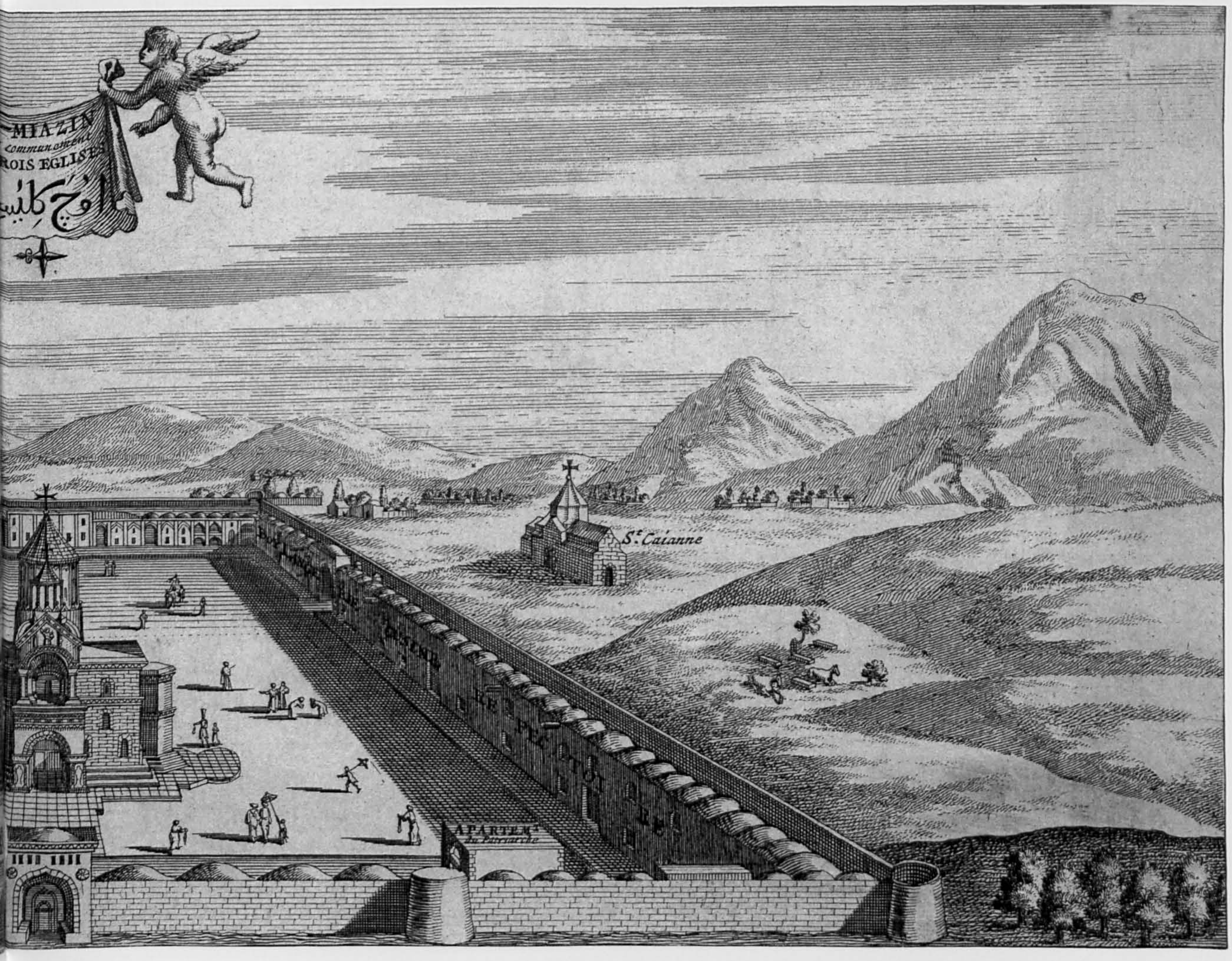
et dont il fait faire un dessin. Il en repart le 8 avril pour Tauris (Tabriz) et séjourne dans cette dernière ville du 17 avril au 28 mai, émerveillé par la grandeur de sa place qui « passe de beaucoup celle d'*Ispahan*. Les Turcs y ont rangé plusieurs fois, trente-mille hommes en bataille. Les soirs, cette Place est remplie du menu peuple, qui vient se divertir aux passe-tems qu'on y donne. Ce sont des jeux, des tours d'adresse, & des boufonneries, comme en font les Saltinbanques, des Luttes, des combats de Taureaux & de Béliers, des récits en vers & en prose, & des danses de Loups. Le peuple de *Tauris* prend son plus grand divertissement à voir cette danse; & l'on y amene de cent lieues loin des Loups qui savent bien danser. (...) Il arrive souvent pour ces Loups de grosses émeutes, qu'on a bien de la peine à appaiser. »[14]

« Les Trois Eglises », anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 1, pl. IX, entre pp. 214 et 215, taille-douce.



Passant par Vaspinge, Caratchiman, Miana (1er juin), Sircham, Zerigan, Sultanie, Ebber, Casbin – patrie du fabuliste Locman –, Chardin arrive le 14 juin à Com (Qom) qui abrite le mausolée de Rustan-Can et une très belle mosquée où sont « enterrés les deux derniers rois de Perse », Abbas II et Sefi I. Chardin évoque longuement la magnificence des chapelles où de nombreux prêtres sont « gagés & entretenus pour y lire tour à tour l'*Alcoran* de jour & de nuit »[15]. Le 18 juin, Chardin est à Cachan et loge dans le caravansérail royal, « le plus beau de toute la Perse »[16]. Parti de Kachan le 20, Chardin arrive enfin à Ispahan le 24 juin.

A Etchmiadzine, près d'Erivan, le célèbre monastère des trois Eglises, haut lieu de pèlerinage des chrétiens arméniens, aurait abrité de nombreuses reliques, notamment « les deux clous dont on attacha les mains sacrées de Jésus-Christ à la croix (...) » (p. 215).

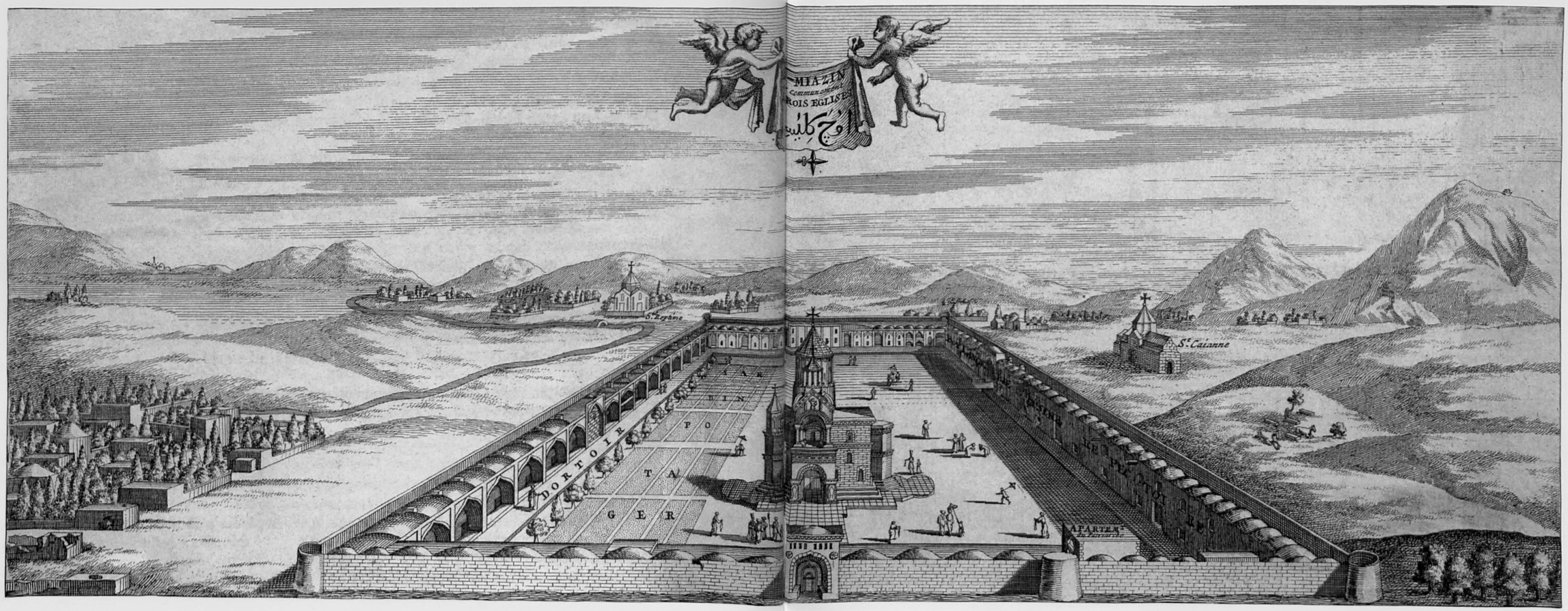


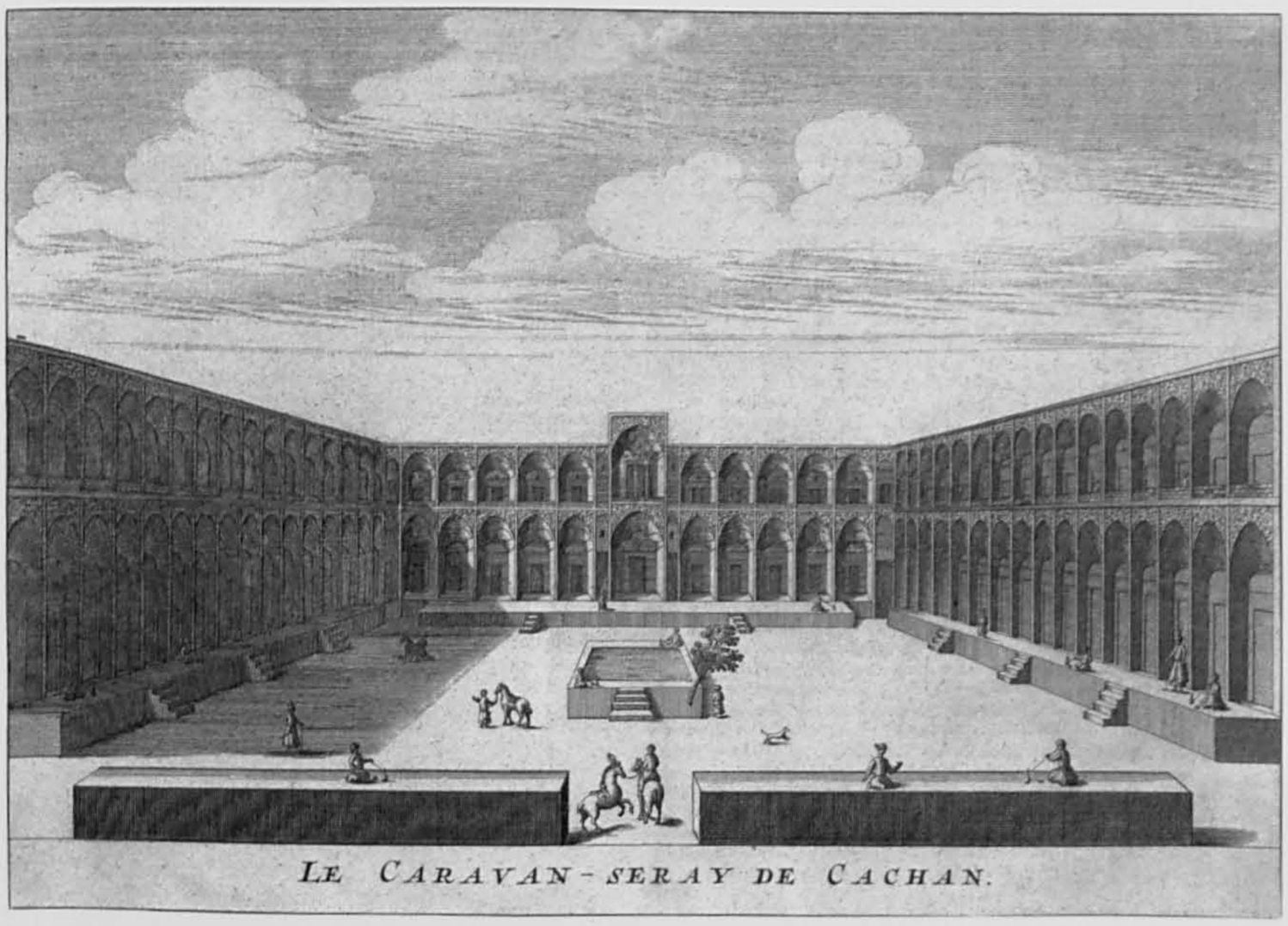
et dont il fait faire un dessin. Il en repart le 8 avril pour Tauris (Tabriz) et séjourne dans cette dernière ville du 17 avril au 28 mai, émerveillé par la grandeur de sa place qui « passe de beaucoup celle d'*Ispahan*. Les Turcs y ont rangé plusieurs fois, trente-mille hommes en bataille. Les soirs, cette Place est remplie du menu peuple, qui vient se divertir aux passe-tems qu'on y donne. Ce sont des jeux, des tours d'adresse, & des boufonneries, comme en font les Saltinbanques, des Luttes, des combats de Taureaux & de Béliers, des récits en vers & en prose, & des danses de Loups. Le peuple de *Tauris* prend son plus grand divertissement à voir cette danse; & l'on y amene de cent lieues loin des Loups qui savent bien danser. (...) Il arrive souvent pour ces Loups de grosses émeutes, qu'on a bien de la peine à appaiser. »[14]

« Les Trois Eglises », anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 1, pl. IX, entre pp. 214 et 215, taille-douce.

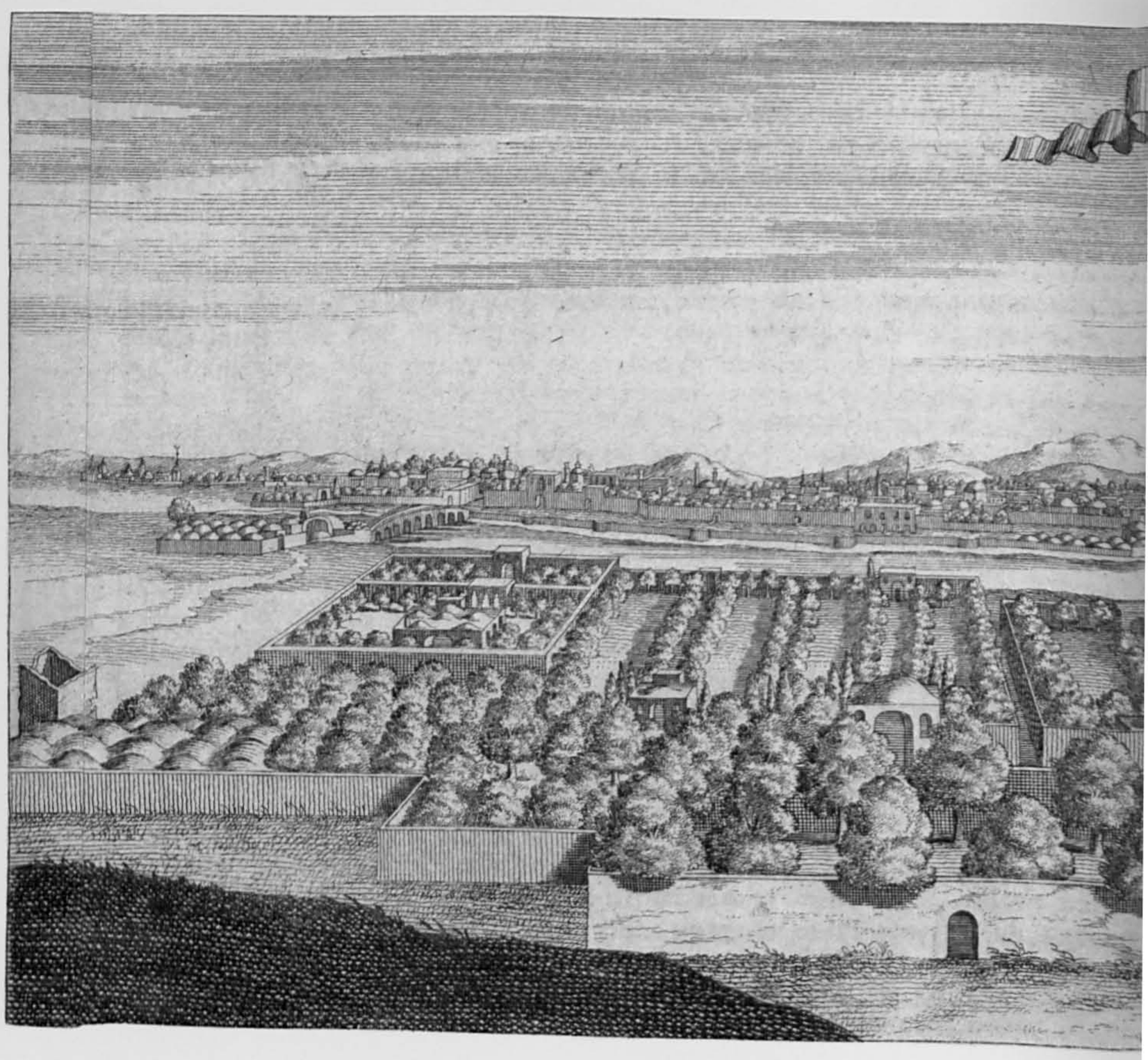
Passant par Vaspinge, Caratchiman, Miana (1er juin), Sircham, Zerigan, Sultanie, Ebber, Casbin – patrie du fabuliste Locman –, Chardin arrive le 14 juin à Com (Qom) qui abrite le mausolée de Rustan-Can et une très belle mosquée où sont « enterrés les deux derniers rois de Perse », Abbas II et Sefi I. Chardin évoque longuement la magnificence des chapelles où de nombreux prêtres sont « gagés & entretenus pour y lire tour à tour l'*Alcoran* de jour & de nuit »[15]. Le 18 juin, Chardin est à Cachan et loge dans le caravansérail royal, « le plus beau de toute la Perse »[16]. Parti de Kachan le 20, Chardin arrive enfin à Ispahan le 24 juin.

A Etchmiadzine, près d'Erivan, le célèbre monastère des trois Eglises, haut lieu de pèlerinage des chrétiens arméniens, aurait abrité de nombreuses reliques, notamment « les deux clous dont on attacha les mains sacrées de Jésus-Christ à la croix (...) » (p. 215).



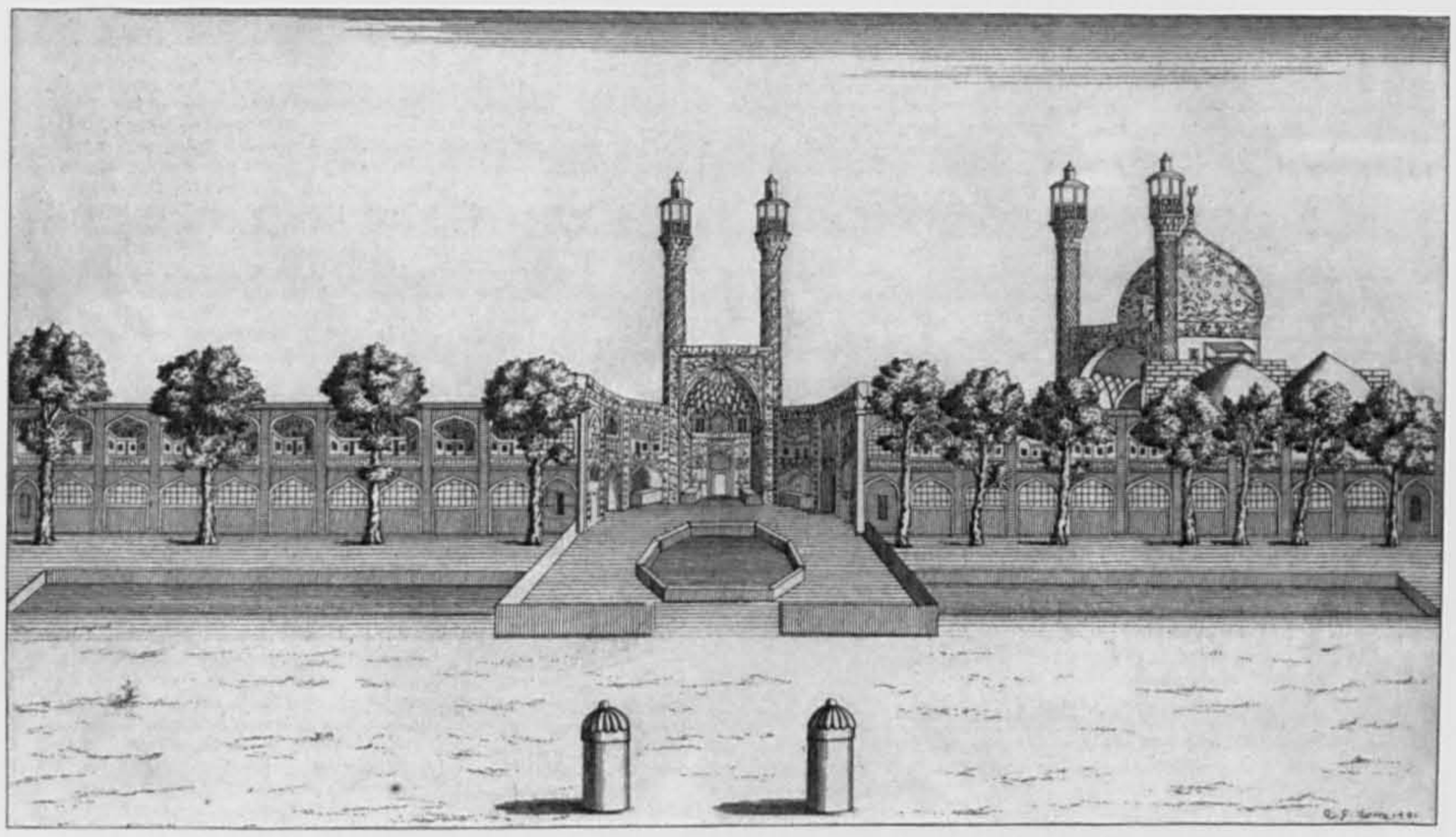


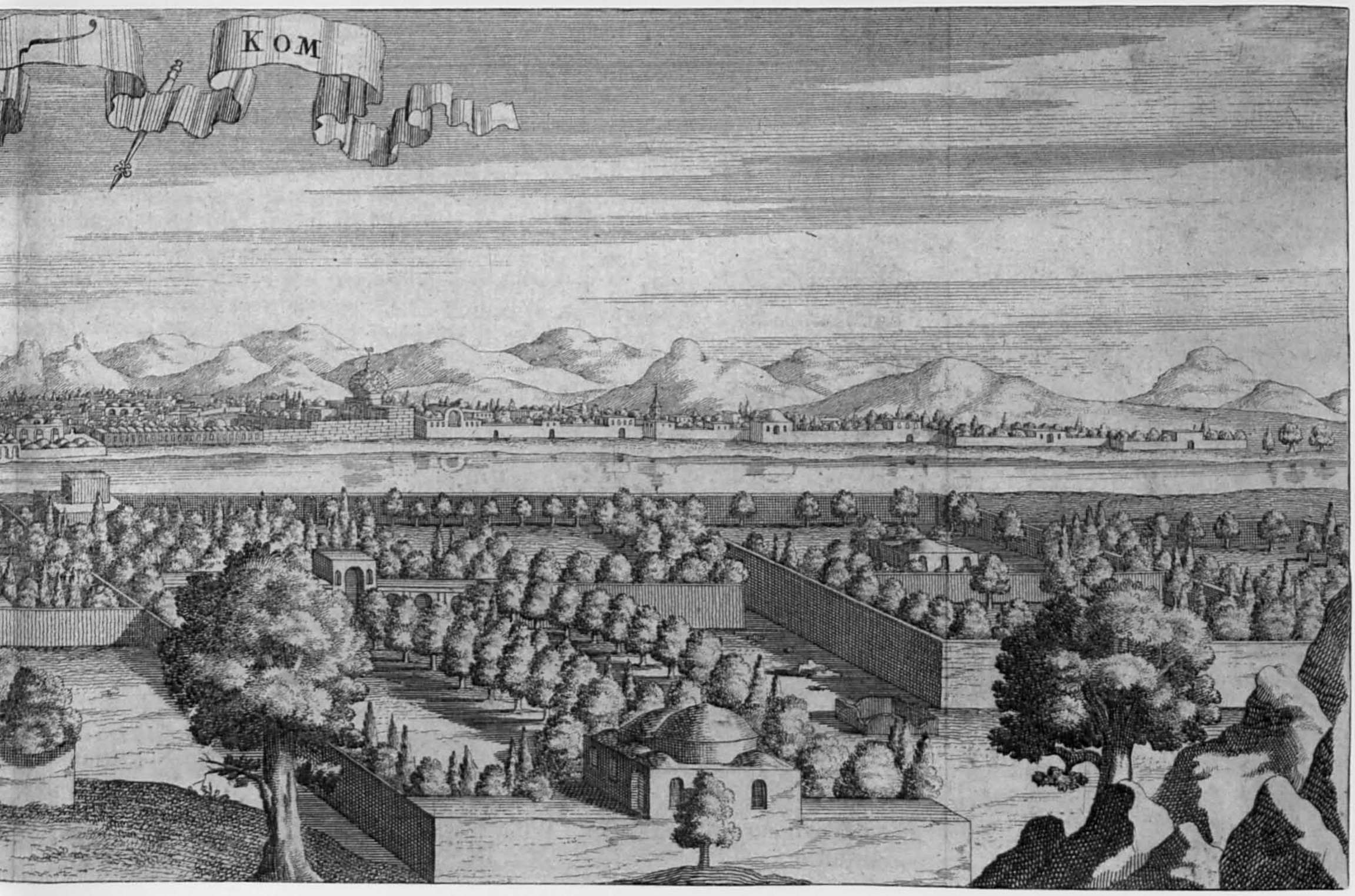
Le caravansérail de Cachan, anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 1, pl. XVIII, entre pp. 298-299, taille-douce.

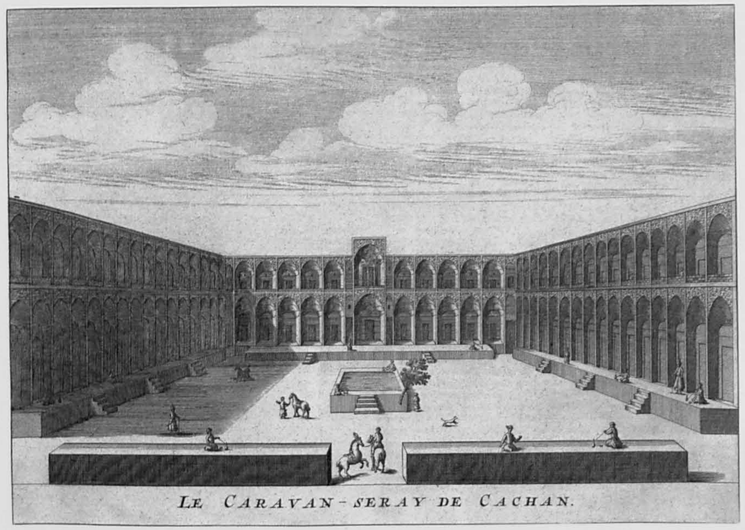


« Kom », anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 1, pl. XIII, entre pp. 280-281, taille-douce. « Il ne se fait point en toute la Perse de meilleur savon, ni de plus excellentes lames d'épée, qu'en cette ville » (p. 281).

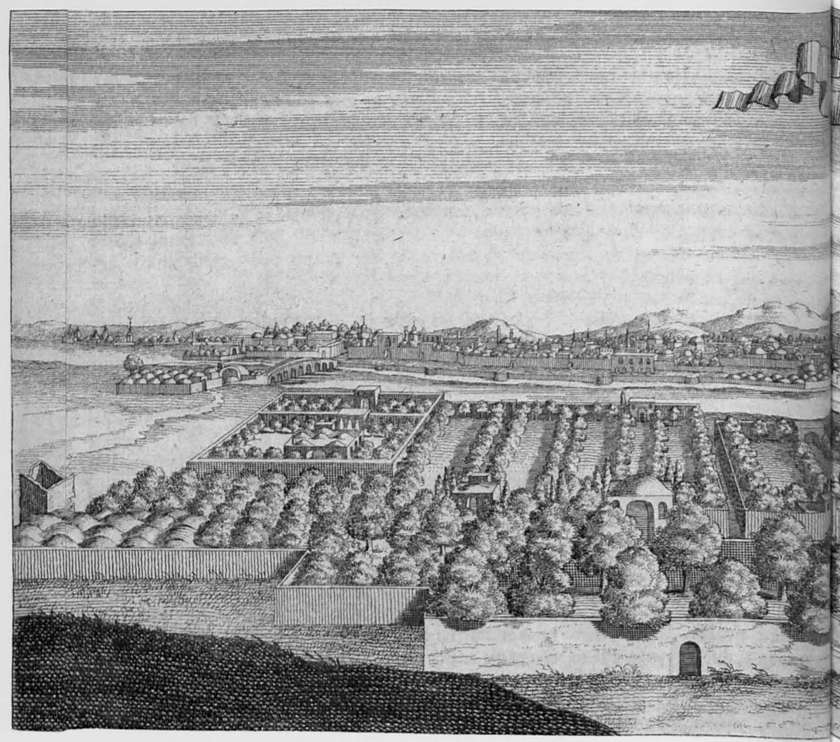
Ispahan, la grande place, la mosquée royale et le marché impérial, gravé par Fonbonne, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 1, pl. XXXVI, t. 2, entre pp. 20 et 21, taille-douce.

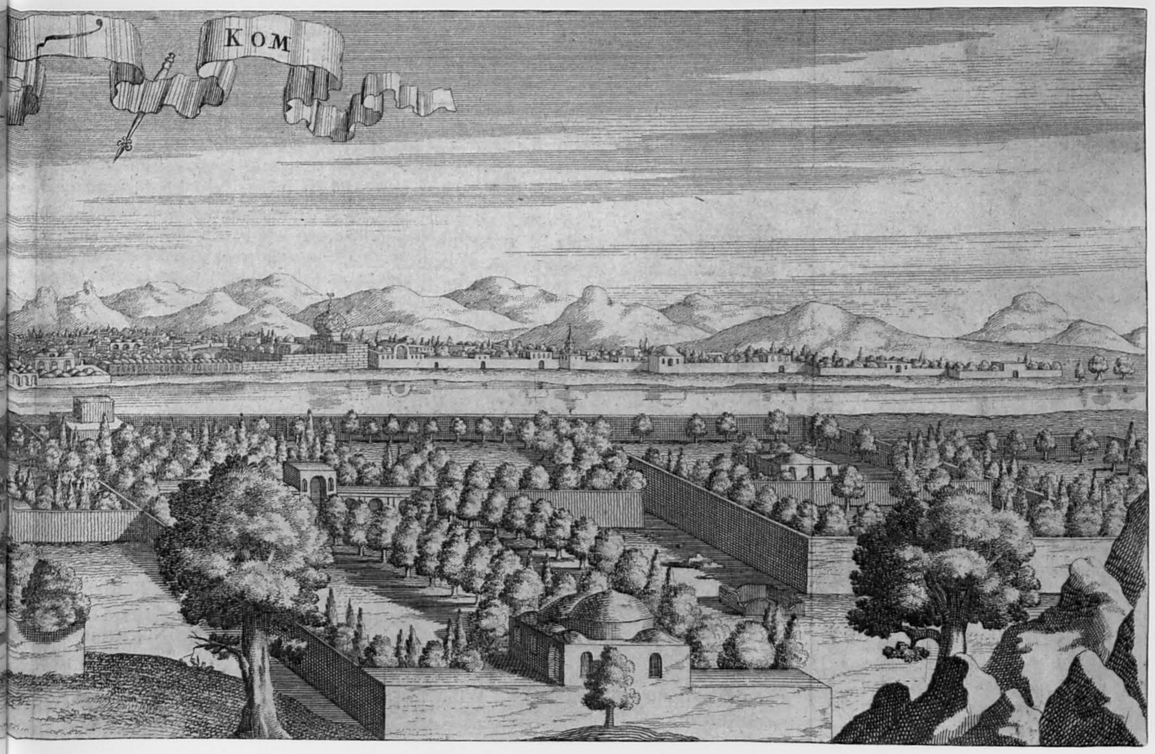






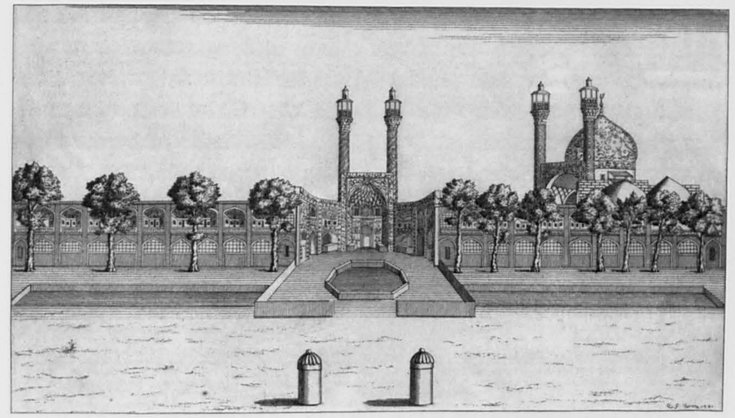
Le caravansérail de Cachan, anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 1, pl. XVIII, entre pp. 298-299, taille-douce.





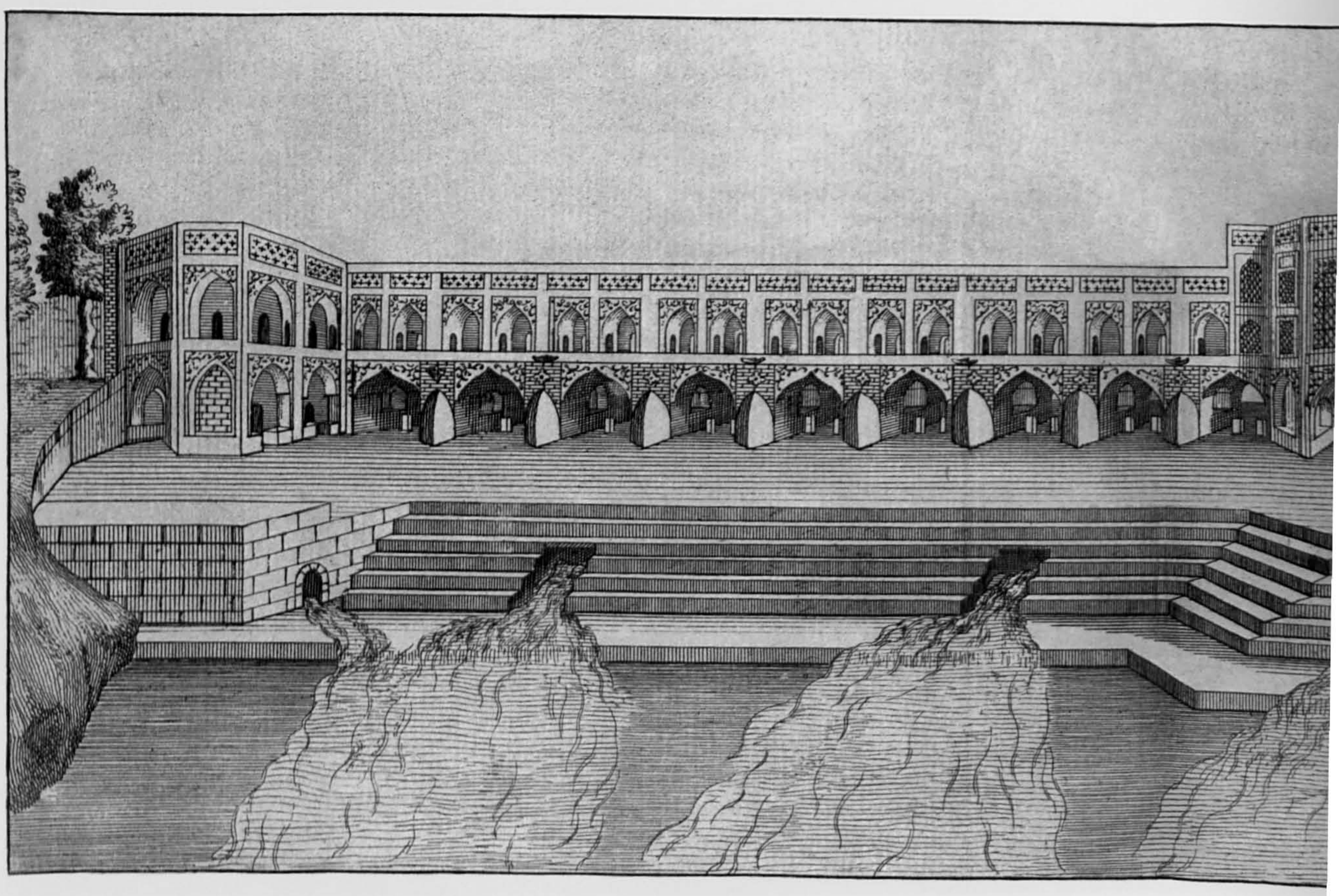
« Kom », anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 1, pl. XIII, entre pp. 280-281, taille-douce.
« Il ne se fait point en toute la Perse de meilleur savon, ni de plus excellentes lames d'épée, qu'en cette ville » (p. 281).

Ispahan, la grande place, la mosquée royale et le marché impérial, gravé par Fonbonne, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 1, pl. XXXVI, t. 2, entre pp. 20 et 21, taille-douce.



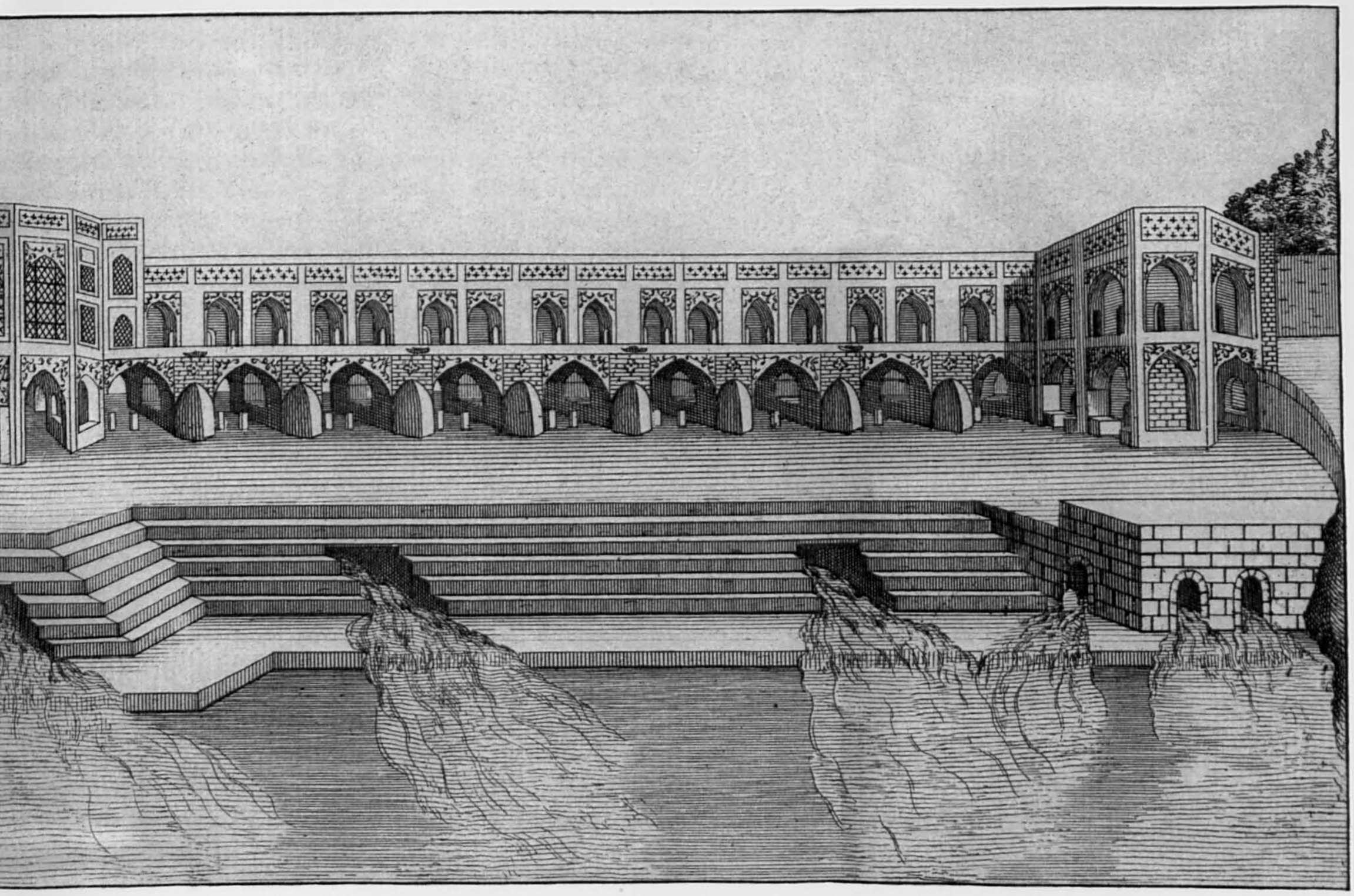
« La Ville d'Ispahan, en y comprenant les Fauxbourgs, est une des plus grandes Villes du Monde, & n'a pas moins de douze lieues, ou vingt-quatre milles, de tour. Les persans disent, pour exalter sa grandeur, *Sefabon nispe gehon*, c'est-à-dire, Ispahan est la moité du monde. (...) Plusieurs gens font monter le nombre de ses habitans à onze-cens-mille ames. Ceux qui en mettent le moins, assurent qu'il y en a six-cens-mille. » [17]

« Je pris tant de soin & tant de peine à m'instruire de ce qui regarde la Perse, que je puis dire sans exageration, que je connois, par exemple, Ispahan mieux que Londres, quoique j'y sois établi depuis plus de vingt-six ans ; que je parle le Persan avec autant de facilité que l'Anglois, & presque aussi aisément que le François ; que j'ai vu presque tout ce grand Empire, l'ayant entierement traversé dans sa longueur & dans sa largeur (...) que je croirais, par manière de dire, m'y reconnoître, si j'y étois soudainement transporté. » [18]



Chardin passe de longs mois à en étudier tous les quartiers et monuments. Ses descriptions, très détaillées, permettent de se faire une idée précise de la physionomie de la ville. Les lieux les plus prestigieux sont illustrés de dessins d'une grande finesse. Chardin s'attarde naturellement sur la place Royale dont il se plaît à relever les agréments : « J'oubliois à dire que le tour de la Place, entre le Canal & les maisons, est garni de Platanes, qui est un arbre qui jette ses branches fort haut, ce qui fait que les maisons en sont couvertes comme d'un parasol, sans en être cachées. Cela augmente considerablement la beauté de la Place, laquelle en Eté, & surtout quand il n'y a rien d'étalé, qu'elle est arrosée, & que l'eau court dans le Canal jusqu'aux bords, est, à ce que je crois, la plus belle Place du monde, & où la promenade est la plus agréable ; car il y a toujours quelque endroit où l'on se peut retirer à l'ombre. »[19]

Hélas, tous les platanes ont été coupés et la place n'a plus le charme de jadis.



Le Pont de « Babarouk », à Ispahan, anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 2, pl. XLVIII, entre pp. 100-101, taille-douce. « Le dessus est en terrasse, munie d'un double parapet, façonné en jalousies, & si large aussi, que trois hommes s'y peuvent promener fort aisément. Aux bouts du Pont, il y a quatre beaux Pavillons. (...) Le dedans de ces Pavillons est orné de riches peintures & dorures de haut en bas, avec des cartouches qui offrent aux yeux de sages Proverbes en vers & en prose » (p. 102).

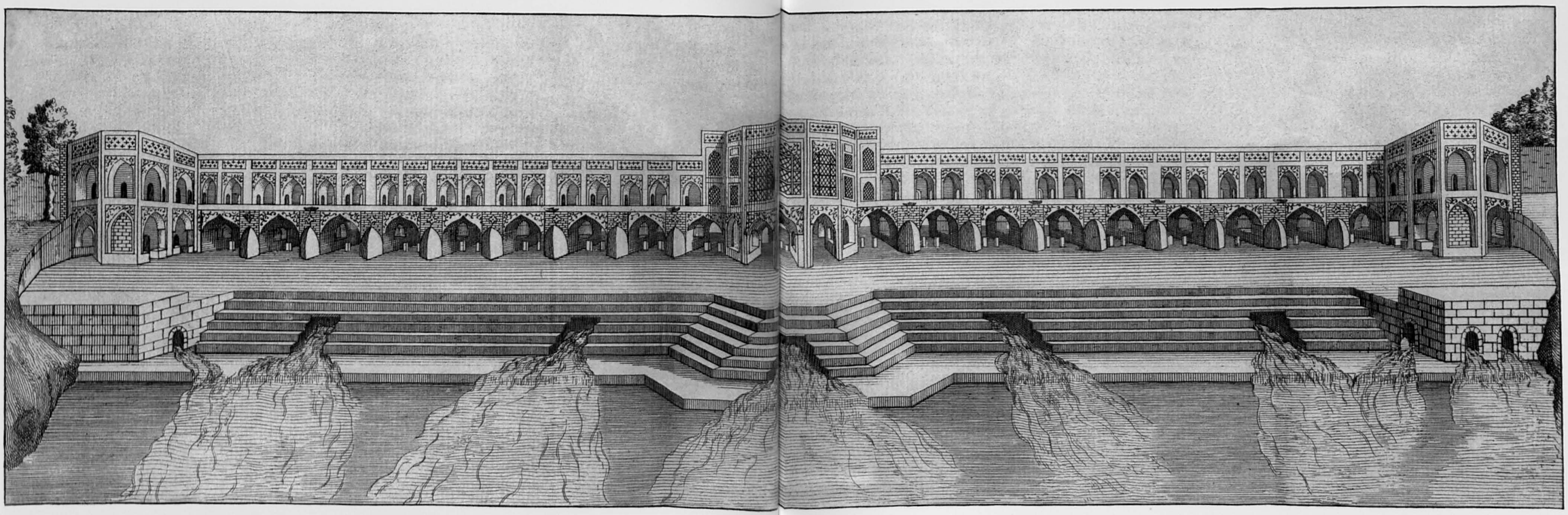
« La Ville d'Ispahan, en y comprenant les Fauxbourgs, est une des plus grandes Villes du Monde, & n'a pas moins de douze lieues, ou vingt-quatre milles, de tour. Les persans disent, pour exalter sa grandeur, *Sefabon nispe gehon*, c'est-à-dire, Ispahan est la moité du monde. (...) Plusieurs gens font monter le nombre de ses habitans à onze-cens-mille ames. Ceux qui en mettent le moins, assurent qu'il y en a six-cens-mille. »[17]

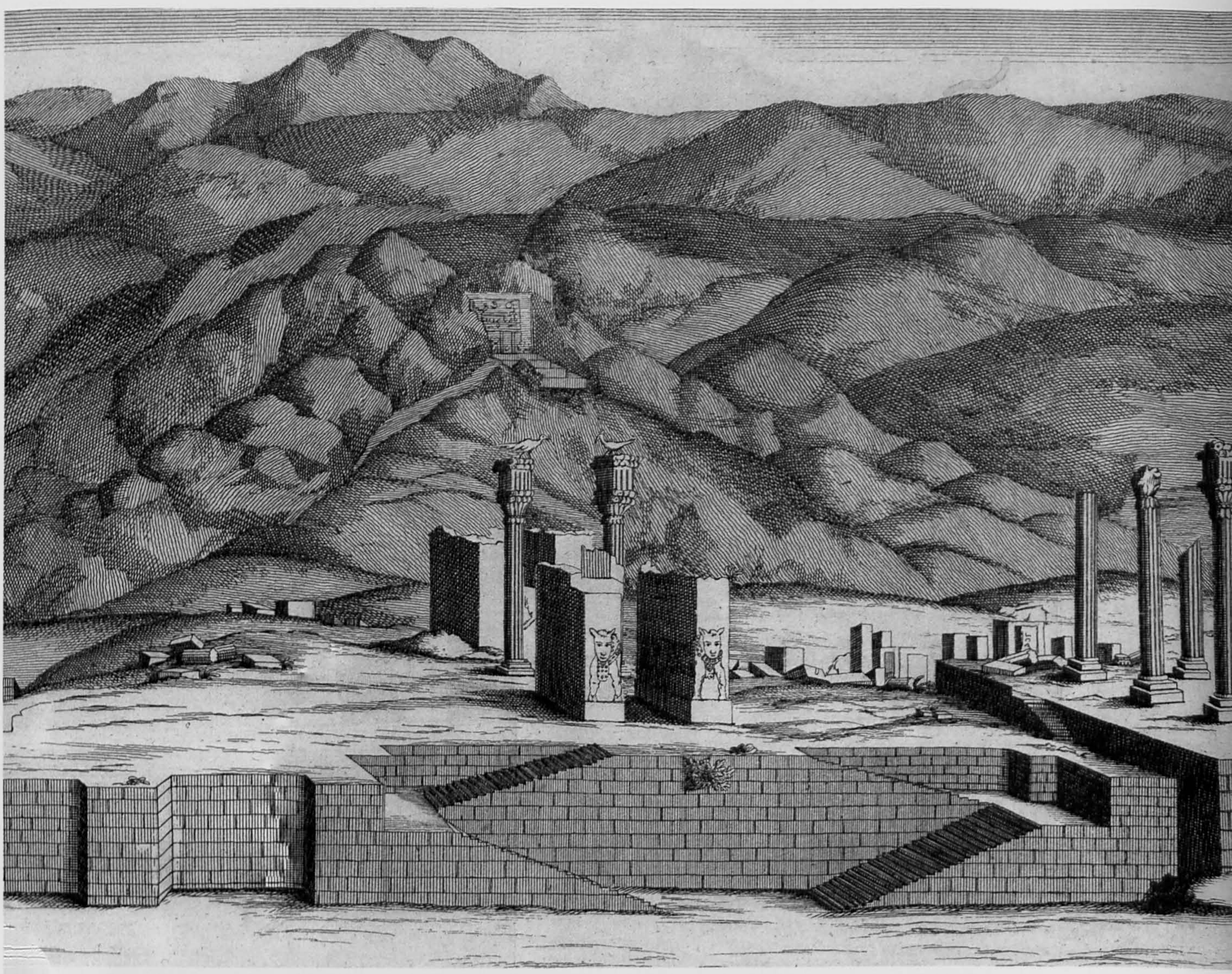
« Je pris tant de soin & tant de peine à m'instruire de ce qui regarde la Perse, que je puis dire sans exageration, que je connois, par exemple, Ispahan mieux que Londres, quoique j'y sois établi depuis plus de vingt-six ans; que je parle le Persan avec autant de facilité que l'Anglois, & presque aussi aisément que le François; que j'ai vu presque tout ce grand Empire, l'ayant entierement traversé dans sa longueur & dans sa largeur (...) que je croirais, par manière de dire, m'y reconnoître, si j'y étois soudainement transporté. »[18]

Chardin passe de longs mois à en étudier tous les quartiers et monuments. Ses descriptions, très détaillées, permettent de se faire une idée précise de la physionomie de la ville. Les lieux les plus prestigieux sont illustrés de dessins d'une grande finesse. Chardin s'attarde naturellement sur la place Royale dont il se plaît à relever les agréments: « J'oublios à dire que le tour de la Place, entre le Canal & les maisons, est garni de Platanes, qui est un arbre qui jette ses branches fort haut, ce qui fait que les maisons en sont couvertes comme d'un parasol, sans en être cachées. Cela augmente considerablement la beauté de la Place, laquelle en Eté, & surtout quand il n'y a rien d'étalé, qu'elle est arrosée, & que l'eau court dans le Canal jusqu'aux bords, est, à ce que je crois, la plus belle Place du monde, & où la promenade est la plus agréable; car il y a toujours quelque endroit où l'on se peut retirer à l'ombre. »[19]

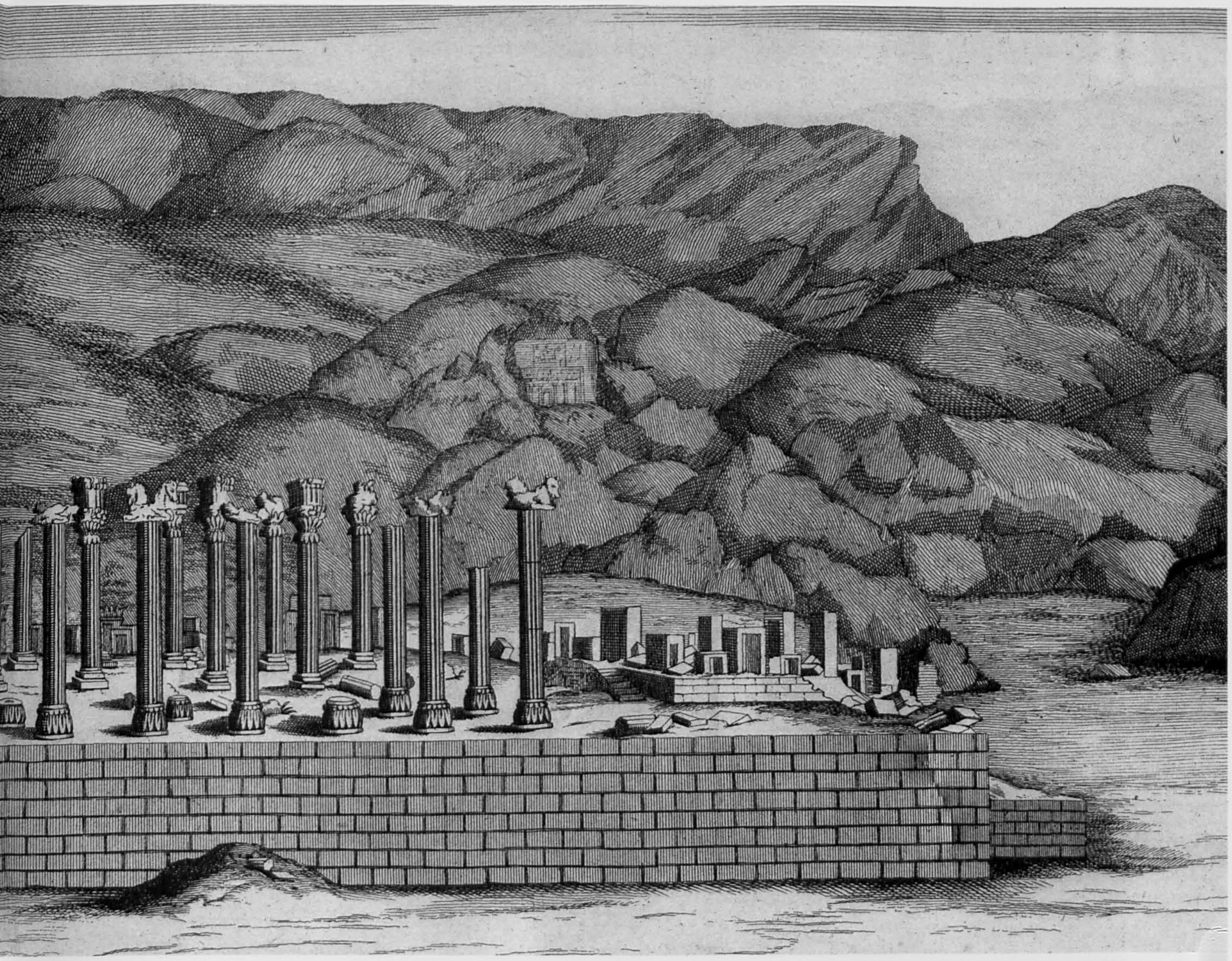
Hélas, tous les platanes ont été coupés et la place n'a plus le charme de jadis.

Le Pont de « Babarouk », à Ispahan, anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 2, pl. XLVIII, entre pp. 100-101, taille-douce. « Le dessus est en terrasse, munie d'un double parapet, façonné en jalousies, & si large aussi, que trois hommes s'y peuvent promener fort aisément. Aux bouts du Pont, il y a quatre beaux Pavillons. (...) Le dedans de ces Pavillons est orné de riches peintures & dorures de haut en bas, avec des cartouches qui offrent aux yeux de sages Proverbes en vers & en prose » (p. 102).

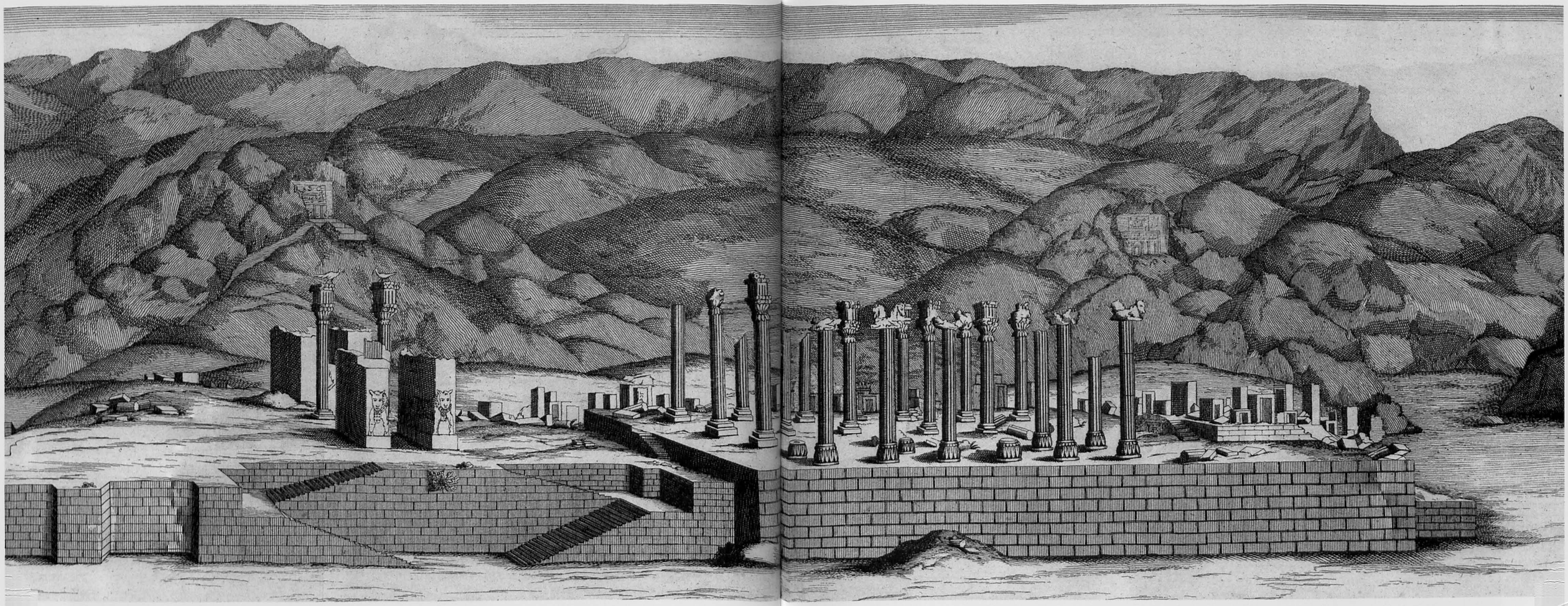




Les ruines de Persépolis, anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 2, pl. LII, entre pp. 140-141, taille-douce. « Ces magnifiques restes paroissent de loin comme une espece d'Amphithéâtre, parce que la montagne s'enfonce en demi-lune comme pour



l'embrasser (...) la plaine où est
cette superbe Ville étoit bâtie,
est effectivement une des
plus belles qu'on puisse voir.
Elle est longue de dix-huit
à dix-neuf lieues, & large en
divers endroits de deux à trois,
& jusqu'à dix. On y nourrit
les plus beaux chevaux de la
Perse. On y fait le plus
excellent vin. On en tire les
meilleurs fruits, & le plus gras
bétail » (p. 141).



Les ruines de Persépolis, anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 2, pl. LII, entre pp. 140-141, taille-douce.
« Ces magnifiques restes paroissent de loin comme une espece d'Amphithéâtre, parce que la montagne s'enfonce en demi-lune comme pour l'embrasser (...) la plaine où est cette superbe Ville étoit bâtie, est effectivement une des plus belles qu'on puisse voir. Elle est longue de dix-huit à dix-neuf lieues, & large en divers endroits de deux à trois, & jusqu'à dix. On y nourrit les plus beaux chevaux de la Perse. On y fait le plus excellent vin. On en tire les meilleurs fruits, & le plus gras bétail » (p. 141).

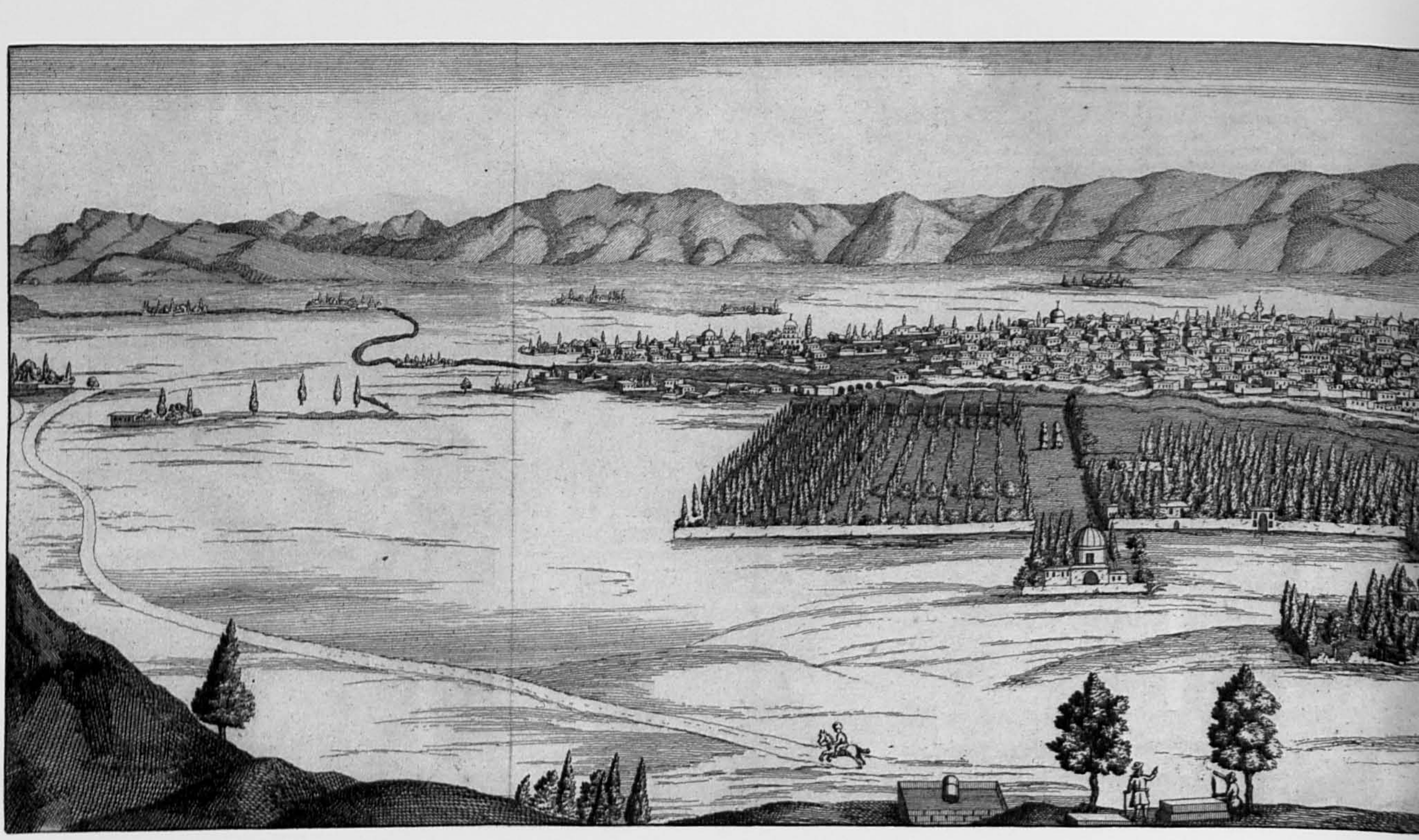
Chardin consacre sept mois à visiter la ville, observer ses habitants, étudier les coutumes perses, et surtout à faire du commerce avec la cour.

Le 2 février 1674, il entreprend un autre voyage à l'intérieur du pays afin d'étudier notamment les célèbres ruines de Persépolis qu'il visite pour la troisième fois. « C'étoit (...) la seconde fois que j'y menais un Peintre. J'en avois un avec moi dans mon premier voyage, l'année mil six cens soixante-six ; mais je n'étois pas satisfait de ses Dessins. »[20] Chardin donne une description précise de tous les monuments visibles de l'époque avec de nombreux relevés, vues d'ensemble et de détail. Cette étude, faite à la fin du XVIIe siècle, permet des comparaisons précieuses avec l'état actuel. Elle est illustrée de quelque vingt-deux planches dont certaines, de grande dimension, mesurent près de 100 cm de longueur sur 15 à 20 de hauteur.

Ces dessins sont apparemment de Guillaume-Joseph Grelot, un Français engagé par Chardin à Constantinople et qui l'aurait accompagné durant tout son voyage. Mais le nom de l'artiste ne figure sur aucun dessin. La collaboration entre les deux hommes ayant mal tourné, le négociant s'est approprié les œuvres de Grelot en omettant de signaler son nom sur les planches.

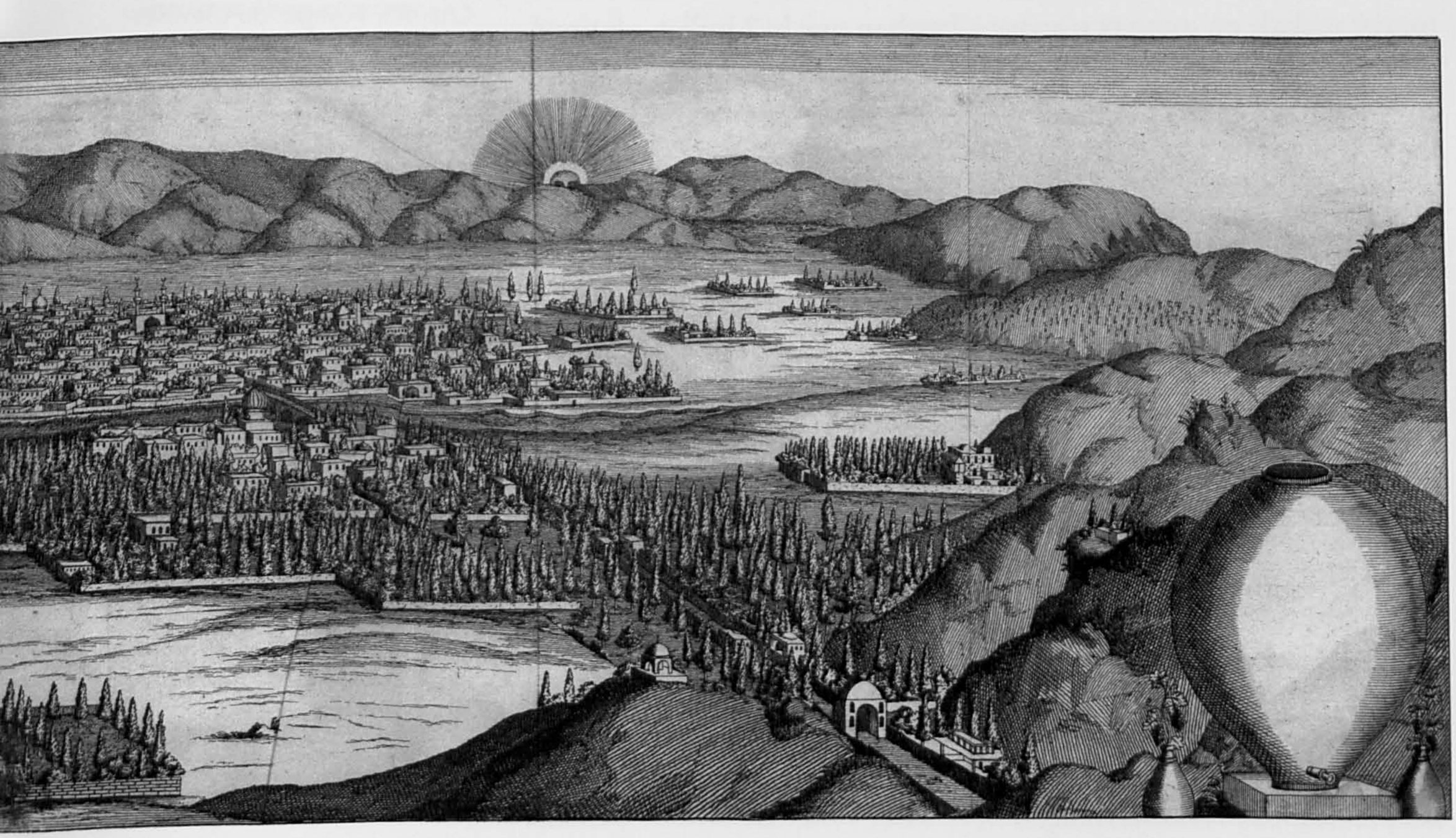
Persépolis, bas-relief, anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 2, pl. LXV, entre pp. 160-161, taille-douce. Pour Jean Chardin, l'animal dressé contre le chevalier représente l'ennemi : « Le crin de la tête qu'il lui tient d'une main, & le poignard qu'il lui enfonce de l'autre, témoignent que le succès de cette guerre fut la victoire » (p. 160). ▷

Chiras, anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 2, pl. LXXVI, entre pp. 198-199, taille-douce.



Chardin quitte Persépolis le 19 février, «après y avoir demeuré cinq jours à en faire des Descriptions & des Desseins, & à me promener en ce Païs de merveilles, où l'on apperçoit je ne sais quelles ombres de la grandeur des Perses (...)»[21] Il arrive le 20 février à Chiras: «Ce qu'il y a de plus beau à *Chiras*, sont des Jardins publics au nombre de vingt, dont les arbres sont, comme je crois, les plus grands arbres de leur espece que l'on voye en lieu du Monde; si hauts, que la plus longue arquebuse ne sauroit tirer à la cime; & si gros, que trois hommes ne les peuvent embrasser.»[22]

Chardin poursuit son voyage au sud. Le 12 mars, il parvient à Bander Abassi, le port principal de la Perse, à l'entrée du golfe Persique au détroit d'Ormuz: «*Bander-Abassi* est bâti le long de la Mer, si proche du rivage, que les flots viennent laver le pied des maisons dans les hautes marées (...) quant à l'air qu'on y respire, je ne pense pas qu'il y en ait au monde un plus méchant & plus mal-sain, sur-tout depuis la fin d'Avril jusqu'à la fin de Septembre. Il faut dire même qu'il est mortel, sur-tout aux Etrangers. (...) Les maladies les plus ordinaires dans ce Lieu, sont la Dyssenterie, le Flux de sang, & les Fievres malignes. On se fait transporter hors de la Ville, dès qu'on s'en sent attaqué; mais la plupart ne laissent pas d'en mourir au bout de quatre ou cinq jours.»[23]



Chardin consacre sept mois à visiter la ville, observer ses habitants, étudier les coutumes perses, et surtout à faire du commerce avec la cour.

Le 2 février 1674, il entreprend un autre voyage à l'intérieur du pays afin d'étudier notamment les célèbres ruines de Persépolis qu'il visite pour la troisième fois. « C'étoit (...) la seconde fois que j'y menais un Peintre. J'en avois un avec moi dans mon premier voyage, l'année mil six cens soixante-six; mais je n'étois pas satisfait de ses Dessins. »[20] Chardin donne une description précise de tous les monuments visibles de l'époque avec de nombreux relevés, vues d'ensemble et de détail. Cette étude, faite à la fin du XVIIe siècle, permet des comparaisons précieuses avec l'état actuel. Elle est illustrée de quelque vingt-deux planches dont certaines, de grande dimension, mesurent près de 100 cm de longueur sur 15 à 20 de hauteur.

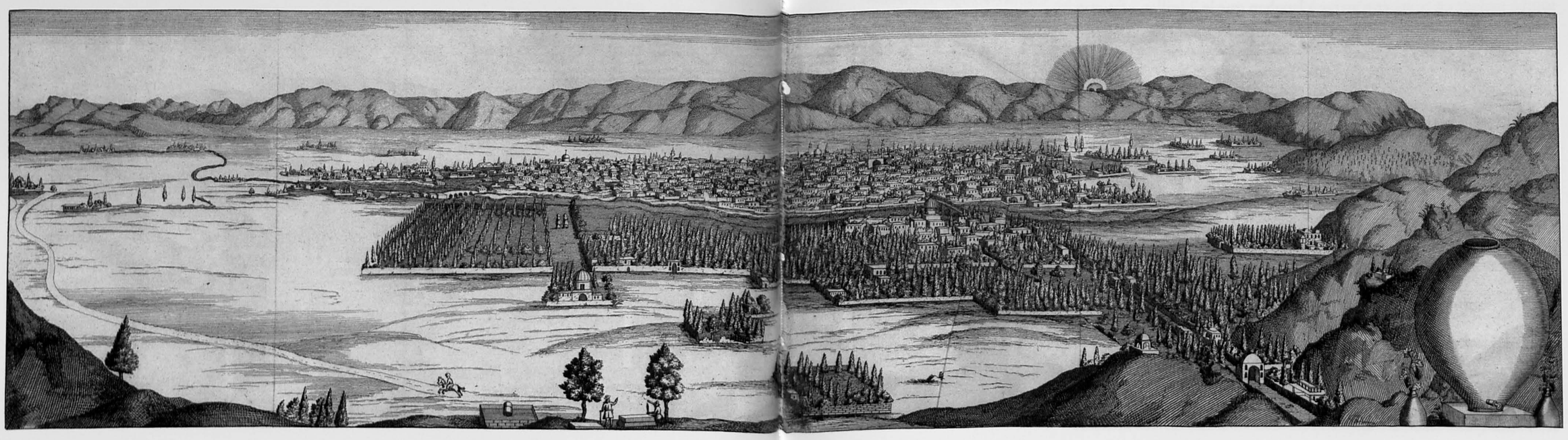
Ces dessins sont apparemment de Guillaume-Joseph Grelot, un Français engagé par Chardin à Constantinople et qui l'aurait accompagné durant tout son voyage. Mais le nom de l'artiste ne figure sur aucun dessin. La collaboration entre les deux hommes ayant mal tourné, le négociant s'est approprié les œuvres de Grelot en omettant de signaler son nom sur les planches.

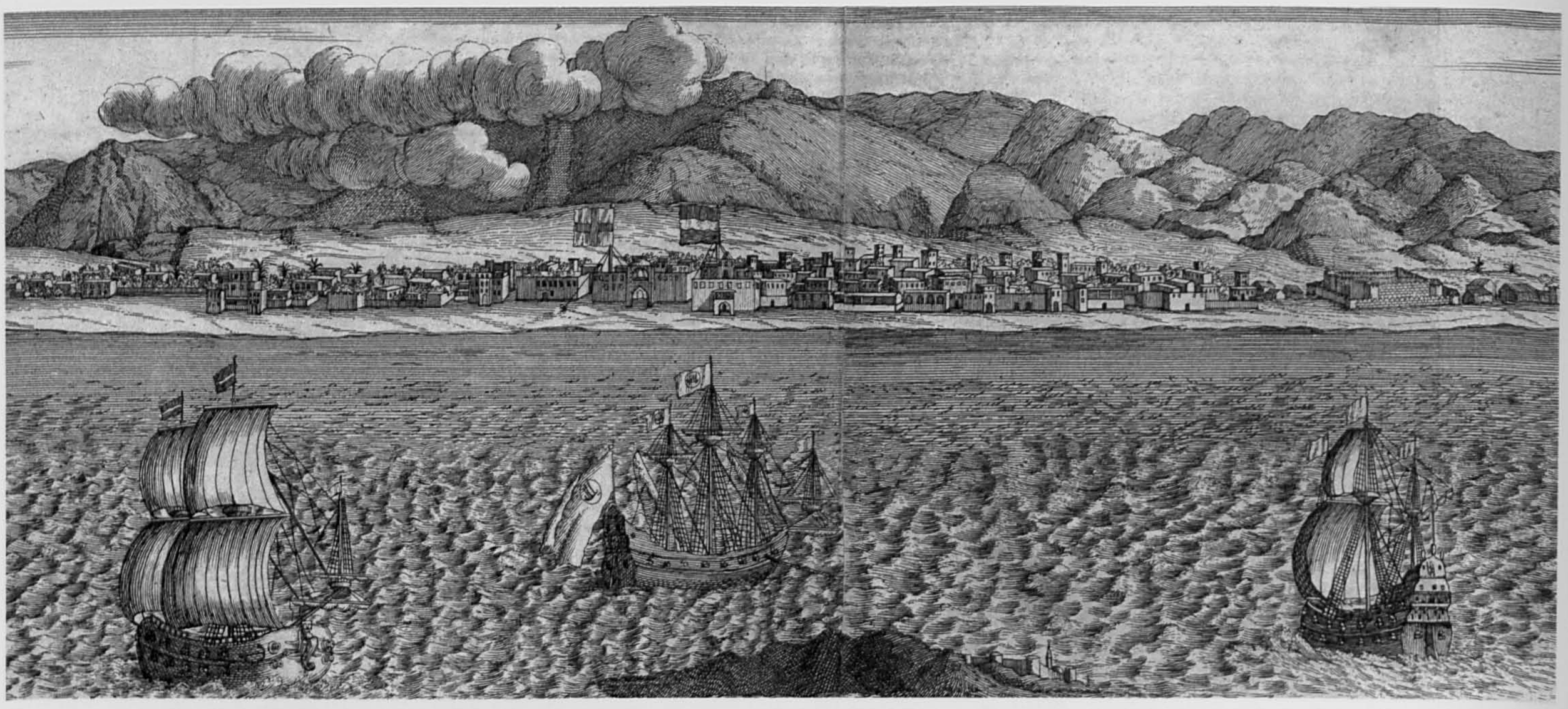
Persépolis, bas-relief, anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 2, pl. LXV, entre pp. 160-161, taille-douce. Pour Jean Chardin, l'animal dressé contre le chevalier représente l'ennemi: « Le crin de la tête qu'il lui tient d'une main, & le poignard qu'il lui enfonce de l'autre, témoignent que le succès de cette guerre fut la victoire » (p. 160). ▷

Chiras, anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 2, pl. LXXVI, entre pp. 198-199, taille-douce.

Chardin quitte Persépolis le 19 février, « après y avoir demeuré cinq jours à en faire des Descriptions & des Desseins, & à me promener en ce Païs de merveilles, où l'on apperçoit je ne sais quelles ombres de la grandeur des Perses (...) »[21] Il arrive le 20 février à Chiras: « Ce qu'il y a de plus beau à *Chiras*, sont des Jardins publics au nombre de vingt, dont les arbres sont, comme je crois, les plus grands arbres de leur espece que l'on voye en lieu du Monde; si hauts, que la plus longue arquebuse ne sauroit tirer à la cime; & si gros, que trois hommes ne les peuvent embrasser. »[22]

Chardin poursuit son voyage au sud. Le 12 mars, il parvient à Bander Abassi, le port principal de la Perse, à l'entrée du golfe Persique au détroit d'Ormuz: « *Bander-Abassi* est bâti le long de la Mer, si proche du rivage, que les flots viennent laver le pied des maisons dans les hautes marées (...) quant à l'air qu'on y respire, je ne pense pas qu'il y en ait au monde un plus méchant & plus mal-sain, sur-tout depuis la fin d'Avril jusqu'à la fin de Septembre. Il faut dire même qu'il est mortel, sur-tout aux Etrangers. (...) Les maladies les plus ordinaires dans ce Lieu, sont la Dyssenterie, le Flux de sang, & les Fievres malignes. On se fait transporter hors de la Ville, dès qu'on s'en sent attaqué; mais la plupart ne laissent pas d'en mourir au bout de quatre ou cinq jours. »[23]





La ville portuaire de Bander e- Abbas, anonyme, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 2, pl. LXXVIII, entre pp. 224-225, taille-douce.

Chardin ne peut s'embarquer pour l'Inde comme il en avait l'intention. Aussi, le 20 mai, décide-t-il de rebrousser chemin. Mais il tombe malade en route et n'arrive à Ispahan que le 2 juillet, « fatigué, abattu autant qu'on le peut être »[24].

Du 18 mai au 7 octobre 1675, il se rend à Quazvin où réside la cour et rencontre le shah Suleyman. Depuis Ispahan, il retourne ensuite à Bander Abassi (22 novembre 1675) avec l'intention à nouveau de s'embarquer pour l'Inde.

Y est-il parvenu? Son récit est muet à ce sujet. On sait cependant que Chardin s'est finalement rendu en Inde, où il semble avoir fait un assez long séjour avant de revenir en Europe en 1679, en bateau, par le cap de Bonne-Espérance.

La publication

La première édition des *Voyages* de Chardin est publiée en anglais à Londres en 1686. Imprimée au format in-folio, ornée de dix-huit planches, elle a pour titre *Travels into Persia and the East-Indies, the First Volume containing the Author's Voyage from Paris to Ispahan: to which is added, the Coronation of this Present King of Persia, Solyman the Third.* Deux versions françaises, en deux volumes, sortent la même

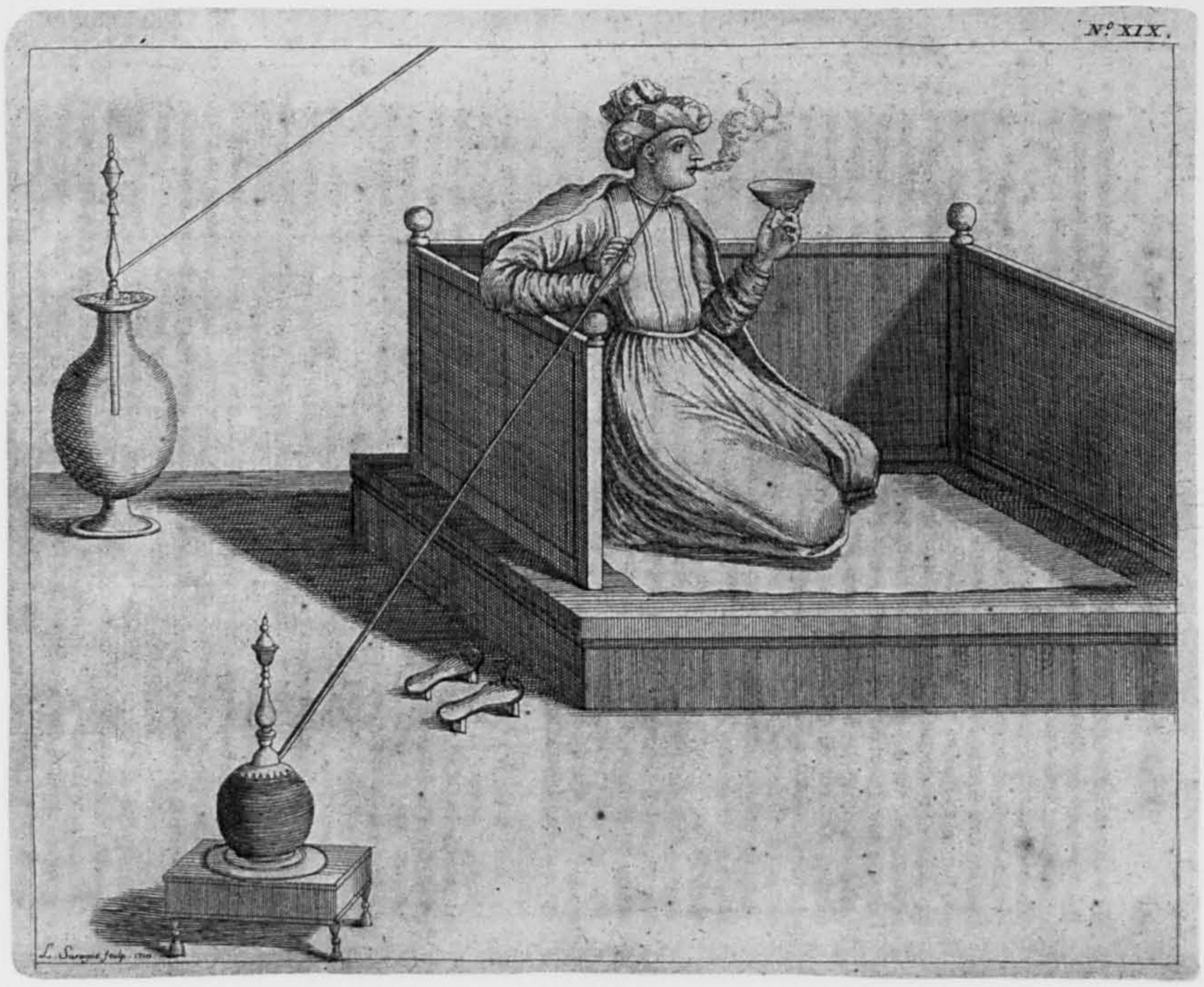
année à Amsterdam et Londres, cette dernière sous le titre: *Journal du Chevalier Chardin en Perse, et aux Indes-Orientales par la Mer-Noire.* Ces éditions ne contiennent toutefois que le récit du voyage de Paris à Ispahan. Les premières éditions complètes paraissent à Amsterdam, en 1711, chez Jean-Louis Delorme: l'une en trois volumes in-quarto, l'autre en dix volumes in-12, ornées de 79 planches, mais elles sont expurgées: « De Lorme (...) auroit pu les donner tels qu'on les donne aujourd'hui; mais des raisons personnelles l'en empêchèrent. Il avoit été mis à la Bastille dans un de ses Voyages à Paris; & ayant dessein de retourner en France avec la meilleure partie de son Edition, il en retrancha tous les endroits qu'il s'imagina pouvoir lui attirer des affaires. » [25]

Dans l'édition de 1735, établie par des libraires hollandais qui avaient acquis les manuscrits et les cuivres de Chardin, les passages retranchés sont rétablis. Ils figurent entre crochets.

On considère aujourd'hui que l'édition de référence des œuvres de Chardin est celle publiée par L. Langlès en 1811, à Paris, chez Le Normant, composée de dix volumes in-octavo.

La Bibliothèque publique et universitaire possède l'édition de 1735, publiée à Amsterdam, d'où sont tirés les extraits de cet article.

Costume masculin persan, gravé par L. Surugue, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 3, pl. XXII, détail, entre pp. 66-67, taille-douce.



« Manière de prendre du tabac en Perse », gravé par L. Surugue, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 3, pl. XIX, entre pp. 16-17, taille-douce.
Les fumeurs « font passer la fumée dans une bouteille d'eau. (...) Ils appellent ces sortes de pipes, Callion (...) » (p. 16).

Chardin, John. – *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient:* *enrichis de figures en taille-douce, qui représentent les antiquités & les choses remarquables du païs.* – Nouvelle édition augmentée du *Couronnement de Soliman III* & d'un grand nombre de passages tirés du manuscrit de l'auteur, qui ne se trouvent point dans les éditions précédentes. – A Amsterdam : aux dépens de la Compagnie, 1735. – 4 vol. ; 4° (26 cm)

T. 1 : *Contenant le Voyage de Paris à Ispahan.* – [16], 390 p., XVIII f. de pl. : front.

T. 2 : *Contenant une Description particulière d'Ispahan & la relation des deux voyages de l'auteur, d'Ispahan à Bander-Abassi.* – [3], 359 p., f. de pl. XXXIV-LXXVIII

T. 3 : *Contenant une Description générale de l'Empire de Perse & les descriptions particulières des sciences & des arts qui y sont en usage, du gouvernement politique, militaire & civil.* – [8], 437 p., f. de pl. XIX-XXXIII : front.

T. 4 : *Description de la religion des Persans & le Couronnement de Soliman III.* – [2 bl.], [6], 324, [57] p., f. de pl. LXXIX

Le récit des voyages prend fin à la p. 203 du t. 4. Les pages 205-324 contiennent *Le couronnement de Soliman III, roi de Perse, et ce qui s'est passé de plus mémorable dans les deux premières années de son règne* traduit par Chardin d'après un traité d'histoire persane rédigé par Mirza-Chefi (page de titre et pièces liminaires spéciales). Ce texte avait déjà été publié séparément en 1671, après le premier retour de Perse de Chardin.

Costume masculin persan, gravé par L. Surugue, in Jean Chardin, *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 3, pl. XXII, détail, entre pp. 66-67, taille-douce.

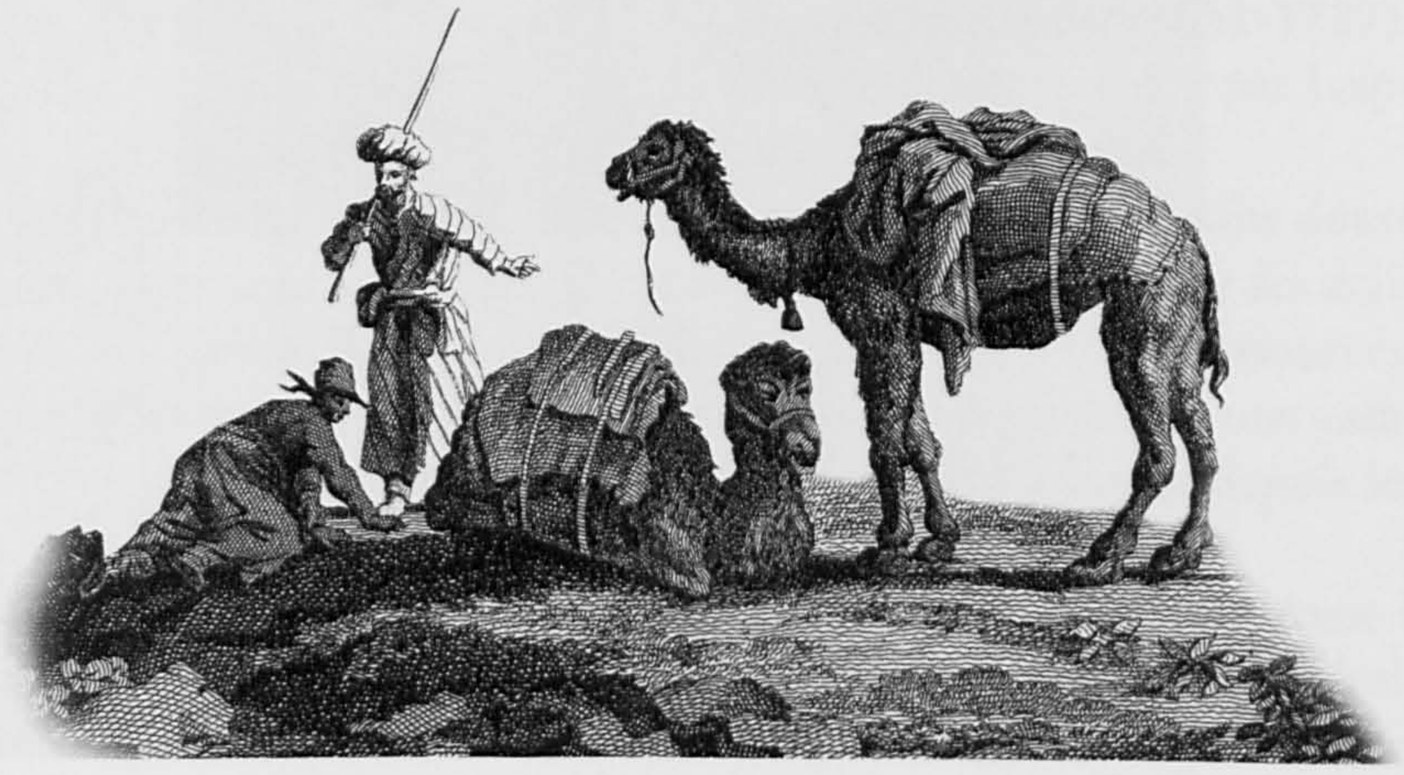
BPUN ZR 266

Largement diffusée en Europe dès le début du XVIIIe siècle, l'œuvre de Chardin figurera dans toutes les grandes bibliothèques publiques et privées. Elle jouera un rôle prépondérant dans la connaissance de la Perse et du Moyen-Orient et fécondera la pensée des Lumières. Les philosophes et les écrivains y trouveront des arguments pour critiquer la royauté et son despotisme. Montesquieu s'en inspirera pour écrire ses célèbres *Lettres persanes.*

DOMINIQUE DE MONTMOLLIN

NOTES

1. Texte gravé sur un palais d'Ispahan, in Chardin, Jean, *Voyages du chevalier Chardin en Perse, et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, Aux dépens de la Compagnie, 1735, t. 2. pp. 96-97.
2. Yerasimos, Stéphane, «Introduction», in Chardin, Jean, *Voyage de Paris à Ispahan*, Paris, La Découverte/Maspero, 1983.
   L'introduction de S. Yerasimos est une des sources principales de cette brève présentation des voyages de Chardin.
3. Chardin, Jean, *Voyages du chevalier Chardin en Perse, et autres lieux de l'Orient, op. cit.*, tome I, p. 1.
4. *Ibid.*, p. 2.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*, p. 11.
8. *Ibid.*, p. 41.
9. *Ibid.*, p. 49.
10. *Ibid.*, p. 50.
11. *Ibid.*, p. 116.
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*, p. 197.
14. *Ibid.*, p. 256.
15. *Ibid.*, p. 296.
16. *Ibid.*, p. 299.
17. T. 2, p. 1.
18. Préface, t. 1, p. 2.
19. T. 2, p. 21.
20. *Ibid.*, p. 140.
21. *Ibid.*, p. 197.
22. *Ibid.*, p. 200.
23. *Ibid.*, pp. 224-226.
24. *Ibid.*, p. 258.
25. «Avertissement», in Chardin, Jean, *Voyages du chevalier Chardin en Perse, et autres lieux de l'Orient, op. cit.*, t. 1.



VOYAGE
AU
LEVANT,

C'eſt-à-dire,

Dans les Principaux Endroits de

L'ASIE MINEURE,

Dans les Iſles de

CHIO, RHODES, & CHYPRE &c.

De même que dans les plus Conſiderables Villes

D'EGYPTE, DE SYRIE,

Et de la

TERRE SAINTE;

Enrichi de plus de

Deux Cens Tailles-douces,

Où ſont repréſentées les plus célébres Villes, Païs, Bourgs, & autres choſes dignes de remarque, le tout deſſiné d'aprés nature:

Par CORNEILLE LE BRUN.

Magnet fecit

Ostwaldt. 1784.

Se Vend *A PARIS,*

Chez GUILLAUME CAVELIER,

Ruë St. Jacques à la Fleur de Lys d'Or. 1714.

Un artiste peintre néerlandais sur les routes d'Orient[1]

Corneille Le Brun, peint par Godfrey Kneller, gravé par G. Valck, in Corneille Le Brun, *Voyage au Levant*, Paris, Guillaume Cavelier, 1714, portrait en frontispice, taille-douce.

Cornelis de Bruijn ou Corneille Le Brun
(La Haye, vers 1652 – Utrecht, vers 1726/27)

Corneille Le Brun est un des plus grands voyageurs de son époque. Il passe un tiers de sa vie, soit vingt-sept ans, à découvrir le monde, au cours de deux grands voyages, l'un en Italie, en mer Egée et au Proche-Orient (1674-1693), l'autre en Russie, en Perse et dans les Indes néerlandaises (1701-1708).

On sait peu de chose de sa vie, hormis les périodes de voyages qu'il évoque dans ses deux grands ouvrages: *Reizen van Cornelis de Bruyn, door de vermaardste Deelen van Klein Asia* (1698) et *Reizen over Moskovie, door Persie en Indie* (1711).

Né dans un pays ouvert sur le monde grâce à son commerce maritime, Corneille Le Brun rêve très tôt de voyages. Dans cette perspective, il prend des leçons de dessin auprès du peintre Theodoor van der Schuer (1634-1707), considérant que rien n'est plus nécessaire «à un voyageur, qui veut retirer quelque fruit de ses voyages, que de sçavoir dessiner, afin de s'imprimer par ce moien plus profondement les choses dans l'esprit, & de se les pouvoir remettre devant les yeux en tout temps»[2].

Son objectif initial est de découvrir l'Italie et en premier lieu Rome, destination obligée dans la vie et la formation de tout artiste européen. Il s'y rend avec son collègue Pieter van der Hulst (1651-1727). Partis de La Haye le 1er octobre 1674, les deux amis passent par Leipzig, Vienne, Florence et arrivent à Rome le 22 décembre.

Le Brun reste deux ans et demi dans la Ville éternelle, sans doute pour perfectionner son art. Il est cependant très discret sur ses activités: on ignore où il travaille, où il loge et quelles sont ses ressources. Il ne relève guère que son admission à la Société Bentveugels, une «académie» d'artistes flamands et néerlandais, active à Rome depuis les années 1620.

Il donne aussi fort peu de détails sur les onze mois qu'il passe à Livourne (29 juin 1677-10 juin 1678) dans l'attente d'un bateau hollandais pour Smyrne (Izmir). Cette ville portuaire était apparemment

sans grand intérêt pour un artiste mais certainement digne d'attention pour un espion hollandais qui pouvait y observer les manœuvres de la marine française à une époque où la France et les Pays-Bas étaient en guerre. D'où l'idée que Le Brun était peut-être investi d'une mission de cette nature. Cette hypothèse, émise par un historien néerlandais[3], pourrait expliquer comment l'artiste s'était procuré les moyens de financer son premier voyage.

Le 10 juin 1678, il s'embarque enfin pour le Proche-Orient.

Il voyagera pendant sept ans au Levant, visitant notamment plusieurs îles de la mer Egée, Constantinople (Istanbul), l'Egypte et la Palestine.

A cette époque, il traîne une singulière réputation, celle d'avoir été l'assassin de Johan de Witt (1625-1672), grand-pensionnaire de Hollande.

Le 10 novembre 1684, il débarque à Venise où il se met au service du peintre bavarois Johann Karl Loth ou Carlotto (1632-1698). Il séjourne huit longues années dans la ville des doges avant de regagner La Haye, le 19 mars 1693, après dix-neuf ans d'absence.

Grâce aux expériences acquises à l'étranger, Le Brun est désormais reconnu dans son pays. Ses dessins, ses aquarelles, ses peintures lui ouvrent les portes de la Confrérie Pictura, une société de La Haye regroupant des artistes et des amateurs d'art et surtout l'Accademie van de Teyken-Const, soit l'Académie royale des beaux-arts des Pays-Bas. Son œuvre artistique fait aussi l'admiration des curieux et des savants, tels Gisbert Cuper, bourgmestre de Deventer, et Nicolas Witsen (1641-1717), bourgmestre d'Amsterdam, un homme érudit et fortuné. Tous deux l'encouragent apparemment à publier le récit de son voyage accompagné de planches gravées d'après ses dessins. L'ouvrage paraît en 1698 sous le titre *Reizen van Cornelis de Bruyn, door de vermaardste Deelen van Klein Asia.* Il est rapidement traduit et publié en français (*Voyage au Levant*, 1700) puis en anglais (*Travels in the Principal Parts of Asia Minor*, 1702).

En 1700, Le Brun visite Londres où Godfrey Kneller fait son portrait.

Stimulé par le succès de son livre, encouragé par Nicolas Witsen qui disposait en Europe et dans le monde d'un immense réseau de connaissances et d'amitiés, Le Brun se décide à entreprendre un second voyage dans des contrées plus lointaines et moins connues. Il repart le 28 juillet 1701.

Pendant huit ans, il parcourt la Russie, la Perse et les Indes néerlandaises. De retour à La Haye, le 24 octobre 1708, il prépare son

▷
Constantinople, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyage au Levant*, Paris, Guillaume Cavelier, 1714, vue depuis Galata, pl. 22 A, entre pp. 38-39, taille-douce.
A: Palais du sultan (actuellement Topkapi); 1: Eglise Sainte-Sophie; 2: Mosquée du sultan Achmet.

1
2
A
B
L
M
12

second ouvrage publié en 1711 ; la première traduction française paraît en 1718 sous le titre *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse, et aux Indes occidentales*. Paru en pleine guerre, concurrencé par les relations de Jean Thévenot et de Jean Chardin, l'ouvrage n'a pas le même succès que le précédent. En outre, on reproche à son auteur l'inexactitude de certains de ses dessins, dont ceux de Persépolis qui ne ressemblent pas à ceux de ses prédécesseurs. L'artiste-voyageur répond à ces critiques par un pamphlet convaincant, publié à Amsterdam en 1714, dirigé principalement contre Engelbert Kaempfer et Jean Chardin : *Aenmerkingen Over de Printverbeeldingen van de Overblijfzelen van het Oude Persepolis*.

Des difficultés financières assombrissent les dernières années du voyageur qui est heureusement recueilli par un ami fortuné, David van Mollen, à Zijdebalen où il s'éteint en 1726 ou 1727.

Le premier voyage (1674-1693)

Après son long séjour en Italie, Le Brun s'embarque à Livourne le 10 juin 1678 sur un des deux vaisseaux de guerre escortant une importante flotte marchande néerlandaise. Le 17 juin, il est à Smyrne où il est bien reçu par le consul néerlandais. Il passe six mois dans cette ville d'où il fait une excursion à Ephèse, avant de gagner Constantinople à pied (14 décembre). Il séjourne un an et demi dans la capitale de l'Empire ottoman en explorant ses environs. Son livre est étrangement muet sur la manière dont cette étape s'est déroulée. Le Brun se borne à dire qu'il a souffert à Constantinople d'une dangereuse maladie pendant huit mois. Pour décrire la ville, il compilera divers ouvrages de voyage, dont la *Relation nouvelle d'un voyage de Constantinople* de Guillaume J. Grelot (1680) et le *Voyage au Levant* de Jean Thévenot (1664) disponible dans une version néerlandaise publiée en 1682. Le 1er juillet 1680, il quitte Constantinople en bateau et retourne à Smyrne, profitant de visiter les ruines de Troie.

Le Brun reprend la mer en février 1681 avec son compatriote Rogier van Cleef dans l'intention d'aller en Terre sainte. Après des escales à Scio (Chios) et à Rhodes, les deux voyageurs atteignent Tyr. Des vents contraires les dirigent ensuite sur Damiette (31 mars) à l'embouchure du Nil. Le Brun se résout alors à visiter l'Egypte et y restera trois mois et demi. Il s'installe au Caire où il est accueilli par le consul de Venise, Baptista Tarelli, qui représente les intérêts néerlandais. Une excursion préparée par ce dernier, le 27 mai, lui permet de découvrir les pyramides de Gizeh et le célèbre sphinx alors à moitié ensablé. Sa curio-

Pages 82-83 :
« Tabula geographica continens vestigia et processum itineris tam Maritimi quam Terrestri Cornelii de Bruin », anonyme, in Corneille Le Brun, *Voyage au Levant*, Paris, Guillaume Cavelier, 1714, entre pp. 1-2, taille-douce.
Carte indiquant l'itinéraire des voyages de Corneille Le Brun et les lieux visités.

VENETIÆ
Citta Nova
GOLFO di VENETIA
Ravenna
Ancona
Pomò
Cusa
Tivoli
ROMA
Frascati
Lago Albano
Terracina
Gaeta
Garigliano fl.
Volturno fl.
Capua
NAPOLI
Ischia
Monte Grego
Stromboli
Panaſi
Faro di Meſſina
Milazzo
Meſſina
SICILIA
C. di Sparti vento
C. dell Armi
Malta
C. Monte S. Angelo
Soaſeno
Fanu
Corfu
Paxoi
Cefalonia
Zante
Stivali
MACEDONIA
THRACIA
ROMANIA
CONSTANTI
MARE
Lemnos
Tinda
Bababarnoe
ÆGÆUM hodie
Spalmadori
Colqui
Ipſera
Negroponte
ARC
Andrea
MOREA
C. S. Angelo
Modon
C. di Matapan
Serigo ov Serigotto
Argentiera
Sifanto
Milo
CANDIA
GRÆCIA
Grotte di Vergilio
Grotte degli Cani
Monte Sulphurio
Theatro
Grotte di Sibylla
Piſcine Mirabili
Centum Cellæ
Sepolchro d'Agrippina
Monterelle
MARE MEDIT
AFRICA

Principium Itineris Maritimi ex Italia
Livorno
Siena
Ravenna
Rigo fl.
M. Fiaſcone
Viterbo
Aſtura
Capraja
Elba
Planoſa
M. Chriſto
ROMA
Lago Albano

PONTUS EUXINUS
TABULA GEOGRAPHICA
Continens
Vestigia et Processum Itineris
Tam Maritimi, quam Terrestris
CORNELII de BRUIN
NATOLIA
ASIA MINOR
MEDITERRANEUM
PARS
ÆGYPTUS
ARABIA DESERTA
CYPRUS
Famagusta
Nicomedia
Nicea
Magnesia
Palemout
Batsilemme
Corante Arbory
Rhodus
Scio
Chalcedon
Scutari
Migalis
Sigerlock
Meerkagi
Manderheia
Barnabachi
Iakatsurie
Meander fl.
attalia
C.Christiano
C.Pisami
C.Baffa
C.della Graeca
Tripolis
Tortosa
Tyrus
Sidon
Tripoli
Mare Galilææ
Mare Mortuum
Jerusalem
Ramla
Jaffa
Gaza
Damiate
Mare Morto
Alexandria
Rozette
Boulak
CAIRO
Piramides
Mitgahnir
Semenut
Foya
Matarea
Cairo Vecchia
MARE RUBRUM
Nilus flu
Bursglis fl
Tiena
Begas
ALEXANDRETTE
ó SCANDERONE
Beylan
Maruane
Stagmant
Aniaar
ALEPPO
Lajazzo
C Ganfir
Kisfin
Iser Sjoor
TADMOR
Bedana
Baloye
Jobelin
Orontes flu
Euphrates
M. Libanon
Ipsarey
Mascel
Broula
Kaissar Bajas
Cythieria
Cobeb
Bedisda
Bonladron
Benob
Sterenia
Karideneb
Soud
Subie
Souba
Samuel
Kaloye
Libie
Pianura de Nephtalim
Houxvart
Maven
Tiberias
Sabbato
Eynet-tessaar
Fineslar
Isralon
Sihon
Debora
Eymaeym
Wadisiem
Sefora
Sabulon
Bedenie
Tieri
Columna Pompei

TABULA GEOGRAPHICA
Continens
Vestigia et Processum Itineris
Tam Maritimi, quam Terrestris
CORNELII de BRUIN
PONTUS EUXINUS
NATOLIA
ASIA MINOR
MARE MEDITERRANEUM
AFRICA PARS
MARE RUBRUM
ARABIA DESERTA
CYPRUS
CANDIA
MOREA
MACEDONIA
THRACIA
ROMANIA
CONSTANTINOPOLIS
ROMA
NAPOLI
SICILIA
Messina
Negroponte
Ægæum hodie
Magnesia
Damiate
Cairo
Ægyptus
Alexandria
Tripolis
Mare Galilææ
Mare Mortuum
Aleppo
Tadmor
Alexandrette
Scanderone
Principium Itineris Maritimi ex Italia
Livorno
Roma

sité l'amène à explorer l'intérieur de la pyramide de Chéops où l'étroitesse de l'entrée et des couloirs le force à se glisser péniblement à la « manière des serpents », la chandelle à la main, gêné par la poussière et le manque d'oxygène. Dans l'édifice, il fait des mesures et réalise un dessin spectaculaire de la grande galerie, apparemment le premier connu, n'hésitant pas non plus à gravir la pyramide du sommet de laquelle il réalise plusieurs croquis du site et des environs. Dans son ouvrage, il raconte cette visite avec de nombreux détails. Ses dessins sont malheureusement très approximatifs ; comme ses prédécesseurs, Le Brun accentue beaucoup la forme pointue des pyramides, à l'image, par exemple, de la célèbre planche gravée par C. Decker dans *Sphinx mystagoga*, d'Athanase Kircher, publié à Amsterdam en 1676, soit une vingtaine d'années avant la parution de son livre. Comment expliquer cette distorsion considérable ? On a peine à croire que l'artiste néerlandais ait pu se tromper à ce point. Peut-être a-t-il corrigé ses dessins au moment de les faire graver, influencé par les représentations antérieures ?

En Egypte, Le Brun consacre encore de nombreuses pages à la description du Caire et d'Alexandrie. Dans cette dernière ville, il dessine l'obélisque de Cléopâtre – aujourd'hui au Central Park de New York – en reproduisant fidèlement ses hiéroglyphes.

Avec la description de l'Egypte, sa relation prend un tour nouveau : elle s'ouvre largement aux expériences et aux réflexions personnelles.

Le Brun quitte l'Egypte le 14 juillet 1681 : de Damiette, il gagne Jaffa en bateau. La peste l'empêche cependant de poursuivre immédiatement son voyage sur Jérusalem qu'il n'atteindra que le 17 octobre après une étape à Rama (Ramla). A Jérusalem, il loge dans un monastère franciscain. Il visite les lieux saints en compagnie des frères de cet ordre, chargés depuis plusieurs siècles d'escorter les pèlerins et les voyageurs occidentaux selon des itinéraires très précis et contraignants ; il dessine de nombreux paysages et monuments, souvent à l'insu des soldats ottomans. Certains de ses dessins ont valeur d'archives, car ils décrivent des lieux disparus ou profondément restaurés, tels que l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, en partie détruite par un incendie en 1808. Il passe trois jours et trois nuits dans l'édifice sans en sortir pour éviter de devoir payer chaque fois l'entrée. Sa vue de Jérusalem, depuis le mont des Oliviers qui l'occupe durant trois jours, est aussi un précieux document. A la fin du mois d'octobre, il fait une excursion à Bethléem, accompagné de deux religieux et d'un interprète. Après la Terre sainte, Le Brun se rend à Tripoli (janvier 1782) où il est reçu par le consul néerlandais pendant quatre mois. De là, il découvre le

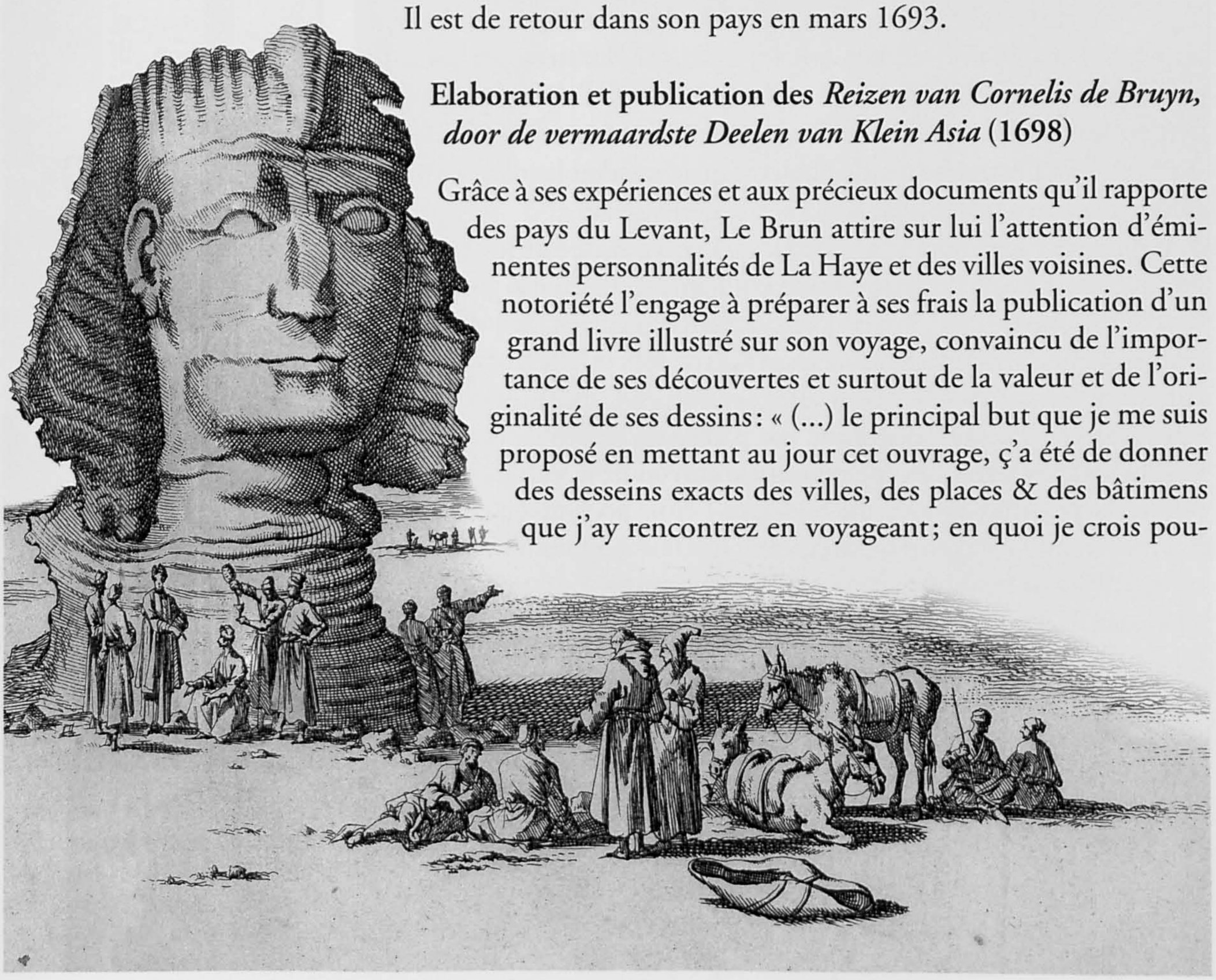
Manière dont se coiffent les « dames de Constantinople », par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyage au Levant*, Paris, Guillaume Cavelier, 1714, pl. 34, entre pp. 56-57, taille-douce.

Turc, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyage au Levant*, Paris, Guillaume Cavelier, 1714, pl. 38, entre pp. 56-57, taille-douce. « La manière ordinaire de s'habiller des Turcs est d'avoir un bonnet de velours rouge avec un Turban blanc. »

Liban, puis Nazareth et le mont Tabor, continuant ensuite son voyage jusqu'à Alep (mai 1682), dans l'intention de visiter les ruines de Palmyre. Mais il en est empêché par une tribu de bédouins. Il présentera pourtant Palmyre dans son ouvrage en se servant des observations de William Halifax, qui aura la chance de voir le site huit ans plus tard. Il illustre ces pages avec une vue des ruines, établie d'après une gravure publiée dans les *Philosophical Transactions*. Cette vue est fondée sur un immense tableau (4 mètres de longueur) de G. Hofstede van Essen acquis en 1694 par Gisbert Cuper (1644-1716) que Le Brun aura le privilège d'admirer chez le bourgmestre de Deventer.

Le 10 avril 1683, Le Brun quitte la Syrie depuis le port d'Alexandrette (Iskenderun), s'arrête brièvement à Chypre avant de gagner Smyrne où il fait encore un long séjour de seize mois. Le 10 novembre 1684, il débarque à Venise et reste huit ans dans l'atelier du peintre bavarois Johann Karl Loth ou Carlotto (1632-1698).

Il est de retour dans son pays en mars 1693.



Le sphinx de Gizeh, alors à demi ensablé, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyage au Levant*, Paris, Guillaume Cavelier, 1714, pl. 85, entre pp. 200-201, détail, taille-douce.

Elaboration et publication des *Reizen van Cornelis de Bruyn, door de vermaardste Deelen van Klein Asia* (1698)

Grâce à ses expériences et aux précieux documents qu'il rapporte des pays du Levant, Le Brun attire sur lui l'attention d'éminentes personnalités de La Haye et des villes voisines. Cette notoriété l'engage à préparer à ses frais la publication d'un grand livre illustré sur son voyage, convaincu de l'importance de ses découvertes et surtout de la valeur et de l'originalité de ses dessins: « (...) le principal but que je me suis proposé en mettant au jour cet ouvrage, ç'a été de donner des desseins exacts des villes, des places & des bâtimens que j'ay rencontrez en voyageant; en quoi je crois pou-

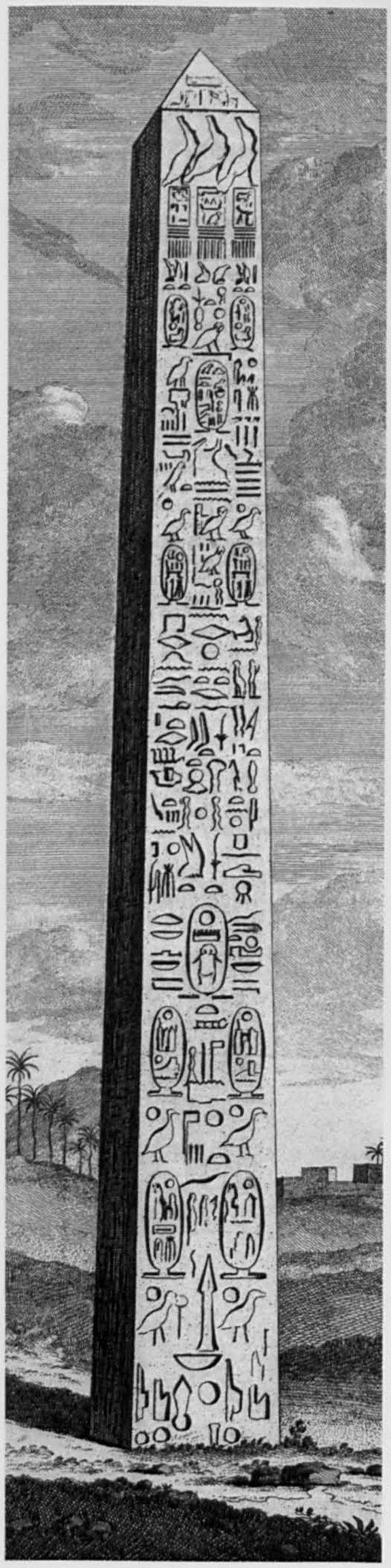
voir dire sans vanité, que j'ai fait une chose que personne n'avoit encore entrepris. Et pour ce qui regarde la justesse de mes desseins, comme ils ont été pris sur les lieux mêmes avec toute l'exactitude possible, quoi que ce fût quelquefois au grand peril de ma vie, j'ose me promettre que personne ne m'accusera de n'y avoir pas été fidéle.»[4]

S'il insiste un peu trop sur l'exactitude de ses dessins, Le Brun laisse assurément pour l'époque une iconographie remarquable et en partie nouvelle. Ses mérites sont d'autant plus grands qu'il a dû surmonter de nombreux obstacles. Un étranger ne peut dessiner librement une ville ou un paysage dans l'Empire ottoman. Il est rapidement suspecté d'espionnage à des fins militaires. En conséquence, Le Brun était souvent sur ses gardes lorsqu'il dessinait; il le faisait en cachette, utilisant des subterfuges pour dissimuler son activité.

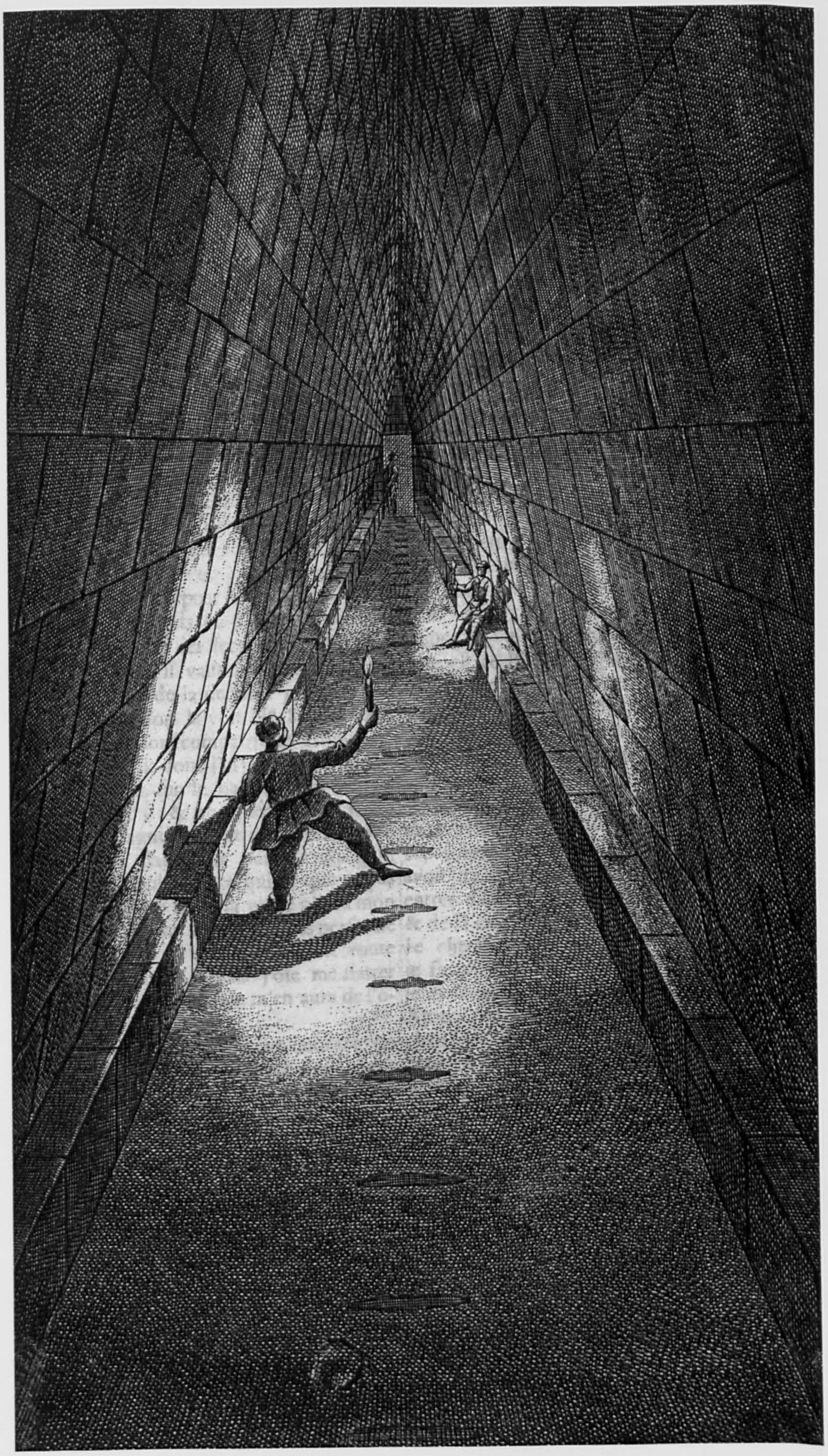
Sa vue de Rhodes s'est ainsi construite comme un puzzle: « (...) comme la ville de Rhodes est une des principales places fortes des Turcs, ma curiosité m'auroit coûté la vie si j'avois été pris sur le fait; les Turcs s'imaginant toujours que lors que les Chrétiens prennent le plan de quelqu'une de leurs places, ils n'ont point d'autre dessein que de s'en servir à leur prejudice. Le premier craion que j'en fis ne fut que sur de petits morceaux de papier, que je rassemblai dans la suite, & que je mis en ordre quand je fus sur le vaissseau.»[5]

La grande vue panoramique de Jérusalem a réclamé de nombreuses précautions et l'aide de personnes de confiance pour faire le guet: «J'allai à la Montagne des Oliviers pour dessiner la ville. L'endroit que je choisis ne fut pas celui où étoit Jesus Christ lors qu'il pleura sur elle; parce que les autres qui y sont allez avant moi l'ont toujours representée de ce côté là. J'allai donc me placer un peu plus loin vers le midi de la montagne, afin de prendre le crayon de la ville autant qu'il me seroit possible du côté du Sud-Est. J'étois accompagné de deux Religieux & du Drogeman [interprète] qui faisoient continuellement garde autour de moi, afin de n'etre vu de personne pendant que j'etois dans cette occupation. Et pour nous mieux précautionner, nous avions toujours aupres de nous une petite corbeille pleine de ce qu'il faut pour faire un repas, & nous faisions semblant de manger & de boire dès que nous voiyons quelqu'un approcher de nous, ce qui nous arrivoit quelque fois.»[6]

Si l'on considère les efforts que l'artiste a dû déployer pour établir ses dessins, on comprend l'importance qu'il leur accorde dans son ouvrage, sans regarder à la dépense. En effet, Le Brun n'hésite pas à faire graver quelque deux cents dessins, dont certaines vues de ville, de très grande dimension, sur plusieurs plaques. Les vues de Moscou



L'obélisque de Cléopâtre, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyage au Levant*, Paris, Guillaume Cavelier, 1714, pl. 98, entre pp. 240-241, détail, taille-douce.



La grande galerie de la pyramide de Chéops, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyage au Levant*, Paris, Guillaume Cavelier, 1714, pl. 84, entre pp. 194-195, taille-douce.

L'église du Saint-Sépulcre, intérieur, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyage au Levant*, Paris, Guillaume Cavelier, 1714, pl. 144, entre pp. 288-289, taille-douce.
« Au milieu de l'église & directement sous le Dôme (...) il y a un petit temple où est le sépulcre de Jésus-Christ. » (p. 288)

et d'Ispahan atteignent ainsi 187 cm de longueur sur 28,5 de hauteur et sont gravées sur trois plaques de 62,5 cm de longueur. Ces planches sont bien sûr pliées. Non signées, elles ont été réalisées apparemment dans le célèbre atelier de Jan Luyken, à La Haye. Le texte a été imprimé par Hendrik Krooneveld, un typographe de Delft.

Muni d'un privilège du gouvernement, l'ouvrage paraît en 1698 sous le titre de *Reizen van Cornelis de Bruyn, door de vermaardste Deelen van Klein Asia.*

Afin de limiter les risques, Le Brun vend l'ouvrage en souscription. Les acheteurs paient ainsi l'ouvrage à l'avance. Pour les inciter à se procurer l'ouvrage en quantité, il propose un rabais sur des commandes de sept exemplaires. Les noms des souscripteurs sont mentionnés au début de l'ouvrage: au nombre de 624, ils achètent ensemble 1330 exemplaires, chiffre considérable à l'époque. Outre des libraires, les sous-

3
4
5
6
7
8
9
10
12
13
14

Légende du dépliant

Jérusalem, par Corneille Le Brun, dessiné depuis le mont des Oliviers, in Corneille Le Brun, *Voyage au Levant*, Paris, Guillaume Cavelier, 1714, pl. 143, entre pp. 286-287, taille-douce. 4 : « Eglise du Saint-Esprit sur la montagne de Sion » ; 5 : « Porte de David » ; 6. « Eglise Saint-Jacques » ; 7 : « Eglise de Saint Jean, maintenant mosquée des Turcs » ; 8 : « Tour du Château » ; 9 : « Eglise Saint-Pierre » ; 10 : « Eglise du Saint-Sépulchre » ; 11 : « La tour du Cady » ; 12 : « Eglise de la Présentation » ; 13 : « La tour des santons du Saint-Sépulchre » ; 14 : « Temple de Salomon » (Dôme du Rocher).

cripteurs sont, pour la plupart, des notables et des patriciens gravitant autour de la cour de Guillaume III d'Orange-Nassau, stathouder de Hollande, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, ainsi que des érudits et des savants fortunés.

Le succès de l'édition néerlandaise détermine l'artiste-voyageur à publier une édition française en 1700. Malgré des articles élogieux parus dans les papiers publics, cette édition s'écoule cependant très lentement.

L'exemplaire conservé à la Bibliothèque publique et universitaire appartient à une édition française ultérieure :

Brun, Corneille Le. – *Voyage au Levant:* *c'est-à-dire dans les principaux endroits de l'Asie Mineure, dans les isles de Chio, Rhodes & Chypre &c., de même que dans les plus considérables villes d'Egypte, de Syrie et de la Terre-Sainte, enrichi de plus de deux cens tailles-douces, où sont représentées les plus célèbres villes, païs, bourgs, & autres choses dignes de remarque, le tout dessiné d'après nature /* par Corneille Le Brun. – Se vend à Paris : chez Guillaume Cavelier, 1714. – [12], 408, [6] p. : ill. ; 2° (34 cm)

Traduit de : *Reizen van Cornelis de Bruyn, door de vermaardste deelen van Klein Asia, de eylanden Scio, Rhodus, Cyprus, Metelino, Stanchio, &c. mitsgaders de voornaamste steden van Ægypten, Syrien en Palestina, verrijkt met meer als 200. kopere konstplaaten, vertoonende de beroemdste landschappen, steden, &c. alles door den autheur selfs na het leven afge tekend.*

Huit planches seulement n'ont pas été dessinées par le voyageur lui-même.
Titre-frontispice allégorique dessiné par R. du Val et gravé par S. Mulder, portr. de l'auteur gravé par G. Valck d'après un tableau de Godfr. Kneller. – L'illustration (burin) se compose, en plus du titre-frontispice, du portrait de Brun et d'une carte de la Méditerranée, de 98 planches, souvent dépliantes, et de 26 images dans le texte. Les planches comprennent souvent plusieurs sujets en sorte que le nombre d'illustrations s'élève effectivement à plus de 200 (numérotées 1 à 210, mais il y a encore un petit nombre d'illustrations non numérotées). – Certaines illustrations portent des légendes gravées, parfois en latin, mais le plus souvent en italien. – Notre exemplaire porte les ex-libris manuscrits de « Magnet de Formont » (mort en 1741) et d'« Ostervald. 1784 »
Reliure en veau marbré.

BPUN Num 78.2.4

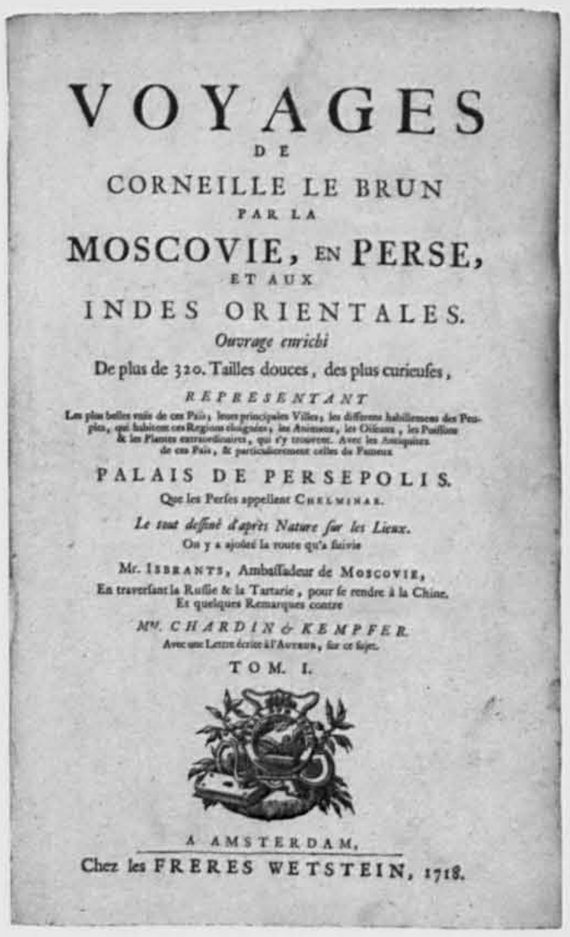
Le second voyage (1701-1708)

Le succès de son ouvrage et les sollicitations de Nicolas Witsen déterminent Le Brun à entreprendre ce second voyage dont les objectifs sont ambitieux; dans l'optique encyclopédique des grands voyages d'exploration de la fin des Lumières, Le Brun se propose de brosser des pays visités un tableau aussi complet que possible en élargissant ses observations à la nature, alors à la mode dans la société cultivée européenne: « (...) je m'appliquai, avec soin, à l'examen de plusieurs Cabinets de raretez, & appris à preparer & à conserver dans des esprits, toutes sortes d'oiseaux, d'animaux & de poissons, pour les transporter sans se corrompre. Je resolus aussi, de peindre d'après nature, sur de la toile ou du papier, plusieurs productions de la mer; des fleurs, des plantes & des fruits &c. Cependant je n'envisageois cela que comme un accessoire, mon principal but étant de découvrir les antiquitez des païs, où je passerois, & d'y ajouter quelques reflexions; d'en considerer attentivement la religion, les mœurs, les manieres, la politique, le gouvernement, & les habillemens; ce qui se pratique aux naissances, aux mariages & aux enterremens des peuples, qui habitent ces regions éloignées: Enfin, d'en examiner le terroir & les villes avec toute l'exactitude possible, pour en faire une relation fidelle à mon retour. »[7]

En Russie, Le Brun pouvait espérer travailler à la cour par l'entremise de Nicolas Witsen qui connaissait Pierre le Grand: en 1698, le bourgmestre d'Amsterdam avait accueilli le tsar lorsqu'il avait voyagé incognito en Europe.

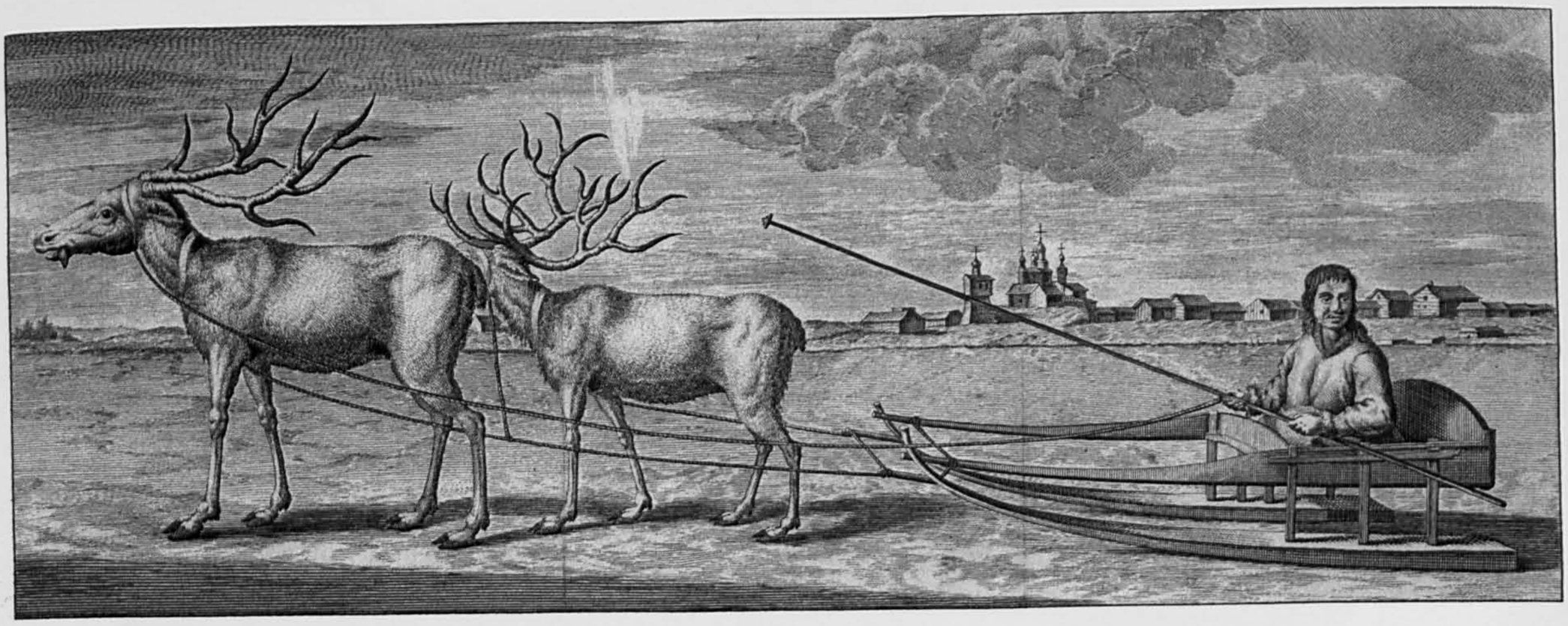
Le départ est fixé le 28 juillet 1701. La grande guerre du Nord interdit alors de gagner la Russie par la Baltique ou la Pologne. Aussi Le Brun choisit-il de se rendre à Arkhangelsk par la voie maritime du nord. Il y débarque le 3 septembre, logeant chez un de ses compatriotes. Pendant son séjour dans cette ville qui se prolonge jusqu'au 21 décembre, le voyageur fait une véritable enquête ethnographique sur une tribu de Samoyèdes, multipliant les observations sur leurs mœurs et leurs croyances. Il enrichit ses descriptions de dessins minutieux sur leur habitat et leur manière de se déplacer en traîneau. Ses portraits d'homme et de femme en costume n'ont pas seulement un intérêt documentaire, ils valent aussi par leur qualité artistique.

Le voyage d'Arkhangelsk à Moscou se fait en traîneau selon un système de relais: « Ces traineaux sont faits de maniere qu'une personne peut s'y coucher commodément. Il faut avoir son propre lit, des fourures & de bonnes couvertures pour se garantir du froid (...) & on fait couvrir le derriere du traineau de nattes, & doubler le reste de drap


VOYAGES
DE
CORNEILLE LE BRUN
PAR LA
MOSCOVIE, EN PERSE,
ET AUX
INDES ORIENTALES.
Ouvrage enrichi
De plus de 320. Tailles douces, des plus curieuses,
REPRESENTANT
Les plus belles vuës de ces Païs; leurs principales Villes; les differens habillemens des Peuples, qui habitent ces Regions éloignées; les Animaux, les Oiseaux, les Poissons & les Plantes extraordinaires, qui s'y trouvent. Avec les Antiquitez de ces Païs, & particulierement celles des Parsiens
PALAIS DE PERSEPOLIS.
Que les Perses appellent CHELMINAR.
Le tout dessiné d'après Nature sur les Lieux.
On y a ajoûté la route qu'a suivie
Mr. ISBRANTS, Ambassadeur de MOSCOVIE,
En traversant la Russie & la Tartarie, pour se rendre à la Chine.
Et quelques Remarques contre
Mrs. CHARDIN & KEMPFER.
Avec une Lettre écrite à l'Auteur, sur ce sujet.
TOM. I.
A AMSTERDAM,
Chez les FRERES WETSTEIN, 1718.

▷
« Homme samoiede », par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 1, pl. 8, entre pp. 8-9, taille-douce.
« Il est représenté tenant un boyau à la main, pour montrer qu'ils s'en nourrissent. » (p. 2)

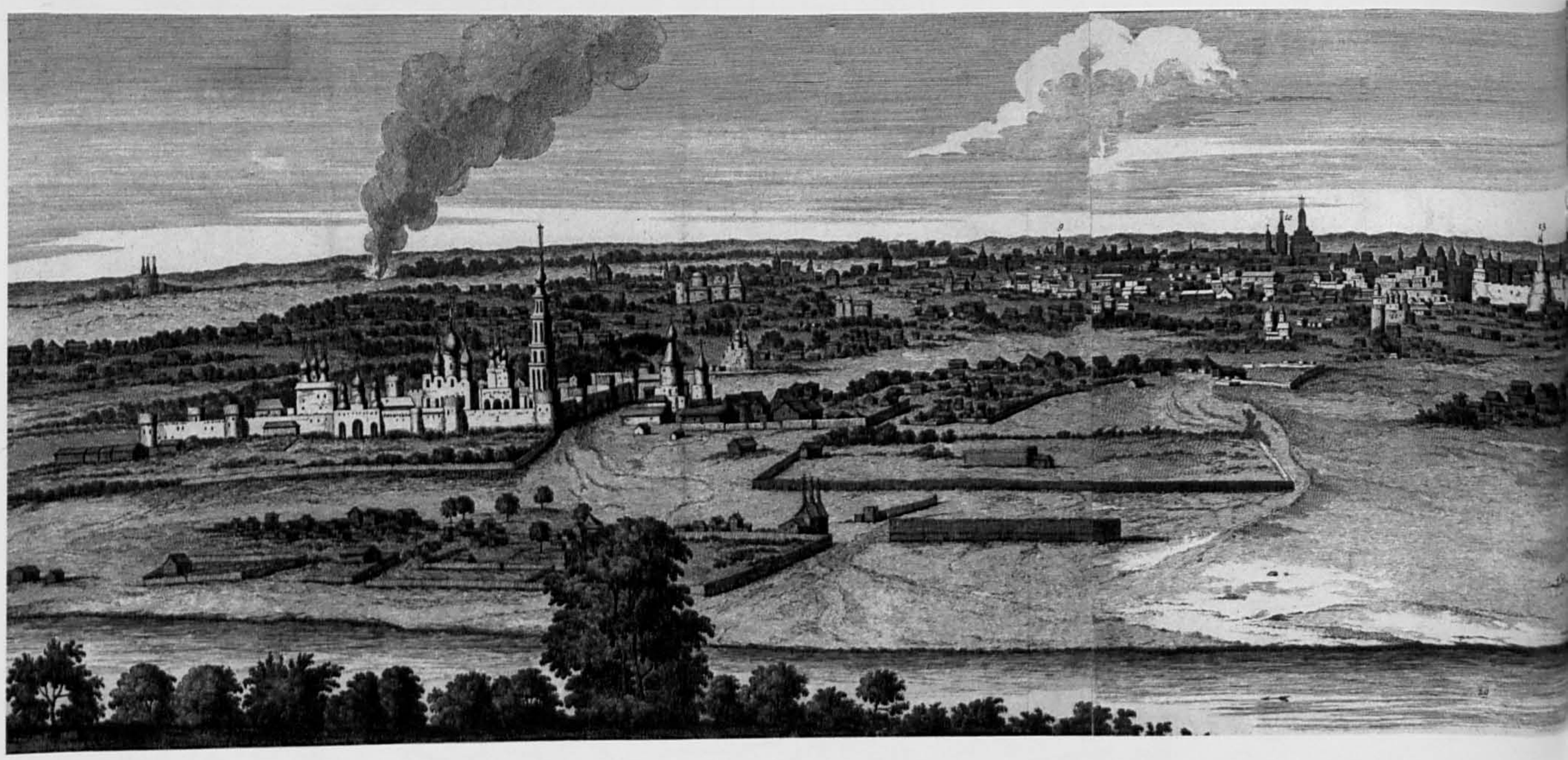
« Route d'Amsterdam à Moscow et de là à Ispahan et Gamron », par J. Keyser, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 1, face à la page 1, taille-douce.



« Traîneau des Samoiedes », par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 1, pl. 9, entre pp. 8-9, taille-douce. « Ces rennes courent avec une impétuosité, qui surpasse celle des chevaux, sans choisir un

ou de cuir, pour se mettre à couvert de la pluie & de la neige. On marche jour et nuit, chaque traineau étant tiré par deux chevaux, qu'on change de quinze en quinze *werstes*, dont cinq font une lieuë d'Allemagne. (...) On ne sort du traineau qu'une fois par jour pour manger. »[8]

Le voyageur atteint Moscou le 4 janvier 1702. Grâce à la recommandation de Nicolas Witsen, il est accueilli par le résident néerlandais Nicolaas van der Hulst qui l'introduit auprès du tsar. Informé de ses talents artistiques, le souverain l'invite à faire le portrait de ses trois nièces puis de l'impératrice et de ses filles.



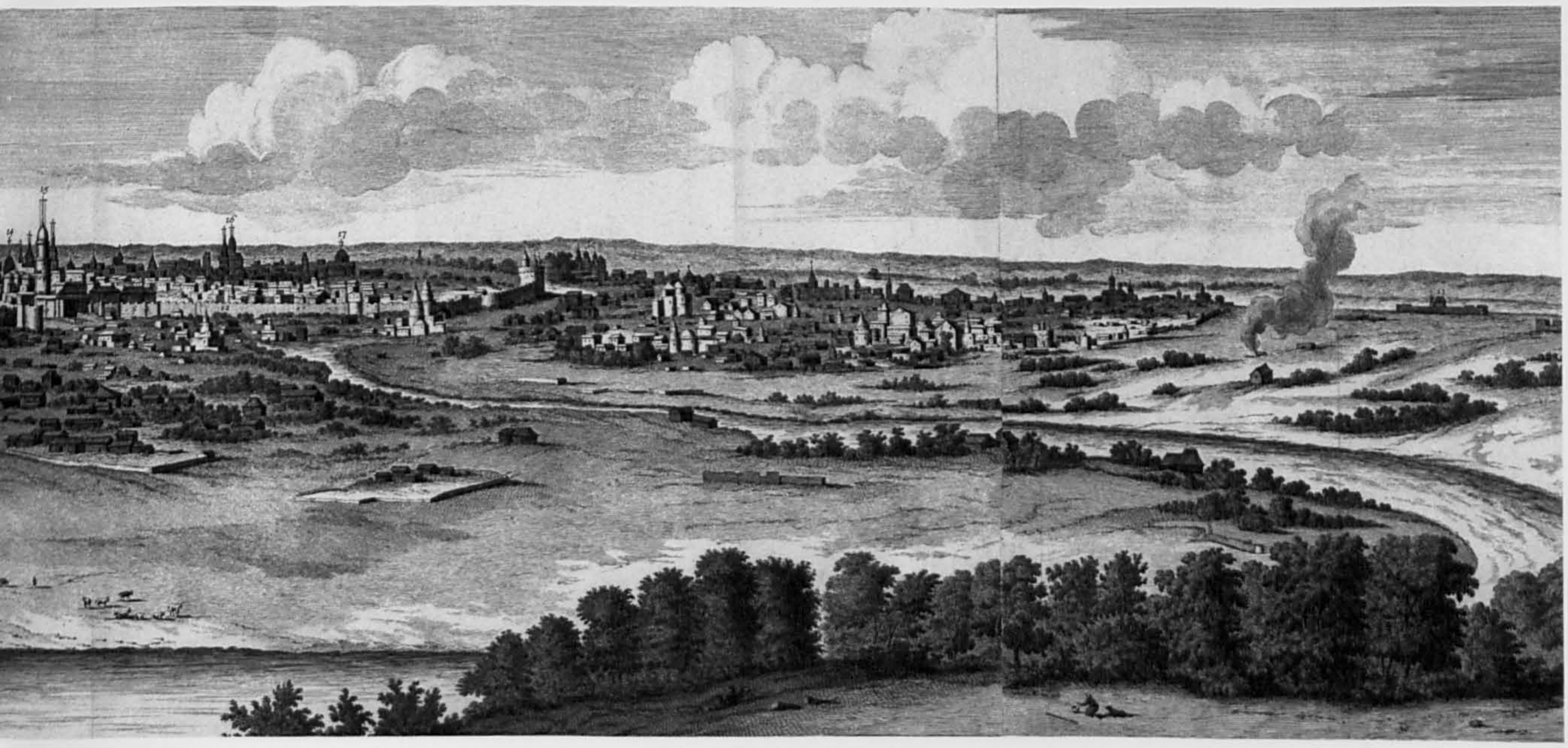
chemin battu, & passent également par tout où on les guide levant la tête de manière, que les cornes leur touchent le dos. » (p. 10)

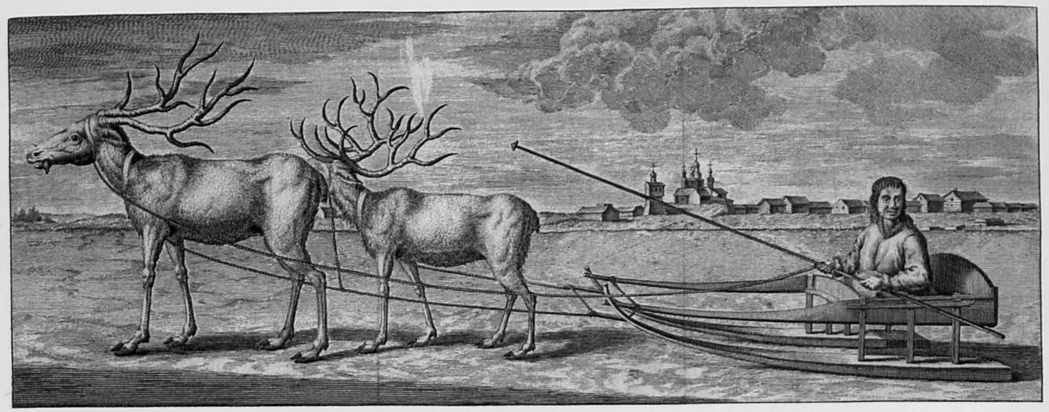
Le Brun est alors admis à la cour et participe à ses divertissements. Il accompagne le tsar dans certains de ses déplacements, notamment à Veronis (Voronezh) où le souverain a fait construire un grand chantier naval. La haute protection dont il jouit lui permet d'étudier la société russe et de dessiner de nombreux lieux, entre autres la ville de Moscou.

Au printemps 1703, Le Brun décide de poursuivre son périple et de se rendre en Perse, choisissant de rallier Astrakhan par la voie fluviale. Le 22 avril, il s'embarque en compagnie d'un marchand arménien et descend la Moskwa; le 25 avril, leur bateau navigue sur le fleuve Oka; arrivés le 5 mai à Nizhniy Novgorod, les voyageurs s'engagent sur la Volga. Au cours du voyage, Cornelis a toujours un crayon à la main, fixant sur le papier des bateaux, des paysages et surtout les villes les plus intéressantes situées le long des fleuves: parmi d'autres, Kolomna, Kazan et Samara, et bien sûr Astrakhan qu'ils atteignent le 20 mai.

L'artiste reste jusqu'au 12 juillet dans cette ville, dont il fait une description détaillée, et continue ensuite son voyage par la mer Caspienne. Le navire longe la côte, passe devant Derbent avant de débarquer le voyageur en Perse (Azerbaïdjan), à Niesaway (Nizovaya) (21 juillet). Le Brun se joint à une caravane de cent chameaux pour la suite de son expédition qui l'emmène d'abord à Samachi (Shemakha), une des plus anciennes cités commerciales sur la route de la soie. Là, il explore

Vue de Moscou, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 1, pl. 12, entre pp. 40-41, taille-douce.
Depuis le début du XVIIe siècle, Moscou a subi d'importantes transformations. On reconnaît ou on devine toutefois quelques églises et palais, dont Saint-Basile (14) dans l'enceinte du Kremlin, la tour de la Trinité, Troïtskaïa (13) et le nouveau couvent des jeunes filles (1), tout à gauche de la gravure (Novodievitchi).





« Traîneau des Samoiedes », par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 1, pl. 9, entre pp. 8-9, taille-douce. « Ces rennes courent avec une impétuosité, qui surpasse celle des chevaux, sans choisir un chemin battu, & passent également par tout où on les guide levant la tête de manière, que les cornes leur touchent le dos. » (p. 10)

ou de cuir, pour se mettre à couvert de la pluie & de la neige. On marche jour et nuit, chaque traineau étant tiré par deux chevaux, qu'on change de quinze en quinze *werstes*, dont cinq font une lieuë d'Allemagne. (...) On ne sort du traineau qu'une fois par jour pour manger. »[8]

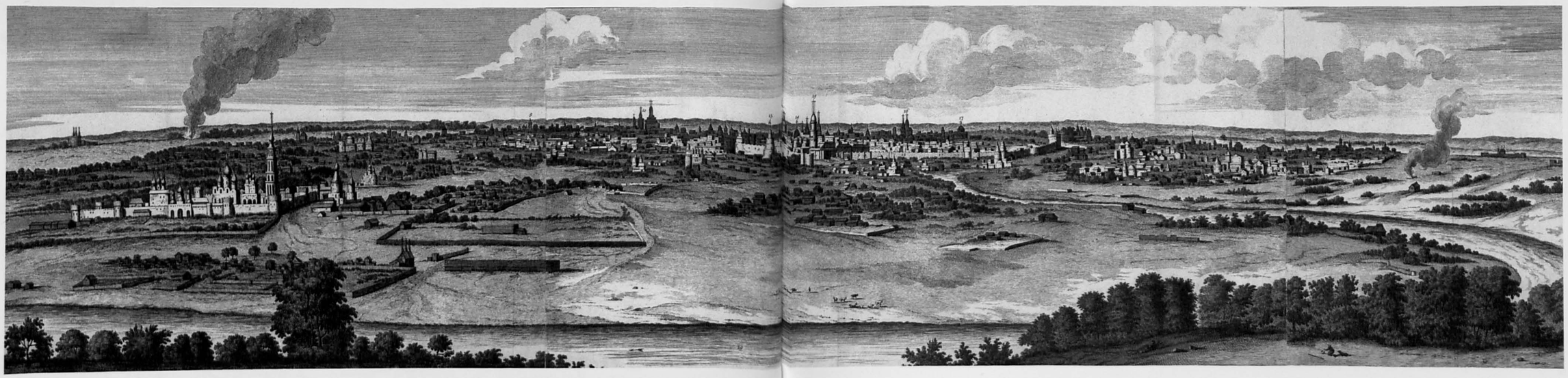
Le voyageur atteint Moscou le 4 janvier 1702. Grâce à la recommandation de Nicolas Witsen, il est accueilli par le résident néerlandais Nicolaas van der Hulst qui l'introduit auprès du tsar. Informé de ses talents artistiques, le souverain l'invite à faire le portrait de ses trois nièces puis de l'impératrice et de ses filles.

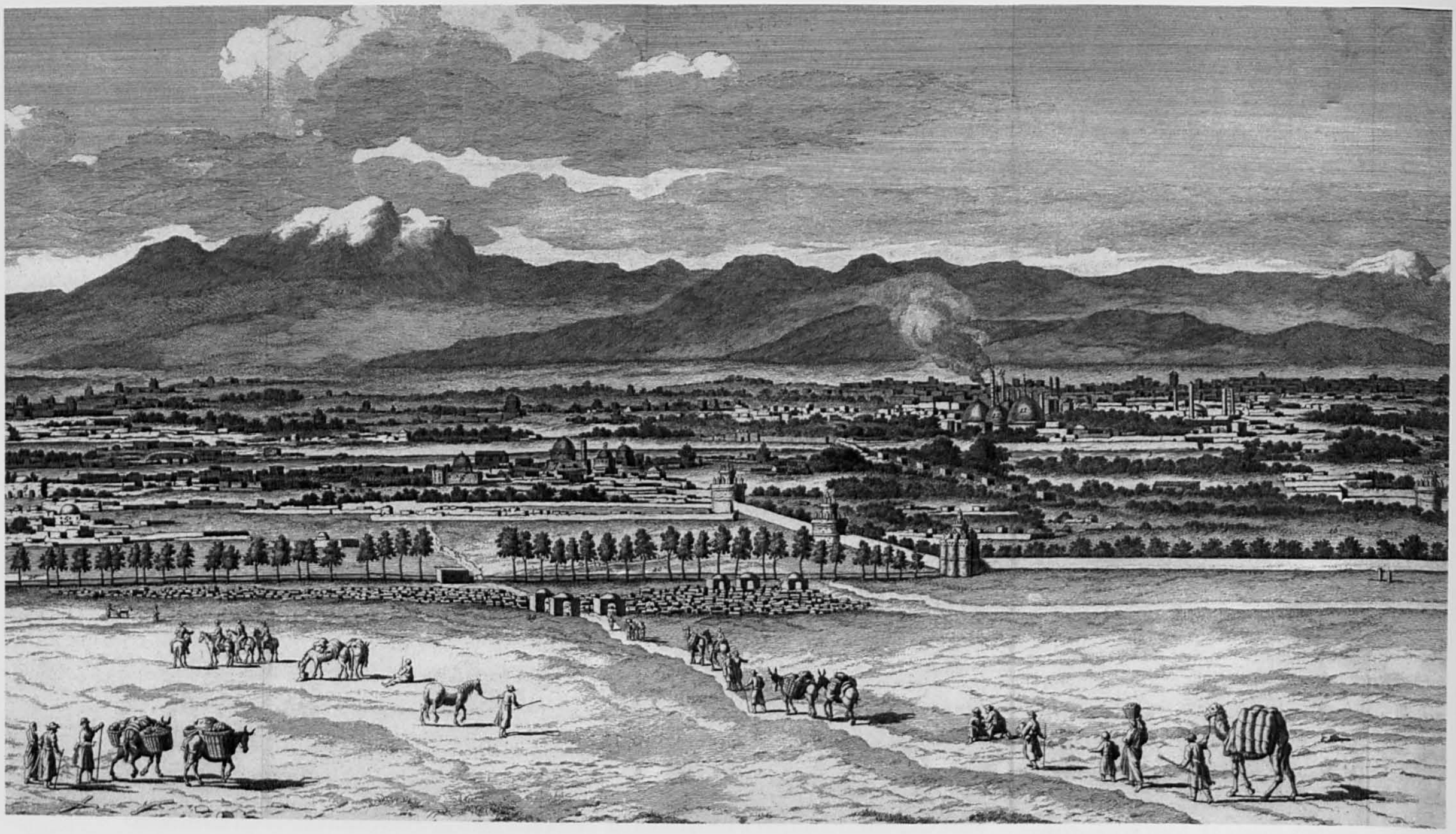
Vue de Moscou, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 1, pl. 12, entre pp. 40-41, taille-douce. Depuis le début du XVIIe siècle, Moscou a subi d'importantes transformations. On reconnaît ou on devine toutefois quelques églises et palais, dont Saint-Basile (14) dans l'enceinte du Kremlin, la tour de la Trinité, Troïtskaïa (13) et le nouveau couvent des jeunes filles (1), tout à gauche de la gravure (Novodievitchi).

Le Brun est alors admis à la cour et participe à ses divertissements. Il accompagne le tsar dans certains de ses déplacements, notamment à Veronis (Voronezh) où le souverain a fait construire un grand chantier naval. La haute protection dont il jouit lui permet d'étudier la société russe et de dessiner de nombreux lieux, entre autres la ville de Moscou.

Au printemps 1703, Le Brun décide de poursuivre son périple et de se rendre en Perse, choisissant de rallier Astrakhan par la voie fluviale. Le 22 avril, il s'embarque en compagnie d'un marchand arménien et descend la Moskwa ; le 25 avril, leur bateau navigue sur le fleuve Oka ; arrivés le 5 mai à Nizhniy Novgorod, les voyageurs s'engagent sur la Volga. Au cours du voyage, Cornelis a toujours un crayon à la main, fixant sur le papier des bateaux, des paysages et surtout les villes les plus intéressantes situées le long des fleuves : parmi d'autres, Kolomna, Kazan et Samara, et bien sûr Astrakhan qu'ils atteignent le 20 mai.

L'artiste reste jusqu'au 12 juillet dans cette ville, dont il fait une description détaillée, et continue ensuite son voyage par la mer Caspienne. Le navire longe la côte, passe devant Derbent avant de débarquer le voyageur en Perse (Azerbaïdjan), à Niesaway (Nizovaya) (21 juillet). Le Brun se joint à une caravane de cent chameaux pour la suite de son expédition qui l'emmène d'abord à Samachi (Shemakha), une des plus anciennes cités commerciales sur la route de la soie. Là, il explore





Ispahan, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 1, pl. 74, entre pp. 198-199, détail, taille-douce.

les environs, à cheval, à la découverte des temples et des tombeaux de Jediekombet (2-26 août).

La caravane passe ensuite à Ardabil (14 septembre-11 octobre) que le Brun visite de manière approfondie et où il peut admirer le célèbre mausolée de Sheikh Safi; puis Samgael (Zanjan), Chom (Qom) et Kasian (Kashan).

Durant ce voyage, Le Brun porte surtout son attention sur les curiosités historiques et archéologiques, mais s'attache aussi, de plus en plus, comme il le signale au début de son ouvrage, aux objets d'histoire naturelle: il dessine les plantes et les animaux qu'il juge dignes d'intérêt pour les Européens.

Arrivé à Ispahan le 15 novembre, Le Brun s'émerveille, à l'instar des voyageurs de son époque, de la luxuriance de la végétation qui embellit la ville grâce à une excellente irrigation: de fait, la capitale de la Perse, sous les Safavides, est une véritable ville-jardin; avec ses maisons et ses monuments environnés d'arbres, elle ressemble, selon Tavernier, «plus à une forêt qu'à une ville»[9]. Ainsi dissimulée, Ispahan est cependant difficile à dessiner. Aussi l'artiste décide-t-il

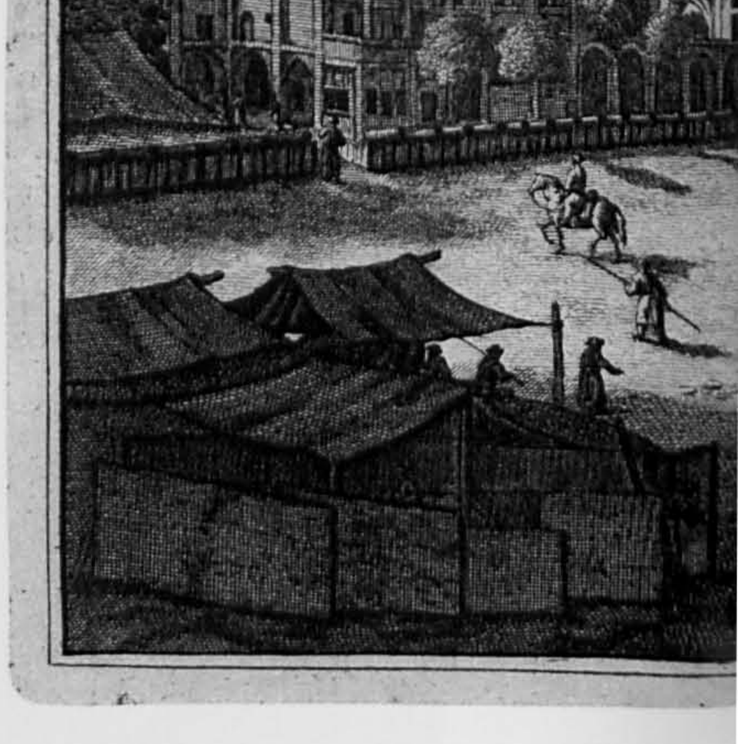
▷

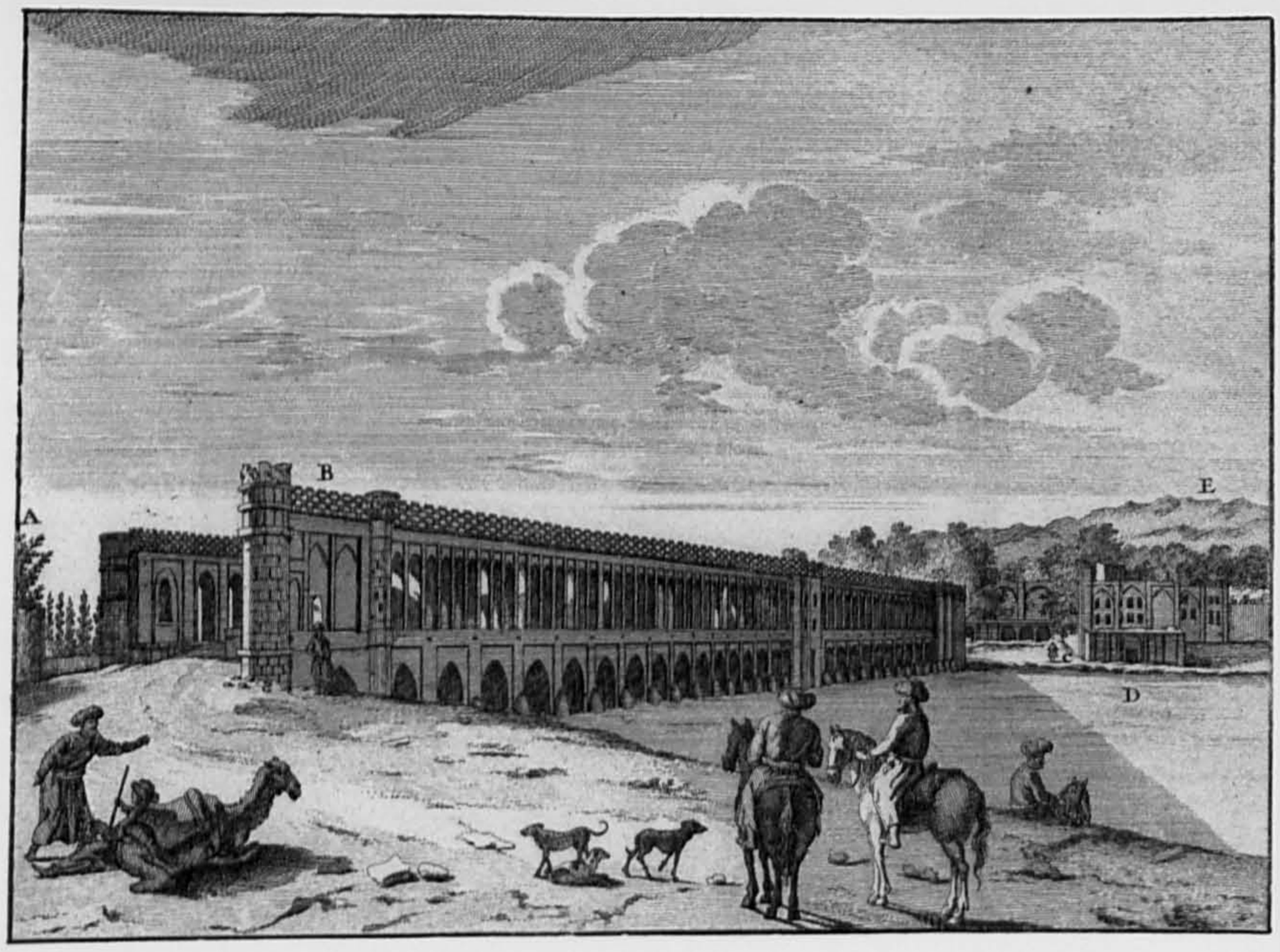
Le shah Hussein Ier (1694-1722), dessiné de mémoire par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 1, pl. 85, entre pp. 214-215, taille-douce.

d'attendre la venue de l'hiver, que les arbres soient dépouillés de leur feuilles, pour réaliser une grande vue panoramique de la cité. Mais il n'y réussit que partiellement « à cause des palmiers, des pins, des senés & des cyprès qui s'y trouvent, qui sont toujours verts »[10].

Séduit par la beauté de la ville, le voyageur y fait un séjour d'une année, protégé par le directeur de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, Cornelis Kastelein, ce qui lui permet d'en dessiner les aspects et les constructions les plus remarquables. Parmi d'autres, il représente la grande place – le Mey-douen – sous deux angles différents pour montrer les bâtiments prestigieux qui l'entourent, notamment la mosquée royale (Masjed-e-Shah), au sud, et celle de Sji-loft-olla (Masjed-e Sheikh Lotfollah) à l'est. Il ne manque pas de reproduire les jardins du roi et les ponts dont certains sont des œuvres d'art; lieux de passage, de promenade et de régulation d'eau, ceux-ci lui inspirent de superbes vues.

Outre des dessins de plantes et d'animaux, Le Brun fait aussi quelques portraits, entre autres celui du roi Hussein Ier (1694-1722), qu'il dessine de mémoire: « Le Roi avoit environ 24 ans, & n'étoit pas grand, mais bien fait & beau de visage. Je le regardai attentivement à plusieurs reprises, lorsque j'étois à *Ispahan*, pour m'imprimer son air dans l'esprit, afin de faire son portrait, auquel je réussis assez bien. Il avoit un habit d'été, mais je le peignis en habit d'hyver, qui est beaucoup plus magnifique. »[11]





« Pont d'Allawerdie-Cham », par Corneille le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 1, pl. 78, entre pp. 202-203, taille-douce.
Le pont d'Allâhverdi-Khân ou le pont aux trente-trois arches a été construit en 1602 sous le règne d'Abbas Ier le Grand.

« Le Mey-Doen », grande place d'Ispahan, prise depuis l'est, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 1, pl. 76, entre pp. 198-199, taille-douce.
On distingue notamment le « Talael Ali-Kapie » soit le Théâtre (A), la mosquée du Sheik Lotfolah (B), le pavillon des machines (C) et la maison des instruments de musique (D).

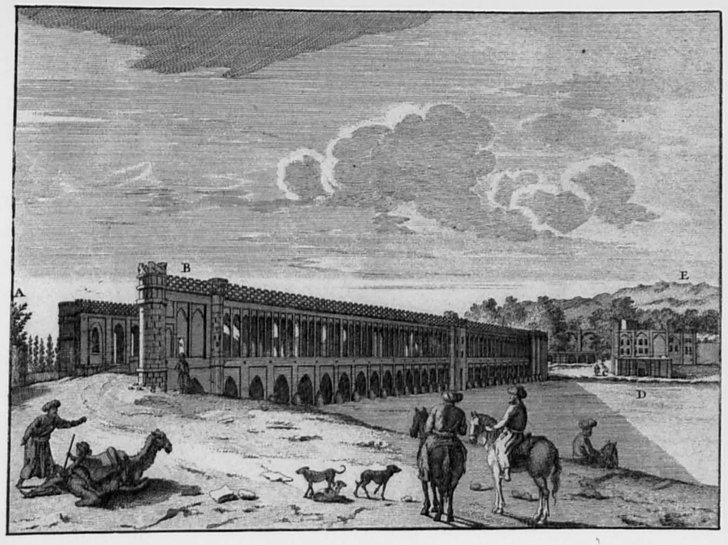
Le 26 octobre 1704, Le Brun quitte Ispahan pour Persépolis, l'ancienne capitale de l'Empire perse achéménide, détruite en partie par Alexandre le Grand en 331, dont les ruines s'élèvent sur une terrasse monumentale dans la plaine de Marvdasht, au pied de la montagne Kuh-e Rahmat. Le site se compose de plusieurs bâtiments hypostyles construits pour la plupart au Ve siècle av. J.-C. par Darius, Xerxès Ier, Artaxerxès Ier et Artaxerxès II. Assez bien conservés, les temples suscitent depuis longtemps la curiosité des archéologues et des savants occidentaux intrigués en particulier par les caractères anguleux, non encore déchiffrés, gravés sur certains murs. On doit à Engelbert Kaempfer le nom de cunéiforme donné aujourd'hui à cette écriture.

Avant Le Brun, le site avait été visité par de nombreux voyageurs dont certains, tel Chardin, avaient relevé la splendeur. Mais il restait

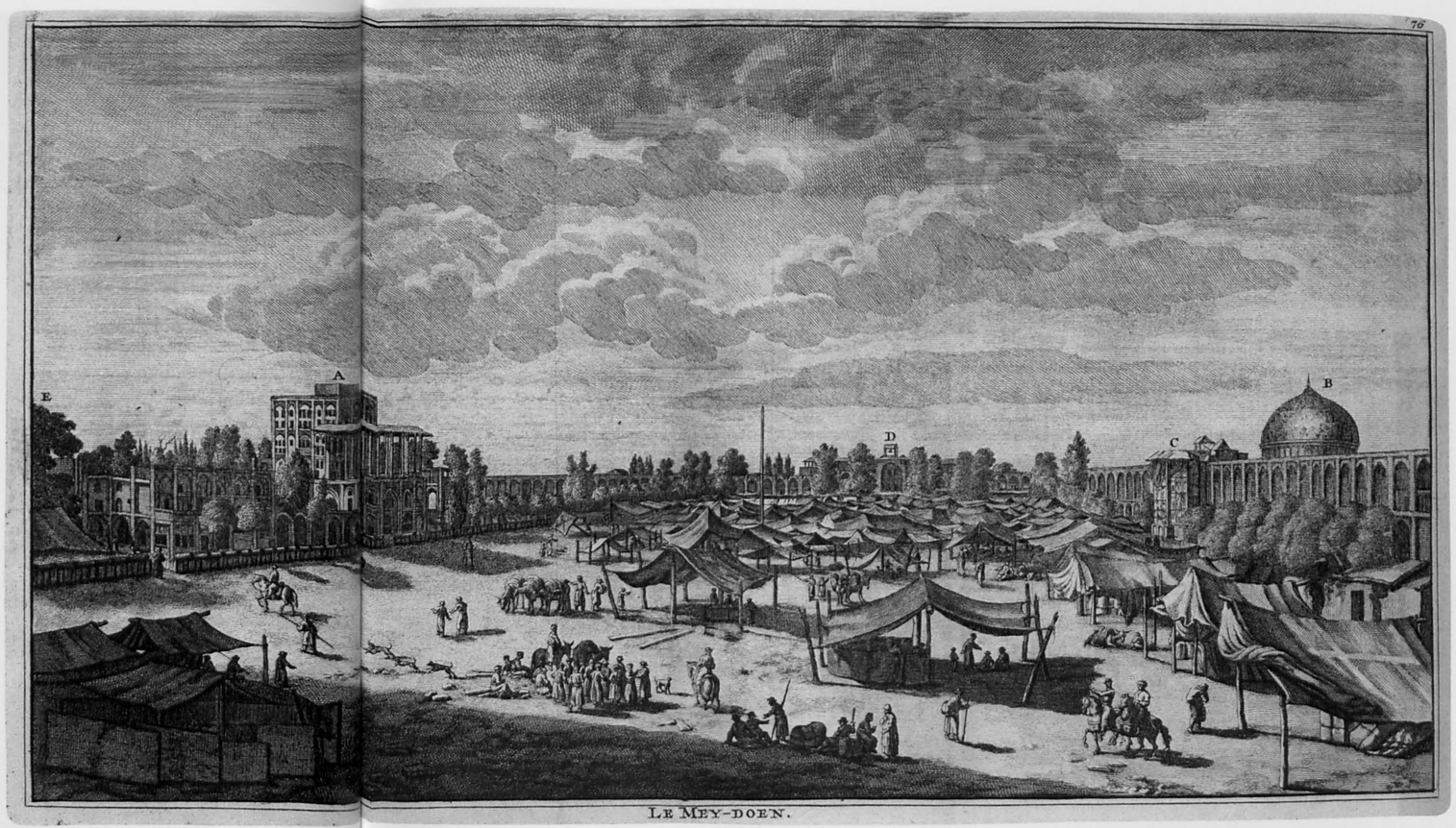
d'attendre la venue de l'hiver, que les arbres soient dépouillés de leur feuilles, pour réaliser une grande vue panoramique de la cité. Mais il n'y réussit que partiellement « à cause des palmiers, des pins, des senés & des cyprès qui s'y trouvent, qui sont toujours verts »[10].

Séduit par la beauté de la ville, le voyageur y fait un séjour d'une année, protégé par le directeur de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, Cornelis Kastelein, ce qui lui permet d'en dessiner les aspects et les constructions les plus remarquables. Parmi d'autres, il représente la grande place – le Mey-douen – sous deux angles différents pour montrer les bâtiments prestigieux qui l'entourent, notamment la mosquée royale (Masjed-e-Shah), au sud, et celle de Sji-loft-olla (Masjed-e Sheikh Lotfollah) à l'est. Il ne manque pas de reproduire les jardins du roi et les ponts dont certains sont des œuvres d'art; lieux de passage, de promenade et de régulation d'eau, ceux-ci lui inspirent de superbes vues.

Outre des dessins de plantes et d'animaux, Le Brun fait aussi quelques portraits, entre autres celui du roi Hussein Ier (1694-1722), qu'il dessine de mémoire: « Le Roi avoit environ 24 ans, & n'étoit pas grand, mais bien fait & beau de visage. Je le regardai attentivement à plusieurs reprises, lorsque j'étois à *Ispahan*, pour m'imprimer son air dans l'esprit, afin de faire son portrait, auquel je réussis assez bien. Il avoit un habit d'été, mais je le peignis en habit d'hyver, qui est beaucoup plus magnifique. »[11]



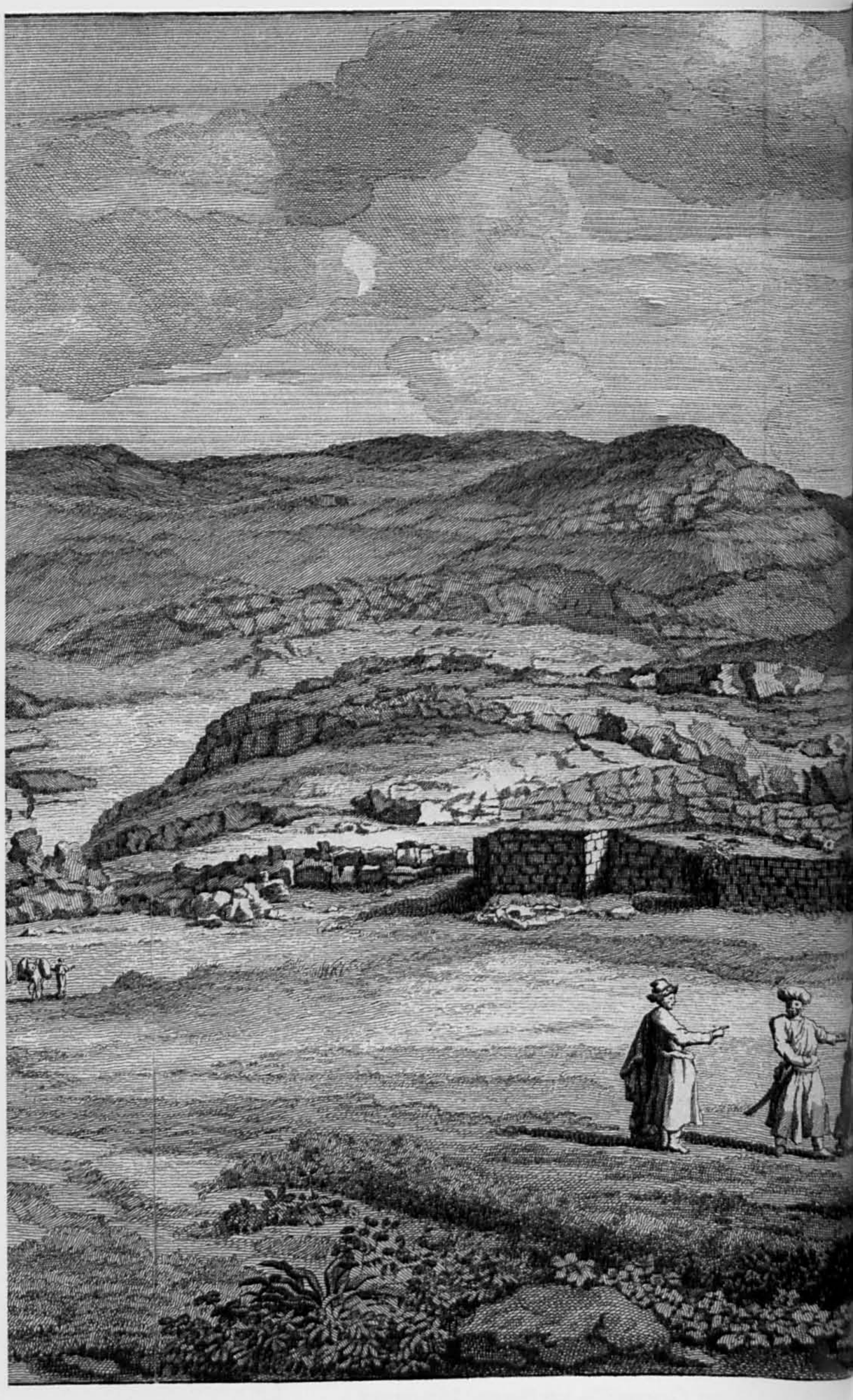
« Pont d'Allawerdie-Cham », par Corneille le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 1, pl. 78, entre pp. 202-203, taille-douce.
Le pont d'Allâhverdi-Khân ou le pont aux trente-trois arches a été construit en 1602 sous le règne d'Abbas Ier le Grand.



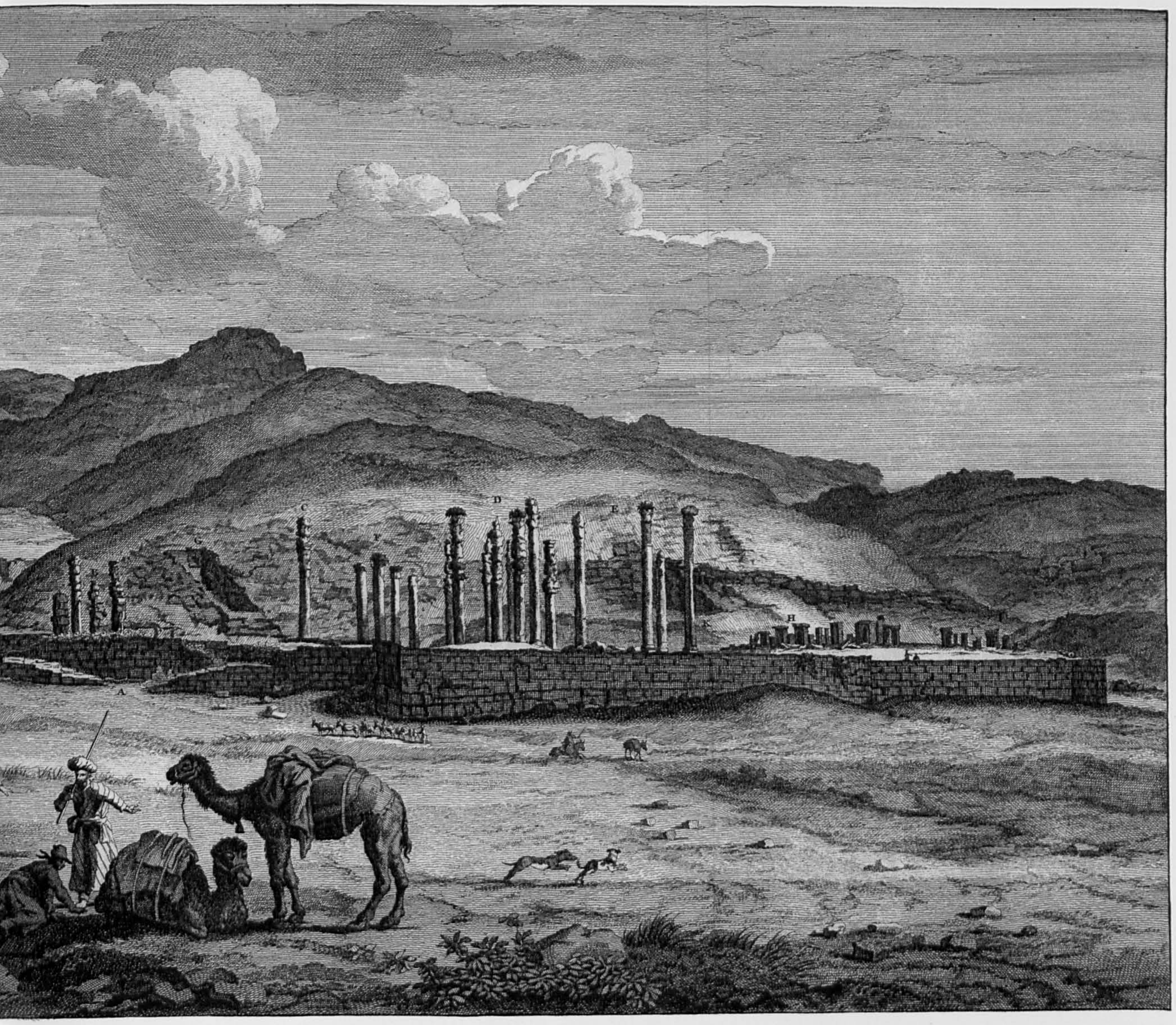
« Le Mey-Doen », grande place d'Ispahan, prise depuis l'est, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 1, pl. 76, entre pp. 198-199, taille-douce.
On distingue notamment le « Talael Ali-Kapie » soit le Théâtre (A), la mosquée du Sheik Lotfolah (B), le pavillon des machines (C) et la maison des instruments de musique (D).

Le 26 octobre 1704, Le Brun quitte Ispahan pour Persépolis, l'ancienne capitale de l'Empire perse achéménide, détruite en partie par Alexandre le Grand en 331, dont les ruines s'élèvent sur une terrasse monumentale dans la plaine de Marvdasht, au pied de la montagne Kuh-e Rahmat. Le site se compose de plusieurs bâtiments hypostyles construits pour la plupart au Ve siècle av. J.-C. par Darius, Xerxès Ier, Artaxerxès Ier et Artaxerxès II. Assez bien conservés, les temples suscitent depuis longtemps la curiosité des archéologues et des savants occidentaux intrigués en particulier par les caractères anguleux, non encore déchiffrés, gravés sur certains murs. On doit à Engelbert Kaempfer le nom de cunéiforme donné aujourd'hui à cette écriture.

Avant Le Brun, le site avait été visité par de nombreux voyageurs dont certains, tel Chardin, avaient relevé la splendeur. Mais il restait



◁
A Persépolis, bas-relief ornant un des escaliers permettant d'accéder à la terrasse de l'apadana, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 2, pl. 142, entre pp. 274-275, taille-douce.

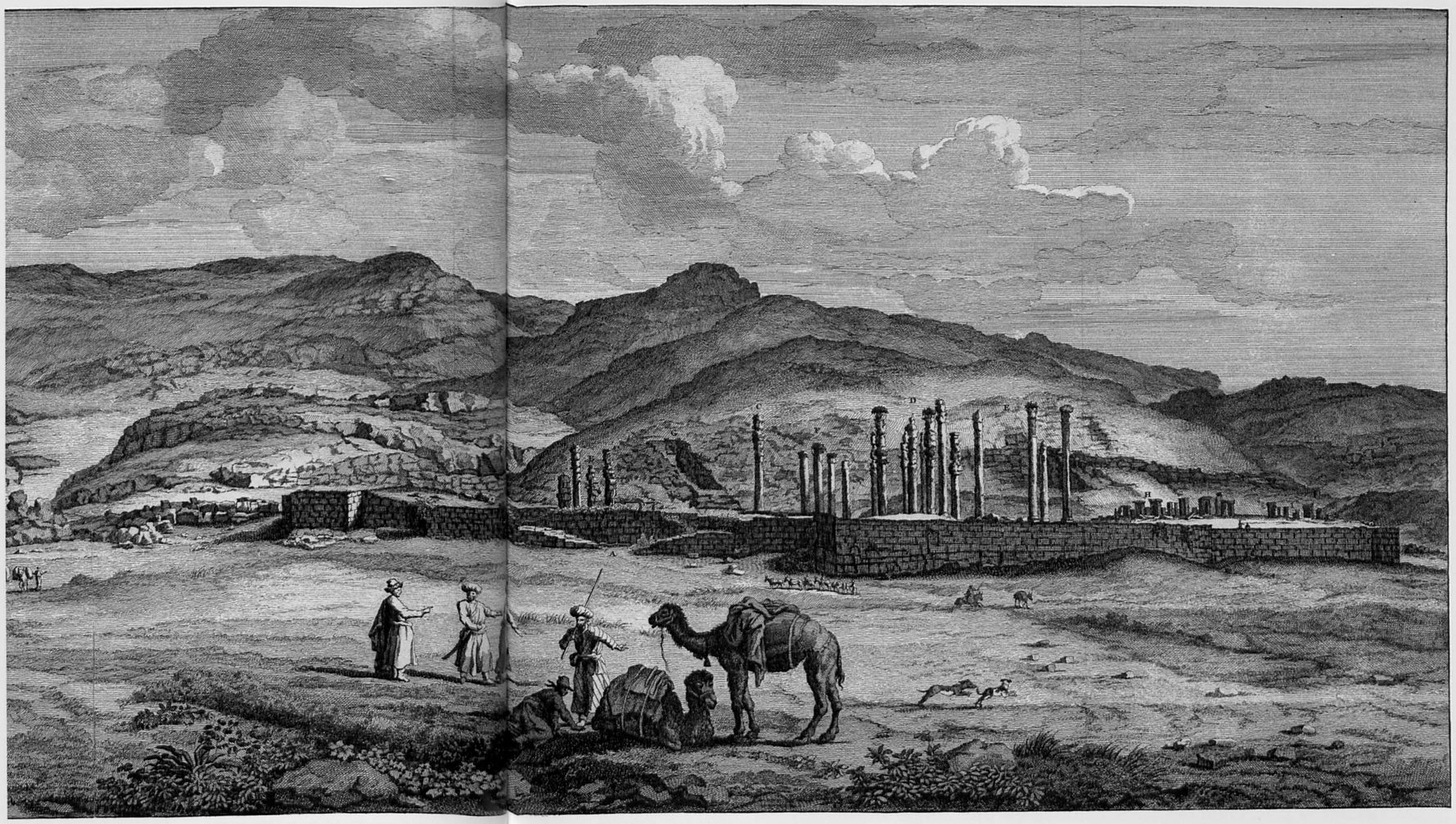


« Première vue de Persépolis », par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 2, pl. 117, entre pp. 270-271, taille-douce.

peu connu car il n'avait jamais été dessiné avec tant de détails, même par Guillaume-Joseph Grelot, l'excellent dessinateur de Chardin. Cette lacune est réparée grâce à l'artiste néerlandais dont les dessins devaient répondre aux attentes des archéologues. Pour donner une idée générale du site, il le représente d'abord de quatre points différents. Il se rapproche ensuite pour observer un palais plus attentivement, représenter une colonne ou un portique, détailler un bas-relief, etc.

Avec une grande application, Le Brun fait le relevé minutieux de plusieurs textes en caractères cunéiformes. Il avait été devancé sur ce

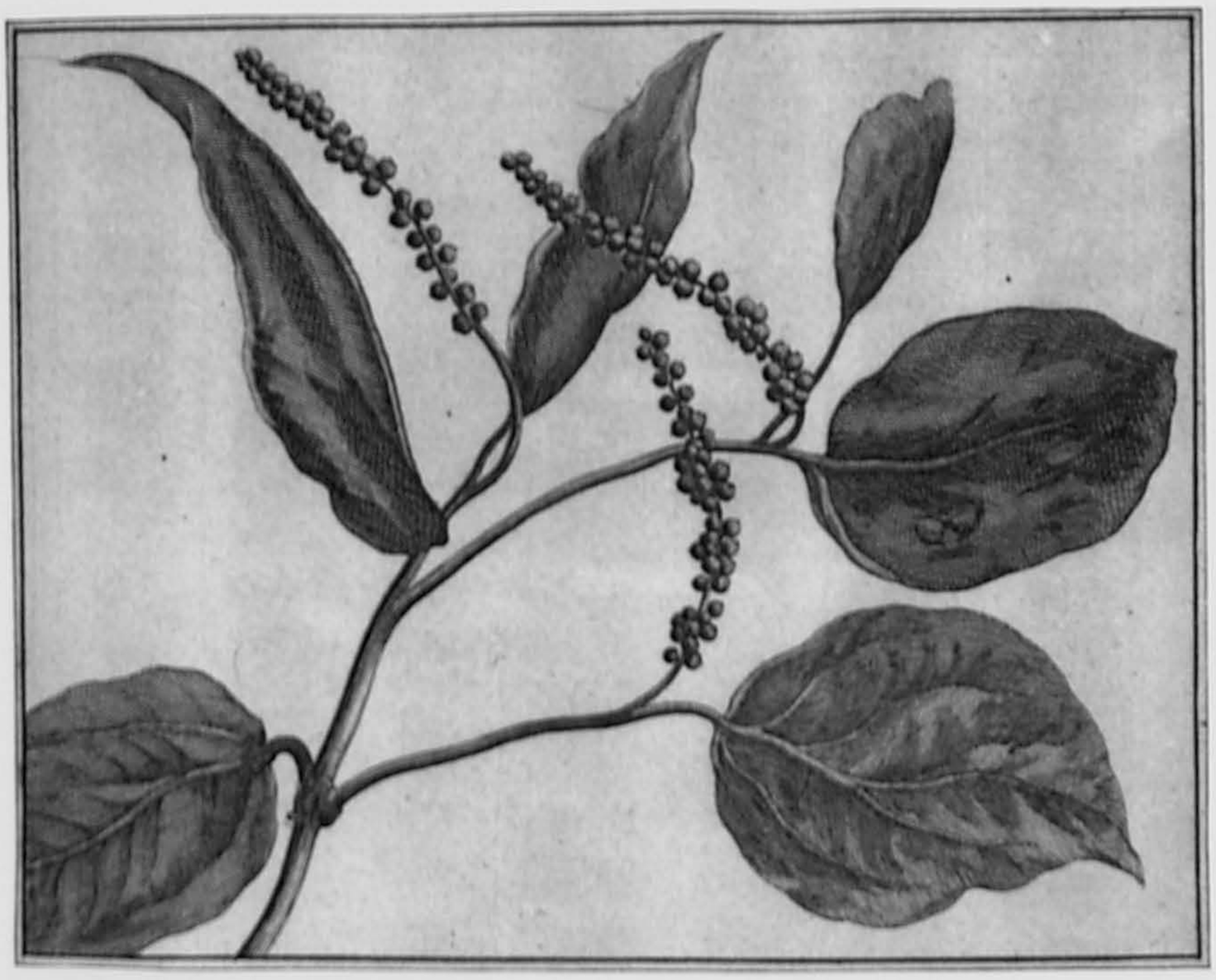
◁
A Persépolis, bas-relief ornant un des escaliers permettant d'accéder à la terrasse de l'apadana, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 2, pl. 142, entre pp. 274-275, taille-douce.



« Première vue de Persépolis », par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 2, pl. 117, entre pp. 270-271, taille-douce.

peu connu car il n'avait jamais été dessiné avec tant de détails, même par Guillaume-Joseph Grelot, l'excellent dessinateur de Chardin. Cette lacune est réparée grâce à l'artiste néerlandais dont les dessins devaient répondre aux attentes des archéologues. Pour donner une idée générale du site, il le représente d'abord de quatre points différents. Il se rapproche ensuite pour observer un palais plus attentivement, représenter une colonne ou un portique, détailler un bas-relief, etc.

Avec une grande application, Le Brun fait le relevé minutieux de plusieurs textes en caractères cunéiformes. Il avait été devancé sur ce



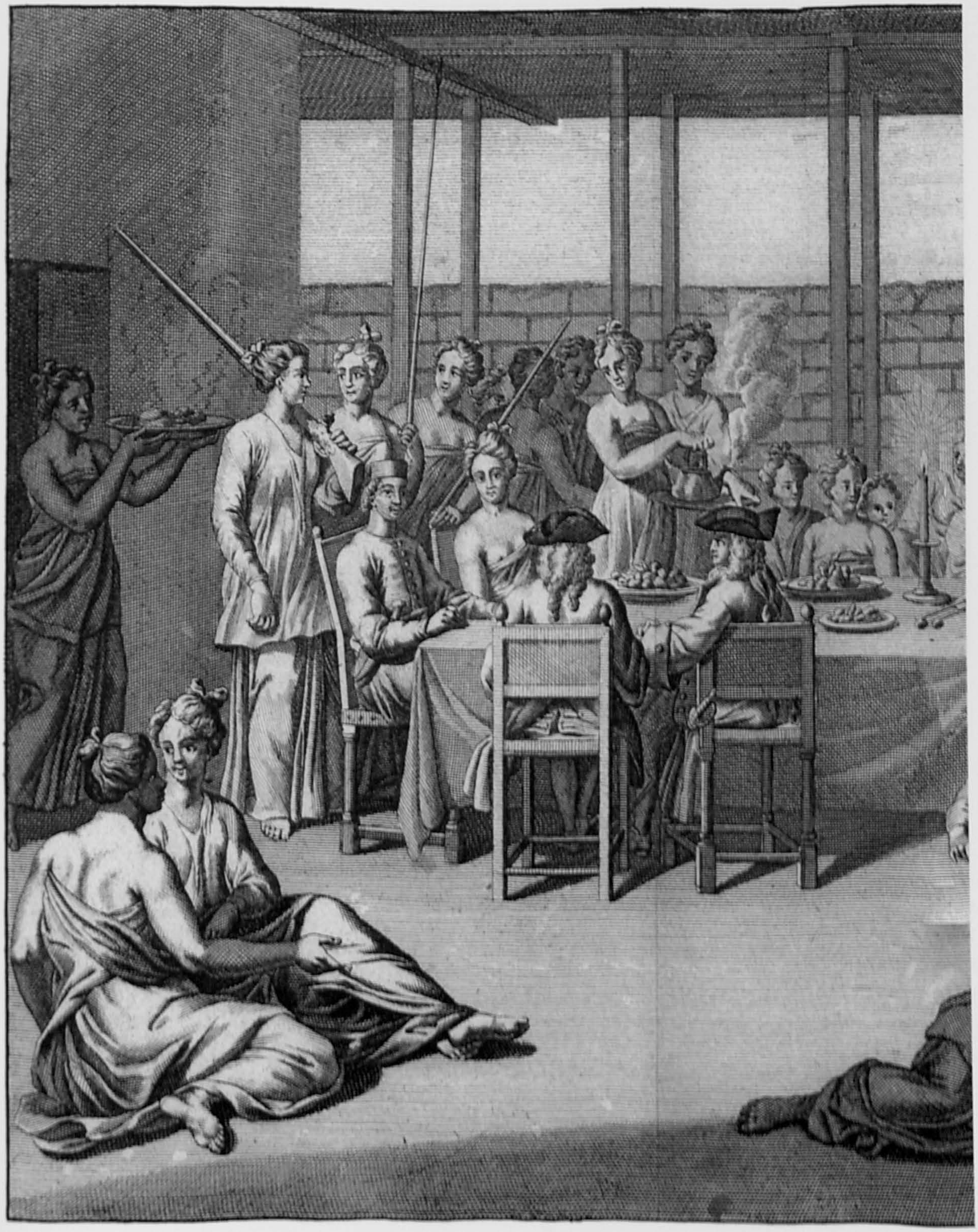
« Plante d'un poivrier », par Corneille le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 2, pl. 201, entre pp. 342-343, taille-douce.

plan par Kaempfer et Chardin qui avaient aussi transcrit quelques fragments d'écriture. Mais leurs dessins n'étaient pas connus du grand public car leurs ouvrages n'étaient pas encore publiés au moment où Le Brun était à Persépolis. En fait, les trois savants devaient livrer leurs découvertes à peu près en même temps.

Le Brun ne se contente pas de dessiner, il décrit avec soin tout ce qu'il voit sans se soucier des témoignages antérieurs qu'il s'empresse de remettre en question s'ils lui paraissent fautifs. Ses observations, extrêmement précises, montrent qu'il écrit d'abord pour les archéologues et les historiens dont il recherche la considération.

On sait que la protection des biens culturels est une notion très moderne et que les grands sites archéologiques du monde ont fait l'objet d'immenses pillages jusqu'au XXe siècle. Malgré son admiration pour les monuments de Persépolis dont il déplore les dommages, Le Brun est un homme de son époque : il participe sans scrupules à cette déprédation, animé d'une envie irrépressible de s'emparer de quelques figures taillées. Pour y parvenir, il requiert même les services d'un tailleur de pierre : « (...) le desir dont j'étois animé de transporter quelques pieces de ces precieuses antiquitez dans ma patrie, ne me donna aucun repos que je n'eusse enlevé une piece de fenêtre, remplie de caracteres. (...) J'en aurais bien voulu enlever d'autres, mais il

▷
Réception de l'auteur par le roi de Bantam, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 2, pl. 214, entre pp. 354-355, détail, taille-douce.
« Le roi parcourut une partie de la relation de mon voyage, que j'avois apporté par son ordre (...) à quoi il sembla prendre plaisir. » (p. 353)

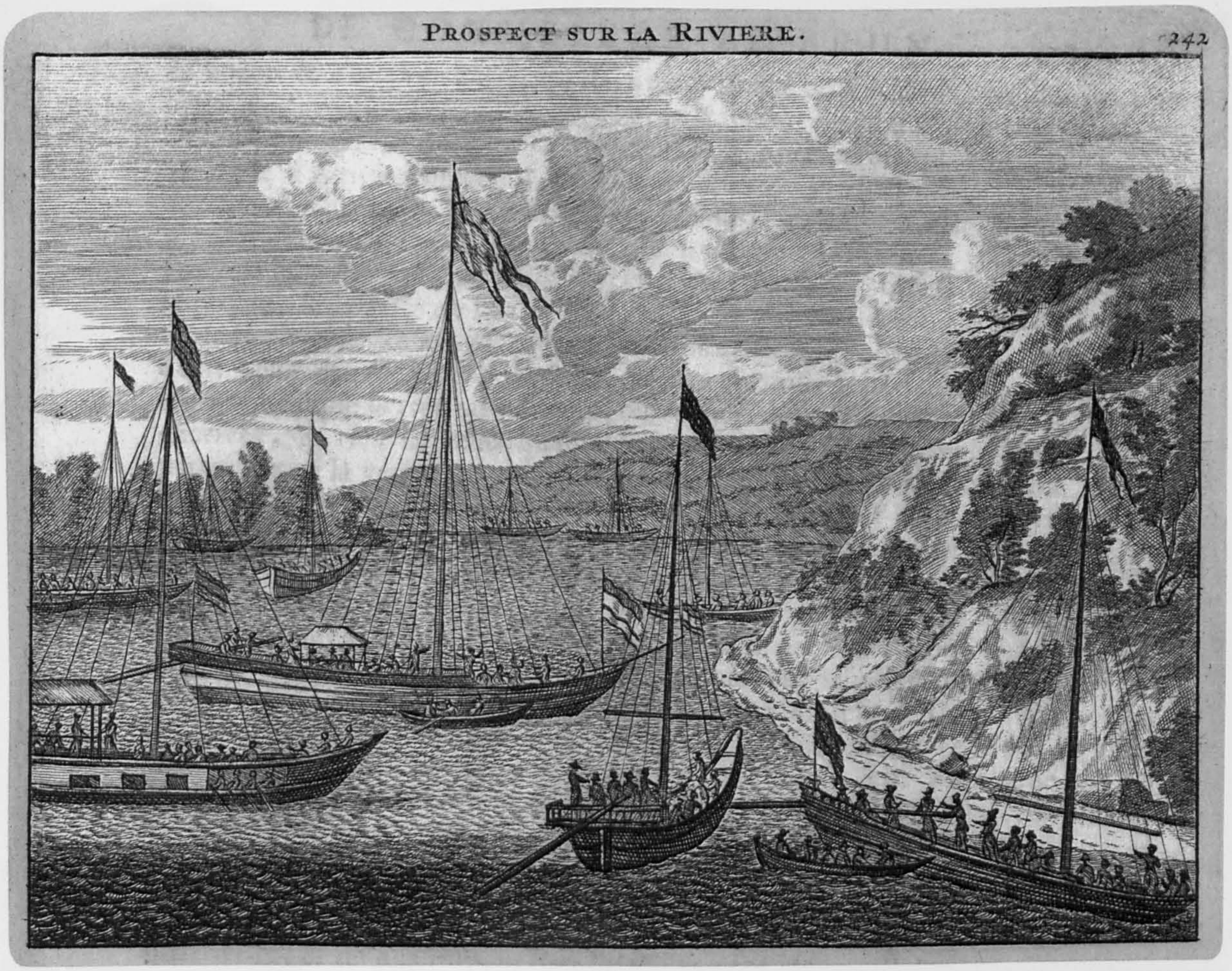


me fut impossible; elles se reduisoient en éclats à mesure qu'on frapoit dessus.»[12]

Le 23 janvier 1705, après trois mois d'études intensives, Le Brun quitte Persépolis et se rend à Zjie-raes (Shiraz) où il reste jusqu'au 26 mars. Son projet est alors de se rendre à Batavia et de prendre le bateau à Gamron (Bandar-e Abbas). Il retourne à Ispahan et attend le départ de Kastelein pour les Indes néerlandaises, dans l'intention de voyager en sa compagnie jusqu'à Gamron. Parti d'Ispahan le 4 août, la petite troupe passe par Shiraz, Jaron (Jahrom) et Laer (Lar). Corneille Le Brun s'embarque le 25 octobre pour Batavia (Jakarta), quartier général de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales depuis 1619. Durant le voyage, il visite Cochin (Inde) et Galle (Ceylan) et fait de nombreuses observations sur les poissons et animaux marins. Parvenu à Batavia le 24 février, il est attendu par le gouverneur général Joan van Hoorn qui avait été instruit de son arrivée par Nicolas Witsen. Il loge au Château, le siège du gouvernement, et passe six mois dans cette ville. L'endroit étant connu depuis longtemps par ses compatriotes, Le Brun ne s'attarde pas à le décrire mais visite surtout les grandes propriétés des notables néerlandais, notamment celles d'Abraham van Riebeeck et de Cornelis de Kastelein, à Sering-sing, s'attachant à étudier les cultures, décrire et dessiner les plantes et les animaux. Il parcourt la petite île d'Edam, dans la baie de Batavia, alors propriété du gouverneur. Durant ce séjour assez mondain, il a cependant l'occasion de découvrir un petit royaume assez fermé, le sultanat de Bantam (Banten), grâce à des lettres de recommandation. Il fait d'intéressantes observations sur la cour de cet Etat qu'il peut observer tout à loisir grâce à l'intérêt que lui porte le sultan Aboe Ma-chasin Moenchamad dsjenœl abidin.

Après Batavia, Le Brun se proposait de longer encore la côte du Coromandel mais, affecté dans sa santé, décide de revenir chez lui.

Pour le trajet inverse, il choisit le même itinéraire jusqu'à Saratov: le 15 août 1706, il prend le bateau pour Gamron, puis remonte jusqu'à Ispahan où il fait à nouveau un long séjour (du 10 décembre 1706 au 1er mars 1707); il navigue ensuite sur la mer Caspienne jusqu'à Astrakhan qu'il atteint le 4 juillet; puis sur la Volga jusqu'à la hauteur de Saratov (28 septembre); il continue ensuite sa route par terre, via Petrovsk, Penza et Vladimir. Arrivé à Moscou le 5 décembre 1707, il décide de poursuivre sa route par la Pologne, via Smolensk et Molodechno (21 février 1708). Mais la guerre qui fait rage dans ces régions l'oblige à rebrousser chemin et à regagner Moscou. Le 8 mars, il quitte cette ville en traîneau à destination de Vologda (28 mars) où il attend



Bateaux sur la Volga, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 2, pl. 242, entre pp. 414-415, taille-douce.

le dégel jusqu'au 17 juin pour joindre Arkhangelsk par la voie fluviale. Le 23 août, Le Brun s'embarque enfin sur un bateau à destination d'Amsterdam. Il y arrive au début du mois d'octobre. Le 24, il est de retour à La Haye, après avoir encouru mille dangers au cours d'un voyage périlleux de vingt-six mois, miraculeusement épargné par les bandes de pillards infestant les routes d'Orient et les bateaux pirates tartares de la Volga ; sorti indemne d'un naufrage sur ce même fleuve et d'une téméraire tentative pour traverser un pays en guerre.

Voyager lorsqu'on est un artiste sans ressources

Voyager à l'époque de Le Brun exige des moyens financiers considérables. Aussi la plupart des voyageurs sont-ils des marchands ou des diplomates envoyés en mission par un gouvernement. Rares sont ceux qui voyagent en « touriste », pour leur seul agrément. Dès lors, comment expliquer qu'un artiste comme Le Brun ait pu parcourir le Levant puis l'Asie en dilettante pendant vingt-sept ans sans ressources apparentes? Sa manière de voyager donne un élément de réponse. Sitôt arrivé dans une ville importante, Le Brun s'empresse de prendre contact avec ses compatriotes ou des Occidentaux, représentants diplomatiques, riches négociants, directeurs de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Habile, il sait se faire apprécier car il devient rapidement leur hôte.

Il n'hésite pas à prolonger ses séjours dans les villes où il peut profiter d'une hospitalité généreuse. Ainsi, lors de son premier voyage, il fait de Smyrne son port d'attache pour visiter le Proche-Orient: il y passe de longs mois à trois reprises.

S'il est souvent hébergé gracieusement, Le Brun monnaie aussi son talent pour financer son voyage. Il fait fréquemment le portrait de ses hôtes ou de leur entourage. A Batavia (Jakarta), il peint ainsi le portrait du puissant gouverneur-général néerlandais, Joan van Hoorn, conservé aujourd'hui au Rijksmuseum d'Amsterdam.

Son état d'artiste-voyageur l'incite naturellement au voyage lent; il l'invite à l'observation et à remplir son portefeuille de dessins et de croquis. A l'opposé du voyageur pressé, avide de collectionner les villes et les pays, il s'attarde volontiers dans des endroits particulièrement remarquables qu'il se propose de décrire et de dessiner. Lors de son premier voyage, il séjourne dix-huit mois à Constantinople; lors du second, il passe une année entière à Ispahan et trois mois dans les seules ruines de Persépolis pour explorer et étudier les lieux de manière approfondie, confronter ses observations avec celles de voyageurs antérieurs.

La durée de certaines étapes s'explique aussi par des exigences artistiques. Le Brun n'hésite pas à choisir le moment propice avant de dessiner. Arrivé à Ispahan (Esfahan) le 13 novembre 1703, il découvre que la ville est cachée par la végétation. Aussi décide-t-il d'attendre la venue de l'hiver (décembre-janvier), que les arbres soient dépouillés de leurs feuilles, pour réaliser une vue panoramique de la ville.

Précisons ici que l'artiste ne considère pas tous les pays visités avec le même intérêt. Il évoque à peine les grandes cités européennes qu'il découvre lors de son premier voyage. Son ouvrage ne présente aucune

Persane, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 1, pl. 87, entre pp. 216-217, détail, taille-douce.

Persan, par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 1, pl. 86, entre pp. 216-217, détail, taille-douce.

vue des villes historiques italiennes où il a passé ou séjourné: qu'il s'agisse de Florence, Rome, Naples ou Venise.

Comment expliquer ce désintérêt? Le Brun estimait apparemment que l'Italie n'était plus un sujet de découvertes pour le lecteur: voici comment il justifie la place très réduite qu'il accorde dans son ouvrage à la ville de Rome: «Je n'entreprendrai pas ici de rien dire de la Ville de Rome, parce que plusieurs Auteurs aiant donné d'exactes descriptions de cette admirable ville, ce seroit se donner de la peine inutilement, & ne dire que ce que d'autres ont déjà dit.»[13]

**
*

Comme la plupart des voyageurs de son époque, Corneille le Brun a donné à son récit la forme du journal. Les circonstances du voyage en constituent le fil conducteur. Mais l'auteur a manifestement «arrangé» son récit à son retour, en y introduisant de nombreuses réflexions et considérations nourries en particulier par la lecture d'autres relations de voyages.

Discrètes, ces digressions n'encombrent pas son texte qui garde un rythme et une spontanéité qui en rend la lecture captivante.

La publication: *Reizen over Moskovie, door Persie en Indie* (1711)

Comme la précédente relation, celle du second voyage est éditée par l'auteur lui-même. Publiée à Amsterdam, en 1711, elle est imprimée par Willem en David Goeree. Curieusement, l'ouvrage est dédicacé à Zacharias Conrad von Uffenbach (1683-1734) et non au protecteur de Le Brun, Nicolas Witsen.

Très détaillée, la page de titre donne une bonne idée du contenu du livre et surtout de son illustration, son atout majeur. Mais la mention de Persépolis, qui suscite alors une immense curiosité dans le monde savant, est bien sûr un attrait supplémentaire.

La qualité des dessins est très supérieure à celle du volume précédent. Il faut préciser ici que l'auteur s'était perfectionné, dans l'intervalle, à Venise, dans l'atelier du peintre bavarois Johann Karl Loth ou Carlotto.

Ses vues panoramiques sont des témoignages de premier plan sur l'aspect que présentaient, au XVIIe siècle, les grandes villes de Russie et de Perse. Ses relevés de Persépolis, d'une grande précision, seront

pour les savants les meilleures sources sur le site avant l'avènement de la photographie. La qualité de l'illustration tient aussi, il est vrai, à la finesse de la gravure, exécutée sans doute dans l'atelier de Jan Luyken.

Tirée apparemment à 1000 exemplaires, cette édition n'a pas le succès de la précédente. Le contexte économique défavorable n'invite pas à l'achat de livres luxueux. La publication, presque simultanée, de plusieurs ouvrages sur la Perse et l'Orient, la controverse qui oppose Le Brun à Chardin et à Kaempfer concernant les vues de Persépolis nuisent également à la vente de l'ouvrage. En 1714, aux abois, l'auteur remet tous ses exemplaires invendus à l'éditeur Hendrick Wetstein.

En 1718, les frères Wetstein font paraître une édition française:

Bruin, Cornelis de. – *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales:* *ouvrage enrichi de plus de 320 tailles douces, des plus curieuses, représentant les plus belles vues de ces païs, leurs principales villes, les différens habillemens des peuples qui habitent ces régions éloignées, les animaux, les oiseaux, les poissons & les plantes extraordinaires qui s'y trouvvent, avec les antiquitez de ces païs & particulièrement celles du fameux palais de Persépolis que les Perses appellent Chelminar: le tout dessiné d'après nature sur les lieux: on y a ajouté la route qu'a suivie Mr Isbrants, ambassadeur de Moscovie, en traversant la Russie & la Tartarie pour se rendre à la Chine et quelques remarques contre Mrs Chardin & Kempfer, avec une lettre écrite à l'auteur sur ce sujet.* – A Amsterdam: chez les frères Wetstein, 1718. – 2 vol. ([8], 252 p., front., portr., 3 f. de cartes, [55] f. de pl.) ([1] p., pp. 253-469, [59] f. de pl.): ill.; 2° (35 cm)

Première traduction française de: *Reizen over Moskovie door Persie en Indie* (Amsterdam: gedrukt voor den auteur door Willem en David Goeree, 1711. Réédité également à Amsterdam: R. en G. Wetstein, J. Oosterwyk, H. van de Gaete, 1714).
Toutes les illustrations non signées sont de la main de l'auteur. Quelques rares illustrations supplémentaires sont signées: la carte de l'empire de Russie est dessinée par Everard Isbrantz Ides; les trois cartes sont toutes gravées par J. Keyser. Frontispice allégorique signé B. Picart 1711; vignette allégorique de la lettre dédicatoire signée J. Wandelaar; portrait de l'auteur dessiné par Godfr. Kneller et gravée par G. Valck.

BPUN Num 42.1.5

« Russienne », par Corneille Le Brun, in Corneille Le Brun, *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales*, Amsterdam, frères Wetstein, 1718, t. 1, pl. 14, entre pp. 48-49, détail, taille-douce.

La Bibliothèque publique et universitaire possède un exemplaire de cette édition reliée en plein veau, en deux volumes.

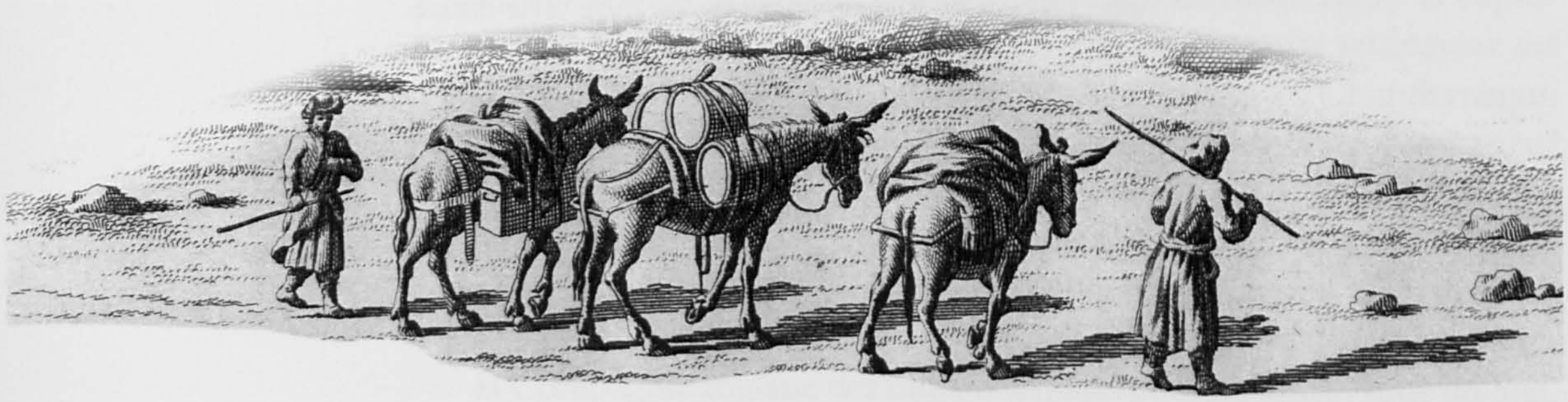
MICHEL SCHLUP

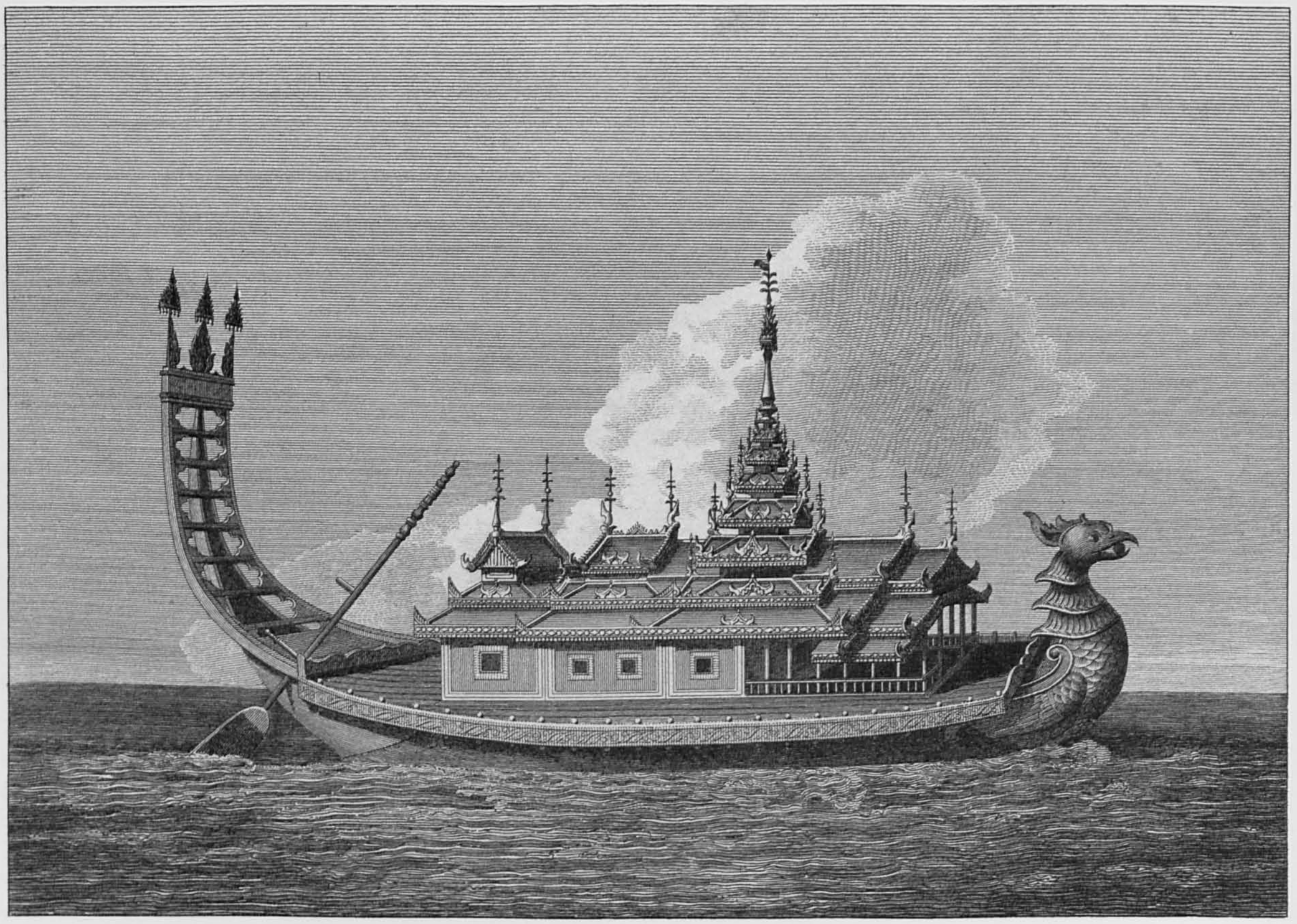
NOTES

1. Je tiens ici à remercier Mme Geralda Jurriaans-Helle pour son aide précieuse dans l'élaboration de cet article.
2. Le Brun, Corneille, *Voyage au Levant*, Paris, 1714, p. 1.
3. Lendering, Jona, *Cornelis de Bruijn*, article Wikipédia.
4. Le Brun, Corneille *Voyage au Levant*, *op. cit.*, p. 10.
5. *Ibid.*, préface.
6. *Ibid.*, p. 174.
7. *Ibid.*, p. 286.
8. *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse, et aux Indes orientales...*, Amsterdam, 1718, t. 1, p. 1.
9. *Ibid.*, p. 18.
10. Tavernier, Jean-Baptiste, *Les six voyages de Jean Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse, et aux Indes pendant l'espace de quarante ans & par toutes les routes que l'on peut tenir...*, Paris, Gervais Clouzier, Claude Barbin, 1677, t. 1, p. 389.
11. *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse, et aux Indes orientales...*, *op. cit.*, t. 1, p. 195.
12. *Ibid.*, p. 214.
13. *Ibid.*, t. 2, p. 274.

Bibliographie

Drijvers, Jan Willem, Gnirrep, Kees, Jurriaans-Helle, Geralda et al., *Cornelis de Bruijn, Reizen van Rome naar Jeruzalem en van Moskou naar Batavia / Voyages from Rome to Jerusalem and from Moscow to Batavia*, Amsterdam, Allard Pierson Museum, 1998.
Drijvers, Jan Willem, Hond, Jan de, Sancisi-Weerdenburg, Heleen, « Ik hadde de Nieusgierigheid », *De reizen door het Nabije Oosten van Cornelis de Bruijn* (ca. 1652-1727), Ex Oriente Lux, Leiden ; Peeters, Leuwen, 1997.
Lendering, Jona, Bruijn, Cornelis de, article Wikipédia.





Yacht de cérémonie de l'empereur birman, gravé par Tardieu l'aîné,
in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,*
Paris, 1800, collection de planches, pl. XVIII, taille-douce.

Points de repère

L'Inde et la Birmanie au tournant du XVIIIe siècle

Dans la première partie du XVIIIe siècle, des difficultés financières et des rébellions provoquent la dislocation de l'Empire moghol. Des Etats musulmans se constituent au Bengale, dans l'Oudh, dans le Deccan ; les Marathes de Bombay affirment leur indépendance ; les Sikhs fondent un Etat dans le nord-ouest de l'Inde. Contraires au commerce, l'insécurité du pays et l'affaiblissement du pouvoir moghol incitent l'Angleterre et la France à affermir leurs positions. Gouverneur de Pondichéry et directeur des comptoirs français en Inde, Joseph-François Dupleix établit un véritable protectorat sur le Deccan (1748-1754). Le 23 juin 1757, Robert Clive soumet le nabab du Bengale lors de la grande bataille de Plassey, considérée comme le début de la conquête de l'Inde par les Anglais. Les deux nations européennes qui se livrent une guerre (1754-1763) sans merci sur de nombreux fronts (en Amérique du Nord, aux Antilles, en Afrique occidentale) cherchent cependant à s'évincer mutuellement de la région. L'Angleterre réussit à écraser les Français conduits par Gérard de Lally-Tollendal à Vandavashy (22 janvier 1760) puis à Pondichéry (janvier 1761). Signé le 10 février 1763, le traité de Paris consacre définitivement la suprématie de l'Angleterre sur l'Inde. La France conserve seulement ses comptoirs à Pondichéry, Kârikâl, Mahé, Yanaon et Chandernagor.

La colonisation anglaise se poursuit sous l'autorité du gouverneur général Warren Hastings (1772-1785), puis sous celle de Lord Richard Wellesley (1798-1805) qui soumet tour à tour le sultan de Mysore (1799), Tanjore (1799), le Carnatic (1801), le nizam d'Hyderabad (1800) et affaiblit sérieusement la puissance des Marathes. En 1805, la Compagnie anglaise des Indes orientales domine toute l'Inde du Sud.

La Birmanie

A la fin du XVIIIe siècle, l'Empire birman, réunifié pour la troisième fois, s'étend sur un vaste territoire qui s'étire de l'Himalaya jusqu'à l'isthme de Kra. Bordé par la mer au sud, entouré de chaînes montagneuses à l'est, à l'ouest et au nord, le pays est constitué d'une profonde dépression irriguée par trois grands fleuves, l'Irraouaddy, le Chindwin et le Sittang. Berceau de la civilisation birmane, le premier, qui s'écoule sur près de 2000 kilomètres, unit les hautes vallées du nord aux plaines du sud où coexistent une mosaïque de nationalités (Birmans, Shans, Karens, etc.).

L'histoire du pays est dominée par des luttes incessantes entre les Birmans et les Môns, bouddhistes. Venus du Tibet, les premiers fondent, vers 850, le royaume de Pagan, tandis que les Môns constituent au sud du pays, à la même époque, le royaume de Pegu où s'épanouit le bouddhisme hinayaniste.

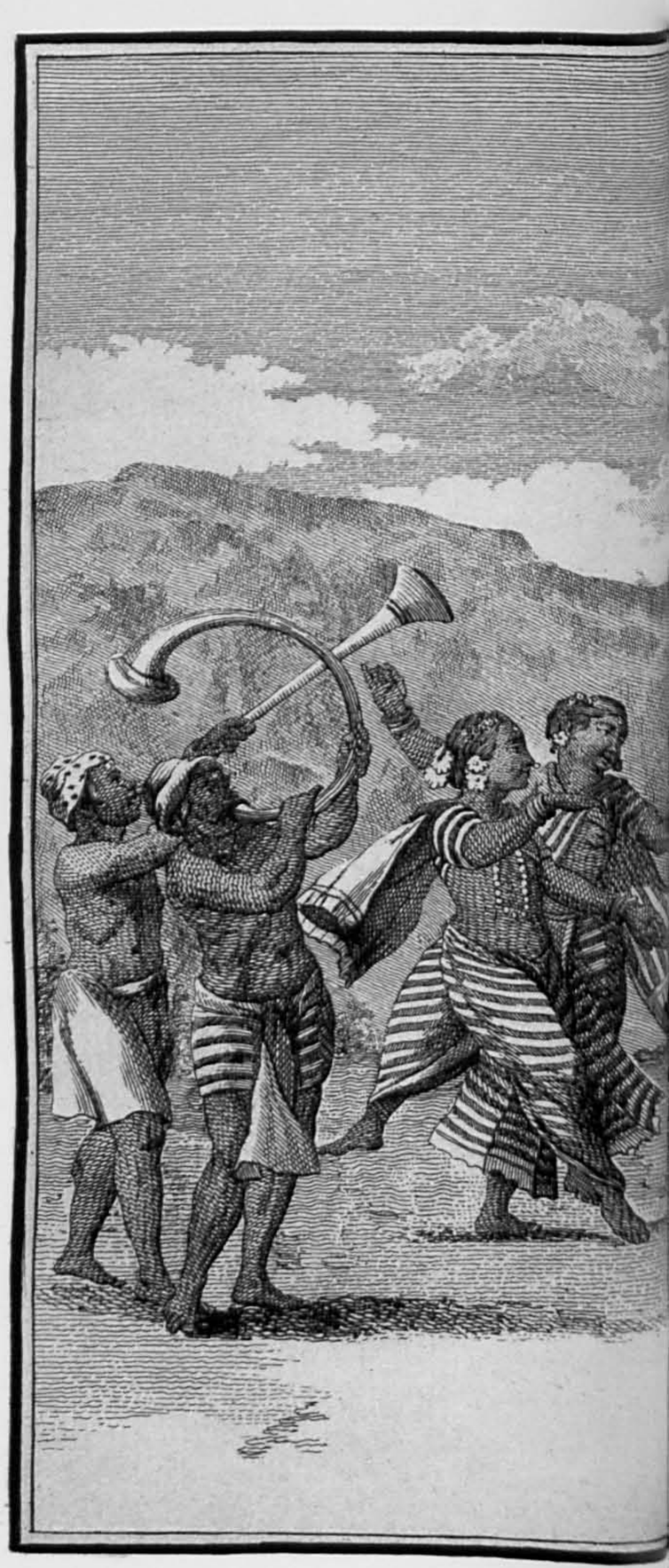
Jusqu'au XVIIIe siècle, la Birmanie est connue sous le nom du royaume d'Ava (Innwa), fondé en 1364 par les Shans, près de Mandalay.

Si le Portugal est la première puissance occidentale à nouer des contacts avec la Birmanie, ce n'est qu'au XVIIe siècle que le commerce se développe grâce aux grandes compagnies marchandes depuis Syriam et le cap Negrais où les Anglais sont établis à partir de 1687.

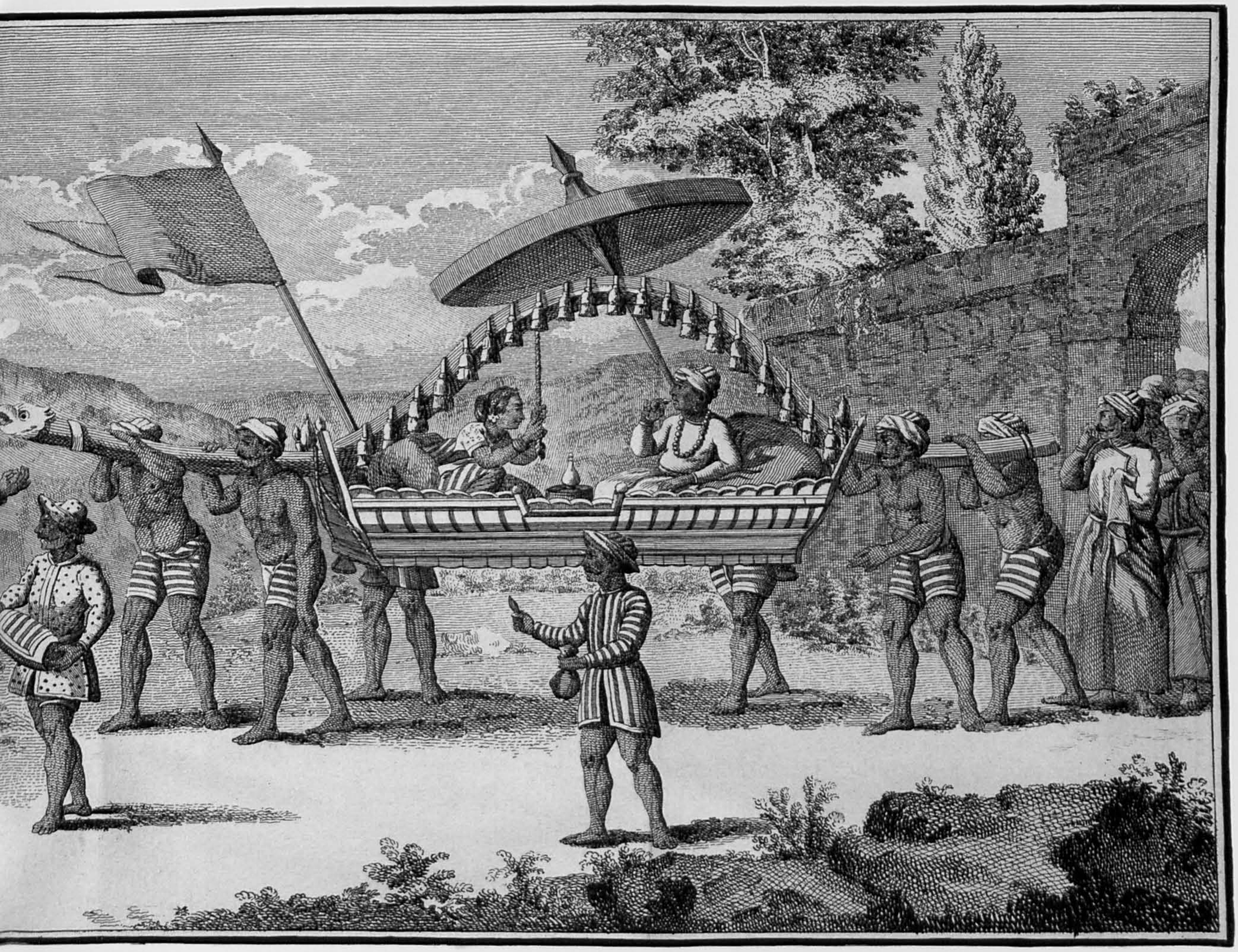
Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, la Birmanie devient une position stratégique pour la France et l'Angleterre qui se disputent l'Inde voisine; de plus, le pays représente un axe commercial convoité vers le Yunnan et la Chine. Aussi les deux puissances occidentales multiplient-elles les tentatives pour nouer des contacts avec le royaume d'Ava.

La France envoie sans succès plusieurs missions au Pegu et à Ava (1756, 1770, 1783), armant les Birmans dans l'espoir de faire échec à l'Angleterre. Mais les Français seront finalement supplantés par les Anglais qui réussiront peu à peu à étendre leur influence grâce à d'importantes ambassades auprès de la cour d'Ava. Celle, conduite en 1795 par le colonel Michael Symes auprès du roi Bodawpaya (1782-1819), à Amarapura, nouvelle capitale de la Birmanie, est la première exploration en profondeur du pays.

MICHEL SCHLUP



Deux époux dans un palanquin, dessiné par Sonnerat, gravé par Poisson, in Pierre Sonnerat, *Voyages aux Indes Orientales et à la Chine, fait par ordre du Roi, depuis 1774 jusqu'en 1781*, Paris, chez l'Auteur, Froulé, Nyon, Barrois, 1782, planche 13, entre pp. 82 et 83, taille-douce.



La Birmanie

A la fin du XVIIIe siècle, l'Empire birman, réunifié pour la troisième fois, s'étend sur un vaste territoire qui s'étire de l'Himalaya jusqu'à l'isthme de Kra. Bordé par la mer au sud, entouré de chaînes montagneuses à l'est, à l'ouest et au nord, le pays est constitué d'une profonde dépression irriguée par trois grands fleuves, l'Irraouaddy, le Chindwin et le Sittang. Berceau de la civilisation birmane, le premier, qui s'écoule sur près de 2000 kilomètres, unit les hautes vallées du nord aux plaines du sud où coexistent une mosaïque de nationalités (Birmans, Shans, Karens, etc.).

L'histoire du pays est dominée par des luttes incessantes entre les Birmans et les Môns, bouddhistes. Venus du Tibet, les premiers fondent, vers 850, le royaume de Pagan, tandis que les Môns constituent au sud du pays, à la même époque, le royaume de Pegu où s'épanouit le bouddhisme hinayaniste.

Jusqu'au XVIIIe siècle, la Birmanie est connue sous le nom du royaume d'Ava (Innwa), fondé en 1364 par les Shans, près de Mandalay.

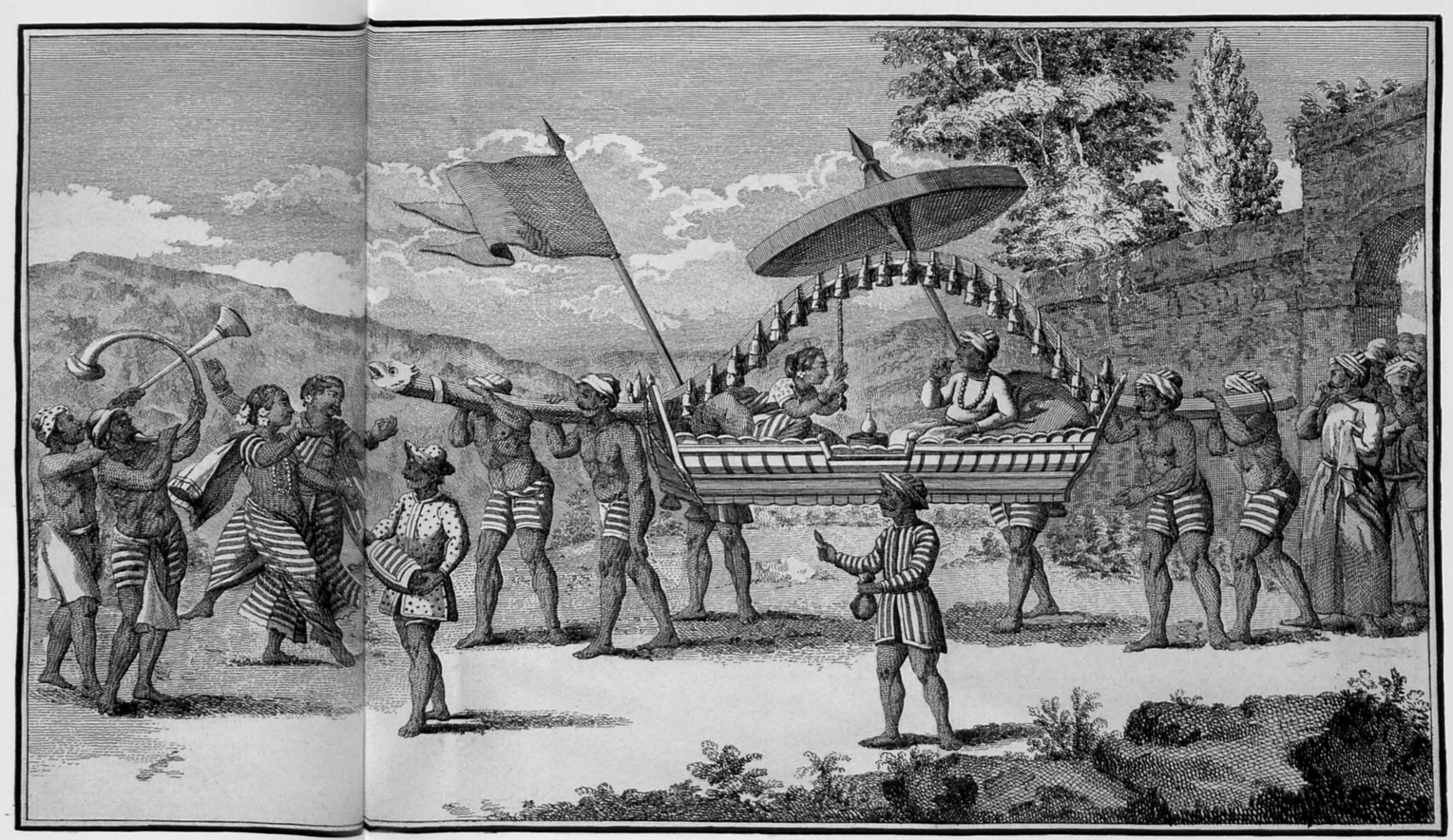
Si le Portugal est la première puissance occidentale à nouer des contacts avec la Birmanie, ce n'est qu'au XVIIe siècle que le commerce se développe grâce aux grandes compagnies marchandes depuis Syriam et le cap Negrais où les Anglais sont établis à partir de 1687.

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, la Birmanie devient une position stratégique pour la France et l'Angleterre qui se disputent l'Inde voisine; de plus, le pays représente un axe commercial convoité vers le Yunnan et la Chine. Aussi les deux puissances occidentales multiplient-elles les tentatives pour nouer des contacts avec le royaume d'Ava.

La France envoie sans succès plusieurs missions au Pegu et à Ava (1756, 1770, 1783), armant les Birmans dans l'espoir de faire échec à l'Angleterre. Mais les Français seront finalement supplantés par les Anglais qui réussiront peu à peu à étendre leur influence grâce à d'importantes ambassades auprès de la cour d'Ava. Celle, conduite en 1795 par le colonel Michael Symes auprès du roi Bodawpaya (1782-1819), à Amarapura, nouvelle capitale de la Birmanie, est la première exploration en profondeur du pays.

MICHEL SCHLUP

Deux époux dans un palanquin, dessiné par Sonnerat, gravé par Poisson, in Pierre Sonnerat, *Voyages aux Indes Orientales et à la Chine, fait par ordre du Roi, depuis 1774 jusqu'en 1781*, Paris, chez l'Auteur, Froulé, Nyon, Barrois, 1782, planche 13, entre pp. 82 et 83, taille-douce.



RELATION
DE
L'AMBASSADE ANGLAISE,
ENVOYÉE EN 1795
DANS LE ROYAUME D'AVA,
OU L'EMPIRE DES BIRMANS;

PAR LE MAJOR MICHEL SYMES,

CHARGÉ DE CETTE AMBASSADE.

Suivie d'un Voyage fait, en 1798, à Colombo, dans l'Ile de Ceylan, et à la Baie de Da Lagoa, sur la côte orientale de l'Afrique; — de la Description de l'Ile de Carnicobar et des Ruines de Mavalipouram:

TRADUITS DE L'ANGLAIS AVEC DES NOTES,

PAR J. CASTÉRA.

Avec une Collection de 30 Planches in-4°, gravées en taille-douce par J. B. P. Tardieu, dessinées sur les lieux sous les yeux de l'Ambassadeur.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez F. Buisson, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.
AN IX (1800)

Un diplomate anglais en Birmanie (1795)

Paysanne birmane, gravé par Delvaux, sous la dir. de Tardieu l'aîné, in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava*, Paris, 1800, collection de planches, pl. XI, taille-douce.

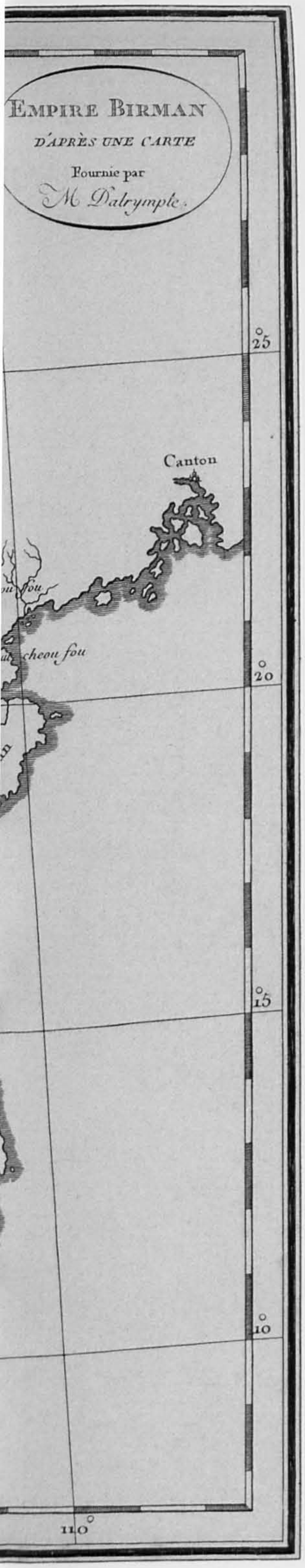
MICHAEL SYMES
(Dublin, Irlande, février 1762 – En mer, à bord du *Mary* à destination de l'Angleterre, 22 janvier 1809)

Michael Symes, militaire et diplomate, naît à Dublin d'une famille anglaise originaire du Northamptonshire, émigrée depuis trois générations en Irlande. Il perd sa mère en bas âge. C'est le révérend Dubourdieu, à Liburn, qui se charge de donner une éducation classique à Michael et à ses neuf frères.

En 1788, après des études classiques au Trinity College de Dublin, il entre dans le 76e Régiment d'infanterie, en Inde. Commence alors pour lui une carrière brillante au sein de l'armée de l'Empire britannique. En 1791, il est aide de camp à Madras, puis obtient le grade de capitaine en 1793. En 1795, il est envoyé en mission à la cour d'Ava par Sir John Shore, gouverneur général du Bengale. Ses tâches consistent à régler l'incident de frontière provoqué par des rebelles arakanais d'une part, et à conclure un accord commercial avec l'Empire birman d'autre part, tout en récoltant un maximum d'informations sur le pays et ses habitants. Son caractère tolérant et sa patience lui valent la bienveillance du monarque birman dont il affronte avec diplomatie la fierté et le despotisme. Il relatera son voyage dans un ouvrage publié en 1800, *Account of an Embassy to the Kingdom of Ava: sent by the governor-general of India in the year 1795*. Remarquablement documenté et augmenté d'un atlas, cette publication révèle un homme cultivé et un observateur attentif; Symes décrit minutieusement les villes et villages qu'il traverse, ainsi que les mœurs de leurs habitants. Le caractère encyclopédique de son travail crée un précédent dans la description et l'exploration de la Birmanie jusqu'alors méconnue.

Après avoir été promu major puis lieutenant colonel, Symes est nommé gouverneur général en 1802. Il entreprend ensuite une seconde ambassade à la cour d'Ava. Jemima Pilcher, qu'il épouse en février 1801, lui donne quatre filles entre 1802 et 1808. En 1806, son régiment est rappelé en Angleterre, puis envoyé deux ans plus tard

90°
95°
100°
105°
25°
20°
15°
10°
TIBET
Riv. de Tsanpo
Burhampouter R.
ASAM
Cospore
CACHAR
Mogaung
Mount Chedabad
Dacca
BENGALE
CASSAY
Munnipore
Bamou
Quangtong
Labenagou
Tagoung
Monchabou
Keoummeria
Chibou
Kiantown
SHAN
UMMERAPOURA
Ava
Pagahm
Rameethayn
Tchoudson
R. Lou
CHINE
YUNAN ou MANCHEGI
LOWA
R. Kiou Long ou Mekaung
Monpan
TAROUP SHAN
Kiainroungye
Lowa-yain
KIOPI
TONKIN
Kintche
R. Keen Duem
R. Irrawaddy ou Erabatty
Thalwyn R.
R. Layguè
YUN SHAN
Dzemee
Montagnes d'Anoupectoumion
ARACAN
Araçan
R. Naaf
CHITTAGONG
Belamabad
Embouchures du Gange
Cheduba
Tonghoo
Peeau Mewe ou Prome
Pegu
PEGU
Persaim
Syrian
Rangoun
Dalla
R. de Siang
C. Negrais
Martaban ou Moudunaa
Limites du Siam
YOUDRA
LAYN SAYN SHAN
Sandepora ou LAOS
M.Laung
R. Anan
Taung Lee
Keintubbien
les trois Pagodes
Tavoy
SIAM
SIAM ou Juthia
Mergui
Tenasserim
YOUDRA SHAN ou CAMBODIA
COCHIN-CHINE
Narcondam
Isles d'Andaman
Junkseylon



dans la péninsule Ibérique où les forces britanniques combattent les troupes napoléoniennes. Son dernier voyage est celui du retour en Angleterre; il meurt à bord du *Mary* le 22 janvier 1809.

La mission

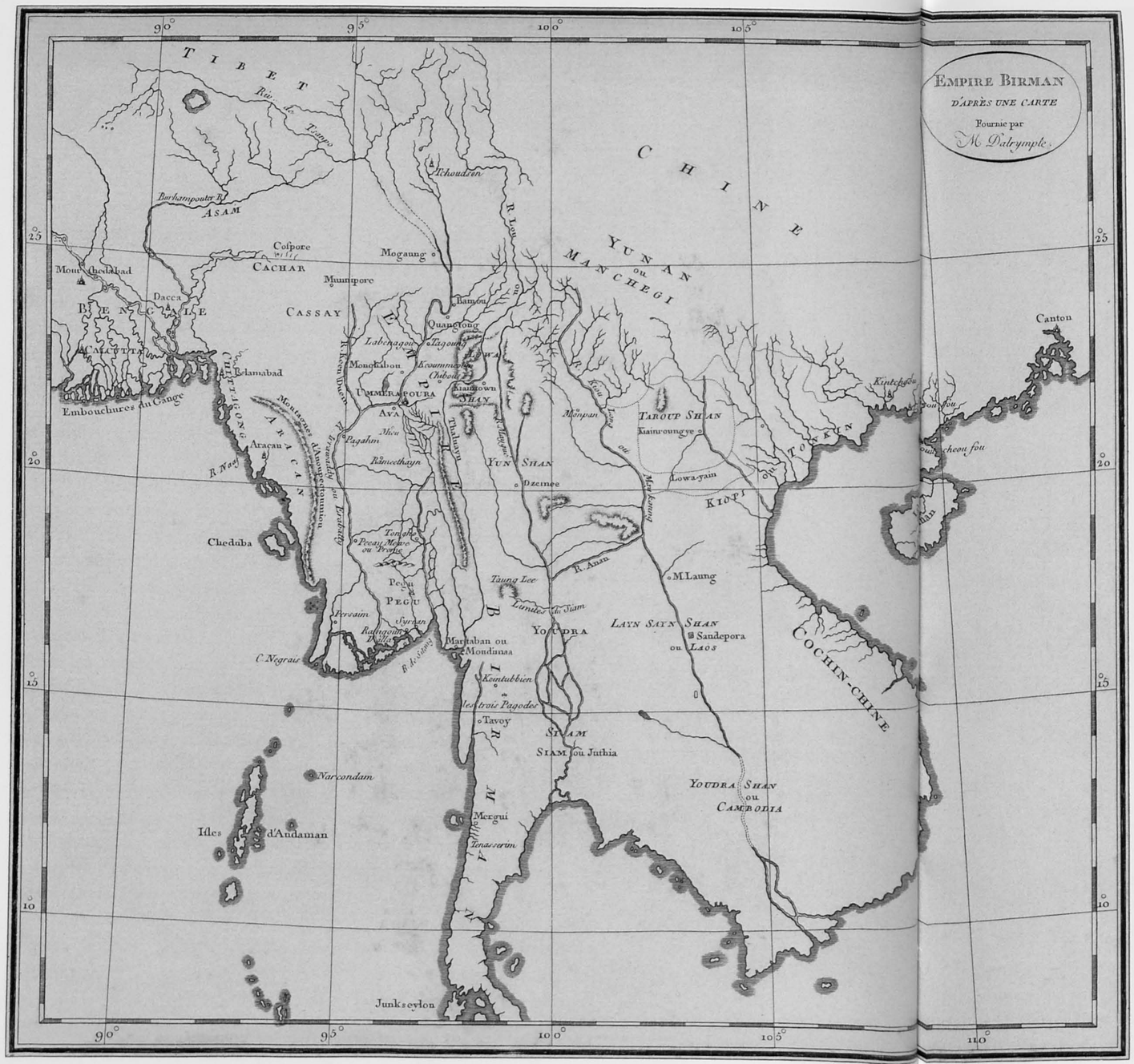
En 1795, l'Angleterre est en guerre avec la France depuis deux ans lorsque survient un incident à la frontière entre l'Inde britannique et la Birmanie (dix ans auparavant, le royaume frontalier d'Arakan avait été annexé à la Birmanie et ses habitants contraints aux travaux forcés). Inquiet d'un éventuel conflit avec l'empire voisin et soucieux de s'affirmer face aux Français, le gouverneur général du Bengale, Sir John Shore, envoie Michael Symes à la tête d'une ambassade à la cour d'Ava. Nommé envoyé plénipotentiaire, il a pour mission de rétablir les relations entre le royaume birman et l'Empire britannique et d'inspecter la conduite de tous les Anglais établis ou faisant commerce dans les régions où il passe. L'ambassadeur est accompagné, entre autres, par le colonel Thomas Wood, son secrétaire adjoint, le docteur Francis Buchanan et une suite composée de plus de septante personnes.

Les compagnons de voyage

Thomas Wood (1765 – Calcutta, 22 janvier 1834), astronome, ingénieur, géographe, pendant cinquante ans au service de l'armée du Bengale.

Francis Buchanan-Hamilton (Callander, Perthshire, 15 février 1762 – 15 juin 1829). Chirurgien du gouverneur général de l'Inde, Lord Wellesley (1760-1842) de 1803 à 1804, il établit à Calcutta un zoo connu aujourd'hui sous le nom de zoo Alipore. En 1814, il succède à William Roxburgh (1759-1815) au poste de directeur du Jardin botanique de cette ville. Auteur de plusieurs ouvrages, dont *An Account of the Fishes found in the River Ganges and its Branches* (1822).

Carte de l'Empire birman d'après une carte fournie par A. Dalrymple, gravé par Tardieu l'aîné, texte gravé par Beaublé, in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. I, taille-douce.



dans la péninsule Ibérique où les forces britanniques combattent les troupes napoléoniennes. Son dernier voyage est celui du retour en Angleterre; il meurt à bord du *Mary* le 22 janvier 1809.

La mission

En 1795, l'Angleterre est en guerre avec la France depuis deux ans lorsque survient un incident à la frontière entre l'Inde britannique et la Birmanie (dix ans auparavant, le royaume frontalier d'Arakan avait été annexé à la Birmanie et ses habitants contraints aux travaux forcés). Inquiet d'un éventuel conflit avec l'empire voisin et soucieux de s'affirmer face aux Français, le gouverneur général du Bengale, Sir John Shore, envoie Michael Symes à la tête d'une ambassade à la cour d'Ava. Nommé envoyé plénipotentiaire, il a pour mission de rétablir les relations entre le royaume birman et l'Empire britannique et d'inspecter la conduite de tous les Anglais établis ou faisant commerce dans les régions où il passe. L'ambassadeur est accompagné, entre autres, par le colonel Thomas Wood, son secrétaire adjoint, le docteur Francis Buchanan et une suite composée de plus de septante personnes.

Les compagnons de voyage

Thomas Wood (1765 – Calcutta, 22 janvier 1834), astronome, ingénieur, géographe, pendant cinquante ans au service de l'armée du Bengale.

Francis Buchanan-Hamilton (Callander, Perthshire, 15 février 1762 – 15 juin 1829). Chirurgien du gouverneur général de l'Inde, Lord Wellesley (1760-1842) de 1803 à 1804, il établit à Calcutta un zoo connu aujourd'hui sous le nom de zoo Alipore. En 1814, il succède à William Roxburgh (1759-1815) au poste de directeur du Jardin botanique de cette ville. Auteur de plusieurs ouvrages, dont *An Account of the Fishes found in the River Ganges and its Branches* (1822).

Carte de l'Empire birman d'après une carte fournie par A. Dalrymple, gravé par Tardieu l'aîné, texte gravé par Beaublé, in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. I, taille-douce.

Le voyage

Calcutta, le 21 février 1795 : Michael Symes et sa suite embarquent à bord du *Cheval marin* , vaisseau de l'Empire britannique commandé par le capitaine Thomas. Après avoir côtoyé les îles des Cocos, le navire fait une première halte dans le port de Cornwallis, dans les îles Andaman, colonie anglaise depuis 1791 où séjournent sept cents colons.

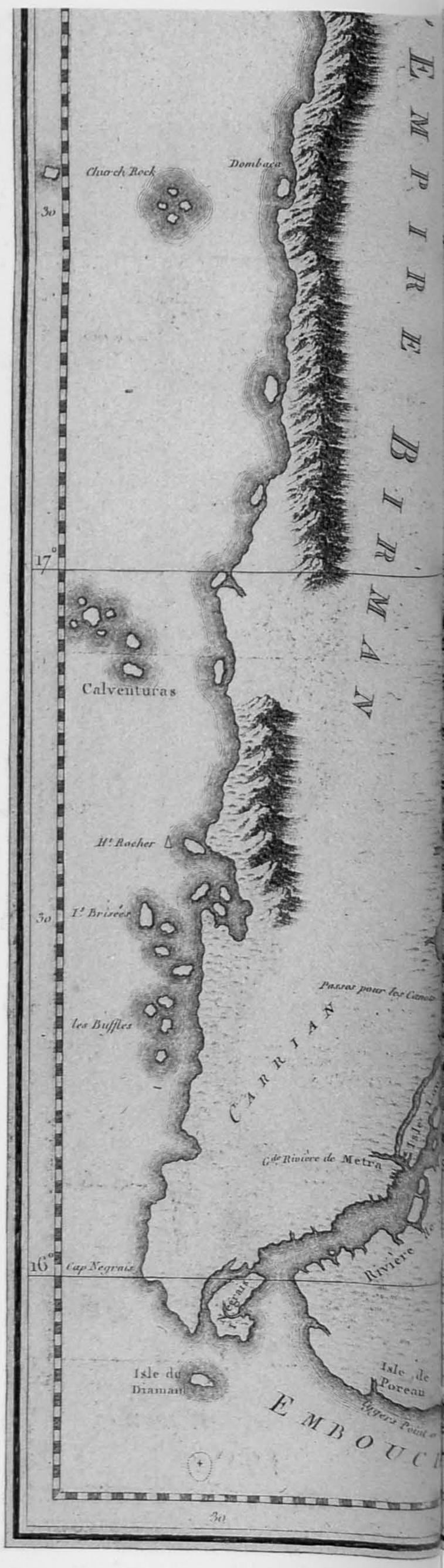
Huit mois par année, ces îles sont inondées par la mousson ; malgré cela, l'endroit est romantique : une mer parsemée d'îles recouvertes d'une dense forêt. Les Andamiens rendent hommage aux astres et aux génies des bois, des eaux et des montagnes. Ils vivent dans des huttes et se nourrissent de fruits sauvages. Naïfs et craintifs, ils s'éloignent à l'approche des colons. « Aucun des voyageurs qui ont parlé des peuples Sauvages n'en a rien dit qui approche de l'état de barbarie dans lequel vivent les habitans des îles d'Andaman. Comparés à ces insulaires, les féroces cannibales de la nouvelle Zélande et les Sauvages grelottans de la Terre de Feu peuvent passer pour des nations civilisées. » [1]

Un mois plus tard, l'expédition, escortée de plus de vingt chaloupes envoyées par le gouverneur de Rangoon, s'engage dans la « rivière de Rangoon ».

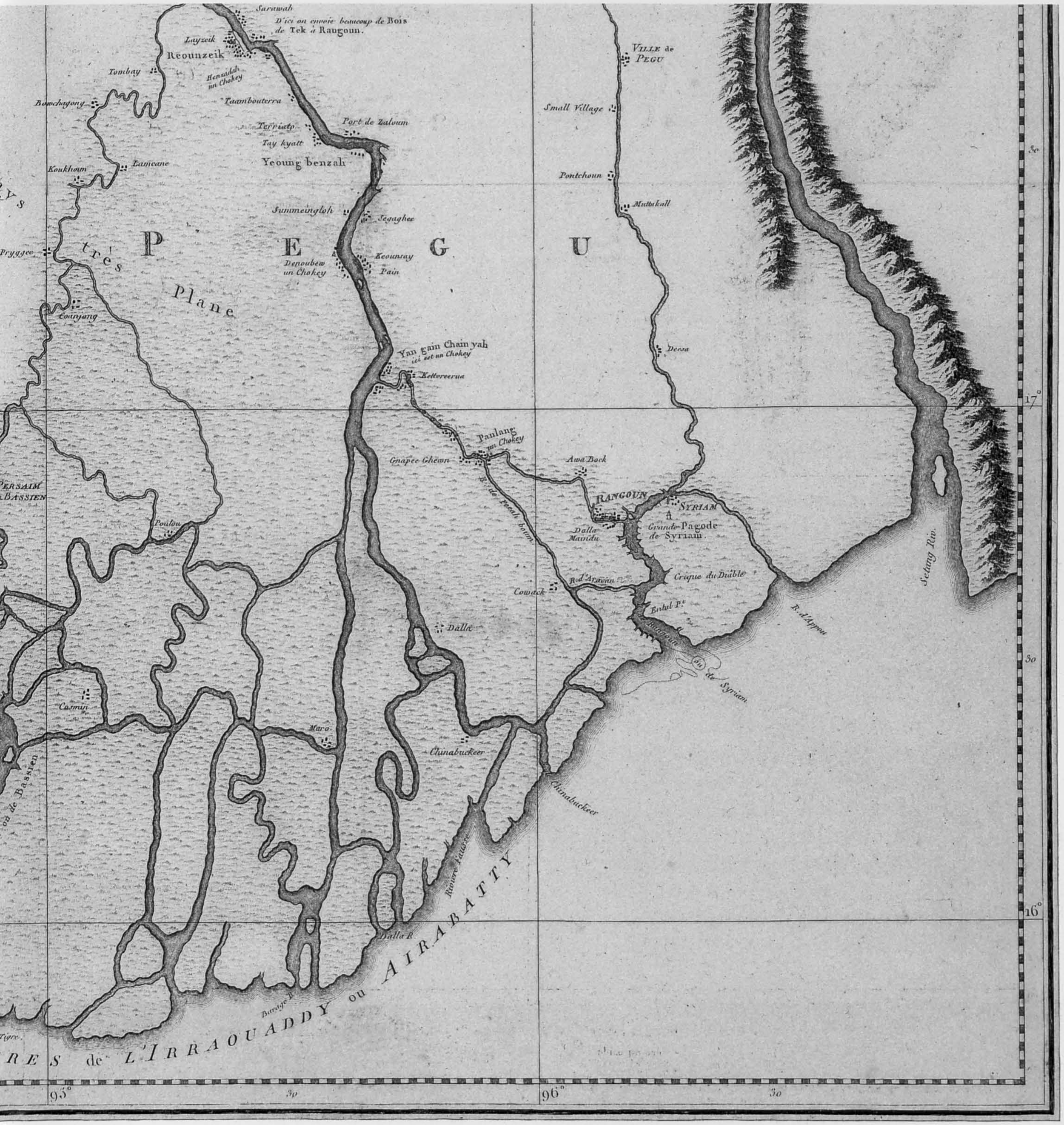
Le séjour à Rangoon

Le 20 mars, le *Cheval marin* jette l'ancre à Rangoon. La ville, qui compte trente mille âmes, est un lieu de négoce où se côtoient sans discorde toutes sortes de nationalités et de religions. De nombreux étrangers, Malabares, Mogols, Persans, Parsis, Arméniens, Portugais, Français et Anglais se partagent les différentes branches du commerce, chacun célébrant sa religion sans que les Birmans s'en mêlent. Une première contrariété survient lorsque Symes apprend que le gouverneur de Rangoon, le « raywoun », interdit à quiconque de s'approcher du *Cheval marin* et à son équipage d'entrer dans la ville. Il fait part de son mécontentement à l'« ackawoun » (second haut fonctionnaire de la ville) Baba-Schin qui sera l'interprète et l'officier attaché aux missions britanniques. Ce dernier explique que ces tracasseries sont conformes à l'usage.

L'ambassadeur a également pour tâche de remettre en main propre une lettre du gouverneur général du Bengale au vice-roi de Pegu, ville



Détail de la carte du cours de l'Irraouaddy, dessiné par Thomas Wood (partie sud), in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. II, taille-douce. Les Anglais séjournent plus de deux mois à Rangoon et à Pegu.


Sarawah
D'ici on envoie beaucoup de Bois de Tek à Rangoun.
Layzeik
Reounzeik
Tombay
Henzadah un Chokey
Bowchagong
Taambouterra
Port de Zalvum
Terriatp
Tay kyatt
Yeoung benzah
Koukhoun
Lameane
Summeingloh
Segaghee
Pryggee
tres
P
E
G
Plane
Denoubew un Chokey
Keounsay Pain
Courjang
Yan gain Chain yah ici est un Chokey
Kettereerua
Paulang un Chokey
Gnapee Chewn
R. de Poeah beum
PERSAIM
BASSIEN
Poulou
Cosmin
Maro
Chinabuckeer
Dalla
Dalla R.
Barrage R.
Rivière Falaise
R. de Syriam
VILLE de PEGU
Small Village
Pontchoun
Muttakall
U
Deesa
Awa Bock
RANGOUN
SYRIAM
Grande Pagode de Syriam.
Dalla Mandu
Comack
R. d'Aracan
Crique du Diable
Enbul Pt
Rangoun
Ste de Syriam
R. d'Appou
Setang Riv.
17°
30
16°
95°
96°
RES de L'IRRAOUADDY ou AIRABATTY

Le voyage

Calcutta, le 21 février 1795 : Michael Symes et sa suite embarquent à bord du *Cheval marin* , vaisseau de l'Empire britannique commandé par le capitaine Thomas. Après avoir côtoyé les îles des Cocos, le navire fait une première halte dans le port de Cornwallis, dans les îles Andaman, colonie anglaise depuis 1791 où séjournent sept cents colons.

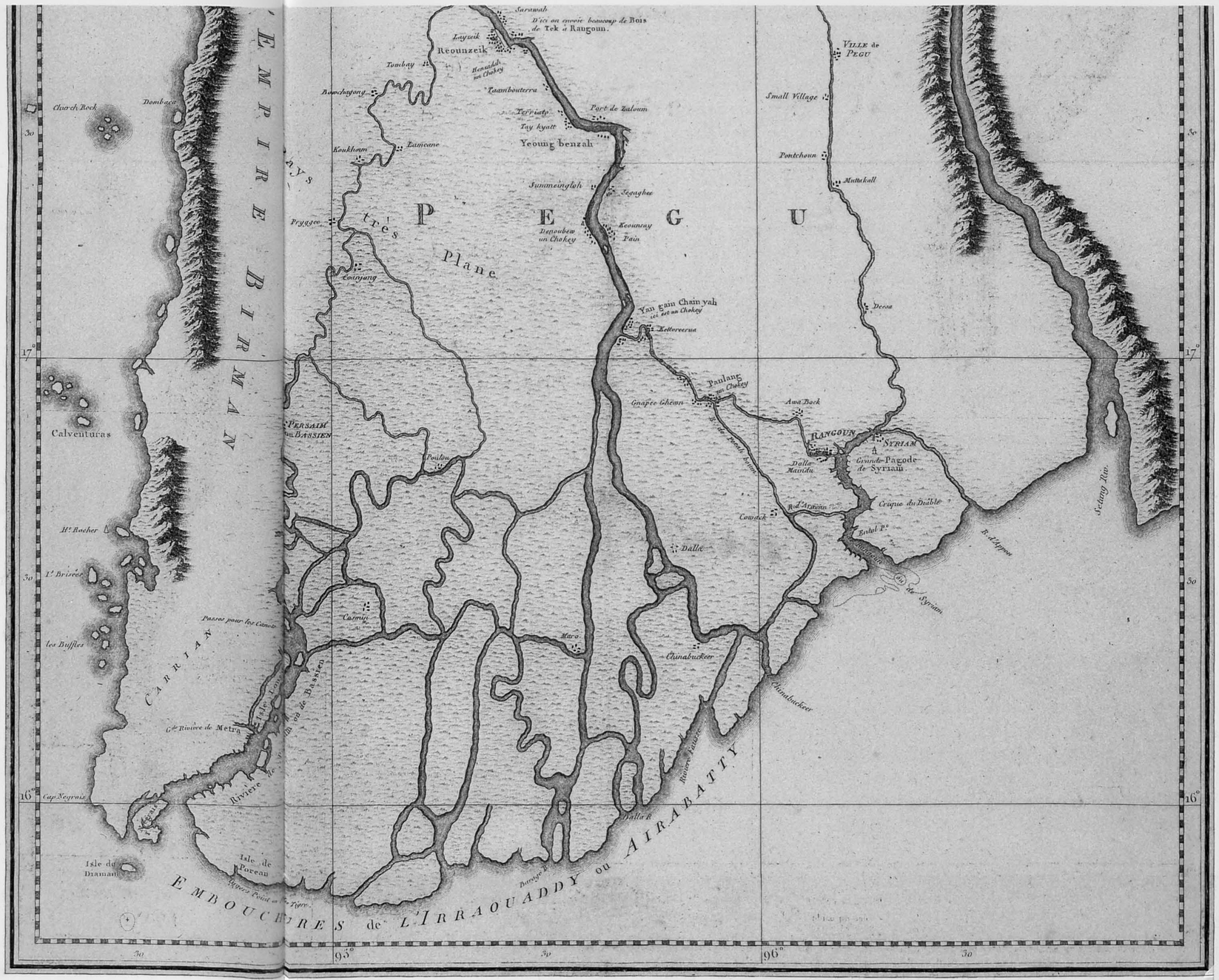
Huit mois par année, ces îles sont inondées par la mousson ; malgré cela, l'endroit est romantique : une mer parsemée d'îles recouvertes d'une dense forêt. Les Andamiens rendent hommage aux astres et aux génies des bois, des eaux et des montagnes. Ils vivent dans des huttes et se nourrissent de fruits sauvages. Naïfs et craintifs, ils s'éloignent à l'approche des colons. « Aucun des voyageurs qui ont parlé des peuples Sauvages n'en a rien dit qui approche de l'état de barbarie dans lequel vivent les habitans des îles d'Andaman. Comparés à ces insulaires, les féroces cannibales de la nouvelle Zélande et les Sauvages grelottans de la Terre de Feu peuvent passer pour des nations civilisées. »[1]

Un mois plus tard, l'expédition, escortée de plus de vingt chaloupes envoyées par le gouverneur de Rangoon, s'engage dans la « rivière de Rangoon ».

Le séjour à Rangoon

Le 20 mars, le *Cheval marin* jette l'ancre à Rangoon. La ville, qui compte trente mille âmes, est un lieu de négoce où se côtoient sans discorde toutes sortes de nationalités et de religions. De nombreux étrangers, Malabares, Mogols, Persans, Parsis, Arméniens, Portugais, Français et Anglais se partagent les différentes branches du commerce, chacun célébrant sa religion sans que les Birmans s'en mêlent. Une première contrariété survient lorsque Symes apprend que le gouverneur de Rangoon, le « raywoun », interdit à quiconque de s'approcher du *Cheval marin* et à son équipage d'entrer dans la ville. Il fait part de son mécontentement à l'« ackawoun » (second haut fonctionnaire de la ville) Baba-Schin qui sera l'interprète et l'officier attaché aux missions britanniques. Ce dernier explique que ces tracasseries sont conformes à l'usage.

L'ambassadeur a également pour tâche de remettre en main propre une lettre du gouverneur général du Bengale au vice-roi de Pegu, ville



Détail de la carte du cours de l'Irraouaddy, dessiné par Thomas Wood (partie sud), in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. II, taille-douce. Les Anglais séjournent plus de deux mois à Rangoon et à Pegu.

au bord de la rivière du même nom dont l'embouchure se situe à trois milles au-dessous de Rangoon. Baba-Schin suggère à Symes d'envoyer la lettre au vice-roi par l'intermédiaire d'un messager sûr, l'ambassadeur accepte. Mais quand l'envoyé revient avec une invitation verbale du vice-roi à son palais, Symes est à nouveau contrarié de ne recevoir ni invitation officielle écrite, ni réponse à la lettre du gouverneur général. Finalement, le 27 mars, le gouverneur de la ville de Rangoon rend visite à l'ambassadeur anglais qui, vexé, menace de ne pas se rendre à Pegu à moins qu'on ne lui explique les raisons des soupçons qui pèsent sur lui et sa mission ; il reçoit une réponse vague et, agacé, envoie M. Wood à Pegu pour y chercher une invitation écrite de la part du vice-roi. Les interdictions de visites sont enfin levées. « (...) je reçus, dans la matinée du 29 mars, la visite des capitaines des principaux navires anglais qui mouilloient dans le port. Ils étoient accompagnés par l'ackawoun Baba-Schin. On retira les espions qui étaient à bord, et nos gens eurent la permission d'aller au Bazar sans éprouver le moindre désagrément. »[2]

L'hospitalité birmane

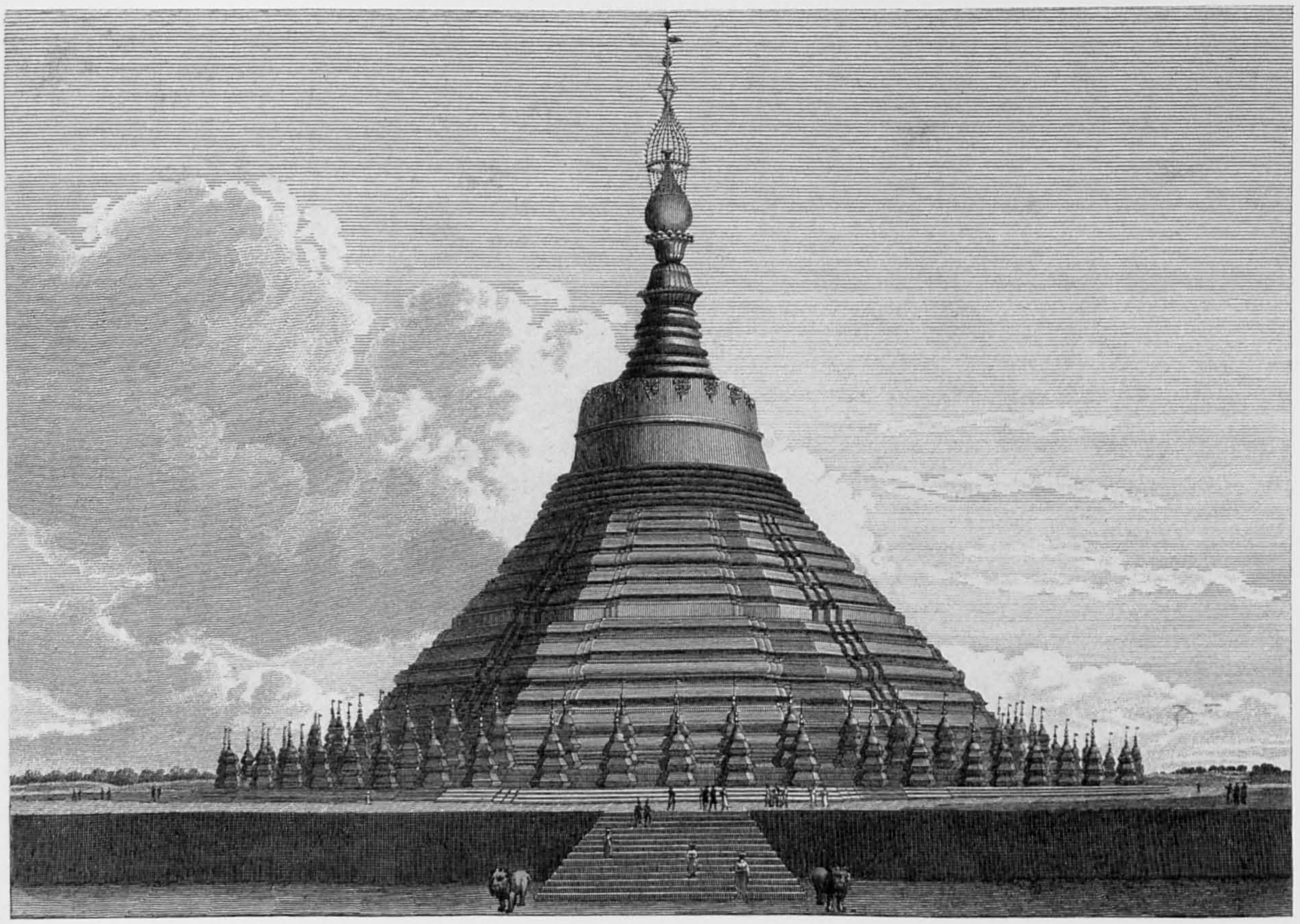
« Sentant tous les avantages du commerce, mais inhabiles à en profiter ; désirant se perfectionner dans cette partie, mais ne sachant comment faire pour cela, les Birmans ont, depuis quelques années, toléré toutes les sectes, et invité toutes les nations à fréquenter leurs ports. (...) Pendant les courts intervalles de repos, des aventuriers obscurs et vomis de toutes les contrées de l'Orient, se sont rendus en foule à Rangoun, où on les a reçus avec une hospitalité généreuse. Ceux qui avaient des talens et de l'activité ont acquis de grandes richesses. Les Parsis, les Arméniens et un petit nombre de Musulmans se sont emparés de toutes les affaires mercantiles, et c'est parmi eux que le gouvernement choisit souvent ceux à qui il confie les emplois qui ont rapport au commerce et aux étrangers, parce qu'il croit que ces emplois seront mieux remplis par eux que par les Birmans. »[3]

« La crainte et la jalousie avoient donc dès long-temps engagé ces marchands à semer la défiance dans l'esprit des Birmans, et ils leur répétoient sans cesse de se tenir en garde contre la ruse et l'audace des Anglais. Dès qu'ils furent informés de l'envoi d'une ambassade anglaise, ils redoublèrent d'efforts pour exciter les craintes des Birmans ; ils prétendirent que nous ne pouvions avoir que de funestes desseins. Ils tentèrent même d'irriter le peuple contre nous en alarmant sa superstition et répandant une prophétie qui disoit qu'en moins de douze mois l'étendard anglais flotterait sur la forteresse de Rangoun. »[4]

Visite au vice-roi du Pegu

Le 31 mars, Symes rejoint M. Wood et Baba-Schin à Pegu. Trois chaloupes avec chacune douze rameurs sont aménagées pour le voyage. Elles abritent trois petits appartements dont le seul inconvénient est que les Anglais ne peuvent s'y tenir debout. Partout dans le pays où les Anglais jettent l'ancre, un logement leur est spécialement attribué. Le 3 avril, ils sont reçus au grand temple de Schoe-Madou et assistent aux amusements de la journée. Le lendemain, M. Symes est accueilli par le vice-roi dans son palais, il lui remet la lettre du gouverneur général du Bengale et lui offre ses présents. Les Anglais sont invités à célébrer la fête de fin de l'année solaire des Birmans pendant trois jours, du 10 au 12 avril.

« Le lendemain, dès les huit heures du matin, une foule innombrable s'étoit rassemblée entre l'enceinte de la nouvelle ville de Pegu et les murailles de l'ancienne. On avoit élevé au milieu du gazon trois hangars séparés, l'un pour le vice-roi et sa famille, l'autre pour le gou-



Le temple de Schoë-Madou, ou du dieu d'or, a été édifié il y a 2500 ans à Pegu, gravé par Tardieu l'aîné, in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava*, Paris, 1800, collection de planches, pl. III, taille-douce.

vernement de Martaban, et le troisième pour nous. Les spectateurs couvroient presque la plaine.»[5] Ils assistent à un feu d'artifice. Les jours suivants, la délégation anglaise reçoit la visite de toutes les personnes de distinction de Pegu et de nombreux curieux se massent devant leur maison. Les Birmans ont coutume de visiter les étrangers sans aucun embarras.

Fête de la pureté / Nouvel an

Durant la fête de la pureté, on se lance des seaux d'eau. Wood et Symes se prennent volontiers au jeu et racontent: «Le 12 avril, dernier jour de l'année birmane, le vice-roi nous invita à aller voir une cérémonie fort gaie qui se pratique dans toute l'étendue de l'empire. Pour laver toutes les souillures de l'année qui finit, et en commencer une nouvelle avec pureté, les femmes birmanes ont coutume ce jour-là de jeter de l'eau sur tous les hommes qu'elles rencontrent, et les hommes ont le droit de leur rendre la pareille. Cela occasionne beaucoup de joie et de divertissement, sur-tout parmi les jeunes filles qui, armées de pots et de grandes seringues, cherchent à mouiller les gens qui passent dans les rues, et rient de bon cœur quand on leur lance quelques potées d'eau.

»Cet usage, tout gai qu'il est, n'est jamais accompagné de la moindre indécence, non plus que les autres amusemens des Birmans. On ne jette point de l'eau mal-propre; un homme n'a pas droit de toucher une femme, mais il peut lui jeter de l'eau tant qu'il veut, si elle a commencé par lui en jeter elle-même.»[6]

«Nous attendant à cette cérémonie, nous ne nous étions vêtus que de vestes de mousseline. Une vingtaine de jeunes femmes, qui étaient entrées dans la salle, inondèrent sans pitié quatre hommes qui ne pouvoient avoir que du désavantage dans un combat si inégal. Le vice-roi eut bientôt abandonné le champ de bataille. M. Wood s'empara d'un des grands vases de porcelaine et, avec ce secours, nous nous défendîmes assez longtemps. Les assaillantes paroissoient extrêmement contentes en voyant le désordre où elles nous avoient mis. Enfin, quand tout le monde fut bien fatigué et bien trempé, nous nous retirâmes chez nous pour changer de hardes.»[7]

Il est curieux d'imaginer des Anglais bienséants et des Birmans attachés à l'étiquette s'adonner ensemble à ce genre de divertissement.

La ville de Pegu

Dans le précis historique qui précède la relation du voyage, Symes énumère les causes de la décadence de l'ancienne ville de Pegu. Sur place, il observe attentivement les ruines, les restes du fossé et de la muraille, constate les ravages de la guerre. « Lorsqu'en 1757 Alompra s'empara de la ville de Pegu, il en fit raser toutes les maisons, dispersa une partie des habitans et réduisit les autres en captivité. Les praw [temples] nombreux de cette capitale furent les seuls édifices qu'épargna la rage du vainqueur, mais depuis on a négligé tous ces édifices, à l'exception du grand temple de Schoe-Madou. »[8] Il donne également une description détaillée du temple de Schoe-Madou « du dieu d'or », il en mesure les terrasses, les colonnes, le « tée » (ressemble à une coupe renversée et sert de couronnement à un temple), les « kioums » (pavillon où logent les prêtres), les statues, etc. Symes rend visite au « siredaou » (principal rhahaan de Pegu) qui lui apprend que le temple, qui a 2300 ans, a été fondé par deux frères marchands, puis successivement élevé (avec des terrasses) grâce à différents monarques.

La ville reconstruite de Pegu est habitée par des « rhahaans » (prêtres birmans), des officiers, des pauvres familles « taliennes » (indigènes de Pegu) ; de six à sept mille habitants. La nuit, les quatre portes de la ville sont fermées et gardées par des soldats (souvent endormis). Symes

Couple de paysans birmans, gravé par Delvaux sous la dir. de Tardieu l'aîné, in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava*, Paris, 1800, collection de planches, pl. XI, taille-douce.

se promène beaucoup et, à chacune de ses étapes, évoque avec admiration la nature environnante; parfois il chasse et observe les animaux qu'il rencontre, interroge les «rhahaans» sur leur religion, les habitants sur leurs coutumes, énumère les plantes cultivées et consommées. Tout ce qu'il voit est décrit dans un style qui laisse deviner l'enthousiasme de l'ambassadeur dans l'exploration du pays et son souci d'exhaustivité.

M. Wood détermine la position de Pegu qu'il estime inexacte sur les autres cartes.

Le docteur Buchanan calcule l'étendue et les limites de l'Empire birman grâce à des esquisses déjà effectuées et aux renseignements récoltés sur place. Il fournit également de nouvelles données sur les dispositions des rivières.

Les maisons

Contrairement aux maisons des Indous, celles des Birmans sont posées sur des poteaux de bois ou de bambou. Plus le rang des personnes est élevé, plus la maison est haut perchée.

«L'empereur a défendu d'employer des briques pour les demeures des particuliers, parce qu'il craint, m'a-t-on dit, que, sous prétexte de bâtir des maisons avec des briques, on ne bâtit quelques forteresses qui pourroient être dangereuses au repos de l'Etat. Les maisons sont toutes construites avec des planches ou des nattes soutenues par des poteaux de bois ou de bambou (...) ce qui rend les maisons si combustibles que les habitans vivent dans une crainte continuelle des incendies.»[9] Une des précautions prises contre le feu est de faire parcourir les rues durant la nuit par des voleurs dont la peine de mort a été remplacée par la condition d'esclaves du gouvernement qui préviennent et éteignent les incendies. «Ils ont sur chaque joue un cercle noir qu'on leur a fait en les brûlant avec de la poudre. On leur imprime aussi de la même manière, sur l'estomac, le mot «voleur», avec le nom de la chose qu'ils ont dérobée.»[10]

Retour à Rangoon

Le 26 avril, tout le monde a quitté Pegu et l'ambassadeur est très satisfait de l'accueil du vice-roi. De retour à Rangoon, les relations sont meilleures et Symes demande à être logé plus près de la ville; on lui attribue un nouveau logement. Le diplomate continue d'avoir la visite des officiers du gouvernement mais l'«ackawoun» Baba-Schin est le seul avec qui il communique aisément. La défiance de la part des

Birmans, toujours perceptible, l'engage à différer les observations astronomiques de M. Wood ainsi que le travail de son dessinateur.

A la fin du mois de mai, il apprend que le «maywoun» de Pegu accompagnera l'ambassade anglaise jusqu'à la cour.

Le village des Caraïniers

Symes profite de son séjour à Rangoon pour visiter le village des Caraïniers qui appartiennent à une autre race que celle des indigènes habitant les provinces de Dalla, de Bassien et des districts voisins de Rangoon. Les Caraïniers ont leur propre langue et n'ont pas de lois écrites. Ils mènent une vie patriarcale et adorent Gaudma. Cultivateurs et éleveurs laborieux, ils ne se mélangent pas au reste de la population birmane.

L'ambassadeur visite aussi le temple de Schoe-Dagon, ou Dagoung, situé à deux milles au nord de Rangoon dont il donne une description bucolique:

«On a planté sur les bords de la terrasse du temple de Dagon plusieurs rangs d'arbres qui donnent beaucoup d'ombre. La vue y est très belle. De là on découvre la rivière de Pegu et celle de Rangoun, qui arrosent, en serpentant, une campagne plane et bien boisée; et l'on voit s'élever, au confluent de ces deux rivières, le temple de Syriam, presqu'aussi magnifique que ceux de Dagon et Schoe-Madou.

»Lorsque j'étois sur la terrasse du temple de Dagon, la saison des pluies avoit commencé, et les rivières avoient débordé en plusieurs endroits: on ne voyoit de tous côtés que des terres en friche, des rivières et des lacs; mais quelque pittoresque que fût ce spectacle, il eût été sans doute plus doux de contempler moins d'eau, moins de forêts, et plus de champs cultivés.»[11] Symes donne aussi d'intéressants détails sur la religion birmane et leurs prêtres, les rhahaans. Lorsqu'un enfant entre dans un «kioum» (pavillon où logent les rhahaans, sorte de couvent) soit pour y rester un certain temps, soit pour y passer sa vie, il est accompagné par les hommes de sa famille et ses amis et la cérémonie dure trois jours. Les «kioums» ressemblent aux édifices chinois; ils se composent d'une seule grande pièce ouverte de tous les côtés et d'un toit à plusieurs étages soutenus par des colonnes.

Les rhahaans et les «phongis» (prêtres d'un ordre inférieur) sont nombreux. Les prêtres sont vêtus de longs manteaux jaunes, ont le crâne rasé et marchent pieds nus. Ils consacrent tout leur temps à la contemplation divine et ne mangent qu'une fois par jour ce qu'ils reçoivent des gens de la ville. Il est rare qu'ils dérogent au vœu de

chasteté mais, quand cela arrive, on fait monter le prêtre sur un âne, on lui barbouille le visage de peinture et on le promène en ville au son du tambour avant de le chasser.

M. Symes et le « maywoun » de Pegu quittent Rangoon

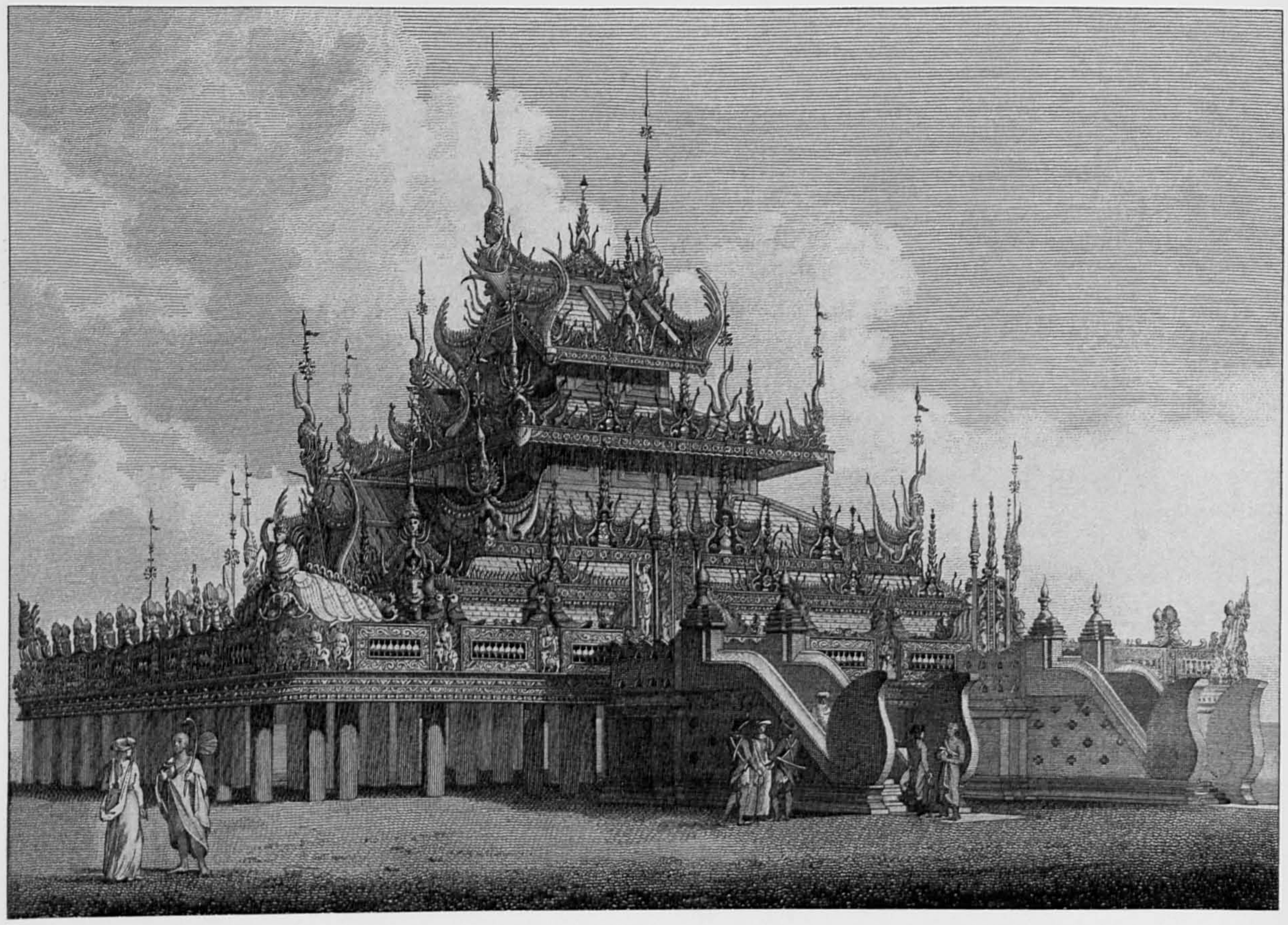
Le 25 mai, comme prévu, le « maywoun » de Pegu arrive à Rangoon avec sa famille et sa suite puis repart trois jours plus tard pour la capitale. Le 30 mai, Symes, Baba-Schin, plusieurs domestiques et des dizaines de rameurs quittent Rangoon à leur tour ; six chaloupes avaient été préparées par les Birmans pour remonter l'Irrawaddy (Irraouaddy).

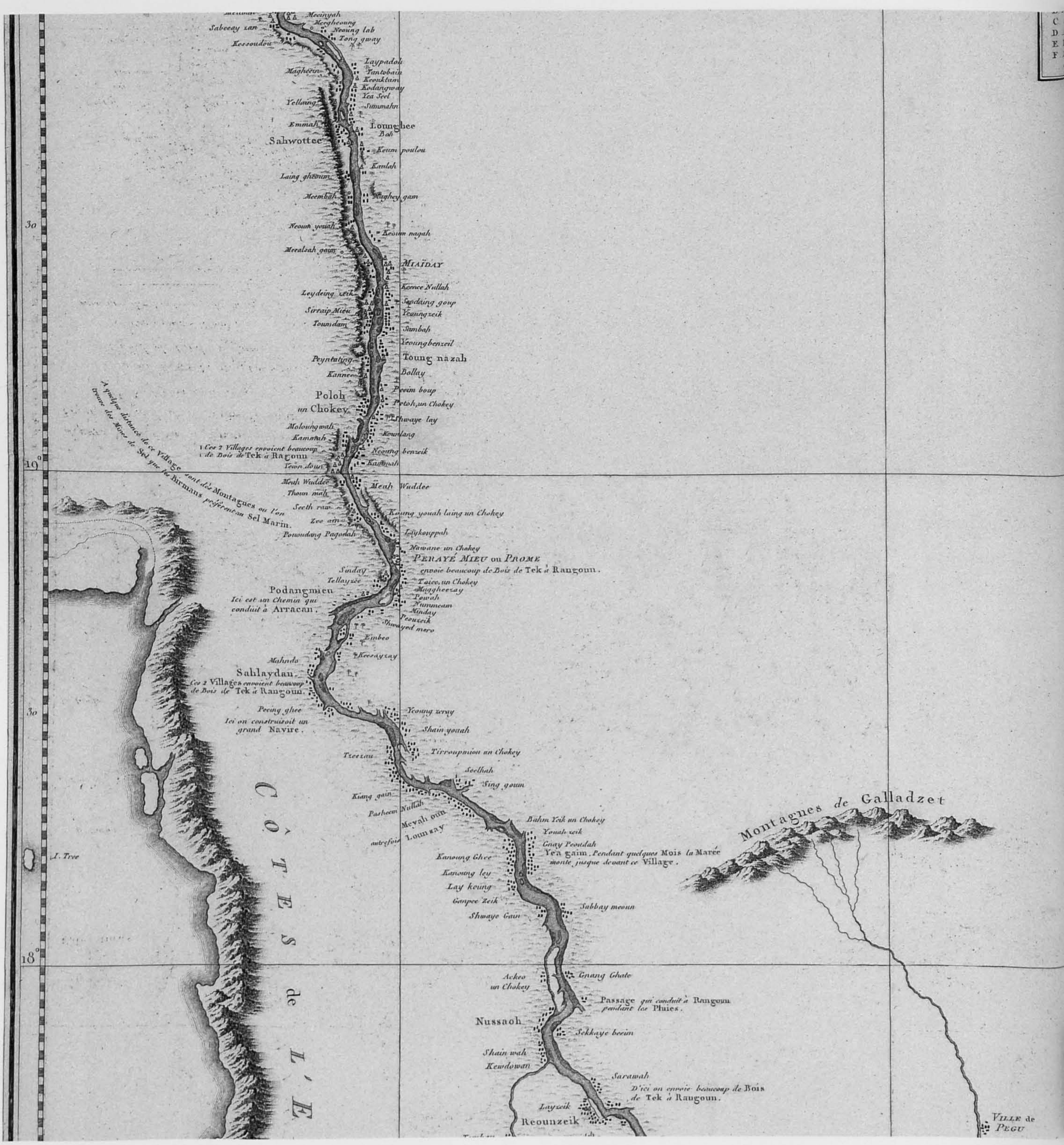
Halte à Panlang – les maringouins

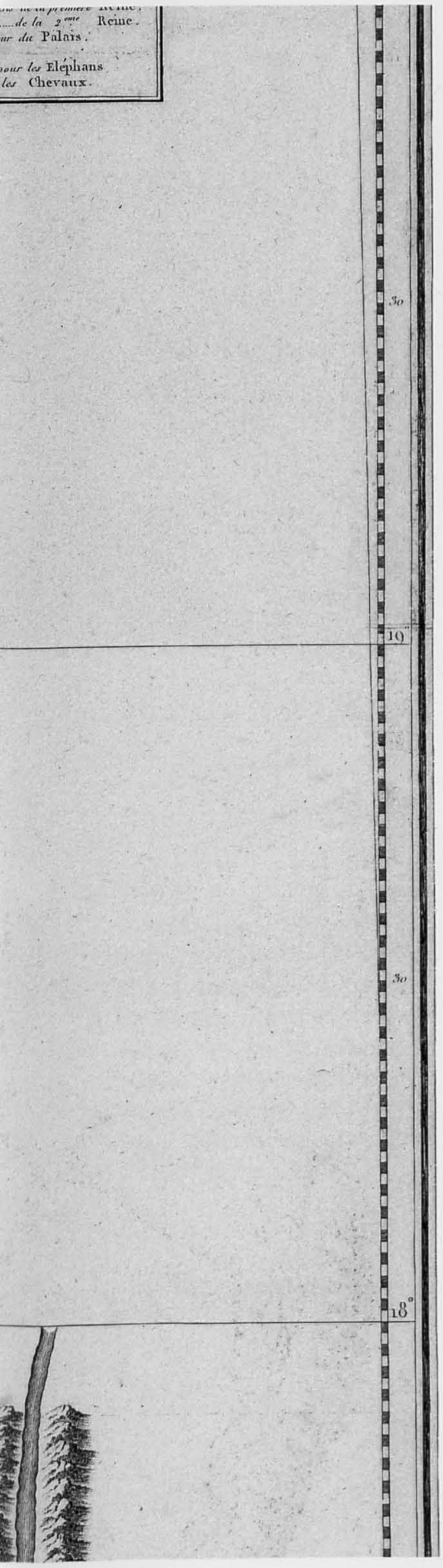
Le lendemain, les voyageurs s'arrêtent à Panlang ; on leur apprend que « (...) cette ville avoit été jadis très-grande et très-riche, et qu'on donnoit fréquemment son nom à la rivière de Rangoun [Panlang-Mioup].

« Rhahaan » ou prêtre birman, gravé par Delignon sous la dir. de Tardieu l'aîné, in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. V, taille-douce. ▷

« Kioum » ou monastère de prêtres birmans, gravé par Tardieu l'aîné, in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. XVI, taille-douce.




Meeinyah
Meegheoung
Sabeeay zan
Neoung lab
Tong gway
Kessoudou
Laypadoh
Maghéem
Tantobain
Keouktam
Kodangway
Yea Seel
Yelloung
Summahn
Emmah
Lounghee Bah
Sahwottee
Keum poulou
Kaulah
Laing gheenum
Meembah
Maghey gam
Neoum youah
Keoum nagah
Meealzah gam
MIAÏDAY
Keence Nullah
Leydeing zeik
Sapdaing goup
Sirraip Mieu
Yeoungzeik
Toumdam
Sumbah
Yeoungbenzeil
Peyntaing
Toung nazah
Kannee
Bollay
Peeim boup
Poloh un Chokey
Petoh, un Chokey
Shwaye lay
Moloungwah
Kamnah
Kourlang
Ces 2 Villages envoient beaucoup de Bois de Tek à Ragoun
Neoung benzeik
Yown doun
Kannah
A quelque distance de ce Village sont des Montagues ou l'on trouve des Mines de Sel que les Birmans préferent au Sel Marin.
Meah Wuddee
Thoun mah
Seeth raw
Koung youah laing un Chokey
Zee am
Powudaing Pagodah
Laykoppah
Nawane un Chokey
PERAYE MIEU ou PROME
envoie beaucoup de Bois de Tek à Rangoun.
Sunday
Tellayzee
Taice, un Chokey
Podangmieu
Ici est un Chemin qui conduit à Arracan.
Muggheezay
Powah
Nummeam
Minday
Peouzeik
Shwayed mero
Embeo
Keezayzay
Mahnda
Sahlaydan
Ces 2 Villages envoient beaucoup de Bois de Tek à Rangoun.
Peeing ghee
Ici on construiroit un grand Navire.
Yeoung zeay
Shain youah
Tzeezau
Tirroupmiou un Chokey
Seelhah
Sing goum
Kiang gain
Pasheem Nullah
Meyah oun Loumzay autrefois
Bahm Yeik un Chokey
Youah zeik
Gnay Peoudah
Yea gaim. Pendant quelques Mois la Marée monte jusque devant ce Village.
Kanoung Ghee
Kanoung ley
Lay koung
Ganpee Zeik
Shwaye Gain
Subbay meoun
Montagnes de Galladzet
Ackeo un Chokey
Gnang Ghato
Passage qui conduit à Rangoun pendant les Pluies.
Nussaoh
Sekkaye beeim
Shain wah
Kewdowan
Sarawah
D'ici on envoie beaucoup de Bois de Tek à Rangoun.
Layzeik
Reounzeik
VILLE de PEGU
COTES de L'E
I. Tree
30
19°
30
18°



(...) Cette partie de la rivière est connue par l'immense quantité de maringouins qui l'infestent. Ils sont d'une grosseur extraordinaire et beaucoup plus venimeux que ceux de tous les autres pays où j'ai été. Deux paires de bas très-épais ne suffisoient pas pour garantir mes jambes de leurs piqûres.»[12] Quelques heures plus tard, la flotte entre dans l'Irrawaddy.

Diverses étapes

Le 2 juin, Symes rejoint le «maywoun» de Pegu qui l'attendait avec sa flotte. Ils rencontrent quelques îles de sable et passent devant plusieurs villes et villages. Durant la remontée de l'Irrawaddy, non seulement Symes s'attache à dépeindre les lieux qu'il croise ou qu'il accoste mais il signale aussi les particularités de la rivière.

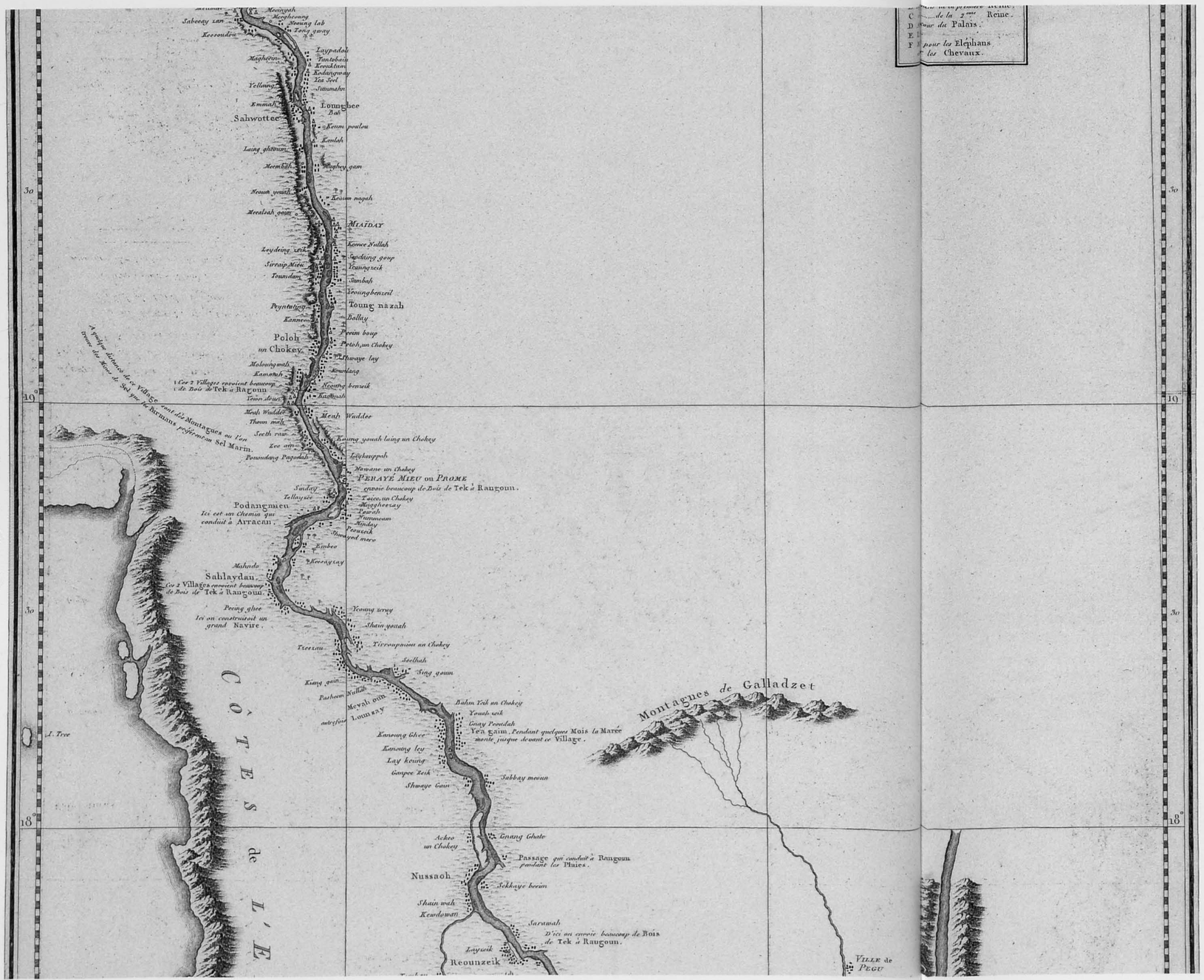
En explorateur curieux, l'ambassadeur mentionne les étapes une à une, par exemple la ville de Taïkyat, le village de Terriato (le village des manguiers), la ville de Tambouterra, la ville de Kioum-zeïk. Selon son habitude, il n'oublie pas de relever ce qui fait la richesse de chaque région, ici la plante qui produit l'indigo employée pour teindre le coton. Le 5 juin, la flotte passe devant Sekayébeïm, fait une halte dans le port de la ville d'Ackéo, environnée de plantations de bananiers et de manguiers. L'équipage aperçoit le village de Schouayé-gaim et la ville de Sabbaïmeoum, s'arrête près de la ville de Gnapizeïk. A Mayahoun on produit beaucoup de riz qui sert surtout à l'approvisionnement de la capitale. Paschim, Kiang-gain, Tirroup-miou, Tzizau, Podang-mieu, Schouayé-domieu... autant de villages aux noms pittoresques que Michael Symes ne manque pas de citer dans son ouvrage.

Ancienne et nouvelle Prome

Le 10 juin, Symes découvre la ville de Prome si souvent évoquée dans l'histoire birmane pour avoir été le théâtre de nombreux sièges et batailles. «On trouve, au bout de la nouvelle ville de Prome [appelée aussi Piayé-mieu] les ruines de l'ancienne. Elle formoit un petit pentagone dont l'enceinte étoit bâtie en briques, et par sa situation, elle devoit être très forte.»[13]

A Prome, il semble qu'on n'ait jamais vu d'officiers anglais. Les visiteurs traversent une foule toujours respectueuse, suivis par une

Détail de la carte du cours de l'Irraouaddy, dessiné par Thomas Wood (partie centrale), in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. II, taille-douce. La remontée de l'Irraouaddy est ponctuée de nombreuses haltes.



Détail de la carte du cours de l'Irraouaddy, dessiné par Thomas Wood (partie centrale), in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. II, taille-douce. La remontée de l'Irraouaddy est ponctuée de nombreuses haltes.

(...) Cette partie de la rivière est connue par l'immense quantité de maringouins qui l'infestent. Ils sont d'une grosseur extraordinaire et beaucoup plus venimeux que ceux de tous les autres pays où j'ai été. Deux paires de bas très-épais ne suffisoient pas pour garantir mes jambes de leurs piqûres. »[12] Quelques heures plus tard, la flotte entre dans l'Irrawaddy.

Diverses étapes

Le 2 juin, Symes rejoint le « maywoun » de Pegu qui l'attendait avec sa flotte. Ils rencontrent quelques îles de sable et passent devant plusieurs villes et villages. Durant la remontée de l'Irrawaddy, non seulement Symes s'attache à dépeindre les lieux qu'il croise ou qu'il accoste mais il signale aussi les particularités de la rivière.

En explorateur curieux, l'ambassadeur mentionne les étapes une à une, par exemple la ville de Taïkyat, le village de Terriato (le village des manguiers), la ville de Tambouterra, la ville de Kioum-zeïk. Selon son habitude, il n'oublie pas de relever ce qui fait la richesse de chaque région, ici la plante qui produit l'indigo employée pour teindre le coton. Le 5 juin, la flotte passe devant Sekayébeïm, fait une halte dans le port de la ville d'Ackéo, environnée de plantations de bananiers et de manguiers. L'équipage aperçoit le village de Schouayé-gaim et la ville de Sabbaïmeoum, s'arrête près de la ville de Gnapizeïk. A Mayahoun on produit beaucoup de riz qui sert surtout à l'approvisionnement de la capitale. Paschim, Kiang-gain, Tirroup-miou, Tzizau, Podang-mieu, Schouayé-domieu... autant de villages aux noms pittoresques que Michael Symes ne manque pas de citer dans son ouvrage.

Ancienne et nouvelle Prome

Le 10 juin, Symes découvre la ville de Prome si souvent évoquée dans l'histoire birmane pour avoir été le théâtre de nombreux sièges et batailles. « On trouve, au bout de la nouvelle ville de Prome [appelée aussi Piayé-mieu] les ruines de l'ancienne. Elle formoit un petit pentagone dont l'enceinte étoit bâtie en briques, et par sa situation, elle devoit être très forte. »[13]

A Prome, il semble qu'on n'ait jamais vu d'officiers anglais. Les visiteurs traversent une foule toujours respectueuse, suivis par une

multitude de gens curieux et effarés, d'enfants, de femmes frappant des mains pour exprimer leur surprise et de chiens épouvantés.

Ils quittent Prome le 11 juin et passent par de nombreux autres villages: Pououdang, puis Ziain, Kammah (qui fournit beaucoup de teck), Neounybenzaïk, Yeoungbenkeïk, Pelon, Samban, ville de Siraipmieu.

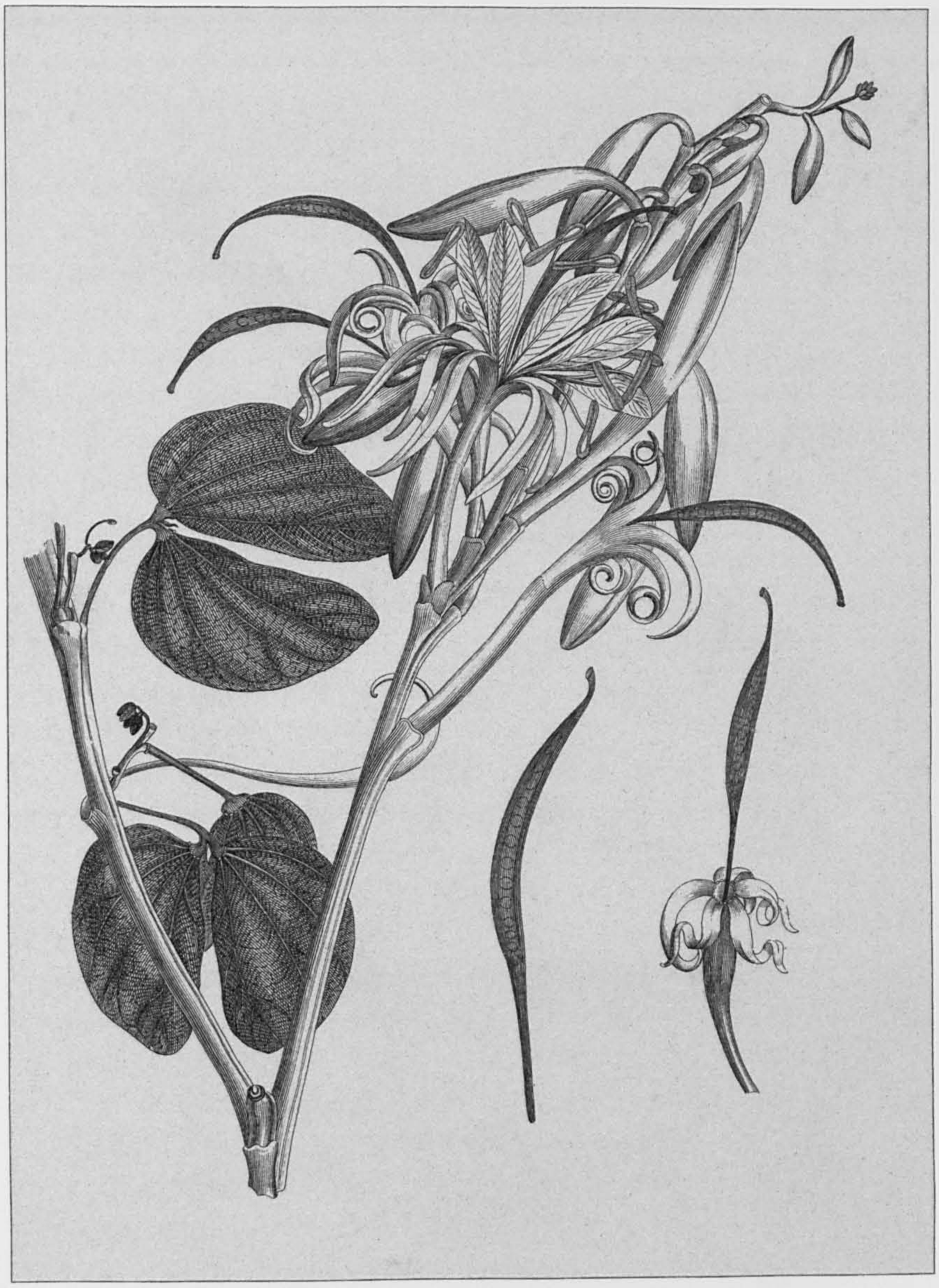
Séjour à Miaïday

Le 13 juin, la flotte arrive à Miaïday et y séjourne une dizaine de jours. Cette ville appartient au « maywoun » de Pegu, et la coutume veut que lorsqu'un grand de l'empire voyage par eau, on lui construit une maison à l'endroit où il accoste. « Conformément à l'usage dont je viens de parler, le maywoun avoit eu soin de donner des ordres pour qu'on nous construisît une maison sur le bord de la rivière. Elle étoit d'un ordre d'architecture qui appartient à la noblesse; mais je ne sais pas précisément à quelle classe. »[14]

Comme ils le font à chaque étape, Michael Symes et Thomas Wood passent leur temps à déguster les aliments reçus des Birmans, à visiter la ville et les temples, et à parcourir la campagne à pied ou à cheval.

Loung-ghé, du 23 juin au 2 juillet

Symes s'extasie devant Loung-ghé « (...) elle constitue aujourd'hui la principale beauté d'un des plus charmans paysages que j'aie vus. Au pied d'un temple situé au nord de Loung-ghé, est un rocher qui s'avance au-dessus de la rivière comme pour s'y précipiter. De là on contemple à son gré une foule d'objets que la nature semble avoir réunis pour le plaisir des yeux. C'est d'abord l'Irraouaddy, qui, en cet endroit, a trois milles de large, et est divisé par une île d'un mille de longueur, et couverte d'arbres verdoyans. Au-delà de la rivière on voit une campagne boisée, s'élevant graduellement jusqu'aux montagnes noires et escarpées qui se reculent en présentant un flanc oblique, et laissent découvrir une longue et vaste plaine. »[16] Il regrette que son peintre « qui dessinoit habilement la figure et les plantes, ne joignît pas à ce talent celui de relever un paysage, et qu'aucun de nous ne pût exercer un art si charmant. Certes, si lorsque M. Daniel a voyagé dans l'Orient, il avoit parcouru l'empire birman, la vue de Loung-ghé seroit l'une des gravures les plus remarquables de la collection par laquelle il a fait connoître l'Inde à l'Angleterre, et familiarisé les yeux européens avec les riches paysages de l'Asie. »[17]



« Bauhinia diphylla » observée sur place par le Dr Francis Buchanan-Hamilton, chirurgien et botaniste écossais, gravé par Tardieu l'aîné, in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. XXIV, taille-douce.

La remontée de l'Irrawaddy se poursuit, entrecoupée de courtes pauses le long de ses rives. Symes relève sans se lasser les nombreuses richesses du territoire birman si peu connu. Il s'attarde sur des traces de tigres, admire les lièvres, les perdrix, les cailles, les ramiers, les coqs de bruyère (oiseau de jungle) mais aussi les buffles et les daims. Il inscrit également les noms de chaque plante qu'il rencontre, le coton, le maïs, le riz, le bétel, l'oignon, l'ail, et bien d'autres.

Plus ils s'approchent de la capitale, plus les villages et les îles se multiplient. Au départ de Pagahm, Symes s'embarque pour quelques

CARTE

de *L'IRRAOUADDY*, ou *AIRABATTY*,
ou grande Riviere D'AVA,
depuis Rangoun *à* Ummepoura,
Capitale actuelle de l'Empire Birman,
Dessinée en 1795,
et Présentée à Sir JOHN SHORE, *Gouverneur-*
Général de l'Inde Anglaise,
Par Thomas Wood,
Enseigne des Ingénieurs du Bengale.

Gravé par Tardieu Ainé, Rue de Sorbonne, N.o 385.
Ecrit par Vandelin.

22° 30 95° 30 96°

30

21°

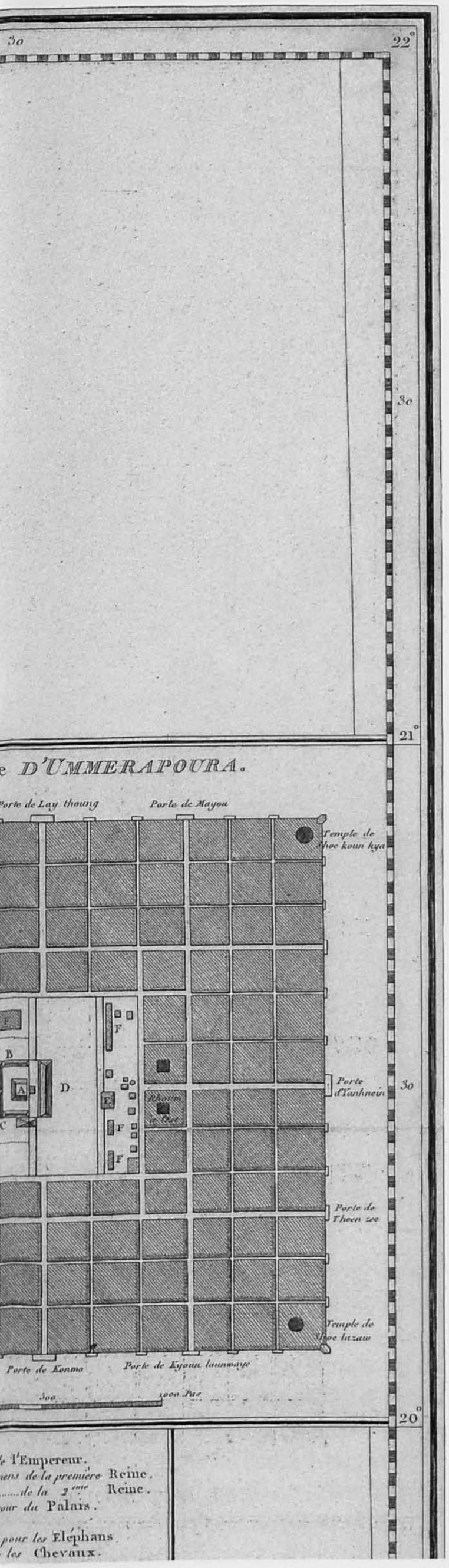
30

20°

Kioundgouh Myau
Yà yeen zaydaw
Neoun yeen zay
Meah mau
Monmah
Meenyeen zah
Tonah Zekee
Celle partie est basse et sous l'Eau
Koummon
Doghee Pag
Chaygaing
UMMERAPOURA
Capitale actuelle de l'Empire Birman
Tommzemahn Vill. & Jeel
Tahzoungwah
Tahaye Shwaye ding moh
Tahaye Shwaye haye gek
Rivière de Metgmaye
ANGWA (AVA)
Ancienne Capitale, entièrement abandonnée et maintenant en Ruines.
Sappecahgoun
Shwaye poupay
Pouktou
Meeoun
Gnalock
Sendaht
Bollay youah
Tohmeah
Gnellown
Gnetcoun
Dzeentah
Kioukthaloun ou Chokey
Kerumt
Pyloungdeyn
Tahaye mien
Pouktoh
Kyaukthoup
Sinawen gaing
Mee yea goum
Peen yee
Yaycen
Modou
Tantobaing
Kurroh
Shabeing
Numnean lay
Seng how
Neday
Keun youah
Shwaye gheoung
Lay yah
Mekaing
Kew youn
Long khose
Lem baym
Meek kee
Tang Moung
Dang ghee & Pag
Seik guah
Keukroum
Lawnyouah
Yeowah
Keandoun
Seip pew
Sembew Gheun
Ghiaut
Ying Gheo
De-là part un Chemin qui conduit à Arracan.
Yebbay
Touchee
Keozee
Layloup
Yaimane
Shwa yedong
Gnee youah
Gnerrout oh
Pelaing
Sirray kioum
Neoun doh
Shoe zee goun Pago lah
PAGAHM MIEU
Loyah Nwidah Pagoda
Toain youah
Oh yeein
Youah zeik
Yassah
Keahoh
Meelown
Ongmeah
Seenghou
Bongdang
Zee ghew ben
Sillah Mieu
Seemensah ghew
Pakang yay
Sirray peu
Tomblou
May youah
Keow yay
Peng kioum
Yaynan gheoun
Moungwah
Sebabway
Neounlah
Yeoung zeik
Saymoum
Shoe Leerua
Waymazoup
Spanzeik
Membau
Magway, in Chokey
Kebendeek
Menatoum
Subbah yeein
Layzeik
Youbelay
Meengoun
Menlah
Taimboup
Sabeeayzah
Patanagoh
Mellown
Meeinyah
Sabeeay zan
Meegheoung
Neoung lah
Tong gway
Kessoudow
Laypadoh
Mt. Poupa
Sekaygahdo
Summei kioum. Ici on fait du Salpêtre
Ile Diem Tuy
Grumea ghee
Abnan
Pouah
Ablaye
Seghew
Kee youah
Kamdaboup
Guat ghing gay
Yandabou
Toumgain
Les gens du Pays appellent l'entrée du Canal Pououry Saouah
Ghaut
Tirroupaning
Goung gwaye
Tirroupmieu
Nabayne
Tanoumdain
Sendawaye
Peeobwaye
A Quatre ou Cinq Milles à l'Est de cette Ville on trouve les Puits de Petroleum.

Plan de la

Porte d'Yantouing ou
Temple de Tranggyou Schoe gou
Porte de Tsaymshayn
Porte d'Alawee
Temple de Shoe laym
Porte de Nandaw



heures sur le yacht impérial du vice-roi de Pegu remorqué par deux chaloupes de guerre.

Mi-juillet, la flotte longe la rive orientale de l'Irrawaddy, passe près des villes de Syrraï-kioum, Gneroutoh, Schouayedong et Kiouptaan ; ici et là, des manufactures de poterie et de soieries. A Summeï-kioum, on fabrique de la poudre à feu et du salpêtre destinés à l'approvisionnement des arsenaux impériaux. Dans le village de Sandah, on soigne les éléphants des écuries impériales :

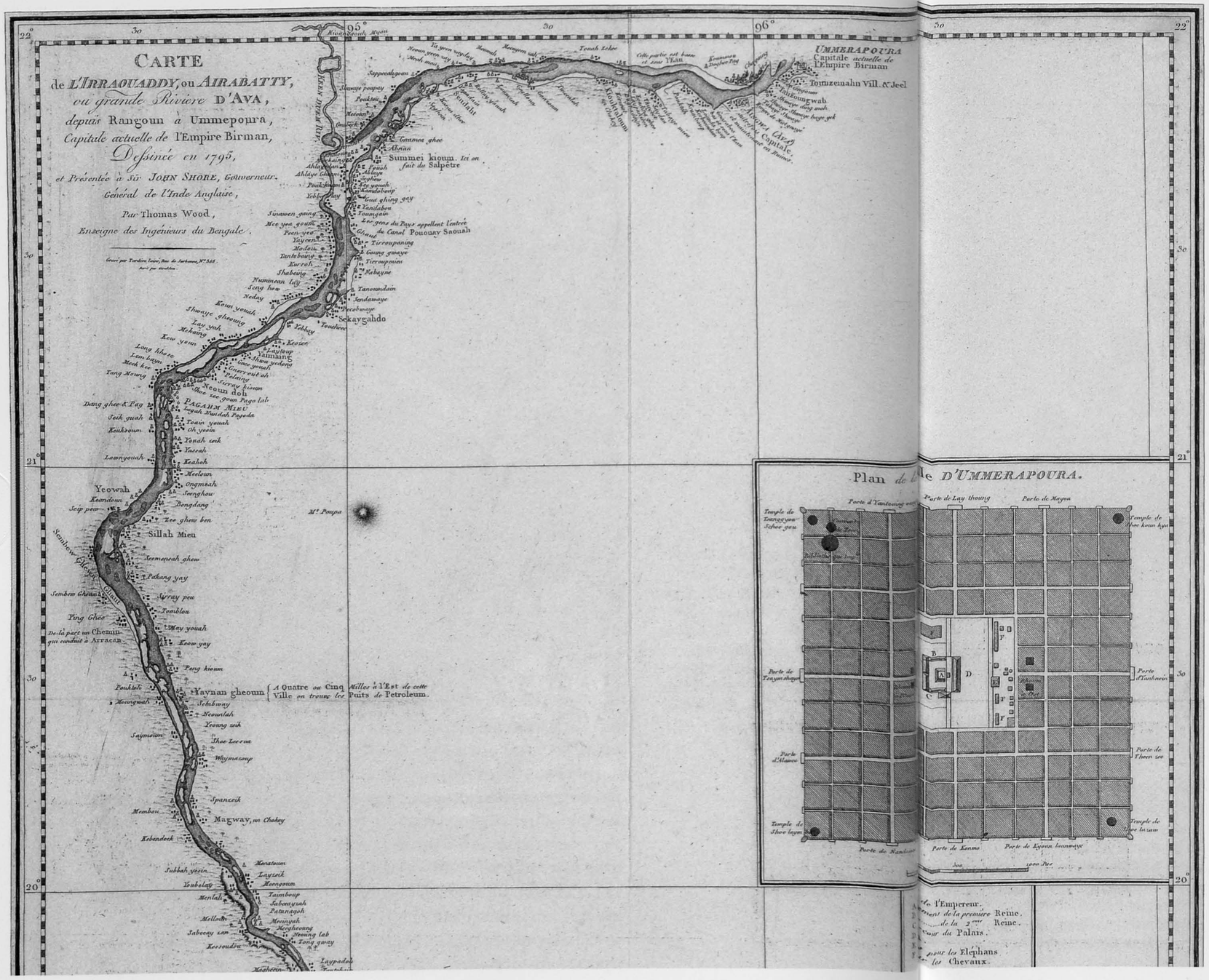
« Le monarque birman est seul propriétaire de tous les éléphans qui sont dans ses états. Le privilège de monter un de ces animaux, ou de le garder chez soi, est un honneur qu'il n'accorde qu'aux personnes de la première distinction. Dans l'Indostan, les femelles des éléphans sont plus recherchées que les mâles, par la raison qu'elles sont plus traitables ; mais dans le royaume d'Ava, c'est tout le contraire. On ne se sert d'éléphans femelles que dans les occasions où l'on a besoin de faire paroître un grand nombre de ces animaux, et rarement on les monte, ce qui fait que les mâles sont d'un bien plus haut prix. Cependant, les effets de cette différence ne peuvent guère se remarquer. Le droit exclusif de l'empereur, et l'usage très-limité des éléphans, empêchent que ces animaux soient un objet de commerce. »[18]

A l'approche d'Ava, ancienne capitale de l'Empire birman, la rivière a largement débordé de son lit et inonde copieusement les terres qui la bordent.

« Quoique la rivière s'appelle en général l'Irraouaddy, il est des endroits où on lui donne le nom des principales villes qui sont sur ses bords. C'est comme si dans un endroit nous appelions la Tamise, la rivière de Gravesende, et dans l'autre, la rivière de Londres. »[19]

Le 18 juillet, M. Symes et son guide se promènent dans les ruines de cette ancienne résidence impériale située tout près de Chagain et d'Amarapura, ruines qui servent de repaire à un grand nombre de voleurs. Ava offre une image de décadence et de destruction. La partie basse de la ville est encore partiellement entourée d'un mur au pied duquel il y a un large fossé. Les fortifications de la citadelle, dans la partie haute d'Ava, sont bien plus épaisses et plus défensives que celle de la ville basse. Les temples tombent en ruine ; parmi ceux qui subsistent encore, on distingue celui de Schoe-gonga encore vénéré car

Détail de la carte du cours de l'Irraouaddy, dessiné par Thomas Wood (partie nord), in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. II, taille-douce. En juillet 1795, l'ambassade rejoint l'ancienne ville impériale d'Ava, puis la nouvelle ville d'Amarapura, capitale de l'Empire birman.



heures sur le yacht impérial du vice-roi de Pegu remorqué par deux chaloupes de guerre.

Mi-juillet, la flotte longe la rive orientale de l'Irrawaddy, passe près des villes de Syrraï-kioum, Gneroutoh, Schouayedong et Kiouptaan ; ici et là, des manufactures de poterie et de soieries. A Summeï-kioum, on fabrique de la poudre à feu et du salpêtre destinés à l'approvisionnement des arsenaux impériaux. Dans le village de Sandah, on soigne les éléphants des écuries impériales :

« Le monarque birman est seul propriétaire de tous les éléphans qui sont dans ses états. Le privilège de monter un de ces animaux, ou de le garder chez soi, est un honneur qu'il n'accorde qu'aux personnes de la première distinction. Dans l'Indostan, les femelles des éléphans sont plus recherchées que les mâles, par la raison qu'elles sont plus traitables ; mais dans le royaume d'Ava, c'est tout le contraire. On ne se sert d'éléphans femelles que dans les occasions où l'on a besoin de faire paroître un grand nombre de ces animaux, et rarement on les monte, ce qui fait que les mâles sont d'un bien plus haut prix. Cependant, les effets de cette différence ne peuvent guère se remarquer. Le droit exclusif de l'empereur, et l'usage très-limité des éléphans, empêchent que ces animaux soient un objet de commerce. » [18]

A l'approche d'Ava, ancienne capitale de l'Empire birman, la rivière a largement débordé de son lit et inonde copieusement les terres qui la bordent.

« Quoique la rivière s'appelle en général l'Irraouaddy, il est des endroits où on lui donne le nom des principales villes qui sont sur ses bords. C'est comme si dans un endroit nous appelions la Tamise, la rivière de Gravesende, et dans l'autre, la rivière de Londres. » [19]

Le 18 juillet, M. Symes et son guide se promènent dans les ruines de cette ancienne résidence impériale située tout près de Chagain et d'Amarapura, ruines qui servent de repaire à un grand nombre de voleurs. Ava offre une image de décadence et de destruction. La partie basse de la ville est encore partiellement entourée d'un mur au pied duquel il y a un large fossé. Les fortifications de la citadelle, dans la partie haute d'Ava, sont bien plus épaisses et plus défensives que celle de la ville basse. Les temples tombent en ruine ; parmi ceux qui subsistent encore, on distingue celui de Schoe-gonga encore vénéré car

Détail de la carte du cours de l'Irraouaddy, dessiné par Thomas Wood (partie nord), in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. II, taille-douce. En juillet 1795, l'ambassade rejoint l'ancienne ville impériale d'Ava, puis la nouvelle ville d'Amarapura, capitale de l'Empire birman.

particulièrement sacré. Les maisons d'Ava construites pour la plupart en bois et en bambous ont été transportées dans la nouvelle ville d'Amarapura. Michael Symes fait part de son émerveillement à la vue de la capitale: « En quittant Ava, la rivière fait un coude. On voit, sur la rive opposée, la ville de Chagain, ainsi que les pyramides, les tours, et le superbe piasath [l'aiguille qui couronne la demeure de l'empereur] d'Ummerapoura, qui font un très-grand contraste avec les restes abandonnés d'Ava, et consolent de la tristesse que ces ruines ont inspirées. Chagain qui, comme je l'ai dit, est vis-à-vis d'Ava, fut aussi autrefois une résidence impériale. Cette ville est située en partie au pied, et en partie sur le penchant d'une montagne escarpée et très-inégale. Chacune des éminences qui se trouvent sur le flanc de cette montagne, est couronnée d'un temple pyramidal; et ces temples s'élevant irrégulièrement l'un au-dessus de l'autre jusqu'au sommet de la montagne, forment tous ensemble une perspective magnifique. Le coup-d'œil en est d'autant plus brillant, qu'ils sont blanchis et entretenus avec beaucoup de soin. Nous longions la rive opposée; le soleil frappoit la montagne, et le reflet de ses rayons ne nous laissoit perdre aucune des beautés de ce spectacle. Ce qui le rendoit encore plus magnifique, c'est que la rivière débordée ressembloit à un vaste lac parsemé d'îles, et du sein duquel s'élevoit Ummerapoura. »[20]

Amarapura

Symes, sa suite et le « maywoun » de Pegu sont accueillis par le « woundock » (conseiller d'Etat du second rang) et le gouverneur de Bamou (province voisine de la Chine). On leur assigne une résidence dans un bosquet près du village de Tounzemahn et de son lac, proche de la ville. Ils sont priés de ne point se montrer dans la capitale avant d'avoir été reçus par l'empereur, une coutume toujours suivie par le gouvernement birman. Les appartements des Anglais sont meublés et jonchés de tapis; on leur apporte du riz, du bois et de la poterie. Les matelots mettent deux jours à débarquer les bagages des chaloupes. En attendant de rencontrer l'empereur, Symes parcourt la campagne; derrière le bosquet s'étend une vaste plaine parsemée de villages.

Les Birmans, par défiance et par prudence, cherchent à connaître les sujets dont Symes a l'intention de discuter et observent le comportement de la délégation anglaise avant d'entamer les discussions. Mais le motif évoqué pour retarder l'audience impériale et qui arrive à propos est l'éclipse de lune annoncée pour le mois suivant. Cet événement est perçu comme satanique et retarde toutes les négociations

Conseiller d'Etat du second rang (« woundock ») en habits de cérémonie, gravé par Delignon, sous la dir. de Tardieu l'aîné, in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. IX, taille-douce.

et les affaires sans danger. Les astrologues fixent alors le jour de la réception publique de l'ambassade anglaise au 30 août. Une règle de la cour stipule que cette dernière ne reçoit pas de lettre avant d'être informée de son contenu. Une délégation est donc chargée de traduire de l'anglais en langue persane la lettre envoyée par le gouverneur général du Bengale, en présence de Symes et de sa suite.

Considérations sur l'orgueil des monarques à l'est de l'Inde

« Mais l'orgueil est le principal trait du caractère de la cour birmane. De même que le souverain de la Chine, l'empereur d'Ava ne reconnoît point d'égal. Un principe invariable chez toutes les nations qui se trouvent à l'orient du Bengale, c'est de considérer les ambassadeurs étrangers comme des supplians qui sollicitent des grâces, ou des vassaux qui viennent leur rendre hommage, non comme des ministres qui peuvent avoir à demander le redressement de quelques torts, ou qui sont chargés de négocier avec elle à titre d'égaux. »[21]

En attendant le 30 août, M. Wood et M. Symes entreprennent de calculer la situation exacte de la capitale d'Ava et, sur demande de l'empereur, le moment précis où l'éclipse aura lieu ainsi que la partie de la lune qui sera cachée. M. Wood utilise un télescope et une montre marine, il passe son temps à faire toutes sortes d'observations astronomiques et à relever le cours de l'Irawaddy, tandis que le docteur Buchanan se concentre sur ses recherches botaniques. « La géographie est base de toutes les connoissances historiques ; et sans la géographie, l'histoire ne vaudroit guère mieux qu'un roman. »[22]

Epouse du conseiller d'Etat en habits de cérémonie gravé par Delignon, sous la dir. de Tardieu l'aîné, in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. IX, taille-douce.

Première réception de l'ambassadeur à la cour

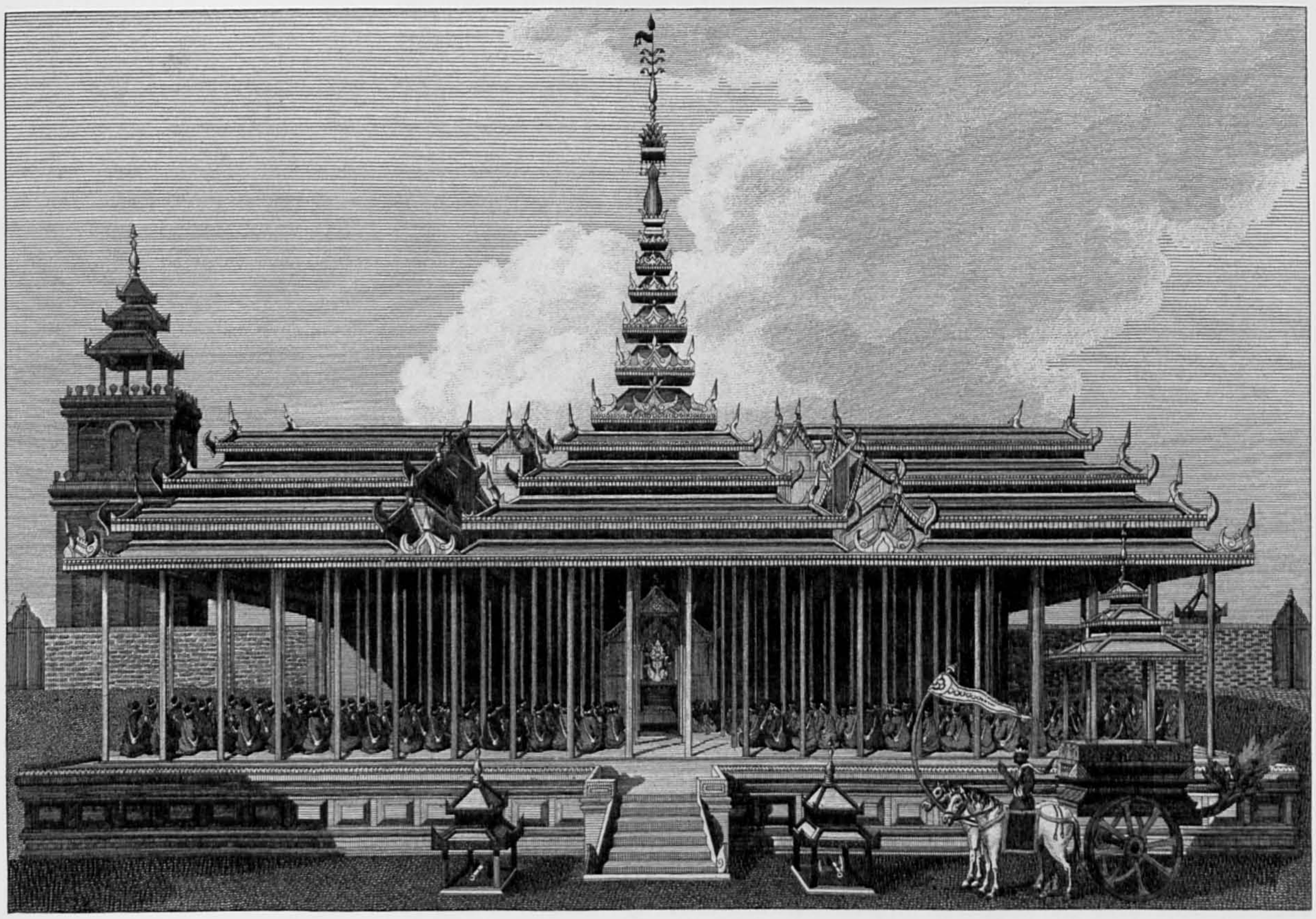
Le 30 août, Symes et sa suite prennent le chemin de la cour, d'abord sur trois chaloupes de guerre qui les transportent de l'autre côté du lac, puis à dos d'éléphants et à cheval. Le cortège est organisé dans un ordre bien précis. « Les gens de la suite de l'ambassade marchoient à pied de chaque côté, deux à deux ; et il y avoit un grand nombre d'huissiers, avec de longues verges blanches, pour écarter la populace. »[23] L'attitude de la foule montre un profond respect. « Dans cette foule, il n'y avoit ni désordre, ni bruit. Le peuple nous regardoit tranquillement et en silence. »[24] Après avoir traversé plusieurs rues, ils franchissent le fossé du fort et entrent dans la ville par la porte de l'Ouest. Arrivés dans le « rhoum » (cour de justice, salle publique), les Anglais, accompagnés de milliers de spectateurs, attendent la famille royale. « Si la cour birmane est moins magnifique que ne l'étoit celle de Delhi,

dans les beaux jours des Mogols, elle est beaucoup plus brillante que ne peut l'être aujourd'hui aucune cour de l'Indostan. Le peuple n'étoit pas tumultueux; les soldats et les domestiques des princes gardoient le silence; en un mot, chacun paroissoit connoître son devoir. Il n'y avoit pas de ces hérauts bruyans, comme dans l'Inde, annonçant à grands cris les titres des princes, et renversant tous ceux qui se trouvent sur leur passage. La pompe de cette journée étoit vraiment majestueuse, et je doute fort que, dans aucune autre capitale il soit possible de rassembler tant de monde avec aussi peu de désordre; car indépendamment de la suite des princes et des grands, il se trouvoit là des milliers de spectateurs.»[25] Deux heures plus tard, ils entrent dans la cour qui contient le «lotou» (grande salle du conseil et d'audience) où siègent les «woungées» et où se discutent et se déterminent les affaires d'Etat. Symes peut enfin remettre la fameuse lettre. «Quand les Bramins se furent retirés, la lettre du gouverneur-général, que je remis à un woundock [conseiller d'Etat du second rang], fut placée sur un plateau d'argent, en face de la balustrade, et un sandohgaan, ou lecteur, s'avança dans l'espace vide, et se prosterna trois fois, touchant chaque fois la terre avec le front. Alors il lut à haute voix, ou plutôt chanta, ce que l'on me dit être une traduction de cette lettre, faite par un Birman. Cela fait, le lecteur se prosterna de nouveau trois fois, et lut ensuite la liste des présens que nous offrions à l'empereur.»[26] Après cela un «nak-haan-gée» (officier chargé de recueillir tout ce qui se dit ou se passe d'important dans les provinces pour le mander au conseil d'Etat) posa quelques questions à l'ambassadeur et lui demanda notamment si l'Angleterre était en guerre ou sujette à des troubles. Symes pensa alors que les Birmans avaient reçu des informations peu favorables sur l'Empire britannique. La rencontre se termina par une copieuse collation.

Très contrarié de ne pas avoir rencontré Sa Majesté, Symes écrit: «La cour avoit déployé la plus grande splendeur à cette occasion; et j'appris de bonne part qu'il n'étoit pas ordinaire que l'empereur s'absentât quand on devoit présenter l'ambassadeur d'une puissance étrangère; que ce n'étoit pas non plus un cas imprévu qui avoit causé son absence, mais qu'elle avoit été préméditée pour avoir le prétexte de répandre le bruit que le représentant du peuple anglais avoit délivré ses dépêches, et offert un tribut (car c'est ainsi qu'ils appeloient les présens), sans que le monarque daignât lui accorder l'honneur d'une audience. Ces preuves d'arrogance, qui n'étoient pas adoucies par l'indigne artifice de m'avoir fait croire que sa majesté recevroit de sa main la lettre du gouverneur-général, comme venant de la part d'une puis-

sance égale et souveraine, me donnèrent de justes sujets d'être mécontent de la manière dont le cérémonial avoit été réglé, et me firent soupçonner le véritable point de vue sous lequel la cour vouloit qu'on me considérât. Cependant, comme on n'avoit encore rien témoigné d'humiliant pour mon caractère, je m'abstins de faire formellement connoître mes sentimens, jusqu'à ce que de nouveaux incidens confirmassent mes conjectures, et rendissent une explication inévitable.»[27]

Chose remarquable, lors de l'entretien au «lotou», il n'a jamais été question du gouverneur général de l'Inde. Le 19 septembre, l'ambassadeur se rend au «lotou» où il rencontre le Conseil d'Etat. On lui remet les présents de l'empereur destinés au gouverneur général, deux bagues pour lui, une pour M. Wood et une pour le docteur Buchanan. A cette occasion, Symes demande aux «woungées» pourquoi l'empereur lui refuse une audience personnelle: «La réponse fut évasive. Je répétai ma question, qui fut de nouveau éludée. Je priai alors les ministres de m'apprendre, d'une manière positive, si leur



Réception de l'ambassade à la cour d'Amarapura, gravé par Tardieu l'aîné, in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava*, Paris, 1800, collection de planches, pl. XVII, taille-douce.

maître me recevroit en personne, avant mon départ, comme représentant du gouverneur-général. Ils dirent qu'ils ne pouvoient pas répondre à cette question, ignorant la volonté de sa majesté.»[28]

Symes s'offusque:

«La hauteur est le principe dominant de cette cour orgueilleuse, et sert à régler sa conduite dans toutes les circonstances qui ont de l'éclat et de la publicité. Le principal objet du gouvernement birman, est d'inspirer aux sujets le respect le plus profond pour leur souverain, qu'ils regardent comme le plus grand monarque de la terre. Sans vouloir diminuer la vénération due à ce prince, je sentis que, d'après la manière adoptée à mon égard, pour montrer son importance, il étoit de mon devoir d'avertir ses ministres, qu'à peu de distance de sa cour il existoit une puissance qui ne se soumettroit pas volontiers à être traitée avec arrogance, ni qui, dans ses négociations avec les autres gouvernemens, voulût jamais souffrir un acte propre à faire entendre, de leur part, qu'ils affectoient sur elle la moindre supériorité. Je voulus leur apprendre que le gouverneur-général de l'Inde n'étoit pas, relativement à leur cour, ou à celle d'aucun potentat asiatique, un officier subalterne, mais un personnage revêtu de l'autorité souveraine sur un vaste empire; qu'en qualité de représentant de cette autorité, j'avois un droit incontestable à la considération accordée aux ambassadeurs des autres nations; et que, si on me la refusoit, ce refus seroit regardé comme une si grande insulte, que le gouvernement anglais ne feroit probablement plus à l'avenir la moindre démarche pour établir une correspondance amicale et confiante entre les deux nations.»[29]

Seconde réception de Symes à la cour, rencontre avec l'empereur

Dans une lettre datée du 20 septembre 1795, Michael Symes s'adresse en toute franchise au premier woungée du Conseil d'Etat. Il insiste pour être considéré comme l'émissaire d'un «Etat puissant et souverain» et non comme un «délégué d'un établissement commercial».

«Si j'avois gardé le silence, on auroit pu présumer que c'étoit une preuve de la foiblesse de ma nation. (...) Relever leur importance par l'indigne méthode de diminuer celle des autres, paroissait le seul motif qui les fesoit agir.»[30]

Enfin, le 30 septembre 1795, Sa Majesté birmane reçoit les Anglais avec tout le faste asiatique. L'empereur, sous le poids de ses habits de cérémonie, monte péniblement les marches du trône: «Il avoit sur la tête un grand bonnet pointu, chargé de pierres précieuses. Ses doigts étaient couverts de bagues, et son habillement ressembloit à une

armure d'or. Les ailes dorées, ou probablement d'or, qu'il avoit sur ses épaules, ne contribuoient pas à rendre cet habillement plus léger.»[31] Après quelques cérémonies, l'empereur observe attentivement les Anglais, leur offre deux pièces d'étoffe de Bénarès et se retire sans même leur adresser la parole.

Plus tard, on remet à Symes la réponse impériale au gouverneur général de l'Inde accompagnée de la copie d'un édit qui accorde à la nation anglaise certains privilèges de commerce. «Il y étoit spécifié que toutes les marchandises d'Europe et de l'Inde anglaise, importées dans des vaisseaux anglais, paieroient à l'empereur un droit de dix pour cent.»[32] D'autres questions y sont réglées, tels le prix d'ancrage et de pilotage, les droits des officiers de port, les frais d'emmagasinage, le salaire des interprètes.

Dans les caisses pleines de présents que reçoivent les Anglais, on trouve de l'ambre pur, des pierres, des cristaux, des bagues, des rubis, des saphirs, deux dents d'éléphants, des caisses vernissées et, en plus, trois chevaux. De la part de la reine, ils reçoivent des bagues, des vases du Japon, de la vaisselle, des boîtes à bétel d'argent, des plateaux, des coupes. De la part des princes, des meubles birmans, des soieries, du coton, des dents d'éléphant, de l'ambre, des ustensiles en argent, des pots, des coupes, des crachoirs, des pierreries.

Les présents des Britanniques destinés à l'empereur sont jugés «beaux et d'un grand prix» et se composent de diverses marchandises d'Inde et d'Europe: miroirs, verrerie, armes à feux, étoffes, soieries indiennes, un manuscrit sanscrit richement illuminé dans un étui d'or, une machine électrique, et bien d'autres choses encore.

La bonne réputation du dessinateur bengali qui accompagne l'ambassade anglaise parvient à l'empereur. Celui-ci lui demande alors de copier une peinture sur verre représentant la chasse aux éléphants, expliquée ainsi à M. Symes.

«Les Chasseurs, montés sur des éléphans privés, exercés à ce manège, se couchent sur le dos de ces animaux, et s'introduisent ainsi sans être aperçus au milieu d'un troupeau sauvage; alors ils cherchent l'occasion de jeter une corde avec un nœud coulant sur le passage de l'animal qu'ils veulent prendre. L'autre bout de la corde est attaché au corps de l'éléphant privé, qui renverse aussitôt le sauvage: il s'ensuit alors un combat dans lequel le premier, aidé de ses camarades, ne tarde pas à vaincre l'habitant des bois, qui est abandonné de tous les siens. On l'emmène prisonnier, attaché à deux de ses vainqueurs, tandis qu'un autre marche en avant, et qu'un quatrième le presse par derrière. On s'y prend si bien pour le dompter, qu'au bout de quelques semaines

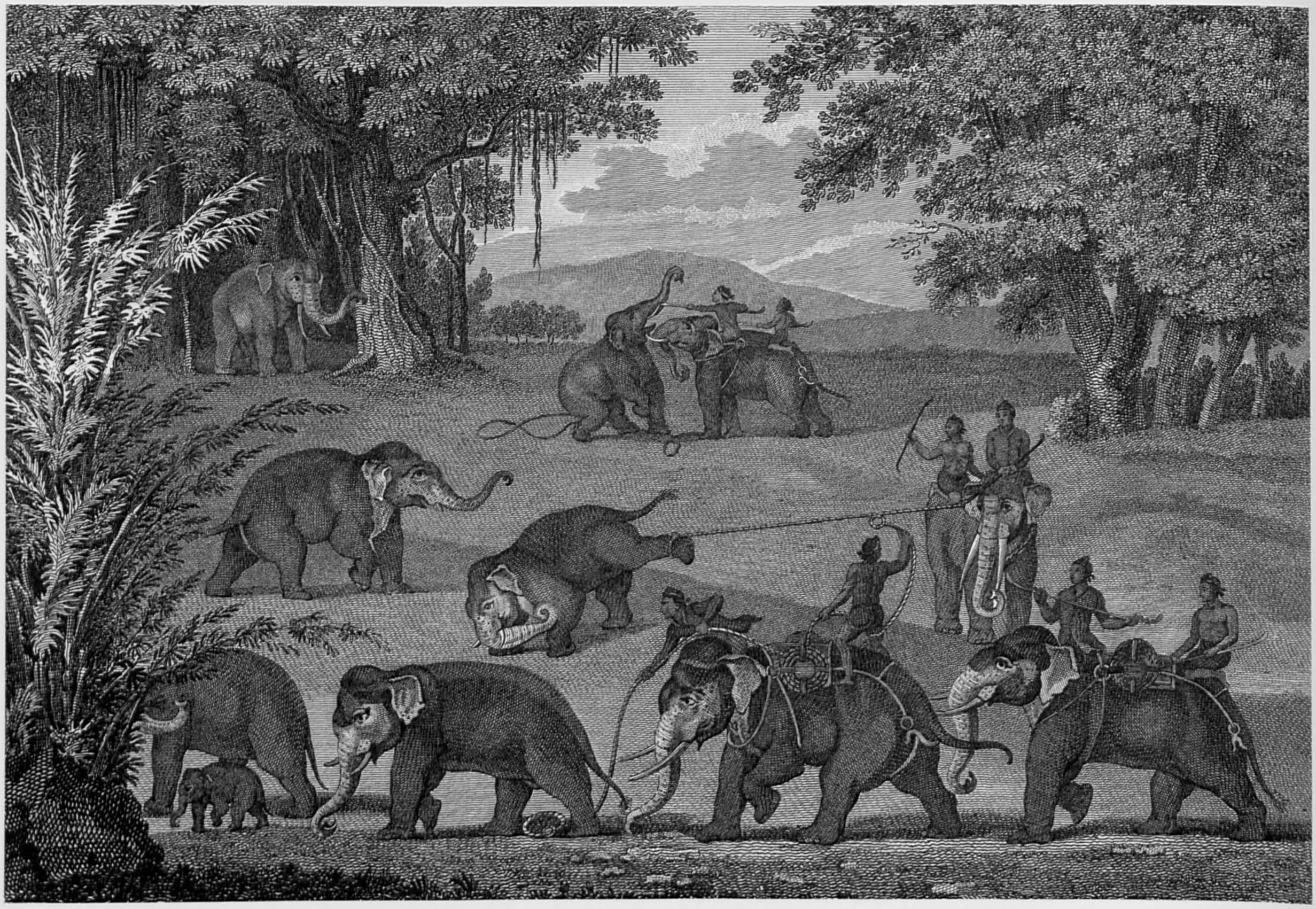
l'animal devient docile et se soumet à son sort. On m'a dit que ceux qui sont pris de la manière représentée dans les planches, sont, pour la plupart, des femelles. Les éléphans mâles sont ordinairement attirés par le cri des femelles, dressées à cette manœuvre, dans un enclos ou « keddah », d'où ils ne peuvent pas sortir, et où l'on les prend aisément. »[33]

Diverses visites

Dans les environs d'Amarapura, les Anglais rendent visite aux princes de Prome, de Bassien, de Tongho et de Pagahm. Ils découvrent également la bibliothèque impériale.

« C'est un grand bâtiment de briques, élevé sur une terrasse, et couvert d'un toit d'une structure très-compliquée. Il est composé d'une

La chasse aux éléphants sauvages dans les forêts du royaume d'Ava, gravé par Tardieu l'aîné, in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. XIV, taille-douce.



chambre carrée, qui est entourée d'une galerie. Cette chambre étoit fermée; et comme nous n'avions pas apporté avec nous un ordre spécial pour la voir, l'homme chargé du soin de la bibliothèque, dit qu'il ne pouvoit pas nous en ouvrir les portes; mais il nous assura qu'elle ne contenoit rien autre chose que ce nous voyions dans la galerie, où plusieurs grands coffres, curieusement ornés de dorures et de jaspe, étoient régulièrement rangés contre le mur. J'en comptai cinquante; mais il y en avoit au moins le double. Les livres étoient classés par ordre, et le contenu de chaque coffre étoit écrit en lettres d'or sur le couvercle. Le bibliothécaire en ouvrit deux, et me montra de très-belle écriture sur de minces planches d'ivoire, dont les marges étoient ornées de fleurs d'or, artistement travaillées. Je vis aussi quelques livres écrits en ancien pali, langue sacrée des Birmans. Tout paroît dans le plus grand ordre. On dit qu'il y a des livres sur divers sujets, mais plus sur la théologie que sur aucun autre. L'histoire, la musique, la médecine, la peinture et les romans y tiennent aussi leur place. Les volumes sont bien distribués et numérotés; et si les autres caisses sont remplies avec autant d'ordre que celles qui furent soumises à notre inspection, il est probable que sa majesté birmane a une bibliothèque plus volumineuse qu'aucun potentat, depuis les rives du Danube jusqu'aux frontières de la Chine.»[34]

Les Britanniques se rendent auprès des membres de la famille royale et leur apportent des cadeaux, mais la princesse et les princes ne se présentent pas; raison supplémentaire pour Symes de se vexer.

Les Anglais quittent Amarapura

Tous les bagages sont embarqués péniblement le 25 octobre; il faut charger les caisses sur des chariots pour les transporter du lac à la rivière en traversant une plaine de sable qui, à leur arrivée, était recouverte d'eau. L'ambassade quitte Amarapura le 29 octobre. Arrivés à Chagain, Symes et Buchanan se rendent à pied dans le village d'Ordé-roua et visitent une manufacture de poterie; le lendemain, ils découvrent la ville de Kyeock-Zeït où on fabrique des statues de Gaudma en marbre. Plus loin, ils vont jusqu'au temple de Commodou.

De Chagain, ils atteignent Ava. La curiosité de Symes le mène jusqu'à «la statue colossale de Gaudma»; elle est de marbre et d'un seul bloc, assise sur un piédestal et les jambes croisées, comme à l'accoutumée. Etant donné la grande taille de l'idole, elle a dû être placée là avant le temple qui l'abrite. Le 2 novembre, la flotte mouille dans le

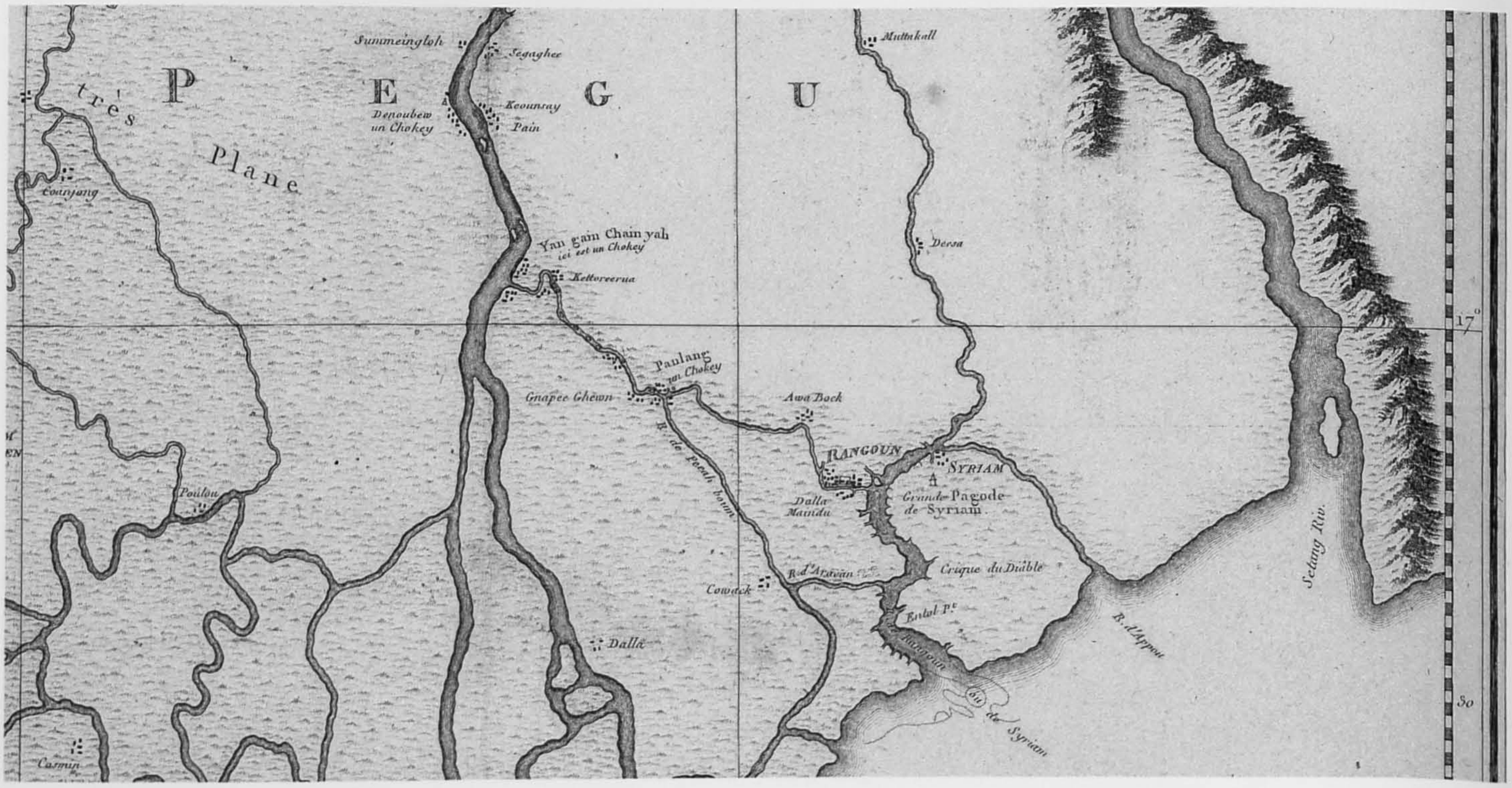
port de Nioundoh, ville très commerçante qui fournit de l'huile de sésame, du coton et de la porcelaine vernissée.

Le lendemain, ils arrivent à Pagahm et découvrent un temple bâti en maçonnerie. Après avoir passé devant plusieurs villages, ils atteignent Lunghé, puis Miaïday où s'étendent des chaînes de petites montagnes peuplées de tigres et d'éléphants. Ils rendent visite à la tribu des Kaïns.

« Ces hommes, simples comme la nature, chérissent leur sauvage indépendance, et ont en général une répugnance insurmontable à communiquer avec les habitans des plaines. Depuis la conquête de l'Arracan les Birmans ont déterminé beaucoup de Kaïns, et le plus souvent par force, à s'établir dans des villages au pied des montagnes, où ils les traitent avec une humanité propre à leur faire aimer le nouvel état qui les rapproche de la civilisation. Cependant une grande partie de ce peuple est restée indépendante : les Birmans n'ont pas encore porté des armes sacrilèges jusque sur sa montagne sacrée, qui ne vaut probablement pas la peine d'être envahie. »[35]

Le dessinateur de Symes dresse le portrait de deux Kaïns.

La flotte passe devant les villes et villages de Tirroup-Miou, Kainggain, Mayahoun, Terriato, Denoubieu et Yangain-chaingah.



Femme de la tribu des Kaïns, gravé par Giraud l'aîné, sous la dir. de Tardieu l'aîné, in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. XX, taille-douce. ◁

Homme de la tribu des Kaïns, gravé par Giraud l'aîné, sous la dir. de Tardieu l'aîné, in Michael Symes, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava,* Paris, 1800, collection de planches, pl. XX, taille-douce.

◁
L'embouchure de l'Irraouaddy.

«Le 15 novembre, vers les dix heures du matin, nous arrivâmes à la tête de la rivière de Panlang. Là, elle se sépare de l'Irraouaddy de la même manière que le Hougly se sépare du Gange. Le bras principal qui court au sud, se divise, en approchant de la mer, en une multitude de canaux où la marée monte, et qui sont, pour la plupart, navigables. La rivière dans laquelle nous entrâmes porte différens noms: on l'appelle l'Ashay-kioup, la rivière de Panlang, et la rivière de Rangoun. Elle n'a pas plus de quatre cents toises de largeur. La rivière orientale dépend de la vice-royauté de Pegu, mais le pays de la rive opposée fait partie de la province de Dalla, et est gouverné par un officier qui n'a point le rang de maywoun.»[36]

Parvenu à Panlang, Symes est accueilli par le capitaine Thomas. Le 17 novembre, le navire atteint Rangoon. Lorsque le «maywoun» de Pegu arrive à son tour, il remet à Symes une lettre adressée au gouverneur général de l'Inde. Il y détaille le règlement établi en faveur du commerce britannique et y ajoute une demande d'ustensiles nécessaires pour fabriquer une monnaie. Le lendemain, on procède à l'enregistrement public de l'édit de l'empereur au «rhoum».

Le 26 novembre, Symes fait ses adieux au «maywoun» de Pegu qu'il qualifie de bienfaisant, juste et fidèle à sa réputation d'honnête homme. Le lendemain, le *Cheval marin* lève l'ancre. Trois jours plus tard, il dépasse l'île du Diamant, le cap Negrais et les îles Brisées sur la côte d'Arracan. Le 22 décembre 1795, l'ambassade arrive à Calcutta.

La publication

L'édition originale de la *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le royaume d'Ava* paraît à Londres en 1800 chez J. Debrett sous le titre *Account of an Embassy to the Kingdom of Ava, sent by the Governor-General of India in the Year 1795.* Elle est composée de trois volumes in-octavo, accompagnés d'un atlas contenant vingt-huit cartes et gravures.

Selon Jane Terry Bailey[37], la plupart des planches sont gravées à partir des peintures et des dessins d'un artiste du Bengale, Singey Bey, au service de Michael Symes lors de sa mission à Ava. Dans son texte, Symes cite à plusieurs reprises son dessinateur bengali, habile surtout à reproduire les plantes sous la direction du docteur Buchanan. Il regrette cependant que son peintre «ne joignît pas à ce talent celui de relever un paysage, et qu'aucun de nous ne pût exercer un art si char-

mant»[38]. Le succès de l'ouvrage est immédiat et européen. Plusieurs réimpressions et traductions sont publiées dès l'année de la parution originale. La première édition française est établie par le grand libraire parisien F. Buisson en 1800; la première édition allemande, également en 1800, par le libraire B.G. Hofmann, à Hambourg; une édition suédoise paraît en 1805 chez Henrik A. Nordstroem, à Stockholm, etc. A cette époque, l'engouement pour les livres de voyage explique cette précipitation qui oblige les imprimeurs à travailler à la hâte, souvent au détriment de la qualité. Les planches recopiées sont souvent bien inférieures aux gravures originales.

L'édition française, établie par l'éditeur parisien F. Buisson, est une copie fidèle de l'édition originale anglaise. Elle comprend également trois volumes de texte in-octavo et un atlas séparé où sont reproduites toutes les gravures de l'édition anglaise, soit une «collection de 30 planches, dirigées et gravées en taille-douce par J. B. P. Tardieu, Delignon, Niquet et Delvaux, et dessinées sur les lieux sous les yeux de l'Ambassadeur». La suite de planches s'ouvre sur deux cartes (celle de l'Empire birman par Dalrymple et celle, remarquable, de l'Irrouaddy par Thomas Wood qui participa en tant qu'enseigne des ingénieurs du Bengale à l'ambassade); dix-huit planches représentent des temples, des palais, des divinités, des costumes ou encore des embarcations birmanes; huit sont consacrées à la botanique et deux à la baie de Da Lagoa.

Gravées à l'eau-forte et retouchées au burin, les planches sont finement exécutées. Elles portent la marque de J.B. Tardieu, graveur habile, spécialisé dans la gravure des cartes, recherché des éditeurs pour la précision de ses tailles. Si Tardieu et ses collaborateurs ont pris le soin de signer leur travail, en revanche les noms des dessinateurs ne figurent pas sur les planches.

Comme l'édition anglaise, l'édition française contient le récit d'un «Voyage fait, en 1798, à Colombo, dans l'ile de Ceylan, et à la Baie de Da Lagoa, sur la côte orientale d'Afrique et la description de l'Ile de Carnicobar et des Ruines de Mavalipouram».

La traduction française est due à J. Castéra qui l'a enrichie de notes.

Relié modestement en demi-basane, l'exemplaire de notre institution provient de la collection de Charles Daniel de Meuron (1738-1806).

MARIE REGINELLI

BPUN Texte : Num 78.6.11
BPUN Atlas : ZC 123

Symes, Michael. – *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le royaume d'Ava ou l'empire des Birmans* / par le major Michael Symes, chargé de cette ambassade ; trad. de l'anglais avec des notes par J. Castéra ; avec une collection de 30 planches in-4°, gravées en taille-douce par J.B.P. Tardieu, dessinées sur les lieux sous les yeux de l'ambassadeur. – Paris : F. Buisson, an IX (1800). – 3 vol. ; 21 cm + atlas (34 cm)

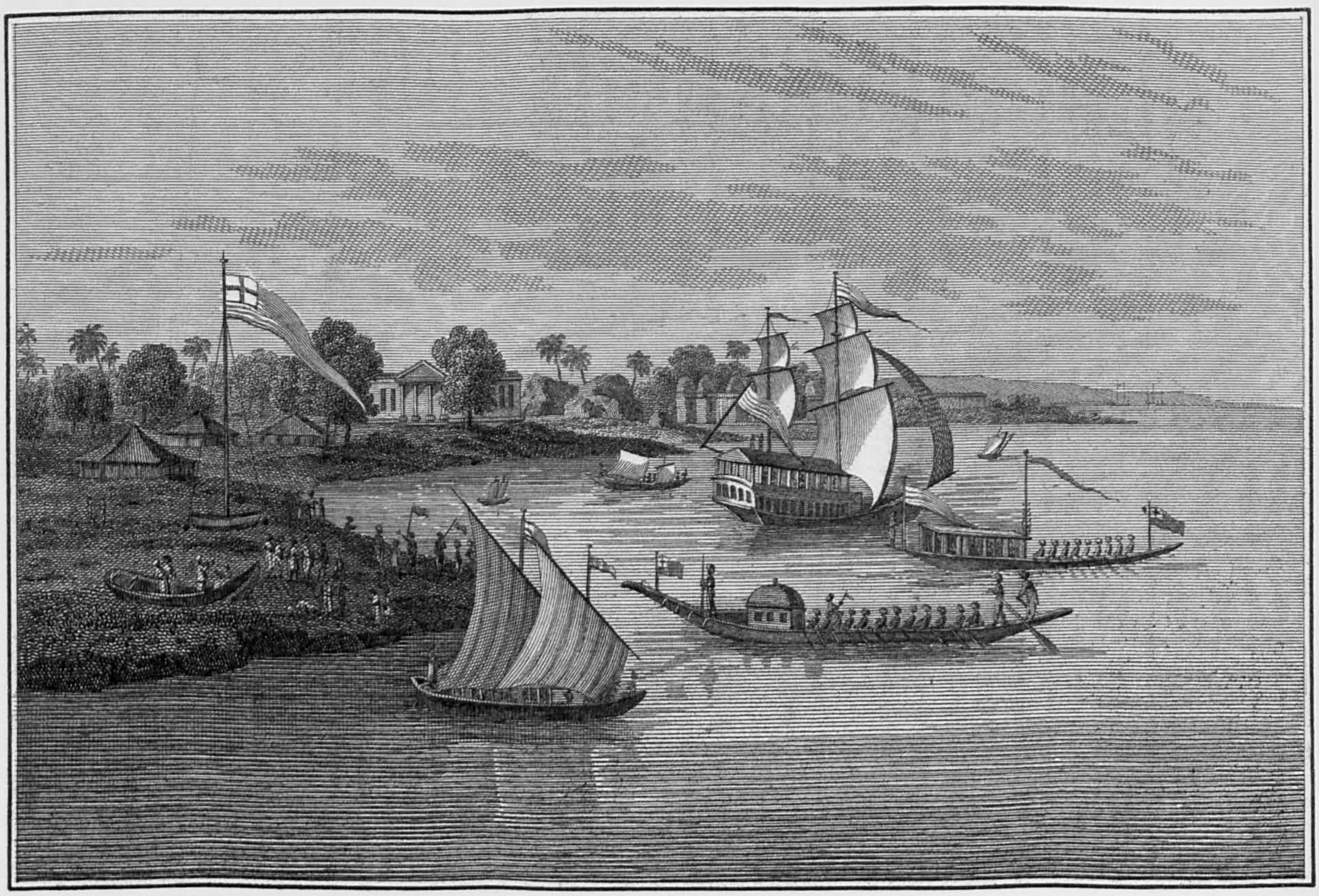
NOTES

1. Symes, Michael, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le royaume d'Ava ...*, Paris, F. Buisson, 1800, t. 1, p. 241.
2. *Ibid.*, t. 1, pp. 291-292.
3. *Ibid.*, t. 1, pp. 294-295.
4. *Ibid.*, t. 1, pp. 298-299.
5. *Ibid.*, t. 1, p. 317.
6. *Ibid.*, t. 1, pp. 326-327.
7. *Ibid.*, t. 1, p. 328.
8. *Ibid.*, t. 1, p. 333.
9. *Ibid.*, t. 1, pp. 337-338.
10. *Ibid.*, t. 1, p. 338, note.
11. *Ibid.*, t. 2, pp. 3-4.
12. *Ibid.*, t. 2, pp. 33-34.
13. *Ibid.*, t. 2, p. 59.
14. *Ibid.*, t. 2, p. 66.
15. *Ibid.*, t. 2, pp. 72-73.
16. *Ibid.*, t. 2, pp. 81-82.
17. *Ibid.*, t. 2, p. 82.
18. *Ibid.*, t. 2, pp. 124-125.
19. *Ibid.*, t. 2, p. 43.
20. *Ibid.*, t. 2, pp. 132-133.
21. *Ibid.*, t. 2, p. 152.
22. *Ibid.*, t. 2, p. 241.
23. *Ibid.*, t. 2, p. 261.
24. *Ibid.*, t. 2, p. 262.
25. *Ibid.*, t. 2, pp. 269-270.
26. *Ibid.*, t. 2, pp. 275-276.
27. *Ibid.*, t. 2, pp. 281-282.
28. *Ibid.*, t. 2, pp. 335-336.
29. *Ibid.*, t. 3, pp. 337-338.
30. *Ibid.*, t. 2, p. 346.
31. *Ibid.*, t. 2, p. 356.
32. *Ibid.*, t. 2, p. 364.
33. *Ibid.*, t. 2, pp. 246-247.
34. *Ibid.*, t. 2, pp. 306-307.
35. *Ibid.*, t. 3, p. 28.
36. *Ibid.*, t. 3, p. 36.
37. *Ibid.*, t. 2. p. 82.
37. Bailey, Jane Terry, « Some Burmese Paintings of the Seventeenth Century and Later. Part III : Nineteenth-Century Murals at the Taungthaman Kyauktawgyi », *Artibus Asiae*, vol. 41, 1, 1979, pp. 41-63.
38. Symes, Michael, *Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le royaume d'Ava..., op. cit.*, t. 2, p. 82.

BIBLIOGRAPHIE

Hall, Daniel George Edward, *Michael Symes : journal of his second embassy to the Court of Ava in 1802* / Michael Symes ; ed. with introd. and notes by D.G.E. Hall, London, G. Allen & Unwin, 1955.

Hall, Daniel George Edward, *Burma* / D.G.E. Hall. – [3rd. ed.], London, Hutchinson University Library, 1960.



« Maison de plaisance de Barracpore », gravé par Adam, in George Valentia,
Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan,
sur les deux côtes de la mer Rouge..., Paris, 1813, atlas, pl. I, taille-douce.

George Valentia et Henry Salt, à la découverte de l'Inde, de Ceylan et des côtes de la mer Rouge

« Indienne », dessiné par P. Sonnerat, gravé par Poisson, in Pierre Sonnerat, *Voyages aux Indes Orientales et à la Chine, fait par ordre du Roi, depuis 1774 jusqu'en 1781*, Paris, chez l'Auteur, Froulé, Nyon, Barrois, 1782, planche V, entre pp. 30 et 31, taille-douce.

Lord George Annesley Valentia (1770-1844)

Deuxième comte de Mountnorris, neuvième vicomte de Valentia, pair d'Irlande

George Annesley Valentia est né le 3 décembre 1770 à Areley-Hall, résidence principale de la famille Littleton, dont il descend par sa mère.

Eduqué par le docteur Butt, l'un des chapelains du roi, il fait ensuite de brèves études à l'Université d'Oxford avant d'entrer dans l'armée. En 1789, il se rend à Strasbourg pour apprendre le français et l'allemand. De retour en Angleterre, il épouse, en 1790, la fille du vicomte de Courtenay et réside dans le château d'Areley légué par son oncle, Lord Littleton.

Parrainé par le marquis de Wellesley, gouverneur des Indes, il prépare un grand voyage en Orient. En juin 1802, il s'embarque à Londres pour les Indes orientales, en compagnie d'Henry Salt, engagé comme secrétaire et dessinateur. Durant plus de quatre ans, les deux hommes voyagent en Inde, à Ceylan (Sri Lanka), explorant encore la côte africaine de la mer Rouge.

Deux ans après son retour au pays, en 1808, Valentia est nommé à la Chambre des lords.

En 1809, il publie la relation de son voyage: *Voyages and Travel to India, Ceylan, the Read Sea, Abyssinia and Egypt in the Years 1802, 1803, 1804, 1805 and 1806.*

Membre de la Société royale, de la Société des antiquaires et de la Société linéenne, il meurt le 23 juillet 1844.

Henry Salt

(Lichfield, 14 juin 1780 – Desuq, près d'Alexandrie, 30 octobre 1827)

Artiste peintre, diplomate, égyptologue

Né à Lichfield en 1780, dans le comté d'York, fils de médecin, Henry Salt appartient à une famille nombreuse. Il étudie le dessin et les beaux-arts à la Royal Academy School de Londres où il a comme maîtres

Joseph Farington et John Hoppner. Etabli en tant que peintre professionnel dès 1801, il réalise des portraits et des copies de tableaux. En 1802, il accompagne Valentia dans ses voyages en qualité de secrétaire et de dessinateur. Il se fait remarquer par ses connaissances des langues anciennes, ses talents d'artiste et surtout ses grandes aptitudes de négociation.

Cette expérience lui ouvre une carrière de diplomate. En 1809, le gouvernement britannique l'envoie en tant que chef d'une mission en Abyssinie pour conclure une alliance entre les deux pays. Ces négociations n'aboutiront cependant pas.

En 1814, il publie à Londres, chez F.C. and J. Rivington, la relation de son voyage: *A Voyage to Abyssinia and Travels into the Interior of that Country executed under the Orders of the British Government in the Years 1809 and 1810.*

Nommé consul général d'Angleterre au Caire en 1815, il profite de son séjour pour étudier l'Egypte ancienne, se constituer une collection d'antiquités et en réunir d'autres pour Valentia, le British Museum et le gouvernement français. Avec l'aide de l'explorateur Johann Ludwig Burckhardt, il finance le transport du buste en granit de Ramsès II de Thèbes à Alexandrie.

Salt tire parti de ses talents de dessinateur pour lever des plans de fouilles ou recopier des peintures murales. Il est surtout l'auteur d'une brochure sur le système hiéroglyphique dont la publication, à Londres en 1825, fera sensation dans le monde savant: *Essai sur le système hiéroglyphique et phonétique du docteur Young, avec quelques découvertes additionnelles.*

L'artiste devient, grâce à ses mérites, membre de la Société royale de Londres et correspondant de l'Institut de France. Il meurt en 1827 à Desuq, un petit village près d'Alexandrie.

Le voyage

«Le 3 juin 1802. Accompagné de M. Henry Salt, mon secrétaire et mon dessinateur, je quittai Londres pour m'embarquer sur la Minerve, vaisseau de la Compagnie des Indes orientales (...).»[1]

Ainsi commence le journal que George Annesley Valentia tiendra tout au long de son voyage qui le conduira, pendant quatre ans, en Inde, à Ceylan, en mer Rouge, en Abyssinie (Ethiopie) et en Egypte.

L'auteur fait partie de ces voyageurs aisés, nombreux au seuil du XIXe siècle, qui partent à la découverte du monde en dilettante, pour

se distraire et s'instruire, mais aussi dans l'espoir de faire des observations nouvelles et d'en tirer une certaine gloire en les publiant.

En partant, Valentia songe déjà à illustrer sa relation. Pour preuve l'engagement d'un dessinateur en la personne de Salt qu'il emploie encore comme secrétaire.

Navire de 540 tonneaux, la *Minerve* navigue de concert avec un autre bateau le *Lord Eldon*. Pour se rendre en Inde, l'expédition suit la voie classique par le cap de Bonne-Espérance, fait sa première escale à Porto-Santo sur l'île de Madère, la deuxième, aux îles Canaries. Elle franchit la ligne de l'équateur le 25 juillet: «Ce jour, sur les huit heures du matin, nous passâmes la ligne. Ceux qui n'en avaient point encore effectué le passage, furent, selon la coutume qui s'observe de temps immémorial, rasés et plongés dans l'eau. Cependant les passagers du capitaine furent tous exempts, et l'on traita avec indulgence les *midshipmen* [cadet ou volontaire destiné à devenir officier de marine] et mon domestique.»[2] Le voyage se poursuit par l'île de Sainte-Hélène, où le navire fait une escale de quelques semaines. Depuis 1657, l'île est la propriété de la Compagnie anglaise des Indes orientales, qui est presque un Etat dans l'Empire britannique. Esprit curieux, observateur, Valentia note dans sa relation tout ce qui lui paraît digne d'intérêt. A Sainte-Hélène, il s'intéresse aux règlements faits par la Compagnie pour les esclaves.

Au milieu du mois de septembre, les voyageurs quittent Sainte-Hélène à destination du cap de Bonne-Espérance. Ils profitent de cette étape pour faire une excursion d'une dizaine de jours dans les environs, goûtant aux produits du terroir: «Le vin du Cap, quoique bon, déplaît souvent aux étrangers, et le fromage est détestable.»[3] En route, ils découvrent la «maison d'un M. Rousseau, parent du célèbre Jean-Jacques»[4]. Valentia fait des recherches en herboristerie, récolte des graines et montre aussi un grand intérêt pour l'histoire naturelle. Durant tout le voyage, il collectionnera ainsi plantes et coquillages mais ses activités scientifiques ne s'arrêtent pas là. Féru de cartographie, il fait des relevés et corrige au besoin les anciennes cartes.

Les voyageurs quittent le Cap début novembre et essuient leur première tempête: «Le vent était si furieux, qu'il empêchait la houle de s'élever; et il détachait en si grande quantité l'écume de la cime des vagues, qu'on aurait cru voir tomber une grêle épaisse. Le vaisseau roula beaucoup; mais il fit si peu d'eau, que les pompes n'allèrent que deux fois en vingt-quatre heures, et que le pont ne fut pas trop balayé par les flots. Le tableau qui s'offrit à nos regards était superbe, quoique trop terrible pour être agréable. Je suis bien aise de l'avoir vu une fois;

mais j'espère bien ne plus le revoir.»[5] Ils passent Noël en pleine mer avant de voir, le 31 décembre, la côte de Sumatra. Le navire mouille sur la côte occidentale de l'île de Car Nicobar. Valentia décrit sans complaisance les habitants de l'île auxquels ils achètent quelques provisions: «C'étaient des hommes très robustes, mais mal proportionnés. Quoique laids, les traits de leur figure avaient une expression qui plaisait. L'usage constant du bétel rendait leur grande bouche très dégoûtante, et leur avait noirci complètement les dents, qu'ils avaient très inégales.»[6] Dans sa relation, Valentia multiplie les informations sur les conditions maritimes comme s'il écrivait un guide destiné aux navigateurs. A Car Nicobar, il précise ainsi: «Je crois devoir, pour l'intérêt de tout navire qui pourra toucher à cette île, dire que notre câble fut presque entièrement coupé par des rochers que forme une espèce de madrépore.»[7] L'expédition arrive enfin aux bouches du Gange le 17 janvier 1803. Le navire doit faire appel à un pilote côtier pour remonter la rivière Hougly en direction de Calcutta. Valentia relève à plusieurs reprises le savoir-faire de ces marins capables de guider les navires dans les passages difficiles. Il aura d'ailleurs recours à leurs services pour reconnaître la côte occidentale de la mer Rouge.

Arrivée en Inde

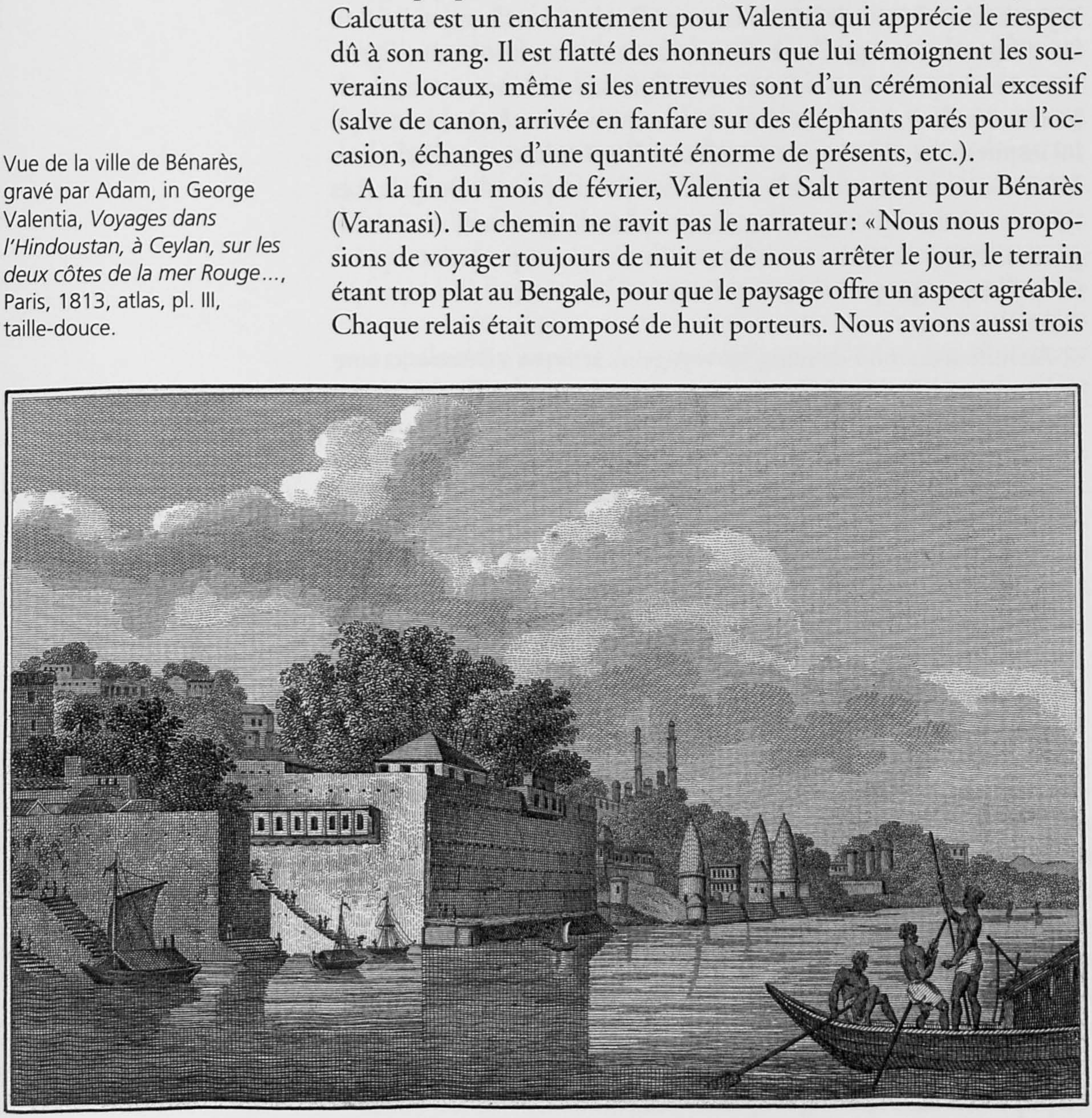
Arrivés à Calcutta, les voyageurs rencontrent le gouverneur général des possessions anglaises en Inde, le marquis de Wellesley (Richard Colley Wellesley, 1760-1842). Après la dure vie en mer, ils profitent des douceurs de l'Inde coloniale. A Calcutta, le marquis de Wellesley, à qui sera dédié la relation de voyage de Valentia, les convie à une fête: «Un souper de huit cents couverts fut servi dans la salle de marbre, au rez-de-chaussée. A une heure du matin, on fut invité à se placer aux différens virandahs, pour voir le feu d'artifice et les illuminations.»[8]

Le marquis de Wellesley charge Henry Salt de dessiner des vues de sa maison: «M. Salt revint le 18 [février], enchanté de la manière dont il avait été traité. Son excellence avait eu pour lui des attentions extrêmement flatteuses, et avait applaudi à l'exactitude et à la rapidité avec lesquelles il avait esquissé les différentes vues de la rivière, dont ils avaient parcouru les bords, le lendemain de mon départ. Comme, depuis son retour, M. Salt avait presque entièrement fini un dessin colorié de la maison et des alentours, je l'emportai, ainsi que plusieurs vues du Cap (...).»[9]

Valentia mentionnera à plusieurs reprises le travail artistique d'Henry Salt au cours du voyage, mais de manière très succincte. Il est d'ailleurs très discret sur ses rapports avec son secrétaire. Les relations entre les deux hommes sont cependant empreintes de respect et de confiance réciproques. Valentia se livre peu dans son récit et donne de rares informations sur les personnes qui voyagent avec lui ou qu'il rencontre sur sa route.

Marqué par une multitude de repas et de cérémonies, le séjour à Calcutta est un enchantement pour Valentia qui apprécie le respect dû à son rang. Il est flatté des honneurs que lui témoignent les souverains locaux, même si les entrevues sont d'un cérémonial excessif (salve de canon, arrivée en fanfare sur des éléphants parés pour l'occasion, échanges d'une quantité énorme de présents, etc.).

A la fin du mois de février, Valentia et Salt partent pour Bénarès (Varanasi). Le chemin ne ravit pas le narrateur: «Nous nous proposions de voyager toujours de nuit et de nous arrêter le jour, le terrain étant trop plat au Bengale, pour que le paysage offre un aspect agréable. Chaque relais était composé de huit porteurs. Nous avions aussi trois



Vue de la ville de Bénarès, gravé par Adam, in George Valentia, *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge...*, Paris, 1813, atlas, pl. III, taille-douce.

mussals ou porteurs de flambeaux, et trois hommes pour notre bagage. Un palanquin est une chose trop connue pour que j'en donne une description détaillée. Les nôtres étaient garnis d'oreillers et fermés par des blindes de Venise, et nous pouvions nous y étendre dans toute notre longueur.»[10] Sur la route de Bénarès, ils visitent la ville de Berhampore (Baharampur), un des six grands postes militaires du Bengale, ainsi que la manufacture de soie de Jungepore, qui compte quelque six mille ouvriers. Valentia fait une description assez précise de la production de soie de la manufacture. Pendant tout le trajet, il décrit les villages, le paysage, l'architecture des maisons, faisant des digressions historiques, économiques ou religieuses; il s'intéresse naturellement à la flore, à la faune et observe attentivement les habitants qui lui inspirent des réflexions inattendues: «L'espèce humaine s'était améliorée d'une manière sensible, depuis que j'avais quitté le Bengale. Les hommes étaient plus grands, avaient plus de grosseur; mais leurs genoux étaient toujours mal faits, et ils n'avaient que peu ou point de mollets, ce qui probablement était dû à la coutume de s'accroupir (...).»[11]

Au milieu du mois de mars, les voyageurs arrivent à Bénarès et sont reçus comme d'habitude avec les plus grands honneurs. Ils continuent ensuite leur périple dans la région de l'Hindoustan avant de redescendre vers Calcutta.

Le 15 août, Valentia rend visite au général Lake qui est alors en campagne contre les Marathes (habitants de la région de Bombay). Les troupes «indiennes» libres, composées également d'officiers français, allemands, portugais et américains, affronteront, lors de la bataille d'Assaye (23 septembre 1803), les troupes de l'Empire britannique commandées par le général Arthur Wellesley. Malgré la supériorité numérique de l'armée marathe (40 000 hommes), les Anglais (13 500 hommes) seront vainqueurs. Valentia découvre le campement d'une partie des troupes britanniques quelques semaines avant cette bataille: «Le camp occupait un vaste champ, fréquemment entrecoupé de plantations de manguiers; et quelques maisons paraissaient, ça et là, dans le fond du paysage. Les tentes de toiles blanches, qui couvraient la plaine en toutes directions, faisaient un agréable contraste avec le vert foncé des arbres, sur lequel elles se détachaient. Les drapeaux, qui étaient déployés en avant, ajoutaient infiniment à l'agrément du tableau. Les éléphants erraient en liberté.»[12]

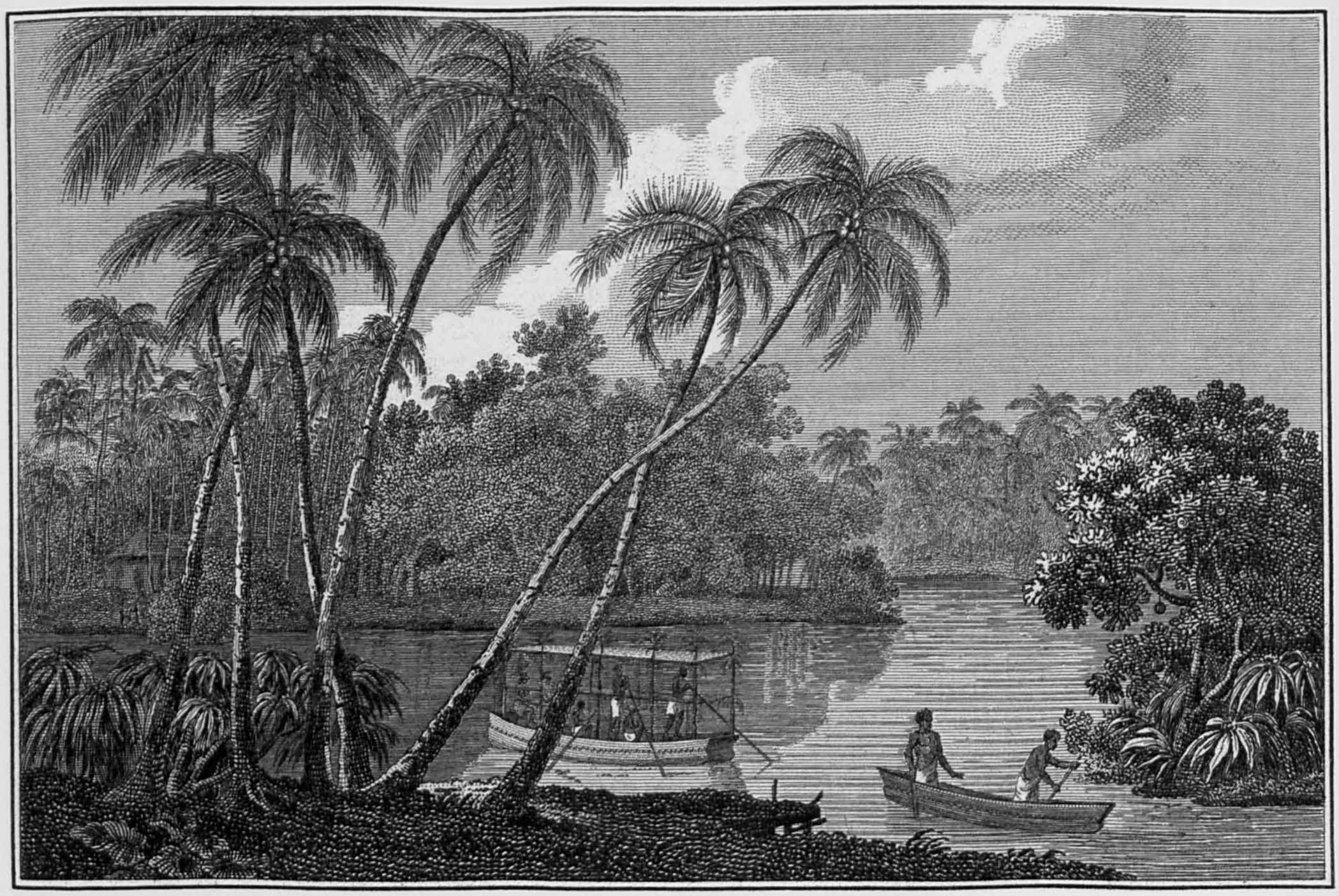
Valentia et Salt visitent ces régions en dilettantes plus qu'en explorateurs: ils voyagent assez agréablement, attendus presque à chaque étape par des résidents anglais possédant de très belles villas coloniales

et passent également une bonne partie de leur temps en représentation chez les seigneurs locaux. Ils reviennent à Calcutta le 7 octobre après plusieurs semaines de navigation sur le Gange dans des conditions très pénibles (pluie et forts coups de vent).

Avant de continuer leur voyage vers l'île de Ceylan, ils séjournent quelques semaines à Calcutta. Valentia décrit la vie quotidienne des Anglais dans cette ville, portant un regard attentif sur leur nourriture et leurs boissons: « Les vins qu'on boit principalement sont du Madère et cette sorte de vin rouge que nous appelons *claret*. On sert le premier durant le repas, et le second après. »[13] Il fait aussi des réflexions sur la pratique de la religion chrétienne: « C'est aussi une chose digne de remarque, que dans toute l'Inde anglaise, il ne se trouve pas un seul siège épiscopal, quoique la prérogative d'en avoir un ait été accordée au Canada. (...) Si l'on établissait un évêché dans l'Hindoustan, il faudrait lui donner tout l'éclat compatible avec notre rite. Comme les naturels de ce pays sont accoutumés aux cérémonies pompeuses, et fortement frappés par les signes extérieurs, cet éclat leur inspirerait, pour notre religion, un respect qu'ils n'ont pas, ce que nous devons principalement imputer à notre négligence. »[14] L'auteur s'interroge aussi sur le rôle des castes et de l'asservissement du peuple indien face aux Européens: « Mais si la carrière de l'ambition lui était ouverte par l'abolition des castes et par l'adoption générale du christianisme, celui qui croirait avoir les talens nécessaires voudrait la parcourir. Est-il donc probable qu'en pareil cas, tant de millions d'hommes se soumettraient à être gouvernés par quelque mille Européens pour qui ils n'éprouvent aucune affection naturelle, et qui n'ont droit sur eux que celui de conquête? »[15]

Ile de Ceylan

Le 15 décembre, les voyageurs se rendent à Ceylan, province appartenant à l'Empire britannique depuis quelques années seulement (1796). Les conditions de transport sont moins aisées qu'en Inde: « Il n'y a point de relais à Ceylan. Quand on veut aller d'un lieu à un autre, on prend assez de porteurs pour qu'ils puissent se relayer. »[16] Sur le chemin qui les mène à Colombo, Valentia remarque la richesse de la flore du pays et s'en émerveille: « Le sol était couvert de *convolvulus pescaprae*, aux larges et belles fleurs couleur de pourpre. Des plantes rampantes, dont la plus commune et la plus brillante était la méthonique de Malabar, *gloriosa superba*, formaient en quelque sorte un tapis



« Passage d'une rivière entre Pointe de Galle et Colombo », gravé par Adam, in George Valentia, *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge...*, Paris, 1813, atlas, pl. IV, taille-douce.

sur le djengle. Je remarquai de temps en temps des cannelliers, et beaucoup d'autres plantes dont j'avais vu des échantillons en Europe; mais celles que je ne connaissais pas étaient les plus nombreuses. Tout le règne végétal est beaucoup plus vigoureux à Ceylan qu'au Bengale; et cette île est, pour un botaniste, le champ le plus riche que j'aie vu, après le Cap-de-Bonne-Espèrance.»[17] Les Anglais font des tests pour cultiver de nouvelles espèces et accroître la productivité de l'île: «Le général Macdowal cultive avec beaucoup de soin des légumes d'Europe. (...) Il a fait venir du Bengale plusieurs arbres fruitiers, qui seront une excellente acquisition pour Ceylan, et parmi lesquels se trouvent le loquot et le litichi. Je suis persuadé qu'en s'y prenant bien, on naturaliserait dans l'île toutes les plantes qu'on pourrait désirer. A présent il n'y a que celles qui sont indigènes.»[18]

Valentia prend le temps de relire le récit du voyage de Charles-Pierre Thunberg, voyageur et naturaliste suédois, dans lequel il relève plusieurs inexactitudes.

Le 10 janvier 1804, Valentia reçoit des informations concernant la suite de son voyage. Grâce à l'appui du marquis de Wellesley, un

bateau de la Compagnie anglaise des Indes les attend sur le continent, à Mangalore, et les conduit en mer Rouge durant le mois de février. C'est le dernier moment pour s'y rendre, car il faut profiter des vents favorables de cette période de l'année. Les conditions de transport sont assez difficiles pour regagner le continent, ils doivent prendre une barque et longer la côte de l'île, les inondations ayant rendu les routes impraticables. En visite chez le râja de Tanjore (Thanjavur), Valentia remarque un des livres écrits par son grand-père. « On y voyait quatre armoires remplies de livres, la plupart anglais, et parmi lesquels je reconnus, avec beaucoup de plaisir, l'histoire de Henri II, par le Lord Littleton, mon grand-père. »[19]

Retour en Inde

Les voyageurs retournent à Madras (Chennai) au début du mois de février. Valentia visite le lieu célèbre des sept pagodes qui se trouvent dans les alentours de Madras. Il n'en fait pas la description, car elles sont déjà parfaitement décrites dans le cinquième volume des *Recherches asiatiques*. Valentia cite fréquemment des ouvrages auxquels il fait référence. Avant de partir pour la mer Rouge, les voyageurs doivent attendre le rétablissement du serviteur européen de Valentia.

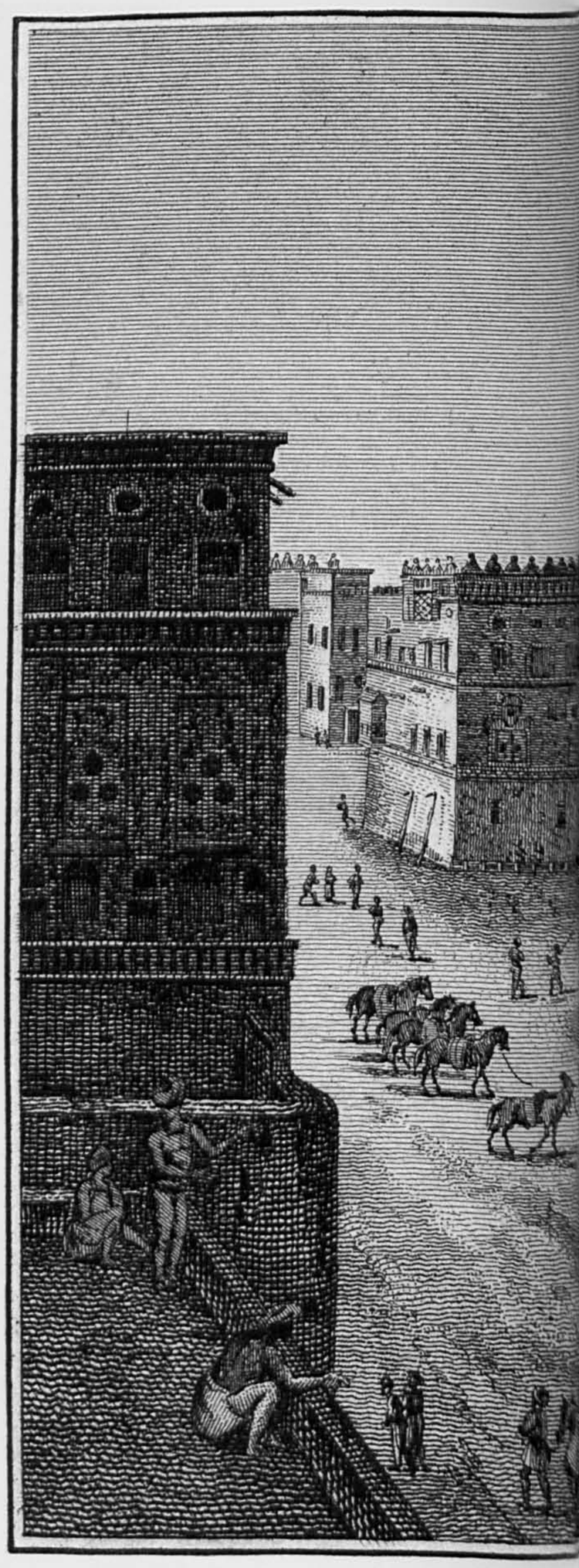
Profitant de cette pause, Henry Salt visite seul les célèbres sources de Kauvery (Cauvery). Son expédition dure du 16 février au 2 mars, date à laquelle il retrouve Valentia à Seringapatam. Le journal de son excursion est intégré dans le chapitre VIII du tome 2. Les descriptions de Salt sont plus parlantes, plus imagées que celles de Valentia et l'on perçoit la sensibilité de l'artiste : « Ce village était couvert d'un brouillard épais (...). Je jugeai par les précautions que les habitans prenaient pour s'en garantir, qu'il fallait que cette vapeur fût très nuisible. Ils étaient enveloppés jusqu'au nez dans des manteaux noirs, d'une étoffe grossière, et ils ressemblaient plus à des esprits infernaux qu'à des créatures humaines. »[20] Il décrit en connaisseur les sculptures d'une pagode : « La porte par laquelle on entre dans la seconde salle est sculptée d'une manière élégante et riche, et ressemble à celles du temple de Bénarès, que l'on considère comme de parfaits modèles en leur genre. Dans cette pièce est une statue de Vishnou, qui est du meilleur style de sculpture indienne. Elle est couchée de toute sa longueur, qui est de sept pieds, sur un piédestal élevé, et la tête est tournée vers le midi. L'artiste a donné à sa statue les formes que leur embonpoint donne aux princes hindous. »[21]

Après la remise sur pied de son serviteur, Valentia prend également la route, son but étant d'embarquer à Mangalore pour se rendre en mer Rouge. Peu d'événements dignes d'intérêt marquent ce trajet entre Madras et Mangalore, sauf peut-être la rencontre, à Seringapatam, du colonel neuchâtelois Pierre-Frédéric de Meuron, commandant le régiment Meuron au service de l'Angleterre.

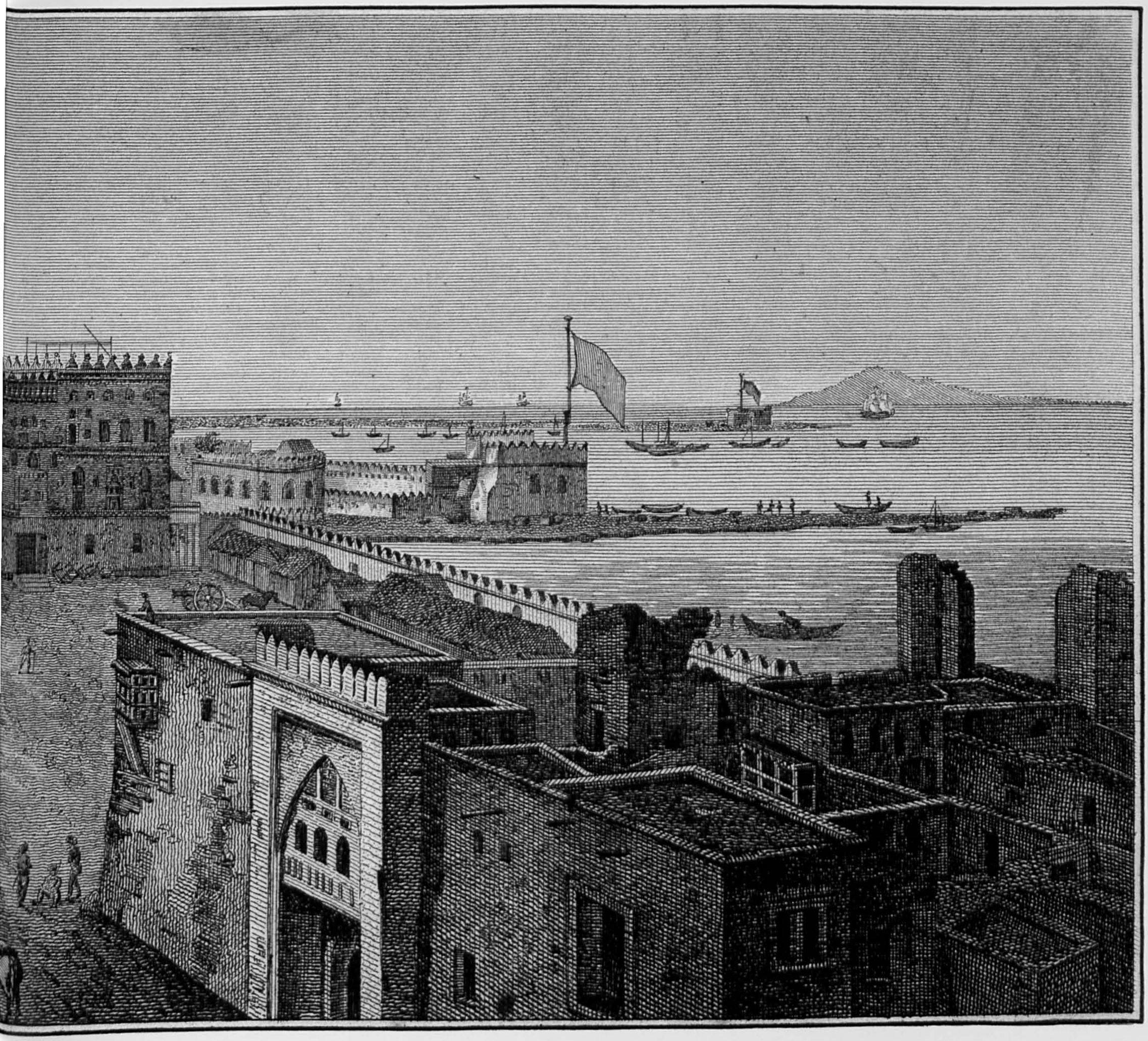
Départ pour la mer Rouge

Valentia explique dans son ouvrage les raisons de son voyage en mer Rouge: « J'avais toujours considéré, comme une chose extraordinaire, que les anciens aient constamment suivi, de préférence à la côte orientale, la côte occidentale de la Mer-Rouge, si cette côte était aussi dangereuse que tous les modernes s'accordent à la représenter. (...) Les inconvéniens que nos vaisseaux y ont éprouvés par le manque d'eau, de bois et de vivre frais, me faisaient sentir de quelle importance il devait être de vérifier s'il ne serait pas possible de s'en procurer soit à Massouah (Massawa), soit à Dhalac (Dehalak), soit dans les îles adjacentes (...). Bruce a assuré que trois cent soixante réservoirs construits à Dhalac, par la munificence des Ptolémées, étaient encore assez bien conservés pour fournir à toute flotte, que les Anglais pourraient envoyer dans la Mer-Rouge, plus d'eau qu'elle n'en a besoin. Les avantages que le commerce devait trouver à ouvrir une communication avec l'Abyssinie me paraissaient également dignes d'attention. Il ne pouvait se rencontrer, pour en faire la tentative, de moment plus favorable que celui où la puissance maritime de l'Angleterre venait de se déployer sur les rivages de la Mer-Rouge et de la Méditerranée, et où le commerce avec l'intérieur de l'Afrique venait de prendre un autre cours, par l'effet de la conquête de l'Egypte par les Français, et de la guerre que la Porte-Ottomane faisait aux beys, et qui occasionnait une séparation totale entre les parties haute et basse de cette province. »[22] Valentia a le soutien total du marquis de Wellesley, qui partage ses vues aussi bien concernant l'ouverture de relations commerciales avec l'Abyssinie qu'avec le repérage de points de ravitaillement possibles sur la côte occidentale de la mer Rouge. Valentia se propose de reconnaitre ces régions, le marquis mettant à sa disposition les supports logistiques (bateau, vivres et lettres de recommandation).

Le 13 mars 1804 les voyageurs embarquent pour la mer Rouge sur l'*Antelope*, un brig de 150 tonneaux, ayant pour capitaine un certain Keys; celui-ci est sous les ordres de Valentia. Depuis James Bruce,



Comptoir anglais de la ville de Mocha, gravé par Adam, in George Valentia, *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge...*, Paris, 1813, atlas, pl. VII, taille-douce.



Célèbre pour son café, dont elle faisait un grand commerce depuis le XVIe siècle, Mocha ou Mokha a donné son nom à une variété de café, le moka.

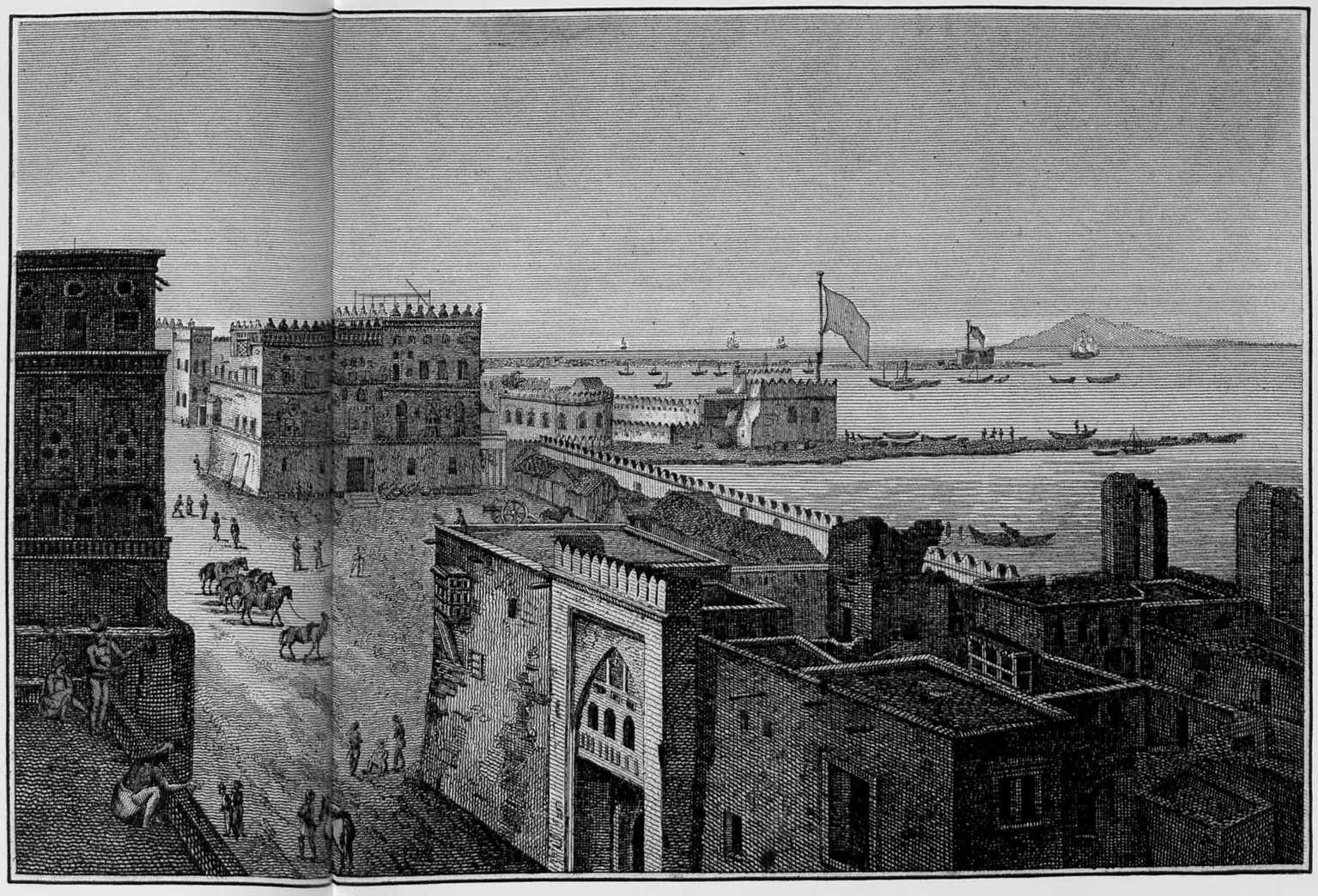
connu principalement pour ses recherches de la source du Nil, aucune expédition n'avait été envoyée dans ces régions. Le navire atteint le 18 avril le port de Mocha (Al-Mukha), qui dispose même d'un comptoir anglais. Après avoir fait le plein de vivres commence l'exploration des côtes de la mer Rouge. Valentia effectue des relevés très précis de la région, indiquant notamment les meilleurs lieux de mouillage, les profondeurs de ces derniers, les vents dominants, et bien sûr les sources de ravitaillement possibles. Il s'intéresse même aux prix des mar-

Après la remise sur pied de son serviteur, Valentia prend également la route, son but étant d'embarquer à Mangalore pour se rendre en mer Rouge. Peu d'événements dignes d'intérêt marquent ce trajet entre Madras et Mangalore, sauf peut-être la rencontre, à Seringapatam, du colonel neuchâtelois Pierre-Frédéric de Meuron, commandant le régiment Meuron au service de l'Angleterre.

Départ pour la mer Rouge

Valentia explique dans son ouvrage les raisons de son voyage en mer Rouge: « J'avais toujours considéré, comme une chose extraordinaire, que les anciens aient constamment suivi, de préférence à la côte orientale, la côte occidentale de la Mer-Rouge, si cette côte était aussi dangereuse que tous les modernes s'accordent à la représenter. (...) Les inconvéniens que nos vaisseaux y ont éprouvés par le manque d'eau, de bois et de vivre frais, me faisaient sentir de quelle importance il devait être de vérifier s'il ne serait pas possible de s'en procurer soit à Massouah (Massawa), soit à Dhalac (Dehalak), soit dans les îles adjacentes (...). Bruce a assuré que trois cent soixante réservoirs construits à Dhalac, par la munificence des Ptolémées, étaient encore assez bien conservés pour fournir à toute flotte, que les Anglais pourraient envoyer dans la Mer-Rouge, plus d'eau qu'elle n'en a besoin. Les avantages que le commerce devait trouver à ouvrir une communication avec l'Abyssinie me paraissaient également dignes d'attention. Il ne pouvait se rencontrer, pour en faire la tentative, de moment plus favorable que celui où la puissance maritime de l'Angleterre venait de se déployer sur les rivages de la Mer-Rouge et de la Méditerranée, et où le commerce avec l'intérieur de l'Afrique venait de prendre un autre cours, par l'effet de la conquête de l'Egypte par les Français, et de la guerre que la Porte-Ottomane faisait aux beys, et qui occasionnait une séparation totale entre les parties haute et basse de cette province. »[22] Valentia a le soutien total du marquis de Wellesley, qui partage ses vues aussi bien concernant l'ouverture de relations commerciales avec l'Abyssinie qu'avec le repérage de points de ravitaillement possibles sur la côte occidentale de la mer Rouge. Valentia se propose de reconnaitre ces régions, le marquis mettant à sa disposition les supports logistiques (bateau, vivres et lettres de recommandation).

Le 13 mars 1804 les voyageurs embarquent pour la mer Rouge sur l'*Antelope*, un brig de 150 tonneaux, ayant pour capitaine un certain Keys; celui-ci est sous les ordres de Valentia. Depuis James Bruce,



Comptoir anglais de la ville de Mocha, gravé par Adam, in George Valentia, *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge...*, Paris, 1813, atlas, pl. VII, taille-douce.

Célèbre pour son café, dont elle faisait un grand commerce depuis le XVIe siècle, Mocha ou Mokha a donné son nom à une variété de café, le moka.

connu principalement pour ses recherches de la source du Nil, aucune expédition n'avait été envoyée dans ces régions. Le navire atteint le 18 avril le port de Mocha (Al-Mukha), qui dispose même d'un comptoir anglais. Après avoir fait le plein de vivres commence l'exploration des côtes de la mer Rouge. Valentia effectue des relevés très précis de la région, indiquant notamment les meilleurs lieux de mouillage, les profondeurs de ces derniers, les vents dominants, et bien sûr les sources de ravitaillement possibles. Il s'intéresse même aux prix des mar-

1re PARTIE
de la Carte de la Mer Rouge
Sur laquelle sont retracées la Côte d'Abyssinie, depuis le Détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'à Salaka par les 20 et 29 de Latitude Septentrionale, et les Iles adjacentes qui forment le passage occidental, dressée d'après les Reconnaissances et Observations faites en 1804 et 1805.
Sur le Panther, Croiseur de l'Honorable Compagnie des Indes
ET SUR L'ALLÉGE L'ASSAYE.

Carte de la mer Rouge indiquant diverses explorations et reconnaissances, dont celles de George Valentia sur l'allège *L'Assaye*, anonyme, in George Valentia, *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge…*, Paris, 1813, atlas, taille-douce.
Le voyage de Salt en Abyssinie est indiqué par une double ligne, dont l'une pointillée.

chandises et en dresse une liste dans sa relation. Le lecteur y découvre, par exemple, le prix d'un cheval (100 piastres) ou d'un esclave mâle (de 40 à 80 piastres, selon son âge!).

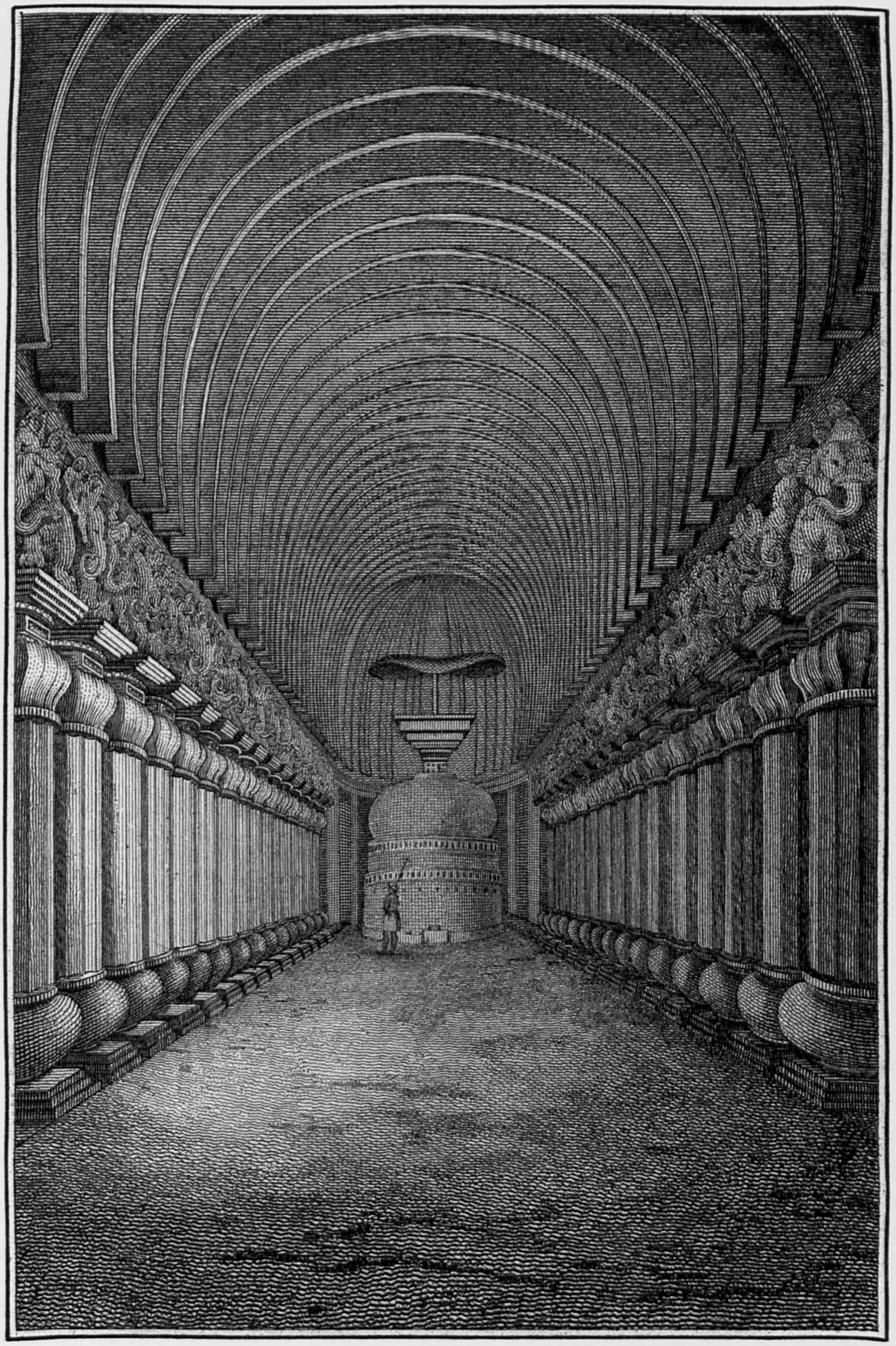
Valentia modifie de nombreuses positions calculées par Bruce quelques années auparavant. Il conteste aussi à plusieurs reprises les informations de l'explorateur écossais, doutant de leur véracité: «Je commençai à craindre qu'il n'y eût beaucoup de choses de son invention dans la relation de ses voyages.»[23] Comme tous les explorateurs, Valentia entend laisser sa «cicatrice sur la carte». Il en a l'occasion près de Dhalac où il découvre une île très pittoresque: «Comme on n'avait fait encore aucune description de cette île, et que probablement nous étions les premiers Européens qui la visitions, nous lui donnâmes le nom *d'Ile Valentia.*»[24]

Les voyageurs prennent soin de rendre visite aux chefs locaux qui les reçoivent avec plaisir. Mais en raison des problèmes météorologiques qu'ils rencontrent et du manque de collaboration voire même d'insubordination du capitaine Keys, ils doivent rentrer à Bombay sans avoir terminé leurs travaux de reconnaissance. Dès leur arrivée en septembre 1804, le capitaine est mis aux arrêts.

A Bombay

A son arrivée, Valentia fait part des résultats de son expédition au marquis de Wellesley en lui suggérant d'envoyer un petit navire pour explorer le trajet entre Massouha (dernière ville visitée) et Cosseir (Kosseir). Il l'informe également de son souhait de retourner en Europe par le golfe Persique et lui demande une lettre de recommandation pour traverser certaines régions. En attendant la réponse du marquis, Valentia et Salt visitent les alentours de Bombay (Mumbai); en route, ils assistent à des scènes de désolation atroces. La famine sévit dans la région depuis plusieurs mois: «Plus de cent cadavres étendus par terre étaient la pâture des vautours et des chiens. La famine s'annoncait sur tous les visages. Plusieurs maisons n'avaient plus d'habitants.»[25] Après plusieurs semaines ponctuées de visites dont celle des pagodes de Carly, de réceptions et de festins, ils retournent à Bombay. Valentia décrit la citadelle de Bombay et s'intéresse beaucoup au groupe ethnique des Parsis, adeptes d'une confession dérivée du zoroastrisme, réfugiés en Inde depuis le VIIIe siècle. Vénérant le feu, ils ne pratiquent pas la crémation de leurs morts, mais les exposent dans des lieux élevés où

▷
«Pagode souterraine de Carly», gravé par Adam, in George Valentia, *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge...*, Paris, 1813, atlas, pl. XI, taille-douce.



ils sont dévorés par les vautours: «La plupart des habitans de Bombay sont des Parsis descendus de ces Persans que la persécution exercée, dans le seizième siècle, par Chah-Abbas, qui détruisit les temples que les adorateurs du feu conservaient encore dans les montagnes de l'Alwend, a forcés de chercher un refuge en d'autres contrées. (...) Les Parsis sont loyaux, actifs et fort riches, et contribuent infiniment à la prospérité de la présidence. Il ne s'y trouve aucune maison de commerce européenne où quelqu'un d'entre eux, n'ait un intérêt (...).»[26]

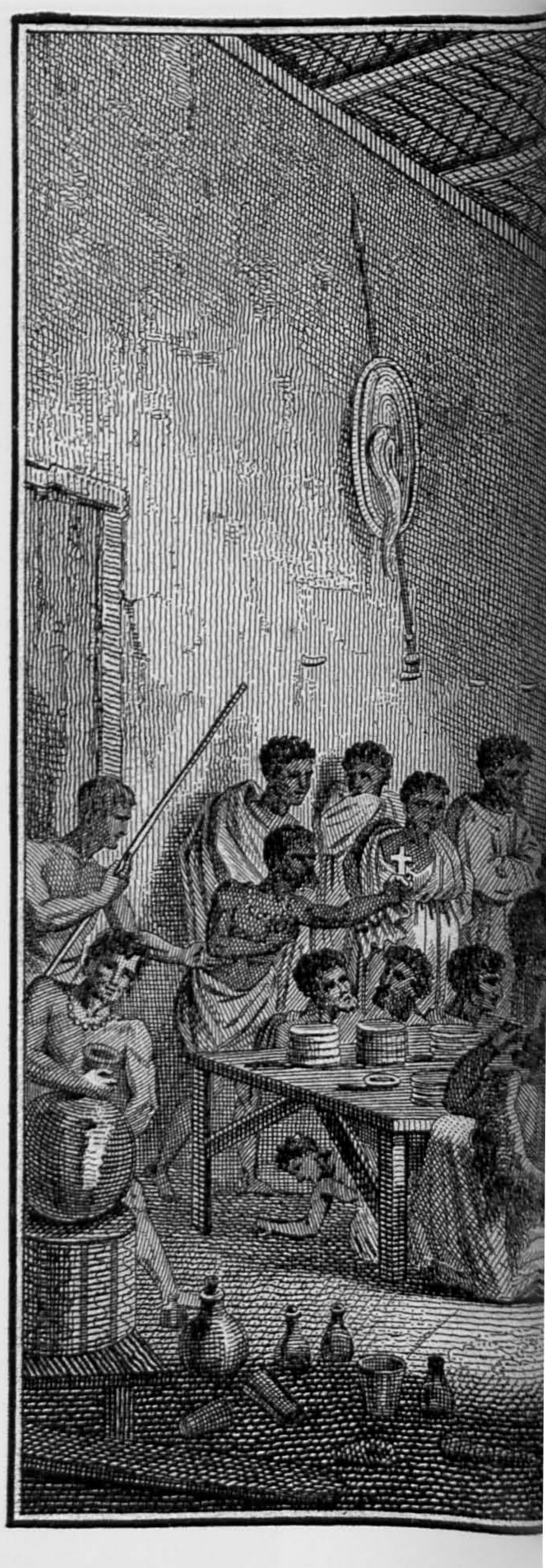
Second départ pour la mer Rouge et l'Abyssinie

A Bombay, Valentia reçoit une dépêche du marquis de Wellesley lui recommandant de continuer ses recherches en mer Rouge. Il lui fournit deux navires et tout le matériel nécessaire pour son expédition. Les deux voyageurs prennent la mer le 4 décembre 1804 mais cette fois ils ne retourneront plus en Inde. Ils empruntent le même chemin que lors de leur première excursion (Mocha, Aden, Massouah) mais rencontrent plus de problèmes avec les chefs locaux (taxes de mouillage exorbitantes, altercations violentes) et risquent le naufrage. Leurs activités seront les mêmes que lors de la première expédition: relevés cartographiques, visites de courtoisie, etc. Ils signalent à nouveau des erreurs de Bruce: «La seconde visite que M. Salt a faite à Dhalac, démontre complètement que le compte que Bruce a rendu de cette île est en grande partie faux, et même il est très-probable qu'il n'y a jamais débarqué.»[27]

La mousson ayant déjà commencé (mois de mars), ils ne peuvent se rendre jusqu'à Suez; aussi profitent-ils du temps qui leur est offert pour tenter de nouer des contacts avec l'Abyssinie et obtenir des débouchés commerciaux pour l'Angleterre. Etant donné les risques de l'expédition, Valentia envoie Salt comme émissaire auprès du ras Ouella-Salassé. La totalité du récit de Salt sera publié dans la relation de Valentia. Il emprunte le même chemin que Bruce pour se rendre chez le roi. Son voyage se passe sans encombre. Il visite les églises creusées dans la roche à Abouhasoubha, rencontre des falashas et se voit même offrir des prostituées. Il est chargé de remettre une lettre au ras de la part de Valentia. Cette missive exprime le vif intérêt qu'auraient les Anglais à commercer directement avec l'Abyssinie. La visite est encore officieuse mais quelques années plus tard, Henry Salt sera envoyé par le roi d'Angleterre pour négocier alors de manière officielle.

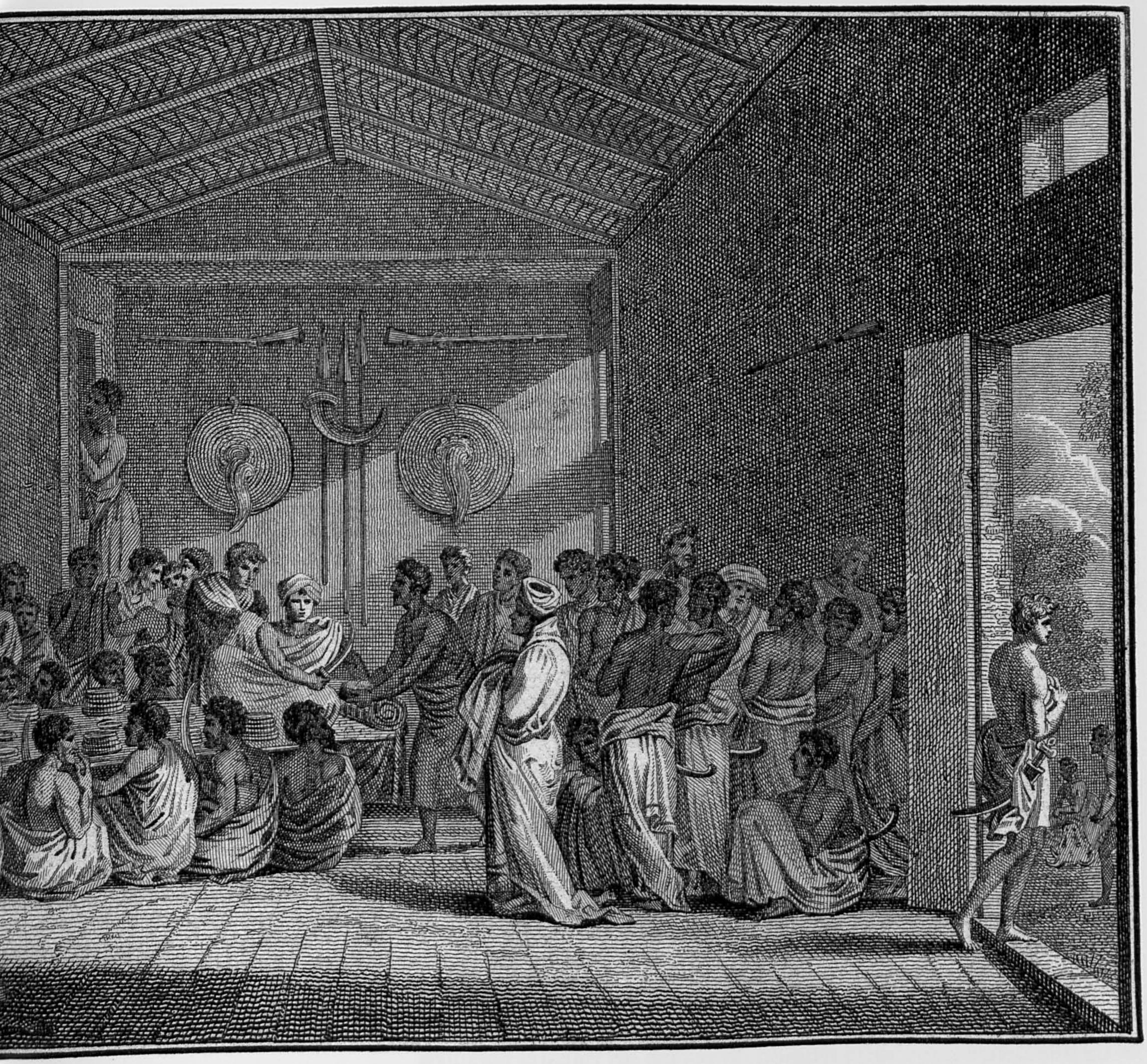
▷
«Obélisque d'Axoum», gravé par Adam, in George Valentia, *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge...*, Paris, 1813, atlas, pl. XVII, taille-douce.

En chemin, Salt visite la célèbre ville d'Axoum (Aksum) : « Ce qui me frappa d'abord en contemplant l'église d'Axoum, ce fut la grande ressemblance qui se trouve entre cet édifice et les manoirs ou châteaux gothiques des seigneurs en Angleterre. »[28] Son goût prononcé pour l'archéologie se retrouve lors de fréquentes visites ; il réalise de nombreux dessins et un plan des ruines d'Axoum. Salt copie aussi des inscriptions grecques comme il l'avait déjà fait avec des caractères cufiques à Dhalac ; cette passion pour l'antiquité ne le quittera plus. Il deviendra par la suite un égyptologue averti décrivant également de manière précise les us et coutumes des Abyssins. « Quant aux scènes dégoûtantes que Bruce rapporte [festins lors desquels on découpe des chairs d'un animal encore vivant], elles n'ont jamais existé, je crois, que dans son imagination. Nous avons demandé, à diverses fois, s'il est vrai, comme il le dit, qu'on coupât la chair sur le corps de l'animal tout vivant, et chacun nous a répondu que cela ne s'était jamais fait. »[29] Après huit mois d'absence, le voyageur rejoint Valentia à Arkiko au début du mois de novembre, apportant avec lui une lettre du ras destinée au roi de Grande-Bretagne.



Le retour

Le 14 novembre 1805 à bord du *Panther*, Valentia et Salt entament le voyage de retour. Ils quittent Massouah pour la ville de Djeddah. Lors du voyage, ils corrigent des erreurs constatées sur la carte de Sir Home Popham, atteignent ensuite Suez puis traversent le désert pour rejoindre Le Caire. De là, ils visitent les pyramides : « Je ne puis dire que la vue des pyramides m'ait fait éprouver la surprise qu'un grand nombre de personnes ont exprimée, en s'approchant de ces vastes masses. L'idée d'un monument de ce genre se conçoit sans peine et doit prévenir l'étonnement. Cependant lorsqu'on réfléchit aux travaux prodigieux qu'ont exigés les pyramides et aux motifs incompréhensibles qui ont fait faire de si grands efforts, la surprise naît et s'accroît insensiblement, et l'esprit se perd dans les conjectures et l'admiration. »[30] Ensuite, ils continuent de visiter des sites archéologiques tels que Rosette et Alexandrie. Le 11 juin, les voyageurs s'embarquent à Alexandrie pour l'île de Malte ; le 17 septembre, ils franchissent le détroit de Gibraltar, et le 24 octobre : « Après une ennuyeuse traversée, sur la fin de laquelle nous essuyâmes de fréquens coups de vent, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Ste.-Hélène ; mais malgré notre



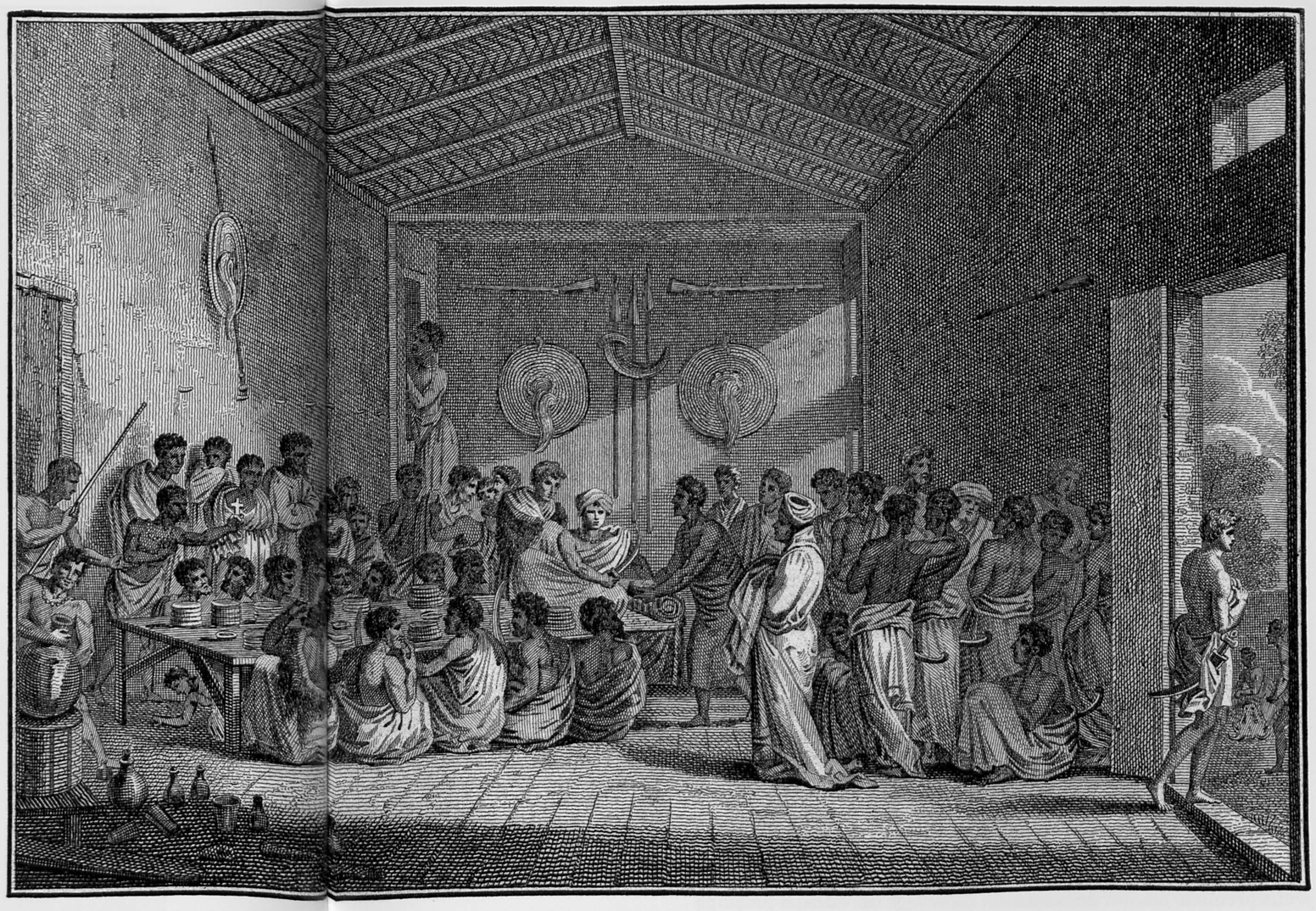
« Banquet de chair crue », gravé par Adam, in George Valentia, *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge...*, Paris, 1813, atlas, pl. XXIV, taille-douce.

impatience, il ne nous fut permis de débarquer que le 26, jour auquel je me rendis à Portsmouth, après avoir été absent d'Angleterre quatre ans et quatre mois. »[31]

En chemin, Salt visite la célèbre ville d'Axoum (Aksum) : « Ce qui me frappa d'abord en contemplant l'église d'Axoum, ce fut la grande ressemblance qui se trouve entre cet édifice et les manoirs ou châteaux gothiques des seigneurs en Angleterre. »[28] Son goût prononcé pour l'archéologie se retrouve lors de fréquentes visites ; il réalise de nombreux dessins et un plan des ruines d'Axoum. Salt copie aussi des inscriptions grecques comme il l'avait déjà fait avec des caractères cufiques à Dhalac ; cette passion pour l'antiquité ne le quittera plus. Il deviendra par la suite un égyptologue averti décrivant également de manière précise les us et coutumes des Abyssins. « Quant aux scènes dégoûtantes que Bruce rapporte [festins lors desquels on découpe des chairs d'un animal encore vivant], elles n'ont jamais existé, je crois, que dans son imagination. Nous avons demandé, à diverses fois, s'il est vrai, comme il le dit, qu'on coupât la chair sur le corps de l'animal tout vivant, et chacun nous a répondu que cela ne s'était jamais fait. »[29] Après huit mois d'absence, le voyageur rejoint Valentia à Arkiko au début du mois de novembre, apportant avec lui une lettre du ras destinée au roi de Grande-Bretagne.

Le retour

Le 14 novembre 1805 à bord du *Panther*, Valentia et Salt entament le voyage de retour. Ils quittent Massouah pour la ville de Djeddah. Lors du voyage, ils corrigent des erreurs constatées sur la carte de Sir Home Popham, atteignent ensuite Suez puis traversent le désert pour rejoindre Le Caire. De là, ils visitent les pyramides : « Je ne puis dire que la vue des pyramides m'ait fait éprouver la surprise qu'un grand nombre de personnes ont exprimée, en s'approchant de ces vastes masses. L'idée d'un monument de ce genre se conçoit sans peine et doit prévenir l'étonnement. Cependant lorsqu'on réfléchit aux travaux prodigieux qu'ont exigés les pyramides et aux motifs incompréhensibles qui ont fait faire de si grands efforts, la surprise naît et s'accroît insensiblement, et l'esprit se perd dans les conjectures et l'admiration. »[30] Ensuite, ils continuent de visiter des sites archéologiques tels que Rosette et Alexandrie. Le 11 juin, les voyageurs s'embarquent à Alexandrie pour l'île de Malte ; le 17 septembre, ils franchissent le détroit de Gibraltar, et le 24 octobre : « Après une ennuyeuse traversée, sur la fin de laquelle nous essuyâmes de fréquens coups de vent, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Ste.-Hélène ; mais malgré notre



« Banquet de chair crue », gravé par Adam, in George Valentia, *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge…*, Paris, 1813, atlas, pl. XXIV, taille-douce.

impatience, il ne nous fut permis de débarquer que le 26, jour auquel je me rendis à Portsmouth, après avoir été absent d'Angleterre quatre ans et quatre mois. »[31]

La publication

Le récit de voyage de Valentia se présente sous la forme d'un journal. Mais il ne se réduit pas aux annotations prises au cours du voyage. En préparant son texte, l'auteur rajoutera de nombreuses informations, surtout d'ordre historique. Certaines seront cependant supprimées ou abrégées par le traducteur dans la version française.

L'ouvrage ne suscitera pas un accueil très favorable en Angleterre. Il sera même en butte à de sévères critiques. Dans sa préface de la traduction française, P. F. Henry relève qu'il a « été attaqué en Angleterre, par quelques journaux, avec une insigne mauvaise foi ou une légèreté non moins répréhensible. Passant sous silence ses importantes opérations, les rédacteurs ont paru croire que ce voyageur n'avait parcouru l'Inde presque tout entière, qu'il n'avait visité et reconnu une grande partie des côtes de la Mer-Rouge, et qu'il n'avait traversé l'Egypte que pour faire et recevoir des visites. Nous ne dissimulerons pas toutefois qu'il en a fait et reçu un grand nombre; mais elles ont résulté nécessairement de sa position, et s'il en a retracé les particularités, il a suivi l'exemple de tous les voyageurs. »[32]

Réfutant ces critiques, Henry relève que l'ouvrage de Valentia a le mérite d'étendre « le domaine de la science » et fournit des « renseignements que la politique ne négligera pas, sans doute, et des observations précises et neuves sur de vastes contrées dont l'importance est reconnue »[33].

De fait, s'il s'est peut-être perdu parfois dans les mondanités, Valentia n'a pas fait un voyage sans intérêt : son récit fourmille d'informations de tous ordres, historiques, géographiques, ethnographiques, etc. sur les contrées visitées. Il vaut surtout par la qualité de ses observations cartographiques. Il contient ainsi une carte marine de la mer Rouge et de ses côtes qui donne des éléments nouveaux et utiles pour la navigation et le commerce. En établissant des relations avec l'Abyssinie, les deux voyageurs ont aussi contribué à ouvrir une région encore très fermée aux échanges avec les Européens.

La première édition de la relation de voyage de Valentia paraît en 1809, à Londres, chez William Miller, sous la forme de trois forts volumes in-quarto, soigneusement imprimés et illustrés de soixante-neuf planches gravées en taille-douce. Il porte le titre : *Voyages and Travels to India, Ceylon, the Red Sea, Abyssinia and Egypt in the Years 1802, 1803, 1804, 1805 and 1806.* Il est dédicacé au marquis de Wellesley. Etablies d'après les dessins d'Henry Salt, les planches sont finement gravées au format 16×18 cm. Plusieurs artistes ont participé à la gravure dont Angus, Landseer, Pollard, etc.

VOYAGES

DANS L'HINDOUSTAN, A CEYLAN, SUR LES DEUX CÔTES DE LA MER-ROUGE,
EN ABYSSINIE ET EN ÉGYPTE,

PENDANT LES ANNÉES 1802, 1803, 1804, 1805 ET 1806,

PAR LE VICOMTE GEORGE VALENTIA;

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR P.-F. HENRY;

ATLAS.

PARIS,

CHEZ Mme Vve LEPETIT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE DES VOYAGES,

Rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 2.

1813.

Malgré sa collaboration dans l'illustration mais aussi pour la rédaction du livre, Henry Salt ne figure pas sur la page de titre. En grand seigneur, Valentia s'en attribue tous les mérites. Salt n'a cependant pas vendu tous les droits de ses dessins à Valentia, puisqu'il publie, la même année, chez William Miller un superbe recueil de vingt-quatre vues aquarellées prises lors du voyage : *Twenty-Four Views in St. Helena, the Cape, India, Ceylan, the Red Sea, Abyssinia and Egypt.* Les gravures en taille-douce et aquatintées ont été réalisées par D. Havell, J. Hill and J. Buck sous la direction de Robert Havell. Elles sont tirées sur un beau papier Whatman de grand format (Elephant folio) : 74×54 cm. Les vues sont accompagnées d'une courte description. Cette suite donne la mesure du talent et de la modernité d'Henry Salt dont l'œuvre, aux accents romantiques, se situe dans le courant artistique des orientalistes anglais. Selon Gerald M. Ackerman, il est le

«premier artiste anglais professionnel à dessiner et à peindre l'Egypte, les ports de la mer Rouge et de l'Abyssinie»[34].

Publiée en 1813, la première édition française n'a pas le luxe de l'originale. Elle se compose de quatre volumes de texte in-octavo, accompagnés d'un modeste atlas de vingt-six planches. Outre une vingtaine de vues, la suite comprend trois cartes et diverses figures dont un plan des ruines d'Axoum. Gravées en taille-douce par Adam, les vues sont réduites au format 9×14 cm. L'exemplaire des *Voyages* de Valentia, conservé par la Bibliothèque publique et universitaire appartient à cette édition:

Valentia, George. – *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge, en Abyssinie et en Egypte, durant les années 1802, 1803, 1804, 1805 et 1806* / par le vicomte George Valentia; trad. de l'anglais par P.-F. Henry; et accompagnés d'un Atlas, composé de deux nouvelles cartes de la mer Rouge, ainsi que de plans, d'inscriptions anciennes et de vues diverses, exécutées sur les lieux par M. H. Salt, secrétaire-dessinateur de sa seigneurie. – Paris: Vve Lepetit, 1813. – 4 vol. (XX, 410 p.) (449 p.) (456 p.) (452 p.); 20 cm + atlas (XXVI, [2] f. de pl. et cartes en partie dépl.; 25×31 cm)

BPUN Texte: Num 45B.16.9
Atlas: ZB 149

MARIE VUARRAZ

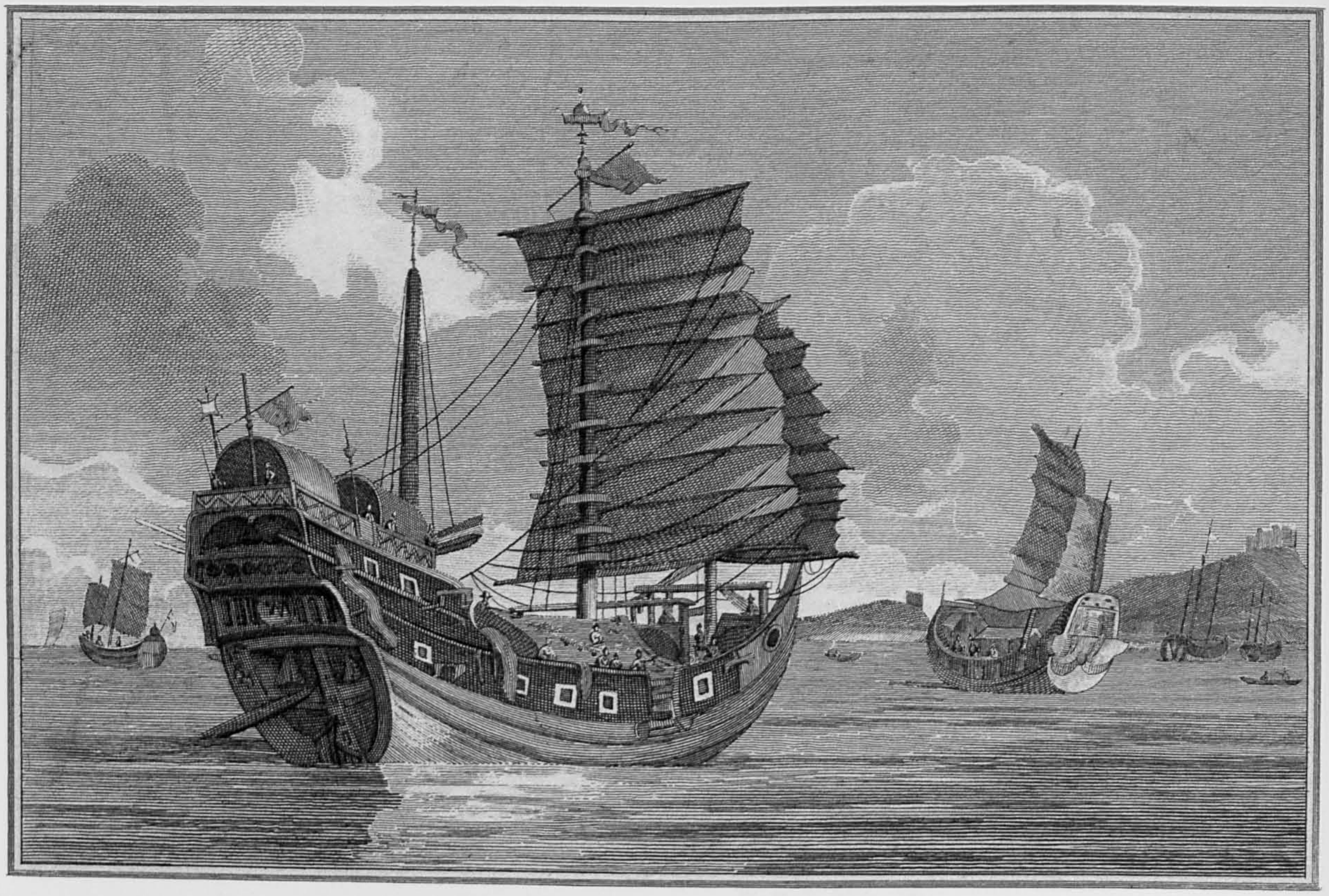
NOTES

1. Valentia, George, *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge, en Abyssinie et en Egypte, durant les années 1802, 1803, 1804, 1805 et 1806*, Paris, Vve Lepetit, 1813, vol. 1, p. 1.
2. *Ibid.*, p. 14.
3. *Ibid.*, p. 43.
4. *Ibid.*, p. 56.
5. *Ibid.*, pp. 62-63.
6. *Ibid.*, p. 70.
7. *Ibid.*, p. 72.
8. *Ibid.*, p. 80.
9. *Ibid.*, pp. 86-87.
10. *Ibid.*, pp. 93-94.
11. *Ibid.*, p. 118.
12. *Ibid.*, p. 276.
13. *Ibid.*, p. 338.
14. *Ibid.*, p. 341.
15. *Ibid.*, pp. 344-345.
16. *Ibid.*, p. 355.
17. *Ibid.*, p. 356.
18. *Ibid.*, p. 390.
19. Vol. 2, p. 47.
20. *Ibid.*, pp. 140-141.
21. *Ibid.*, pp. 142-143.
22. *Ibid.*, pp. 168-169.
23. *Ibid.*, p. 202.
24. *Ibid.*, p. 203.
25. *Ibid.*, p. 286.
26. *Ibid.*, pp. 366-368.
28. Vol. 4, p. 1.
29. *Ibid.*, p. 101.
30. *Ibid.*, p. 376.
31. *Ibid.*, p. 447.
32. Vol. 1, p. vj
33. *Ibid.*, p. ix
34. Ackerman, Gerald, M., *Les Orientalistes de l'Ecole britannique*, Paris, 1991, p. 262.

Bibliographie

Ackerman, Gerald M., *Les Orientalistes de l'Ecole britannique*, Paris, ACR Ed., 1991.

Manley, Deborah; Rée, Peta, *Henry Salt: Artist, Traveller, Diplomat, Egyptologist*, London, Libri, 2001.



Jonque pour les voyages de long cours, gravé par Adam, in John Barrow,
Voyage en Chine, formant le complément du voyage de Lord Macartney, Paris, 1805,
collection de planches, pl. II, taille-douce.

Points de repère

La Chine et le Japon, au temps des grandes ambassades (XVIIe-XVIIIe siècles)

Les trois ambassades en Chine évoquées dans ce chapitre ont lieu sous la dynastie mandchoue des Qing qui règne sur le pays de 1644 à 1912. D'origine toungouse, les Mandchous ou Jurchen de Jehol, en Mandchourie orientale, profitent des insurrections et de la crise économique qui affaiblissent l'Empire des Ming pour prendre le pouvoir à Pékin (Beijing) en 1644. Au début, ils tiennent la Chine d'une main de fer, écartant les Hans de l'administration, imposant le port de la natte et du costume mandchou; par la suite, ils adopteront la culture et les institutions du pays et intégreront ses élites. Ils perfectionnent le système du mandarinat: bureaucratie d'Etat, celui-ci repose sur une méthode de sélection des «fonctionnaires lettrés» qui doivent passer des examens basés sur la connaissance des textes confucianistes pour accéder aux charges officielles. Le chinois reste la langue officielle avec le mandchou.

Sous les règnes des empereurs Kangxi (1654-1661-1722), Yongzheng (1678-1722-1735) et Qianlong (1711-1735-1796), la Chine devient un immense empire et connaît sa plus grande expansion territoriale. Pour sécuriser ses frontières au nord et au nord-ouest, elle se concilie d'abord les Russes auxquels elle accorde des privilèges commerciaux par le traité de Nertchinsk en 1689. Elle soumet ensuite les Djoungars et les Mongols occidentaux qui unissaient leurs forces en vue de constituer un empire en Asie centrale, faisant des protectorats de la Mongolie (1696) et du Tibet (1724). Elle vassalise encore le Népal, la Birmanie, le Siam, le Vietnam et la Corée.

La Chine se développe au niveau économique. Les cultures atteignent un haut rendement et se diversifient grâce à l'amélioration des techniques agricoles et à de grands travaux d'irrigation et d'endiguement. Outre le riz, on cultive désormais du sorgho, du maïs, de la patate

douce, etc. La production artisanale et industrielle se développe rapidement, surtout dans le sud du pays: fabriques de soieries à Hangzhou et à Suzhou, de cotonnades à Songjiang près de Shanghai, de porcelaine à Jingdezhen au Jiangxi, de papier à Canton, etc. Le commerce intérieur s'intensifie, concentré dans les grandes villes du sud et de l'ouest, reliées par de nombreux canaux. L'enrichissement du pays conduit à une explosion démographique sans précédent: la population atteint quelque 300 millions d'habitants à la fin du XVIIIe siècle. L'immense marché chinois excite les convoitises des Européens. Mais leurs tentatives pour établir des comptoirs dans les ports de Chine sont toutes des échecs. Les établissements que les Anglais ouvrent à Amoy au Fujian et Ningbo au Zhejiang, avec l'autorisation des Mandchous, se révèlent éphémères. Le seul accès légal et durable dont disposent les Européens est la presqu'île de Macao, concédée en 1557 aux Portugais qui avaient chassé les pirates japonais des mers de Chine. A partir de cette tête de pont, ils peuvent se rendre à Canton, le seul port où il leur est possible de commercer; depuis 1757, par un édit de Qianlong (système de Canton), les bateaux étrangers doivent y jeter l'ancre de novembre à février. En dehors de cette période, les marchands européens sont obligés de résider à Macao. De plus, ils sont tenus de traiter exclusivement avec des intermédiaires, les «marchands hanistes», désignés par les autorités chinoises pour commercer avec les étrangers. Les marchands hanistes sont placés sous la direction du «Hoppo», figure très influente qui est le représentant de l'empereur à Canton.

Les puissances occidentales doivent encore se contenter d'un commerce à sens unique. Si elles importent déjà massivement, dès le milieu du XVIIIe siècle, des porcelaines, des laques, des soieries et du thé, elles ne parviennent pas à vendre leurs propres marchandises afin d'équilibrer leur balance commerciale.

Empêchés de commercer à leur guise, les Européens envoient ainsi à plusieurs reprises des ambassades aux empereurs Qing pour tenter d'obtenir de véritables privilèges commerciaux. Dans leurs bagages, ils prennent soin d'emporter des présents destinés à faire valoir leurs produits manufacturés.

Préparée par la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, la première ambassade a lieu en 1655. Les Portugais suivent de très près en envoyant des émissaires en 1670. La Russie dépêche une ambassade à Pékin en 1719 pour tenter d'aplanir les différends commerciaux entre les deux pays. Envoyé en 1788 par George III auprès de Qianlong, le lieutenant-colonel Charles Cathart meurt malheureusement avant d'atteindre son but. Vient ensuite la prestigieuse ambassade dirigée

par Lord Macartney en 1792. Deux ans plus tard, l'empereur accepte de recevoir une autre ambassade de la Compagnie néerlandaise.
Durant ces cent cinquante ans d'offensive diplomatique, le Céleste Empire conserve la même attitude d'indifférence dédaigneuse à l'égard des puissances occidentales. Il ne leur concède rien et accepte leurs présents comme des tributs qui lui sont dus.
Si la France n'envoie pas d'ambassade à des fins commerciales, elle tente d'asseoir son influence en Chine par l'intermédiaire des jésuites.
Présents dans le pays depuis 1582, ceux-ci parviennent à se concilier les faveurs des autorités en s'intégrant dans la société chinoise. Cette assimilation leur permet de mener un travail missionnaire. Les pères ayant des connaissances ou des talents particuliers (scientifiques, artistiques, linguistiques, etc.) sont très appréciés et recherchés par l'empereur Kangxi. Certains occupent des charges importantes à la cour, tel le Flamand Ferdinand Verbiest (1656-1688) qui accède à la direction du Bureau impérial d'astronomie.
Rien d'étonnant dès lors que Louis XIV ait choisi, en 1685, d'envoyer à Pékin, sous le couvert de la science, cinq pères jésuites pour délivrer le message du christianisme : Jean de Fontaney, Joachim Bouvet, Jean-François Gerbillon, Louis Le Comte et Claude de Visdelou. Tous sont membres correspondants de l'Académie des sciences, à l'exception de Le Comte.
Le 21 mars 1688, la délégation se présente devant l'empereur Kangxi, chargée d'une panoplie d'instruments qui serviront à faire des mesures géodésiques et à initier l'empereur et sa cour à la culture scientifique occidentale.
S'ils contribuent à ouvrir la Chine aux lumières scientifiques de l'Occident, et à la faire connaître en Europe grâce à leur prodigieuse correspondance partiellement publiée dans la collection des *Lettres édifiantes et curieuses* (1703-1776), les jésuites échouent dans leur politique de conversion. Dès le début du XVIIIe siècle, leurs activités missionnaires commencent à déranger les autorités chinoises. Yongzheng interdit le christianisme et ne tolère plus, à la cour, que les astronomes ou les savants qui deviennent alors des mandarins n'ayant plus le droit de quitter la Chine.
Les jésuites s'attirent aussi la colère de la papauté en cherchant à montrer la compatibilité des rites confucéens avec la religion chrétienne. La « querelle des rites » aboutit, en 1773, à la fermeture des missions jésuites en Chine par un bref de Clément XIV.
Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, la Chine reste ainsi résolument sur ses gardes tant sur le plan économique que religieux.

Le Japon (XVIIe siècle)

Réunifié au XVIe siècle, par trois chefs de guerre – Oda Nobunaga, Toyotomi Hideyoshi et Tokugawa Ieyasu – le Japon est, au XVIIe siècle, un empire gouverné non par les empereurs qui n'ont aucun pouvoir, mais par des généraux ou shogouns. Le shogounat est alors aux mains des Tokugawa (depuis 1603), une famille qui régnera jusqu'au XIXe siècle. L'ancienne noblesse féodale est entièrement soumise. Si le siège du gouvernement est à Edo (actuellement Tokyo), l'empereur réside, sans faste, dans son palais de Kyoto.

Imprégnée depuis plusieurs siècles par la culture chinoise, le pays est administré, comme son grand voisin, de manière autoritaire. Il s'est aussi largement fermé aux étrangers. Les seuls Européens agréés par les Tokugawa sont les Néerlandais, mais leur présence est sévèrement réglementée. Ils sont relégués à Dejima (Deshima), un petit îlot artificiel situé en face de Nagasaki. Le repli du pays sur lui-même contraste avec l'ouverture manifestée au siècle précédent. Les Japonais font d'abord bon accueil aux premiers navires portugais qui abordent à Tanegashima vers 1543; ils encouragent même les activités missionnaires du jésuite navarrais François Xavier (1506-1552) qui fonde les premières Eglises chrétiennes dans la région de Yamaguchi et de Funai dans l'île de Kyushu. Leur attitude bienveillante permet aux marchands portugais, puis espagnols, anglais et néerlandais de commercer dans plusieurs ports, à Hirado, Hakata, Funai et Sakai, etc.

A la fin du XVIe siècle, la christianisation du pays commence à inquiéter le gouvernement japonais qui la considère comme une menace pour l'ordre intérieur. En 1597, Hideyoshi Toyotomi, l'homme fort du Japon, fait exécuter vingt-six missionnaires à Nagasaki. Les persécutions continuent sous le règne des Tokugawa qui interdisent la religion catholique et expulsent tout religieux ou marchand provenant des pays papistes.

Le pays se ferme dès 1635 en adoptant des lois d'isolation. Les Japonais ne peuvent plus sortir du pays sous peine de mort. Le commerce avec les Chinois est restreint à Nagasaki. Depuis 1639, le gouvernement cesse toute relation avec les Portugais et les Espagnols, mais continue de traiter avec leurs rivaux, les Néerlandais, dont le comptoir, en 1641, est transféré de Hirado à Dejima à la condition qu'ils s'abstiennent de pratiquer leur culte.

Les marchands de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales sont cependant invités à venir régulièrement à Edo afin de rendre hommage au shogoun en lui offrant de riches présents. Ces contacts sont pour

les Japonais l'occasion de s'informer sur la culture et les savoirs occidentaux et, pour les Néerlandais, de découvrir le pays.
A cette époque, les Européens ont encore une connaissance très confuse du Japon dont la cartographie reste à faire. Une des seules sources d'information, avant la publication, en 1669, de l'édition originale néerlandaise des *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes orientales des Provinces-Unies vers les empereurs du Japon* de Montanus (1669), est la description du Japon de François Caron, publiée pour la première fois en 1636. Apprenti-cuisinier, Caron débarque au Japon en 1619; engagé en 1626 comme assistant par la Compagnie à Hirado, il gravit rapidement les échelons de la hiérarchie et devient directeur du comptoir en 1639, un an avant son transfert à Dejima. De retour en Europe en 1641, il continue de servir son pays et la Compagnie néerlandaise avant d'être débauché par Colbert qui lui offre, en 1664, le poste prestigieux de directeur général de la Compagnie française des Indes orientales.
Malgré l'isolement imposé par les Tokugawa, la civilisation japonaise connaît un brillant essor dans la seconde moitié du XVIIe siècle, principalement dans le domaine de la littérature et des arts.

MICHEL SCHLUP

« Filles de joye », in Arnoldus Montanus, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces-Unies vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, 1680, p. 38.
« Elles se tiennent d'ordinaire assises à la porte de leurs logis, ayant sur leurs genoux deux plats pleins de viande, & à côté deux grands pots couverts, l'un plein de viande, & l'autre de quelque liqueur; à quoi elles joignent quelque mignardise pour convier les passans à se divertir avec elles, & à recevoir leurs caresses dont elles sont fort liberales. »

L'AMBASSADE
DE LA
COMPAGNIE ORIENTALE
DES
PROVINCES UNIES
VERS
L'EMPEREUR
DE LA
CHINE,
OU
GRAND CAM
DE
TARTARIE,
FAITE PAR LES
Srs. PIERRE DE GOYER, & JACOB DE KEYSER,
Illustrée d'une tres-exacte Description des Villes, Bourgs, Villages,
Ports de Mers,& autres Lieux plus considerables de la CHINE:
Enrichie d'un grand nombre de Tailles douces.
LE TOUT RECUEILLI PAR LE
Mr. JEAN NIEUHOFF,
Mre. d'Hostel de l'Ambassade, à present Gouverneur en Coylan:
MIS EN FRANÇOIS,
Orné, & assorti de mille belles Particularitez tant Morales que Politiques, par
JEAN LE CARPENTIER, HISTORIOGRAPHE.
PREMIERE PARTIE.

A LEYDE.
Pour JACOB DE MEURS, Marchand Libraire
& Graveur de la Ville d'Amsterdam, 1665.

A George De Montmollin.
1677.

Jean Nieuhof, la première ambassade en Chine de la Compagnie orientale des Provinces-Unies (1655-1657)

JEAN NIEUHOF, SUBRÉCARGUE, MAÎTRE D'HÔTEL ET EXPLORATEUR
(Ussen, 22 juillet 1618 – Madagascar, 8 octobre 1672)

« Je suis d'avis qu'il faut voir le Monde devant que d'en sortir »
Nieuhof

Jean Nieuhof voyage d'abord au Brésil avant d'être engagé comme subrécargue par la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Devenu, en 1654, un des agents principaux de la Compagnie à Batavia, il participe, l'année suivante, en qualité de maître d'hôtel (autrement dit intendant), à la première ambassade des Provinces-Unies en Chine dirigée par Pierre de Goyer et Jacob de Keyser.

Cette mission, qui dure près de vingt-deux mois (14 juin 1655 – 31 mars 1657), n'apporte que peu de résultats, mais permet à Nieuhof de préparer un grand ouvrage sur la Chine en retraçant le déroulement de l'expédition. Chargé de rendre compte du résultat de l'ambassade au Grand Conseil de la Compagnie, il se rend à Amsterdam puis reprend ses fonctions de subrécargue. Nommé, en 1662, gouverneur des possessions néerlandaises de Ceylan, il est relevé de cette charge en 1667 par le Conseil de Batavia qui l'envoie en Hollande. Il reçoit ensuite des directeurs de la Compagnie la mission de mettre sur pied des comptoirs pour la traite. Mais, en retournant aux Indes, il disparaît mystérieusement lors d'une escale à Tamatave, sur l'île de Madagascar.

Nieuhof, Johan. – ***L'ambassade de la Compagnie orientale des Provinces Unies vers l'empereur de la Chine ou grand cam de Tartarie faite par les Srs Pierre de Goyer & Jacob de Keyser:*** illustrée d'une très-exacte description des villes, bourgs, villages, ports de mers & autres lieux plus considérables de la Chine… / le tout recueilli par le Mr Jean Nieuhoff, M^re^ d'hostel de l'ambassade, à présent gouverneur en Coylan ; mis en françois, orné & assorti de mille belles particularitez tant morales que politiques par Jean Le Carpentier, historiographe. – A Leyde : pour Jacob de Meurs, 1665. – 2 parties ([1], [12], 290 p., titre-front., portr., carte dépl., [31] f. de pl. dépl.) ([1], 134, [1] p., [3] f. de pl. dépl.) : ill. ; 2° (38 cm)

Traduit de : *Het gezantschap der neerlandtsche Oost-Indische Compagnie aan den groten tartarischen cham, den tegenwoord. keizer van China…* (Amsterdam, J. van Meurs, 1665). – Page de titre spéciale pour la seconde partie : *Description générale de l'empire de la Chine :* où il est traité succinctement du gouvernement, de la religion, des mœurs, des sciences & arts des Chinois, comme aussi des animaux, des poissons, des arbres & plantes qui ornent leurs campagnes & leurs rivières : y joint un court récit des dernières guerres qu'ils ont eu contre les Tartares.

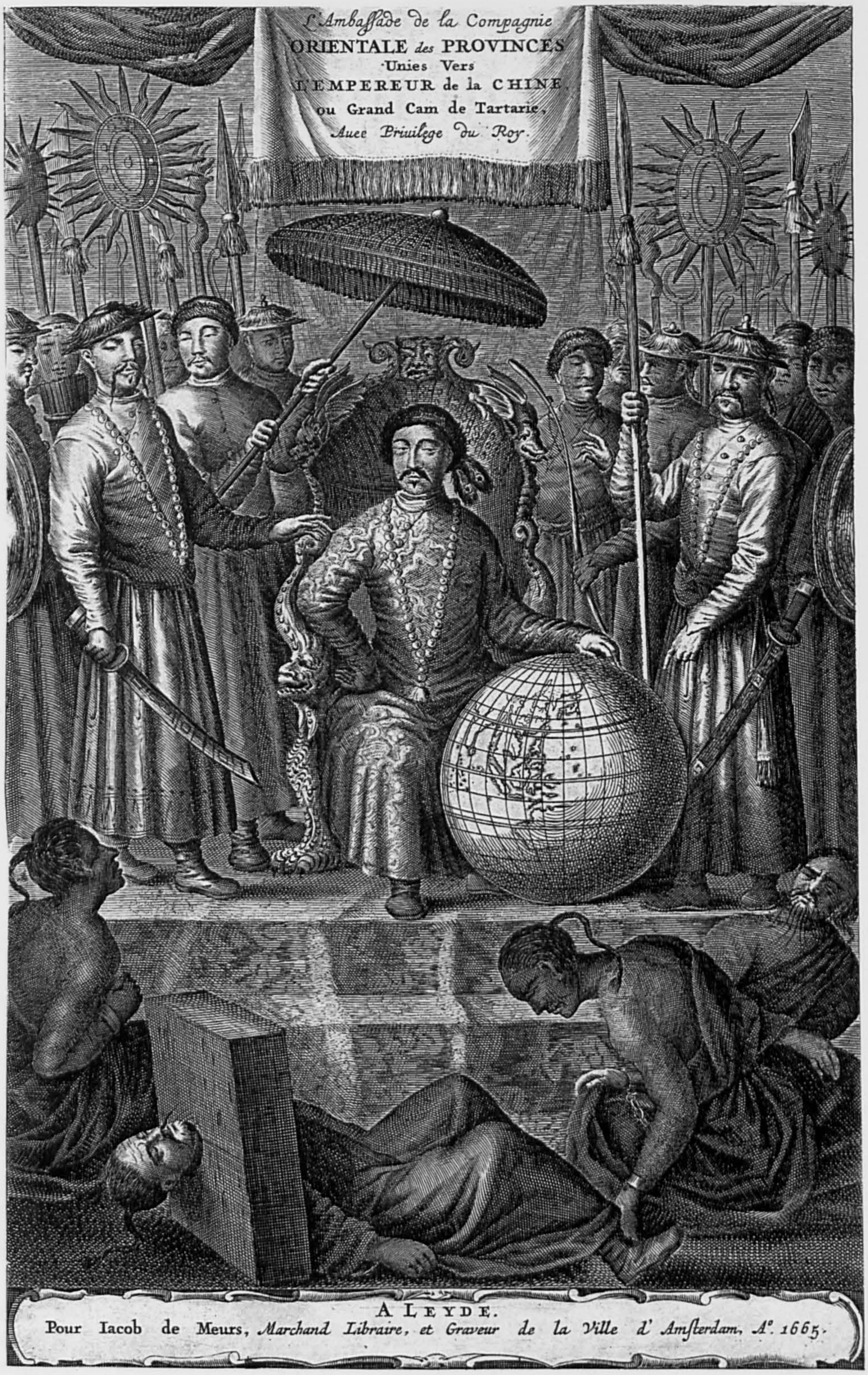
BPUN Num 44C.1.7

Ce superbe in-folio, richement illustré, est un des fleurons de la production du libraire et graveur Jacob van Meurs (1618?-1680), actif à Amsterdam et occasionnellement à Leyde depuis 1651. Pour toucher à la fois les lecteurs de son pays et le grand marché européen, il n'hésite pas à le publier simultanément en néerlandais et en français, soit la langue diplomatique de l'époque. Destinées aux deux éditions, les planches sont ainsi pourvues de légendes bilingues.

L'ouvrage est divisé en deux parties :

La première est consacrée au déroulement de l'ambassade et au voyage des émissaires hollandais de Batavia à Pékin, la seconde à une « description générale de l'empire de la Chine », où se mêlent les observations les plus diverses, historiques, politiques, religieuses, scientifiques ou alimentaires. Les deux parties se fondent pour l'essentiel sur le journal de Jean Nieuhof complété par « diverses relations dignes de foy ». Elles ont été traduites du néerlandais en français par Jean Le Carpentier, historiographe de l'Académie de Leyde, qui en a compilé le texte. Sans doute est-il l'auteur des nombreuses réflexions moralisantes dont il est truffé. La première partie se révèle la plus intéressante, la plus originale. Elle met en lumière, pour la première fois, le tracé exact de la route menant de Canton à Pékin, en brossant un tableau aussi exhaustif que possible des villes et des régions traversées. Par la richesse de ses informations, cet ouvrage restera, jusqu'au XXe siècle, un des grands livres de référence sur l'intérieur de la Chine. Son intérêt est aussi iconographique : il nous conserve l'image de la plupart des villes et des curiosités que les ambassadeurs ont découvertes, chemin faisant, sous la forme de gravures en taille-douce. Celles-ci sont généralement d'une qualité exceptionnelle. Elles révèlent d'abord un dessinateur extrêmement attentif aux détails remarquablement mis en valeur dans des compositions étudiées et harmonieuses ; elles démontrent en outre l'intervention de graveurs d'une très grande habileté, maîtrisant parfaitement la technique de l'eau-forte, capables de restituer la finesse du dessin, les effets de dégradé, les reflets de l'eau ou le moiré des étoffes. C'est à Jean Nieuhof que l'on doit presque toutes

▷
Titre frontispice représentant l'empereur mandchou Shunzhi, anonyme, in Johan Nieuhof, *L'ambassade de la Compagnie orientale des Provinces Unies vers l'empereur de la Chine ou grand cam de Tartarie faite par les Srs Pierre de Goyer & Jacob de Keyser*, Leyde, Jacob de Meurs, 1665, taille-douce.

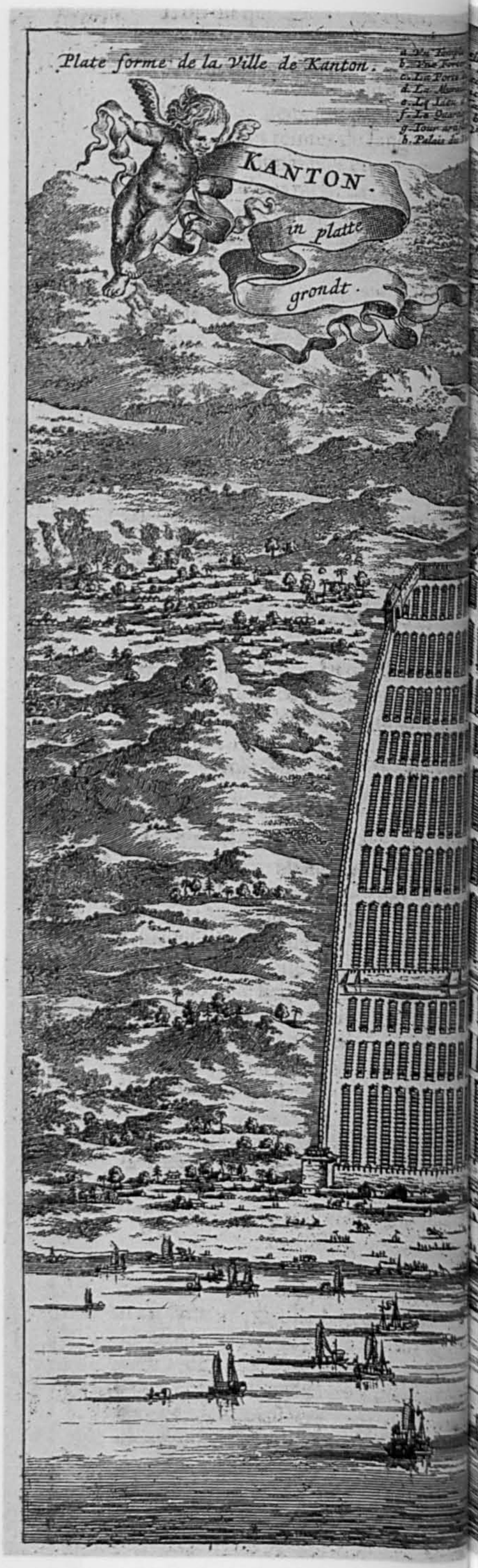

L'Ambaſſade de la Compagnie
ORIENTALE des PROVINCES
Unies Vers
L'EMPEREUR de la CHINE,
ou Grand Cam de Tartarie,
Auec Priuilege du Roy.
A LEYDE.
Pour Iacob de Meurs, Marchand Libraire, et Graveur de la Ville d' Amſterdam, A°. 1665.

les illustrations. Mais le maître d'hôtel, qui profitait de ses instants de liberté pour « prendre le crayon » de tout ce qui lui semblait digne de mémoire, n'en a, curieusement, signé aucune. La seule planche où il prend soin de mettre son nom est la carte du voyage où il a inscrit, dans une calligraphie minuscule, les noms de tous les lieux jalonnant le parcours. La plupart des planches sont imprimées dans le texte, à l'exception d'une trentaine, dépliantes. La gravure des planches n'est pas non plus signée. Faut-il l'attribuer à l'éditeur Jacob van Meurs ou à son atelier ? N'oublions pas que le marchand libraire est également le graveur de la Ville d'Amsterdam. Dans son ensemble, l'ouvrage témoigne de son goût et de ses compétences artistiques. Gravé avec précision et fermeté, le titre frontispice représentant l'empereur et sa cour est une belle introduction au sujet. Les petits ornements qui agrémentent les pages liminaires, et en particulier la dédicace à Colbert – vignette, bandeau, lettrine ou cul-de-lampe – de style baroque sont d'une rare élégance.

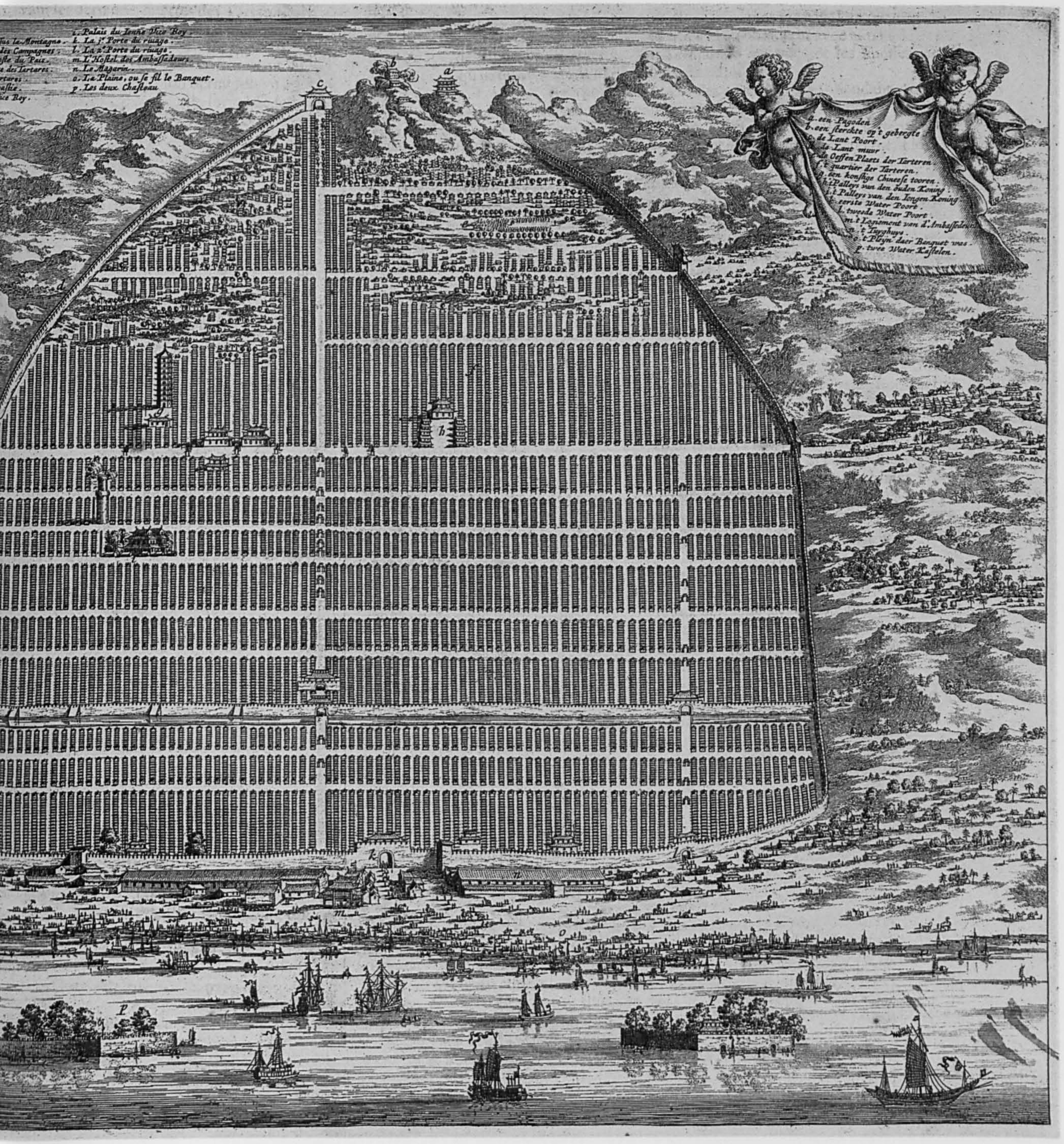
L'exemplaire de la Bibliothèque se présente sous une reliure d'époque, en veau brun marbré. Seul le dos est orné dans les entre-nerfs de filets et de fleurons dorés. Ex-libris manuscrit sur la page de titre au nom de Georges de Montmollin, 1677. Ex dono à la Bibliothèque de Mr. De Montmollin, colonel, 1796.

Le voyage

Solidement implantés dans les Indes orientales où ils ont fondé la ville de Batavia, en 1619, les Hollandais rêvent de nouer des relations commerciales avec la Chine. Pour cela, il leur faut obtenir l'accord de l'empereur mandchou Shunzhi sans indisposer les Portugais qui sont déjà présents dans l'empire du Milieu et installés à Macao depuis 1557. Pour s'attirer les bonnes grâces de l'empereur, la Compagnie néerlandaise des Indes orientales décide d'envoyer des ambassadeurs à Pékin avec des présents. La mission est placée sous la direction de Pierre de Goyer et de Jacob de Keyser dont la mission est de « rechercher l'alliance de l'Empereur de Tartarie (...) & la permission de negocier librement avec tous ses Sujets dans toute l'étenduë de son Empire » (p. 50). Les deux émissaires sont accompagnés de seize personnes : deux marchands, deux sous-marchands, six gardes du corps, un chirurgien, deux truchements (interprètes), un trompette, un tambour et un maître d'hôtel, l'auteur de l'ouvrage. Draps, étoffes, toiles « presque aussi fines que celles des Araignées », épices, lunettes d'approche, miroirs



« Plate forme de la Ville de Kanton » (Guangzhou), anonyme, taille-douce.

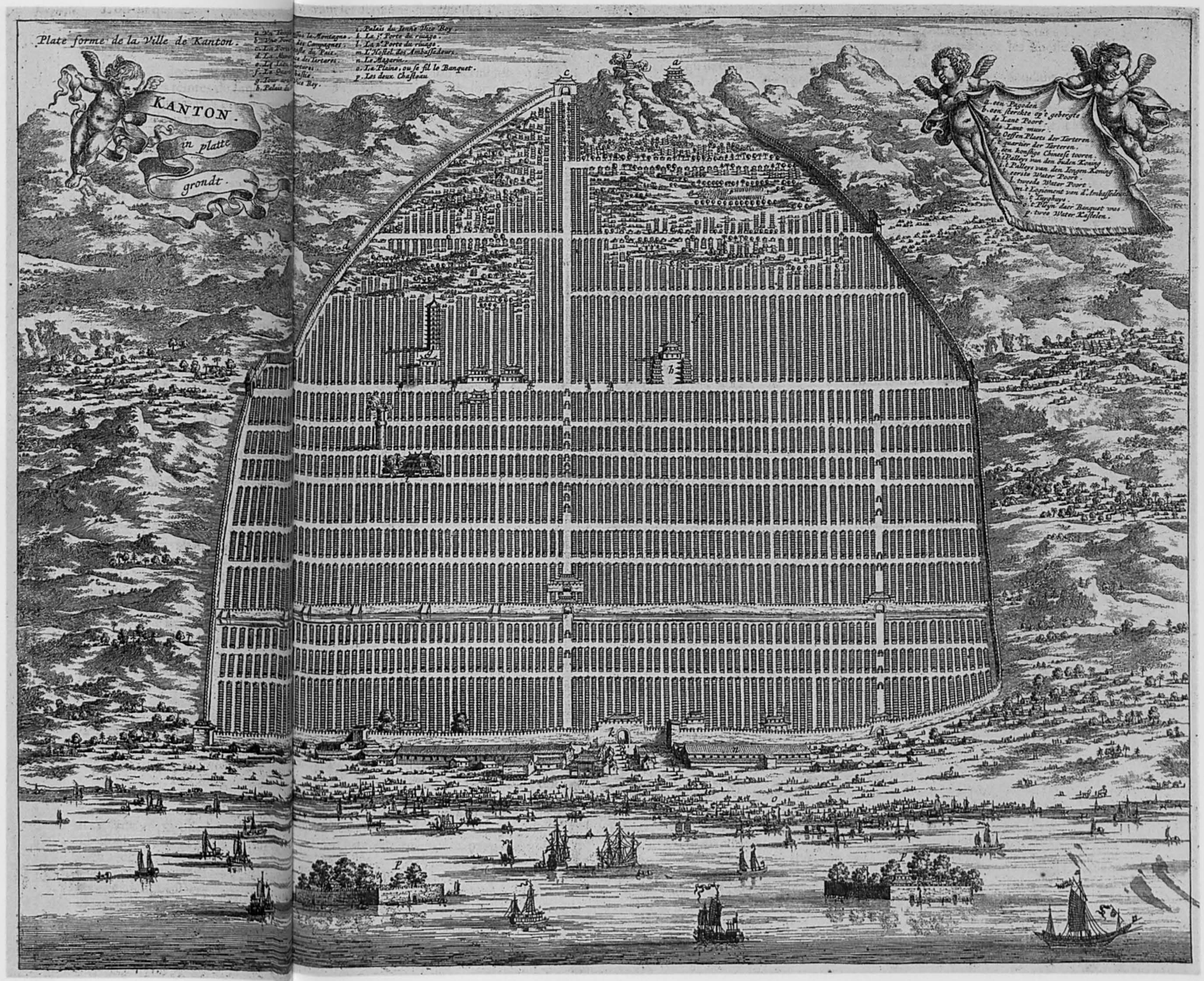

i. Palais du Jeune Vice Roy.
k. La 1e. Porte du riuage.
l. La 2e. Porte du riuage.
m. L'Hostel des Ambassadeurs.
n. Le Magazin.
o. La Plaine, ou se fit le Banquet.
p. Les deux Chasteau
a. een Pagoden
b. een sterckte op't gebergte
c. de Lant Poort.
d. de Lant muur.
e. de Oostsen Plaets der Tarteren.
f. 't quartier der Tarteren.
g. den konstige Chineese toren.
h. 't Palleys van den ouden Koning.
i. 't Palleys van den Jongen Koning.
k. eerste Water Poort.
l. tweede Water Poort.
m. t Logiement van d'Ambassadeurs.
n. 't Tuyghuys.
o. 't Ploeg daer Banquet was.
p. twee Water Kasteelen.

les illustrations. Mais le maître d'hôtel, qui profitait de ses instants de liberté pour « prendre le crayon » de tout ce qui lui semblait digne de mémoire, n'en a, curieusement, signé aucune. La seule planche où il prend soin de mettre son nom est la carte du voyage où il a inscrit, dans une calligraphie minuscule, les noms de tous les lieux jalonnant le parcours. La plupart des planches sont imprimées dans le texte, à l'exception d'une trentaine, dépliantes. La gravure des planches n'est pas non plus signée. Faut-il l'attribuer à l'éditeur Jacob van Meurs ou à son atelier ? N'oublions pas que le marchand libraire est également le graveur de la Ville d'Amsterdam. Dans son ensemble, l'ouvrage témoigne de son goût et de ses compétences artistiques. Gravé avec précision et fermeté, le titre frontispice représentant l'empereur et sa cour est une belle introduction au sujet. Les petits ornements qui agrémentent les pages liminaires, et en particulier la dédicace à Colbert – vignette, bandeau, lettrine ou cul-de-lampe – de style baroque sont d'une rare élégance.

L'exemplaire de la Bibliothèque se présente sous une reliure d'époque, en veau brun marbré. Seul le dos est orné dans les entre-nerfs de filets et de fleurons dorés. Ex-libris manuscrit sur la page de titre au nom de Georges de Montmollin, 1677. Ex dono à la Bibliothèque de Mr. De Montmollin, colonel, 1796.

Le voyage

Solidement implantés dans les Indes orientales où ils ont fondé la ville de Batavia, en 1619, les Hollandais rêvent de nouer des relations commerciales avec la Chine. Pour cela, il leur faut obtenir l'accord de l'empereur mandchou Shunzhi sans indisposer les Portugais qui sont déjà présents dans l'empire du Milieu et installés à Macao depuis 1557. Pour s'attirer les bonnes grâces de l'empereur, la Compagnie néerlandaise des Indes orientales décide d'envoyer des ambassadeurs à Pékin avec des présents. La mission est placée sous la direction de Pierre de Goyer et de Jacob de Keyser dont la mission est de « rechercher l'alliance de l'Empereur de Tartarie (...) & la permission de negocier librement avec tous ses Sujets dans toute l'étenduë de son Empire » (p. 50). Les deux émissaires sont accompagnés de seize personnes : deux marchands, deux sous-marchands, six gardes du corps, un chirurgien, deux truchements (interprètes), un trompette, un tambour et un maître d'hôtel, l'auteur de l'ouvrage. Draps, étoffes, toiles « presque aussi fines que celles des Araignées », épices, lunettes d'approche, miroirs



« Plate forme de la Ville de Kanton » (Guangzhou), anonyme, taille-douce.

Cartouche de la « Carte du Voyage des Ambassadeurs… ».

constituent quelques-unes des « denrées rares » qu'ils emportent avec eux pour séduire le souverain.

Le 14 juin 1655, l'ambassade quitte Batavia pour Canton à bord de deux vaisseaux. Mais les bâtiments sont séparés en mer de Chine par une effroyable tempête : le premier arrive à destination le 18 août, le second 48 jours plus tard. S'ils s'empressent de présenter leurs lettres de créance, les Hollandais devront patienter dix longs mois avant d'obtenir l'autorisation de quitter Canton pour gagner Pékin. Le trajet se fait essentiellement par voie fluviale. Le départ a lieu le 17 mars 1656. Sous bonne escorte, les ambassadeurs et leur suite sont répartis sur de petits bateaux tirés depuis les berges par des Chinois sous la férule impitoyable de leurs maîtres tartares. Ils remontent d'abord le Beijiang jusqu'à Nanhung (Nanxiong) qu'ils atteignent le 4 avril. Ils mettent alors pied à terre pour franchir la chaîne de montagnes (col du

Pages 183 et 185 :
« Carte du Voyage des Ambassadeurs de la Compagnie orientale des Provinces Unies vers l'Empereur de la Chine », par Jean Nieuhof, taille-douce, fragments.

H U

U A M.

NANKIN.

CHE

KIANG

KIANSI

FOKIEN.

CANTON.

Tropicus Cancri.

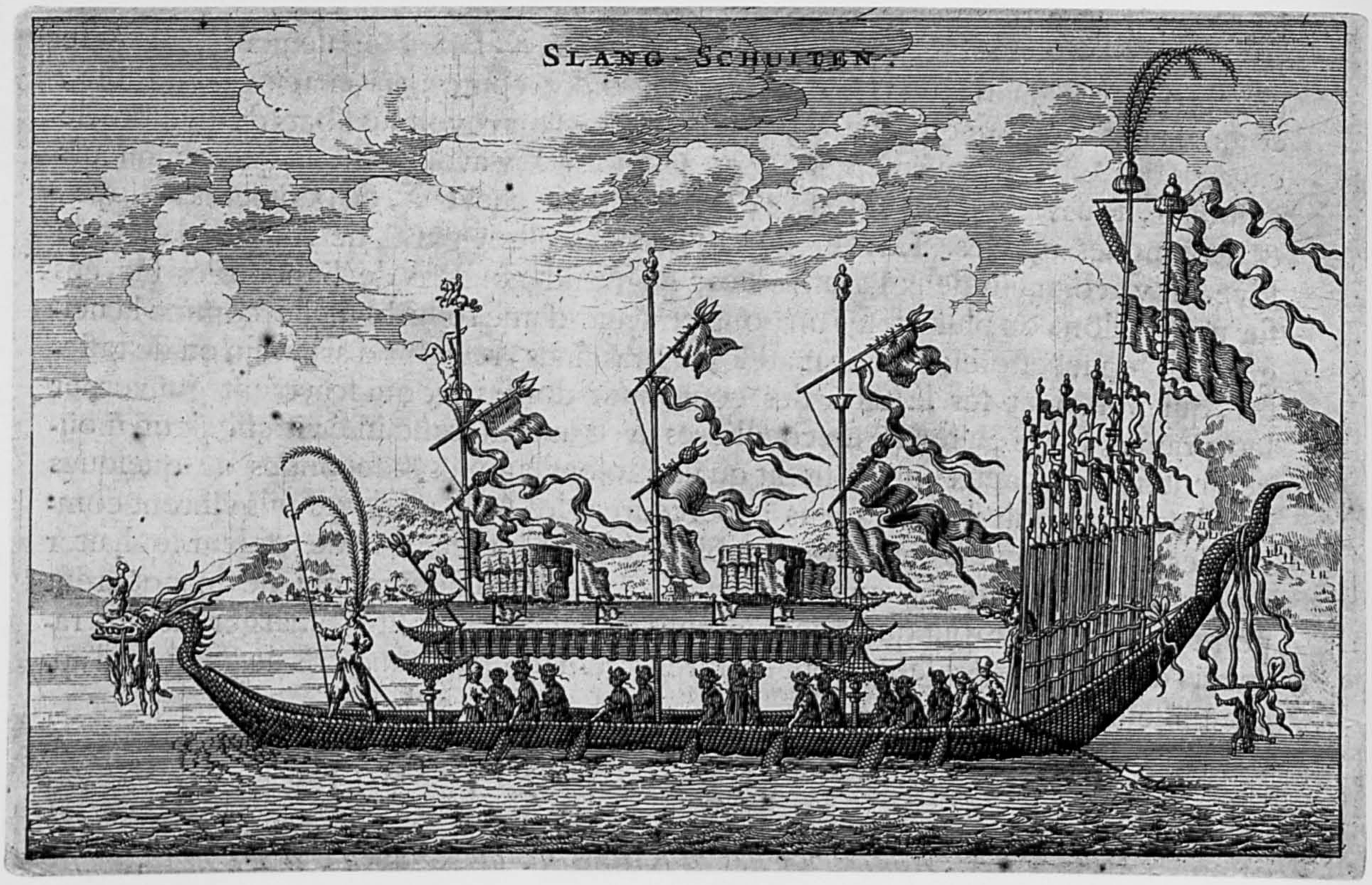
A M.

LUCONIA

Pojan koju
Jamcefu
Jenyoncien
Salutaffo
Nankincien
Naning
Tongling
Anhing
Tonglou
Panchu of Pengfe
Hukoen of Hukeu
Nankun
't Meer Pojan
Kiansi
Fuchun of Funghing
Sinkin
Kissunwen
Kauchen
Nankang
Nangan
Namhun of Nanhung
Suchen
Ingtak
't Gebergte van
Sangroonhap
Nenkton
Canton
Makao of Makou
Ilias des Vyades
Lamme
Samtong
Lamtan

Meiling) qui les sépare du prochain fleuve, le Gan (Ganjiang). Ils sont portés en chaises à bras. La caravane est impressionnante: 450 hommes se relaient pour transporter les ambassadeurs et leurs bagages sous la garde de 150 soldats et 70 officiers. Le 14 avril, ils arrivent à Nangan (Nanchang) où de nouvelles embarcations les attendent. Ils atteignent Nankin (Nanjing) le 4 mai et s'y reposent pendant deux semaines. Ils en repartent le 18, sur des caracores «tirées du magazin (...) de l'Empire, pour arriver avec plus de magnificence & d'éclat à la Cour. Ces Vaisseaux avoient plusieurs chambres & retraites, magnifiquement basties et artistement peintes & figurées. Ils avoient à la poupe, à la proue et aux costés des Dragons à gueules bées, de couleur jaune, puis des galeries très belles sur l'avant & sur l'arrière, qui servent ordinairement aux Musiciens» (p. 140). Peu après Nankin, ils s'engagent sur le Grand Canal qui les conduit jusqu'à la Rivière Jaune, «dont les eaux sont si épaisses, & bourbeuses, qu'elle n'est pas presque navigable (...)» (p. 152). Sur ces eaux, ils découvrent des barques artistiquement sculptées et décorées ainsi que des villages flottants «dont la structure est si (...) industrieuse, qu'on les prendroit pour des vrayes Isles. Ces machines mouvantes sont composées de roseaux qu'ils attachent à

«Slang-Schuiten», barques en forme de serpent, anonyme, taille-douce, p. 147.
«Les ventres de ces caracores ressembloient fort bien à des Couleuvres aquatiques, & moussues. La pouppe estoit aussi parsemée d'etranges Couleuvres chevelues, & entortillées, fort artistement. C'estoit un plaisir de voir les Singeries & les ébatemens d'un petit garçon, qui pendoit à la queue, & faisoit également bien & le plongeon, & le charlatan.»



REGNUM NIUCHE

PEKIN.

LEAOTUNG.

XANTUM.

NANKIN.

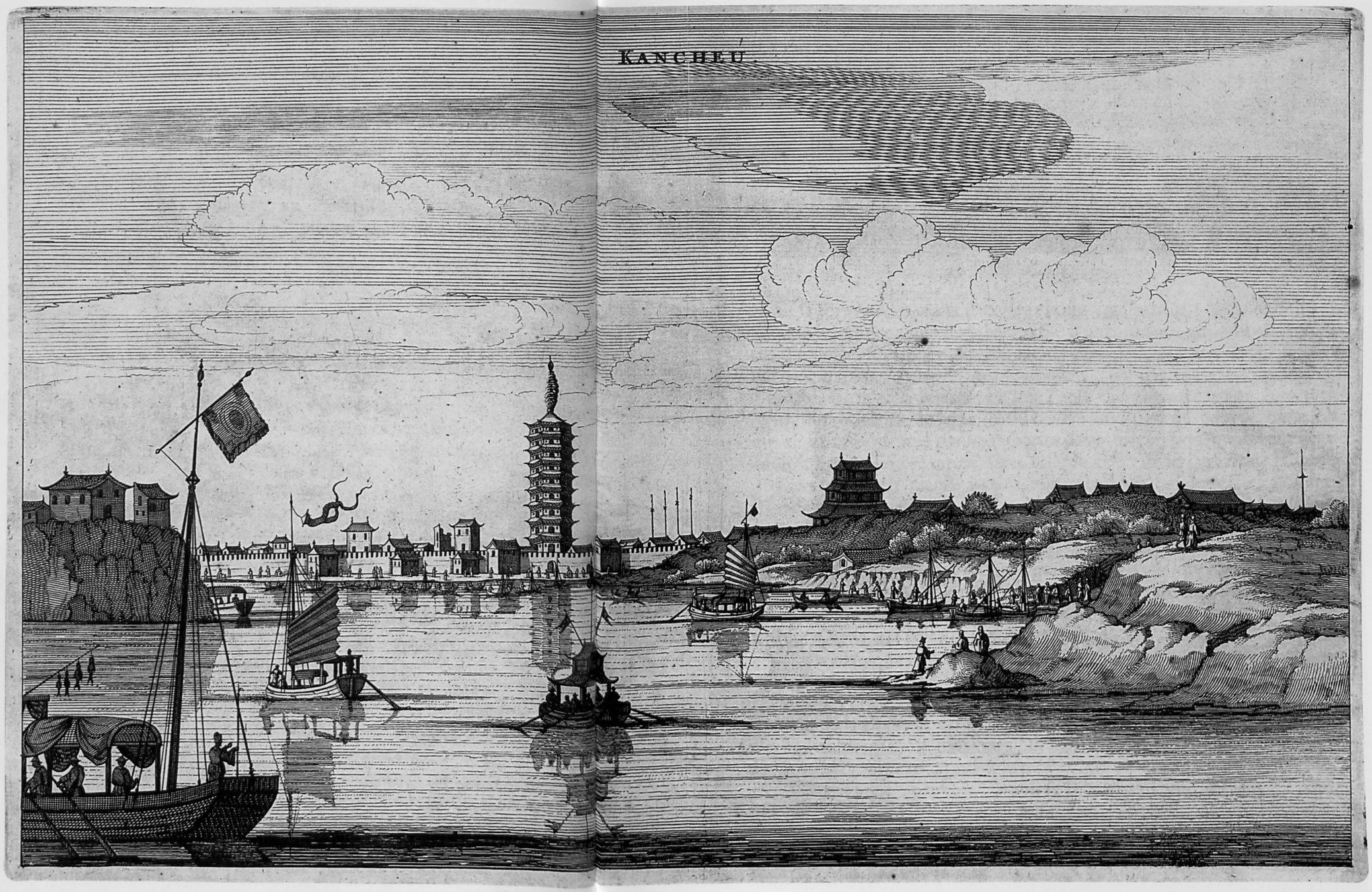
KIANG

CHEUXAN

CHE'

KIANG

Peking
Pekinetien
Swango
Poly
Tongsion
Sanfianway
Kuheen
Paciekn
Siafeen
Sunsuy
Kunsu
Kundlay
Hecheen
Kanuhun
Liche
Nantfinan
Satfu
Samis
Tampucien
Tincicempey
Inkiafom
Tufko
Fuguafan
Singlo
Tanfien
Yaglo
Sinko
Quifikon
Tanhien
Kyfikien
Kuyfi
Tincien
Sinkicien
Siwangko
Sanglo
Ginowfcheyfu
Tanjakan
Kelangmian
Tonquam
Tonnou
Tanjan
Hactien
Pitun
Sanguanien
Tenquancien
Lamuen
Kenfam
Tyfhang
Nantcha
Tyfhuafu
Kochin
Halepoly
Kaikallole
Kouge
Tachu
Tuenmancien
Quangfy
Nalliey
Inisman
Sammegin
Ucin
Pannai
Lincing
Lavancula
Handfu
Satiaku
Toncham
Wandfu
Wankulo
Xantfiu
Uyen
Ngancien
Saiganen
Nahafu
Vuyfiang
Lanfafu
Lotfunkoen
Kulamku
Cinningfiu
Sango
Cianingam
Saltele
Talinxa
Kamfancan
Jachinno
Tonnakin
Vampancien
Sinkancien
Confuvanfeu
Saufungan
Laiku
Natacien
Nanjankien
Ysaku
Kiakia
Tamlukan
Jetuttien
Sucilla
Miao
Issang
Sudlingbien
Ganfangan
Suikou
Ciefni
Gakancien
Saikocien
Kotfiang
Laniachu
Suiajancien
Pojan
Tonjencien
neinemiao
Siampu
Kanzam
Hoaynugam
Kho
Paxien
Tachu
Pojan koju
Kajfiu
Kankin
Suppa
Kaukunfu
Miao
Jamcefu
Sanfuibe
Seuma
Jenjoncien
Inkofu
Tekofu
Silkancien
Upiu
Lutco
Hiquata
Nikako
Salutanfo
Nankincien
Nanking
Lanfuco
Teytong
Ufiu
Tanfou
Kuthien
Lutien
Tuchiang
Susanfu
Tonglou
Mahol in
Sangi
Anhing
Kentfion
Panchu of Pengfe
Hukoen of Hukeu
Naukun
Meer Pojan
Vcienjen
Wantcfi
Fochien
Tcfunfan
Tache
Nankonfai
Kiangfi
Wanfu
Sofi
Kania
Nauku
Wiefon
Soifunkan
Kiakia of Siakiang
Fuchun of Funghing
Sinkin
Pufe
Kanfu
Kaifen


KANCHEU

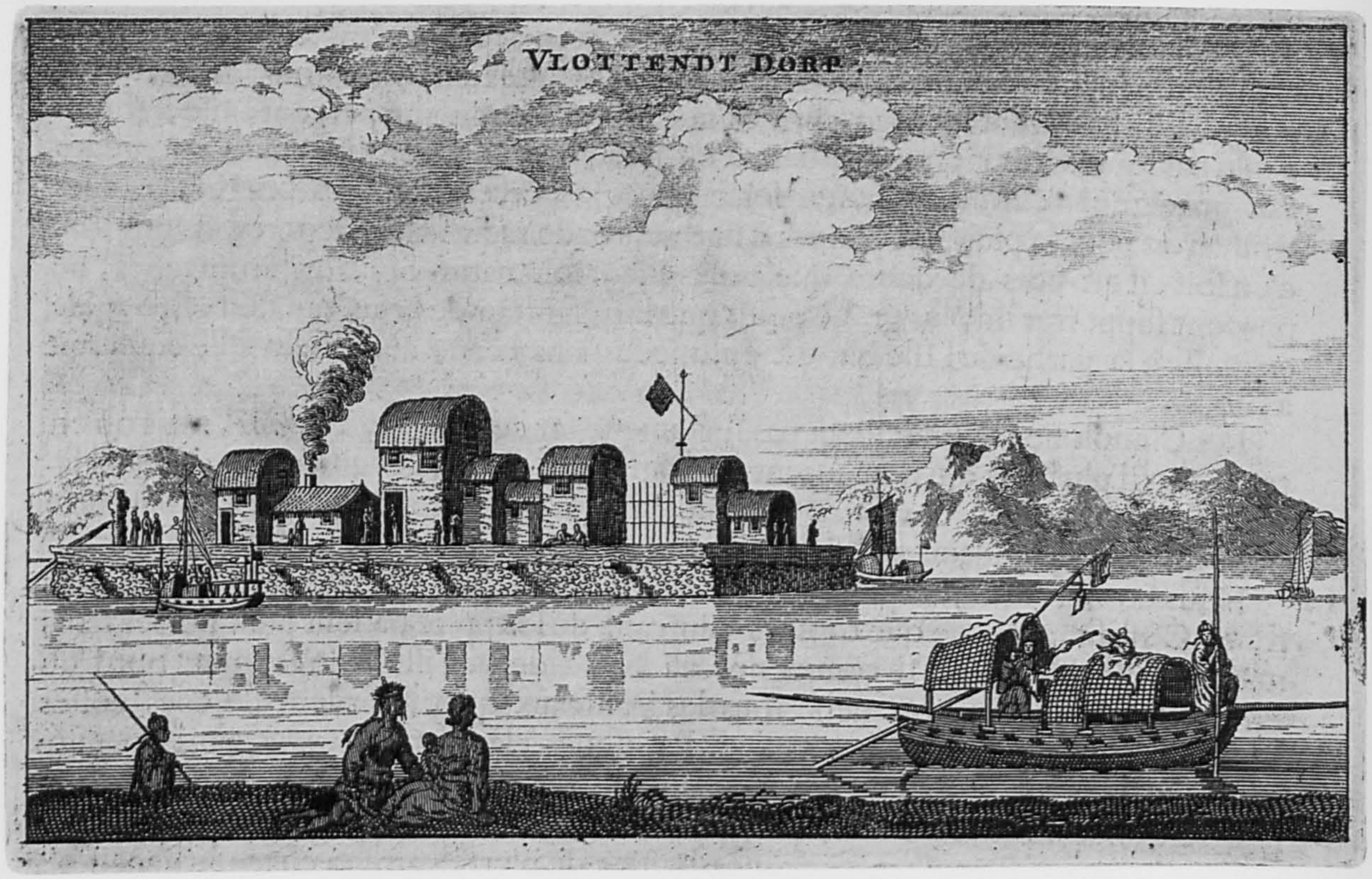
des soliveaux avec des cordes (...) Toutes ces cahutes sont basties de planches, de nattes (...) il s'en trouve de si grandes, qu'on y conte par fois deux cens familles (...) pour remuer ces pesantes masses (...) ils les tirent au besoin à force de bras, ou se laissent emporter au flus de l'eau, jusques aux lieux où ils veulent trafiquer (...)» (pp. 154-155).

Quelques jours plus tard, la flottille entre dans le canal du Nord. Elle en ressort à Lincing (Linqing) pour naviguer sur la rivière Guei (Wei) qui leur permet enfin d'atteindre Tonsiu (Tongzhou), le port de Pékin, le 17 juillet.

A Pékin, les ambassadeurs sont cloîtrés dans un palais et ne verront presque rien de la ville. L'interprète qui est mis à leur disposition, un jésuite, le père Adam, s'emploiera à les desservir auprès de la Cour, prétendant que les Hollandais «n'estoient que des brigands & de gens de corde (...) qu'ils muguetoient d'avoir l'entrée dans cet Empire, non pas pour y trafiquer, mais pour s'en rendre les maîtres & le ravager; que leurs gosiers estoient plus coulans que l'huile» (p. 206). Grâce à leurs présents, les ambassadeurs réussissent malgré tout à rencontrer l'empereur qui leur remet une lettre à l'intention du général Jean Maatsuiker de Batavie. Mais ils n'obtiennent aucun traité sérieux.

Pages 186-187:
«Kancheu», anonyme, taille-douce, entre pp. 106 et 107.

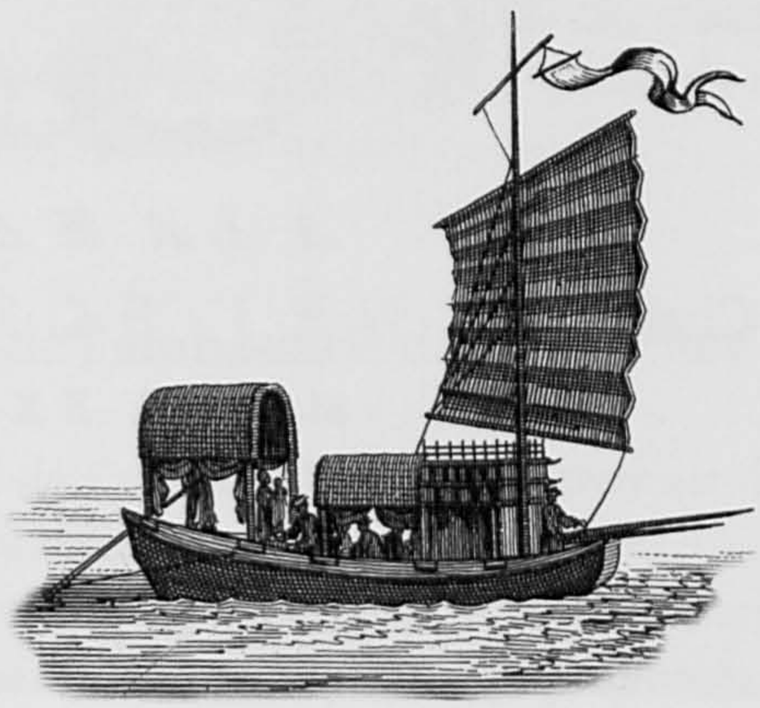
«Vlottendt Dorp», village flottant, anonyme, taille-douce, p. 155.



Farceurs, *Description générale de l'empire de la Chine*, anonyme, taille-douce, p. 33.

La lettre impériale donne simplement la permission aux Hollandais de venir à la cour tous les huit ans pour lui rendre hommage et lui remettre des présents. Congédiée, la députation prend le chemin inverse en limitant les arrêts au maximum. Partie au début octobre 1656, elle est de retour à Canton le 28 janvier 1657. Elle retrouve ses deux vaisseaux qui la ramènent à Batavia le 31 mars.

MICHEL SCHLUP



DESCRIPTION
GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE,
CHRONOLOGIQUE, POLITIQUE, ET PHYSIQUE
DE L'EMPIRE DE LA CHINE
ET DE LA
TARTARIE CHINOISE,

ENRICHIE DES CARTES GÉNÉRALES ET PARTICULIERES de ces Pays, de la Carte générale & des Cartes particulieres du Thibet, & de la Corée; & ornée d'un grand nombre de Figures & de Vignettes gravées en Taille-douce.

Par le P. J. B. DU HALDE, *de la Compagnie de* JESUS.

Avec un Avertissement préliminaire, où l'on rend compte des principales améliorations qui ont été faites dans cette Nouvelle Edition.

TOME SECOND.

A LA HAYE,

Chez HENRI SCHEURLEER.

M. DCC. XXXVI.

L'ambassade de Lord Macartney en Chine (1792-1794)

Portrait de l'ambassadeur, Lord Macartney, dessiné par Hickey, gravé par R. de Launay, in George Leonard Staunton, *Voyage dans l'intérieur de la Chine*, Paris, an 7 de la République, volume de planches, portrait en frontispice, taille-douce.

Lord Macartney
(Lissanoure (Antrim), 1737– Chiswick, 31 mai 1806)

Né en 1737 en Irlande du Nord, George Macartney fréquente d'abord le Trinity College de Dublin, avant de commencer des études de droit à Londres. Il les abandonne assez vite pour entreprendre le traditionnel « Grand Tour »[1] qui doit le préparer à la carrière diplomatique. Lors de ce voyage, Macartney rencontre notamment Voltaire à Ferney.

Les talents diplomatiques de Macartney s'affirment assez tôt et il obtient son premier succès avant l'âge de 30 ans en Russie, à la cour de l'impératrice Catherine II la Grande (1729-1796) où il séjourne durant trois ans. Macartney revient ensuite en Angleterre et, peu de temps après, se voit confier une nouvelle mission aux Antilles, puis à Madras et à Calcutta.

La proposition d'organiser l'ambassade qui allait porter son nom lui parvient en 1791. Sa longue expérience au service de la Compagnie des Indes, sa loyauté exemplaire, sa familiarité avec la vie dans les pays orientaux (Inde) et son habileté dans la négociation avec des régimes autocratiques comme la Russie le prédestinent littéralement à cette mission. Il est anobli avant son départ et porte désormais le titre de Lord Macartney.

Son don d'observation des habitants, des mœurs et des coutumes d'un pays, sa capacité de juger à leur juste valeur forces et faiblesses militaires ou commerciales de son vis-à-vis, doublés d'un désir ardent de servir l'Empire britannique au mieux de ses forces, font de Macartney un diplomate hors pair.

◁
La fameuse *Description géographique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise,* par le jésuite Jean-Baptiste Du Halde, était au XVIIIe siècle le vade-mecum de tout voyageur en Chine.

Le contexte de l'ambassade de Macartney

Le but déclaré de l'ambassade de Macartney est d'ouvrir le marché chinois au commerce britannique. En effet, les Anglais importent des quantités énormes de thé, de porcelaine et de soieries de Chine, mais n'y trouvent pas de débouchés pour leurs propres marchandises. Ainsi,

l'Angleterre enregistre un déficit de plus en plus important de son commerce extérieur vers la fin du XVIIIe siècle, alors que la Chine dégage un excédent commercial considérable, aux dépens des réserves d'argent britanniques, car les paiements se font en taëls[2]. La solution consiste dès lors à ouvrir le marché chinois aux biens manufacturés en Angleterre. Une première ambassade, confiée à Charles Cathcart en 1788, a tourné court à cause de la mort prématurée de l'ambassadeur en route. La lettre du roi George III d'Angleterre (1738-1820) que l'ambassadeur Macartney portera en Chine formule plusieurs requêtes importantes : ouverture d'un plus grand nombre de ports chinois au commerce anglais (jusque-là seul le port de Canton était disponible aux navires britanniques) ; établissement d'une représentation diplomatique anglaise permanente auprès de la cour impériale chinoise ; mise à disposition de terres ou d'une île réservée exclusivement aux Anglais dans l'archipel de Zhoushan (Chusan), près de la baie de Hangzhou. Ce but commercial avoué s'inscrit en droite ligne des entreprises semblables organisées par d'autres nations européennes – notamment la France, les Pays-Bas, la Russie et le Portugal – qui, toutes, ont envoyé des ambassades en Chine au cours des XVIIe et XVIIIe siècles. Aucune, cependant, n'avait pu obtenir d'avantages substantiels, excepté le Portugal qui a à sa disposition, depuis le XVIe siècle déjà, la presqu'île de Macao, en face de Canton sur la rive ouest du delta de la rivière des Perles.

L'enjeu de l'ambassade est donc important. Le fait qu'elle soit confiée à Macartney, peu favorable aux solutions militaires, montre que les Anglais cherchent alors en premier lieu une solution diplomatique et commerciale à leur problème. Toutefois, il n'est pas question de s'abaisser devant l'empereur de Chine. L'entreprise du diplomate doit permettre de nouer un dialogue d'égal à égal entre deux nations puissantes et indépendantes.

Macartney exige ainsi que son ambassade soit dotée d'un certain prestige, digne du rôle que joue alors l'Empire britannique dans le monde. Deux bateaux imposants sont mis à sa disposition : le HMS *Lion*, construit en 1777 et équipé de soixante-quatre canons, ainsi que l'*Hindostan*, trente canons, qui appartient à la Compagnie des Indes, tous deux pilotés par des capitaines et des équipages très expérimentés. Deux bateaux plus petits, le *Jackall* et le *Clarence*, complètent la flotte.

L'expédition est financée par la Compagnie des Indes, vivement intéressée par le rééquilibrage des échanges commerciaux. Alors que le *Lion* doit accueillir les membres de l'ambassade, l'*Hindostan* sert

au transport des nombreux présents que les Anglais se proposent d'offrir à l'empereur de Chine, le légendaire Qianlong (1711-1799), de la dynastie mandchoue des Qing (1644-1911), qui vient de fêter son 80e anniversaire et gouverne depuis presque soixante ans.

Dans la suite de Lord Macartney se trouvent Sir George Staunton (1737-1801), ministre plénipotentiaire, son jeune fils Thomas Staunton, deux secrétaires, deux interprètes, un comptable, un chirurgien, un médecin, un peintre et un dessinateur (William Alexander), ainsi que des musiciens. En tout, l'ambassade comprend 95 personnes, le reste étant constitué de valets et d'une escorte militaire forte de 50 hommes. L'équipage compte quelque 600 marins. Comme une bonne partie des cadeaux destinés à la cour chinoise est composée d'appareils techniques et scientifiques, de télescopes, d'horloges, ainsi que d'un planétarium, l'ambassade comporte également toute une équipe de techniciens, parmi lesquels on remarque un horloger du nom de Charles-Henri Petitpierre, d'origine neuchâteloise[3].

En envoyant en Chine des instruments astronomiques, et notamment un planétarium, Macartney suit une recette éprouvée. En effet, l'empereur Kangxi (1654-1722) avait déjà reçu une ambassade composée d'astronomes et de mathématiciens jésuites, envoyée par Louis XIV en 1685[4]. L'empereur avait été à tel point impressionné par la «machine à éclipses» qu'il gardait toujours cet instrument à côté de son trône. Il tenait dans la plus haute estime les mathématiciens qui en prenaient soin et conforta ainsi l'opinion selon laquelle la conversion des Chinois passe par les mathématiques[5]. L'ambassade anglaise apporte donc à dessein les instruments les plus perfectionnés de l'époque, avec l'intention manifeste d'établir la supériorité technique de l'industrie britannique sur celle de tous les autres pays européens et de chercher ainsi à privilégier ses propres importations. Le but principal des «cadeaux» – «15160 livres sterling de génie britannique»[6] – que l'ambassade de Macartney emporte avec elle en Chine est d'y faire connaître les fleurons de l'industrie britannique et surtout de susciter chez les Chinois également le désir de les acheter: il y a d'abord les instruments scientifiques, puis les armes et finalement les objets de consommation courante, tous de fabrication anglaise. Il manque – et pour cause – les machines de production industrielle, comme les machines à vapeur ou à tricoter, trop faciles à imiter.

L'entreprise de Macartney comporte deux points culminants. D'abord, l'audience avec l'empereur de Chine, Qianlong, au cours de laquelle les cadeaux sont présentés et la lettre de George III, avec les requêtes anglaises, remise aux autorités chinoises.

Qianlong, empereur de Chine, gravé par R. de Launay, in George Leonard Staunton, *Voyage dans l'intérieur de la Chine*, Paris, an 7 de la République, volume de planches, planche XXIII, taille-douce.

Le voyage de Macartney présente cependant encore une autre particularité. En effet, le retour se fait non pas par la mer, comme on aurait pu s'y attendre, mais par l'intérieur du pays. L'ambassade britannique traverse alors l'Empire chinois de bout en bout depuis Beijing au nord jusqu'à Canton au sud. Ainsi s'offre à Macartney l'occasion unique de pouvoir observer durant près de trois mois les paysages changeants et les populations des cités effervescentes de cet immense empire, qui compte alors déjà plus de 300 millions d'habitants. Aucune autre expédition européenne n'avait pu suivre un tel tracé auparavant.

Tous les récits de l'entreprise de Macartney publiés après l'expédition mettent l'accent sur ces deux aspects exceptionnels : la rencontre avec l'empereur de Chine et le long voyage à travers l'intérieur des terres chinoises. Dans l'imaginaire occidental, le monarque est un personnage énigmatique et le public est extrêmement friand de toute information de première main à son sujet. Mais le grand succès des ouvrages relatant l'ambassade de Macartney vient surtout des planches qui les accompagnent. Celles-ci ont été gravées d'après les dessins de William Alexander (1767-1816), qui inaugure un style tout à fait nouveau pour l'époque. En effet, sa manière de dessiner se rapproche de celle du « photo-reportage »[7]. Le lecteur se trouve transporté d'emblée dans l'intimité du sujet, comme s'il y était. Les illustrations de William Alexander serviront encore de modèles pour des générations de peintres de « chinoiseries ».

Le voyage

Le voyage de Macartney est d'une durée exceptionnelle – presque deux ans – du 26 septembre 1792 au 6 septembre 1794. Pour se rendre en Extrême-Orient, les navires appareillent depuis Portsmouth, suivent ensuite la route classique en passant par l'île de Madère, les îles Canaries, les îles du Cap-Vert, Rio de Janeiro avant de contourner l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance. Après un long parcours en haute mer, l'escadre passe le détroit des îles de la Sonde pour longer les côtes de la Cochinchine jusqu'à Canton, où elle arrive le 20 juin 1793. Pour un Occidental d'alors, la suite de l'itinéraire de l'ambassade de Macartney est exceptionnelle. Au lieu de devoir s'arrêter à Canton, seul port ouvert aux Européens désireux de commercer avec la Chine depuis l'édit impérial de 1759 (le « système de Canton »), Macartney reçoit l'autorisation de naviguer à travers la mer Jaune jusqu'au port le plus proche de Beijing. Ainsi, ses bateaux passent par le

Soldat chinois en uniforme d'apparat, dessiné par William Alexander, in *The Costume of China*, planche 5a, gravure en taille-douce aquarellée.

Soldat chinois en uniforme d'apparat, dessiné par William Alexander, gravé par S. Simon, in Samuel Holmes, *Voyage en Chine et en Tatarie, à la suite de l'ambassade de Lord Macartney*, Paris, 1805, t. 1, planche XVII, taille-douce.

Une jeune femme accusée de prostitution est amenée devant le mandarin qui conduit l'instruction, dessiné par William Alexander, in *The Costume of China*, planche 11 b, gravure en taille-douce aquarellée.

détroit de Formose et arrivent aux îles de l'archipel de Zhoushan le 3 juillet 1793. Leur périple se poursuit en mer Jaune jusqu'au golfe de Beizhili (ou mer de Bohai) et le voyage prend fin le 24 juillet 1793. Les bateaux anglais jettent l'ancre à l'embouchure du fleuve Blanc (Baihe), près de Tianjin.

Cet itinéraire particulier correspond bien aux desseins de l'ambassade britannique, car l'administration chinoise de Canton est connue pour ses vexations à l'égard des marchands anglais, pour sa corruptibilité et sa rapacité. Il est donc dans l'intérêt de Macartney de court-circuiter cette excroissance de l'administration chinoise afin de pouvoir s'adresser directement à l'empereur. La suite du voyage, depuis l'embouchure du fleuve Blanc jusqu'à Beijing, s'effectue à bord de jonques chinoises somptueuses mises à disposition par l'empereur et placées sous l'égide d'un mandarin de première classe qui assure également les besoins matériels de l'ambassade tout au long du périple.

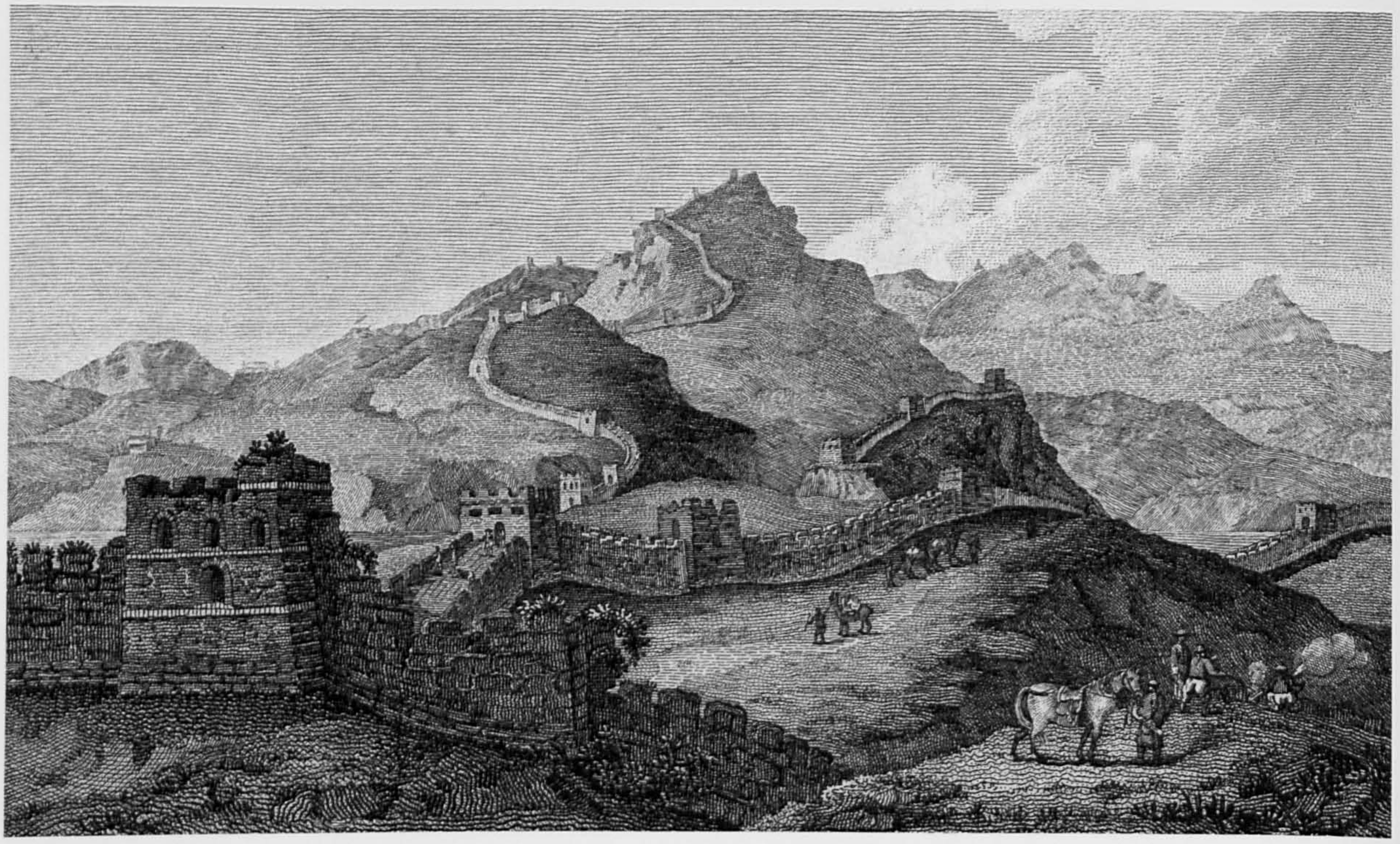
Les navires anglais, au tirant d'eau trop important pour pouvoir continuer la navigation après Tianjin, retournent à Zhoushan, puis à Canton attendre l'ambassade. En effet, le voyage de retour se fera par l'intérieur du pays, de Beijing à Canton, et durera trois mois, du 8 octobre 1793 au 14 janvier 1794.

L'audience avec Qianlong, empereur de Chine

Celle-ci devait avoir lieu, initialement, à Beijing. A son arrivée en Chine, cependant, l'ambassade reçoit la nouvelle qu'elle sera reçue par l'empereur à Ge-Hol (ou Jehol, l'actuelle Chengde). Cette ville, située dans la province du Hebei, à 230 kilomètres au nord-est de Beijing, est, sous la dynastie mandchoue des Qing, la résidence impériale d'été. Située dans une région montagneuse à la frontière entre la Chine et la Tartarie d'alors, elle est très appréciée des empereurs mandchous qui souffrent de la chaleur à Beijing.

Une partie de l'ambassade se met donc en route, le 2 septembre 1793, depuis Beijing pour rejoindre l'empereur à Chengde. Le spectacle le plus remarquable, lors de ce transfert, est celui de la Grande Muraille de Chine, *«(...) the most stupendous work of human hands»*, écrit Macartney[8].

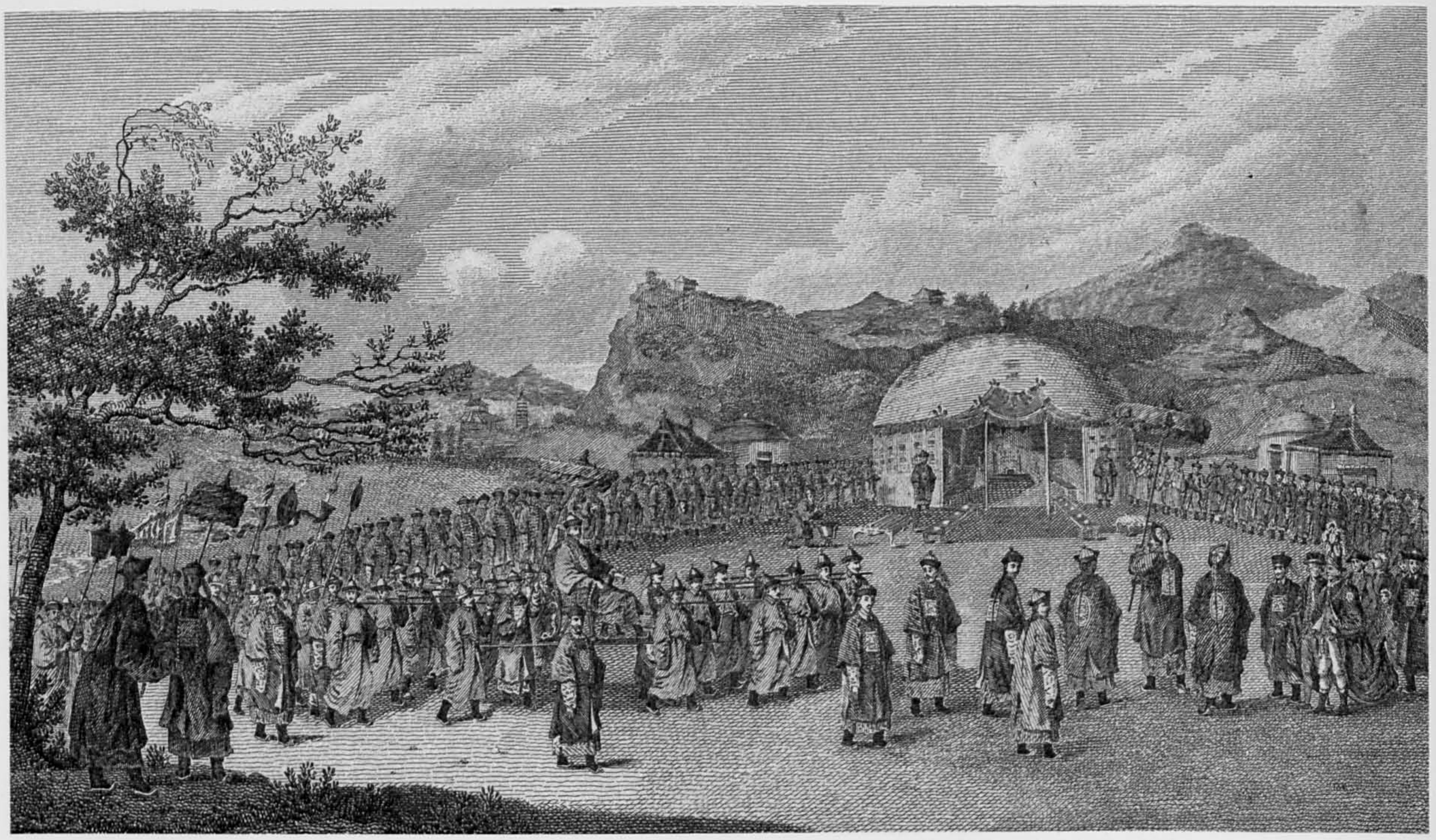
La Grande Muraille de Chine, dessiné par William Alexander, gravé par S. Simon, in Samuel Holmes, *Voyage en Chine et en Tatarie, à la suite de l'ambassade de Lord Macartney*, Paris, 1805, t. 2, planche XXXIII, taille-douce.



Un mandarin de haut rang dans sa chaise à porteurs, gravé par Tardieu l'aîné, in George Leonard Staunton, *Voyage dans l'intérieur de la Chine*, Paris, an 7 de la République, volume de planches, planche XV, taille-douce.

La réception de l'ambassade anglaise à la cour impériale chinoise constitue sans doute le point culminant de toute l'expédition. Cet épisode est décrit en détail dans chacun des récits que nous possédons. Une des grandes questions qui agite alors la délégation anglaise et les chefs du protocole chinois est celle de la forme de salutation due à l'empereur par l'ambassadeur Macartney. Généralement, il fallait exécuter le fameux *kowtow* devant l'empereur de Chine, en se prosternant trois fois avec les deux genoux à terre, touchant le sol à chaque reprise neuf fois avec la tête. Or, le sens rituel du *kowtow* était celui de reconnaître son statut de vassal envers l'empereur. Cela aurait également signifié que les cadeaux envoyés par le roi d'Angleterre n'auraient constitué qu'un « tribut » payé à la Chine par un vassal en guise d'hommage. Macartney refuse la cérémonie du *kowtow* et est autorisé par la cour chinoise à s'adresser à l'empereur de la même manière qu'au roi d'Angleterre, c'est-à-dire en ne pliant qu'un seul genou en face de lui. De nombreux contemporains ont d'ailleurs attribué l'échec de sa mission à cette entorse au protocole. Comme nous le savons aujourd'hui, grâce aux documents chinois, cette explication est inexacte puisque le protocole chinois n'indique que l'exigence de la génuflexion pour les envoyés anglais, et non le *kowtow*[9]. Toutefois, cette exception n'a été accordée que suite à une lettre de George III d'Angleterre à l'empereur Qianlong, dans laquelle le roi demandait explicitement que ses sujets soient dispensés de ce rituel[10].

La réception impériale a lieu le samedi 14 septembre 1793. L'ambassade se met en route à quatre heures du matin, habillée en grande



Marche de l'empereur de Chine vers sa tente pour y recevoir l'ambassadeur anglais, dessiné par William Alexander, gravé par S. Simon, in Samuel Holmes, *Voyage en Chine et en Tatarie, à la suite de l'ambassade de Lord Macartney*, Paris, 1805, t. 2, planche XXXV, taille-douce.

pompe. Après plusieurs heures d'attente, l'empereur arrive, conduit par seize porteurs sur son palanquin et entouré d'une suite considérable.

Macartney lui remet la lettre de George III ; celle-ci avait été placée dans une boîte en or sertie de diamants. Le monarque reçoit également des montres de grande valeur. Le banquet offert par l'empereur ne dure pas moins de cinq heures. Macartney admire beaucoup l'organisation parfaite de la réception, qui est encore agrémentée par des spectacles dignes d'un cirque chinois : lutteurs, équilibristes, jongleurs, théâtre de marionnettes, pièces de théâtre.

L'ambassade reçoit ensuite l'autorisation de visiter le magnifique parc de la résidence d'été impériale. Ce parc, dont la construction vient d'être achevée, est parsemé de temples, de lacs et de rivières artificielles. Il porte à l'époque le nom très suggestif de « Jardin des Dix Mille Arbres ». Le palais de Chengde et ses temples sont aujourd'hui inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

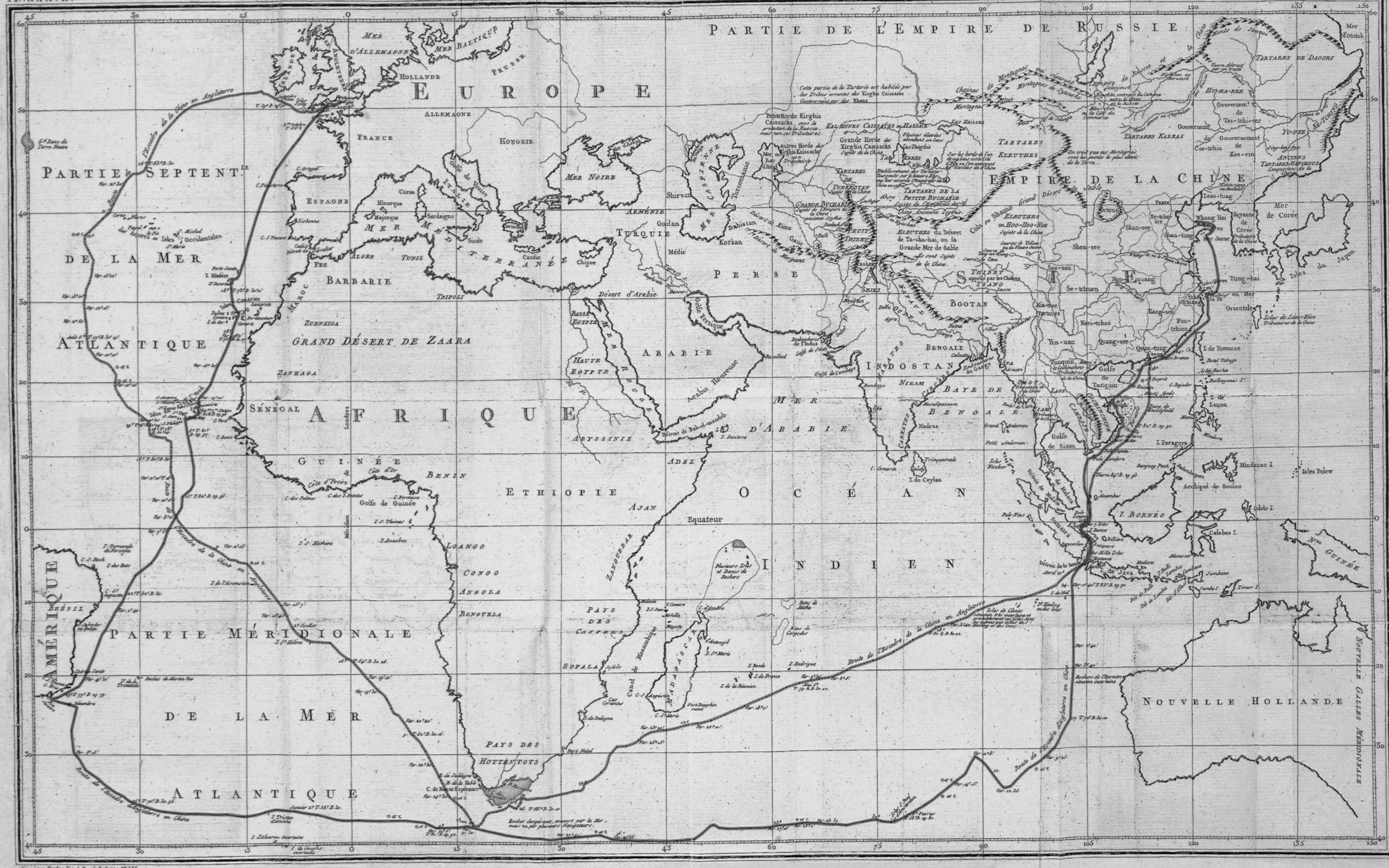
Le Premier ministre chinois, Heshen, sachant que l'ambassade anglaise compte également un médecin, profite de l'occasion pour se faire examiner par le docteur Gillan, car il souffre de maux que les médecins chinois sont incapables de guérir. Là, c'est un vrai « choc culturel », car le docteur Gillan réfute séance tenante la théorie chi-

▷

Carte de l'itinéraire des bateaux de Macartney, d'Angleterre en Chine, et retour. Au retour, les bateaux anglais évitent la proximité des côtes françaises, car les deux pays sont en guerre, gravé par Tardieu, in George Leonard Staunton, *Voyage dans l'intérieur de la Chine*, Paris, an 7 de la République, volume de planches, planche XXXVII, carte dépliante, taille-douce.

CARTE sur laquelle on a tracé la Route des Vaisseaux le LION et L'INDOSTAN, depuis L'ANGLETERRE jusqu'au Golfe de PEKIN en CHINE et ensuite du Golfe de PEKIN jusqu'en ANGLETERRE, *avec l'état du BAROMÈTRE et du THERMOMÈTRE, et les Limites de L'EMPIRE de la CHINE, étendu par les Conquêtes de L'EMPÉREUR* TCHIEN-LUNG.

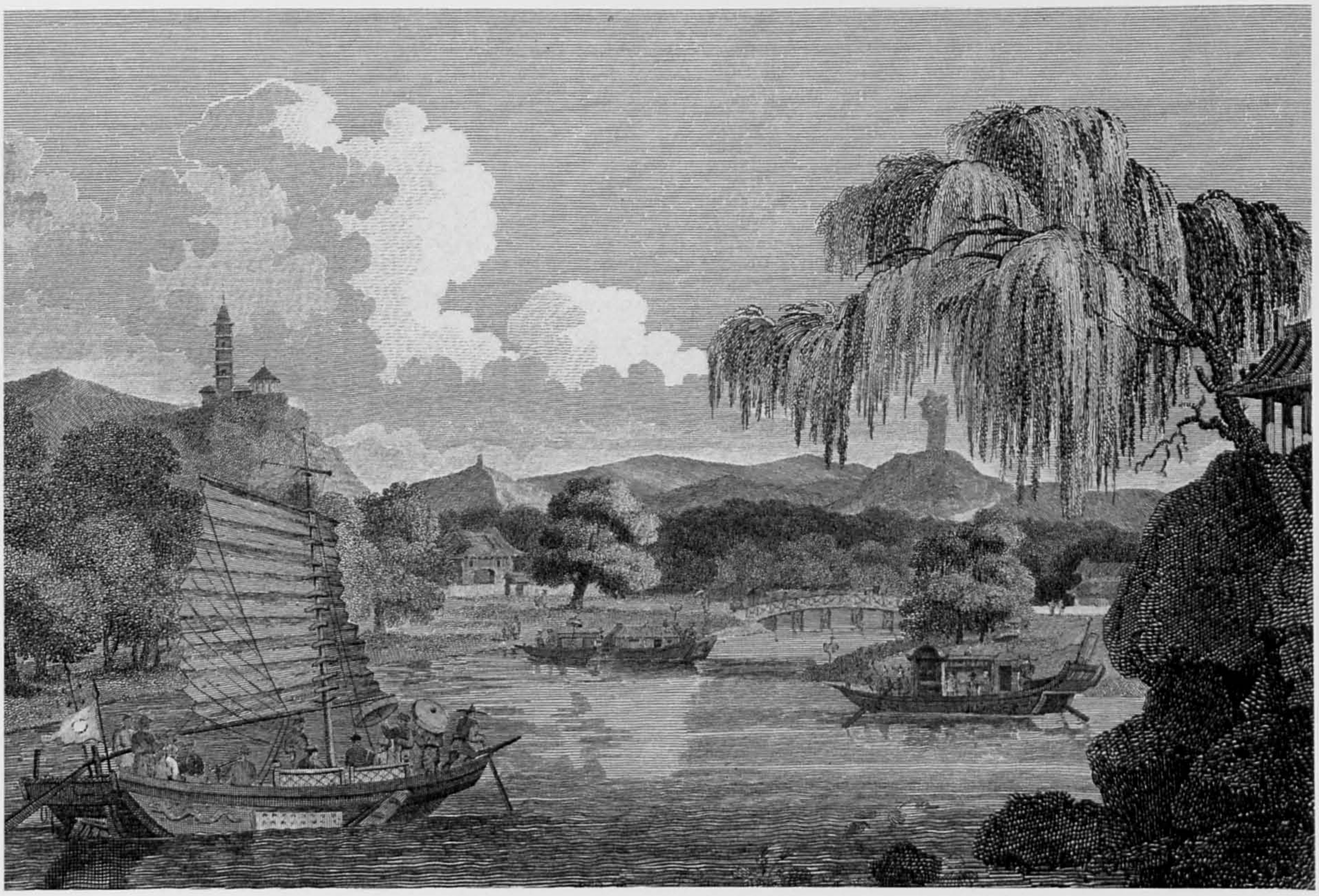
Pl. XXXVII. T. V. *à la fin du Volume*



noise du pouls, qui postule que les battements diffèrent selon les parties du corps et que, à partir de là, on peut déceler les déséquilibres, signes de maladies. Il indique à Heshen qu'il est en réalité atteint de deux maux différents, de rhumatismes et d'une hernie.

« Passé ce préliminaire, je dis à Heshen que nous n'avions pas l'habitude, en Europe, d'examiner le pouls en différents endroits du corps, car nous savions que tous les pouls se rejoignaient et communiquaient entre eux avec le cœur, par le moyen de la circulation sanguine. Le pouls pris sur une artère nous renseignait donc sur l'état de tout le corps. Il m'écoutait avec une sorte d'ahurissement, et fit part de son étonnement à ses médecins qui parurent stupéfaits de la nouveauté d'une telle doctrine. L'interprète me fit remarquer qu'ils étaient aussi gênés que décontenancés par les réponses que je faisais au Grand Secrétaire. »[11]

Le 18 septembre, les membres de l'ambassade britannique sont à nouveau invités à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur. Le spectacle est une fois encore grandiose, avec des opéras chinois, des pantomimes, des saltimbanques, des équilibristes, des lutteurs, une séquence



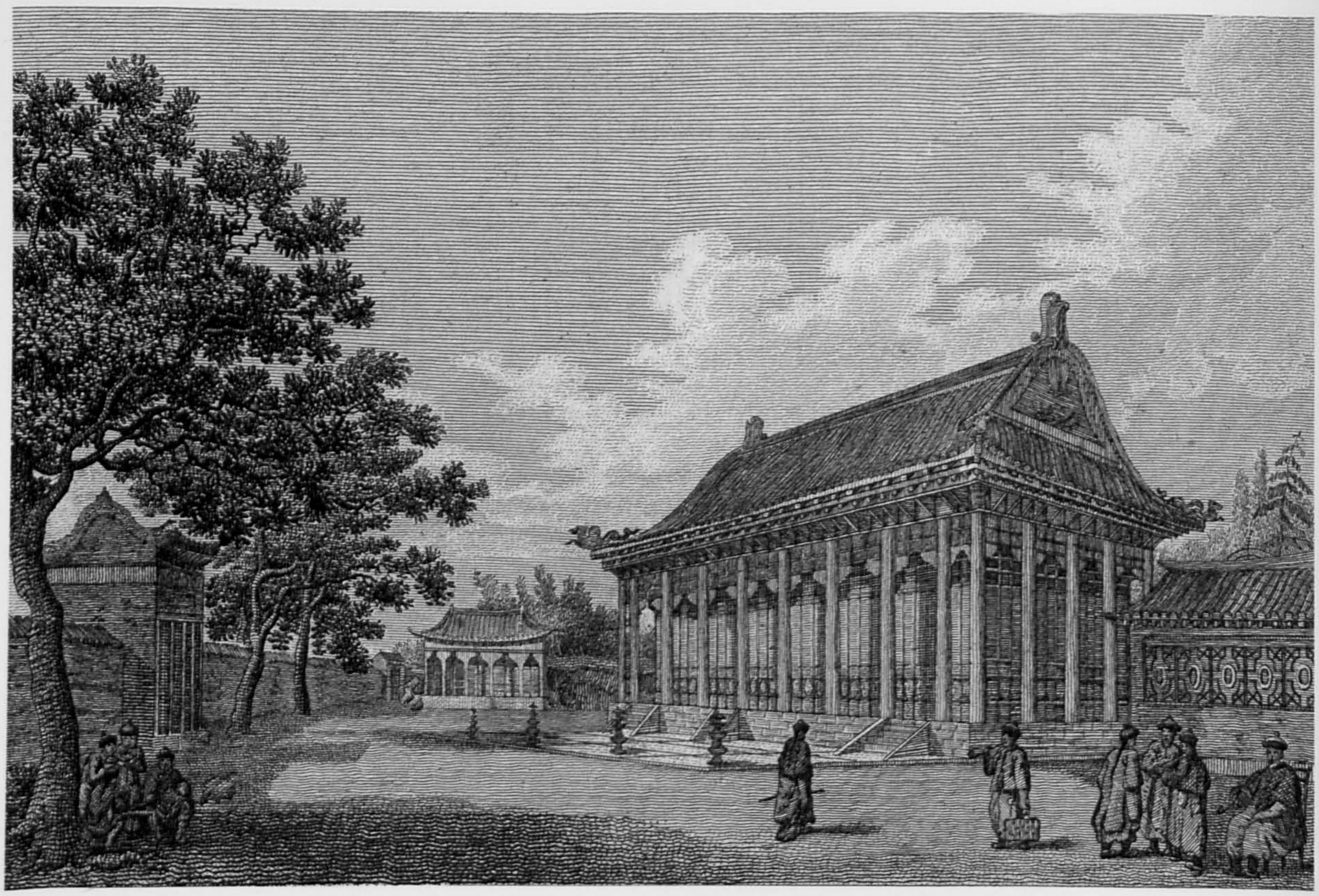
Le palais et le parc de Chengde (Jehol), gravé par Adam, in John Barrow, *Voyage en Chine, formant le complément du voyage de Lord Macartney*, Paris, 1805, collection de planches, planche VI, taille-douce.

«d'assiettes chinoises», une pyramide humaine et un feu d'artifice mémorable pour conclure.

Le monarque retourne ensuite à Beijing où une seconde réception de l'ambassade doit avoir lieu, avec la remise des présents scientifiques: planétarium, télescope, horloges astronomiques. Mais elle est annulée par l'empereur qui désire congédier les Anglais au plus vite. Jusqu'au départ de l'ambassade britannique, le temps se passe en tractations diplomatiques. Macartney apprend également que la lettre par laquelle l'empereur Qianlong répond aux demandes de George III est en train d'être préparée, mais il en ignore encore le contenu funeste.

Les cadeaux anglais, dont le fameux planétarium, restent exposés dans le Palais d'été (Yuanmingyuan) de Beijing. Erigé par les empereurs Yongzheng (1678-1735) et Qianlong, au XVIIIe siècle, ce palais somptueux est connu en Occident sous l'appellation de «Versailles chinois». Il sera mis à sac en 1860 par les forces franco-britanniques lors de la seconde guerre de l'Opium.

Péristyle de la salle d'audience du palais Yuanmingyuan à Beijing, dessiné par William Alexander, gravé par S. Simon, in Samuel Holmes, *Voyage en Chine et en Tatarie, à la suite de l'ambassade de Lord Macartney*, Paris, 1805, t. 2, planche XXXI, taille-douce.



Le voyage du retour

L'ambassade anglaise entreprend son long voyage de retour à travers l'intérieur du pays, par fleuves et canaux, à bord de quarante jonques chinoises. Plus d'un millier de Chinois sont à leur service, et l'empereur dépense 5000 taëls par jour pour subvenir à leurs besoins matériels. Le départ de Beijing est fixé au 8 octobre 1793.

La première étape conduit Macartney et sa suite jusqu'à Tianjin, d'où le voyage se poursuit sur le Grand Canal, artère commerciale importante entre le sud et le nord de la Chine. Le Grand Canal relie Tianjin (et Beijing) au nord à la ville de Hangzhou, où l'ambassade arrive le 9 novembre. Macartney espère retrouver ses bateaux dans le golfe de Hangzhou. Les voyant partis, il est obligé de continuer son voyage par voie fluviale et terrestre à travers l'intérieur du pays. L'ambassade arrive à Canton le 19 décembre 1793, mais ne repart pour l'Angleterre que le 17 mars 1794, après un séjour de deux mois à Macao afin d'évaluer les résultats de l'entreprise. Il s'agit également de former un convoi pour le retour car, entre-temps, la France révolutionnaire a déclaré la guerre à l'Angleterre et menace ses navires isolés.

Le passage de l'ambassade de Macartney ayant été annoncé, une foule dense de spectateurs s'amasse partout, surtout au bord des fleuves. Toutes les villes sont prévenues du passage des Anglais et des badauds se rassemblent par dizaines de milliers. Sur le chemin du retour, la caravane anglaise passe par des villes portuaires très populeuses. L'armée chinoise fait des démonstrations de force grâce à des soldats postés tout le long des fleuves où défilent les jonques de l'ambassade. Des coups de canon depuis les nombreux forts disposés près des principales villes sont tirés à chaque fois pour saluer leur passage. Ce spectacle, en apparence si spontané et chaleureux, a en réalité été commandité par l'empereur, comme nous le révèlent les sources diplomatiques chinoises récemment traduites.

« Quoique les vivres et autres choses nécessaires ne doivent pas venir à manquer, il suffira de leur en donner la norme et sans rechercher davantage d'éclat, ce qui ne ferait que provoquer des dépenses. Ces ignorants de Barbares de l'extérieur ne méritent aucun surcroît de civilités. Quant aux bataillons, postes militaires et tours de guet qu'ils rencontreront aux étapes le long de la route, il est indispensable que tous soient en bon état et les troupes uniformément bien en ordre, cela afin d'avoir l'apparence de la force et de manifester notre majesté. »[12]

Malgré le fait qu'on les empêche d'avoir des contacts directs avec les populations locales, les membres de l'ambassade les côtoient d'assez près pour en faire des descriptions dont les détails surpassent de loin toutes les informations qui étaient disponibles auparavant. L'ambassade de Macartney permet ainsi pour la première fois aux Occidentaux de jeter un regard sur la vie quotidienne des Chinois, «l'ambassade politique s'est muée en voyage ethnographique»[13].

La description de la société chinoise

Jusqu'au XVIIIe siècle, l'empire du Milieu était surtout connu par l'intermédiaire des jésuites et de leur fameux recueil des *Lettres édifiantes et curieuses*, parues en trente-quatre volumes, entre 1702 et 1776, éditées par Jean-Baptiste Du Halde. Ce dernier est également l'auteur de la fameuse *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, parue à Paris en 1735 et rééditée à La Haye en 1736 – et qui se trouve dans la bibliothèque de voyage de Macartney.

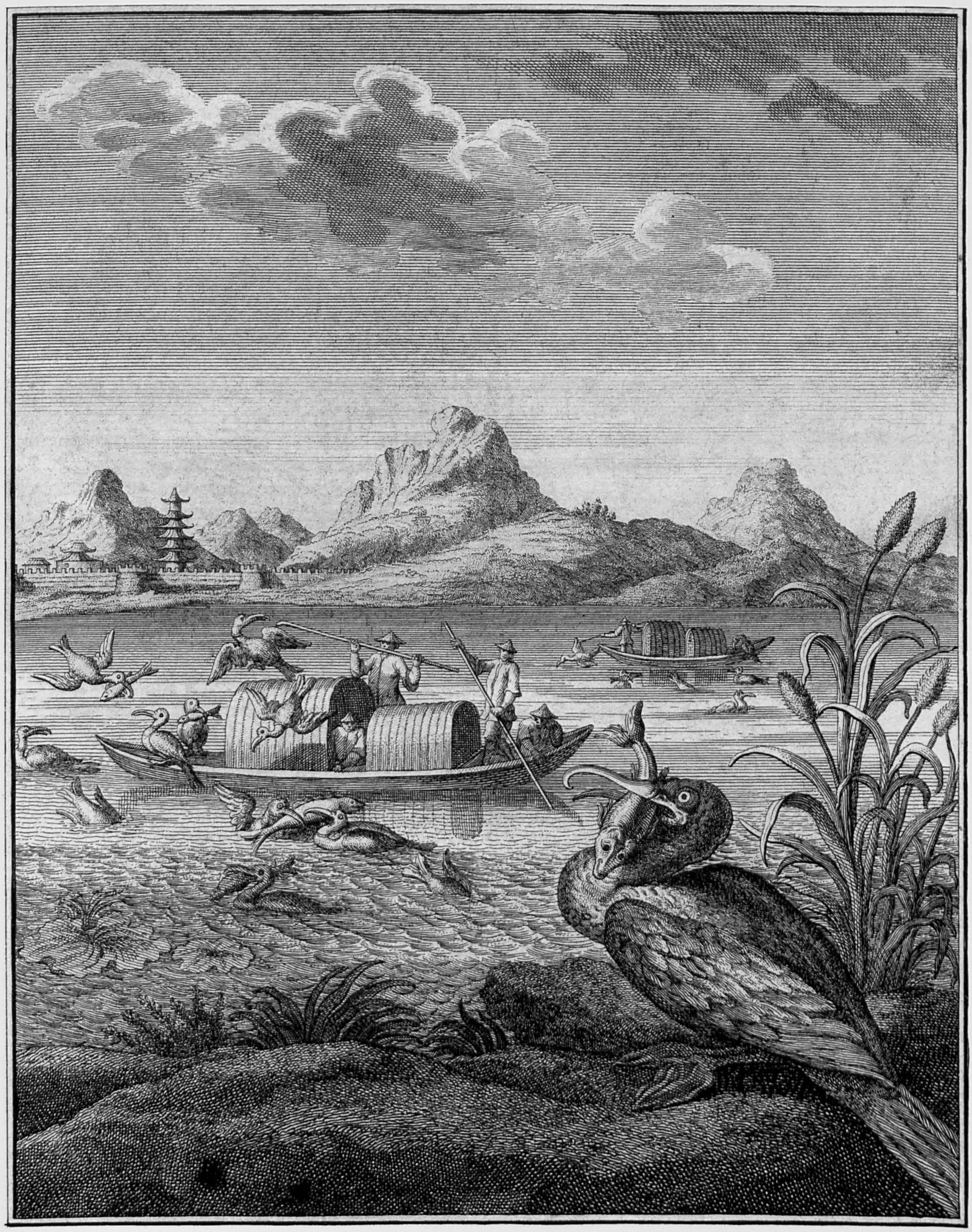
Du Halde, Jean-Baptiste. – *Description géographique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise* / par le P. J.B. Du Halde, de la Compagnie de Jésus. – A Paris: chez P.G. Lemercier, 1735. – 4 vol. ([3], VIII, LII, III, [1], 592 p., [19] f. de cartes) ([3], IV, 725, [1] p., [1] f. de pl.) ([3], IV, 564, [3] p., [5] f. de pl.) ([3], II, 520 p., [25] f. de cartes; 2° (44 cm)

BPUN Num 44.1.3

Cet ouvrage offre une véritable encyclopédie de la société chinoise et fait preuve d'une érudition étonnante non seulement sur l'histoire, la littérature et la philosophie, mais également sur l'organisation administrative et juridique de l'empire du Milieu. Les informations que livre le récit de Macartney, par contre, sont beaucoup plus axées sur la vie quotidienne et le caractère des habitants et reçoivent l'appui d'un dessinateur de génie, William Alexander. Le talent extraordinaire de cet artiste qui accompagne l'ambassade aura contribué plus que tout autre au succès littéraire de l'entreprise – qui fut, politiquement, un échec, car l'empereur Qianlong refusera toutes les demandes anglaises.

La description de la société chinoise est faite sans fard. L'observation directe des mœurs et coutumes permet de dénoncer les descriptions fausses données par Montesquieu dans *L'esprit des lois* ou par des

▷
La pêche au cormoran, dessiné par A. Humblot, gravé par J. C. Philip, in Jean-Baptiste Du Halde, *Description géographique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, La Haye, 1736, t. 2, p. 168, taille-douce.



missionnaires jésuites qui vantent la morale imprégnée de confucianisme – si proche du christianisme – mais que la suite de Macartney ne trouvera guère dans la réalité.

Partout, les Anglais sont impressionnés par la beauté des paysages, l'abondance des cultures et les paysages fluviaux changeants, admirablement rendus dans les dessins de William Alexander. La description de la grande zone de conurbation Yangzhou – Suzhou – Hangzhou, sur le Yangzi (Yangtsé, fleuve Bleu) fournira le moule dans lequel vont se couler les récits de plusieurs générations de voyageurs:

«Les rivières étaient couvertes d'une multitude de vaisseaux, qui ne s'arrêtaient ni la nuit, ni le jour; en un mot, tout ce qui frappait nos regards indiquait un peuple infiniment plus actif et plus industrieux que celui que nous avions observé depuis notre arrivée en Chine. (...)

»La population surpasse toute croyance; figurez-vous la campagne absolument couverte d'habitants, et les rivières, de maisons flottantes;

La punition de la bastonnade, dessiné par William Alexander, in *The Costume of China*, planche 9b, gravure en taille-douce aquarellée.

il n'est pas moins surprenant de voir le nombre de personnes logées ensemble comme dans un nid, sans éprouver aucune gêne apparente. Dans une pièce où quatre à cinq Anglais se trouveraient à l'étroit, dix ou douze Chinois sont à leur aise. Ils vivent principalement de végétaux, que la contrée produit abondamment; le riz est leur mets favori. (...)»[14]

Les Anglais sont frappés autant par la densité de la population, qui dépasse tout ce qu'un visiteur occidental pouvait alors imaginer, que par la bonne organisation de cette masse humaine énorme. Ainsi, les différentes manières pour y maintenir l'ordre ne passent pas inaperçues. Les punitions corporelles, comme la bastonnade et la cangue, sont d'un usage fréquent.

Les voyageurs sont également témoins de la passion du jeu des Chinois, notamment des paris lors des combats de cailles.

L'ingéniosité des Chinois étonne les visiteurs anglais à de nombreuses reprises. Le spectacle de la pêche au cormoran est proprement

La punition de la cangue, dessiné par William Alexander, in *The Costume of China*, planche 3b, gravure en taille-douce aquarellée.

stupéfiant: ces oiseaux sont dressés pour ramener le produit de leur pêche au bateau, car ils ne peuvent l'avaler, leur cou étant serré par un anneau qui laisse juste passer les très petits poissons.

Une roue à élever l'eau depuis une rivière pour aller arroser les champs situés sur les berges les intéresse à tel point que le procédé est décrit en détail dans presque tous les récits.

Le trafic de bateaux de toutes sortes sur le réseau de navigation fluviale chinois est partout très dense, et donne une image vivante des incessantes activités commerciales de cette population.

On n'a aucune peine à constater qu'une grande partie des clichés et stéréotypes classiques concernant le peuple chinois remonte en fait aux descriptions que l'on trouve dans les récits de l'ambassade de Macartney. Même si ce voyage par l'intérieur du pays n'a pas été prévu dès le départ, l'empereur Qianlong peut en tirer un effet de propagande inespéré: que ces « Barbares » voient donc par eux-mêmes que le vaste empire chinois vaque à ses occupations en paix et n'a nul besoin

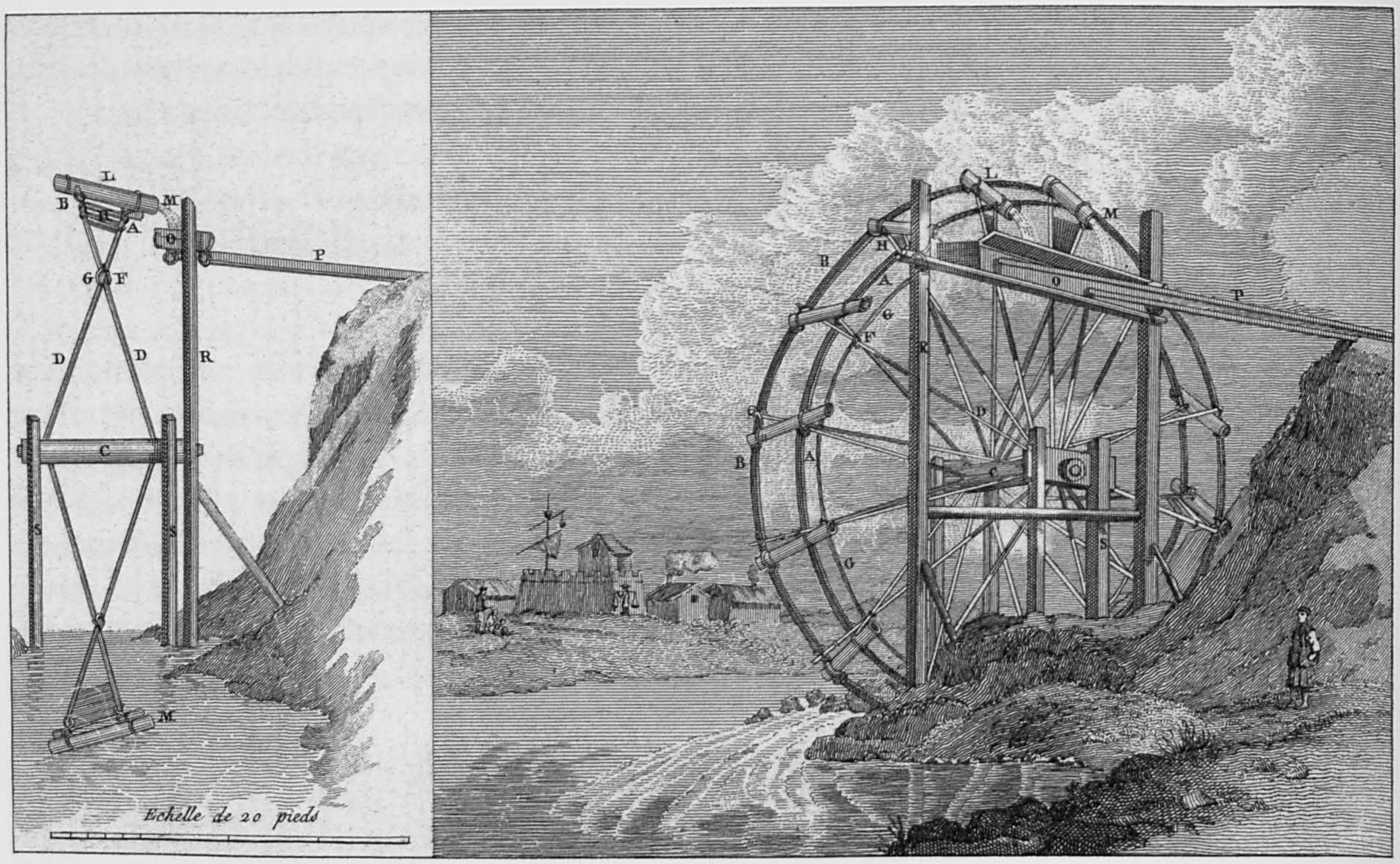
Un combat de cailles, avec les parieurs à l'arrière-plan, dessiné par William Alexander, in *The Costume of China*, planche 10c, gravure en taille-douce aquarellée.

des marchandises étrangères pour prospérer! Que le contact direct avec les réalités chinoises leur fasse mieux comprendre les raisons du refus de l'empereur d'ouvrir la Chine aux marchands étrangers!

Les récits

Pas moins de six récits de l'ambassade de Macartney sont publiés peu après l'expédition. La Bibliothèque de Neuchâtel possède les premières traductions françaises de tous ces récits, car l'intérêt pour la Chine est grand alors dans la principauté. Neuchâtel, en effet, est lié à la Chine de manière très particulière par l'un de ses plus fameux horlogers: Edouard Bovet, dit «Bovet de Chine», qui s'établit à Canton en 1818 et y vend des montres fabriquées à Fleurier, chef-lieu horloger du Val-de-Travers[15].

Vue sur la ville de Yangzhou et le Grand Canal, novembre 1793, dessiné par William Alexander, in *The Costume of China*, planche 11 c, gravure en taille-douce aquarellée.



Une roue à eau chinoise, dessiné par William Alexander, gravé par S. Simon, in Samuel Holmes, *Voyage en Chine et en Tatarie, à la suite de l'ambassade de Lord Macartney*, Paris, 1805, t. 2, planche LI, taille-douce.

Les récits de l'ambassade sont de valeur et de teneur assez inégales. Il y a, bien entendu, le récit «officiel» de la plume de Sir George Staunton, accompagné de gravures faites d'après les dessins et aquarelles de William Alexander, dessinateur attitré de l'ambassade. Cet ouvrage paraît en 1797 à Londres, connaît un grand succès et est immédiatement traduit en français par Jean Henri Castéra.

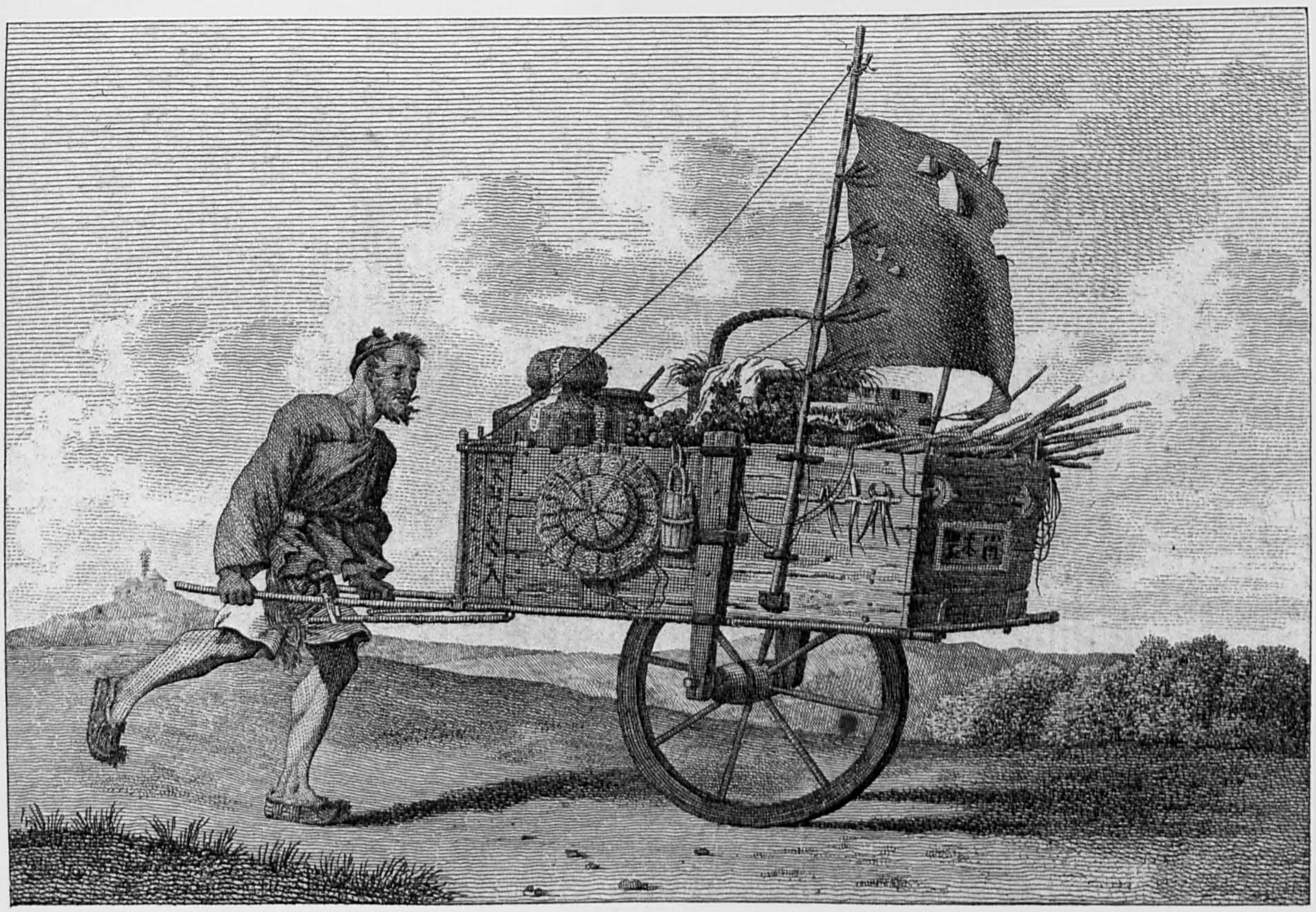
Staunton, George Leonard. – *Voyage dans l'intérieur de la Chine, et en Tartarie, fait dans les années 1792, 1793 et 1794 par Lord Macartney, ambassadeur du roi d'Angleterre auprès de l'Empereur de Chine:* *rédigé sur les papiers de Lord Macartney, sur ceux du commodore Erasme Gower et des autres personnes attachées à l'ambassade* / par Sir Georges Staunton, ... Ministre plénipotentiaire auprès de l'Empereur de la Chine; traduit de l'anglais, avec des notes, par J. Castéra. – Seconde édition / augmentée d'un *Précis de l'histoire de la Chine*, par le traducteur, et du *Voyage en Chine et en Tartarie* de J.C. Huttner, traduit de l'allemand par le même traducteur; avec 35 planches et 4 cartes gravées en taille-douce par J.B.P. Tardieu. – A Paris: chez F. Buisson, an 7 de la République [1798 ou 1799]. – 5 vol. ([3], CLXXXVI, 311 p.) ([3], 408 p.) ([3], 414, [2] p.) ([3], 380 p.) ([3], 350 p.); 8° (21 cm) + Collection des nouvelles planches (XXIX f. de pl.; 22 cm)

BPUN Num 23.5.4

Le récit d'Aeneas Anderson, le «butler» (majordome) de Macartney, est publié en 1795 déjà et traduit en français durant la même année encore. Mais la critique a depuis lors jeté des doutes sur l'authenticité de ce texte[16].

BPUN Num 24.6.3

Anderson, Aeneas. – *Relation de l'ambassade du Lord Macartney à la Chine dans les années 1792, 1793 et 1794*: *contenant les diverses particularités de cette ambassade, avec la description des mœurs des Chinois et celle de l'intérieur du pays, des villes, etc. etc. /* trad. de l'anglais sur la seconde édition d'Aeneas Anderson, employé à la suite de Son Excellence le comte de Macartney, Ambassadeur du Roi de la Grande Bretagne auprès de l'Empereur de la Chine ; [trad. : Lallemant]. – A Paris : chez Denné le Jeune : [chez] Bocquillon : et [chez] Poisson, l'an IV [1795 ou 1796] (à Paris : de l'imprimerie de N.F. Beauvais). – 2 vol. (XXIV, 255) (VII, 227 p.) ; 8° (21 cm)

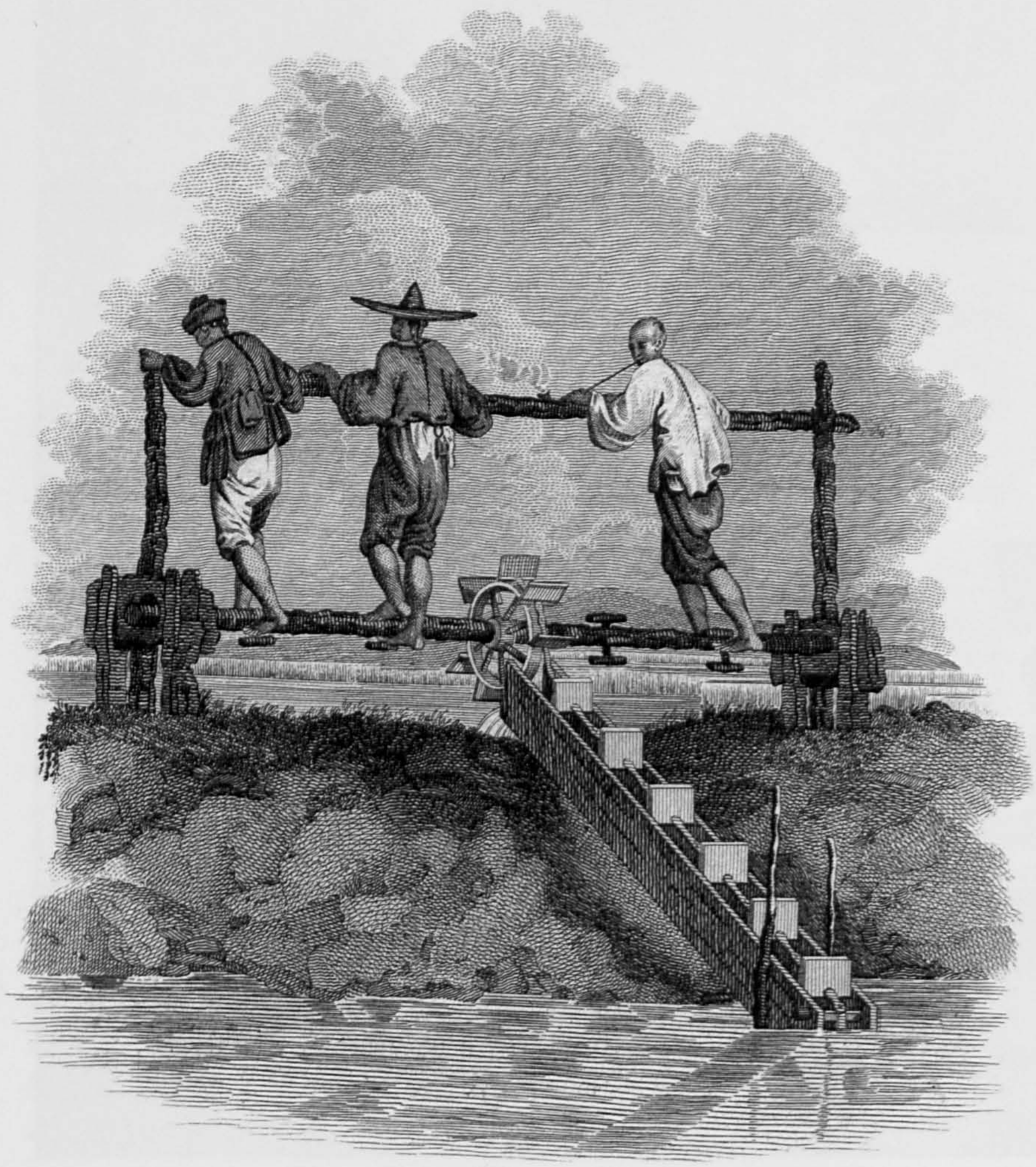


Marchand ambulant chinois, avec sa brouette à voile, dessiné par William Alexander, gravé par S. Simon, in Samuel Holmes, *Voyage en Chine et en Tatarie, à la suite de l'ambassade de Lord Macartney*, Paris, 1805, t. 1, planche XXII, taille-douce.

Puis vient celui de Samuel Holmes (1798) et la collection de dessins de William Alexander (1798). Ces deux derniers textes sont rassemblés en un seul ouvrage lors de leur traduction française en 1805.

Holmes, Samuel. – *Voyage en Chine et en Tatarie, à la suite de l'ambassade de Lord Macartney* / par M. Holmes ; auquel on a joint les vues, costumes, etc., de la Chine, par M. W. Alexandre, les planches de l'Atlas original de cette ambassade, omises dans la traduction française, et leur explication ; ouvrage traduit de l'anglais par MM***, revu et publié avec des observations sur les relations politiques et commerciales de l'Angleterre et de la France avec la Chine, et quelques notes, par L. Langlès. – A Paris : de l'Imprimerie de Delance et Lesueur, an XIII – 1805. – 2 vol. ([3], XLV, 171 p., plan dépl., XXIV f. de pl.) ([3], 188 p., f. de pl. XXV-LI) ; 8° (20 cm)

BPUN Num 23.5.3



Travaux d'irrigation à la force du mollet, gravé par Tardieu l'aîné, in George Leonard Staunton, *Voyage dans l'intérieur de la Chine*, Paris, an 7 de la République, volume de planches, planche XXXV, taille-douce.

Ensuite, il y a également, en 1797, de la plume de M. Hüttner (ou: Huttner), le gouverneur du fils de Staunton, un récit en allemand, traduit lui aussi assez rapidement en français comme appendice à la seconde édition française du rapport officiel de Staunton.

Le récit de John Barrow[17] paraît en 1804; sa traduction française en 1805.

Barrow, John. – *Voyage en Chine, formant le complément du voyage de Lord Macartney**: contenant des observations et des descriptions faites pendant le séjour de l'auteur dans le Palais Impérial de Yuen-Min-Yuen, et en traversant l'Empire chinois, de Péking à Canton /* par John Barrow, attaché à l'Ambassade anglaise en Chine en qualité d'astronome et de mécanicien et depuis secrétaire particulier de Lord Macartney au Cap de Bonne-Espérance; suivi de *La relation de l'Ambassade envoyée en 1719 à Péking*, par Pierre premier, Empereur de Russie [par John Bell]; trad. de l'anglais, avec des notes, par J. Castéra. – A Paris: chez F. Buisson, an XIII (1805). – 3 vol.; 8° (21 cm) + atlas (22 pl.; 30 cm)

BPUN Texte: Num 23.5.2
BPUN Atlas: Num 23.1.14

Pêcheurs au cormoran transportant leur bateau, gravé par Tardieu l'aîné, in George Leonard Staunton, *Voyage dans l'intérieur de la Chine*, Paris, an 7 de la République, volume de planches, planche XXXII, taille-douce.

Le dessinateur attaché à l'ambassade de Macartney, William Alexander, publie en 1798 un recueil de 24 planches et 48 pages d'explication. Plus tard, entre 1805 et 1814, Alexander fait encore paraître une centaine de lithographies qui représentent autant d'impressions de la vie quotidienne en Chine.

Alexander, William. – *The Costume of China*: *illustrated in forty-eight coloured engravings* / by William Alexander. – London : W. Miller, 1805. – [51] f., titre-front., 48 f. de pl. ; 33 cm

BPUN ZR 1005

Mais la plupart de ses dessins et croquis sont aujourd'hui dispersés dans des musées et des collections privées. Une superbe édition française en a été préparée par Alain Peyrefitte[18].

Curieusement, le récit de Macartney lui-même, consigné dans son journal, est resté inconnu du grand public jusqu'en 1962[19]. En effet, le manuscrit des notes de Macartney avait été vendu par ses descendants à des collectionneurs privés en 1854 et n'a été rendu public qu'en 1917, lorsqu'un riche collectionneur japonais acheta le manuscrit et le légua à la Bibliothèque des Etudes orientales de Tokyo (Tōyō Bunko). Les notes de Macartney comprennent deux parties : le récit de l'ambassade proprement dit et quelques notes et observations sur la Chine en général et son attitude face à la technologie en particulier[20].

Il manque toujours un document capital : le journal du jeune Staunton, Thomas, fils de George Staunton, qui n'avait que 11 ans au départ de l'ambassade, mais avait mis à profit le long voyage pour apprendre le chinois. Il avait d'ailleurs épaté l'empereur Qianlong en s'adressant à lui en chinois et en calligraphiant un texte. Le manuscrit de son journal, conservé à l'Université de Caroline du Nord, a été partiellement traduit dans l'ouvrage d'Alain Peyrefitte[21].

Les nombreux récits de l'entreprise de Macartney auront une influence déterminante sur l'opinion publique européenne : l'effet conjugué de ces récits et des articles de presse qui critiquent ouvertement l'attitude de repli et de refus des Chinois contribue à faire naître un mouvement de sinophobie en Europe au début du XIXe siècle. A la suite de ce revirement, la Chine n'est plus perçue comme exotique et mystérieuse, mais comme un pays socialement et administrativement figé (la « Chine immobile »), très en retard sur l'Europe aux plans scientifique et technologique. Ce sentiment est amplifié par le récit romancé de l'entreprise de Macartney par Karl-Franz Van der Velde de 1826, traduit en français sous le titre *L'ambassade en Chine* (A Paris, chez Jules Renouard, Paris, 1827).

Les sources chinoises relatives à l'ambassade de Macartney n'ont été rassemblées et rendues accessibles que beaucoup plus tard. Les documents officiels, notamment toute la correspondance que les mandarins et fonctionnaires locaux avaient échangée avec l'empereur au sujet de l'ambassade de Macartney, n'ont été traduits que récemment[22], mais nous permettent de mieux comprendre les raisons de l'échec de la mission anglaise.

Le regard des Chinois

Qianlong, empereur de Chine, repousse toutes les exigences britanniques dans plusieurs édits: il n'y aura pas d'ambassade permanente en Chine, ni de ports supplémentaires ouverts au commerce, ni d'importation en masse de biens manufacturés anglais. Le ton de l'empereur est limpide et ferme: la Chine n'a aucun besoin de se développer économiquement et techniquement au contact des Européens. La Chine est autarcique: «Les produits de la céleste dynastie sont abondants et il n'est rien qu'elle ne possède; elle ne compte pas sur les marchandises des Barbares de l'extérieur pour que circulent ses richesses.»[23] Le deuxième édit de Qianlong est encore plus clair. En voici un extrait:

«Ton[24] Angleterre n'est pas le seul pays à faire du commerce au Guangdong [Canton]. Si tous suivaient en foule ton mauvais exemple et Nous importunaient inconsidérément pour des affaires irréalisables, comment pourrions-Nous céder à leurs demandes? Songeant que ton pays, à l'écart en des lointains incultes et séparé par les océans, n'est pas au fait des règles de la céleste dynastie, Nous avons ordonné à de hauts dignitaires de faire minutieusement entendre raison à l'envoyé et autres avant de les renvoyer dans leur pays.»[25]

Si le ton de cette missive peut paraître déjà assez froid, voire même offensant, ce n'est rien encore en comparaison des instructions concernant le traitement de l'ambassade anglaise que l'empereur donne à ses propres mandarins:

«Présentement, l'envoyé [l'ambassadeur anglais] a reçu l'ordre de répéter le cérémonial, mais il allègue toujours la maladie pour faire traîner les choses et il paraît d'une arrogance inconsidérée. Notre esprit en est profondément insatisfait. Ordre a été donné que l'on réduise les approvisionnements des Barbares; aucun cadeau extraordinaire ne leur sera plus donné pour le moment et il n'y a plus lieu de préparer des divertissements et des opéras dans la capitale.»[26]

W. Alexander fec.t
London Published Aug.t 13.th 1801. by G. and W. Nicol Pallmall.

En réalité, l'ambassade britannique a dû quitter Beijing de manière assez précipitée; une grande partie des cadeaux scientifiques et techniques n'ont même pas été déballés. Les Anglais avaient prévu jusqu'à trois mois pour fournir les instructions nécessaires à manier les appareils et équipements. On ne leur en donne pas l'occasion. Les présents apportés par l'ambassade, fleurons du savoir-faire anglais, ne rencontrent aucun retentissement. A la grande surprise des Anglais, ces «gadgets» n'intéressent pas les Chinois. «Cela suffit à amuser les enfants», s'écrie l'empereur Qianlong lorsqu'on lui montre une pompe à air[27]. La démonstration d'un vol en ballon à air chaud, qui aurait mobilisé des foules considérables en Europe, se heurte à l'indifférence générale à Beijing.

Il faut bien comprendre, cependant, que ce mépris pour toute innovation technique et scientifique est en grande partie feint, car la civilisation chinoise n'est nullement hostile aux sciences et aux techniques. Nous devons à la Chine de nombreuses inventions, non seulement l'imprimerie, la boussole, la poudre, mais également l'arbalète, les écluses et même l'horlogerie. La première horloge astronomique à échappement a été développée par l'ingénieur Su Song (1020-1101) à la fin du XIe siècle[28]. Macartney ignore que, sous le règne même de Qianlong, une armée de savants étudie les textes scientifiques et techniques rédigés au cours des dynasties antérieures des Tang (618-907) et des Song (960-1279), afin de rattraper le retard technologique au moyen de savoirs d'origine chinoise, mais oubliés depuis lors[29]. Cette attitude a d'ailleurs prévalu chaque fois que la Chine s'est trouvée confrontée aux progrès techniques occidentaux, depuis le mouvement de la «Renaissance chinoise» inauguré par Hu Shi (1891-1962) jusqu'à la théorie de la «sinité»[30] contemporaine: la technologie et la science occidentales ne sont acceptables en Chine que si on peut leur trouver des anticipations ou des équivalents au sein même de la culture chinoise. Le propre de la civilisation plusieurs fois millénaire des Chinois est d'avoir passé par des phases de régression technologique. Ainsi, la boussole a été inventée puis oubliée à trois reprises en Chine. Un autre cas très flagrant de cette régression technologique est celui des allumettes. Les Chinois avaient imaginé ce procédé au VIe siècle déjà, mais l'avaient oublié par la suite. Ils le redécouvrent avec stupéfaction et admiration au contact de l'ambassade de Macartney à la fin du XVIIIe siècle[31].

Si l'empereur Qianlong est hostile à la technologie et à l'industrialisation de son pays par l'intermédiaire de l'Occident, c'est pour une toute autre raison: l'introduction de produits de grande consom-

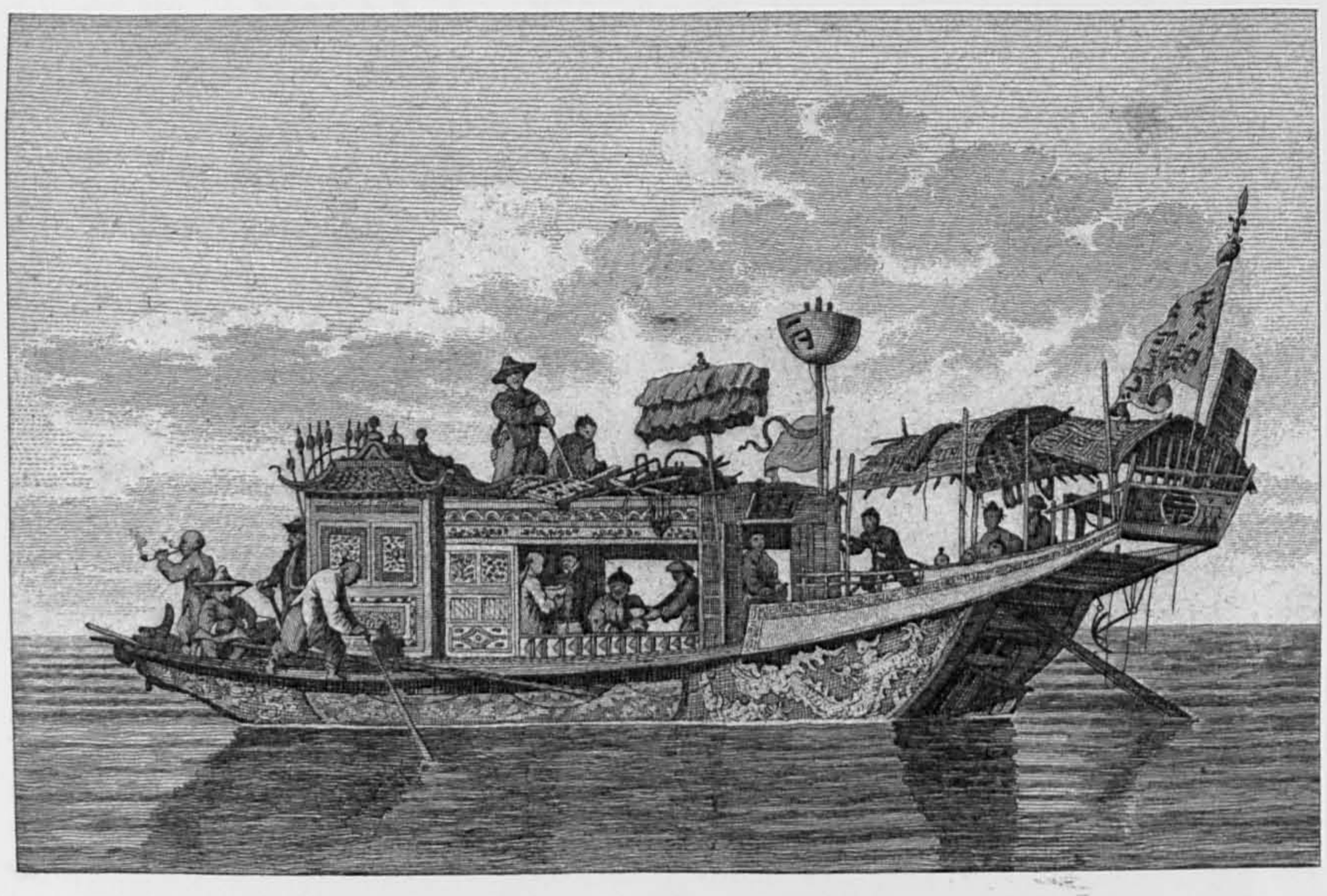
◁
Un comédien chinois, dessiné par William Alexander, *The Costume of China*, planche 8a, gravure en taille-douce aquarellée.

mation de facture occidentale aurait provoqué en Chine l'émergence de nouvelles classes sociales, de marchands et d'ingénieurs, et aurait certainement mis fin au système du mandarinat, bureaucratique par essence, et donc également au règne des empereurs mandchous eux-mêmes. L'empereur n'a donc pas le choix. Il est très bien informé des problèmes économiques anglo-chinois; il connaît la puissance navale de l'Empire britannique, mais se croit à l'abri de toute intervention militaire grâce à l'étendue de son pays et surtout grâce au nombre de ses habitants. Il a peur de la révolution dans son propre pays, car la révolte populaire gronde également en Chine; il est au courant des débuts de la Révolution française lorsque Macartney débarque, et redoute pour lui le même sort s'il ouvre la Chine aux idées occidentales. La décision de repousser les exigences du roi George III avait donc sans doute été prise bien avant le débarquement de Macartney. En fait, Qianlong est informé de la venue de l'ambassade anglaise et de la nature de ses requêtes cinq mois avant même son arrivée... par les Russes[32]. Qianlong sait également que son refus risque d'avoir des conséquences désagréables pour la Chine, car Macartney n'est pas venu en mendiant. En réalité, l'ambassade britannique constitue déjà une menace, un dernier avertissement sans frais avant l'usage de la force.

Les notes de l'ambassadeur montrent qu'il a lui aussi bien analysé toute la situation; le refus de Qianlong ne le surprend pas et, à notre grand étonnement, l'échec de sa mission ne semble pas l'affecter. Il pense sans doute que la couche mandarinale à laquelle il a affaire et qui détient encore le pouvoir est irrémédiablement sur son déclin, et que le problème des relations commerciales entre la Chine et l'Angleterre disparaîtra en même temps qu'elle. L'ambassadeur anglais, en grand connaisseur d'hommes, ne manque d'ailleurs aucune occasion de dépeindre l'hypocrisie et surtout la rapacité de cette caste décadente et hostile au progrès qui exploite sans vergogne d'immenses masses populaires totalement à sa merci.

La suite est connue: au début du XIXe siècle, l'Empire britannique aura trouvé une toute autre solution à son problème de balance commerciale déficitaire: le commerce de l'opium. Les quantités importées par l'Angleterre en Chine depuis ses colonies indiennes vont être multipliées par dix en moins de cinquante ans: de 4000 caisses d'opium importées à la fin du XVIIIe siècle, les importations vont passer à 40 000 caisses au moment de la première guerre de l'Opium, en 1839. Comme la drogue est payée en taëls d'argent, la balance commerciale s'inverse assez rapidement en faveur des Anglais, le thé étant moins cher que l'opium. Mais ce marché aura des conséquences désas-

treuses sur le plan social, et on comptera des millions d'opiomanes en Chine. La corruption qui accompagne presque nécessairement un tel trafic s'étend à tous les niveaux de la société et précipite la Chine dans un des épisodes les plus sombres de son histoire. La stratégie britannique pour rééquilibrer la balance des paiements aura donc été celle d'inonder la Chine avec l'opium produit en masse dans l'Inde coloniale, afin de provoquer un conflit ouvert et de trouver un prétexte pour envahir le pays. En 1860, lors de la deuxième guerre de l'Opium, des navires anglais occupent tous les principaux ports chinois, et les exigences repoussées par Qianlong en 1793 seront imposées de force et à des conditions beaucoup moins favorables pour la Chine par tout le cortège des puissances coloniales européennes.



Jonque d'un mandarin, dessiné par William Alexander, gravé par S. Simon, in Samuel Holmes, *Voyage en Chine et en Tatarie, à la suite de l'ambassade de Lord Macartney*, Paris, 1805, t. 1, planche XXIII, taille-douce.

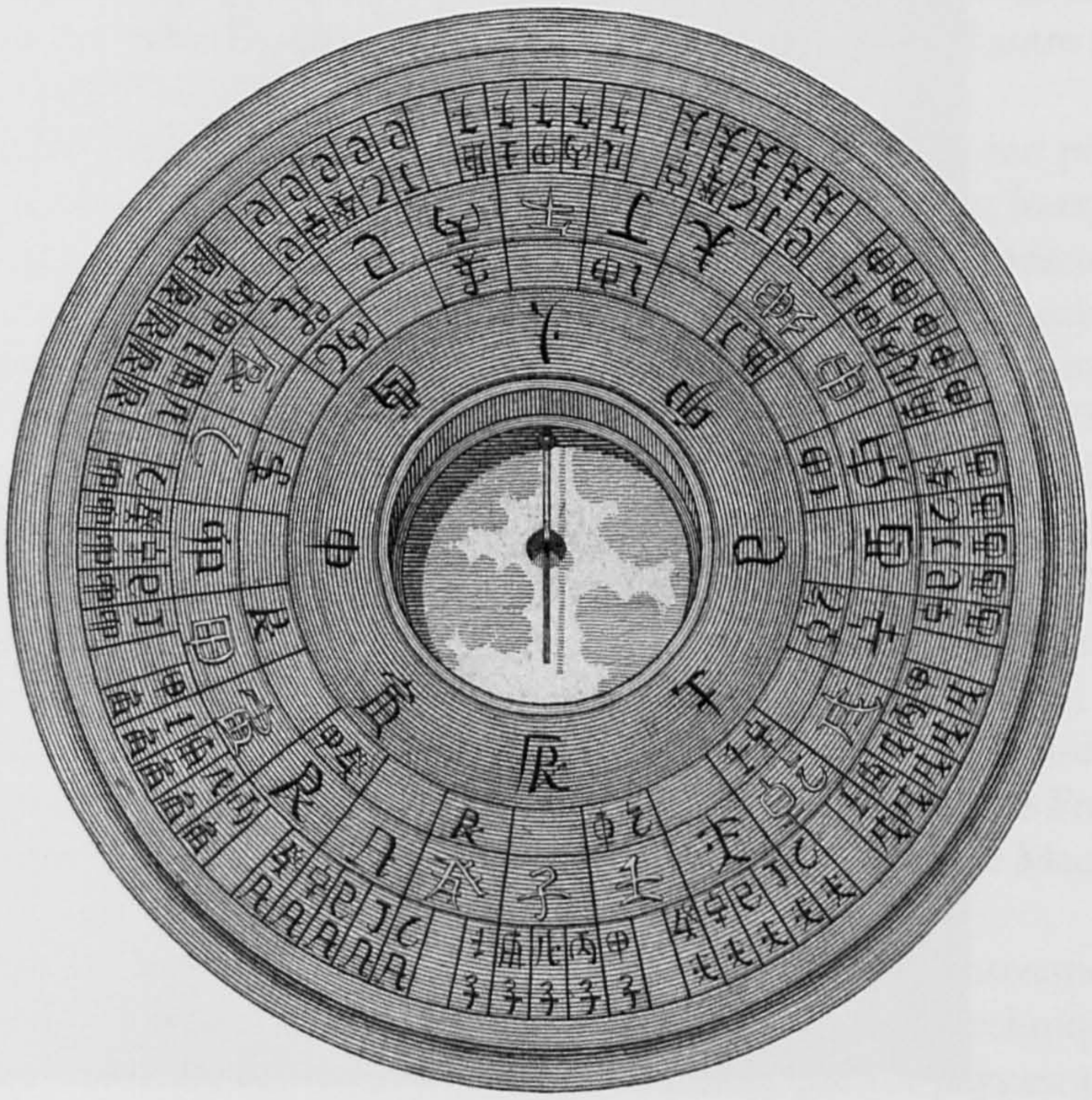
NOTES

1. Le «Grand Tour» est une institution culturelle britannique dont on ne saurait sous-estimer l'importance pour l'éducation des futures classes dirigeantes. Ce grand voyage – qui pouvait durer plusieurs années – ne comprenait pas seulement la visite des lieux touristiques, mais également l'étude des particularités culturelles et sociales de chaque pays.
2. Un taël équivaut à une once d'argent (38 g).
3. Alfred Chapuis écrit à son sujet: «A la fin du XVIIIe siècle même, un horloger de Couvet, Charles-Henri Petitpierre-Boy, eut l'honneur d'être l'horloger

de deux ambassades célèbres (anglaise 1792 et hollandaise 1795) auprès du Fils du Ciel» («Les Bovet de Chine et la "montre chinoise"», *Musée neuchâtelois*, 1918, p. 180).

4. Il s'agit de l'expédition française dite des «mathématiciens du roi». Cf. Landry-Deron, Isabelle, «Les mathématiciens envoyés en Chine par Louis XIV en 1685», *Archive for History of exact Sciences*, 55 (2001), pp. 423-463.
5. Choisy, François Timoléon de, *Journal du voyage de Siam fait en 1685 et 1686*, seconde édition, A Paris: chez Sébastien Mabre-Cramoisy, 1687, remarque: «Les Jésuites passent leur vie à tirer des lignes et à faire des calculs: c'est leur affaire. Ils savent que c'est par les mathématiques qu'on brille à la Chine, et que sans les mathématiques la religion n'y aurait jamais fait aucun progrès.» Les changements de dynastie, en effet, sont toujours indiqués par des phénomènes astronomiques exceptionnels, comme des éclipses ou des apparitions de comètes. Il était donc important pour l'empereur de connaître ces phénomènes à l'avance. De l'autre côté – et ce point était négligé par les Européens désireux d'exporter les produits de leur révolution industrielle –, il n'était nullement dans l'intérêt de l'empereur que ces nouveautés techniques fassent irruption dans la vie quotidienne des Chinois.
6. Peyrefitte, Alain, *Un choc de cultures*, t. 2, *Le regard des Anglais: présentation et recueil de documents britanniques et occidentaux inédits éclairant la préparation, le déroulement et les conséquences de l'Ambassade Macartney (1792-1794)*, Paris, Fayard, 1998, p. LXI. Pour la liste de ces objets, voir *ibid.*, pp. 157 ss.
7. «Son ardeur et son courage nous valent le premier reportage en image de tous les temps», remarque Alain Peyrefitte (*Images de l'Empire immobile*, Paris, Fayard, 1990, p. 9).
8. Macartney, George, *An Embassy to China: being the journal kept by Lord Macartney during his embassy to the Emperor Ch'ien-lung, 1793-1794*; ed. with an introd. and notes by J.L. Cranmer-Byng, London, Longmans, 1962, p. 112.
9. Peyrefitte, Alain, *Un choc de cultures*, t. 1, *La vision des Chinois, textes chinois originaux trad. par Pierre-Henri Durand...* [et al.], Paris, Fayard, 1992, pp. 222-223.
10. Peyrefitte, Alain, *Un choc de cultures*, t. 2, pp. 270 ss.
11. *Ibid.*, p. 285.
12. Peyrefitte, Alain, *Un choc de cultures*, t. 1, p. 225.
13. Peyrefitte, Alain, *Un choc de cultures*, t. 2, p. LXXXIX.
14. Holmes, Samuel, *Voyage en Chine et en Tartarie, à la suite de l'ambassade de Lord Macartney*, A Paris: de l'Imprimerie de Delance et Lesueur, an XIII – 1805, t. II, pp. 42-43.
15. Cf. Robert, Sylvia, «Edouard Bovet-dit-de-Chine, négociant en horlogerie (1797-1849)», in *Biographies neuchâteloises*, Hauterive, G. Attinger, 1998. – t. 2, *Des Lumières à la Révolution*, pp. 48-55.
16. Cf. Peyrefitte, Alain, *Un choc de cultures*, t. 2, pp. XCVII ss.
17. Sir John Barrow est davantage connu comme l'auteur, en 1831, du fameux récit des mutins du *Bounty*.
18. Cf. l'ouvrage *Images de l'Empire immobile, par William Alexander, peintre-reporter de l'expédition Macartney, op. cit.*
19. Macartney, George, *An Embassy to China, op. cit.* De larges extraits traduits en français se trouvent dans Peyrefitte, Alain, *Un choc de cultures*, t. 2.

20. Macartney, George, *An Embassy to China, op. cit.*, pp. 221-278.
21. Peyrefitte, Alain, *Un choc de cultures*, t. 2.
22. Cranmer-Byng, J.L., «Lord Macartney's Embassy to Peking in 1793, from Official Chinese Documents», *Journal of Oriental Studies* 4 (1957-8), pp. 117-187. Voir surtout Peyrefitte, Alain, *Un choc de cultures*, t. 1.
23. Edit spécial de l'empereur Qianlong à l'adresse du roi d'Angleterre; cf. Peyrefitte, Alain, *Un choc de cultures*, t. 1, p. 278.
24. Ce ton condescendant à l'égard du roi d'Angleterre est voulu.
25. Peyrefitte, Alain, *Un choc de cultures*, t. 1, pp. 278-279.
26. *Ibid.*, p. 231.
27. Macartney, George, *An Embassy to China, op. cit.*, p. 54.
28. Pour une reconstruction de cette horloge monumentale, cf. Needham, Joseph; Wang, Ling; Price, Derek John De Solla, *Heavenly Clockwork: the great astronomical Clocks of medieval China*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986. 2nd ed.
29. Cf. Zurndorfer, Harriet T., «Comment la science et la technologie se vendaient à la Chine au XVIIIe siècle. Essai d'analyse interne», *Etudes chinoises* 7 (1988), pp. 59-90.
30. Cf. Zhang Yinde, «La "sinité": l'identité chinoise en question», in *La pensée en Chine aujourd'hui*, sous la dir. d'Anne Cheng, Paris, Gallimard, 2007, pp. 300-322.
31. Cf. Peyrefitte, Alain, *Un choc de cultures*, t. 2, p. 394.
32. Cf. Peyrefitte, Alain, *Un choc de cultures*, t. 1, p. 24.



Boussole chinoise, gravé par Tardieu l'aîné, in George Leonard Staunton, *Voyage dans l'intérieur de la Chine*, Paris, an 7 de la République, volume de planches, planche XII, taille-douce.

VOYAGES

A PEKING, MANILLE

ET

L'ÎLE DE FRANCE,

FAITS

DANS L'INTERVALLE DES ANNÉES 1784 À 1801;

PAR M. DE GUIGNES.

ATLAS.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE,

M. DCCC. VIII.

De Canton à Pékin avec l'ambassade néerlandaise d'Isaac Titsingh (1794-1795)

« Génie de la musique », dessiné par C.-L.-J. de Guignes, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France…*, Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 89, taille-douce.

Chrétien-Louis-Joseph de Guignes
(Paris, 20 août 1759 – Paris, 9 mars 1845)

Fils de Joseph de Guignes (1721-1800)[1], le célèbre orientaliste français, Chrétien-Louis-Joseph reçoit de son père une éducation soignée. Celui-ci l'initie notamment aux langues orientales et au chinois. Chrétien-Louis suit aussi des cours d'histoire naturelle, de dessin et de peinture.

Son érudition lui ouvre les portes de l'Académie des sciences à l'âge de 24 ans : le 10 décembre 1783, il devient le correspondant de l'académicien Pierre-Charles Le Monnier. Il se fait connaître dans les milieux scientifiques en publiant deux études dans le tome X (1785) du Recueil des mémoires présentés par divers savants étrangers à l'Académie des sciences, l'une *Sur le planisphère céleste chinois*, l'autre sur *Les comètes connues et observées par les Chinois.*

Grâce à ses connaissances, mais aussi à l'intervention de son père, le jeune homme est engagé, en novembre 1783, au consulat français de Canton en qualité d'attaché et de second interprète. La création, en juin 1785, de la nouvelle Compagnie française des Indes orientales et de la Chine, qui obtient le monopole du commerce dans la région, provoque cependant la suppression du consulat (9 mars 1787) et compromet le poste de Chrétien-Louis. Celui-ci réussit toutefois à se faire nommer agent du roi à Canton. Son travail consiste à veiller sur les intérêts français à Canton et à donner au ministère des Affaires extérieures des informations sur l'état et les conditions du commerce avec la Chine. Il réside à la fois à Canton et à Macao. En effet, les Chinois ne permettent pas aux étrangers de rester à Canton « au-delà du temps nécessaire pour l'expédition des vaisseaux »[2] ; ainsi, les Français sont obligés de se retirer une partie de l'année dans l'île de Macao, soumise partiellement aux Portugais.

Pendant son long séjour à Canton, Guignes étudie attentivement la société chinoise et fait des observations scientifiques et techniques pour l'Académie des sciences. Il relève toutefois que « ce pays est peu

propre au succès des sciences (...) c'est avec peine que je trouve quelqu'objet intéressant pour envoier à l'Académie des sciences»[3].

Il s'intéresse aussi aux plantes et aux cultures. Ainsi, il envoie à plusieurs reprises des graines au comte d'Angiviller, directeur et ordonnateur des bâtiments et des jardins du roi, qui les remet ensuite à André Thouin, jardinier en chef. L'agent du roi est cependant désœuvré. Aussi s'engage-t-il comme secrétaire dans l'ambassade hollandaise envoyée à Pékin en novembre 1794, sous la direction d'Isaac Titsingh. Ne touchant plus son salaire depuis des années, Guignes se rend à l'île de France (île Maurice) en 1796 dans l'espoir d'être remboursé, mais n'y parvient pas. Il profite de ce voyage pour visiter les Philippines, puis revient en Chine. En 1797, après une seconde tentative, entreprise dans le même but, à nouveau sans succès, il décide alors de retourner dans son pays. Le 21 mars 1801, il s'embarque pour l'Europe sur un navire danois et arrive à Paris le 4 août 1801 après une absence de dix-sept ans.

A son retour, l'agent du roi obtient enfin le dédommagement souhaité.

Lors de son voyage à Pékin, Guignes avait tenu un journal et réalisé quantité de dessins. Il réunit et organise cette documentation en vue d'une publication. Mais son ouvrage ne sera édité qu'en 1808. L'auteur explique ce long intervalle par des pertes financières qui l'ont empêché de faire graver ses dessins et par l'inaction du libraire chargé de la publication.

Ce contretemps se révèle finalement bénéfique puisque Guignes obtiendra du gouvernement l'autorisation de faire imprimer son texte par la prestigieuse Imprimerie impériale. Celle-ci dispose de caractères chinois, ce qui permet à l'auteur de présenter sa « Table des empereurs de la Chine» avec le nom des souverains en écriture originale. L'opération se fait cependant à ses frais. Composé de trois volumes de texte et d'un atlas, l'ouvrage paraît en 1808 sous le titre *Voyages à Péking, Manille et l'île de France faits dans l'intervalle des années 1784 à 1801.*

Grâce aux observations qu'il a transmises à l'Académie des sciences lors de son séjour en Chine, Guignes est reconnu comme un érudit. Le 6 mai 1803, il est élu correspondant de la 3e classe (histoire et littérature anciennes) de l'Institut national, puis, le 16 janvier 1804, correspondant de la 1re classe (géographie et navigation). Une nouvelle carrière professionnelle s'ouvre devant lui, avec sa nomination, en 1804, en tant que chef du bureau des interprètes au ministère des Relations extérieures, puis directeur des affaires consulaires. Napoléon le charge aussi de préparer un dictionnaire chinois-français-latin im-

primé avec les gros caractères gravés sur bois – les célèbres Buis du Régent – de l'Imprimerie impériale.

Guignes utilise comme base de travail le manuscrit du « Vocabulaire chinois-latin » du père Basile de Glemona, de l'ordre des Mineurs, qui avait été missionnaire en Chine. Il s'attribuera cependant tout le mérite de son ouvrage. Le nom du religieux ne figure pas dans la publication qui sort des presses de l'Imprimerie impériale en 1813 sur l'ordre de Napoléon sous le titre *Dictionnaire chinois, français et latin.*

Chrétien-Louis-Joseph de Guignes meurt à Paris le 20 août 1845.

Préambule
L'ambassade d'Isaac Titsingh (22 novembre 1794 – 9 mai 1795)

L'échec de l'ambassade de Macartney (1792-1794) auprès de l'empereur de Chine ne décourage pas les Occidentaux. Sitôt après, la Compagnie néerlandaise des Indes orientales (VOC) décide d'envoyer à son tour une ambassade auprès de Quianlong, dans l'espoir d'obtenir les facilités refusées aux sujets de Sa Majesté britannique. Le but officiel est de féliciter l'empereur qui fête le soixantième anniversaire de son règne en lui apportant naturellement des présents. L'idée est inspirée aux responsables de Batavia par le chef de la VOC à Canton, Andreas Everard Van Braam Houckgeest (1739-1801), qui « désiroit depuis longtemps aller à Pékin comme envoyé du Stathouder »[4]. Né près d'Utrecht, van Braam Houckgeest sert d'abord dans la marine de la République batave et s'engage ensuite dans la VOC en qualité de subrécargue, résidant à Canton et à Macao jusqu'en 1773. Il revient dans son pays avant de diriger une plantation de riz aux Etats-Unis, en Caroline méridionale (1783). Après une tragédie familiale, il quitte les Etats-Unis pour se mettre à nouveau au service de la VOC qui le charge de la direction de ses affaires à Canton.

Mais la Compagnie ne lui confie pas la direction de l'ambassade. Elle choisit Isaac Titsingh (1745-1812)[5], personnage de grande envergure, qui connaît bien l'Extrême-Orient : administrateur de la VOC à Batavia, Titsingh a longtemps représenté la Compagnie au Japon avant d'être nommé gouverneur général à Chinsura, au Bengale. Van Braam Houckgeest n'est donc que le second de l'ambassade.

Ayant eu vent de la préparation de celle-ci, Guignes, alors fixé à Canton depuis une dizaine d'années, écrit à Titsingh pour lui demander de l'accompagner. Titsing qui « avoit été en correspondance de lettres avec [son] père »[6] accepte de le prendre à son service comme secrétaire.

Les récits publiés sur l'ambassade

Le déroulement de cette ambassade nous est bien connu grâce à deux récits: le premier a été publié en 1798 par van Braam Houckgeest[7]. Le second est celui de Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, inséré dans le recueil de ses *Voyages à Pékin, Manille et l'île de France.* Seul ce récit sera traité dans cet article.

Guignes, Chrétien-Louis-Joseph de. – *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France, faits dans l'intervalle des années 1784 à 1801* / par M. de Guignes, résident de France à la Chine, attaché au Ministère des Relations extérieures, correspondant de la première et de la troisième Classe de l'Institut. – Paris: Imprimerie impériale, 1808. – 3 vol. in octavo; 21 cm + atlas (44 cm)
T. 1-3. – 3 vol. ([3], LXIII, 439 p.) ([3], 476 p.) ([3], 488 p.)
Atlas. – [2] f., [66] f. de pl. et cartes

BPUN Texte: Num 24.7.10
BPUN Atlas: ZU 362

L'ouvrage de C.-L.-J. de Guignes ne se résume pas au récit des voyages de l'auteur à Pékin, Manille et l'île de France. Il commence par un «Tableau de l'histoire ancienne de la Chine» qui occupe 250 pages; il se poursuit avec la relation du «Voyage à Pékin, pendant les années 1794 et 1795» (330 pages); la troisième partie, la plus longue (600 pages), classée par petits chapitres, rassemble les «Observations – du voyageur – sur les Chinois»; le recueil se termine par des «Observations sur les îles philippines et sur l'île de France» (70 pages).

Ainsi élargie et documentée, la relation gagne bien sûr en intérêt et confère à son auteur un autre statut que celui d'un simple voyageur. Guignes se pose comme un connaisseur de la Chine qu'il a pu étudier pendant les longues années passées à Canton et à Macao.

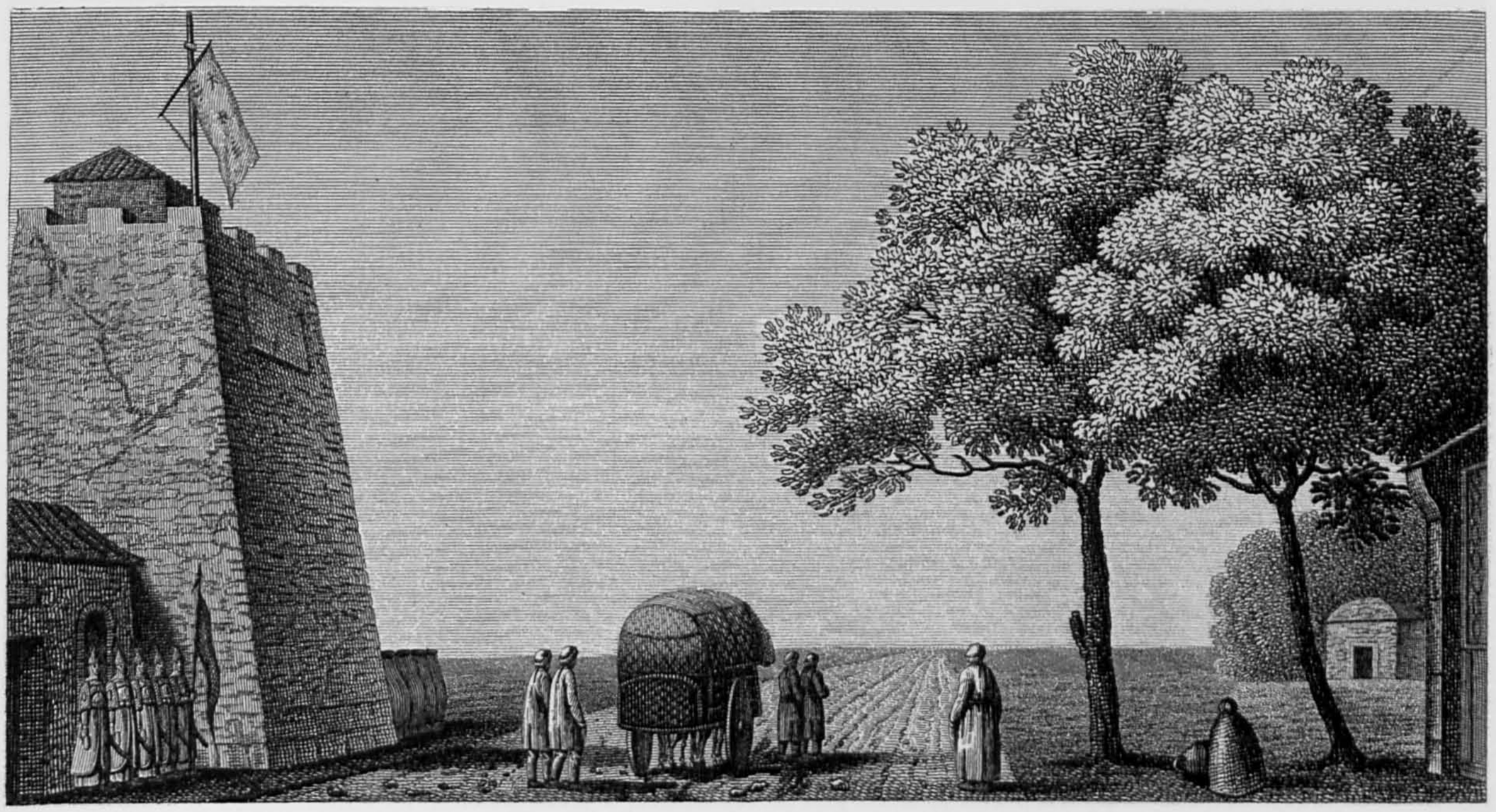
Le récit du «Voyage à Pékin» se présente sous la forme d'un journal. L'auteur fait jour après jour le récit minutieux des événements dont il est le témoin. Il décrit l'itinéraire suivi par l'ambassade, les moyens de transport utilisés, l'état des routes et des canaux, les lieux et les conditions d'hébergement. Il note aussi tout ce qui lui paraît digne d'intérêt pour le lecteur occidental: ouvrages d'art, monuments, tombeaux, postes militaires, douanes, etc. Il observe aussi les habitants, leur manière de se nourrir et de se vêtir, etc.

Guignes s'interdit toutefois de faire des digressions: «J'ai cru devoir faire un récit simple de ce qui s'est présenté à mes yeux, sans chercher à l'embellir par des accessoires qui, en le rendant moins sec et par conséquent plus agréable, en auroient altéré la vérité.»[8]

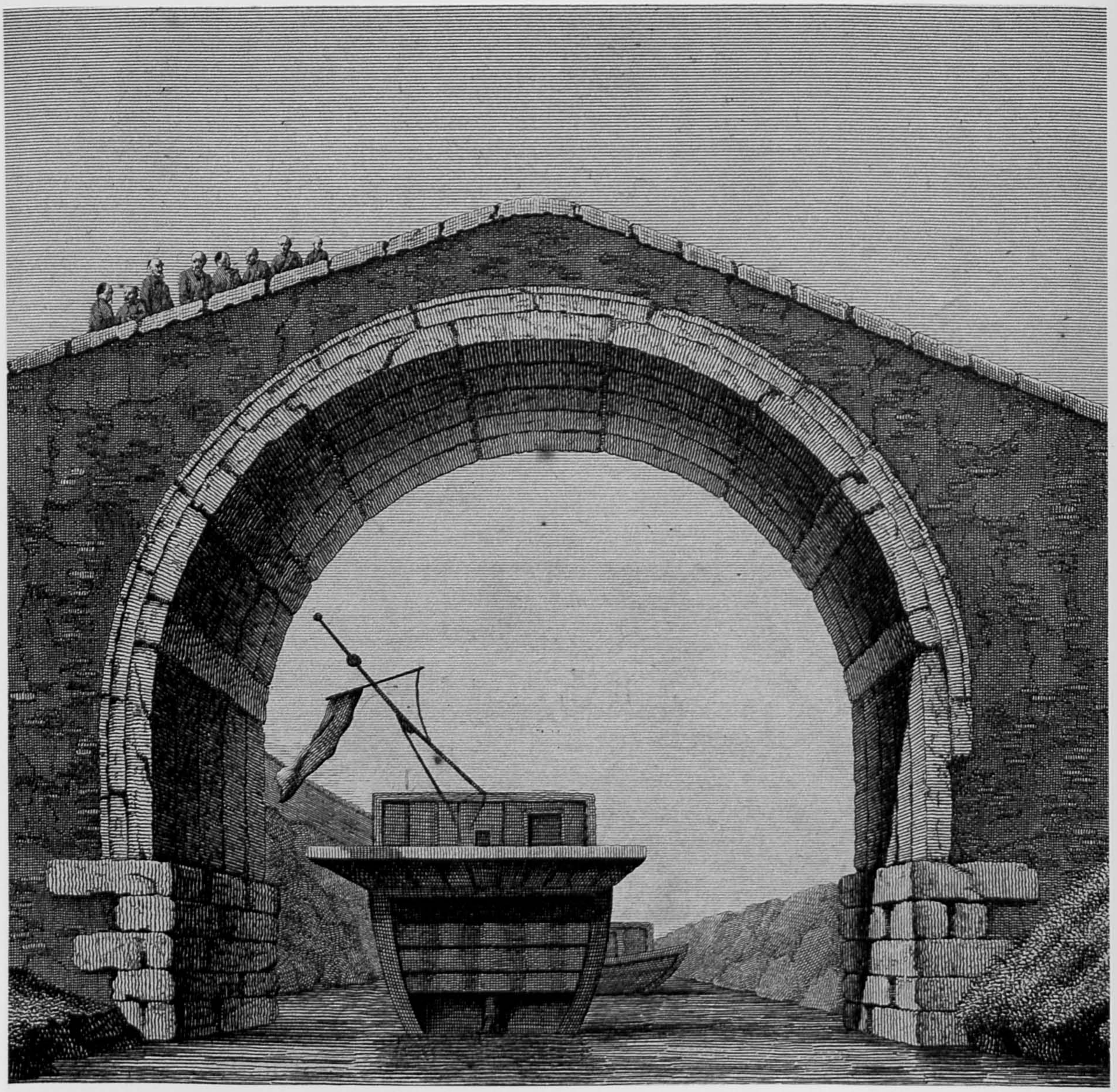
Pour en savoir plus sur la société chinoise, le lecteur consultera la troisième partie où l'auteur « offre le recueil des observations que j'ai faites pendant ma longue résidence à la Chine ; c'est le récit fidelle de ce que j'ai appris de Chinois éclairés ou de ce que j'ai vu ; car, dans tous les cas où j'ai pu être un instant incertain, j'ai préféré garder le silence (...). »[9]

L'atlas qui accompagne les trois volumes de texte mêle les dessins réalisés au cours de l'ambassade à Pékin avec d'autres, faits durant le séjour à Canton. Les premiers peuvent être identifiés car ils sont généralement datés. Ils représentent des sujets très divers : vues, bateaux, monuments, ponts, écluses, corps de garde, tombeaux, moyens de transport, objets d'histoire naturelle, etc. Pour la gravure, Guignes a eu la chance de découvrir un artiste de talent « qui s'est donné tous les soins pour faire rendre scrupuleusement [ses] dessins »[10].

Son nom, qu'il ne cite pas dans son ouvrage, figure cependant en dessous des gravures de l'atlas sous la forme « Deseve ». Il s'agit certainement du dessinateur et graveur Jacques-Eustache de Sève (1790-1830), fils de Jacques de Sève, qui s'est illustré en gravant les planches de l'édition in-quarto de Buffon. Jacques-Eustache de Sève n'est toutefois pas le seul auteur des planches. D'autres graveurs et aquafortistes ont participé à ce travail, tels Le Cerf, C. J. B. Chatelain, G. Paris, Foin, Armand Duval, Devisse, S. Simon et Miller. En fait, J.-E. de



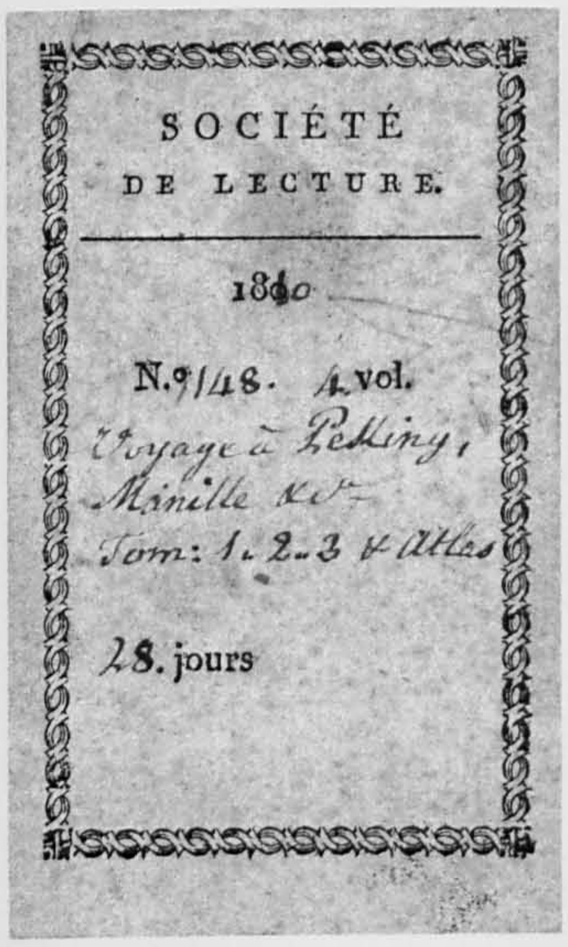
« Corps de garde du Petchely », dessiné par C.-L.-J. de Guignes, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France...*, Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 40, taille-douce.



« Pont de Tsin-kiang-fou », dessiné par C.-L.-J. de Guignes le 17 mars 1795, détail, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France…*, Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 14, taille-douce.

Sève aurait été le directeur de l'entreprise si l'on en croit la mention «direxit» qui accompagne son nom.

En plus des illustrations signalées plus haut, au nombre de nonante et une, réparties sur cinquante-neuf planches, le recueil renferme encore un feuillet de notation musicale chinoise, des plans et cinq cartes dont une, en deux coupures, représente l'itinéraire suivi par l'ambassade de Canton à Pékin et retour «construite d'après celle des Jésuites»[11]. Les cartes et plans sont gravés par Dhoudan.



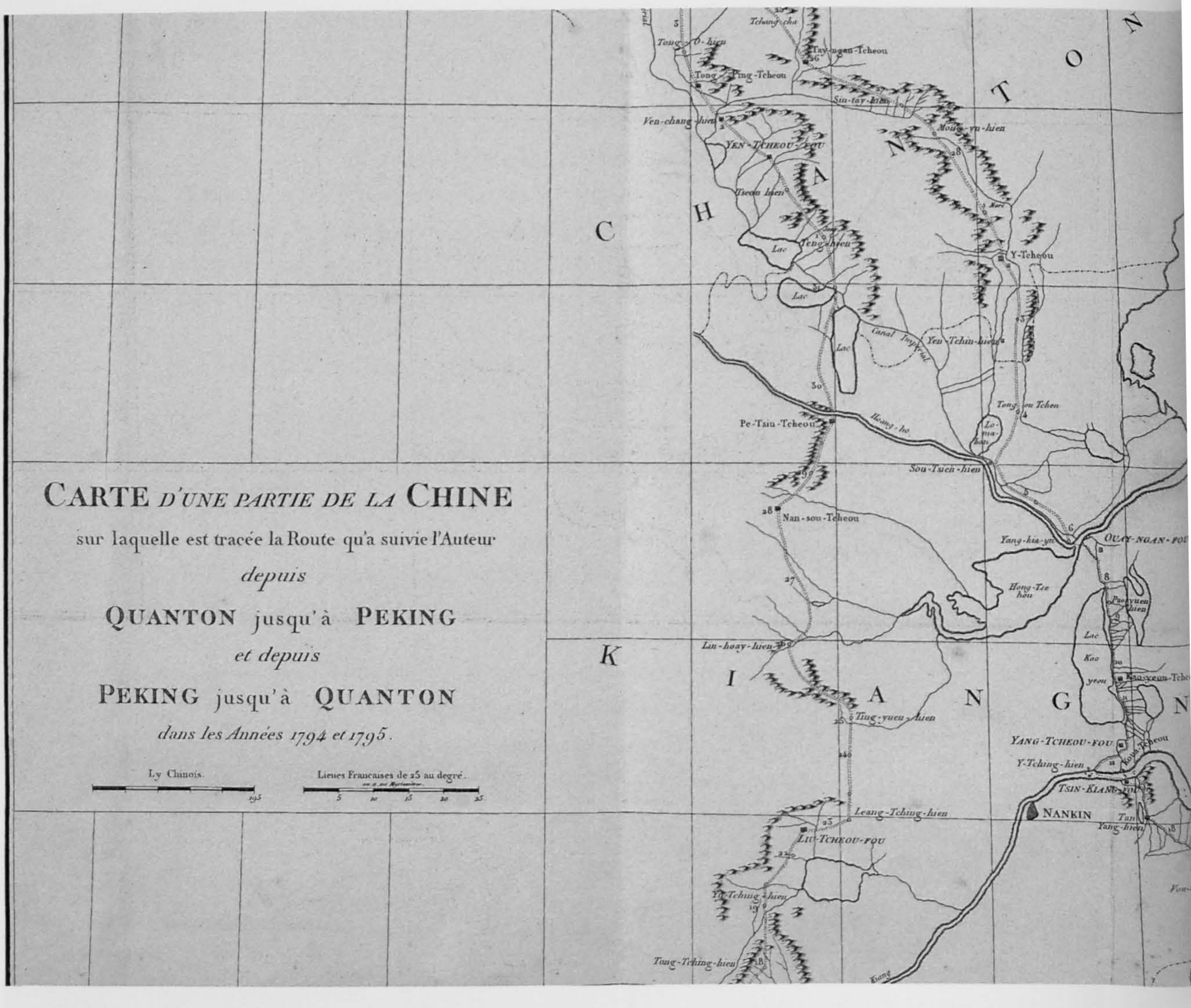
Etiquette de la Société de lecture.

Les trois volumes de texte et l'atlas sont revêtus d'un modeste cartonnage qui rappelle qu'ils ont appartenu à la Société de lecture de Neuchâtel. Fondée en 1803, cette société mettait à la disposition de ses membres des livres et des périodiques pour la lecture à domicile. Répartis en lots de plusieurs volumes, ceux-ci circulaient parmi les abonnés. Chaque année, on procédait à l'achat des nouveautés qu'on faisait solidement cartonner par un relieur de la place. Sur la couverture des volumes était collée une étiquette indiquant le numéro du lot dont faisait partie l'ouvrage et la durée de prêt. Pour cet ouvrage important, celle-ci était de vingt-huit jours.

De Canton à Pékin avec l'ambassade néerlandaise d'Isaac Titsingh (22 novembre 1794 – 9 mai 1795)

Outre une escorte armée et des domestiques, dont quelques cuisiniers chinois «accoutumés à faire la cuisine européenne»[12], l'ambassade comprend une douzaine de personnes: l'ambassadeur et son second, Andreas Everard Van Braam Houckgeest; le neveu de celui-ci, J.-A. Van Braam; trois secrétaires, Reinier Dozy, Agie et Chrétien-Louis-Joseph de Guignes; un chirurgien, J. H. Bletterman; un maître d'hôtel et un horloger, le Neuchâtelois Charles-Henri Petitpierre. Ce dernier, qui avait déjà accompagné l'ambassade de Lord Macartney, y joue un rôle important car il doit veiller au bon fonctionnement des pendules qui seront offertes à l'empereur. De plus, trois mandarins sont chargés d'accompagner l'ambassade.

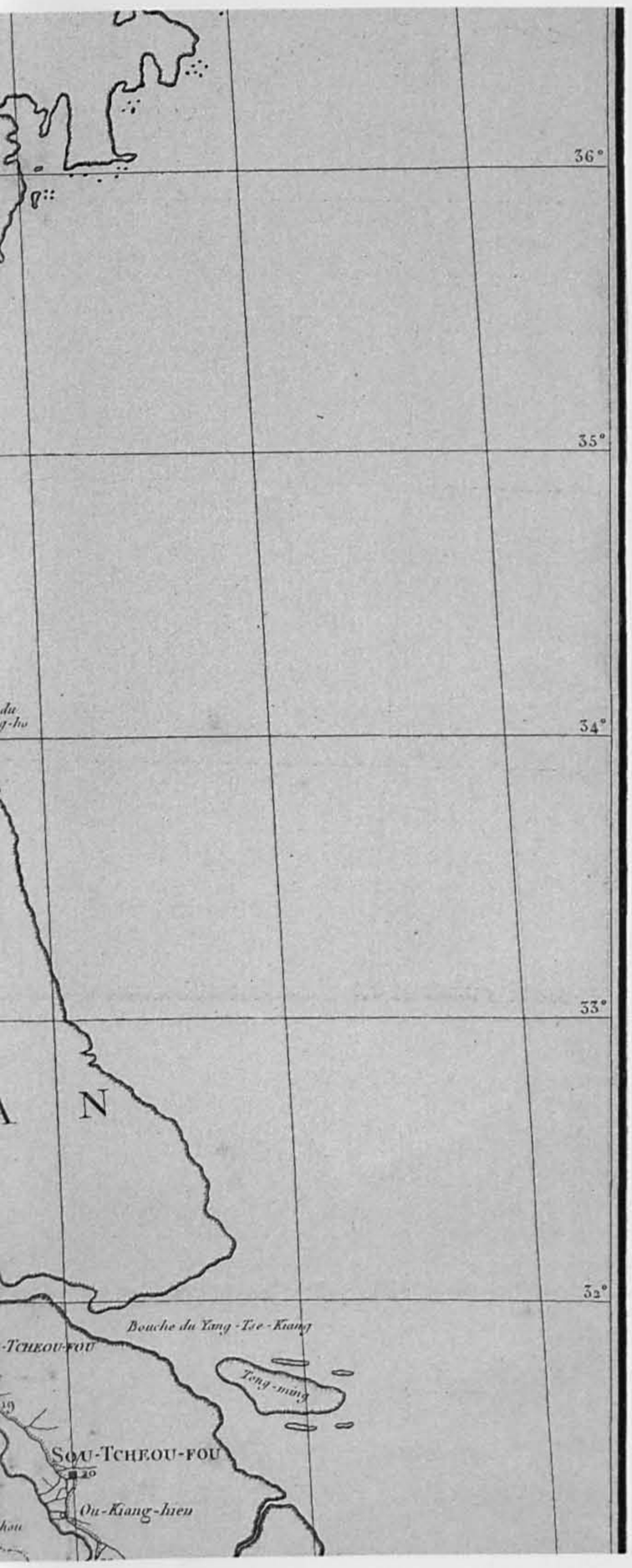
Le départ a lieu le 22 novembre 1794. La première partie du voyage se fait par la voie fluviale et correspond au trajet effectué cent quarante ans auparavant par l'ambassade des Provinces-Unies, dirigée par Pierre de Goyer et Jacob de Keyser. L'expédition remonte le Pei Chiang (Beijiang) jusqu'à Nan-hiong (Nanxiong). Elle poursuit ensuite son chemin par terre pour franchir le col du Mui-Ling (Meiling). Arrivée à Han-ngan (Hanan), la navigation reprend sur le fleuve Gan (Ganjiang) jusqu'à Nan-tchang (Nanchang), capitale de la province du Kiang Si (Jiangxi). Depuis cette dernière ville, l'ambassade gagne Pékin (Beijing) par la voie terrestre. Elle parvient au but le 9 janvier 1795 après quarante-neuf jours de voyage, alors qu'il avait fallu quatre mois à l'ambassade de Goyer et Keyser pour rejoindre Pékin (Beijing), essentiellement par la voie fluviale, il est vrai. Dans sa relation, Guignes détaille l'itinéraire suivi et la distance journalière parcourue avec une précision d'arpenteur. Il note les distances en ly (li), une mesure chinoise équivalant à 295 toises, soit quelque 575 mètres. Selon ses

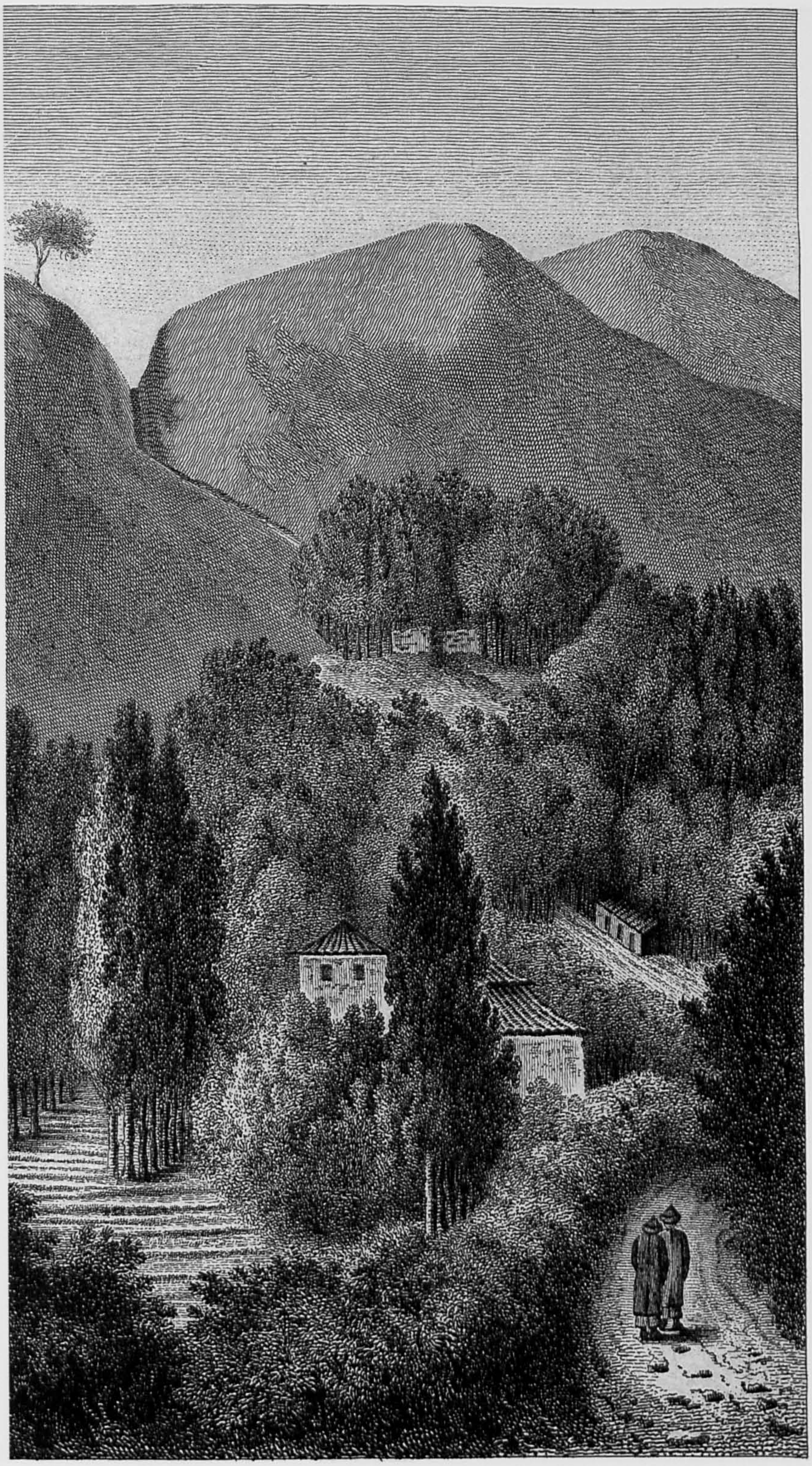


« Carte d'une partie de la Chine… », partie centrale, dessiné par C.-L.-J. de Guignes, gravé par Dhoudan, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France…* Le Kiangnan (Jiangnan) et le Chantong (Shandong), deux régions traversées par l'ambassade d'Isaac Titsingh pour se rendre à Pékin. La route suivie est indiquée par des traits pointillés. Le trajet à l'aller se situe à l'ouest de la carte.

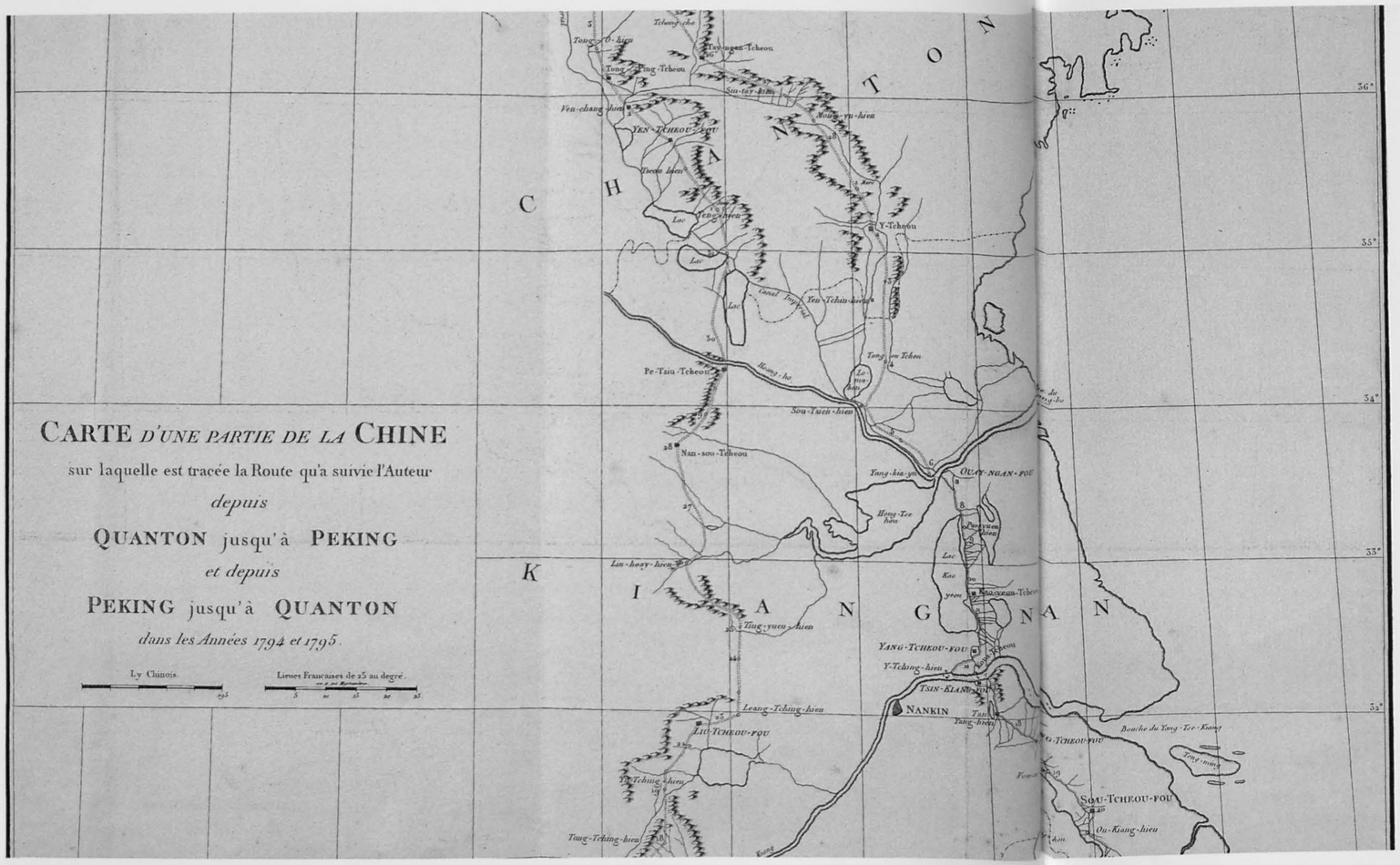
calculs, la route de Canton à Pékin aurait représenté 5416 ly, soit quelque 3114 kilomètres; le trajet sur les fleuves 2219 ly (1276 km); par la voie terrestre, 3197 ly (1838 km). L'expédition se déplace à un rythme effréné, à raison de 60 km par jour, qu'elle voyage en bateau ou par des moyens terrestres. Les embarcations couvrent ainsi les 1055 ly ou 606 km séparant Canton de Nan-hion (Nanxiong) en dix jours; les 3077 ly ou 1770 km reliant par la route Nan-tchang (Nanchang) à Pékin (Beijing) sont parcourus en 31 jours[13].

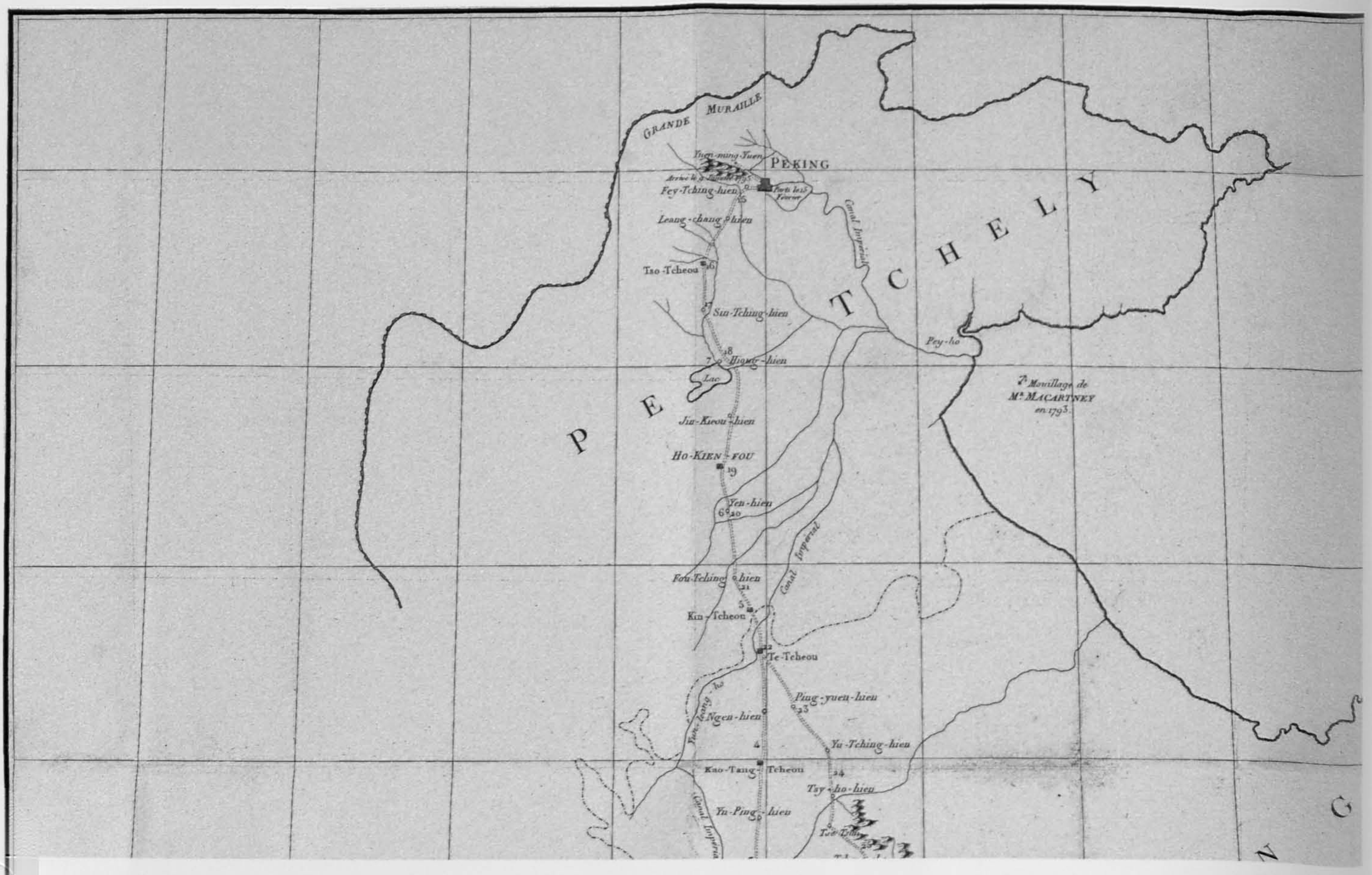
L'ambassade séjourne à Pékin du 9 janvier 1794 au 15 février 1795. Elle loge dans la ville tartare tout près du palais. Contrairement à Lord Macartney, les Occidentaux acceptent de se conformer à l'étiquette





«Vue de la Montagne Mey-lin», dessiné par C.-L.-J. de Guignes le 3 mai 1794, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France*..., Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 27, taille-douce.


CARTE D'UNE PARTIE DE LA CHINE
sur laquelle est tracée la Route qu'a suivie l'Auteur
depuis
QUANTON jusqu'à PEKING
et depuis
PEKING jusqu'à QUANTON
dans les Années 1794 et 1795.
Ly Chinois.
Lieues Françaises de 25 au degré.
CHANTON
KIANGNAN
NANKIN
YANG-TCHEOU-FOU
TSIN-KIANG-FOU
LIU-TCHEOU-FOU
SOU-TCHEOU-FOU
QUAN-NGAN-FOU
Pe-Tsiu-Tcheou
Nan-sou-Tcheou
Sou-Tsien-hien
Lin-hoay-hien
Tsing-cha
Tsing-Tcheou
Ven-chang-hien
YEN-TCHEOU-FOU
Y-Tcheou
Tsing-yuen-hien
Leang-Tchiug-hien
Tsing-Tchiug-hien
Ou-Kiang-hien
Bouche du Yang-Tse-Kiang
Yang-kia-yn
Hoang-Tse hoie
Yen-Tchin-hien
Tsiu-kiang-yn
Tsiu-kiang-hien
Tong-yu Tchen
Tong-hia-yn
Tong-Tchiug-hien
Tsiu-kiang-hien
Tsiu-kiang-yn
Tsiu-kiang-hien
Tsiu-kiang-yn
Tsiu-kiang-hien
Tsiu-kiang-yn



« Carte d'une partie de la Chine… », partie nord, dessiné par C.-L.-J. de Guignes, gravé par Dhoudan, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France…*, Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, taille-douce.
Détail des deux routes suivies par l'ambassade au Petchely (Hebei), au sud de Beijing, qui signifie « territoire septentrional administré directement par la cour impériale ».

de la cour de l'empereur et consentent à exécuter le *kowtow* consistant en trois agenouillements et neuf inclinaisons de la tête.

Malgré cette soumission, l'ambassade n'obtient rien de plus que celle de Lord Macartney.

Elle se borne à un échange de présents; tandis que les Européens offrent des objets de prix (horloges, montres, miroirs, etc.), l'empereur se contente de cadeaux plus modestes (étoffes, soieries).

> « Une coutume assez généralement établie en Asie, et principalement à la Chine, c'est que la valeur d'un don ne consiste pas dans son prix intrinsèque, mais qu'elle augmente en raison de la puissance ou du rang de la personne qui le fait. Une simple bourse de soie avec cinq ou six sous en argent, reçue des mains de l'empereur, est regardée par les Chinois comme une chose infiniment précieuse, et, par la raison inverse, des présens offerts au souverain décroissent de valeur (...). »[14]

Il faut préciser ici que les Néerlandais s'étaient engagés à ne rien demander à l'empereur. Il avait été convenu à Canton qu'il ne s'agissait que d'une visite de courtoisie, « que nous réduirions toute notre Ambassade à des félicitations »[15].

L'ambassade est reçue avec une indifférence et une arrogance qui révoltent le Français : « Je ne suis pas étonné que les Chinois, qui se croient en tout supérieurs aux autres hommes, traitent de cette manière des Européens ; mais je conçois difficilement que ceux-ci s'exposent volontairement et sans motifs à éprouver un pareil traitement. Je doute que désormais une nation d'Europe soit tentée d'envoyer des ambassadeurs à Peking ; car il faut de grands intérêts pour consentir à ce que j'ai vu faire ; et vouloir s'y refuser, c'est avoir inutilement entrepris le voyage. »[16]

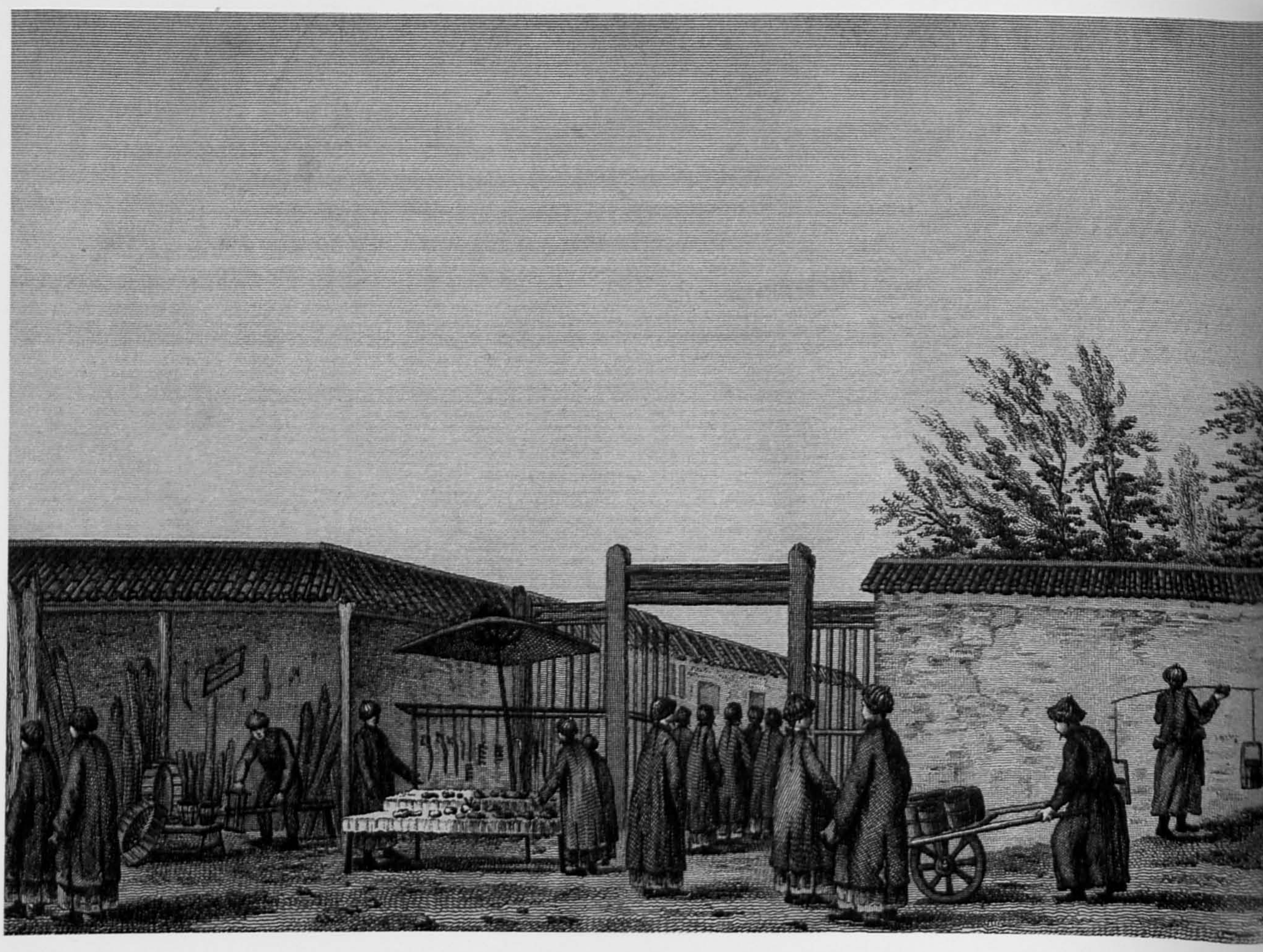
De son côté, Van Braam Houckgeest ne semble éprouver aucune honte à s'abaisser devant l'empereur. Il est même flatté par les marques de considération qu'il en reçoit. Comme Guignes, il relève cependant l'orgueil du monarque et de sa cour, imbus de leur supériorité sur les

« Porte de la Ville Tartare à Péking », dessiné par C.-L.-J. de Guignes le 30 janvier 1795, détail, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France*..., Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 4, taille-douce.

autres nations : « L'Empereur et tous ceux que l'opinion place immédiatement après lui, croyent tenir le premier rang parmi tous les êtres de cet immense Univers, et qu'ils sont à la tête de la première nation jetée dans l'espace. » [17]

Cloîtrés dans leur logement, étroitement surveillés par les mandarins, les membres de l'ambassade n'ont aucune liberté de mouvement. Guignes ne peut rendre visite aux missionnaires comme il l'aurait souhaité. Son unique contact, furtif, s'établit avec le père Nicolas Joseph Raux, astronome et géographe, supérieur de la Mission lazariste de Pékin. L'ambassade a cependant l'occasion de visiter quelques temples et palais de Pékin, dont le célèbre palais d'été où elle assiste à des spectacles.

Pour le retour, les Chinois privilégient la voie fluviale. L'ambassade quitte Pékin (Beijing) le 15 février 1795 et voyage jusqu'à Tsin-kiang

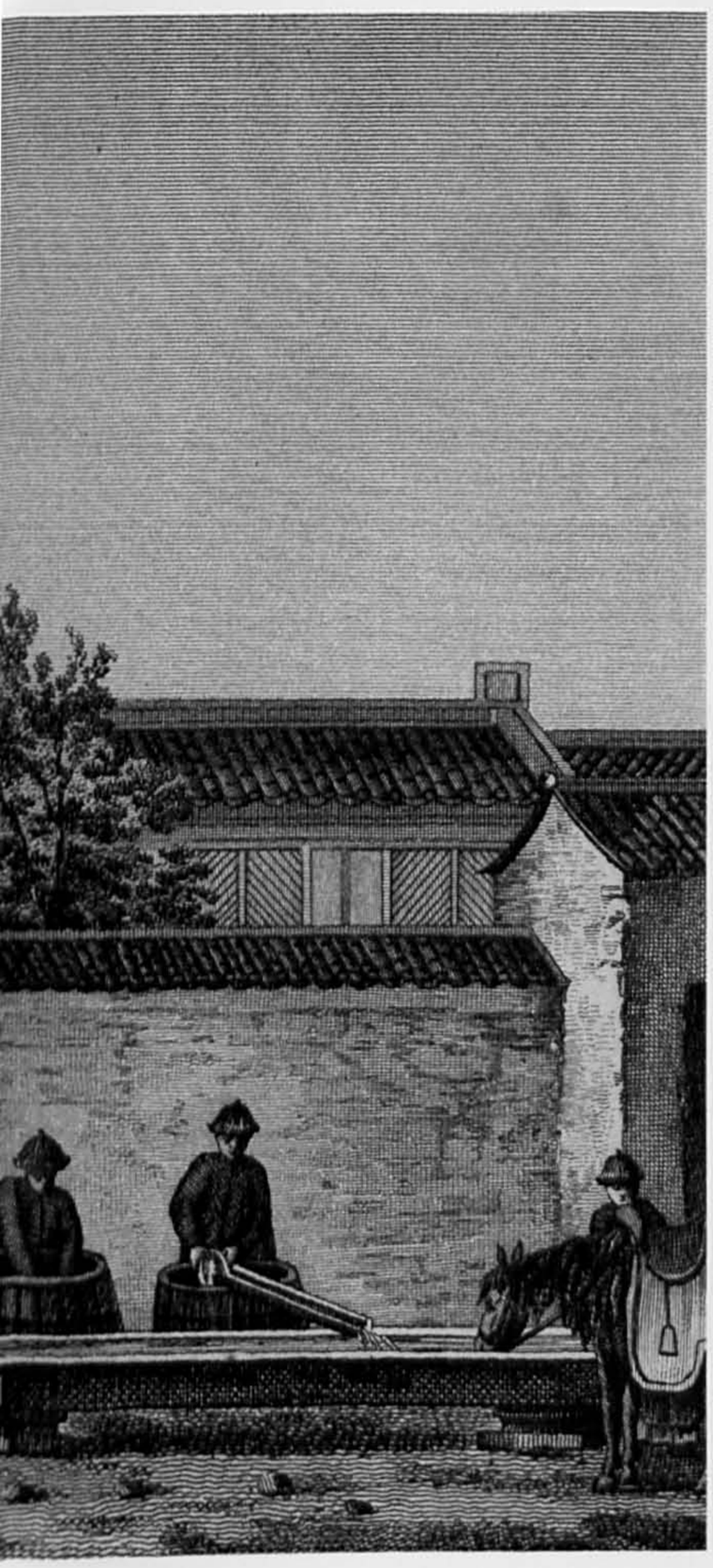


« Intérieur de Péking », dessiné par C.-L.-J. de Guignes le 6 février 1795, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France*..., Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 11, taille-douce.

(Qingjiang) par route. De là, elle s'embarque sur le canal impérial (Yun-ho, Yunhe) et, depuis Hang-tcheou (Hangzhou), navigue sur le Tsien-tang (Qiantang). Dès l'entrée dans la province de Tchang-chan (Changshan), la navigation se poursuit sur le Chang-chouy (Xiushui). De Nan-tchang (Nanchang) à Canton, l'ambassade suit le même trajet qu'au voyage aller et arrive à Canton le 9 mai 1795.

Conditions du voyage

Le déplacement des voyageurs est minutieusement réglé par le gouvernement chinois: l'itinéraire, les étapes sont fixés à l'avance, de même que la durée du séjour à Pékin qui ne doit pas dépasser quarante jours. Les gouverneurs des villages, choisis comme étape, sont informés par les autorités et doivent procurer le gîte et les vivres.



En règle générale, les mandarins, les ambassadeurs et leur suite sont logés dans des hôtelleries entretenues par l'Etat, appelées Kong-Kouan, «dans les villages où il n'y a pas de Kong-Kouan, les mandarins en établissent un sur-le-champ, en suspendant à la porte de la première maison qu'ils choisissent, quelques banderoles rouges»[18]. Le confort de ces auberges laisse parfois à désirer, comme à Tseou-hien: «Réunis tous autour d'un mince et fort mauvais soupé, nous ne tardâmes pas à nous coucher, non dans un bon lit, mais sur une grande estrade de bois, sans matelas ni coussins, et n'ayant pour couvertures que quelques manteaux pour nous garantir d'un vent du nord très froid, qui pénétroit à travers les portes de notre vaste chambre à coucher.»[19]

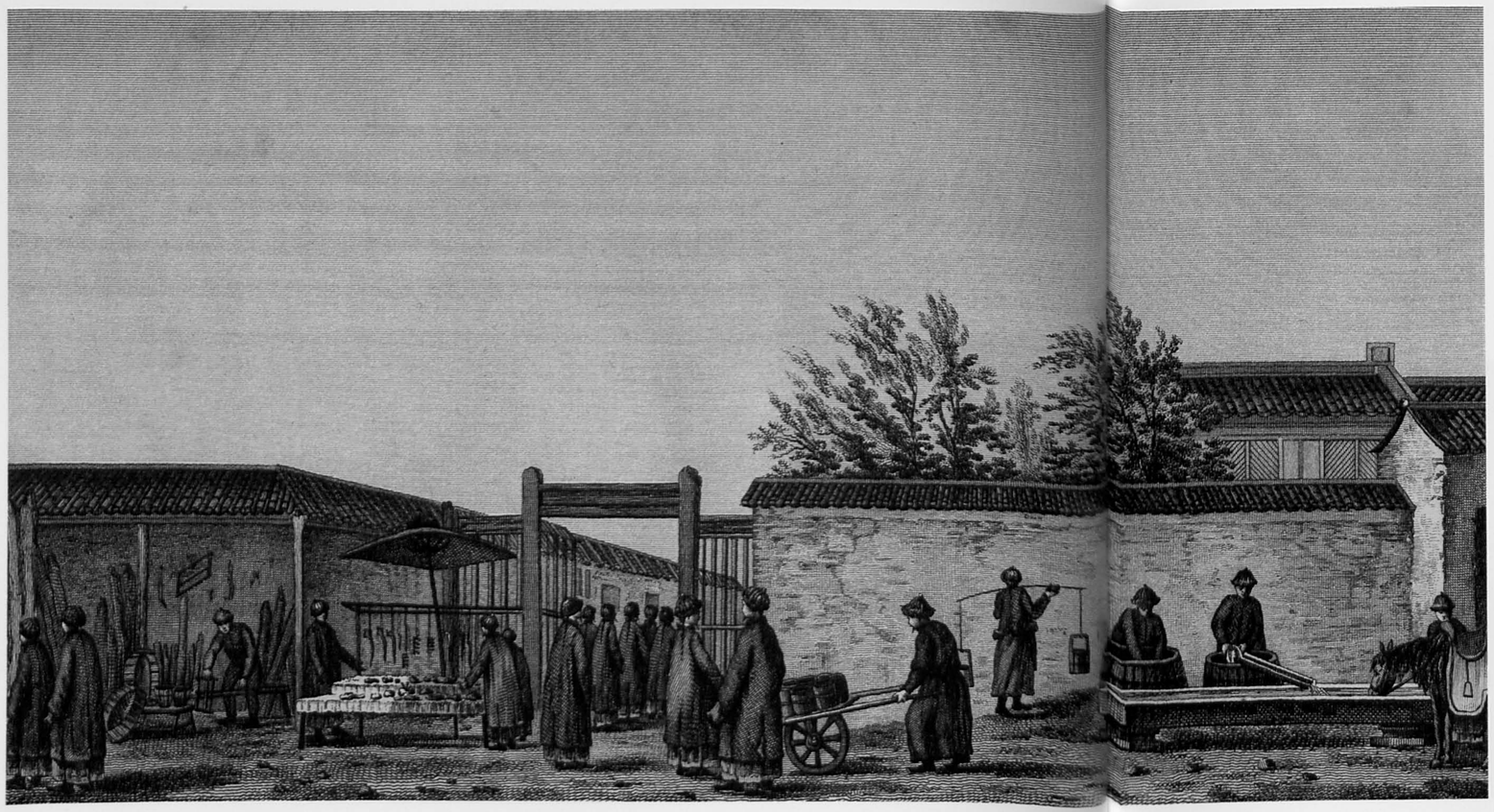
Les trajets en bateau sont assez pratiques et confortables. Ainsi, les embarcations sur le canal impérial sont «grandes et commodes; une petite pièce, une grande salle et deux cabinets, composent l'appartement principal. La cuisine et le logement du patron sont à l'arrière; un petit passage entretient la communication. Les chambres sont garnies de fenêtres, et il règne en dehors, de chaque côté du bateau, une saillie en bois, d'un bon pied de large, sur laquelle les matelots passent du devant à l'arrière sans entrer dans l'intérieur; il y a en dessus un emplacement couvert qui sert à loger les mariniers et à placer des effets. Le grand mât est composé de deux pièces qui s'appuient sur le bateau, et se réunissent en pointe par le haut: on l'abat et on le relève avec deux autres pièces de bois disposées de la même manière, mais moins élevées, et qui servent de leviers. Lorsque le grand mât est couché en arrière sur le pont, c'est au petit qui alors reste debout, qu'on attache la corde pour tirer le bateau.»[20]

autres nations: «L'Empereur et tous ceux que l'opinion place immédiatement après lui, croyent tenir le premier rang parmi tous les êtres de cet immense Univers, et qu'ils sont à la tête de la première nation jetée dans l'espace.»[17]

Cloîtrés dans leur logement, étroitement surveillés par les mandarins, les membres de l'ambassade n'ont aucune liberté de mouvement. Guignes ne peut rendre visite aux missionnaires comme il l'aurait souhaité. Son unique contact, furtif, s'établit avec le père Nicolas Joseph Raux, astronome et géographe, supérieur de la Mission lazariste de Pékin. L'ambassade a cependant l'occasion de visiter quelques temples et palais de Pékin, dont le célèbre palais d'été où elle assiste à des spectacles.

Pour le retour, les Chinois privilégient la voie fluviale. L'ambassade quitte Pékin (Beijing) le 15 février 1795 et voyage jusqu'à Tsin-kiang

«Intérieur de Péking», dessiné par C.-L.-J. de Guignes le 6 février 1795, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France*..., Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 11, taille-douce.



(Qingjiang) par route. De là, elle s'embarque sur le canal impérial (Yun-ho, Yunhe) et, depuis Hang-tcheou (Hangzhou), navigue sur le Tsien-tang (Qiantang). Dès l'entrée dans la province de Tchang-chan (Changshan), la navigation se poursuit sur le Chang-chouy (Xiushui). De Nan-tchang (Nanchang) à Canton, l'ambassade suit le même trajet qu'au voyage aller et arrive à Canton le 9 mai 1795.

Conditions du voyage

Le déplacement des voyageurs est minutieusement réglé par le gouvernement chinois: l'itinéraire, les étapes sont fixés à l'avance, de même que la durée du séjour à Pékin qui ne doit pas dépasser quarante jours. Les gouverneurs des villages, choisis comme étape, sont informés par les autorités et doivent procurer le gîte et les vivres.

En règle générale, les mandarins, les ambassadeurs et leur suite sont logés dans des hôtelleries entretenues par l'Etat, appelées Kong-Kouan, «dans les villages où il n'y a pas de Kong-Kouan, les mandarins en établissent un sur-le-champ, en suspendant à la porte de la première maison qu'ils choisissent, quelques banderoles rouges»[18]. Le confort de ces auberges laisse parfois à désirer, comme à Tseou-hien: «Réunis tous autour d'un mince et fort mauvais soupé, nous ne tardâmes pas à nous coucher, non dans un bon lit, mais sur une grande estrade de bois, sans matelas ni coussins, et n'ayant pour couvertures que quelques manteaux pour nous garantir d'un vent du nord très froid, qui pénétroit à travers les portes de notre vaste chambre à coucher.»[19]

Les trajets en bateau sont assez pratiques et confortables. Ainsi, les embarcations sur le canal impérial sont «grandes et commodes; une petite pièce, une grande salle et deux cabinets, composent l'appartement principal. La cuisine et le logement du patron sont à l'arrière; un petit passage entretient la communication. Les chambres sont garnies de fenêtres, et il règne en dehors, de chaque côté du bateau, une saillie en bois, d'un bon pied de large, sur laquelle les matelots passent du devant à l'arrière sans entrer dans l'intérieur; il y a en dessus un emplacement couvert qui sert à loger les mariniers et à placer des effets. Le grand mât est composé de deux pièces qui s'appuient sur le bateau, et se réunissent en pointe par le haut: on l'abat et on le relève avec deux autres pièces de bois disposées de la même manière, mais moins élevées, et qui servent de leviers. Lorsque le grand mât est couché en arrière sur le pont, c'est au petit qui alors reste debout, qu'on attache la corde pour tirer le bateau.»[20]

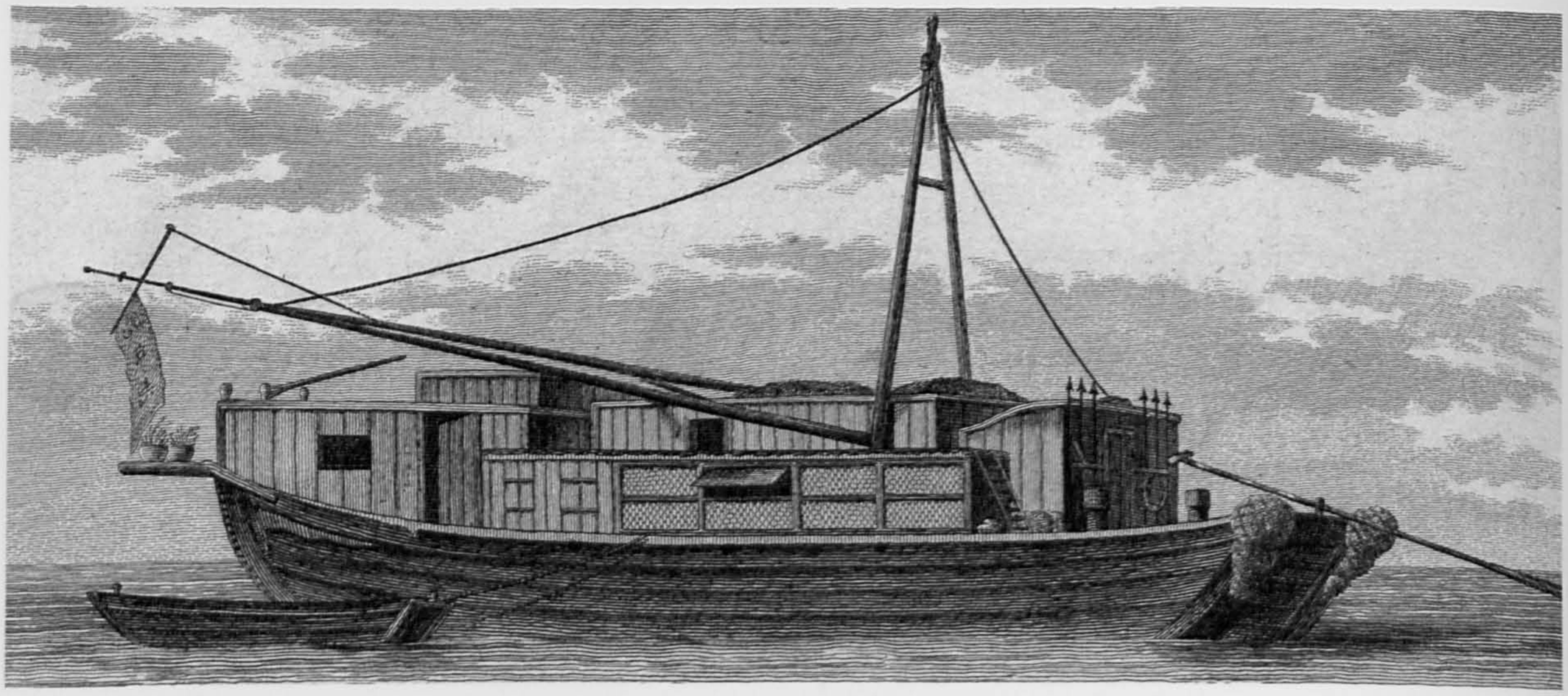
Si le déplacement en bateau est relativement aisé, il n'en est pas de même sur les routes où l'on voyage tour à tour à cheval, en charrette, en palanquin, voire tout simplement à pied.

Les charrettes sont fort mal construites: «Elles sont étroites, fort pesantes, et supportées par des roues petites et sans rais; en un mot, on ne peut rien voir de plus mal fait. Le poids est placé au-dessus des roues, et partie en dehors; de sorte que le moindre choc ou la plus petite pierre peut renverser la voiture (...).»[21] Guignes se plaint à plusieurs reprises de l'inconfort de ces voitures tristes et incommodes: «Nous y étions fort mal à notre aise, et sur-tout bien ballottés; les cahots nous jetaient souvent l'un contre l'autre, et nous avions beaucoup de peine à éviter les contre-coups, malgré nos capotes; la charrette étant courte, nos pieds étoient en dehors; à cet inconvénient désagréable il fallut ajouter celui d'être couverts d'une poussière fine, qui se tamisoit à travers les nattes qui couvroient la voiture, et qui se mêloit avec celle qui entroit par devant; car n'ayant point de jour sur les côtés, nous tenions ouverte la partie antérieure pour pouvoir examiner la campagne. Tels sont les carrosses et les diligences de la Chine; cependant les mandarins et leurs femmes s'en servent pour voyager (...).»[22]

Il n'apprécie pas davantage les palanquins chinois, du moins ceux qui sont mis à la disposition des membres de l'ambassade: nos palanquins «étoient à jour, et seulement garnis par devant de méchantes toiles, que la populace, pour mieux nous contempler, arracha bientôt, en nous laissant exposés au vent du nord»[23]. Titsing et Van Braam étaient mieux lotis car ils avaient apporté des palanquins confortables de Canton.

«Manière de voyager», dessiné par C.-L.-J. de Guignes le 17 avril 1795, détail, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France...*, Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 18, taille-douce. ▷

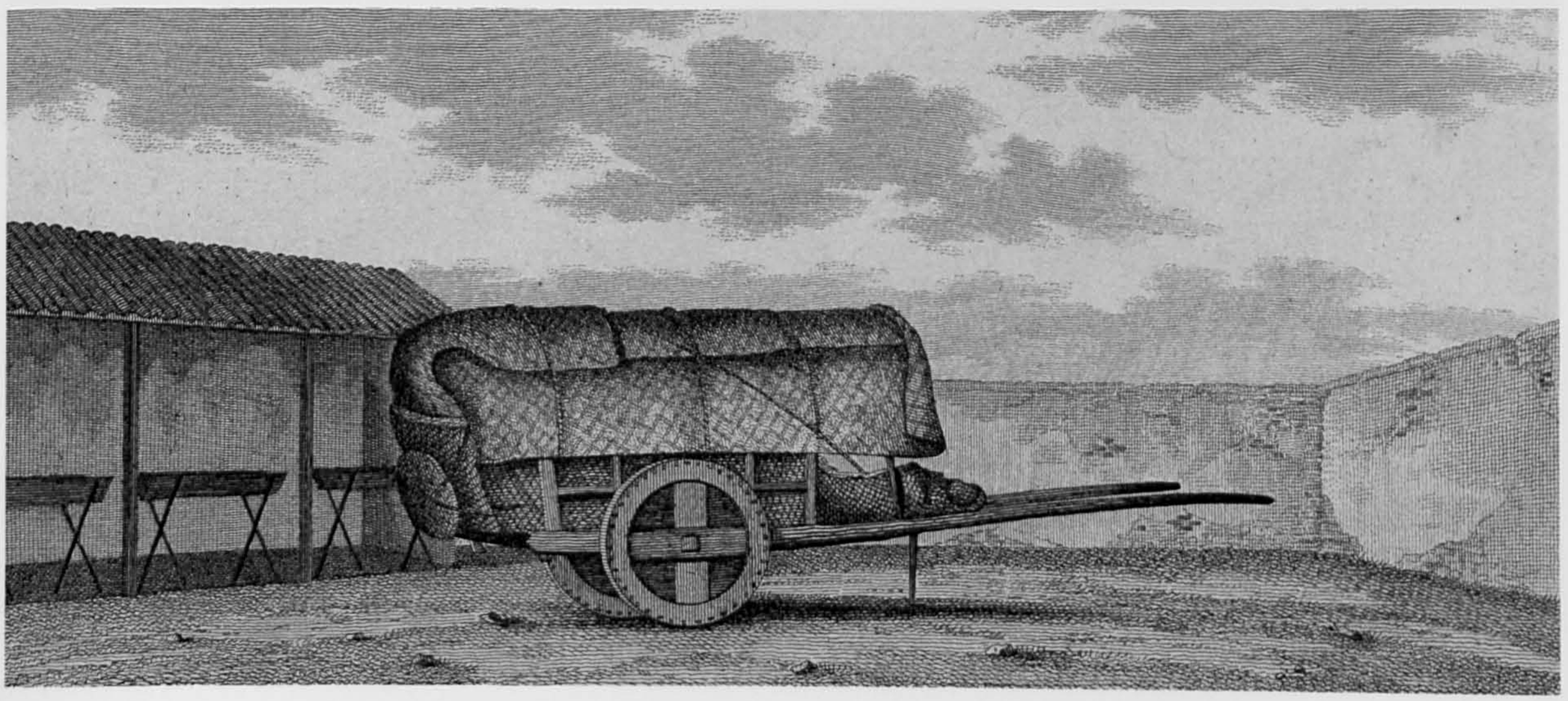
«Bateau du Kiangnan», dessiné par C.-L.-J. de Guignes le 8 mars 1795, détail, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France...*, Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 46, taille-douce.

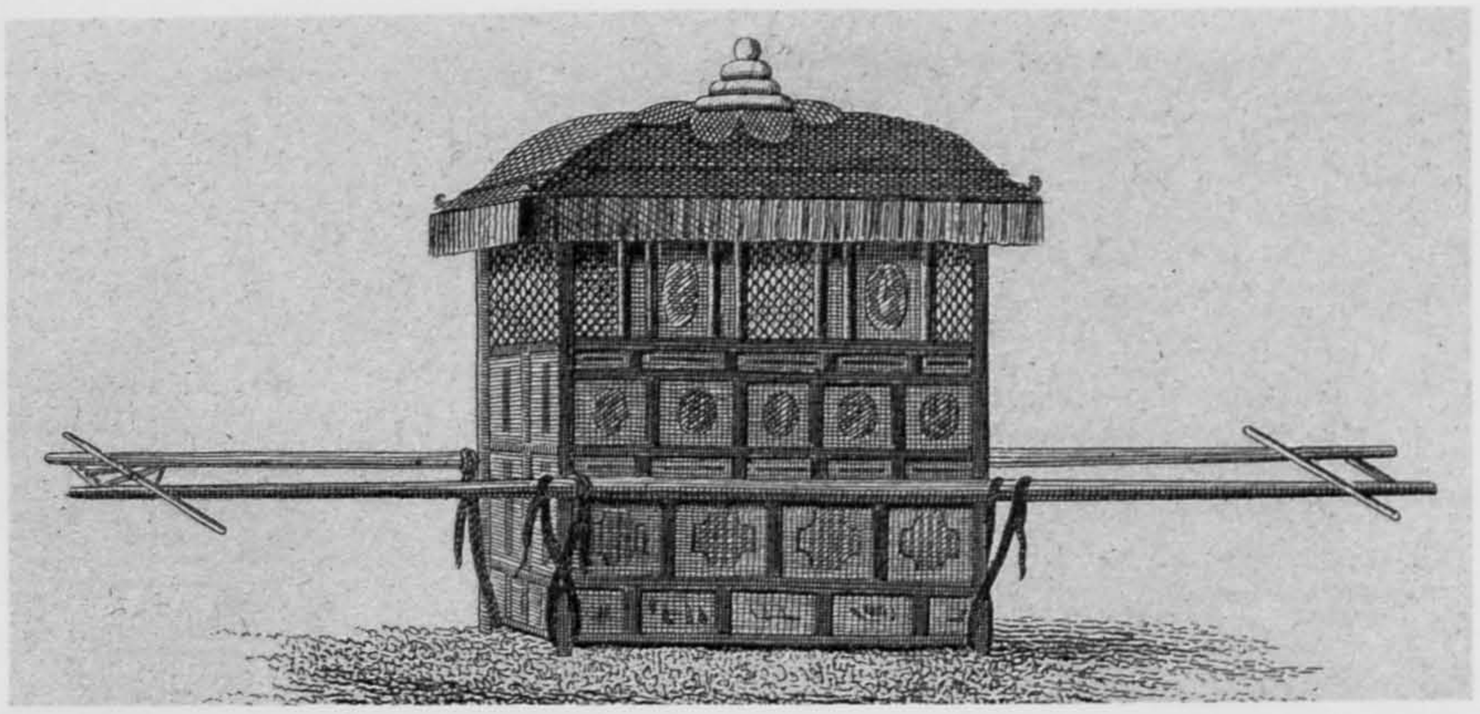


« Charrette », dessiné par C.-L.-J. de Guignes le 30 décembre 1794, détail, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France…*, Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 37, taille-douce.

Le regard du voyageur sur le pays et la société chinoise

En prenant la plume pour raconter ses voyages et son séjour en Chine, Guignes veut montrer que « ce vaste pays, si vanté par certains auteurs, si prodigieusement peuplé selon eux, ne surpasse pas les autres contrées par la bonté de son gouvernement ou par sa population. Je montre les Chinois tels que je les ai trouvés ; je ne cherche pas à les déprécier, mais je suis loin de penser qu'ils soient un peuple de sages, un peuple mûr et raisonnable, qui n'a besoin que du frein des lois pour être juste.





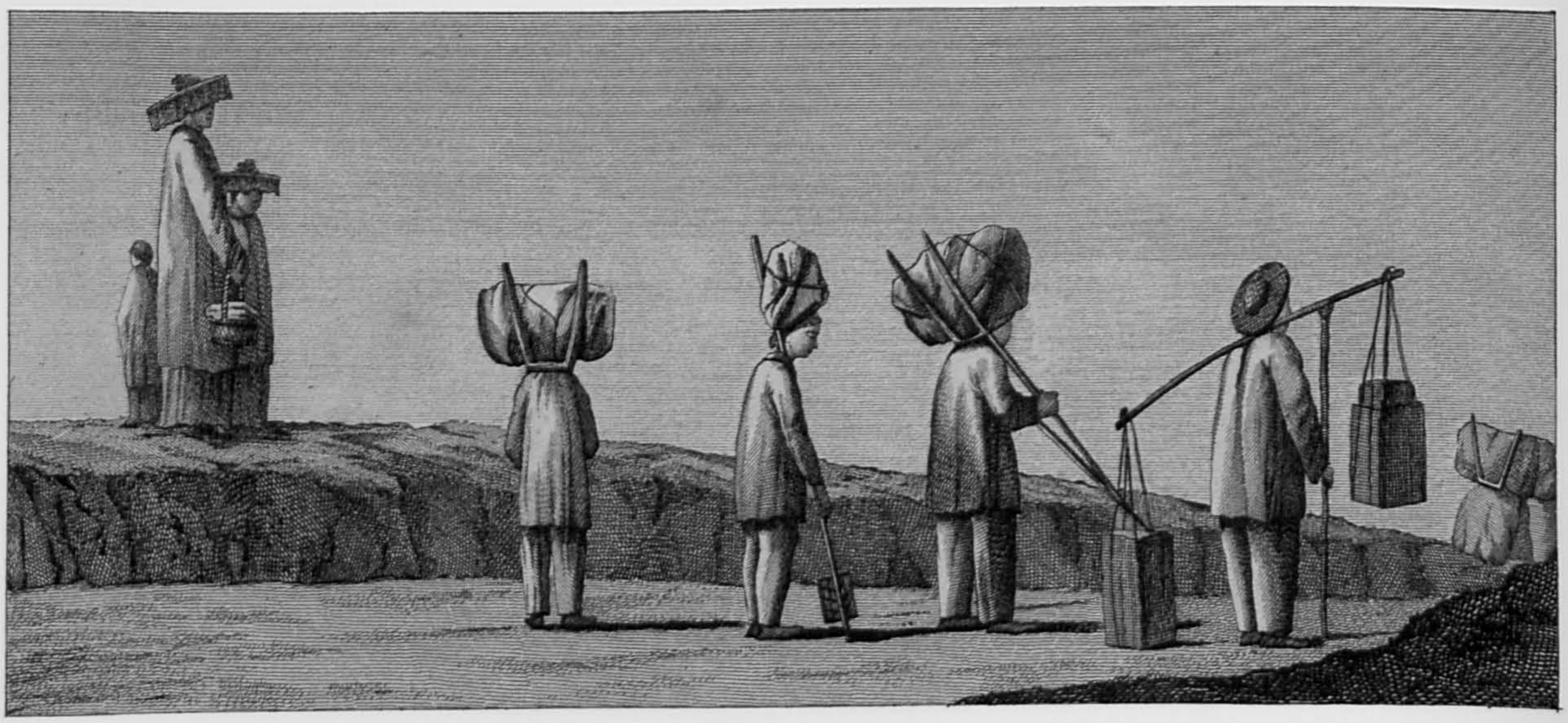
Palanquin, dessiné par C.-L.-J. de Guignes le 2 février 1795, détail, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis- Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France…*, Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 42, taille-douce.

Les uns, admirateurs des Chinois, les ont peints avec des couleurs brillantes et leur ont donné une haute antiquité; les autres détracteurs de ces mêmes peuples, les ont représentés sous un jour trop défavorable. Impartial entre ces différentes opinions, je rapporte simplement les faits, et je me garde de prononcer.»[24]

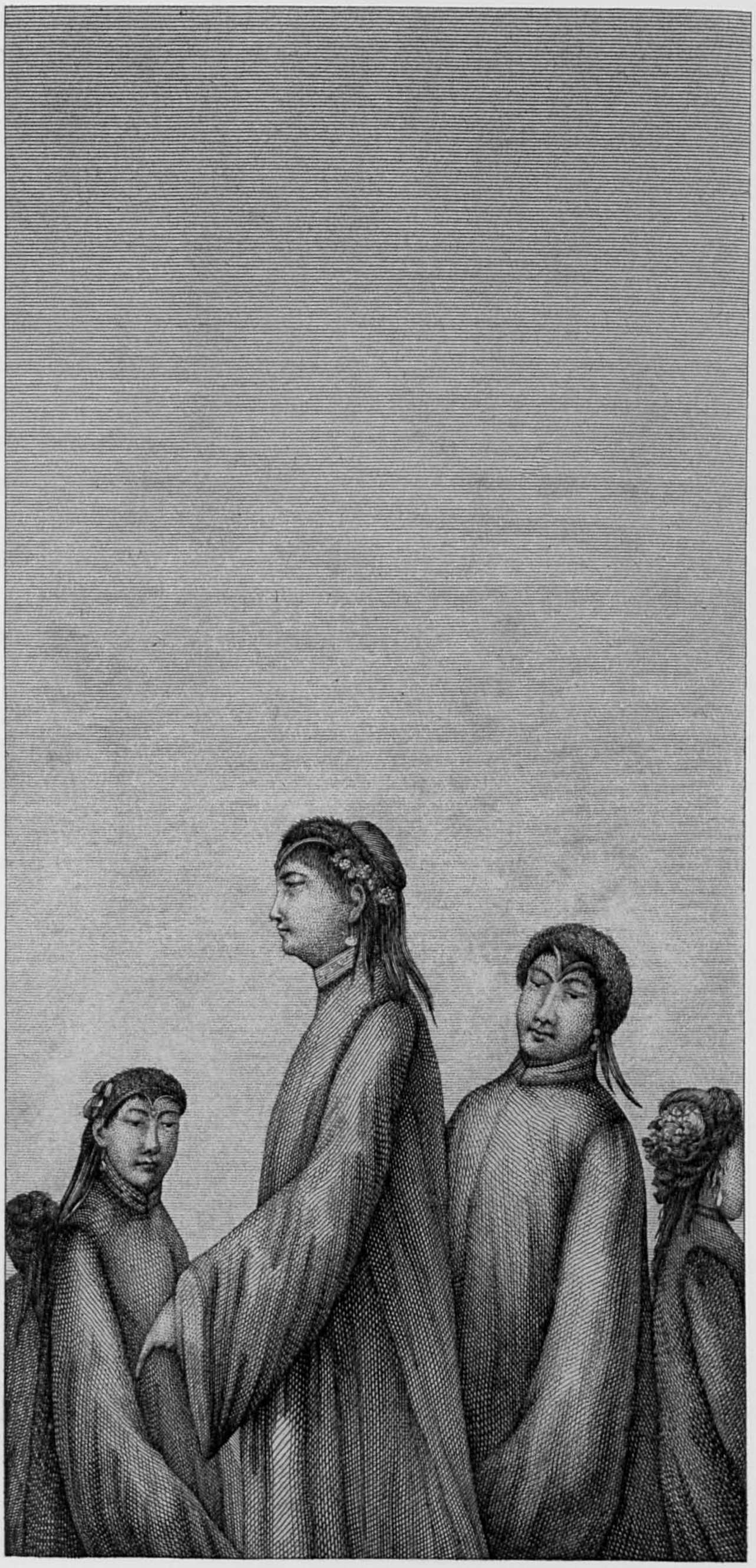
Dans son journal de voyage, Guignes met en effet l'accent sur les faits qu'il décrit avec une précision scientifique confinant à la froideur, ce qui donne à son discours un tour un peu sec et ennuyeux. En revanche, son regard est loin d'être neutre et impartial: il voit le pays avec ses yeux d'Européen qui ne peut faire abstraction de son bagage culturel judéo-chrétien.

Ses goûts, ses repères, ses modèles sont profondément européens et français. Ses réflexions sur les femmes chinoises sont révélatrices à

«Porteurs. Costume des femmes du Kiangsy», dessiné par C.-L.-J. de Guignes le 2 décembre 1794, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France…*, Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 31, taille-douce.



« Palanquin chinois », dessiné par C.-L.-J. de Guignes le 26 novembre 1794, détail, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France…*, Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 29, taille-douce.

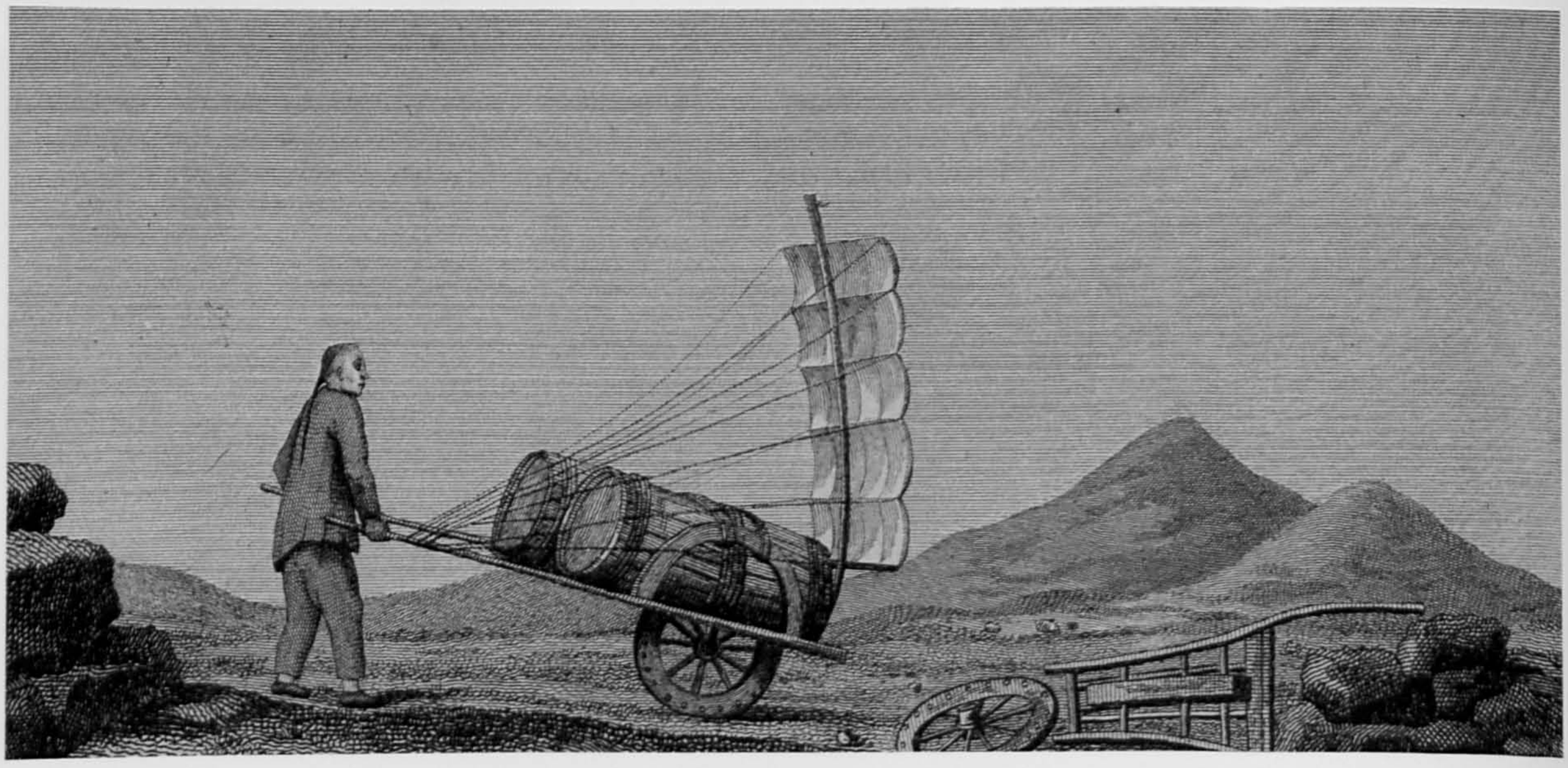


« Costume des femmes du Kiangnan », dessiné par C.-L.-J. de Guignes le 18 mars 1795, gravé par C.J.B. Chatelain, sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France…*, Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 49, taille-douce.

cet égard: «Je représente les Chinois tels qu'ils sont, sans accuser les femmes de laideur, parce qu'elles n'ont point les grâces et les traits des Européennes. Cependant, loin d'adopter le goût Chinois, je ne regarde pas comme une beauté des yeux allongés, à demi-fermés, et des pieds extrêmement petits.»[25]

Parmi les voyageurs occidentaux qui ont dépeint les Chinois à l'époque des Tartares, Guignes se situe plutôt parmi les «détracteurs». S'il les juge actifs et laborieux ayant de l'aptitude pour les arts et le commerce, il leur dénie du génie dans les sciences, leur attribuant surtout de nombreux défauts: «Les Chinois sont intéressés et enclins à tromper; j'ai vu des paysans faire avaler du sable à des poules pour qu'elles pesassent davantage (...). Humbles dans leurs discours, minutieux dans leurs écrits, polis sans sincérité, ils masquent sous un dehors froid un caractère vindicatif; ils ne s'aiment pas même entre eux et cherchent à se nuire. Cruels lorsqu'ils sont les plus forts, et lâches dans le danger, ils sont attachés à la vie (...) ce n'est pas que dans un aussi vaste empire, il ne se trouve des gens doux, honnêtes et désintéressés, mais il y en a moins qu'ailleurs (...).»[26]

Forcé de suivre les itinéraires classiques tracés par les Chinois pour les visiteurs occidentaux, Guignes signale immanquablement les mêmes curiosités que ses nombreux prédécesseurs. Une grande partie de ses observations recoupent ainsi celles des chroniqueurs de l'ambassade de Marcartney et n'ont pas l'attrait de la nouveauté. La manière dont il décrit et apprécie les techniques développées par les Chinois

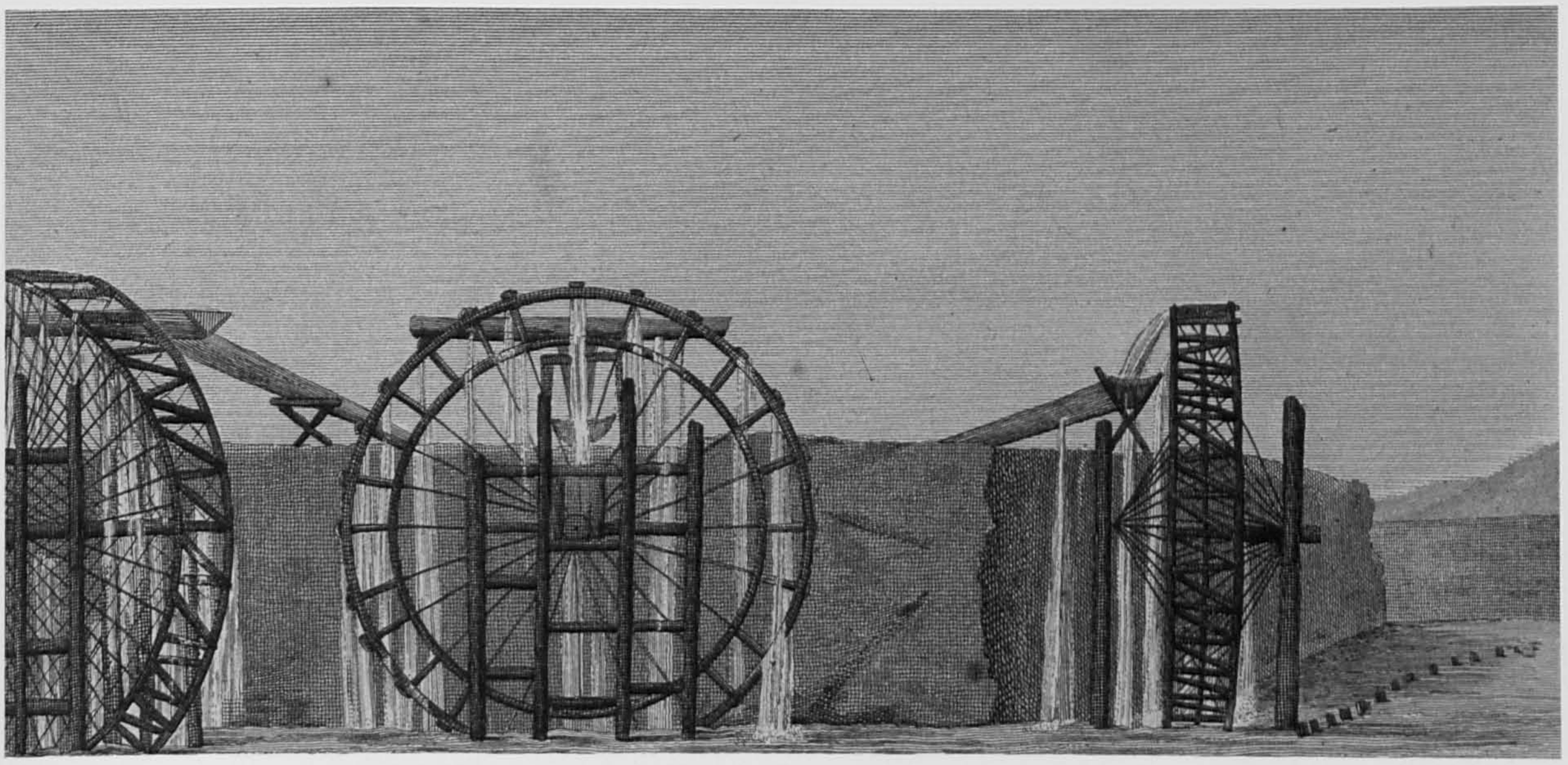


«Brouette à voile», dessiné par C.-L.-J. de Guignes le 31 décembre 1794, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France...*, Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 38, taille-douce.

est cependant très personnelle. Elle révèle un esprit scientifique qui ne peut s'empêcher d'analyser le fonctionnement d'une invention et de s'interroger sur son efficacité. Il est vrai que l'auteur tient sans doute à mériter son titre de correspondant de l'Académie des sciences. Les objets qui retiennent surtout son attention sont les brouettes à voiles et les roues pour élever l'eau et arroser les champs.

Brouettes à voile

«Après le village de Han-tchang-tcha, nous rencontrâmes des brouettes à voile; cette voile est dressée sur un bambou placé en avant de la machine, et de petites cordes attachées sur les bords à un pied de distance, servent au conducteur à l'orienter. Lorsque l'on considère le peu de proportion qui existe entre la charge et la voilure, on en conclut que la voile, enflée par un vent arrière, ne peut pousser efficacement la brouette, et encore moins si le vent vient à varier. En premier lieu, le vent restant toujours de l'arrière, agit peu s'il est modéré; et s'il fraîchit, alors la voile et le mât n'étant pas proportionnés au poids et à la résistance, tout se casse ou le conducteur est obligé de carguer sa voile. Dans le dernier cas, le vent faisant incliner la machine, et par conséquent la pesanteur du poids n'agissant plus perpendiculairement sur la roue, il faut une grande force de la part du conducteur pour tenir la brouette en équilibre. Tout cet échafaudage est d'une très petite utilité, ou pour mieux dire, tout à fait inutile.»[27]



«Roues pour élever les eaux», dessiné par C.-L.-J. de Guignes le 4 décembre 1794, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France…*, Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 33, taille-douce.

Roues pour élever les eaux

« (...) nous passâmes devant une roue entièrement construite de bambous, et destinée à élever les eaux de la rivière et à les répandre dans les terres: ces roues peuvent avoir vingt et vingt-quatre pieds de diamètre; quelques-unes sont plus grandes, mais cela est rare. Cette machine est très-ingénieuse et fort légère; toutes les parties sont en bambou, ainsi que les cordes qui servent à lier ensemble les différentes pièces; elle est d'autant plus commode, qu'elle n'exige que peu de soins, et qu'elle élève l'eau à une hauteur assez considérable. Chaque roue porte à sa circonférence une vingtaine de tubes creux d'environ trois pieds de long, et de près de trois pouces de diamètre; un courant d'eau ordinaire suffit pour faire tourner ces machines; mais les Chinois, pour en augmenter la force, enfoncent des piquets qui s'étendent quelquefois jusqu'au milieu de la rivière. Cette méthode qui porte l'eau sur la roue, est fort incommode pour la navigation des bateaux. »[28]

Guignes précise dans sa relation qu'il a envoyé un dessin d'une de ces machines à l'Académie des sciences.

Le dessinateur

Pour appuyer ses descriptions qui peuvent manquer parfois de clarté, Guignes recourt au crayon. Ses dessins proposent ainsi une lecture parallèle et plus vivante de son voyage.

L'image est ainsi essentielle pour comprendre le spectacle auquel il assiste le 2 février 1795 au palais d'été. Il s'agit de tours de force par des acrobates et des équilibristes. L'artiste les dessine sur le vif avec force détails:

« Immédiatement devant nous, nous avions un mât d'environ trente pieds de haut, d'où partoit, à quelque distance de terre, une corde tendue sur des piquets, et sur le côté un échafaud, des roues tournant perpendiculairement, deux autres mâts, deux tours carrées de bois peint en jaune, et deux espèces de portes auxquelles étoient suspendus des tambours d'artifice (...) huit Chinois habillés à peu près comme des femmes, ayant des vestes courtes et de la soie effilée à la tête, pour imiter les cheveux des jeunes filles, se placèrent entre des bâtons attachés à la circonférence de la grande roue, et tournèrent en restant toujours dans une situation perpendiculaire, tandis que d'autres Chinois, montés pareillement au haut des mâts, tournèrent horizontalement entre les cordes qui y étoient attachées. Les tours de force étant ache-

vés (...) nous vîmes paroître deux hommes vêtus de grandes robes, de vestes et de caleçons rayés, ayant une ceinture, et des bonnets coniques ouverts des deux côtés (...) un de ces hommes tenant dans ses mains un balancier, monta avec beaucoup de précaution sur la corde, et dansa dessus en contrefaisant les mêmes sauts et les mêmes mouvements que son camarade, qui étoit à terre, faisoit d'abord. Il monta ensuite à l'aide d'une corde au haut du mât et se plaça sur une planche carrée qui y étoit fixée, d'où il tira plusieurs fois des flèches sur un bonnet posé à terre (...).»[29]

Dans la préface de son ouvrage, Guignes se présente comme un modeste dessinateur: «Ce n'est pas la production d'un artiste habitué dès l'enfance à copier la nature, c'est le travail d'un amateur qui s'est efforcé, en peignant les objets qu'il a vus, de les faire concevoir plus facilement qu'il ne l'auroit pu faire dans une ennuyeuse description(...).»[30]

Fête donnée devant l'empereur au Palais d'été, dessiné par C.-L.-J. de Guignes le 2 février 1795, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France*..., Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 5, taille-douce.

Roues pour élever les eaux

« (...) nous passâmes devant une roue entièrement construite de bambous, et destinée à élever les eaux de la rivière et à les répandre dans les terres: ces roues peuvent avoir vingt et vingt-quatre pieds de diamètre; quelques-unes sont plus grandes, mais cela est rare. Cette machine est très-ingénieuse et fort légère; toutes les parties sont en bambou, ainsi que les cordes qui servent à lier ensemble les différentes pièces; elle est d'autant plus commode, qu'elle n'exige que peu de soins, et qu'elle élève l'eau à une hauteur assez considérable. Chaque roue porte à sa circonférence une vingtaine de tubes creux d'environ trois pieds de long, et de près de trois pouces de diamètre; un courant d'eau ordinaire suffit pour faire tourner ces machines; mais les Chinois, pour en augmenter la force, enfoncent des piquets qui s'étendent quelquefois jusqu'au milieu de la rivière. Cette méthode qui porte l'eau sur la roue, est fort incommode pour la navigation des bateaux. »[28]

Guignes précise dans sa relation qu'il a envoyé un dessin d'une de ces machines à l'Académie des sciences.

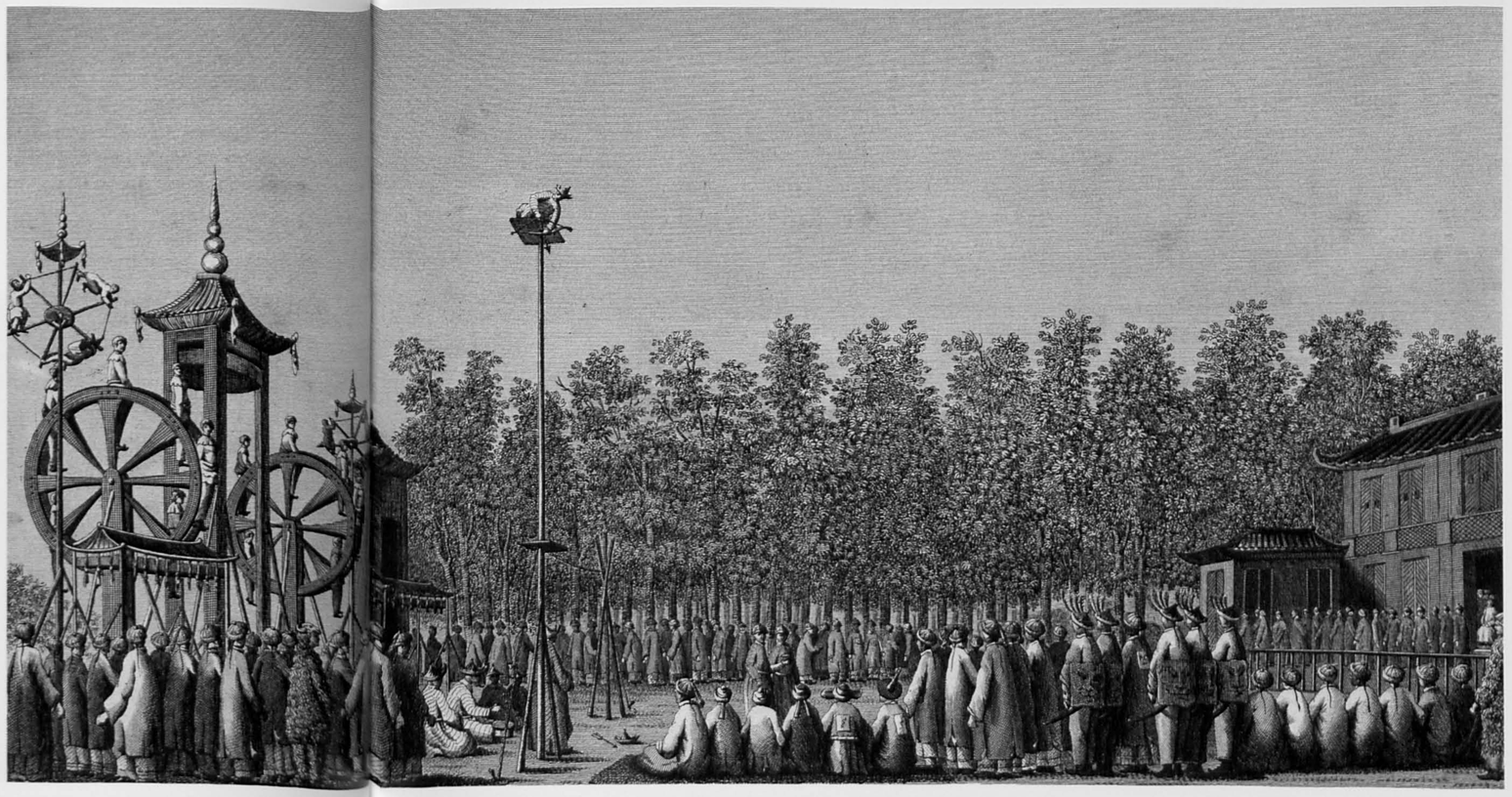
Le dessinateur

Pour appuyer ses descriptions qui peuvent manquer parfois de clarté, Guignes recourt au crayon. Ses dessins proposent ainsi une lecture parallèle et plus vivante de son voyage.

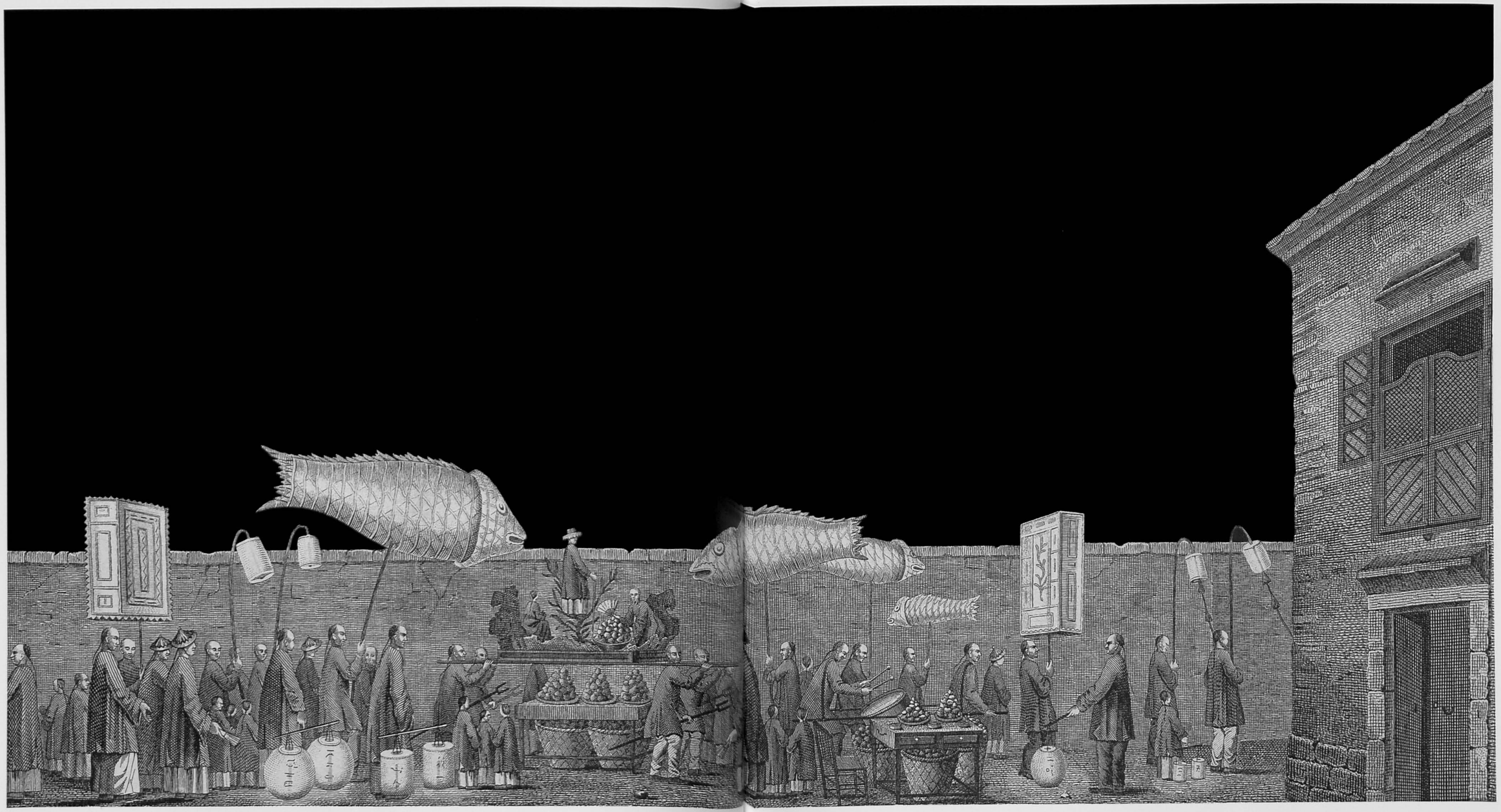
L'image est ainsi essentielle pour comprendre le spectacle auquel il assiste le 2 février 1795 au palais d'été. Il s'agit de tours de force par des acrobates et des équilibristes. L'artiste les dessine sur le vif avec force détails:

« Immédiatement devant nous, nous avions un mât d'environ trente pieds de haut, d'où partoit, à quelque distance de terre, une corde tendue sur des piquets, et sur le côté un échafaud, des roues tournant perpendiculairement, deux autres mâts, deux tours carrées de bois peint en jaune, et deux espèces de portes auxquelles étoient suspendus des tambours d'artifice (...) huit Chinois habillés à peu près comme des femmes, ayant des vestes courtes et de la soie effilée à la tête, pour imiter les cheveux des jeunes filles, se placèrent entre des bâtons attachés à la circonférence de la grande roue, et tournèrent en restant toujours dans une situation perpendiculaire, tandis que d'autres Chinois, montés pareillement au haut des mâts, tournèrent horizontalement entre les cordes qui y étoient attachées. Les tours de force étant achevés (...) nous vîmes paroître deux hommes vêtus de grandes robes, de vestes et de caleçons rayés, ayant une ceinture, et des bonnets coniques ouverts des deux côtés (...) un de ces hommes tenant dans ses mains un balancier, monta avec beaucoup de précaution sur la corde, et dansa dessus en contrefaisant les mêmes sauts et les mêmes mouvements que son camarade, qui étoit à terre, faisoit d'abord. Il monta ensuite à l'aide d'une corde au haut du mât et se plaça sur une planche carrée qui y étoit fixée, d'où il tira plusieurs fois des flèches sur un bonnet posé à terre (...). »[29]

Dans la préface de son ouvrage, Guignes se présente comme un modeste dessinateur: « Ce n'est pas la production d'un artiste habitué dès l'enfance à copier la nature, c'est le travail d'un amateur qui s'est efforcé, en peignant les objets qu'il a vus, de les faire concevoir plus facilement qu'il ne l'auroit pu faire dans une ennuyeuse description(...). »[30]



Fête donnée devant l'empereur au Palais d'été, dessiné par C.-L.-J. de Guignes le 2 février 1795, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France*..., Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 5, taille-douce.

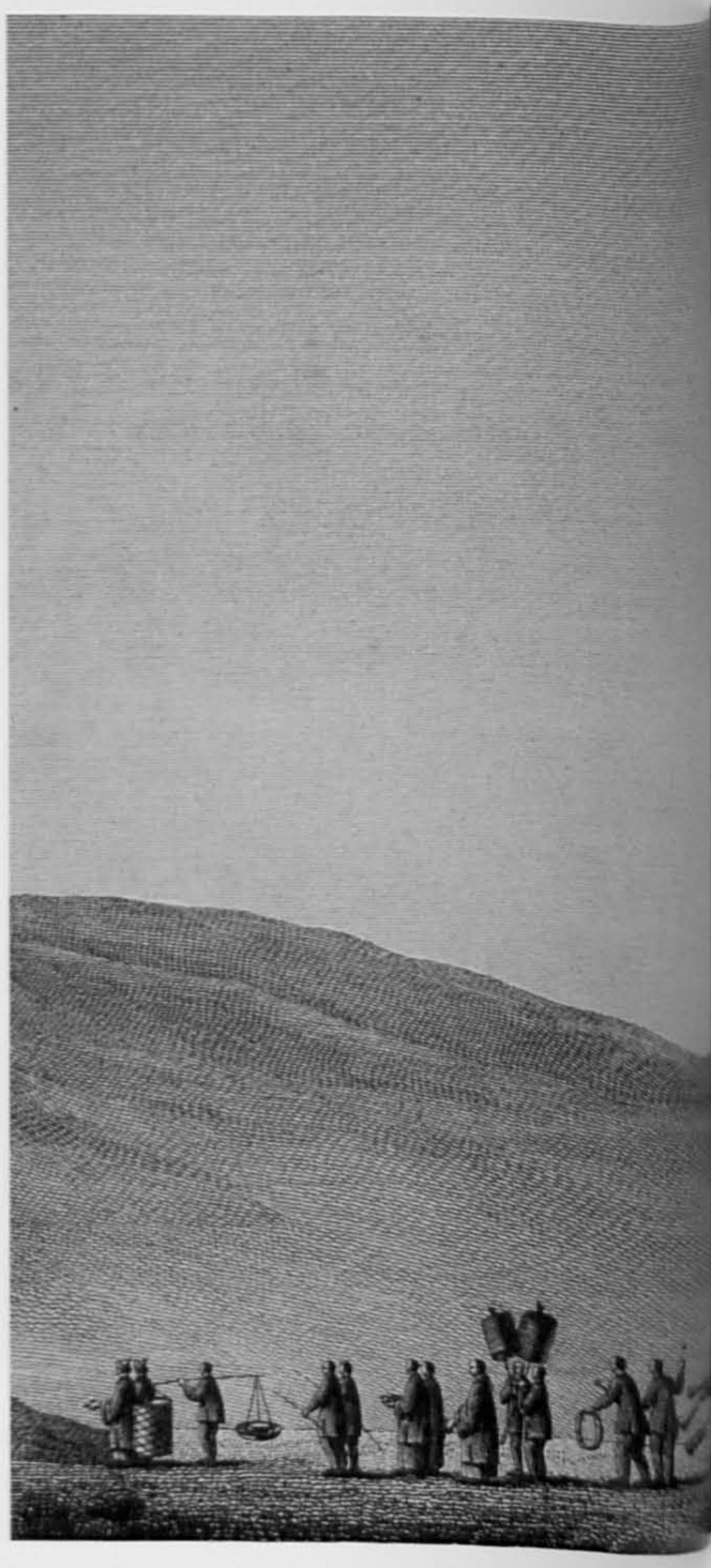


« Fête chinoise qui a lieu en automne », dessiné par C.-L.-J. de Guignes, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France…*, Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 6, taille-douce.

Les planches réalisées d'après ses dessins témoignent pourtant d'un réel talent. Certes, nous n'avons pu examiner les dessins originaux qui peuvent avoir été retouchés et améliorés par les artistes chargés de la gravure. On sait qu'un graveur habile peut donner plus de relief et de profondeur à un dessin, rétablir une perspective maladroite, affiner les traits d'un visage, enfin transformer une esquisse médiocre en œuvre d'art. Il y a pourtant des éléments sur lesquels il peut difficilement intervenir : l'organisation de la composition, la manière de présenter le sujet, l'harmonie de l'ensemble. Dans ces domaines, Guignes excelle. Il a un sens aigu de la mise en scène et dispose ses sujets avec un équilibre d'une rare élégance sans abuser de la symétrie.

Une de ses plus belles compositions est la représentation de la fête chinoise de la mi-automne ou fête de la lune qui s'accompagne d'un festin nocturne éclairé par des lanternes en forme de poissons : « Quatre hommes soutiennent une table garnie de fruits, sur laquelle une jeune fille se tient debout sur une branche d'arbre, ayant à côté d'elle une autre petite fille, et en avant un jeune enfant habillé en vieillard. La marche est ouverte par des musiciens et par des gens qui tirent des pétards toutes les fois qu'on s'arrête. Les habitans devant lesquels passe cette espèce de procession, dressent des tables garnies de fruits, de bétel et de tabac et en offrent à tous ceux qui composent le cortège. »[31] Lumineuse, la scène se détache dans le noir profond et uniforme de la nuit, ce qui est une prouesse graphique.

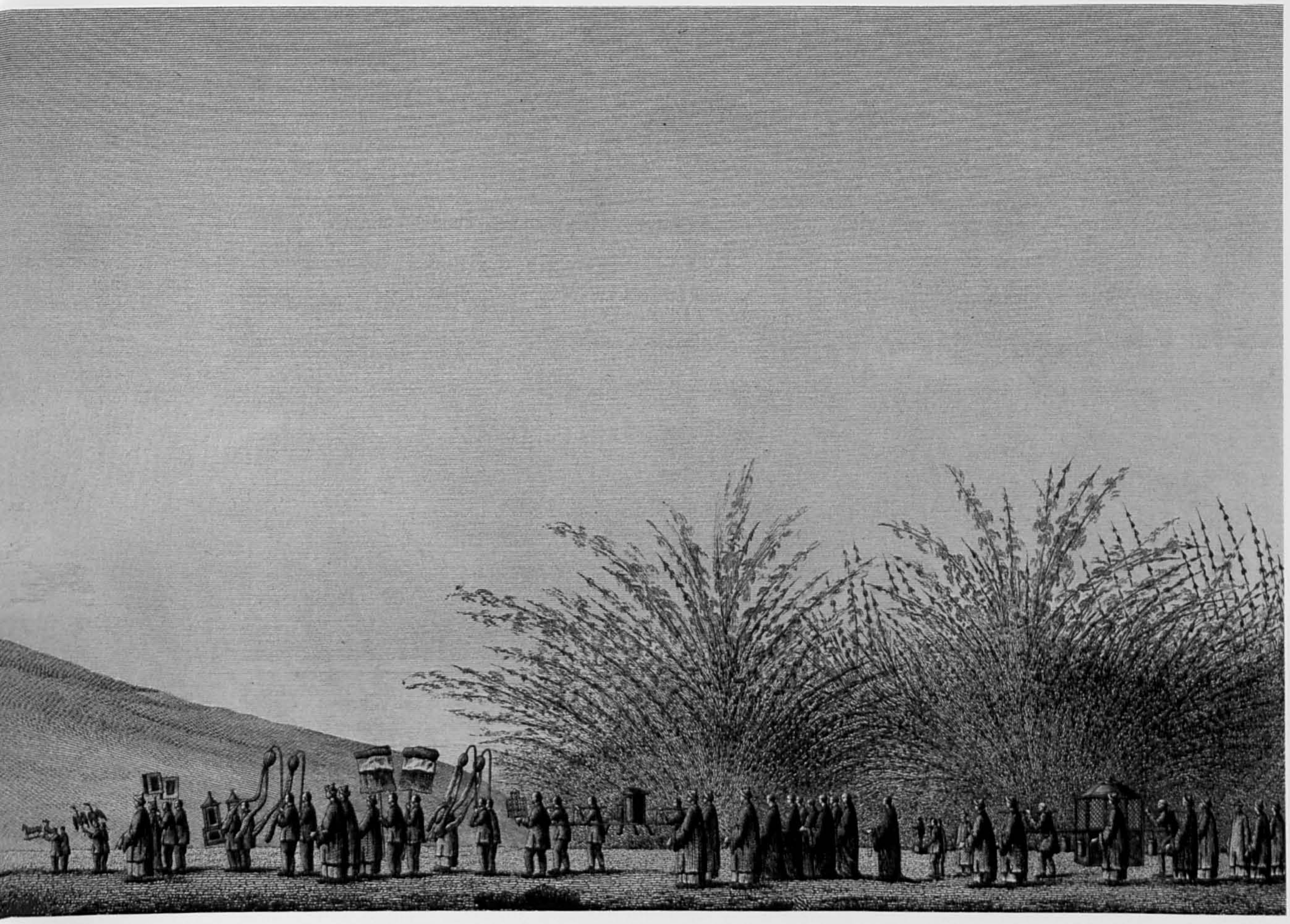
La scène qu'il compose pour représenter la procession en l'honneur des morts est aussi un chef-d'œuvre d'élégance et d'équilibre. La partie importante de la procession est située au centre de la composition où une colline, à l'arrière-plan, fait contrepoids à un bouquet d'arbres se déployant comme des feux d'artifice. « Ces processions ont lieu au printemps. La marche est ouverte par un homme portant des papiers dorés, et suivi par des musiciens et par des enfans tenant à la main des figures d'hommes, de chevaux et d'oiseaux en papier. Viennent ensuite des hommes avec des lanternes, des banderoles bleues et blanches, des parasols et des chapelles de papier. Sept à huit bonzes, disant des prières, marchent derrière une petite pagode en bois, et sont accompagnés par plusieurs personnes bien habillées ou vêtues de deuil. »[32]



Pour conclure

Publié tardivement, au début du XIXe siècle, après les relations des membres de l'ambassade de Macartney, l'ouvrage de C.-L.-J. de Guignes apporte peu d'éléments nouveaux sur la Chine à la fin de l'époque de Qianlong. Il ne nous donne aussi qu'un éclairage partiel de l'ambassade de Titsing dans laquelle il n'a joué qu'un rôle secondaire. Le déroulement de cette mission est présenté avec plus de détails dans le récit « officiel » qu'en a fait Van Braam Houckgeest. Le témoignage de l'agent de Canton n'est toutefois pas sans intérêt. Outre les observations du scientifique que nous n'avons fait ici qu'effleurer[33], il présente une iconographie d'une grande qualité documentaire et artistique.

MICHEL SCHLUP



« Procession en l'honneur des morts », dessiné par C.-L.-J. de Guignes, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France*..., Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 7, taille-douce.

Les planches réalisées d'après ses dessins témoignent pourtant d'un réel talent. Certes, nous n'avons pu examiner les dessins originaux qui peuvent avoir été retouchés et améliorés par les artistes chargés de la gravure. On sait qu'un graveur habile peut donner plus de relief et de profondeur à un dessin, rétablir une perspective maladroite, affiner les traits d'un visage, enfin transformer une esquisse médiocre en œuvre d'art. Il y a pourtant des éléments sur lesquels il peut difficilement intervenir: l'organisation de la composition, la manière de présenter le sujet, l'harmonie de l'ensemble. Dans ces domaines, Guignes excelle. Il a un sens aigu de la mise en scène et dispose ses sujets avec un équilibre d'une rare élégance sans abuser de la symétrie.

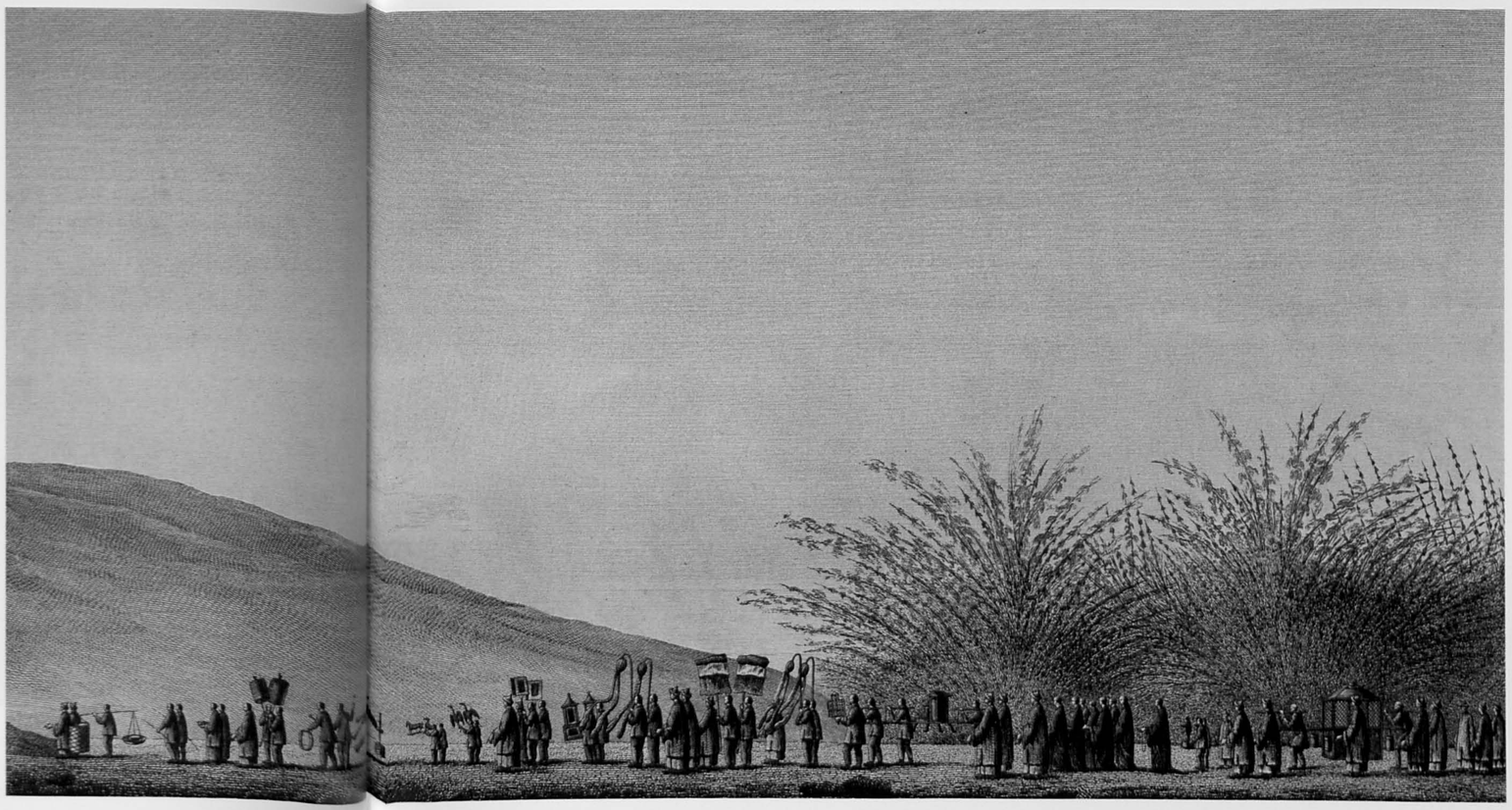
Une de ses plus belles compositions est la représentation de la fête chinoise de la mi-automne ou fête de la lune qui s'accompagne d'un festin nocturne éclairé par des lanternes en forme de poissons: «Quatre hommes soutiennent une table garnie de fruits, sur laquelle une jeune fille se tient debout sur une branche d'arbre, ayant à côté d'elle une autre petite fille, et en avant un jeune enfant habillé en vieillard. La marche est ouverte par des musiciens et par des gens qui tirent des pétards toutes les fois qu'on s'arrête. Les habitans devant lesquels passe cette espèce de procession, dressent des tables garnies de fruits, de bétel et de tabac et en offrent à tous ceux qui composent le cortège.»[31] Lumineuse, la scène se détache dans le noir profond et uniforme de la nuit, ce qui est une prouesse graphique.

La scène qu'il compose pour représenter la procession en l'honneur des morts est aussi un chef-d'œuvre d'élégance et d'équilibre. La partie importante de la procession est située au centre de la composition où une colline, à l'arrière-plan, fait contrepoids à un bouquet d'arbres se déployant comme des feux d'artifice. «Ces processions ont lieu au printemps. La marche est ouverte par un homme portant des papiers dorés, et suivi par des musiciens et par des enfans tenant à la main des figures d'hommes, de chevaux et d'oiseaux en papier. Viennent ensuite des hommes avec des lanternes, des banderoles bleues et blanches, des parasols et des chapelles de papier. Sept à huit bonzes, disant des prières, marchent derrière une petite pagode en bois, et sont accompagnés par plusieurs personnes bien habillées ou vêtues de deuil.»[32]

Pour conclure

Publié tardivement, au début du XIXe siècle, après les relations des membres de l'ambassade de Macartney, l'ouvrage de C.-L.-J. de Guignes apporte peu d'éléments nouveaux sur la Chine à la fin de l'époque de Qianlong. Il ne nous donne aussi qu'un éclairage partiel de l'ambassade de Titsing dans laquelle il n'a joué qu'un rôle secondaire. Le déroulement de cette mission est présenté avec plus de détails dans le récit «officiel» qu'en a fait Van Braam Houckgeest. Le témoignage de l'agent de Canton n'est toutefois pas sans intérêt. Outre les observations du scientifique que nous n'avons fait ici qu'effleurer[33], il présente une iconographie d'une grande qualité documentaire et artistique.

MICHEL SCHLUP

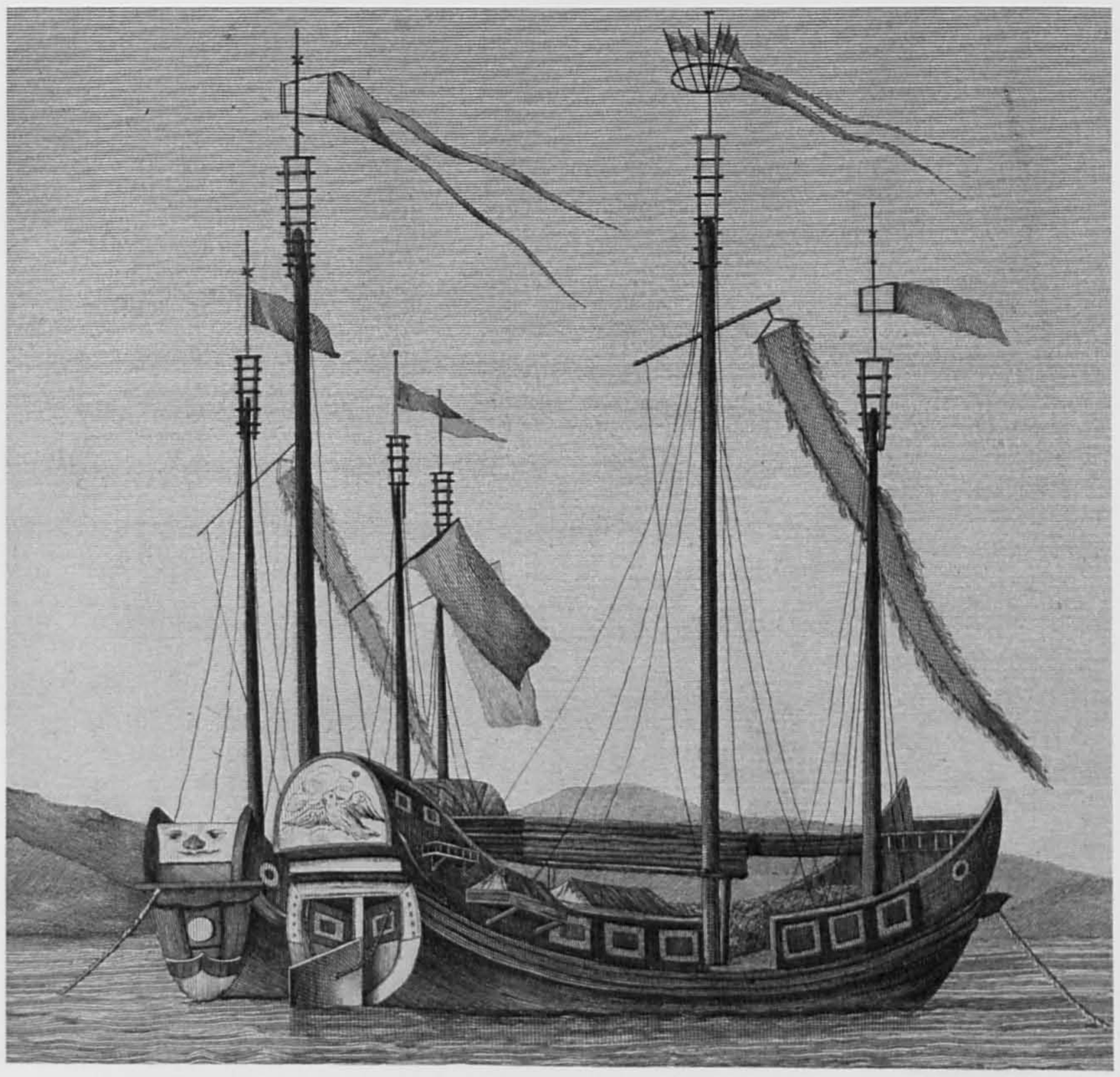


«Procession en l'honneur des morts», dessiné par C.-L.-J. de Guignes, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France*..., Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 7, taille-douce.

NOTES

1. Joseph de Guignes (1721-1800), spécialiste des langues orientales; suit les cours d'Etienne Fourmont; secrétaire-interprète pour les langues orientales à la Bibliothèque royale (1745); auteur d'une *Histoire des Huns, des Turcs, des Mongols et des autres Tartares occidentaux...*, 1756-1758; membre de la Société royale de Londres (1752), associé de l'Académie des Inscriptions (1753); enseigne le syriaque au Collège de France depuis 1757; garde des antiques au Louvre (1769), pensionné par l'Académie.
2. Cordier, Henri, «Le Consulat de France à Canton au XVIIIe siècle», *T'oung Pao, archives concernant l'histoire, les langues, la géographie, l'ethnographie et les Arts de l'Asie orientale*, p. 89.
3. Lettre de C.-L.-J. de Guignes, du 20 décembre 1788, adressée au ministre des Affaires étrangères, *ibid.*, p. 81.
4. Guignes, Chrétien-Louis-Joseph de, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France, faits dans l'intervalle des années 1784 à 1801*, Paris, de l'Imprimerie impériale, 1808, t. 1, p. 254.
5. Auteur des *Mémoires et anecdotes sur la dynastie des djogouns, souverains du Japon*, Paris, A. Nepveu, 1820, un des grands classiques de l'histoire du Japon, devenu rarissime.
6. Guignes, Chrétien-Louis-Joseph de, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France*, t. 1, p. 256.
7. Braam Houckgeest, Andreas Everard van, *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes orientales hollandaises vers l'empereur de la Chine en 1794 et 1795:* où se trouve la description de plusieurs parties de cet empire, inconnues aux Européens, tiré du journal d'Andreas Everard van Braam Houckgeest, chef de la direction de cette compagnie et second dans l'ambassade, publié par M.-L.-E. Moreau de Saint-Méry, Paris, chez Garnery, à Strasbourg, chez Levrault, an 6 de la République (1798), 2 vol. in-octavo. BPUN: Num. 28.13.08.
8. Guignes, Chrétien-Louis-Joseph de, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France*, t. 1, p. IX.
9. *Ibid.*, p. X.
10. *Ibid.*, p. I.
11. *Ibid.*, p. XIV.
12. *Ibid.*, p. 260.
13. La distance évaluée par Guignes entre Pékin et Canton nous paraît toutefois supérieure à la réalité. Précisons que la longueur du *li* varie selon les régions et l'époque. Mais elle correspond bien à quelque 575 mètres dès la dynastie Qin.
14. Guignes, Chrétien-Louis-Joseph de, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France*, t. 3, p. 166.
15. Braam Houckgeest, Andreas Everard van, *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes orientales hollandaises vers l'empereur de la Chine en 1794 et 1795*, p. 247.
16. Guignes, Chrétien-Louis-Joseph de, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France*, t. 1, p. 384.
17. Braam Houckgeest, Andreas Everard van, *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes orientales hollandaises vers l'empereur de la Chine en 1794 et 1795*, pp. 236-237.

18. Guignes, Chrétien-Louis-Joseph de, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France*, t. 2, p. 220.
19. *Ibid.*, t. 1, p. 341.
20. *Ibid.*, t. 2, p. 32.
21. *Ibid.*, t. 1, p. 337.
22. *Ibid.*, t. 1, p. 351.
23. *Ibid.*, t. 1, p. 279.
24. *Ibid.*, t. 1, pp. VI-VII.
25. *Ibid.*, t. 1, pp. XII-XIII.
26. *Ibid.*, t. 2, pp. 162-163.
27. *Ibid.*, t. 1, p. 336.
28. *Ibid.*, t. 1, pp. 388-289.
29. *Ibid.*, t. 1, pp. 413-414.
30. *Ibid.*, t. 1, p. XIII.
31. *Ibid.*, t. 2, p. 373.
32. *Ibid.*, t. 2, p. 375.
33. Cf. le mémoire de maîtrise de Franzine Cardine, *Chrétien Louis-Joseph de Guignes: un correspondant de l'Académie des Sciences à Canton à la fin du XVIIIe siècle*, Paris VII, 1995, 137 p. et annexes.



« Jonques », dessiné par C.-L.-J. de Guignes, détail, gravé sous la dir. de J.-E. de Sève, in Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, *Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France...*, Paris, Imprimerie impériale, 1808, atlas, pl. 22, taille-douce.

AMBASSADES
MÉMORABLES
De la *Compagnie* des *Indes Orientales*
DES
PROVINCES UNIES,
Vers les
EMPEREURS
DU
JAPON.

Contenant
Plusieurs choses remarquables arrivées
pendant le voyage des Ambassadeurs;

Et de plus, la Description
Des Villes, Bourgs, Châteaux, Forteresses, Temples & autres bâtimens: Des animaux, des Plantes, Montagnes, Rivières, Fonteines; Des mœurs, coutumes, Religions & habillemens des Japonois: Comme aussi leurs exploits de guerre, & les révolutions tant anciennes que modernes que ces Peuples ont essuyées.

Le tout
Enrichi de Figures dessinées sur les lieux, & tiré des Mémoires des Ambassadeurs de la Compagnie.

A AMSTERDAM,
Chés JACOB DE MEURS, Merchand Libraire.
M. DC. LXXX.

Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes orientales des Provinces-Unies vers les empereurs du Japon (1643 et 1649)

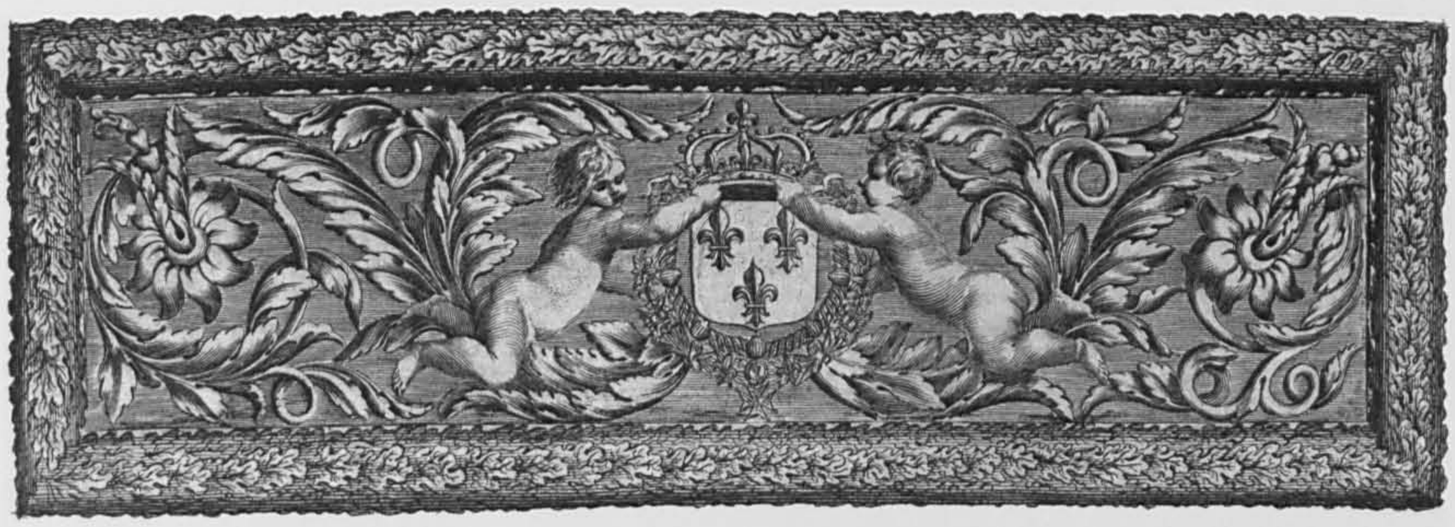
Arnoldus Montanus
(Amsterdam, 1625 – Schoonhoven, 1683)

Par ses antécédents familiaux, Arnoldus Montanus semble prédestiné à s'intéresser au monde du livre et de la mer. Son grand-père, Petrus Montanus, émigré du sud des Pays-Bas pour raisons religieuses, est traducteur et correcteur de livres. Sa grand-mère, Jacomina Hondius, est calligraphe. Son père, Jacob, débute comme marin avant de se lancer dans l'édition, la reliure et la vente de livres. Sa mère, Anna Arents Coops, est la fille d'un capitaine de vaisseau.

Arnoldus Montanus naît à une époque où les Pays-Bas sont devenus la première république du monde moderne; il étudie à l'Université de Leyde, d'abord la théologie, puis la philosophie. Excellent latiniste et helléniste, il est un représentant de la formation néerlandaise classique qui met un accent tout particulier sur le dogme calviniste. En 1653, Montanus est nommé pasteur de l'Eglise réformée de Schellingwoude, près d'Amsterdam. Quatre ans plus tard, il reprend les fonctions combinées de pasteur de l'Eglise réformée et de directeur de l'Ecole de grammaire latine de Schoonhoven, sur le Rhin. Il profite de cette position pour endoctriner ses jeunes élèves et attaquer ceux qui ont une opinion différente de la sienne. Nombre de ses publications trouvent leur origine dans ce combat. Il est, ainsi, un opposant virulent du théologien libéral Jacobus Arminius (1560-1609).

En 1663, Montanus épouse Judith Egberts Veerman, d'Amsterdam, qui lui donne six enfants avant de mourir en 1672. Deux ans plus tard, il se remarie avec Emmigje Jans, de Kampen, dont il aura quatre autres enfants. Montanus meurt à Schoonhoven en 1683, à l'âge de 58 ans.

AMBASSADES
vers les
EMPEREURS
Du
IAPON
A AMSTERDAM,
Chés IACOB DE MEURS, Marchand Libraire. 1680.



Les publications

Les écrits de Montanus peuvent être divisés en quatre catégories : textes scolaires, histoire néerlandaise, propagande calviniste et géographie mondiale. La propagande calviniste est sans doute la catégorie la plus abondante ; néanmoins, sa renommée internationale repose principalement sur ses ouvrages de géographie. Parmi ceux-ci, *De wonderen van't Oosten* (Les miracles de l'Est) a probablement déjà été publié en 1650. Sa dédicace inclut le nom de Jacob Spex, le premier chef du comptoir néerlandais de Hirado (1609-1621). Bien que la partie de cet ouvrage consacrée au Japon soit très courte, on voit que Montanus, âgé de 25 ans, recherchait déjà la compagnie de ceux qui avaient voyagé à l'autre bout du monde et que son intérêt pour le Japon est antérieur de près de vingt ans à son fameux *Gedenkwaerdige Gesantschappen* (Ambassades vers les empereurs du Japon)[1].

◁
Titre-frontispice gravé, anonyme, in Arnoldus Montanus, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, 1680, taille-douce.

Montanus, Arnoldus. – *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon :* contenant plusieurs choses remarquables arrivées pendant le voyage des ambassadeurs, et de plus la description des villes, bourgs, châteaux, forteresses, temples & autres bâtimens, des animaux, des plantes, montagnes, rivières, fontaines, des mœurs, coutumes, religions & habillemens des Japonois, comme aussi leurs exploits de guerre & les révolutions tant anciennes que modernes que ces peuples ont essuyées / le tout enrichi de figures dessinées sur les lieux & tiré des mémoires des ambassadeurs de la Compagnie. – A Amsterdam : chés Jacob de Meurs, 1680.– 2 parties en 1 vol. ([6], 227, [8], [1 bl.] p ; 146, [6] p., titre-front., [26] f. de pl. dépl. : nombreuses ill. ; 2° (37 cm)

Traduit de : *Gedenkwaerdige gesantschappen der Oost-Indische Maetschappy in't Vereenigde Nederland, aen de Kaisaren van Japan : ... getrokken uit de geschriften en reis-aentejeningen der zelve gesanten / door Arnoldus Montanus* (Amsterdam, 1669).

BPUN Num 41C.1.6

Lorsque Jacob van Meurs publie la première édition de l'ouvrage de Montanus sur le Japon, l'auteur et l'éditeur sont déjà bien connus dans le monde éditorial aux Pays-Bas. Le livre paraît dans une série sur la géographie mondiale. En 1665, van Meurs a déjà fait paraître le récit de Johan Nieuhoff sur la première ambassade hollandaise auprès de la cour chinoise sous les Manchous (1656) dans le même format. Cette série s'ouvre avec les ouvrages d'Olfert Dapper sur les pays et les îles d'Afrique, parus en 1668, puis, dans le courant des années 1670, ceux sur la Chine, le Nouveau Monde, l'Australie, l'Asie, l'Inde, la Syrie, la Palestine, l'Arabie. Tous ces titres sont reliés cuir, richement illustrés et, à l'évidence, plus que de simples encyclopédies géographiques. Ils font figure de monuments à la gloire des Pays-Bas.

Les *Ambassades vers les empereurs du Japon* est le premier ouvrage européen majeur, non jésuite, portant exclusivement sur le Japon. Bien que son auteur n'ait jamais quitté l'Europe et que son livre doive beaucoup aux observations des jésuites, Montanus est le premier à faire la synthèse de la vision néerlandaise du Japon, sur la base de documents fournis par les employés de la Compagnie des Indes orientales.

Les différentes éditions des *Ambassades vers les empereurs du Japon*

La première édition néerlandaise date de 1669. Elle porte le titre *Gedenkwaerdige Gesantschappen der Oost-Indische Maetschappy in't Vereenigde Nederland, aen de Kaisaren va Japan*, à l'adresse: 't' Amsterdam, By Jacob Meurs, Boeck-verkooper en Plaetsnijder, op de Keisersgraft, schuin over de Wester-markt, in de stad Meurs, 1669. Le frontispice et la page de titre sont suivis du privilège et de la dédicace par Jacob (van) Meurs aux Etats de Gelderland et aux autorités de Mijmegen, Zutphen et Arnhem. Les 456 pages de texte sont suivies de 14 pages d'index complétées par les instructions pour le relieur, nécessaires à cette époque car les copies étaient pratiquement toujours vendues non reliées. En plus de la grande carte du voyage, l'ouvrage compte 24 planches séparées et 71 illustrations plus petites dans le texte.

L'édition allemande paraît peu après l'édition néerlandaise, fin 1669 ou début 1670[2], et comporte les mêmes illustrations, à l'exception de la page 196, probablement par manque de place. Les légendes sont libellées en néerlandais, étant sans doute considérées comme suffisamment intelligibles pour un lecteur allemand.

L'édition anglaise n'est pas publiée par Jacob van Meurs mais par John Ogilby, à Londres. Son titre: *Atlas japannensis: being remarkable Addresses by Way of Embassy from the East-India Company of the Uni-*

Femmes japonaises en habit d'apparat : « Elles se font porter le jour dans des littières, ou elles vont se divertir sur l'eau dans des barques couvertes », in Arnoldus Montanus, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, 1680, p. 54, taille-douce.

ted Provinces, to the Emperor of Japan, by John Ogilby, London, imprimée par T. Johnson, 1670. Les illustrations proviennent des cuivres utilisés pour les éditions néerlandaise et allemande. Des titres et des légendes en anglais sont ajoutés si nécessaire.

L'édition française paraît en 1680 sous le titre *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies, vers les empereurs du Japon.* Contenant plusieurs choses remarquables arrivées pendant le voyage des Ambassadeurs; Et, deplus, la Description Des Villes, bourgs, Châteaux, Forteresses, Temples & autres bâtiments: Des animaux, des Plantes, Montagnes, Riviéres, Fonteines; Des Mœurs, coutumes, Religions & habillemens des Japonais: Comme aussi leurs exploits de guerre, & les révolutions tant anciennes que modernes que ces Peuples ont essuyées. Le tout Enrichi de figures dessinées sur les lieux, & tiré des Mémoires des Ambassadeurs de la Compagnie. A Amsterdam, chés Jacob de Meurs, Merchand Libraire. MDCLXXX.

Le nom de Montanus n'est pas mentionné. La dédicace au roi de France est faite dans des termes très différents de ceux de l'édition néerlandaise. La préface contient des erreurs, mentionnant ainsi que l'édition originale a été publiée en 1649 (alors qu'elle l'a été en 1669). L'ouvrage est en deux volumes de 227 et 146 pages, suivis chacun d'un index et d'instructions pour le relieur.

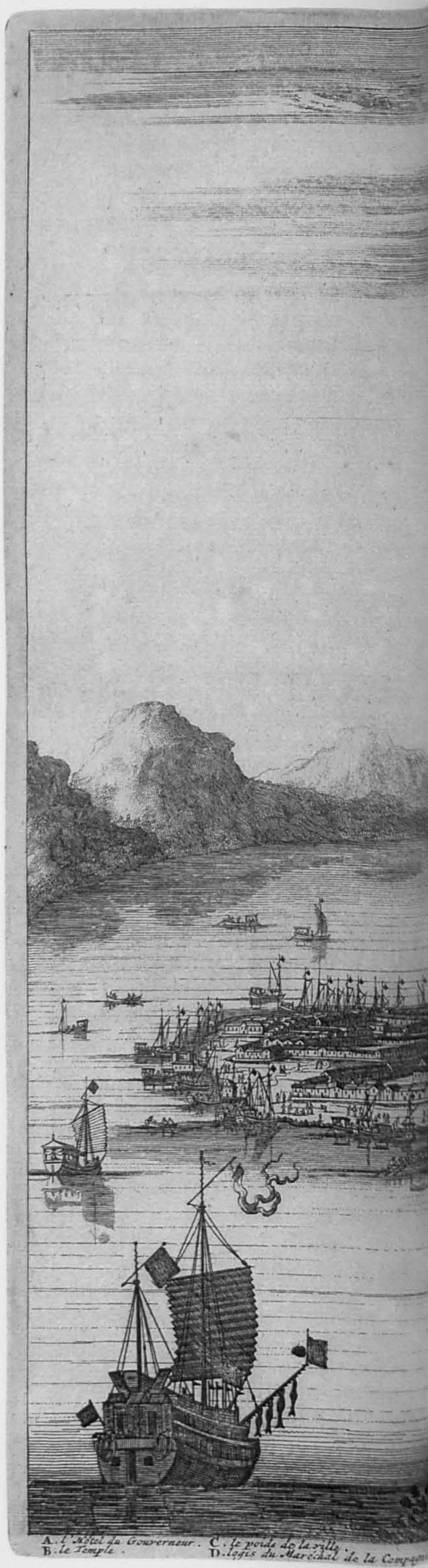
L'édition française semble être celle qui a rencontré le plus grand succès. Elle a donné lieu à trois versions différentes, au moins. En 1686, l'imprimeur Jordan publie à Leyde une édition abrégée dans un format réduit. En 1693, une version pirate voit le jour à La Haye, et en 1722 un libraire français produit une nouvelle variante. Ces contrefaçons sont toutefois pratiquement dépourvues d'illustrations[3].

L'exemplaire de la BPUN compte deux parties en un volume et porte la cote 44c.1.06. Il est relié d'époque en veau jaspé, sur nerf véritable, fleurons dorés entre les nerfs, nerfs et champs dorés. Frontispice, page de titre, carte dépliante, vingt-six planches dépliantes et nombreuses illustrations dans le texte.

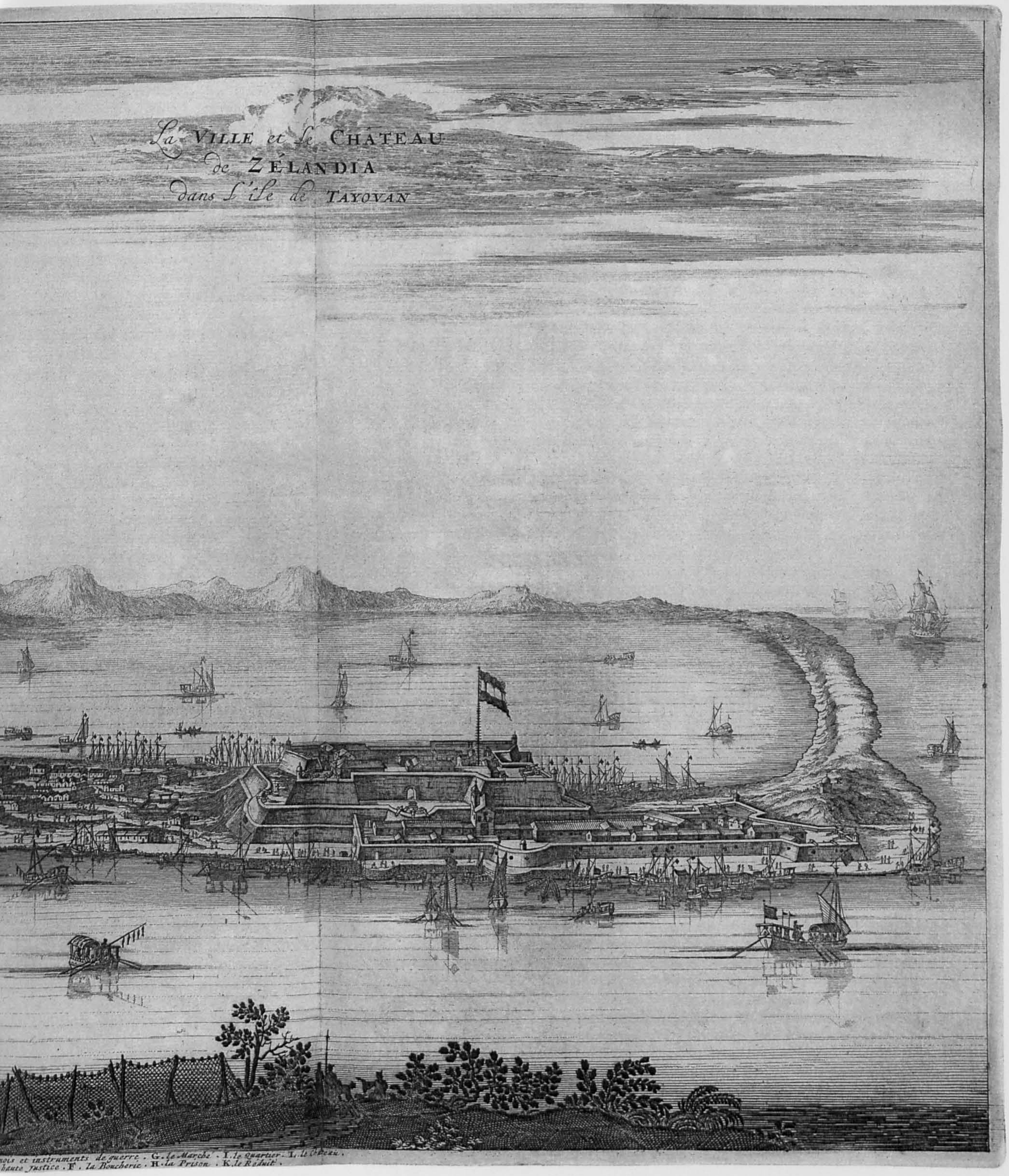
Les illustrations

Après l'édition anglaise, certains cuivres ne peuvent plus être employés. Dans la version française, le frontispice est gravé en miroir de l'original. Les grands cuivres sont encore presque tous utilisables, sauf quatre qui doivent être refaits. Les autres illustrations portent les traces indéniables du caractère international de l'entreprise. Ici et là, en plus des originaux néerlandais et des nouveaux titres et légendes en français, on trouve des titres en anglais. Une grande planche contenant une reproduction de la ville et du château de Zélandia est reprise de l'édition de van Meurs sur la Chine et ajoutée à l'édition française[4]. Dans le texte, les cuivres des petites illustrations semblent avoir été en beaucoup plus mauvais état. La reproduction d'une chasse au sanglier sur l'île de Sainte-Hélène est remplacée par une vue de l'île, et une illustration de la page 298 de l'édition néerlandaise disparaît complètement. Des 69 illustrations restantes, 41 sont gravées à nouveau, la plupart en miroir[5].

Concernant l'authenticité des illustrations de la première édition néerlandaise, le Professeur Seiichi Iwao[6] a établi que, à l'exception de la carte de Batavia, seules les planches de l'île de Dejima[7] (Deshima), du château d'Osaka[8] et celle représentant le château du seigneur de Firando[9] sont originales. Les autres sont issues de l'imagination des dessinateurs néerlandais, contrairement aux allégations de van Meurs prétendant que les illustrations ont été dessinées au Japon.



La ville et le château de Zélandia dans l'île de Tayovan, anonyme, in Arnoldus Montanus, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, 1680, entre pp. 40 et 41, taille-douce.


La VILLE et le CHATEAU
de ZÉLANDIA
dans l'Isle de TAYOVAN
mois et instruments de guerre . G. le Marché . I. le quartier . L. le Château .
haute justice . F. la Boucherie . H. la Prison . K. le Réduit .

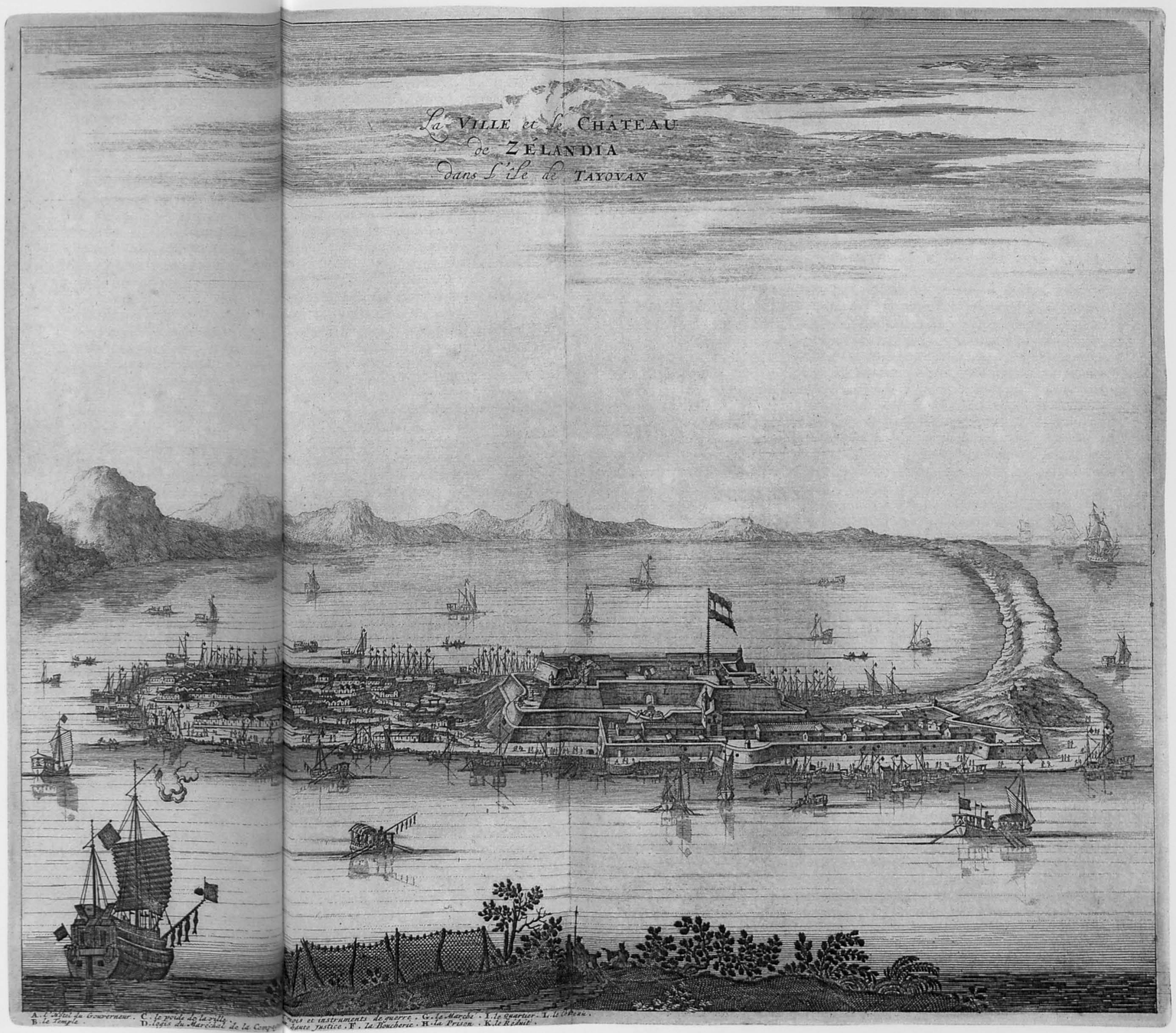
L'édition française semble être celle qui a rencontré le plus grand succès. Elle a donné lieu à trois versions différentes, au moins. En 1686, l'imprimeur Jordan publie à Leyde une édition abrégée dans un format réduit. En 1693, une version pirate voit le jour à La Haye, et en 1722 un libraire français produit une nouvelle variante. Ces contrefaçons sont toutefois pratiquement dépourvues d'illustrations[3].

L'exemplaire de la BPUN compte deux parties en un volume et porte la cote 44c.1.06. Il est relié d'époque en veau jaspé, sur nerf véritable, fleurons dorés entre les nerfs, nerfs et champs dorés. Frontispice, page de titre, carte dépliante, vingt-six planches dépliantes et nombreuses illustrations dans le texte.

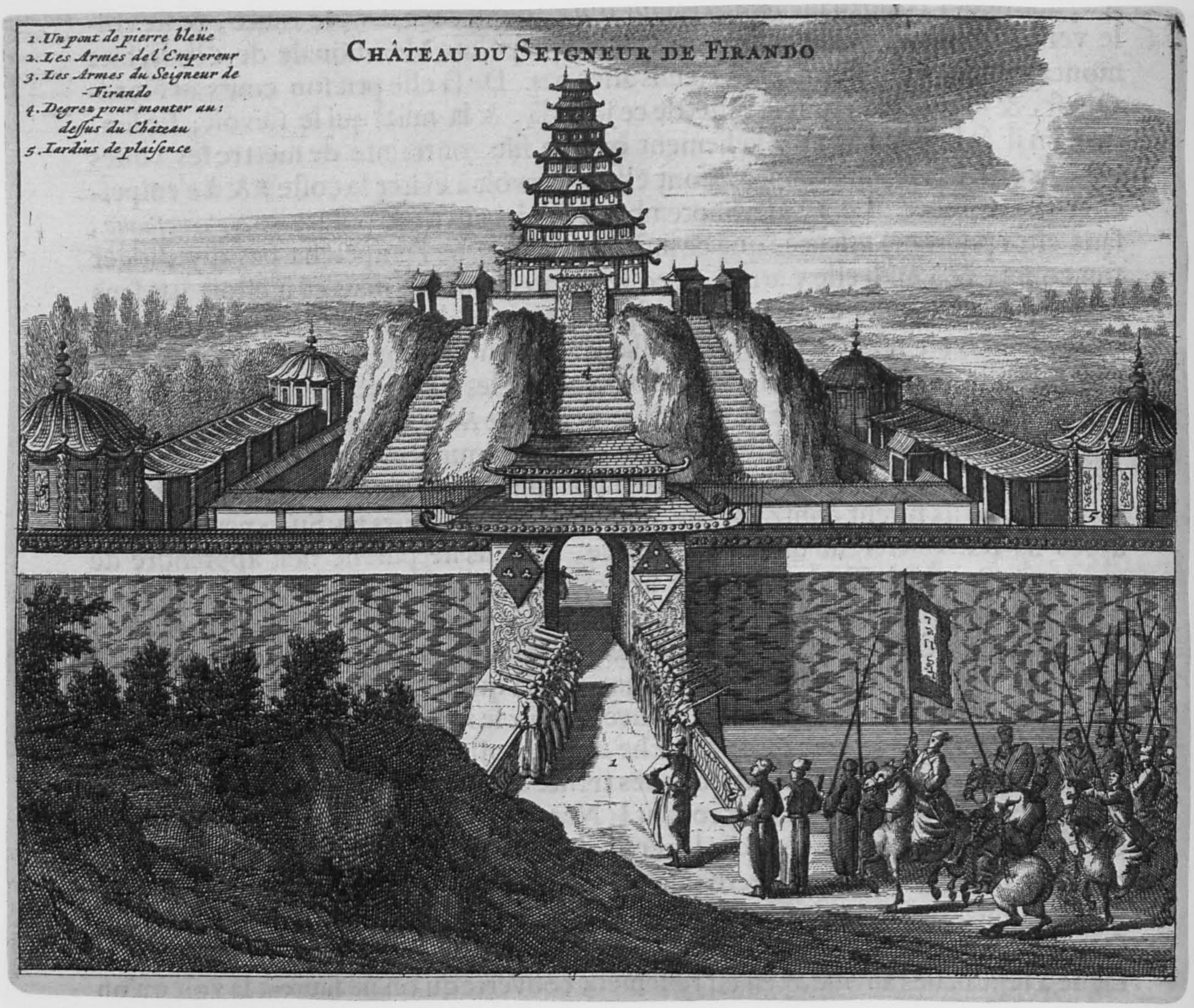
Les illustrations

Après l'édition anglaise, certains cuivres ne peuvent plus être employés. Dans la version française, le frontispice est gravé en miroir de l'original. Les grands cuivres sont encore presque tous utilisables, sauf quatre qui doivent être refaits. Les autres illustrations portent les traces indéniables du caractère international de l'entreprise. Ici et là, en plus des originaux néerlandais et des nouveaux titres et légendes en français, on trouve des titres en anglais. Une grande planche contenant une reproduction de la ville et du château de Zélandia est reprise de l'édition de van Meurs sur la Chine et ajoutée à l'édition française[4]. Dans le texte, les cuivres des petites illustrations semblent avoir été en beaucoup plus mauvais état. La reproduction d'une chasse au sanglier sur l'île de Sainte-Hélène est remplacée par une vue de l'île, et une illustration de la page 298 de l'édition néerlandaise disparaît complètement. Des 69 illustrations restantes, 41 sont gravées à nouveau, la plupart en miroir[5].

Concernant l'authenticité des illustrations de la première édition néerlandaise, le Professeur Seiichi Iwao[6] a établi que, à l'exception de la carte de Batavia, seules les planches de l'île de Dejima[7] (Deshima), du château d'Osaka[8] et celle représentant le château du seigneur de Firando[9] sont originales. Les autres sont issues de l'imagination des dessinateurs néerlandais, contrairement aux allégations de van Meurs prétendant que les illustrations ont été dessinées au Japon.



La ville et le château de Zélandia dans l'île de Tayovan, anonyme, in Arnoldus Montanus, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, 1680, entre pp. 40 et 41, taille-douce.



Château du seigneur de Firando, d'après un dessin original réalisé sur place, anonyme, in Arnoldus Montanus, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, 1680, p. 42, taille-douce.

Le voyage

Il est très difficile de se faire une idée précise du voyage à la première lecture, et même à la deuxième. Les faits sont noyés sous une quantité invraisemblable de digressions en tous genres et la chronologie du voyage n'est pas respectée. Le second livre n'est pas la suite du premier mais l'inverse. L'ambassade dont il est question dans le premier livre a lieu en 1649, alors que les événements relatés dans le second remontent à 1643.

Plus des neuf dixièmes du premier livre sont constitués de développements sur la Grèce, Rome, la Perse, l'Arménie, Israël, l'Egypte,

l'Amérique, le Mexique, le Pérou, l'Inde, en bref le monde tel que Montanus le connaissait des auteurs classiques et des récits de voyages contemporains. La première allusion à l'ambassade néerlandaise auprès de l'empereur du Japon n'apparaît qu'après vingt-quatre pages de commentaires sur la forme de la Terre, l'Arche de Noé, l'explication biblique des différents peuples dans le monde, la population du Japon fuyant la Chine, certaines coutumes japonaises, la découverte de l'Amérique par Colomb, Pizarro au Pérou, les découvertes des Portugais dans le Pacifique, sur les côtes d'Afrique et de l'Inde, leur arrivée au Japon, le travail missionnaire de Francis Xavier, les expéditions néerlandaises pour ouvrir une route alternative vers les Indes, la création de la Compagnie des Indes orientales, la guerre d'Indépendance avec l'Espagne, la visite de Rome par des chrétiens japonais, l'expulsion des Portugais du Japon, la construction des locaux de la Compagnie à Hirado puis à Nagasaki.

Et soudain apparaît le passage suivant : « Ce fut donc à Nangesaque que les Ambassadeurs, que les Hollandais envoyaient à l'Empereur du Japon, aborderent, & de là ils allerent à la ville de Jedo lieu de résidence de ce Prince. Monsieur Blokhovius estait le chef de l'Ambassade, & avait pour Collegue le Sr. André Frisius, Marchand au service de la Compagnie. Ces Messieurs, ayant mis ordre que toutes choses fussent prestes, pour une si fameuse expedition, se mirent à la voile, et arriverent sur le midi devant Batavia, qu'on appellait au commencement Kalappa, & ensuite Jakatra. »[10] Dans ce passage, l'édition néerlandaise donne également la date du départ alors que, dans la version française, cette information n'apparaît qu'à la page 28 : « Ce fut donc de cette ville que Mr. Blokhoovius partit en qualité d'Ambassadeur vers l'Empereur du Japon l'an 1649 le 28 du mois de juillet. »[11] De Jakarta, les voyageurs mettent le cap au nord, passent au large de Pulo Tymon et arrivent à Pulo Condor, après douze jours de navigation. Le 16 août, Pietr Blokhovius meurt en mer, avant même d'arriver à Macao. Son corps est embaumé, contrairement à l'usage d'alors qui était de jeter les cadavres à la mer. Entre Macao et Formose, ils subissent une terrible tempête où ils croient tous périr, et arrivent enfin au Japon, à Nagasaki, le 19 septembre. Le corps de Blokhovius est enterré et Frisius le remplace en qualité d'ambassadeur.

Les armes et les habits des soldats japonais, anonyme, in Arnoldus Montanus, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, 1680, p. 60, taille-douce.

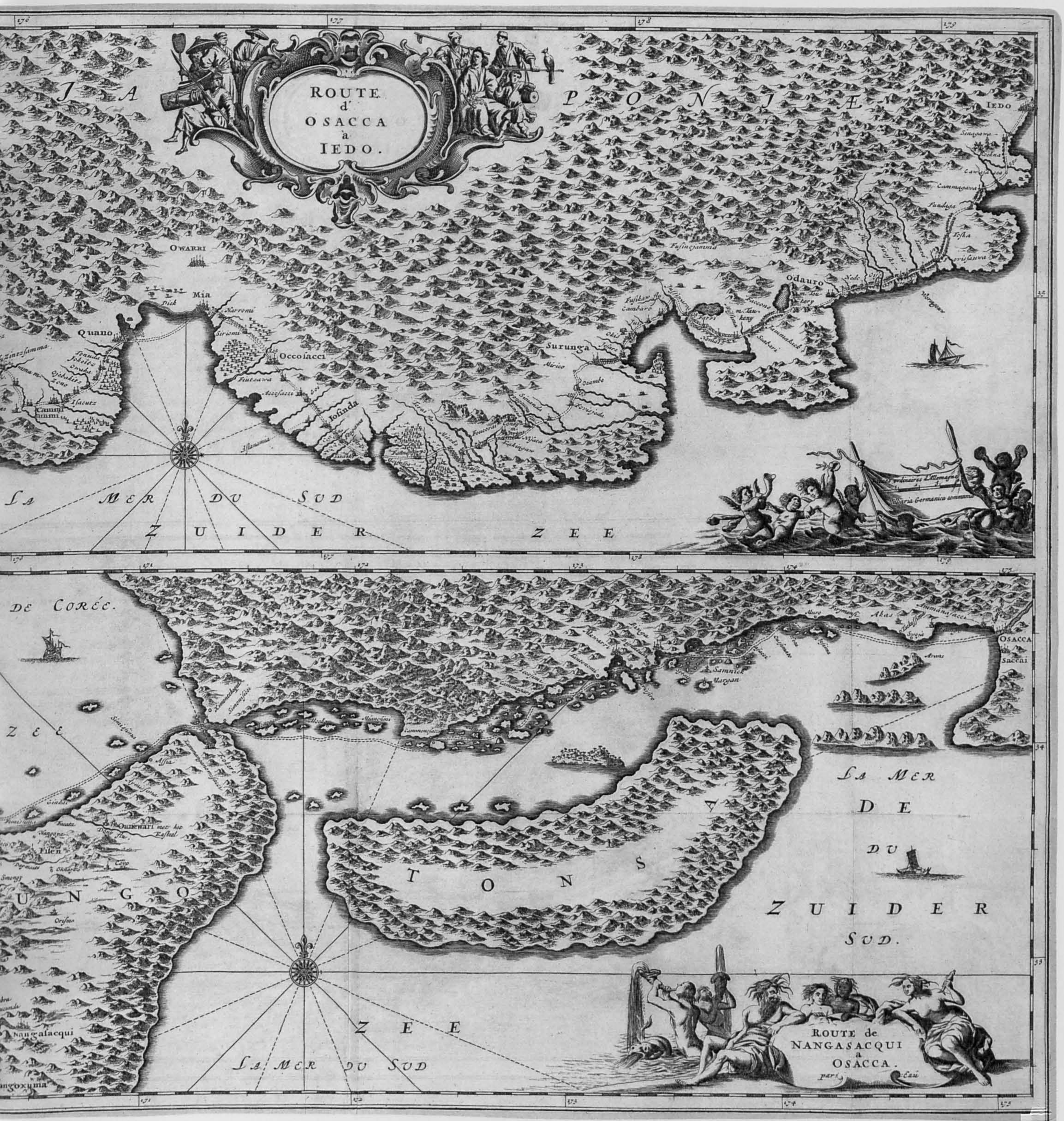
L'arrivée à Nagasaki donne l'occasion à Montanus de s'étendre durant dix pages sur la ville et le magasin hollandais de l'île de Dejima. La planche située entre les pages 50-51 est, du reste, la meilleure représentation disponible de ce magasin au XVIIe siècle. Le voyage de Nagasaki à Edo regorge lui aussi de récits sur les sujets les plus variés : le

culte du démon, ceux du soleil ou des singes, les serpents, les bœufs, les crocodiles, les chats, les oiseaux, les loups, les lions, les chèvres, les souris, le feu, les tremblements de terre et leurs causes, la naissance de la tragédie, le massacre des enfants, la déification des humains, les crucifixions, les bûchers, les scorpions, la vie des fourmis, la façon d'enterrer les morts, les volcans. Déjà à son époque, Montanus faisait l'objet de moqueries pour sa tendance à exagérer. Cornelis Hazart, un jésuite et historien du Japon, dit de lui dans un pamphlet daté de 1670: «Il est difficile d'écouter un fou parce qu'il multiplie ses mots et se répète lui-même dix fois, car il oublie immédiatement ce qu'il a dit, ce qui est un signe clair d'un esprit perturbé.»[12]

«Toutes choses etant prestes pour le voyage de Monsieur Frisius & de Monsieur Broeckhorst ils partirent de la Loge, dont nous avons parlé, l'An 1649. Le 25 de Novembre aprez midi, accompagnez de vint Hollandais, de trois Bongois, de trois interpretes & 34 Japonnois, dans trois grandes barques de charge. Ils partirent ainsi de Nanguesaque, qui est une ville située sur l'Isle de Bungo qu'on appelle autrement Cikoko; & ayant pris congé de tout le monde, ils se mirent à la voile.»[13] Le détail du voyage de Nagasaki à Osaka par la mer, puis d'Osaka à Edo par la terre est représenté sur la carte dépliante[14] qui se trouve au début de l'ouvrage. Les ambassadeurs partent d'Osaka le 20 décembre 1649 avec une délégation de 300 personnes, 128 chevaux et des présents destinés à l'empereur: un navire d'argent et un «miroir extraordinaire», entre autres choses. Le monarque semble montrer un intérêt tout particulier pour les objets pittoresques, tels une longue-vue ou un globe terrestre, et n'hésite pas à les demander aux voyageurs. Les ambassadeurs arrivent enfin à Edo le 31 décembre 1649 mais doivent attendre jusqu'au 29 janvier 1650 pour obtenir un rendez-vous chez l'empereur. Au dernier moment, la date est encore repoussée au 7 avril. «Après cette ceremonie qui ne dura qu'un moment ou deux, les Ambassadeurs se retirérent suivis de tous leurs gens, excepté de deux qui demeurérent quelque deux heures pour instruire les Japonais des moyens de mettre en état de faire voile un vaisseau d'argent qui était du nombre des presens.»[15]

Les ambassadeurs ont ainsi effectué un voyage de cinq mois depuis Jakarta (en réalité ils sont supposés venir de Hollande, un trajet nettement plus long), ont attendu trois mois à Edo que l'empereur veuille

Route d'Osaka à Iedo (Edo) et de Nagasaki à Osaka, anonyme, in Arnoldus Montanus, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, 1680, entre la préface et la page 1, taille-douce.

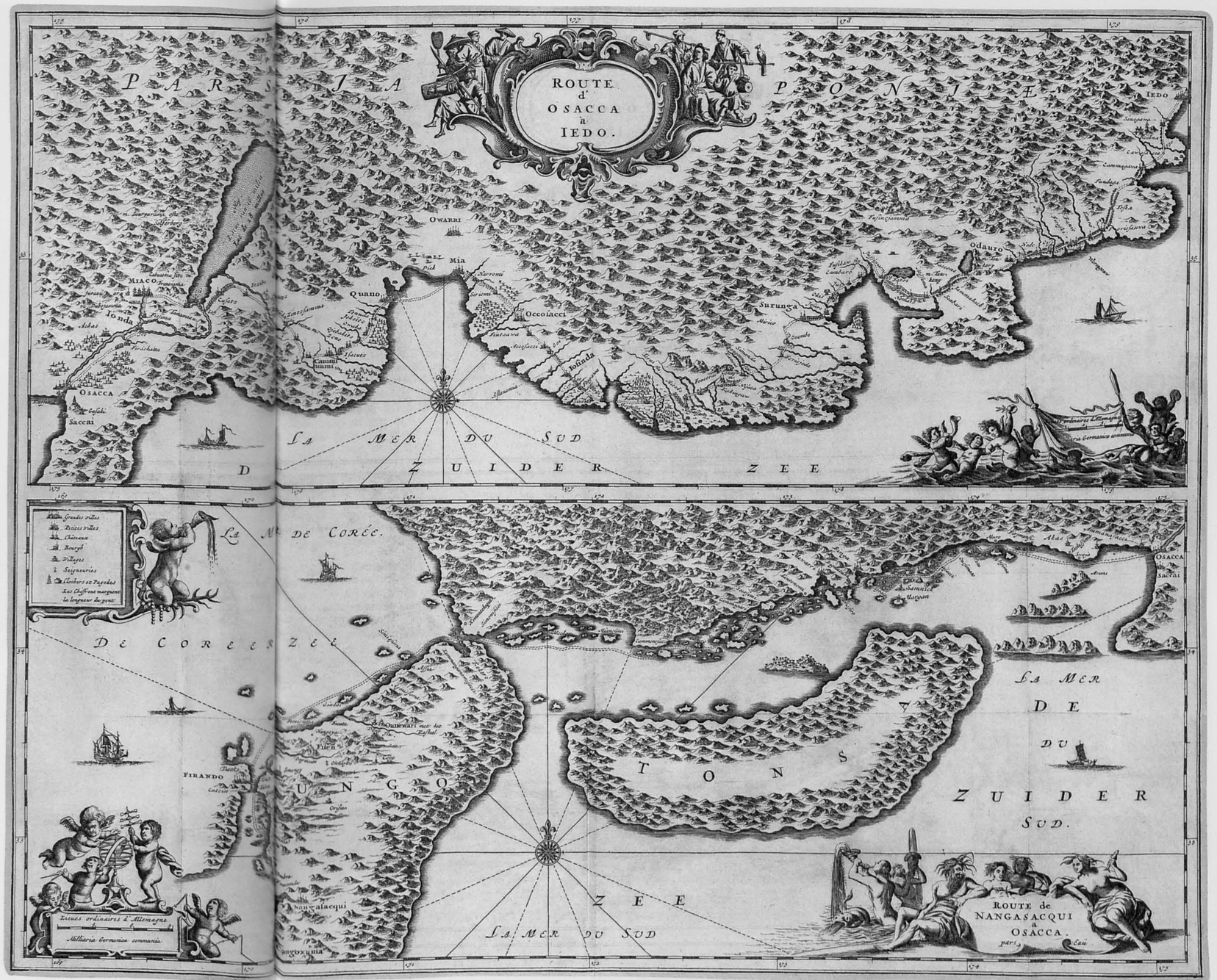

ROUTE d' OSACCA à IEDO.
JAPONIÆ
IEDO
OWARRI
Mia
Quano
Occosacci
Surunga
Odauro
Fusinojamma
Fusikan de Cambaro
Okis
Jaro
Mirico
Ocambe
Foxijeda
Iosinda
Isacutz
Cannimmi
Narromi
Siromi
Fiutzawa
Jssamma
Sinanada
Vijaca
Fonocrai
Ximabara
Arima
Fuchabja
Tesha
Oyssawa
Cammagawa
Cawasacca
Sinagawa
Meaco
Akas
Osacca
Saccai
Samnick
Margan
Awa
Jsuru
Farri
Jammabuck
Saburi
Tabessima
Sayni
Ximanosacci
Kamachiguni
Simonoseki
Xemonoseki
Moxuri
Firando
Langasacki
Amanguchi
Ximabara
Arima
Meaco
Omowari met het Kasteel
Firando
Langasacki
Nangasacqui
Angoxima
DE CORÉE.
Z E E
LA MER DU SUD
T O N S
LA MER DU ZUIDER SUD.
Z U I D E R Z E E
ROUTE de NANGASACQUI à OSACCA.

culte du démon, ceux du soleil ou des singes, les serpents, les bœufs, les crocodiles, les chats, les oiseaux, les loups, les lions, les chèvres, les souris, le feu, les tremblements de terre et leurs causes, la naissance de la tragédie, le massacre des enfants, la déification des humains, les crucifixions, les bûchers, les scorpions, la vie des fourmis, la façon d'enterrer les morts, les volcans. Déjà à son époque, Montanus faisait l'objet de moqueries pour sa tendance à exagérer. Cornelis Hazart, un jésuite et historien du Japon, dit de lui dans un pamphlet daté de 1670: «Il est difficile d'écouter un fou parce qu'il multiplie ses mots et se répète lui-même dix fois, car il oublie immédiatement ce qu'il a dit, ce qui est un signe clair d'un esprit perturbé.»[12]

«Toutes choses etant prestes pour le voyage de Monsieur Frisius & de Monsieur Broeckhorst ils partirent de la Loge, dont nous avons parlé, l'An 1649. Le 25 de Novembre aprez midi, accompagnez de vint Hollandais, de trois Bongois, de trois interpretes & 34 Japonnois, dans trois grandes barques de charge. Ils partirent ainsi de Nanguesaque, qui est une ville située sur l'Isle de Bungo qu'on appelle autrement Cikoko; & ayant pris congé de tout le monde, ils se mirent à la voile.»[13] Le détail du voyage de Nagasaki à Osaka par la mer, puis d'Osaka à Edo par la terre est représenté sur la carte dépliante[14] qui se trouve au début de l'ouvrage. Les ambassadeurs partent d'Osaka le 20 décembre 1649 avec une délégation de 300 personnes, 128 chevaux et des présents destinés à l'empereur: un navire d'argent et un «miroir extraordinaire», entre autres choses. Le monarque semble montrer un intérêt tout particulier pour les objets pittoresques, tels une longue-vue ou un globe terrestre, et n'hésite pas à les demander aux voyageurs. Les ambassadeurs arrivent enfin à Edo le 31 décembre 1649 mais doivent attendre jusqu'au 29 janvier 1650 pour obtenir un rendez-vous chez l'empereur. Au dernier moment, la date est encore repoussée au 7 avril. «Après cette ceremonie qui ne dura qu'un moment ou deux, les Ambassadeurs se retirérent suivis de tous leurs gens, excepté de deux qui demeurérent quelque deux heures pour instruire les Japonais des moyens de mettre en état de faire voile un vaisseau d'argent qui était du nombre des presens.»[15]

Les ambassadeurs ont ainsi effectué un voyage de cinq mois depuis Jakarta (en réalité ils sont supposés venir de Hollande, un trajet nettement plus long), ont attendu trois mois à Edo que l'empereur veuille

Route d'Osaka à Iedo (Edo) et de Nagasaki à Osaka, anonyme, in Arnoldus Montanus, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, 1680, entre la préface et la page 1, taille-douce.



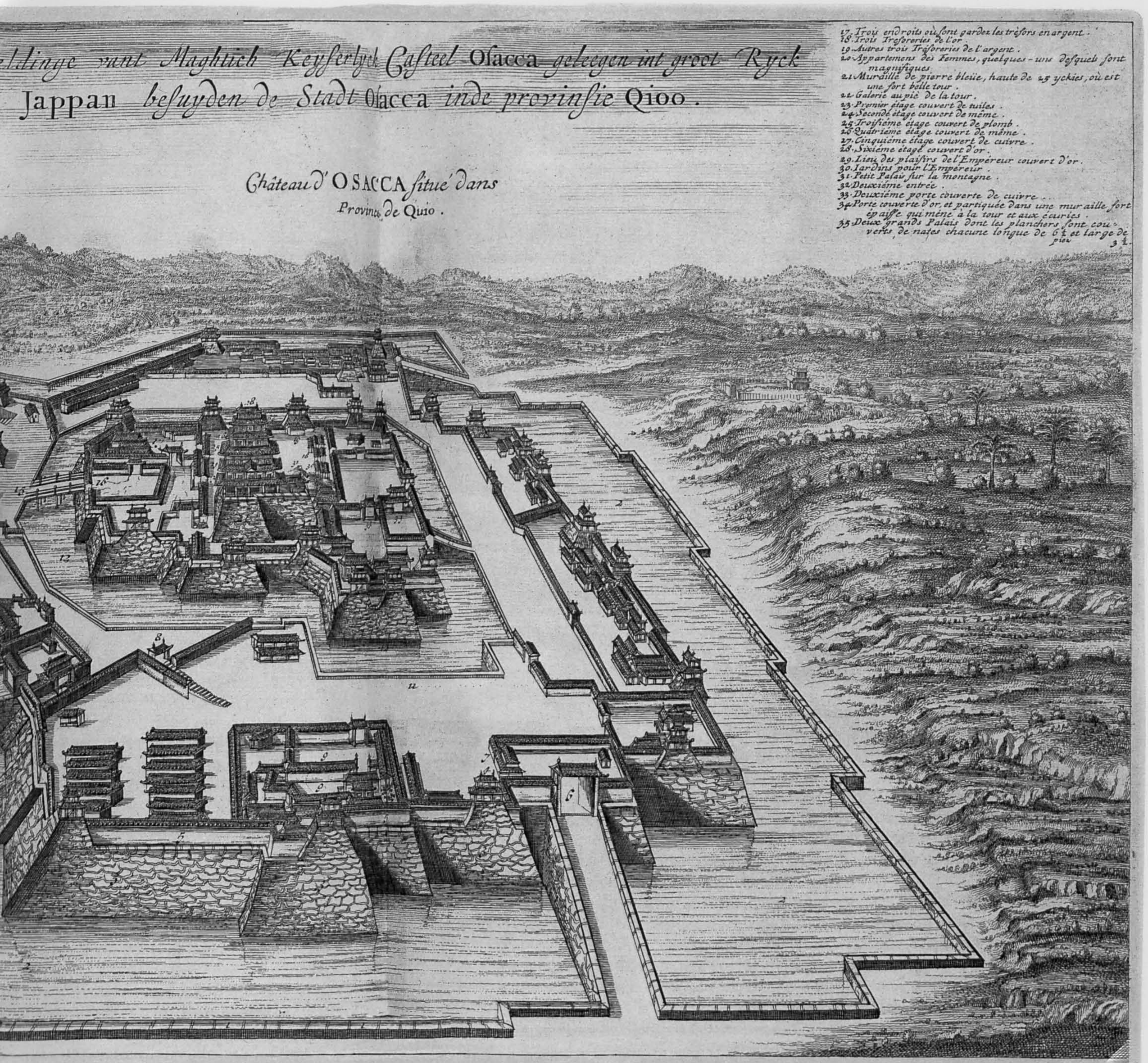
bien les recevoir. Le moment venu, celui-ci se fait remplacer par ses ministres et la cérémonie ne dure « qu'un moment ou deux ». Ce comportement ne laisse pas de surprendre et demande une explication.

Le second livre raconte comment dix marins néerlandais sont faits prisonniers par les Japonais dans la baie de Yamada, sur la côte Pacifique de Honshu, alors qu'ils sont partis « (...) de Batavia en l'an mil six cens quarente-trois dans le dessein de découvrir les Côtes septentrionales de la Tartarie (...) »[16]. Les Japonais les arrêtent car ils ont entendu des tirs de canon et ont découvert quatre prêtres jésuites accompagnés de six convertis asiatiques dans le nord de Kyushu. Ils craignent que les Pays-Bas ne s'allient soudainement au Portugal dans le but d'attaquer le Japon.

Les Japonais comprennent rapidement que ces marins ne sont liés ni aux prêtres jésuites ni aux Portugais de Macao. Ils sont, au contraire, de bons et loyaux employés de la Compagnie des Indes orientales, leur dernier partenaire commercial européen. L'affaire de cette arrestation embarrasse grandement les Japonais qui recherchent une manière de sortir de cette impasse sans perdre la face. Ils doivent, dès lors, trouver une bonne raison justifiant l'arrestation de leurs propres alliés. Les prisonniers subissent des interrogatoires sans fin au sujet des tirs de canon – une pratique pourtant courante pour signaler sa position à un navire hors de vue – jusqu'à ce que, de guerre lasse, le capitaine du navire signe un papier dans lequel il demande pardon pour son « crime ». Cela offre une porte de sortie aux Japonais. Le shogun est alors en mesure de faire preuve de pitié et de magnanimité en libérant les prisonniers, à qui l'on pardonne parce qu'ils sont néerlandais. Mais l'affaire ne s'arrête pas là. Les Japonais, poursuivant leur raisonnement, souhaitent être remerciés de leur magnanimité. Aux yeux du shogun, il n'y a pas de meilleur moyen que l'envoi, depuis les Pays-Bas, d'une ambassade auprès de l'empereur.

Pour les Néerlandais, qui considèrent l'arrestation de leurs hommes comme un acte illégal, c'est le monde à l'envers. Ils ne sont pas pressés d'obtempérer à la demande du shogun. Cependant, chaque année écoulée sans l'arrivée de l'ambassade exacerbe le ressentiment des Japonais. En 1648, l'émissaire de la Compagnie se voit refuser son audience annuelle chez le shogun. Par la suite, son successeur n'est même plus autorisé à quitter Nagasaki pour Edo. A l'évidence, quelque chose doit être entrepris si les Néerlandais veulent préserver leur commerce lucratif avec le Japon.

François Caron, qui a passé plus de vingt ans au Japon et gravi tous les échelons de la Compagnie, connaît bien les pratiques en cours sous



Château d'Osaka, anonyme, in Arnoldus Montanus, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, 1680, entre pp. 220 et 221, taille-douce.

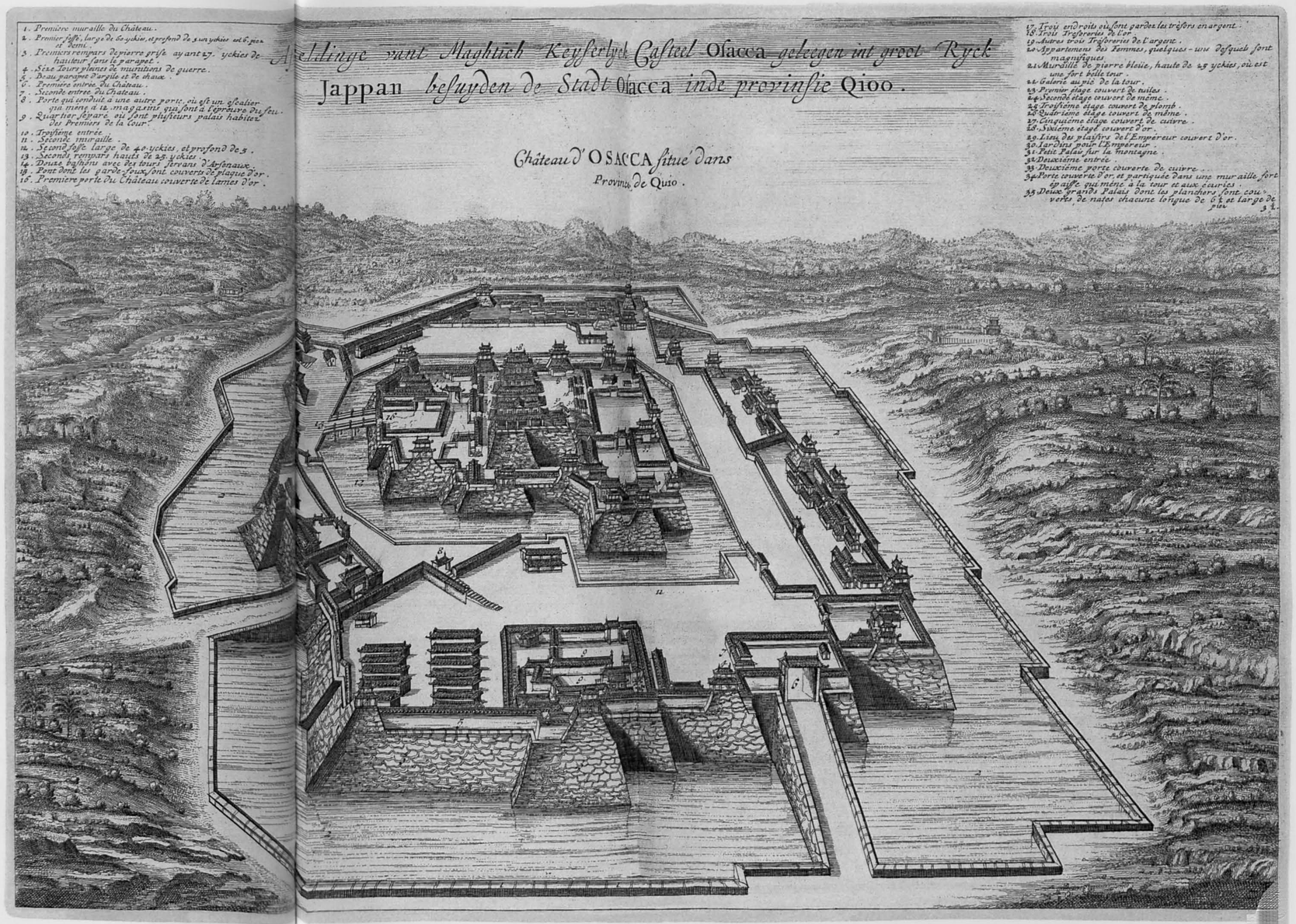
bien les recevoir. Le moment venu, celui-ci se fait remplacer par ses ministres et la cérémonie ne dure « qu'un moment ou deux ». Ce comportement ne laisse pas de surprendre et demande une explication.

Le second livre raconte comment dix marins néerlandais sont faits prisonniers par les Japonais dans la baie de Yamada, sur la côte Pacifique de Honshu, alors qu'ils sont partis « (...) de Batavia en l'an mil six cens quarente-trois dans le dessein de découvrir les Côtes septentrionales de la Tartarie (...) »[16]. Les Japonais les arrêtent car ils ont entendu des tirs de canon et ont découvert quatre prêtres jésuites accompagnés de six convertis asiatiques dans le nord de Kyushu. Ils craignent que les Pays-Bas ne s'allient soudainement au Portugal dans le but d'attaquer le Japon.

Les Japonais comprennent rapidement que ces marins ne sont liés ni aux prêtres jésuites ni aux Portugais de Macao. Ils sont, au contraire, de bons et loyaux employés de la Compagnie des Indes orientales, leur dernier partenaire commercial européen. L'affaire de cette arrestation embarrasse grandement les Japonais qui recherchent une manière de sortir de cette impasse sans perdre la face. Ils doivent, dès lors, trouver une bonne raison justifiant l'arrestation de leurs propres alliés. Les prisonniers subissent des interrogatoires sans fin au sujet des tirs de canon – une pratique pourtant courante pour signaler sa position à un navire hors de vue – jusqu'à ce que, de guerre lasse, le capitaine du navire signe un papier dans lequel il demande pardon pour son « crime ». Cela offre une porte de sortie aux Japonais. Le shogun est alors en mesure de faire preuve de pitié et de magnanimité en libérant les prisonniers, à qui l'on pardonne parce qu'ils sont néerlandais. Mais l'affaire ne s'arrête pas là. Les Japonais, poursuivant leur raisonnement, souhaitent être remerciés de leur magnanimité. Aux yeux du shogun, il n'y a pas de meilleur moyen que l'envoi, depuis les Pays-Bas, d'une ambassade auprès de l'empereur.

Pour les Néerlandais, qui considèrent l'arrestation de leurs hommes comme un acte illégal, c'est le monde à l'envers. Ils ne sont pas pressés d'obtempérer à la demande du shogun. Cependant, chaque année écoulée sans l'arrivée de l'ambassade exacerbe le ressentiment des Japonais. En 1648, l'émissaire de la Compagnie se voit refuser son audience annuelle chez le shogun. Par la suite, son successeur n'est même plus autorisé à quitter Nagasaki pour Edo. A l'évidence, quelque chose doit être entrepris si les Néerlandais veulent préserver leur commerce lucratif avec le Japon.

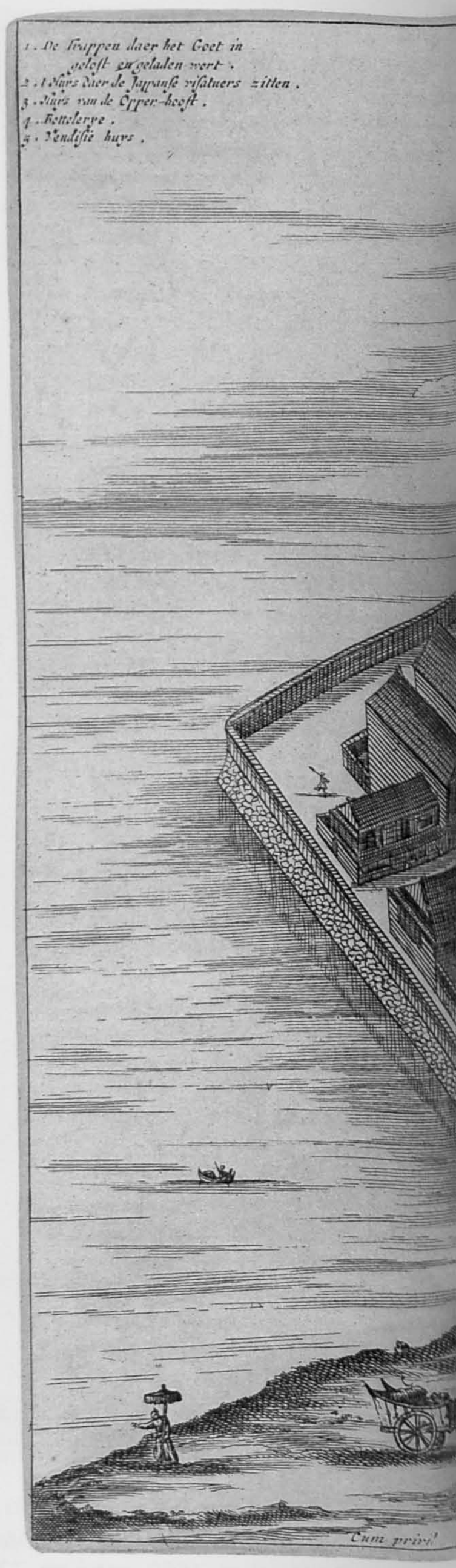
François Caron, qui a passé plus de vingt ans au Japon et gravi tous les échelons de la Compagnie, connaît bien les pratiques en cours sous



Château d'Osaka, anonyme, in Arnoldus Montanus, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, 1680, entre pp. 220 et 221, taille-douce.

ces latitudes en matière d'envoi d'ambassadeurs. Il sait que la forme a plus d'importance que le fond. Il décide de monter de toutes pièces une pseudo-ambassade[17]. Comme les Japonais insistent pour que l'ambassadeur vienne directement des Pays-Bas, il choisit le nouveau maître d'école récemment arrivé à Batavia, Pietr Blockhovius, chargé de jouer le rôle de l'ambassadeur. Celui-ci est très malade, mais Caron ne lui laisse pas le choix. Dans ses *Instructions*, il prend la précaution de préciser que si l'ambassadeur venait à mourir en route, son corps devrait être embaumé, contrairement à l'usage d'alors qui est de jeter le corps à la mer. En fait, Blockhovius a plus de valeur mort que vif car, une fois décédé, il ne risque plus de révéler le grand secret de cette ambassade, soit celui d'une formidable farce. Tout se passe comme Caron l'avait prévu. Blockhovius meurt en route, est embaumé et arrive au Japon dans son cercueil. Il est remplacé, comme prévu dans les *Instructions*, par Andries Frisius qui accepte stoïquement de jouer l'ambassadeur au Japon. Comme ni Blockhovius ni Frisius ne sont porteurs des accréditations nécessaires, signées et datées par les autorités néerlandaises, les Japonais ne sont pas dupes. Toutefois, après avoir insisté pendant tant d'années auprès de leurs interlocuteurs pour qu'ils envoient un ambassadeur, les Japonais ne peuvent refuser de l'accueillir maintenant qu'il est finalement arrivé (même mort et à l'évidence faux). Le seul à ne pas jouer le jeu est le shogun lui-même, qui prétend qu'une maladie l'empêche de recevoir Frisius en personne. Comme nous l'avons vu, Frisius est finalement reçu par les ministres d'Etat. Ainsi, Japonais et Néerlandais s'accordent pour sauver les apparences et préserver leurs relations commerciales mutuellement très avantageuses.

LAURENT GOBAT



Magasin de la Compagnie des Indes orientales des Provinces-Unies dans l'île de Dejima, anonyme, in Arnoldus Montanus, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, 1680, entre pp. 50 et 51, taille-douce.

Magazin de la Compagnie dans l'Isle de Disma

De Logie voor NANGASACKI op t Eylandt

Schisma

The Lodge before NANGESAQUE *on the Iland*

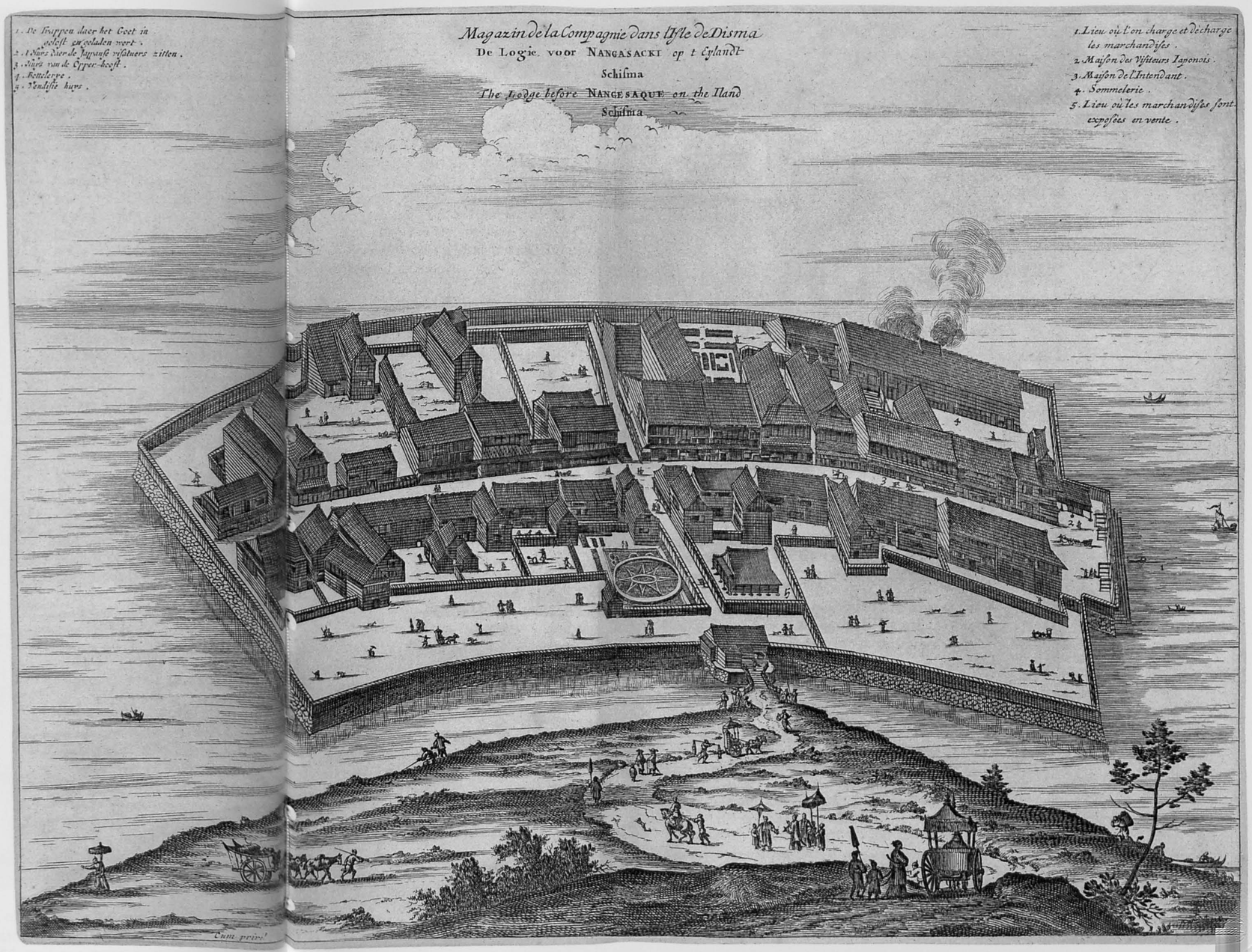
Schisma

1. *Lieu où l'on charge et décharge les marchandises.*
2. *Maison des Visiteurs Japonois.*
3. *Maison de l'Intendant.*
4. *Sommelerie.*
5. *Lieu où les marchandises sont exposées en vente.*

ces latitudes en matière d'envoi d'ambassadeurs. Il sait que la forme a plus d'importance que le fond. Il décide de monter de toutes pièces une pseudo-ambassade[17]. Comme les Japonais insistent pour que l'ambassadeur vienne directement des Pays-Bas, il choisit le nouveau maître d'école récemment arrivé à Batavia, Pietr Blockhovius, chargé de jouer le rôle de l'ambassadeur. Celui-ci est très malade, mais Caron ne lui laisse pas le choix. Dans ses *Instructions*, il prend la précaution de préciser que si l'ambassadeur venait à mourir en route, son corps devrait être embaumé, contrairement à l'usage d'alors qui est de jeter le corps à la mer. En fait, Blockhovius a plus de valeur mort que vif car, une fois décédé, il ne risque plus de révéler le grand secret de cette ambassade, soit celui d'une formidable farce. Tout se passe comme Caron l'avait prévu. Blockhovius meurt en route, est embaumé et arrive au Japon dans son cercueil. Il est remplacé, comme prévu dans les *Instructions*, par Andries Frisius qui accepte stoïquement de jouer l'ambassadeur au Japon. Comme ni Blockhovius ni Frisius ne sont porteurs des accréditations nécessaires, signées et datées par les autorités néerlandaises, les Japonais ne sont pas dupes. Toutefois, après avoir insisté pendant tant d'années auprès de leurs interlocuteurs pour qu'ils envoient un ambassadeur, les Japonais ne peuvent refuser de l'accueillir maintenant qu'il est finalement arrivé (même mort et à l'évidence faux). Le seul à ne pas jouer le jeu est le shogun lui-même, qui prétend qu'une maladie l'empêche de recevoir Frisius en personne. Comme nous l'avons vu, Frisius est finalement reçu par les ministres d'Etat. Ainsi, Japonais et Néerlandais s'accordent pour sauver les apparences et préserver leurs relations commerciales mutuellement très avantageuses.

LAURENT GOBAT

Magasin de la Compagnie des Indes orientales des Provinces-Unies dans l'île de Dejima, anonyme, in Arnoldus Montanus, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, 1680, entre pp. 50 et 51, taille-douce.



NOTES

1. Hesselink, Reinier H., «Memorable Embassies: the secret History of Arnoldus Montanus' Gedenkwaerdige Gesantschappen», *Quaerendo*, vol. 32, 1-2, 2002, p. 104.
2. Montanus, Arnoldus, *Denckwürdige Gesandtschafften der Ost-Indischen Gesellschaft in den Vereinigten Niederländern an unterschiedliche Keyser von Japan*, Amsterdam, Jacob Mörs, 1669 (1670).
3. Van Eeghen, Isabella H., *De Amsterdamse Boekhandel 1680-1725*, vol. II., Amsterdam, 1963, pp. 210-212.
4. Montanus, Arnoldus, *Ambassades vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, Jacob de Meurs, 1680, partie I, pp. 40-41.
5. Van Eeghen, Isabella H., «Arnoldus Montanus's Book on Japan», *Quaerendo*, vol. 2, 4, 1972, p. 266.
6. *Ibid.*, p. 257.
7. Montanus, Arnoldus, *Ambassades vers les empereurs...*, partie I, pp. 50-51.
8. *Ibid.*, pp. 220-221.
9. *Ibid.*, p. 42.
10. *Ibid.*, p. 24.
11. *Ibid.*, p. 28.
12. Hesselink, Reinier H., *op. cit.*, p. 109.
13. Montanus, Arnoldus, *Ambassades vers les empereurs...*, partie I, p. 51.
14. *Ibid.*, p. 1.
15. *Ibid.*, p. 110.
16. Montanus, Arnoldus, *Ambassades vers les empereurs...*, partie II, p. 1.
17. Hesselink, Reinier H., *op. cit.*, p. 119.

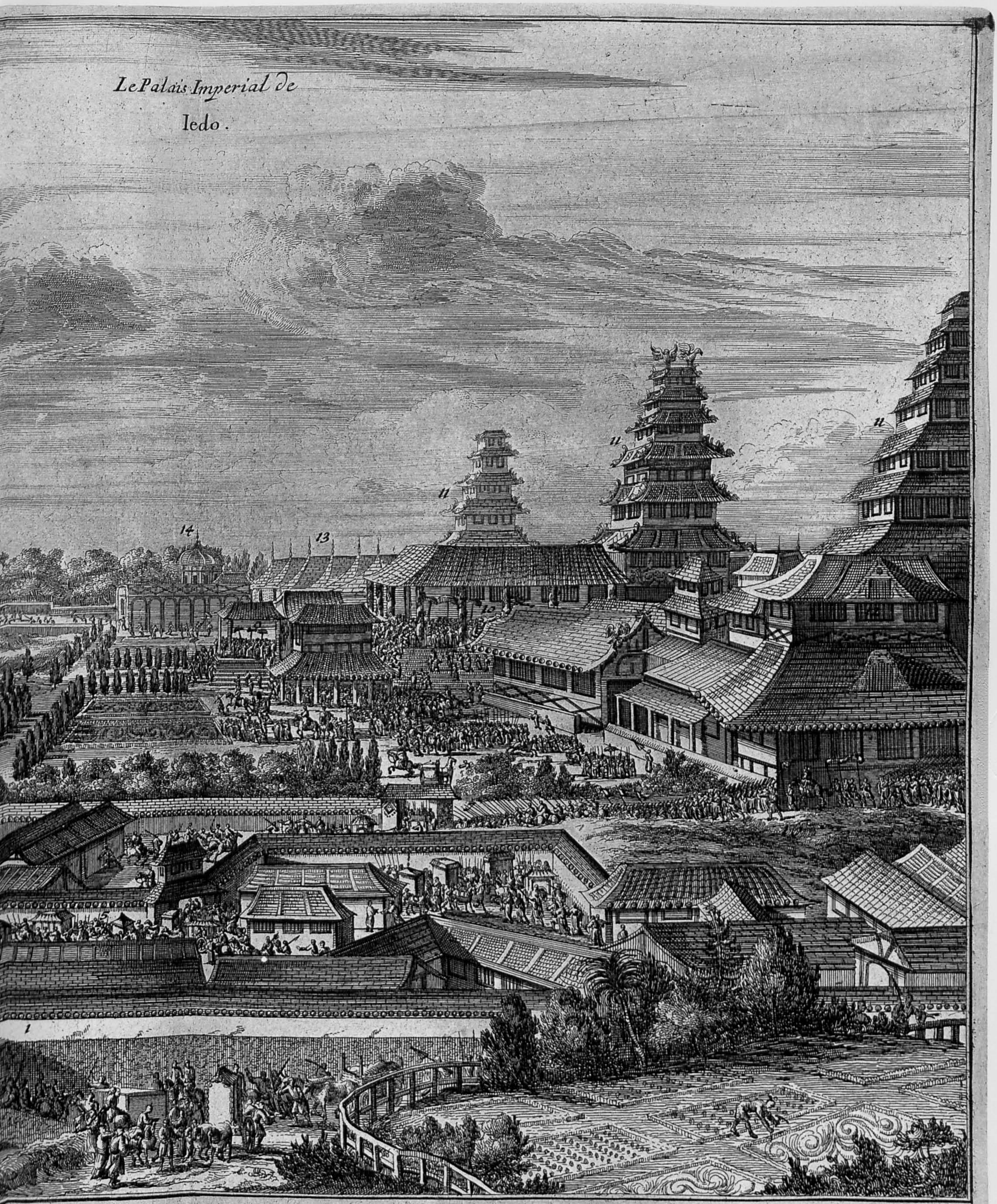
Le Palais impérial de Iedo, anonyme, in Arnoldus Montanus, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, 1680, entre pp. 110-111, taille-douce.

NOTES

1. Hesselink, Reinier H., «Memorable Embassies: the secret History of Arnoldus Montanus' Gedenkwaerdige Gesantschappen», *Quaerendo*, vol. 32, 1-2, 2002, p. 104.
2. Montanus, Arnoldus, *Denckwürdige Gesandtschafften der Ost-Indischen Gesellschaft in den Vereinigten Niederländern an unterschiedliche Keyser von Japan*, Amsterdam, Jacob Mörs, 1669 (1670).
3. Van Eeghen, Isabella H., *De Amsterdamse Boekhandel 1680-1725*, vol. II., Amsterdam, 1963, pp. 210-212.
4. Montanus, Arnoldus, *Ambassades vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, Jacob de Meurs, 1680, partie I, pp. 40-41.
5. Van Eeghen, Isabella H., «Arnoldus Montanus's Book on Japan», *Quaerendo*, vol. 2, 4, 1972, p. 266.
6. *Ibid.*, p. 257.
7. Montanus, Arnoldus, *Ambassades vers les empereurs...*, partie I, pp. 50-51.
8. *Ibid.*, pp. 220-221.
9. *Ibid.*, p. 42.
10. *Ibid.*, p. 24.
11. *Ibid.*, p. 28.
12. Hesselink, Reinier H., *op. cit.*, p. 109.
13. Montanus, Arnoldus, *Ambassades vers les empereurs...*, partie I, p. 51.
14. *Ibid.*, p. 1.
15. *Ibid.*, p. 110.
16. Montanus, Arnoldus, *Ambassades vers les empereurs...*, partie II, p. 1.
17. Hesselink, Reinier H., *op. cit.*, p. 119.

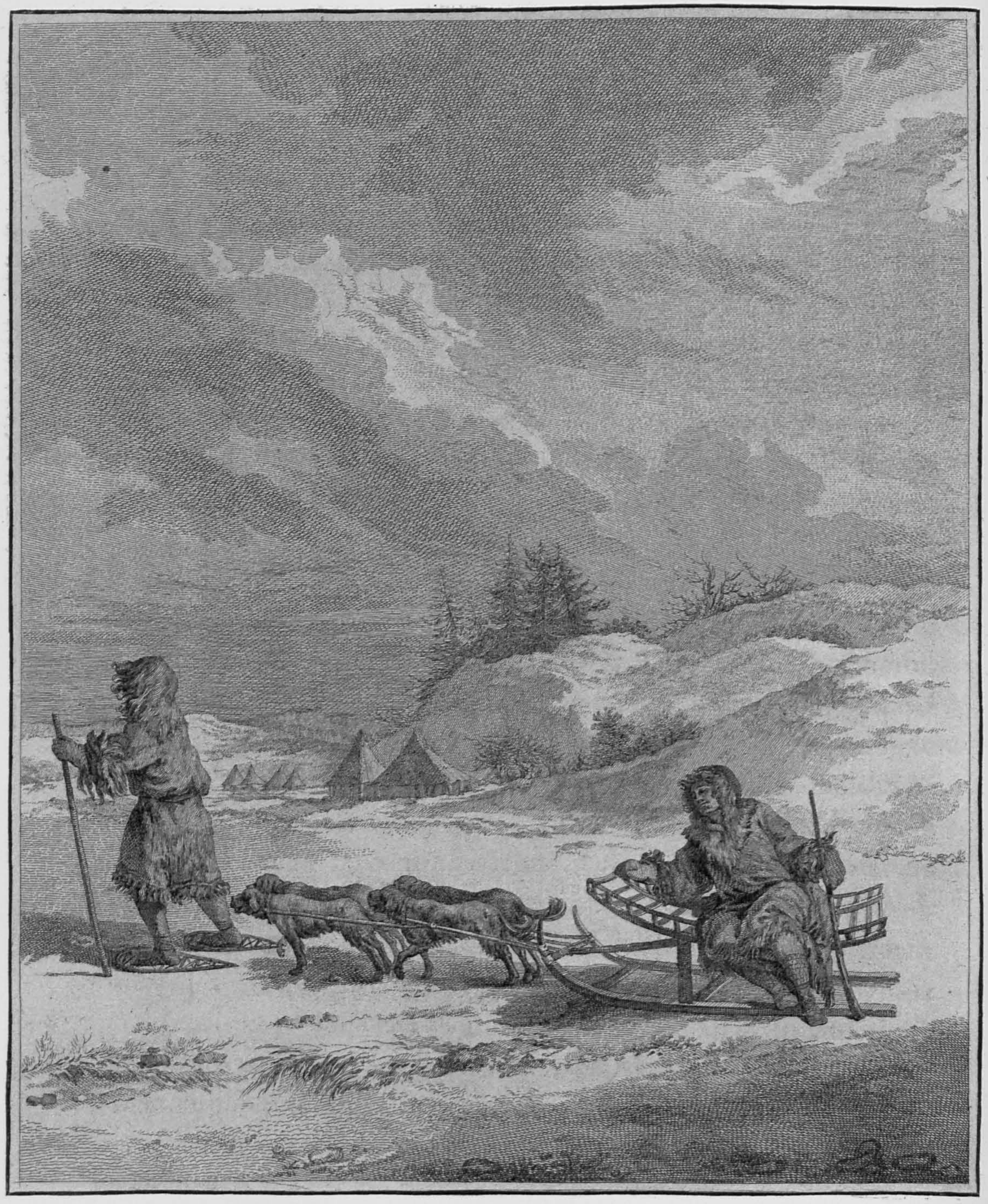
Le Palais impérial de Iedo, anonyme, in Arnoldus Montanus, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, 1680, entre pp. 110-111, taille-douce.

Le Palais Imperial de Iedo.



ier que ces trois remparts sont des les uns dans les autres qui sont ceux troisième rempart.

8. *Iardin de l'Empereur.*
9. *Espèce de porche où l'on se met à couvert d'un Labirinte.*
10. *Sale d'audiences.*
11. *Tours du Palais.*
12. *Appartemens des Princes du Sang.*
13. *Serrail des femmes.*
14. *Maison de plaisance de l'Empereur.*
15. *Temple.*
16. *Garde Imperiale de 3000. hommes.*



« Traîneau du Kamchatka tiré par des chiens », dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Jean-Baptiste Tilliard, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 2 : *Voyage en Sibérie, contenant la description du Kamtchatka ...*, par Kracheninnikov, n° X, en face de p. 51, taille-douce.

Points de repère

La Sibérie au XVIIIe siècle
Colonisation et exploration

Immense territoire s'étendant de l'Oural aux mers de Béring et du Japon, de l'océan Arctique jusqu'aux frontières du Kazakhstan, de la Mongolie et de la Chine, la Sibérie est une région presque entièrement aux mains de la Russie à la fin du XVIIIe siècle. La Chine occupe cependant le bassin de l'Amour que les Russes n'obtiendront qu'au milieu du XIXe siècle par les traités d'Aigun (1858) et de Pékin (1860).

La colonisation de la Sibérie commence dans la seconde moitié du XVIe siècle par les cosaques pour le compte des Stroganov, marchands et industriels russes. Cette famille obtient en 1558 un droit de possession sur cette région par Ivan IV le Terrible. Après la défaite du khanat tatar de Sibérie et des Ouzbeks sur l'Ob, la Sibérie occidentale est entièrement russifiée au début du XVIIe siècle. En 1619, l'embouchure de l'Ienisseï devient la frontière de la Russie. Tomsk est fondée en 1604; Krasnoïarsk en 1628. La conquête se poursuit rapidement en Sibérie centrale, puis orientale. En 1632, les Russes sont à Iakoutsk; en 1645, ils atteignent la mer d'Okhotsk; en 1648, Semion Dejnev contourne l'extrémité nord-ouest de l'Asie et passe par le détroit de Béring qui sera décrit par Vitus Jonassen Béring (1681-1741) en 1728; le Kamtchatka est découvert en 1679. La plupart des populations autochtones se soumettent facilement à l'envahisseur qui leur offre sa protection en échange du *yasak*, un impôt en fourrures. Quelques groupes ethniques de la Sibérie orientale opposent cependant une vive résistance aux cosaques, tels les Toungouses, au sud de l'Iakoutie, et les Koriaks au Kamtchatka.

Sur l'Amour, la Russie se heurte surtout à la Chine qui lui impose le traité de Nertchinsk en 1689. La frontière est déterminée par les Monts Stanovoï et le fleuve Argoun. La Russie renonce au bassin de l'Amour et à l'accès à la mer du Japon.

L'ardeur des cosaques en Sibérie s'explique par les énormes bénéfices que fait miroiter le commerce de la fourrure dans des régions regorgeant de zibelines, de martres, d'hermines, de castors et de renards. Pour l'Empire russe, ce commerce deviendra une immense source de revenus.

Exploration

La conquête de la Sibérie à peine achevée, la Russie lance, au XVIIIe siècle, plusieurs expéditions scientifiques pour reconnaître le pays qui reste encore largement méconnu, faire l'inventaire de ses ressources naturelles, minières, animales, végétales, etc. Il s'agit aussi de déterminer ses limites géographiques encore très imprécises. On ignore toujours si l'Asie et l'Amérique se touchent ou si elles sont séparées par un détroit. Pierre le Grand (1672-1682-1725) espère trouver un passage au nord-est, vers la Chine, en longeant les côtes de l'océan Glacial pour remplacer l'interminable route des caravanes par l'Asie centrale. Afin de mener à bien ces explorations, Pierre le Grand fait appel à des savants de toute l'Europe qu'il attire à Saint-Pétersbourg en créant, le 22 janvier 1724, une Académie des sciences.

La première grande expédition scientifique à l'intérieur de la Sibérie occidentale et centrale est confiée au naturaliste prussien Daniel Gottlieb Messerschmidt (1685-1735) qui explore les bassins de l'Ob et du Ienisseï pendant près de huit ans (1719-1727). Parmi ses nombreuses observations, Messerschmidt confirme l'existence de gisements de cuivre dans l'Oural, de fer à Tobolsk et d'argent à Nertchinsk.

Le Danois Vitus Jonassen Béring est chargé des premières reconnaissances maritimes. Lors de sa mission initiale (1725-1730), il doit se rendre en Sibérie orientale, construire un ou deux bateaux au Kamtchatka, naviguer le long de la côte qui pourrait être celle de l'Amérique et découvrir, s'il existe, un passage terrestre entre les deux continents. Béring est secondé par son compatriote, Martin Spanberg, et Alexei Chirikov. En 1728, Béring montre que les continents eurasien et américain sont bien séparés, en naviguant dans le détroit qui porte aujourd'hui son nom. Il est de retour à Saint-Pétersbourg en mars 1730. En 1733, Béring obtient de l'impératrice Anna (1693-1730-1740) le commandement d'une seconde et vaste expédition (1733-1741) dont la mission est d'explorer à la fois l'intérieur de la Sibérie et de reconnaître les côtes des océans Arctique et Pacifique. La tsarine met des moyens gigantesques à la disposition de l'explorateur pour assurer la sécurité et l'intendance de l'entreprise, construire des navires et des bases arrière: des centaines de soldats et d'ouvriers spécialisés – charpentiers, menuisiers, etc. – sont recrutés. Béring s'entoure surtout d'une armada de savants qui compte, parmi d'autres, les naturalistes allemands Georg Wilhelm Steller (1709-1746) et Johann Georg Gmelin (1709-1755), l'historien allemand Gerhard Friedrich Müller (1705-1783), l'astronome français Louis de l'Isle de la Croyère (1690-1741) et le jeune savant russe Stepan Petrovich Kracheninnikov (1711-1755).

Plusieurs bateaux sont construits à Tobolsk, Iakoutsk et Okhotsk. Un véritable port est aménagé dans cette dernière ville.

Malgré de lourdes pertes humaines, le bilan de cette seconde expédition est remarquable: commandant chacun un navire, Béring et Chirikov découvrent des terres nouvelles, s'aventurant jusqu'au golfe de l'Alaska, au sud des îles Aléoutiennes; le premier atteint l'île de Kayak (St Elias Island) mais échoue sur une île (devenue l'île Béring) où l'explorateur meurt du scorbut. L'équipage survivant réussit à construire un petit vaisseau qui parvient à retourner à Petropavlosk (27 août 1742). De son côté, Chirikov atteint la côte de l'Alaska au sud de l'île Baranoff (15 juillet 1741) et découvre les îles Aléoutiennes.

La connaissance de la Sibérie fait de grands progrès grâce aux travaux des savants: les relevés de Louis de l'Isle de la Croyère, décédé durant le voyage, permettent de préciser la cartographie du pays; Steller fait connaître les animaux marins qu'il découvre sur l'île Béring dans son *De bestiis marinis* (1751); les observations de Gmelin aboutissent à un recueil monumental sur la flore de Sibérie, *Flora Sibirica* (1747-1769); grâce à Kracheninnikov, une description détaillée du Kamtchatka voit le jour en 1755 à Saint-Pétersbourg. La première édition complète de son ouvrage, en français, est publiée à Amsterdam en 1770 sous le titre *Histoire et description du Kamtchatka*, etc.

L'exploration de la Sibérie se poursuit tout au long du XVIIIe siècle, stimulée notamment par les observations astronomiques liées au passage de Vénus devant le Soleil en 1761 et 1769. La Sibérie constitue un bon poste d'observation pour étudier le phénomène. Envoyé en Russie par la France en 1760, l'abbé Jean Chappe d'Auteroche (1728-1769) profite de son voyage pour donner une description des régions visitées entre Paris et Tobolsk. Le second passage de Vénus mobilise aussi de nombreux astronomes et savants, dont le Berlinois Pierre-Simon Pallas (1741-1811) invité par Catherine II (1729-1762-1796) à accompagner l'expédition russe composée de sept astronomes et de cinq naturalistes. Au cours de ce voyage qui dure sept ans, Pallas parcourt une grande partie de la Sibérie occidentale et centrale, poussant jusqu'à Kyakhta, à la frontière de la Mongolie, étudiant entre autres la géologie du pays et recueillant de nombreux fossiles. De retour à Saint-Pétersbourg en 1774, il publie le résultat de ses découvertes dans ses *Reise durch verschiedene Provinzen des Russischen Reichs* (1771-1776). La Bibliothèque de Neuchâtel possède un exemplaire de la traduction française de cet ouvrage, *Voyages de M. P.S. Pallas en différentes provinces de l'empire de Russie, et dans l'Asie septentrionale (1788-1793).*

MICHEL SCHLUP

VOYAGE EN SIBÉRIE,

FAIT PAR ORDRE DU ROI EN 1761;

CONTENANT

LES MŒURS, LES USAGES DES RUSSES, ET L'ETAT ACTUEL de cette Puiſſance; la Deſcription géographique & le Nivellement de la route de Paris à Tobolsk; l'Hiſtoire naturelle de la même route; des Obſervations aſtronomiques, & des Expériences ſur l'Electricité naturelle:

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES, DE PLANS, DE PROFILS DU TERREIN; de Gravures qui repréſentent les uſages des Ruſſes, leurs mœurs, leurs habillements, les Divinités des Calmouks, & pluſieurs morceaux d'hiſtoire naturelle.

Par M. l'Abbé CHAPPE D'AUTEROCHE, de l'Académie royale des Sciences.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DEBURE, pere, Libraire, quai des Auguſtins, à Saint Paul.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

Chappe d'Auteroche à Tobolsk: un abbé astronome au service de Vénus (1760-1762)

« Tartares des environs de Kazan », dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, détail, gravé par Jean-Baptiste Tilliard, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, nº XXVI, en face de p. 335, taille-douce.

Jean Chappe d'Auteroche [1]

(Mauriac, Cantal, 23 mars 1728 – San José del Cabo, Mexique, 1er août 1769)

Jean Chappe d'Auteroche est issu d'une famille de notables du Cantal. Son père était avocat et avoué à Mauriac.

Après avoir fréquenté le collège des jésuites à Mauriac, le jeune homme entre au collège Louis-le-Grand à Paris, école des élites par excellence, également dirigée par les jésuites. Il y cultive notamment ses dons pour le dessin, la cartographie et les mathématiques et y soutient brillamment une thèse générale de physique. Il embrasse l'état ecclésiastique, mais se passionne pour l'astronomie qui devient son domaine de prédilection; le principal du collège parle de son élève à l'astronome, géodésien et cartographe César François Cassini dit Cassini de Thury (1714-1784) [2], initiateur de la première carte moderne de la France. A l'instigation de cet éminent académicien, Chappe traduit les *Tables astronomiques* de l'astronome anglais Edmund Halley (1656-1742). La première édition paraît en 1749, la seconde, considérablement augmentée de commentaires du traducteur, en 1754.

En 1753 probablement, Chappe devient membre de l'Observatoire astronomique de Paris et observe le passage de Mercure devant le Soleil. Il contribue au grand projet cartographique de Cassini de Thury, exécute des travaux altimétriques à l'aide du baromètre dans les Vosges et s'intéresse à l'électricité naturelle et plus particulièrement au phénomène des éclairs. Il se forge une solide réputation de savant et succède, en janvier 1759, à Joseph Jérôme Lalande (1731-1807) au poste d'« adjoint » [3] astronome à l'Académie des sciences, entrant ainsi, à 32 ans, dans l'institution scientifique la plus illustre de son pays. A cette date, la communauté scientifique française et européenne, mais aussi le grand public, se passionnent pour un événement astronomique rare: le passage de la planète Vénus devant le Soleil [4]. Halley avait attiré l'attention du monde scientifique sur ce phénomène qui se reproduit tous les 120 ans environ, mais toujours deux fois de suite dans un

intervalle de huit ans[5]. Selon lui, le premier transit devait avoir lieu le 6 juin 1761 et le second, huit ans plus tard, en 1769. L'enjeu est important puisque l'observation de la parallaxe solaire doit permettre de calculer la distance entre la Terre et le Soleil et contribuer ainsi à une meilleure connaissance du système solaire[6].

L'Académie décide de participer aux observations scientifiques en envoyant des astronomes sur différents points du globe: Cassini de Thury se rendra à Vienne (Autriche), Guillaume-Hyacinthe Le Gentil (1725-1792) à Pondichéry (côte sud-est de l'Inde)[7], Alexandre-Guy Pingré (1711-1796) sur l'île Rodrigues (à l'est de Madagascar) et Chappe à Tobolsk en Sibérie.

Fin novembre 1760, Chappe part pour Tobolsk où il arrive le 10 avril 1761 après avoir transité par Vienne, Varsovie et Saint-Pétersbourg. L'observation du passage de Vénus réussit et l'astronome est de retour dans la capitale française en août 1762. Il y développe une riche activité scientifique tout en rédigeant son récit de voyage, dont un extrait paraît en 1763[8], tandis que l'ouvrage complet ne sera édité qu'en 1768.

L'astronome-voyageur prépare déjà une deuxième expédition qui doit l'amener en Californie pour l'observation du second passage de Vénus devant le Soleil, prévu pour le 3 juin 1769. L'Académie soutient ces plans et l'Espagne accepte également d'accueillir le savant français sur ses terres du Mexique, à condition qu'il emmène deux astronomes espagnols.

Accompagné de l'ingénieur-géographe J. P. Pauly, du jeune artiste-dessinateur Alexandre Jean Noël et d'un certain Dubois, horloger, Chappe quitte Paris le 18 septembre 1768. Après un voyage long et éprouvant, ils arrivent, le 19 mai 1769, à la mission de Saint-Joseph (San José del Cabo, pointe sud de la Californie) qui doit accueillir leur observatoire improvisé. Les astronomes ont à peine le temps d'installer leurs instruments et, le 3 juin 1769, l'observation du passage de Vénus devant le Soleil réussit parfaitement.

Chappe décide de prolonger son séjour pour faire encore d'autres observations astronomiques, bravant le risque de contracter une maladie très contagieuse (la fièvre jaune?) qui fait rage dans la région et à laquelle succomberont les trois quarts de la population locale. Chappe tombe malade et meurt le 1er août 1769. Pauly ramène en France le compte rendu des observations et le journal du voyage. Celui-ci sera publié par Dominique Cassini, fils de Cassini de Thury, sous le titre *Voyage en Californie pour l'observation du passage de Vénus sur le disque du Soleil, le 3 juin 1769* (Paris, 1772).

Le voyage à Tobolsk

Au milieu de la guerre, un effort scientifique commun

Le passage de Vénus devant le Soleil de 1761 n'est que partiellement visible en Europe de l'Ouest; en revanche, toute l'Asie promet de bonnes conditions d'observation. L'Angleterre, la France, mais aussi les Pays-Bas et la Russie décident d'envoyer des astronomes vers des régions lointaines, notamment l'Afrique, l'Inde, l'Indonésie, la Chine et la Sibérie. Dans toute l'Europe, pourtant déchirée par la guerre de Sept ans (1756-1763), les savants collaborent dans un effort scientifique inégalé jusqu'alors: le passage de 1761 sera observé depuis soixante-sept localités différentes par près de cent trente astronomes.

Le choix de Chappe pour l'observation du passage de Vénus en Sibérie

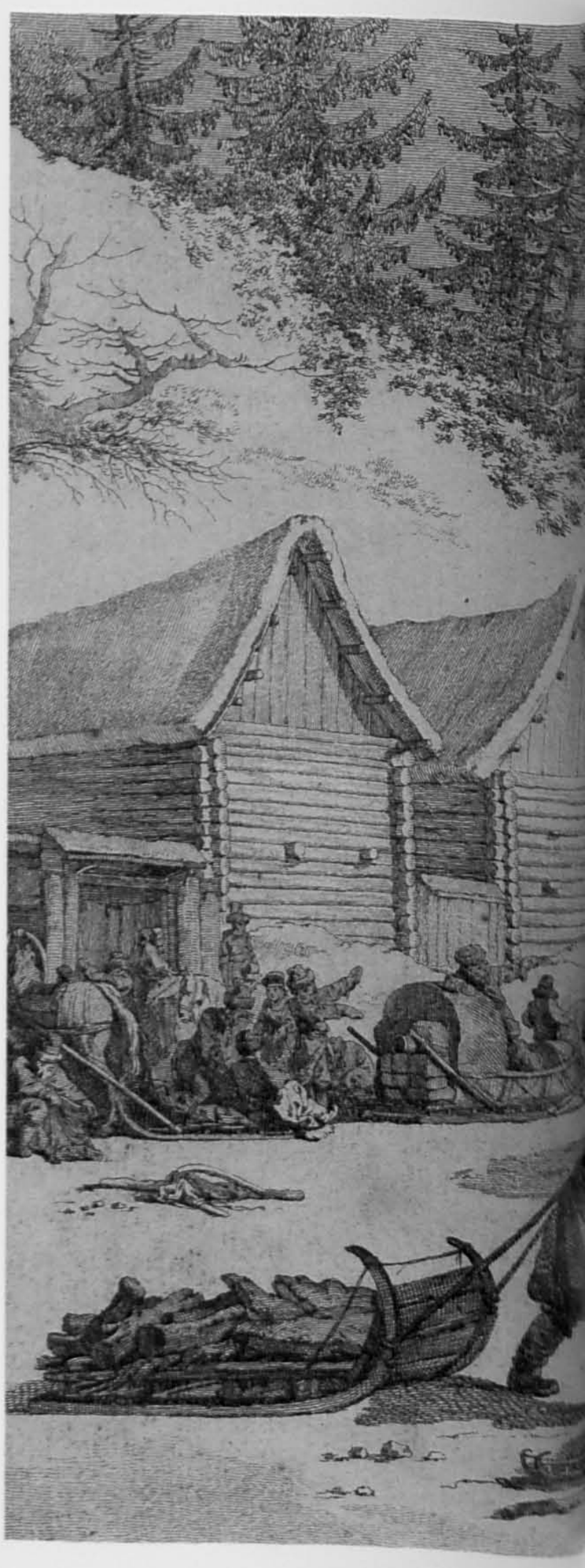
En mars 1760, Gerhard Friedrich Müller (1705-1783), secrétaire de la jeune Académie russe des sciences, écrit à l'Académie française pour inviter un observateur, précisant qu'il n'y a pas d'astronome russe suffisamment expérimenté. La réponse des Français est positive mais on demande une invitation officielle au niveau gouvernemental. Chappe est choisi pour cette mission. L'Académie russe entreprend donc des démarches afin d'obtenir l'invitation officielle souhaitée par les Français. Mais l'honneur national est en jeu et le gouvernement préfère confier l'observation du passage de Vénus à un savant russe, Stepan Iakovlevitch Roumovski (1734-1812). Ce revirement n'est pas notifié à l'Académie de Paris et lorsque Chappe part, il n'a pas été officiellement invité et ne sait pas que sa venue n'est plus souhaitée.

Voyage de Paris à Saint-Pétersbourg

Chappe quitte Paris à la fin novembre 1760. Comme le dernier bateau pour Saint-Pétersbourg est déjà parti, il se rend à Ulm par Strasbourg et s'embarque sur le Danube pour Vienne. Il arrive dans la capitale autrichienne à la fin de l'année et se sent très flatté d'être reçu par le couple impérial. Il poursuit en voiture par Varsovie et Riga, première ville importante de l'Empire russe. Les routes sont désormais couvertes de neige et, à partir de Dorpat (aujourd'hui Tartou, Estonie), le manteau neigeux devient si épais qu'il faut abandonner les voitures: «Je connus pour la première fois la facilité de voyager avec des traîneaux: nous allions avec la plus grande vîtesse, sans éprouver aucun accident.

Le froid augmentoit cependant chaque jour à mesure que nous approchions de Saint-Pétersbourg: le 11 le thermomètre se soutenoit à douze degrés & demi à midi[9], & il descendoit de quatre ou cinq degrés pendant la nuit. Presqu'à découvert dans nos traîneaux, nous éprouvions les plus vives douleurs de ce froid rigoureux, auquel nous n'étions pas accoutumés. Nous arrivâmes enfin à Saint-Pétersbourg le 13 Février, après deux mois & demi de route. Chaque jour avoit été marqué par des accidents si multipliés, que j'avois désespéré d'arriver à temps en Russie pour mon observation.»[10]

L'astronome français se rend compte que certains académiciens et d'autres personnalités russes n'apprécient pas sa venue. Discrètement, il y fait allusion dans son récit: «Ces Astronomes [russes] étoient déjà partis depuis plus d'un mois, lorsque j'arrivai à Saint-Pétersbourg: leur départ & quelques difficultés survenues avant mon arrivée, avoient rendu problématique mon voyage à Tobolsk.»[11] Grâce aux démarches de l'ambassadeur de France, le baron de Breteuil (1730-1807), et à celles du grand chancelier russe, Vorontsov (1714-1767), ces problèmes sont résolus et l'académicien français obtient même le soutien d'Elisabeth Ire (1709-1762, impératrice dès 1741) qui enjoint à ses sujets de faciliter par tous les moyens le voyage et les travaux de l'astronome[12].



«Traîneaux de Russie pour voiager pendant l'hiver et transporter les denrées», dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Jacques-Philippe Le Bas, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, nº I, entre pp. 26 et 27, taille-douce.

A Solikamsk, au pied de l'Oural, par la Russie européenne

Environ 2800 km le séparent encore de Tobolsk et les conditions de voyage seront plus difficiles, ne serait-ce que par le manque d'auberges: «Il falloit me pourvoir pour tout ce trajet, de provisions de bouche de toute espece, même de celles dont l'usage est le plus nécessaire, comme de pain; de lits & de tous les ustensiles nécessaires à la vie.»[13] Le temps presse puisque le dégel des rivières au printemps rendra la progression beaucoup plus pénible voire impossible. Le 10 mars, il part avec une petite caravane de quatre traîneaux: «Celui dans lequel je voyageois (...) étoit fermé de toutes parts: mais il étoit très pesant, à cause de tout ce que j'avois placé dans son intérieur. On y avoit attelé cinq chevaux de front: l'Horloger & mon Domestique étoient dans un autre couvert à moitié; un Bas Officier (...) avoit choisi celui où étoient les provisions; & mes instruments étoient dans un quatrieme.»[14] En arrivant à Moscou le 14 mars, Chappe constate qu'il a déjà perdu deux jours sur son programme et que les traîneaux sont complètement délabrés. Au lieu de les faire réparer, il se procure des traîneaux plus robustes comme ceux utilisés par les paysans. Pour accé-

lérer le rythme du voyage, il interdit strictement à ses hommes d'entrer dans les «poêles» (huttes chauffées) lors des changements de chevaux; en contrepartie, il promet des rasades d'eau-de-vie aux postillons. Ces mesures s'avèrent efficaces; de plus, le parcours sur la Volga gelée est particulièrement rapide et le soir du 22, à Kozmodemjansk, l'auteur note avec satisfaction qu'il a parcouru 43 lieues (environ 170 km) en 24 heures.

Chappe quitte la Volga et poursuit sa route à travers une forêt immense qui s'étire presque jusqu'à Tobolsk. La neige atteint plus de quatre pieds entre les arbres, la route devient de plus en plus étroite

Le froid augmentoit cependant chaque jour à mesure que nous approchions de Saint-Pétersbourg: le 11 le thermomètre se soutenoit à douze degrés & demi à midi[9], & il descendoit de quatre ou cinq degrés pendant la nuit. Presqu'à découvert dans nos traîneaux, nous éprouvions les plus vives douleurs de ce froid rigoureux, auquel nous n'étions pas accoutumés. Nous arrivâmes enfin à Saint-Pétersbourg le 13 Février, après deux mois & demi de route. Chaque jour avoit été marqué par des accidents si multipliés, que j'avois désespéré d'arriver à temps en Russie pour mon observation.»[10]

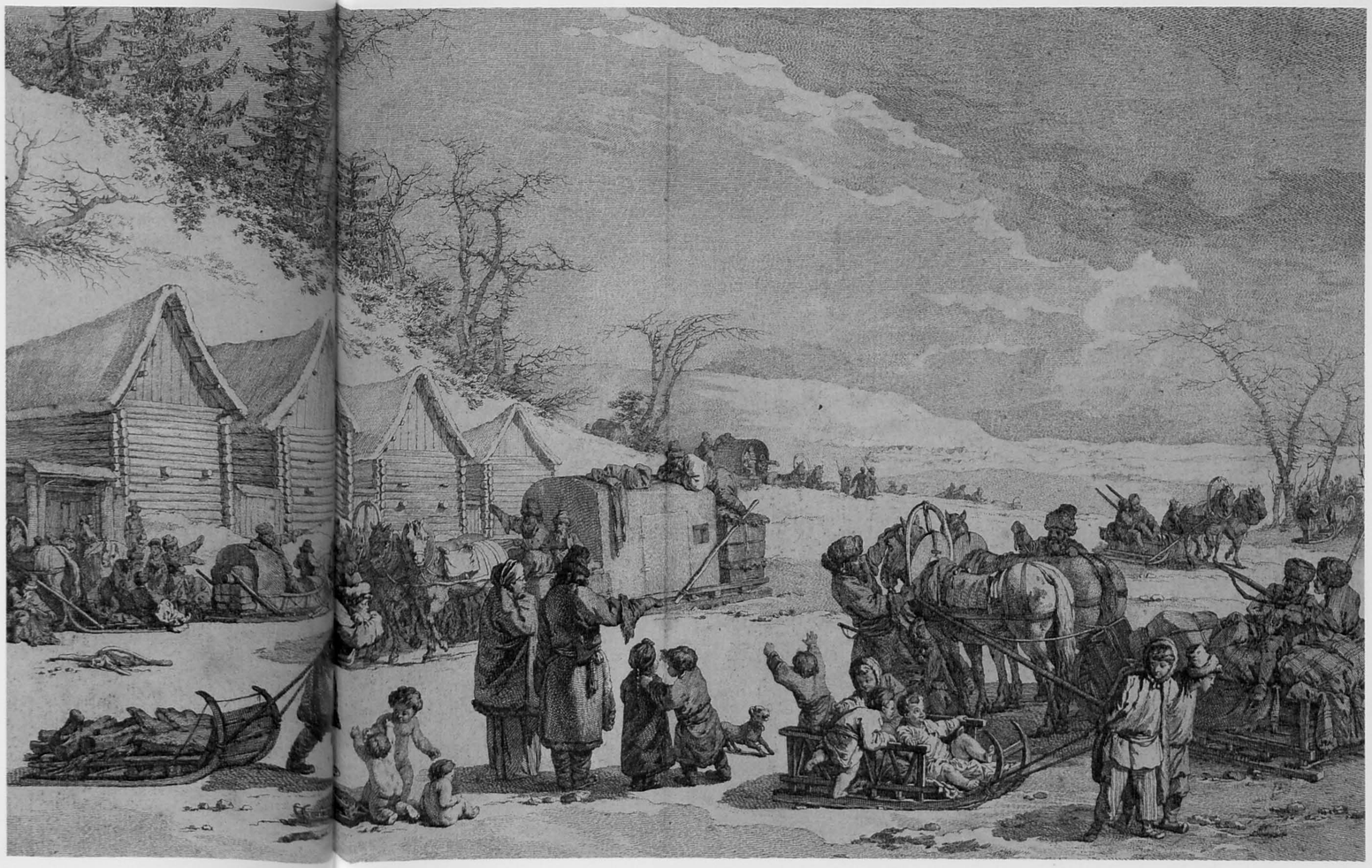
L'astronome français se rend compte que certains académiciens et d'autres personnalités russes n'apprécient pas sa venue. Discrètement, il y fait allusion dans son récit: «Ces Astronomes [russes] étoient déjà partis depuis plus d'un mois, lorsque j'arrivai à Saint-Pétersbourg: leur départ & quelques difficultés survenues avant mon arrivée, avoient rendu problématique mon voyage à Tobolsk.»[11] Grâce aux démarches de l'ambassadeur de France, le baron de Breteuil (1730-1807), et à celles du grand chancelier russe, Vorontsov (1714-1767), ces problèmes sont résolus et l'académicien français obtient même le soutien d'Elisabeth Ire (1709-1762, impératrice dès 1741) qui enjoint à ses sujets de faciliter par tous les moyens le voyage et les travaux de l'astronome[12].

A Solikamsk, au pied de l'Oural, par la Russie européenne

Environ 2800 km le séparent encore de Tobolsk et les conditions de voyage seront plus difficiles, ne serait-ce que par le manque d'auberges: «Il falloit me pourvoir pour tout ce trajet, de provisions de bouche de toute espece, même de celles dont l'usage est le plus nécessaire, comme de pain; de lits & de tous les ustensiles nécessaires à la vie.»[13] Le temps presse puisque le dégel des rivières au printemps rendra la progression beaucoup plus pénible voire impossible. Le 10 mars, il part avec une petite caravane de quatre traîneaux: «Celui dans lequel je voyageois (...) étoit fermé de toutes parts: mais il étoit très pesant, à cause de tout ce que j'avois placé dans son intérieur. On y avoit attelé cinq chevaux de front: l'Horloger & mon Domestique étoient dans un autre couvert à moitié; un Bas Officier (...) avoit choisi celui où étoient les provisions; & mes instruments étoient dans un quatrieme.»[14] En arrivant à Moscou le 14 mars, Chappe constate qu'il a déjà perdu deux jours sur son programme et que les traîneaux sont complètement délabrés. Au lieu de les faire réparer, il se procure des traîneaux plus robustes comme ceux utilisés par les paysans. Pour accélérer le rythme du voyage, il interdit strictement à ses hommes d'entrer dans les «poêles» (huttes chauffées) lors des changements de chevaux; en contrepartie, il promet des rasades d'eau-de-vie aux postillons. Ces mesures s'avèrent efficaces; de plus, le parcours sur la Volga gelée est particulièrement rapide et le soir du 22, à Kozmodemjansk, l'auteur note avec satisfaction qu'il a parcouru 43 lieues (environ 170 km) en 24 heures.

Chappe quitte la Volga et poursuit sa route à travers une forêt immense qui s'étire presque jusqu'à Tobolsk. La neige atteint plus de quatre pieds entre les arbres, la route devient de plus en plus étroite

«Traîneaux de Russie pour voiager pendant l'hiver et transporter les denrées», dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Jacques-Philippe Le Bas, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, n° I, entre pp. 26 et 27, taille-douce.



En traîneau sur la Volga gelée

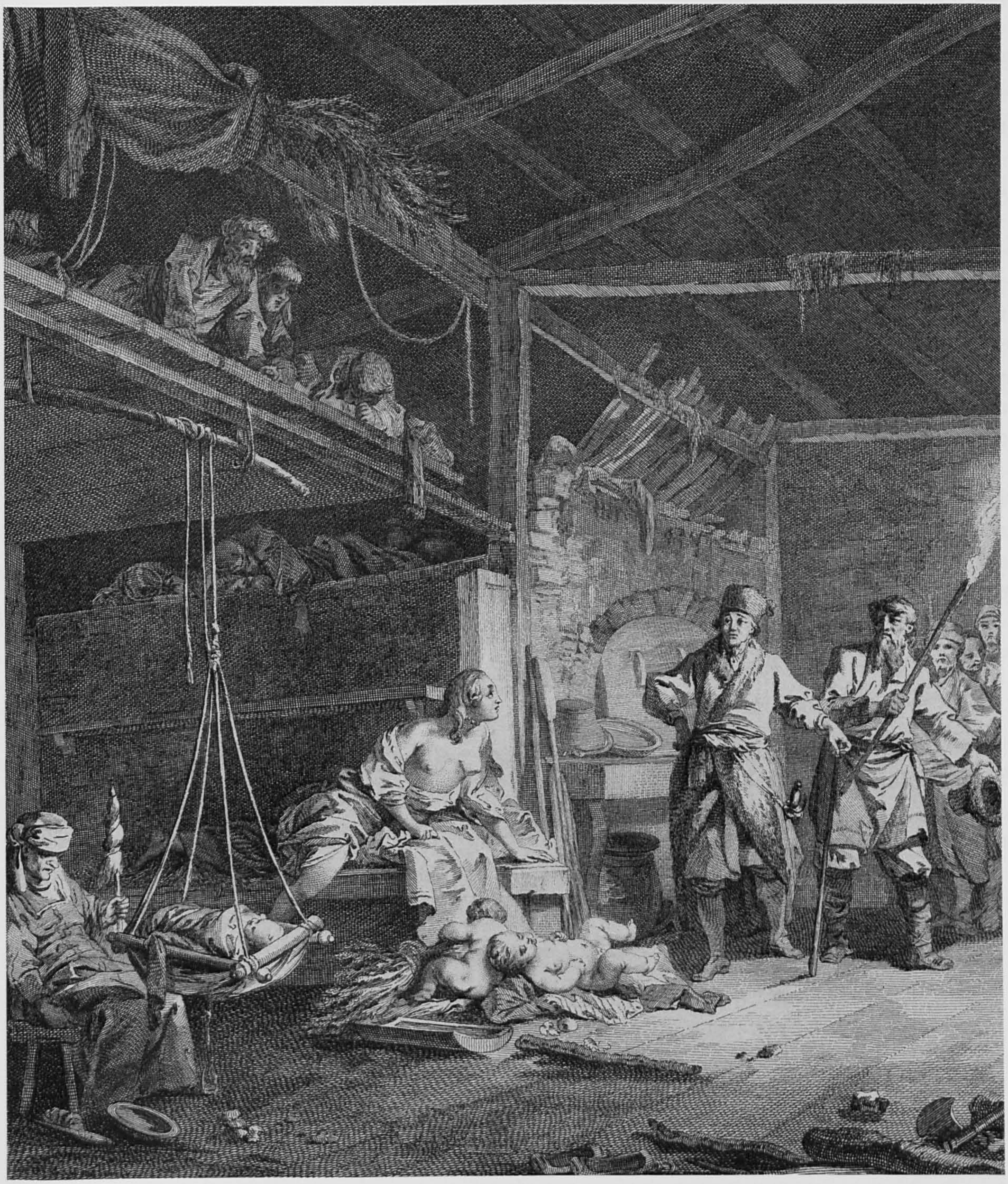
« La surface du Volga* étoit aussi unie qu'une glace; on n'y voyoit pas la plus petite inégalité; la neige qui étoit tombée avoit été enlevée aussitôt par les vents, & les traîneaux alloient avec une vîtesse dont on ne peut se former aucune idée. Je sortois quelquefois de mon traîneau, & me plaçois derrière, pour jouir du plaisir de voyager avec cette promptitude; plaisir d'autant plus grand que les bords du Volga étant très peuplés sur cette route, ce fleuve étoit couvert d'une multitude de traîneaux qui se croisoient, se heurtoient, & souvent se culbutoient par l'excessive vîtesse dont ils alloient. Quoique ce spectacle fût des plus amusants pour moi, je ne pouvois en jouir long-temps: la rigueur du froid qui faisoit descendre le thermomètre à dix-huit degrés**, m'obligeoit de rentrer promptement dans mon traîneau (...). Les chevaux dont on fait usage sont d'une espece très petite: ils paroissent même très foibles à la vue; mais ils sont durs à la fatigue, & vont avec la plus grande vîtesse, quoique les Postillons les fouettent rarement: ils se bornent à les siffler en remuant la main, & en leur parlant; ils appellent ces animaux leur mere, leur sœur, leur bien-aimé: on croiroit, à les entendre, qu'ils sont en conversation avec des êtres raisonnables. Je faisois quelquefois quatre lieues*** par heure: mais j'étois souvent retardé par la difficulté de trouver assez de chevaux. »

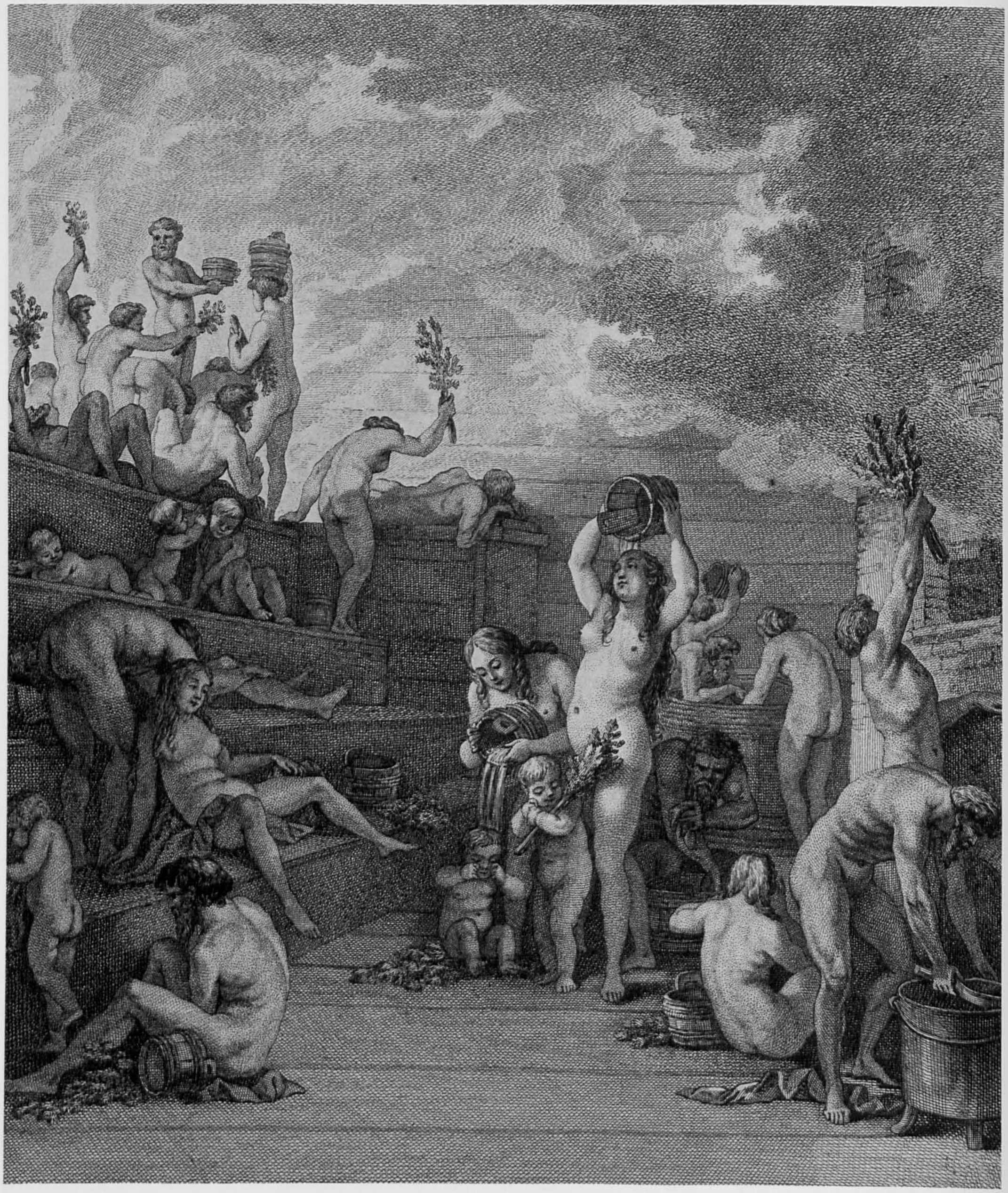
* Chappe utilise ce nom toujours au masculin
** Environ –22 °C
*** Près de 16 km

Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, pp. 37-38.

et les traîneaux se heurtent continuellement contre les arbres. Il est impossible de croiser mais, grâce à la protection de la tsarine, Chappe voyage avec les privilèges de la poste impériale: une petite clochette attachée au premier cheval oblige les traîneaux venant dans l'autre sens à céder le passage. La progression ralentit tout de même puisque les distances entre les stations de poste s'étirent; les chevaux manquent souvent et il faut alors faire deux voire trois étapes (parfois 25 à 30 lieues, soit environ 100 à 120 km) avec le même attelage. Un jour, la caravane française ne trouve pas de chevaux: « Quelques Paysans passerent dans leurs traîneaux: on les arrêta, en leur disant qu'on avoit besoin de leurs chevaux; au-lieu de faire quelque résistance, ils abandonnerent les traîneaux, avec tout ce qu'ils contenoient, se sauverent dans les bois: on en prit cependant quelques-uns qui furent moins prompts à la course. Je demandai la raison de leur fuite (...): on me répondit que la plupart des Voyageurs disposoient en maîtres dans ces

▷ « Intérieur d'une habitation russe pendant la nuit », dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Jean-Baptiste Tilliard, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, n° IV, en face de p. 63, taille-douce.





Hameaux des chevaux & de tout ce que ces Habitants possédoient; qu'ils étoient souvent maltraités en demandant les rétributions qui leur sont dues.»[15]

Les conditions dures du voyage et les règles imposées par le chef de l'expédition font naître le mécontentement parmi les hommes. Une nuit, Chappe se réveille avec un mauvais pressentiment, descend du traîneau et constate: «Je me trouvai seul: j'appelai tous ceux qui m'accompagnoient, chacun par son nom: un profond silence régnoit autour de moi (...). On se persuadera aisément quelle fut ma situation: je me voyois abandonné dans une nuit des plus obscures, à quatorze cents lieues de ma Patrie, au milieu des glaces & des neiges de la Sibérie, ayant sous les yeux le tableau de la soif & de la faim, dont j'allois éprouver les horreurs: j'ignorois même si j'étois sur la route battue; ce qui n'étoit pas vraisemblable.»[16] Fort heureusement cette révolte n'était pas trop sérieuse et Chappe retrouve ses hommes au matin dans une hutte, dormant paisiblement après un passage de Vénus non prévu par Halley...

Le 29, la caravane atteint la ville de Solikamsk. Chappe y est très bien accueilli et peut enfin, après des jours passés à dormir dans son traîneau et à manger de la nourriture gelée, profiter de nouveau des bienfaits de la civilisation. Il se laisse même convaincre d'essayer les bains russes, ce qui donne lieu à un récit savoureux et plein d'autodérision: «Mon Domestique (...) me conseilla de m'asseoir, (...) mais ayant suivi son conseil, j'éprouvai une douleur si vive, que je crus m'être assis sur une plaque de fer rouge. Je n'eus pas le temps de réfléchir sur la cause de ma douleur, ni de chercher les escaliers: je me trouvai dans un instant au bas de ce malheureux lit, avec mon thermomètre brisé par la chute que je fis. (...) Voulant donc m'habiller courbé, mouillé, & avec un peu trop de vîtesse, mes vêtements se trouverent trop étroits (...) je gagnai ma voiture, traînant après moi une partie de mes vêtements (...).»[17]

A travers l'Oural jusqu'à Tobolsk

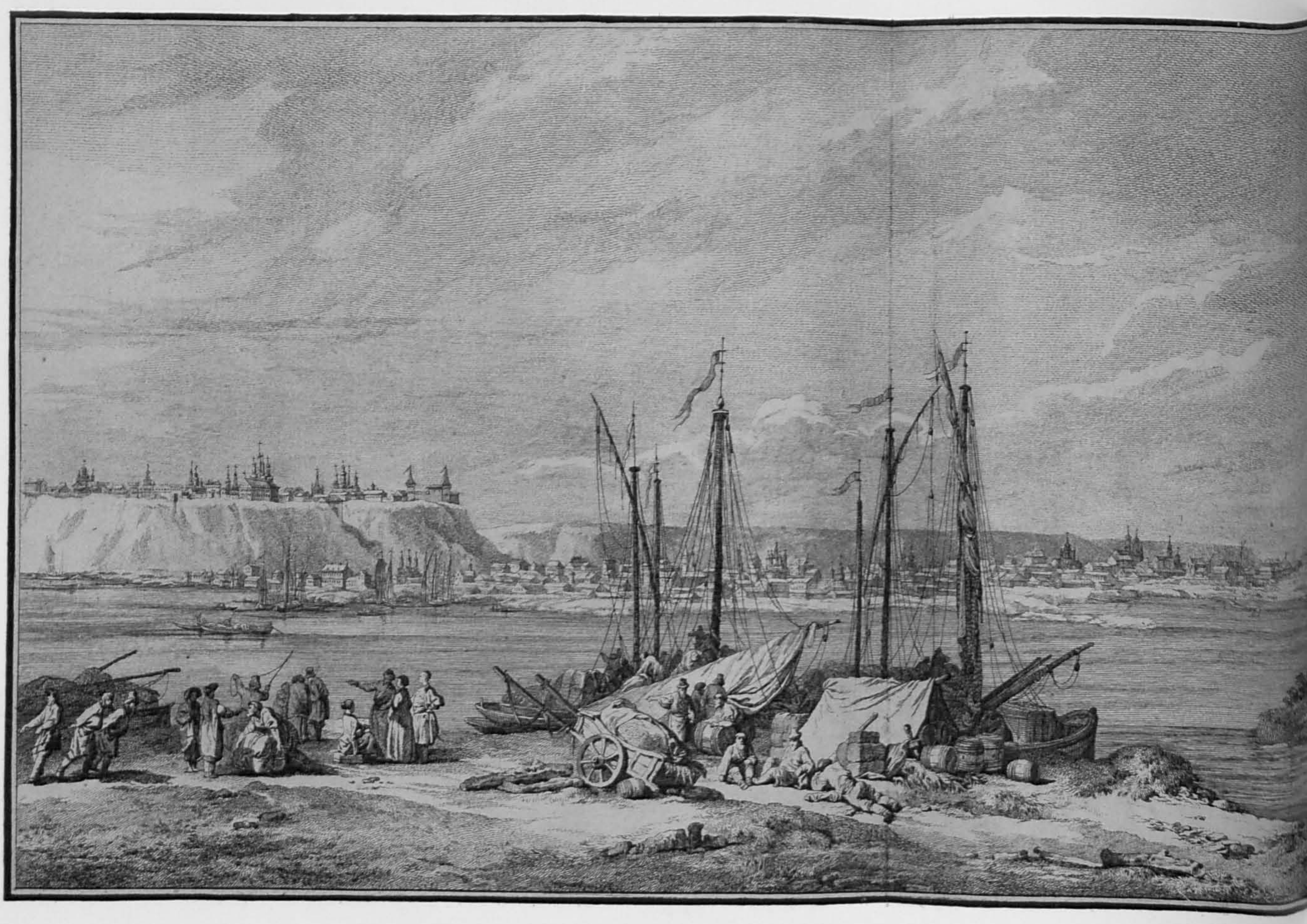
Chappe quitte Solikamsk le 3 avril et se trouve rapidement sur les chemins escarpés des «Monts Poias» (Oural)[18], chemins d'autant plus dangereux que l'auteur est obligé de voyager aussi de nuit pour arriver avant la débâcle à Tobolsk. Il risque à tout moment «d'être abîmé dans la neige, qui est très sujette à s'ébouler»[19]. L'Oural est cependant franchi sans accident et après avoir rejoint la plaine à Verkhotourié, Chappe atteint la ville de Tioumen le 7 avril. Un autre dan-

◁
«Bain public de Russie», dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Jacques-Philippe Le Bas, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, nº III, en face de p. 53, taille-douce.

ger le préoccupe: le dégel et le débordement des rivières risquent de rendre impossible la suite du voyage. Arrivés sur les bords de la rivière Tobol, à seulement 25 lieues (environ 100 km) de son but, les postillons refusent fermement de se risquer sur la couche de glace, devenue trop mince, et c'est grâce à une ruse de l'astronome que la caravane peut continuer sa route[20]. Le 10 avril enfin, six jours avant la débâcle, Chappe arrive à Tobolsk, après avoir parcouru depuis Strasbourg environ 1200 lieues (4800 km)[21].

L'observation du passage de Vénus à Tobolsk

Chappe est très bien accueilli par le gouverneur de Sibérie, Fedor Ivanovitch Soïmonov (1692-1780), qui s'était fait un nom en tant que navigateur-hydrographe. Il installe son observatoire sur une montagne,

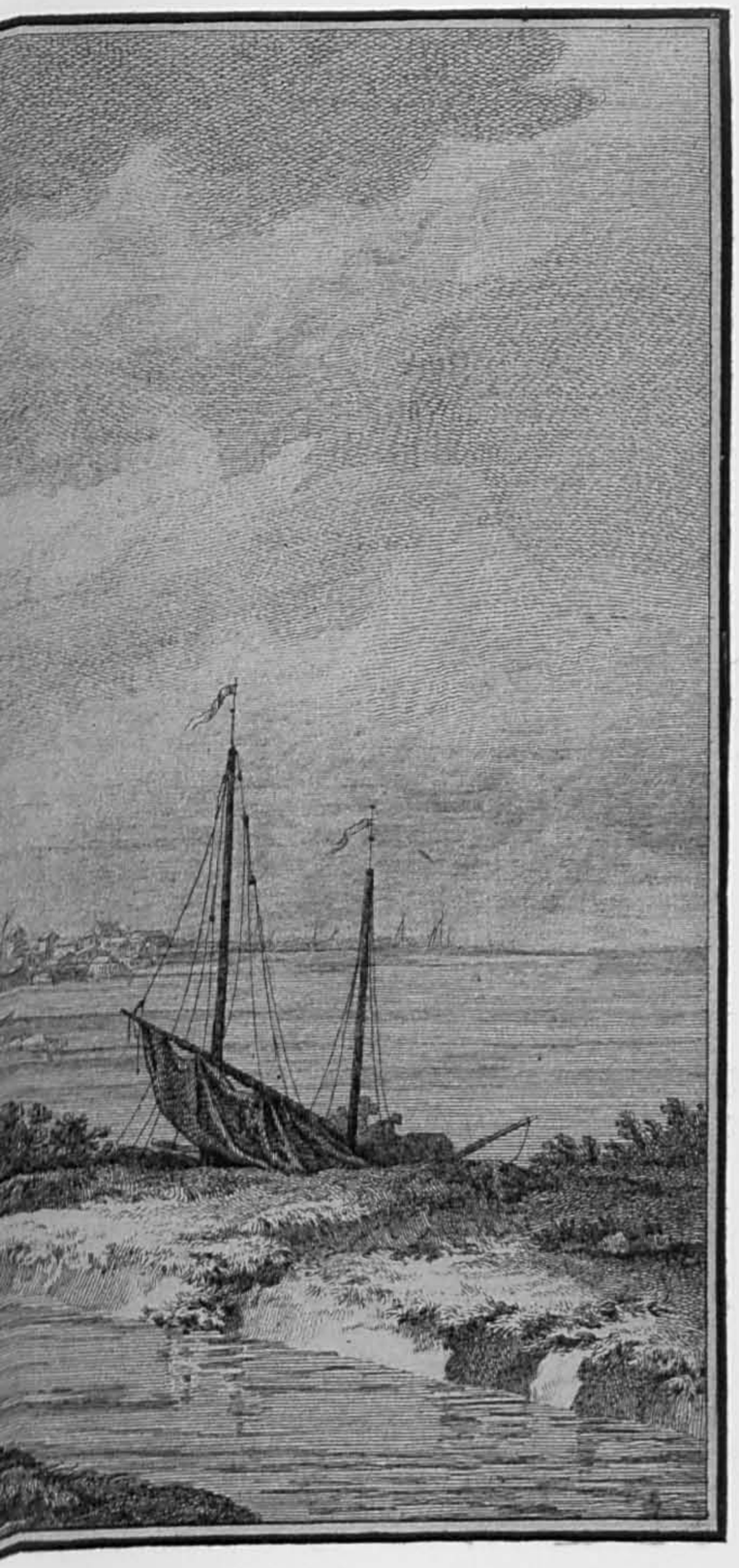


un peu à l'extérieur de la ville, et calcule la longitude précise de Tobolsk. Surpris par l'observatoire, les instruments inconnus et le comportement inexplicable de Chappe passant souvent des nuits entières sur son lieu de travail pour ne rentrer qu'au petit matin, sa toilette en désordre, la grande majorité de la population pense que cet étranger est un sorcier – et que sa présence explique certainement le débordement de l'Irtych particulièrement désastreux cette année. Craignant pour la sécurité de son hôte, le gouverneur renforce la protection de l'astronome et de son observatoire.

Le vrai danger vient de la météorologie capricieuse: le 4 juin, une violente tempête manque de renverser l'observatoire; le jour suivant, la veille du passage de Vénus, tout est redevenu serein et les conditions d'observation sont optimales. Durant la nuit, le ciel se couvre et l'astronome note, anéanti: « & bien-tôt tout l'hémisphere, couvert d'un seul et sombre nuage, fait évanouir toutes mes espérances, & me plonge dans le désespoir le plus affreux. (...) Revenir en France sans avoir rempli l'objet de mon voyage, être privé du fruit de tous les dangers que j'avois courus, des fatigues auxquelles je n'avois résisté que par le désir et l'espérance du succès; en être privé par un nuage au moment même où tout me l'assuroit; ce sont des situations qu'on ne peut que sentir. »[22]

Le matin du 6 juin 1761, le ciel commence à se dégager très lentement. On sent encore dans le récit la profonde émotion de Chappe: « J'observe enfin cette phase, & un avertissement intérieur m'assure de l'exactitude de mon opération. On peut goûter quelquefois des plaisirs aussi vifs: mais je jouis dans ce moment de celui de mon observation, & de l'espérance qu'après ma mort la postérité jouira encore de l'avantage qui en doit résulter. »[23] Quelques jours plus tard, Chappe profite d'un courrier qui part de Tobolsk pour envoyer ses observations aux Académies de Saint-Pétersbourg et de Paris.

« Vue de Tobolsk », dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Jean-Baptiste Tilliard, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, nº V, entre pp. 154 et 155, taille-douce.



Le voyage de retour

Chappe reste encore plusieurs semaines dans la ville pour élargir et approfondir ses connaissances de la Sibérie. Le 28 août 1761, après les grandes chaleurs, la petite caravane quitte Tobolsk. Elle se compose de trois chariots, un très gros, que Chappe a fait construire exprès pour les instruments, les bagages, les ustensiles de ménage et les provisions, et deux plus petits appelés des « dormeuses ». Parmi les provisions, on ne trouve pas seulement de la viande salée, mais aussi, selon

ger le préoccupe: le dégel et le débordement des rivières risquent de rendre impossible la suite du voyage. Arrivés sur les bords de la rivière Tobol, à seulement 25 lieues (environ 100 km) de son but, les postillons refusent fermement de se risquer sur la couche de glace, devenue trop mince, et c'est grâce à une ruse de l'astronome que la caravane peut continuer sa route[20]. Le 10 avril enfin, six jours avant la débâcle, Chappe arrive à Tobolsk, après avoir parcouru depuis Strasbourg environ 1200 lieues (4800 km)[21].

L'observation du passage de Vénus à Tobolsk

Chappe est très bien accueilli par le gouverneur de Sibérie, Fedor Ivanovitch Soïmonov (1692-1780), qui s'était fait un nom en tant que navigateur-hydrographe. Il installe son observatoire sur une montagne,

« Vue de Tobolsk », dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Jean-Baptiste Tilliard, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, n° V, entre pp. 154 et 155, taille-douce.

un peu à l'extérieur de la ville, et calcule la longitude précise de Tobolsk. Surpris par l'observatoire, les instruments inconnus et le comportement inexplicable de Chappe passant souvent des nuits entières sur son lieu de travail pour ne rentrer qu'au petit matin, sa toilette en désordre, la grande majorité de la population pense que cet étranger est un sorcier – et que sa présence explique certainement le débordement de l'Irtych particulièrement désastreux cette année. Craignant pour la sécurité de son hôte, le gouverneur renforce la protection de l'astronome et de son observatoire.

Le vrai danger vient de la météorologie capricieuse: le 4 juin, une violente tempête manque de renverser l'observatoire; le jour suivant, la veille du passage de Vénus, tout est redevenu serein et les conditions d'observation sont optimales. Durant la nuit, le ciel se couvre et l'astronome note, anéanti: « & bien-tôt tout l'hémisphere, couvert d'un seul et sombre nuage, fait évanouir toutes mes espérances, & me plonge dans le désespoir le plus affreux. (...) Revenir en France sans avoir rempli l'objet de mon voyage, être privé du fruit de tous les dangers que j'avois courus, des fatigues auxquelles je n'avois résisté que par le désir et l'espérance du succès; en être privé par un nuage au moment même où tout me l'assuroit; ce sont des situations qu'on ne peut que sentir. »[22]

Le matin du 6 juin 1761, le ciel commence à se dégager très lentement. On sent encore dans le récit la profonde émotion de Chappe: « J'observe enfin cette phase, & un avertissement intérieur m'assure de l'exactitude de mon opération. On peut goûter quelquefois des plaisirs aussi vifs: mais je jouis dans ce moment de celui de mon observation, & de l'espérance qu'après ma mort la postérité jouira encore de l'avantage qui en doit résulter. »[23] Quelques jours plus tard, Chappe profite d'un courrier qui part de Tobolsk pour envoyer ses observations aux Académies de Saint-Pétersbourg et de Paris.

Le voyage de retour

Chappe reste encore plusieurs semaines dans la ville pour élargir et approfondir ses connaissances de la Sibérie. Le 28 août 1761, après les grandes chaleurs, la petite caravane quitte Tobolsk. Elle se compose de trois chariots, un très gros, que Chappe a fait construire exprès pour les instruments, les bagages, les ustensiles de ménage et les provisions, et deux plus petits appelés des « dormeuses ». Parmi les provisions, on ne trouve pas seulement de la viande salée, mais aussi, selon

les habitudes du pays, quantité de poulets, d'oies et de canards domestiques enfermés vivants dans des cages. Mais, raconte Chappe, « impatienté par l'embarras qu'elles [sic] occasionnoient, j'en fis tuer une partie quelques heures après mon départ, & je lâchai les autres dans les champs. »[24]

Entre Tioumen et Kozmodemjansk, l'auteur a décidé d'emprunter une autre route que lors de l'aller « parce qu'elle m'offroit les moyens de connoître les mines d'Ekatérinbourg, & les différents Peuples qui habitent les limites méridionales de la Sibérie »[25]. Mais cette variante est dangereuse à cause des bandes de déserteurs et de condamnés évadés des mines; les voyageurs sont donc tous armés et un peloton de grenadiers, détaché par le gouverneur, assure leur protection.

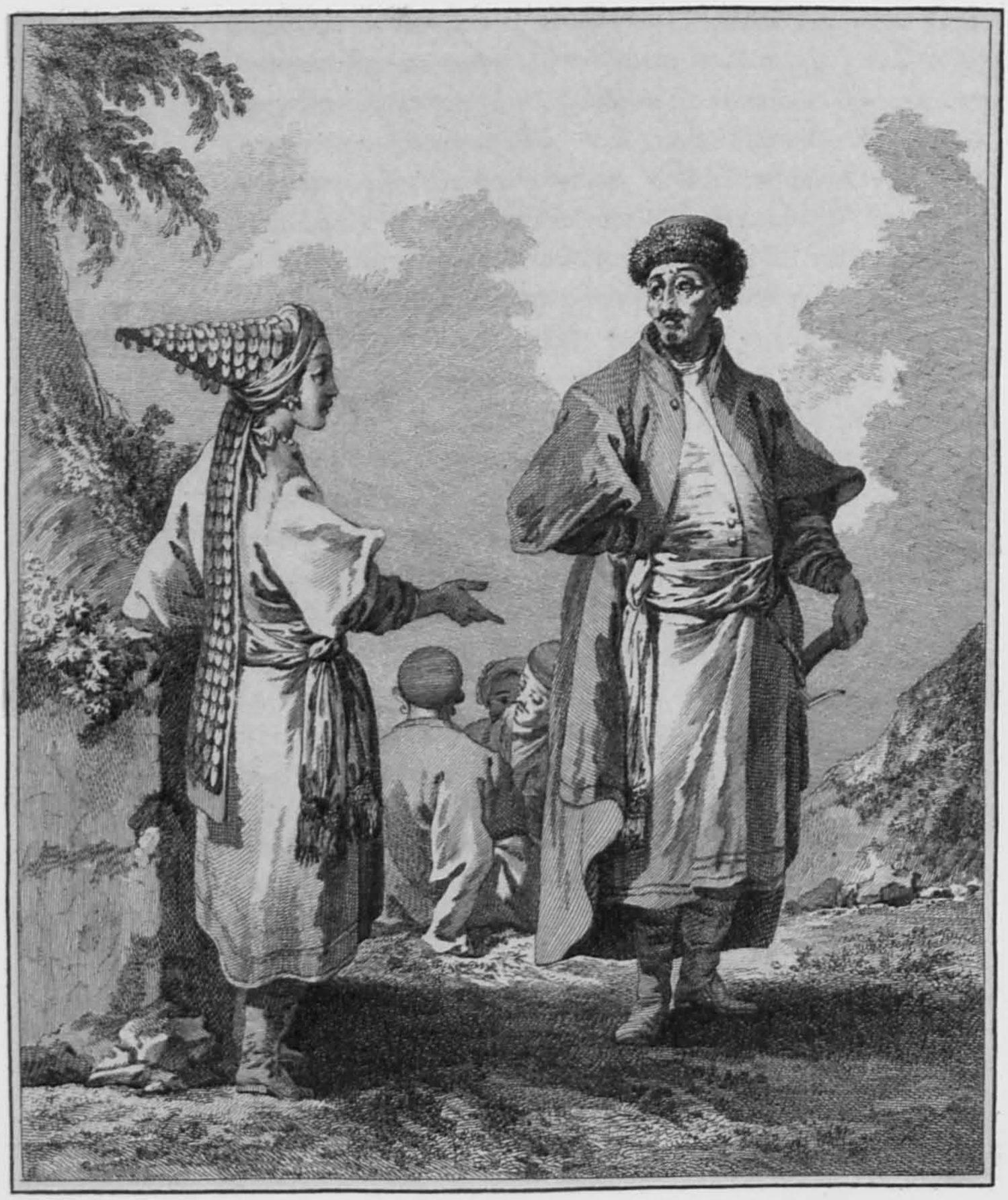
La progression est lente; le gros chariot que Chappe a fait construire se révèle totalement inadapté aux routes du pays: dans la plaine marécageuse et détrempée par les pluies estivales, il s'enfonce profondément, il est trop lourd pour les ponts en bois délabrés et, sur les chemins de montagne, son poids le rend difficilement utilisable. Souvent, il faut y atteler une douzaine de chevaux pour le faire avancer

« Danse russe », dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, détail, gravé par Augustin de Saint-Aubin et Nicolas de Launay, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, n° XXV, en face de p. 325, taille-douce.

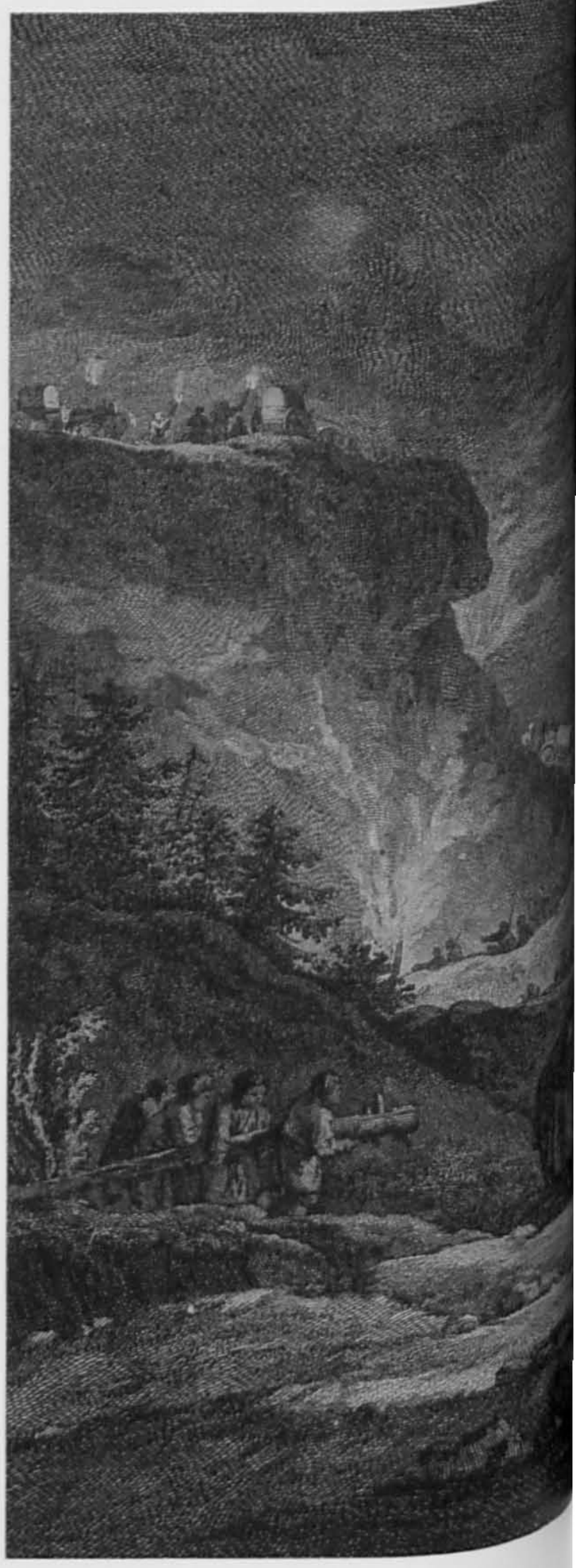
tandis que les passagers doivent suivre à pied. Le 4 septembre, la petite caravane entre à Ekatérinbourg où les habitants lui réservent un accueil des plus chaleureux; tous veulent fournir des provisions aux voyageurs: «En un moment je me trouvai dans ma chambre de dix pieds en quarré, avec deux moutons qui ne cessoient de bêler, des oies, des canards, des poules. Tous ces animaux faisoient un si grand bruit, que je fus obligé d'aller dans la rue, pour savoir le nom de ceux à qui je devois ces bontés.»[26]

L'académicien est manifestement flatté par cet accueil. Il organise une démonstration astronomique, suivie d'un splendide souper surprise et, pour couronner le tout, un bal. En contrepartie, un directeur de mine offre à son tour un dîner, une chorale de jeunes paysannes accompagne le repas et Chappe fait danser une de ces jeunes filles. «On m'avertit immédiatement après, qu'il étoit de la plus grande indécence de danser en Russie avec une Esclave.» Le charme de l'homme du monde réussit alors à briser les tabous «& après quelques petites explications, toute l'assemblée, hommes, femmes, paysans & paysannes, danserent tous ensemble, ainsi que cela se pratique par-tout ailleurs dans ces circonstances»[27]. L'auteur saisit cette occasion pour décrire deux instruments de musique typiques, la balalaïka et une version primitive du violon qui ne consiste qu'en «un morceau de bois grossiérement creusé: il n'a que trois cordes de crin de cheval»[28]. Il essaie aussi de caractériser les danses qui sont «quelquefois une espece de pantomime, qui demande beaucoup de souplesse & de légéreté. Les jeunes gens peuvent seuls danser, ils s'en acquittent avec une adresse singuliere: ils tournent sur un pied, presque assis, & se relevent dans un instant pour prendre une attitude bisarre & grotesque, qu'ils varient à chaque instant, avançant, reculant, ou tournant autour de l'appartement. Ils dansent souvent seuls, ou avec une femme qui ne fait presque aucun mouvement.»[29]

Chappe quitte Ekatérinbourg le 20 septembre après avoir remplacé son chariot surdimensionné par sept «quibiks», petits chars traditionnels russes. En une semaine environ, les voyageurs passent la double chaîne de l'Oural. La traversée de cette région montagneuse a été très éprouvante: les pentes sont si raides qu'il a fallu parfois atteler la plupart des chevaux au même chariot pour le tirer péniblement au sommet. Mais Chappe reste sensible à la beauté saisissante de certaines scènes; une nuit, ayant pris un peu d'avance, il attend le gros de la caravane qui descend par la montagne: «Les autres voitures parurent à une heure après minuit: j'avois laissé aux Voituriers des flambeaux qu'ils avoient allumés, & qui les faisoient distinguer au loin.



« Tartares des environs de Kazan », dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Jean-Baptiste Tilliard, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, nº XXVI, en face de p. 335, taille-douce.

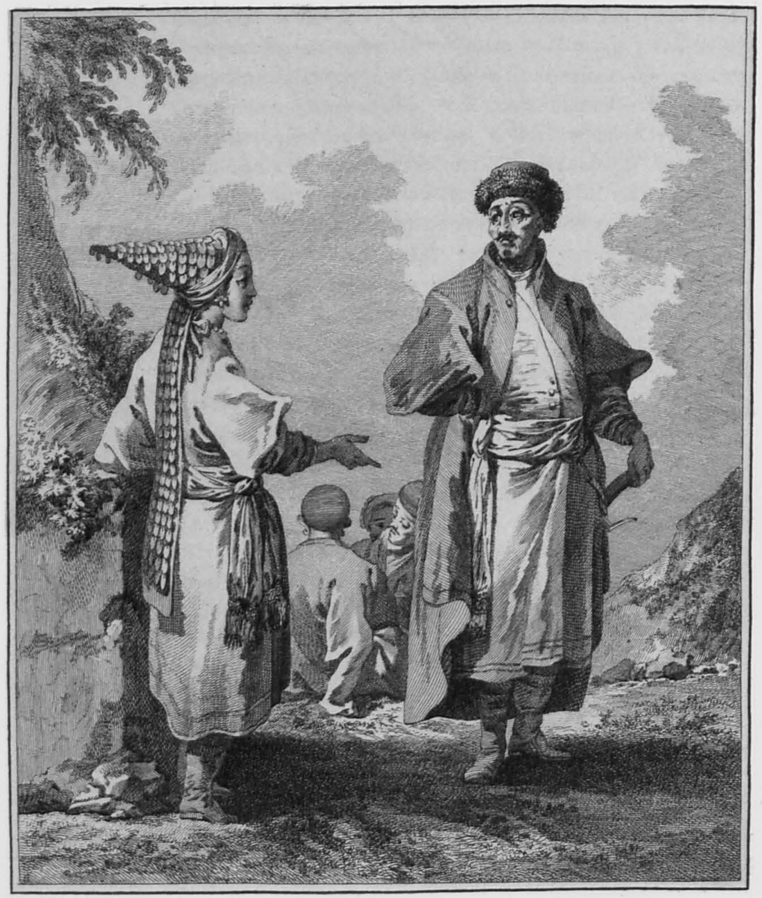


Les Tartares qui étoient restés auprès de moi furent pour lors au-devant d'eux, & pour les éclairer, ils mirent le feu de distance en distance aux sapins qui étoient sur la route. Si ces arbres de la plus grande hauteur, en s'enflammant dans un instant, leur furent d'un grand secours, ils offroient un spectacle qui n'étoit pas moins curieux & singulier: ils représentoient différents feux d'artifice distribués sur les rampes & les hauteurs de ces montagnes. »[30]

En choisissant pour le retour de Tobolsk la route passant par Ekatérinbourg, Chappe espérait rencontrer des peuples de la partie plus méridionale de la Sibérie. Effectivement, dans les montagnes qu'ils viennent de traverser, les voyageurs ont été chaleureusement accueillis par des Tatares. L'auteur donne quelques traits caractéristiques de ce peuple d'origine asiatique qui lui paraît, à certains égards, supérieur

aux Russes; non seulement « Leur physionomie, quoique douce, annonce un peuple guerrier & indépendant », mais surtout, leurs femmes sont plus émancipées: « Elles partagent la plupart des travaux de leurs maris: ceux-ci les traitent avec douceur: une parfaite égalité regne entre eux. Les femmes me parurent jouir de la plus grande liberté (...). »[31] Ensuite, à Sowialova, Chappe rencontre un autre peuple, les Votiaks, dont la singularité du costume et notamment de la coiffure des femmes retient son attention: « Elles s'enveloppent d'abord la tête avec un torchon, elles attachent pardessus avec deux cordons une espece de casque fait d'écorce d'arbre; il est garni pardevant d'un mor-

« Halte de l'auteur dans les montagnes de Sibérie, et la façon de voiager pendant l'été », dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Jacques-Philippe Le Bas, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, nº XXVII, entre pp. 336 et 337, taille-douce.



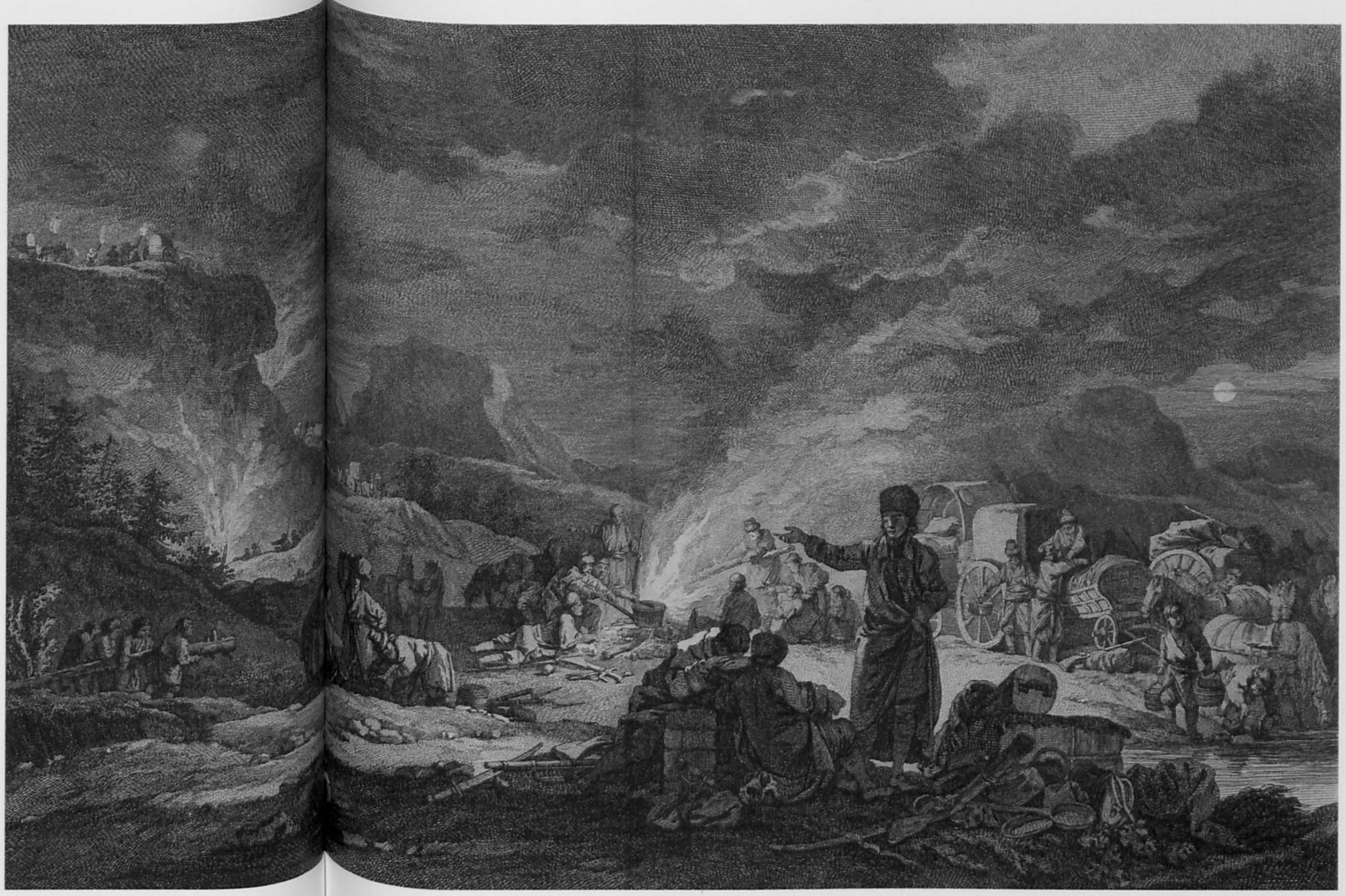
« Tartares des environs de Kazan », dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Jean-Baptiste Tilliard, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, nº XXVI, en face de p. 335, taille-douce.

Les Tartares qui étoient restés auprès de moi furent pour lors au-devant d'eux, & pour les éclairer, ils mirent le feu de distance en distance aux sapins qui étoient sur la route. Si ces arbres de la plus grande hauteur, en s'enflammant dans un instant, leur furent d'un grand secours, ils offroient un spectacle qui n'étoit pas moins curieux & singulier: ils représentoient différents feux d'artifice distribués sur les rampes & les hauteurs de ces montagnes. »[30]

En choisissant pour le retour de Tobolsk la route passant par Ekatérinbourg, Chappe espérait rencontrer des peuples de la partie plus méridionale de la Sibérie. Effectivement, dans les montagnes qu'ils viennent de traverser, les voyageurs ont été chaleureusement accueillis par des Tatares. L'auteur donne quelques traits caractéristiques de ce peuple d'origine asiatique qui lui paraît, à certains égards, supérieur

« Halte de l'auteur dans les montagnes de Sibérie, et la façon de voiager pendant l'été », dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Jacques-Philippe Le Bas, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, nº XXVII, entre pp. 336 et 337, taille-douce.

aux Russes; non seulement « Leur physionomie, quoique douce, annonce un peuple guerrier & indépendant », mais surtout, leurs femmes sont plus émancipées: « Elles partagent la plupart des travaux de leurs maris: ceux-ci les traitent avec douceur: une parfaite égalité regne entre eux. Les femmes me parurent jouir de la plus grande liberté (...). »[31] Ensuite, à Sowialova, Chappe rencontre un autre peuple, les Votiaks, dont la singularité du costume et notamment de la coiffure des femmes retient son attention: « Elles s'enveloppent d'abord la tête avec un torchon, elles attachent pardessus avec deux cordons une espece de casque fait d'écorce d'arbre; il est garni pardevant d'un mor-



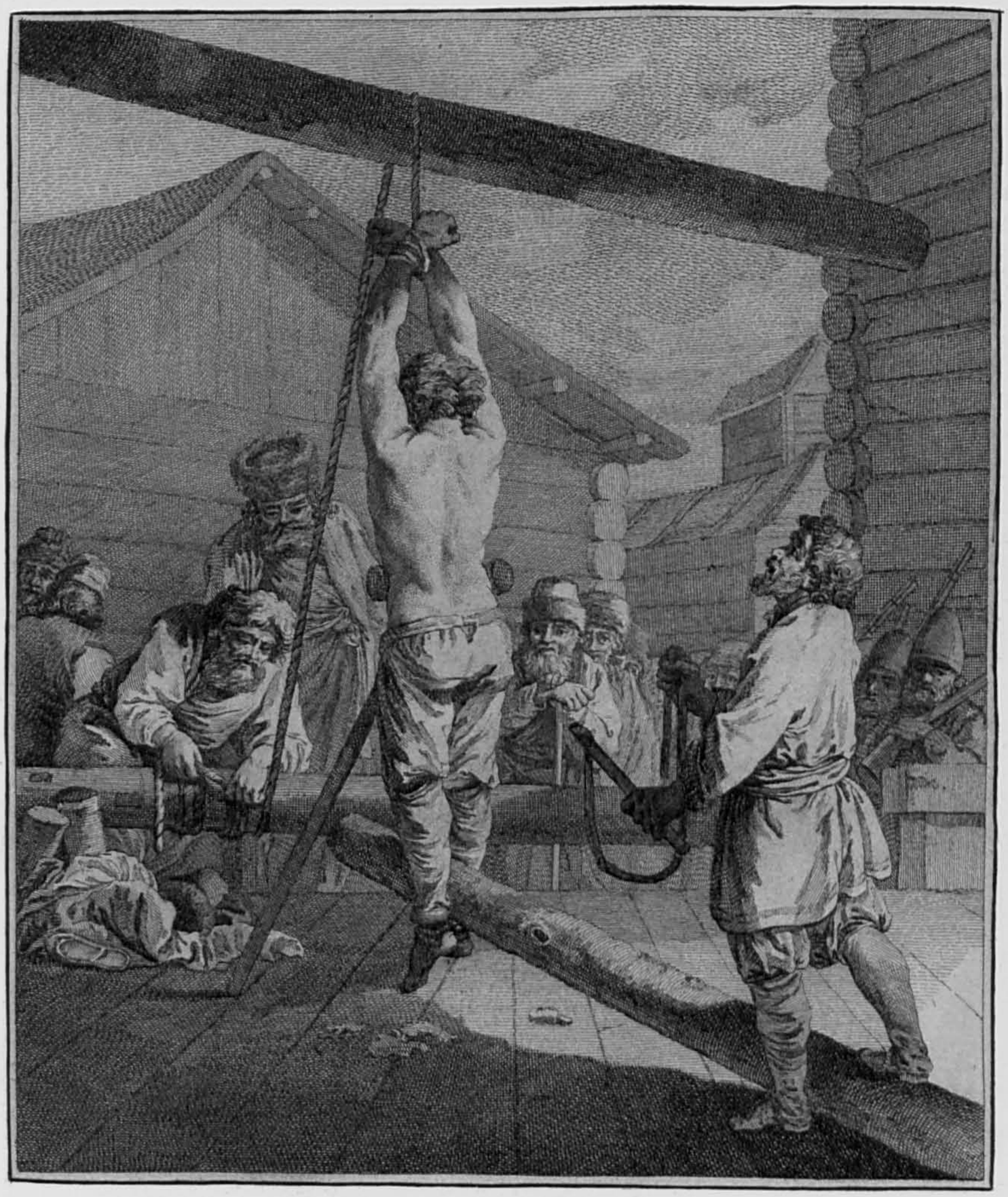
ceau d'étoffe & de copeks. Ce casque est ensuite couvert par un mouchoir brodé de fil & de laine de différentes couleurs, & entouré de franges; cette coëffure les élève de près d'un pied.»[32]

Environ 400 à 500 lieues (environ 1500-2000 km) séparent encore les voyageurs de Saint-Pétersbourg et Chappe craint d'être surpris en route par l'hiver. Il accélère donc la marche autant que possible; le 1er octobre, il entre à Kazan, ville dont le climat agréable, les agréments de la civilisation et l'urbanité de ses habitants l'enchantent. Le 8 octobre, à Kozmodeminansk, il retrouve la route qu'il a déjà parcourue à l'aller. Le récit des dernières grandes étapes de son voyage de retour ne prend que dix lignes; le 1er novembre, il arrive à Saint-Pétersbourg, y passe l'hiver et s'embarque au printemps pour être de retour en France au mois d'août 1762.

«Femmes wotiakes, en Sibérie», dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Jean-Baptiste Tilliard, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, nº XXVIII, en face de p. 340, taille-douce.

La publication du *Voyage en Sibérie*

A Paris, Chappe complète les informations recueillies par la lecture d'ouvrages dont il ne donne malheureusement pas la liste et structure le tout de manière systématique en deux parties et plusieurs chapitres. La première partie contient, en plus du premier et du dernier chapitre qui forment le récit du voyage proprement dit, ceux traitant *Du climat de la Sibérie…; Du gouvernement de Russie…; De la religion grecque*[33], de la *Description de la ville de Tobolsk, de ses habitants, des mœurs des Russes …; Des animaux domestiques et sauvages…; Du progrès des sciences et des arts en Russie; Du génie de la nation & de l'éducation*; *Des loix, des supplices et de l'exil*; *De la population, du commerce, de la marine, des finances et des armées…*; le dernier texte est consacré



« Supplice du grand knout », dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Jean-Baptiste Tilliard, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, n° XIV, en face de p. 229, taille-douce.

à la *Révolution des Calmouks-Zongores en M.DCC.LVII; De leur Religion & de la Mythologie d'une partie de leurs Idoles.*

La seconde partie contient les contributions aux sciences « exactes » et traite *De la géographie*; *Du nivellement de la route de Paris à Brest & à Tobolsk en Sibérie*; des *Observations minéralogiques Faites en France, en Allemagne & en Russie pour servir à l'Histoire du Globe terrestre*; des *Observations astronomiques*; *De l'électricité naturelle* et des *Observations météorologiques faites à Tobolsk en Sibérie, en 1761.*

L'énumération des chapitres le montre à l'évidence: l'académicien Chappe ne s'est pas seulement contenté de publier un récit du voyage, mais l'a élargi et structuré pour en faire un traité systématique sur la Russie et la Sibérie occidentale. On constate cependant que la systématique est parfois bien étrange; on ne comprend pas, par exemple, pourquoi le chapitre *Des animaux domestiques et sauvages* est placé entre la *Description de la ville de Tobolsk* et celui *Du progrès des sciences et des arts.* La même observation peut se faire pour le contenu de certaines parties; le lecteur qui espère trouver dans l'article sur Tobolsk et ses habitants une description circonstanciée de la ville sera probablement déçu: un bon tiers du chapitre est en effet réservé à la traduction d'un manuscrit sur les anciennes coutumes de mariage des tsars. La critique contemporaine n'a bien entendu pas manqué d'évoquer ces faiblesses.

L'ouvrage réserve encore une surprise: seul le premier tome est de la plume de Chappe; le second contient la traduction française du récit du voyage de Stepan Petrovitch Kracheninnikov (1711-1755) en Sibérie orientale et au Kamtchatka, voyage qui a eu lieu vingt ans avant celui de l'astronome français dans le contexte de la Deuxième expédition du Kamtchatka (1733-1743). C'est un complément bienvenu puisque, lors de son voyage, l'astronome français n'a fait qu'une petite incursion dans la Sibérie occidentale qui est russifiée depuis fort longtemps (Tobolsk a été fondé vers 1585), tandis que Kracheninnikov a effectué un véritable voyage d'exploration durant lequel il a rencontré des peuples encore quasi inconnus, les Koriaks et les Kamtchadales, et atteint au Kamtchatka les limites les plus orientales de la Sibérie. Il existait déjà une traduction française du récit de voyage de Kracheninnikov, élaborée par Marc-Antoine Eidous d'après la version anglaise, mais cette édition était abrégée[34]. On ignore si l'initiative d'une traduction française intégrale d'après le texte original russe revient à Chappe. Par contre, c'est lui qui a engagé Le Prince à refaire les planches de l'édition russe, puisqu'elles étaient mal dessinées et mal gravées[35].

▷
« Expérience sur l'électricité naturelle », dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Nicolas de Launay, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, nº XXXIII, en face de p. 714, taille-douce. A Tobolsk, Chappe poursuit ses expériences sur les éclairs. Les observations doivent contribuer à étayer sa théorie selon laquelle les éclairs ne tombent pas du ciel mais, au contraire, s'élèvent depuis la terre. La planche représente la terreur des Russes lors de l'impact de la foudre sur une tige métallique érigée devant l'observatoire.

Chappe d'Auteroche, Jean. – *Voyage en Sibérie fait par ordre du Roi en 1761 :* *contenant les mœurs, les usages des Russes et l'état actuel de cette puissance, la description géographique & le nivellement de la route de Paris à Tobolsk, l'histoire naturelle de la même route, des observations astronomiques & des expériences sur l'électricité naturelle /* par M. l'abbé Chappe d'Auteroche, de l'Académie royale des Sciences. – A Paris : chez Debure père, 1768 ([Paris] : de l'imprimerie de Didot). – 2 t. en 3 vol. ; 4° (34 cm) + 1 atlas (titre-front., XXVII, VI f. de cartes et profils) ; in-plano (60×44 cm)
T. 1, partie 1-2. – 1 tome en 2 vol. (XXX, [2], 767 p., front., XXXIV f. de pl.)
T. 2 : *Voyage en Sibérie, contenant la description du Kamtchatka ... /* par M. Kracheninnikow, professeur de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg ; trad. du russe. – 1 vol. (XVI, 627, [5] p., XVII f. de pl.)
Le *Voyage* de Kracheninnikov a été traduit par Saint-Pré d'après la version originale russe.

BPUN Texte : Num 79.2.6
BPUN Atlas : ZF 119

L'édition se distingue par une impression parfaite sur papier de belle qualité. Elle allie une grande sobriété dans la mise en page avec des marges généreuses et les dimensions impressionnantes d'un grand in-quarto. Les caractères utilisés ne sont pas encore les célèbres caractères Didot, développés depuis les années quatre-vingt seulement. L'utilisation parcimonieuse d'ornements typographiques contribue à mettre en valeur les vignettes et les planches gravées insérées dans le texte, toutes d'une qualité remarquable voire exceptionnelle. Les volumes de texte dégagent ainsi une certaine noblesse discrète qui sied très bien à cet ouvrage scientifique traitant d'un grand événement astronomique, observé au nom du roi par un astronome de la grande nation dans un pays lointain.

Notre exemplaire se présente dans une reliure courante d'époque en veau brun jaspé, dos à six nerfs, avec une pièce de titre en maroquin rouge. Les plats sont encadrés de trois filets, les chasses d'une roulette florale ; le dos est orné de fleurons et de petits fers.

Les cartes et profils sont reliés à part sous forme d'un atlas de grandes dimensions dans lequel la carte générale d'assemblage de la *Carte géographique et minéralogique de la route de Brest à Paris et de Paris à Tobolsk en Sibérie* avec ses allégories de *la France et l'Empire, la Pologne et la Russie* sert aussi de page de titre.

▷
Frontispice dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Jean-Baptiste Tilliard, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, taille-douce.

L'illustration[36]

L'ouvrage de Chappe s'ouvre sur une page de titre avec une vignette et un frontispice allégorique dont le sens est révélé dans la légende: «Le Roy au milieu d'une guerre dispendieuse[37], daigna s'occuper de l'avancement des Sciences. L'académie sous la figure d'Uranie lui rend compte du passage de Vénus sur le Soleil, et des autres observations morales et phisiques faites à cette occasion.» Le groupe de trois femmes assises à gauche représente d'autres disciplines des sciences et des arts et quelques éléments décoratifs évoquent diverses parties de l'ouvrage: une des idoles des Kalmouks ramenées par l'auteur, un angelot étudiant la carte de la route de Paris à Tobolsk, une femme votiake avec sa coiffe typique et, devant elle, un Kamtchadale. Ce dernier est d'ailleurs le seul élément qui fait allusion au voyage au Kamtchatka de Kracheninnikov qui forme le second tome de l'ouvrage[38]. Le frontispice a été gravé par J. B. Tilliard d'après un dessin de J. B. Le Prince.

Jean-Baptiste Le Prince (1734-1781) était en quelque sorte prédestiné à illustrer l'ouvrage de Chappe: de 1757 à 1762, il a lui-même vécu à Saint-Pétersbourg où il a collaboré aux décorations du Palais d'Hiver, puis a voyagé en Russie, mais aussi dans la partie occidentale de la Sibérie. Pour le *Voyage* de l'abbé, il fournit des dessins de scènes (les traîneaux de Russie, le bain public, la danse russe, l'intérieur d'une habitation de nuit, etc.), de costumes (femme samoyède, Tatares des environs de Kazan, femmes votiakes, etc.), mais également la superbe vue de Tobolsk et la scène de la halte en pleine nuit dans les montagnes de Sibérie. Pour certains sujets nocturnes, il joue sur les contrastes du noir et de la lumière et réussit à créer des illustrations avec une atmosphère particulièrement dense. Même si ses dessins sont riches en détails réalistes, l'artiste recherche surtout une impression esthétique, parfois avec une touche d'érotisme (le bain public, usages des Russes lors du mariage, etc.), répondant ainsi au goût du public – et probablement aussi à celui de l'abbé.

Le graveur du frontispice, Jean-Baptiste Tilliard (1740-1813) a exécuté seize planches pour le *Voyage* de Chappe, toujours d'après des dessins de Le Prince qui a trouvé en Tilliard un artiste qui rend parfaitement bien les intentions du dessinateur. A la demande de Chappe, Le Prince et Tilliard refont aussi la plus grande partie des planches du *Voyage en Sibérie contenant la description du Kamtchatka* de Kracheninnikov.

Caresme (ou Carême) de Fécamp[39] semble avoir été un dessinateur employé par l'Académie des sciences. Sa contribution à l'ouvrage

de Chappe a une valeur purement documentaire. On lui doit quatre dessins de minéraux, deux d'oiseaux aquatiques, gravés par le spécialiste du genre, François-Nicolas Martinet (1725-1805), et les reproductions des idoles kalmoukes ramenées par Chappe à Paris.

Le troisième dessinateur, Jean-Michel Moreau le Jeune (1741-1814) fera une brillante carrière d'illustrateur. Lui aussi a séjourné quelque temps à Saint-Pétersbourg, en tant que maître de dessin de l'Académie impériale des beaux-arts (1758-1759). De retour à Paris, il s'est perfectionné dans l'art de la gravure chez Jacques-Philippe Le Bas. Pour le *Voyage* de Chappe, il signe la vignette sur la page de titre et refait également six dessins pour l'ouvrage de Kracheninnikov.

Parmi les graveurs, il faut mentionner encore Jacques-Philippe Le Bas (1707-1783). On lui doit la gravure du «Bain public de Russie» et deux grandes planches dépliantes: «Traîneaux de Russie» et «Halte dans les montagnes de Sibérie».

Chappe lui-même était un cartographe expérimenté; il a dessiné les divers documents cartographiques et coupes qui accompagnent son ouvrage. La *Carte... de la route de Brest à Paris et de Paris à Tobolsk... divisée en 9 feuilles* mentionnée plus haut est particulièrement remarquable; lors de son voyage en Sibérie, l'auteur l'a établie en précisant: «J'ai borné cependant mon travail à la seule route que j'ai parcourue. Il n'est pas possible de construire une Carte d'après les seuls éclaircissements qu'on peut tirer de ces peuples.»[40] L'auteur insiste sur la précision de son canevas topographique, obtenu grâce à des points déterminés astronomiquement, et sur le figuré du terrain qui fait ressortir la déclivité des pentes.

La carte est complétée par la *Coupe de la route de Brest à Paris* et par la *Coupe de la route de Paris à Tobolsk*, établies à l'aide de mesures barométriques et dessinées à une échelle deux fois plus grande que la carte. D'après Chappe, Tobolsk est situé à 97 toises au-dessus de la mer (environ 189 m; en réalité 90 m) et le point le plus élevé atteint par l'auteur dans l'Oural culmine à 471 toises (environ 918 m). Fort de ses mesures barométriques, pourtant souvent mises en doute par la critique de l'époque, l'auteur parvient à infirmer la théorie selon laquelle le froid sévère qui règne en Sibérie est le résultat de l'altitude de cette partie du continent asiatique par rapport à la mer.

Lors de la parution de l'ouvrage, l'illustration ne fait cependant pas l'unanimité de la critique; ainsi Frédéric-Melchior Grimm (1723-1807) écrit au sujet des planches de Le Prince: «La puérilité de l'auteur se montre jusque dans les planches qu'il a fait graver pour la décoration de son ouvrage d'après les dessins de Le Prince, peintre du roi

Page 296:

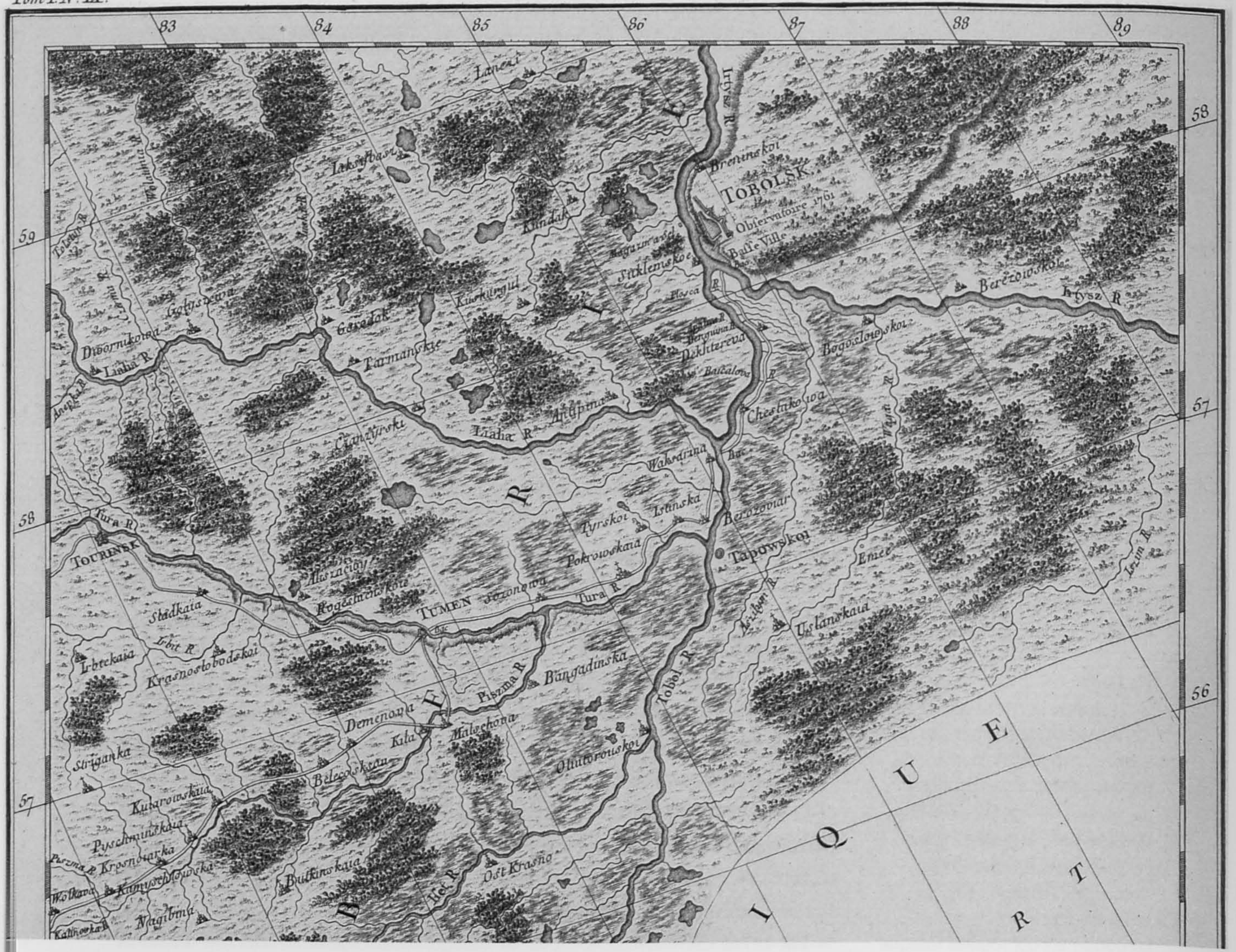
En haut
«Carte géographique et minéralogique de la route de Brest à Paris et de Paris à Tobolsk en Sibérie», dessiné par l'auteur et gravé par Nicolas Chalmandrier, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, Atlas, nº IX, taille-douce.
Détail de la dernière des neuf feuilles de cette carte; échelle environ 1:1 900 000.
La route parcourue par Chappe est indiquée par une ligne double: Tourensk-Tumen-Sazanova-Tobolsk; puis retour à Tumen et bifurcation vers le sud-ouest en direction d'Ekaterinbourg.

En bas:
«Coupe de la route de Solikamskaja à Tumen, en Sibérie, avec les altitudes de chaque endroit par rapport au niveau de l'océan à Brest», dessiné par l'auteur et gravé par Nicolas Chalmandrier, in *op. cit.*, Atlas, nº XXI, taille-douce.
La coupe en dix feuilles indique la nature du sol et des altitudes en toises au-dessus de la mer (1 toise = 1,949 m). Echelle environ 1:950 000.
Détail de la feuille VIII contenant le parcours Tourinsk-Tumen-Sazanova.

Dépliant:
«Coupe de la route de Brest à Paris par Caen et Pacy», in *op. cit.*, Atlas, nº XII (première feuille de la coupe Brest-Paris-Tobolsk), taille-douce.

Tom I. N.° IX.

SUITE DE LA ROUTE DE PARIS A TOBOLSK, PAR WOLKAVA ET TUMEN.



DE PARIS A TOBOLSK

Werstes fixés a 500 Sagenes de Russie et de 103 ⅓ au Degré

ECHELLE DU PROFIL DE LA ROUTE

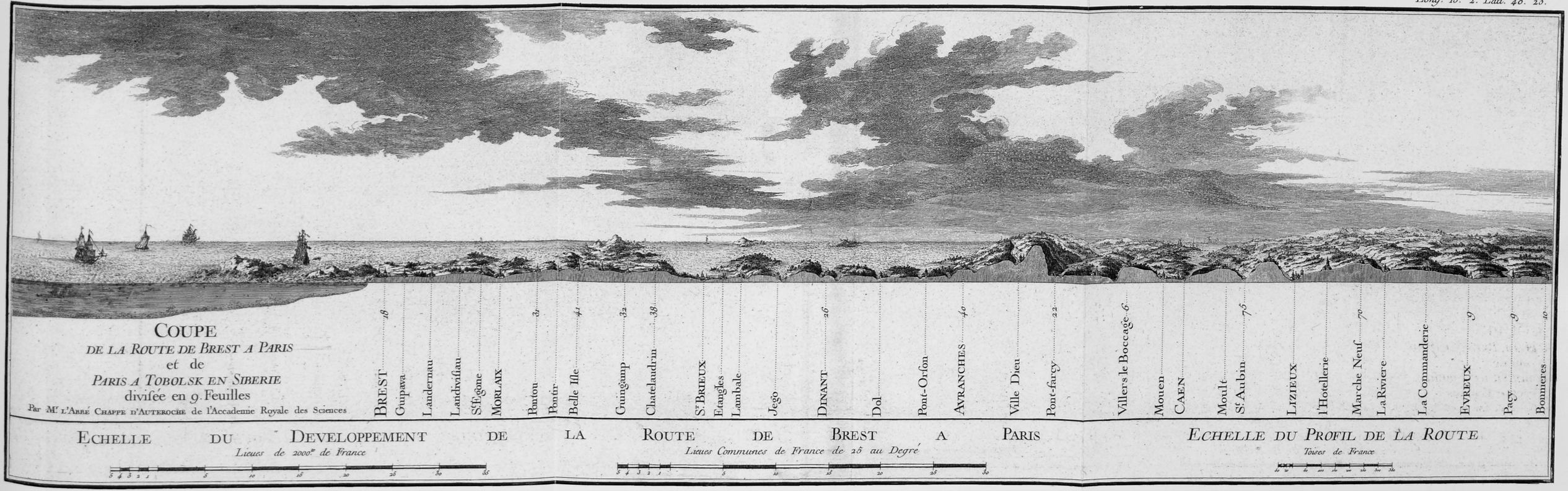
Toises de France

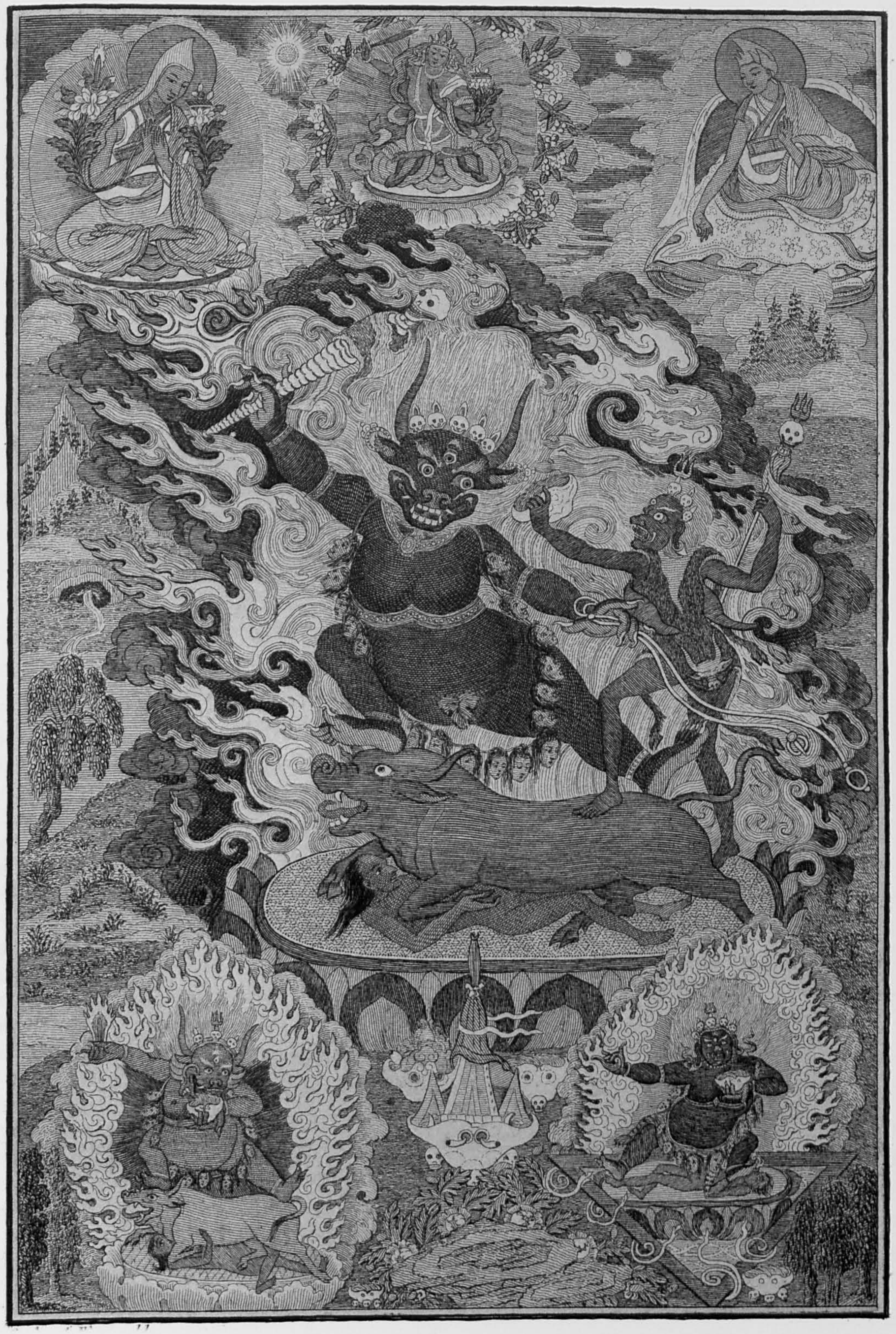
Sagenes de Russie

T.re I.re N.o XII

COUPE DE LA ROUTE DE BREST A PARIS PAR CAEN ET PACY

Long. 13. 2. Lat. 48. 23.





et de notre Académie royale de peinture; cet artiste a aussi voyagé en Russie et en Sibérie, et il paraît pour la maturité de l'esprit parfaitement assorti avec l'astronome voyageur.»[41]

La réception du *Voyage en Sibérie*

Peu après la parution de l'édition originale du *Voyage* de Chappe en 1768, l'ouvrage est réédité à Amsterdam par Marc-Michel Rey en version abrégée, avec moins d'illustrations et en petit format[42]. Entre 1770 et 1771-1772 paraissent les traductions anglaise, allemande et hollandaise, toutes abrégées. Il n'y aura pas de traduction russe parce que l'ouvrage a été considéré comme un affront à la société et au gouvernement impérial.

En général, la presse française accueille favorablement le livre de Chappe, tant pour sa beauté que pour son apport scientifique, notamment le profil de la route de Paris à Tobolsk, la réfutation de la théorie selon laquelle le froid sibérien serait dû à l'altitude, les recherches paléontologiques (la découverte d'une dent d'éléphant qui pourrait être la preuve d'un changement du climat de la Sibérie), l'observation des foudres qui ne descendent pas mais montent vers le ciel, la description des idoles et de la religion des Kalmouks Dzoungares, et enfin la grande *Carte du Kamtchatka* dressée par l'abbé d'après les observations de Kracheninnikov. Mais certains ténors de l'intelligentsia parisienne s'offusquent. Ainsi dans la *Correspondance littéraire* éditée par Grimm: «Il serait difficile de réunir dans le même sujet, au même degré, autant d'ignorance, de hardiesse, de platitude, de légèreté, de goût pour les puérilités les plus minutieuses, et d'indifférence pour la vérité. (...) il voulait surtout faire un gros livre, et partout où le voyageur n'avait rien à dire, il a fait le métier de compilateur; encore s'il avait puisé dans des sources inconnues en France! Mais il a trouvé plus aisé de piller nos écrivains ou nos traducteurs que des auteurs originaux, et il a inséré dans le corps de son ouvrage des morceaux entiers empruntés à d'autres livres (...).»[43]

Il est vrai que Chappe a puisé dans les ouvrages d'autres auteurs, qu'il véhicule un certain nombre de préjugés et a commis de nombreuses erreurs, dues en partie déjà au fait qu'il n'entendait pas le russe. Mais surtout, il soumet la société russe à une critique des plus sévères: le servage des paysans et le despotisme des tsars ne peuvent conduire à un état civilisé; les paysans n'ont rien à perdre et s'adonnent à la paresse, l'ivrognerie et la débauche; la noblesse, qui a tout à perdre,

Page 297:
«Idoles des Calmuczs Zungores: Erlik Han», dieu de la mort et juge des enfers dans le bouddhisme tibétain, dessiné par Caresme (ou Carême) de Fécamp, gravé par Jean-Charles Baquoy, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, nº XVI, en face de p. 304, taille-douce. Dans la description de la religion des Kalmouks Dzoungares, Chappe a fait œuvre de pionnier. Les planches dessinées à sa demande, d'après la collection de statuettes et de peintures kalmoukes ramenées à Paris, sont les premières représentations de l'art religieux du bouddhisme lamaïque parvenues en Occident. Les dessins seuls subsistent ; la collection elle-même n'a pas été retrouvée.

ne cherche qu'avantages et plaisirs immédiats; la justice est vénale; l'Eglise ne fait pas contrepoids et le bas clergé est inculte et ivrogne.

Catherine II (1729-1796, impératrice dès 1762), abonnée à la *Correspondance littéraire* et se considérant comme une souveraine éclairée, se sent profondément blessée et passe à la contre-attaque: elle est sinon l'auteure, du moins l'instigatrice d'une réponse qui paraît en 1770 sous forme anonyme et sans indication du lieu d'édition sous le titre *Antidote ou examen du mauvais livre superbement imprimé intitulé « Voyage en Sibérie fait par ordre du Roi en 1761 (...) par M. l'abbé Chappe (...)»*. L'ouvrage est rédigé en français, parfois fautif ou maladroit, et vise à réfuter Chappe comme voyageur philosophe et à jeter le doute sur le sérieux et la fiabilité de ses travaux d'astronome et de physicien. Le reproche revenant comme un leitmotiv consiste à dire que Chappe a «couru la poste» à travers la Russie dans un traîneau fermé et a la prétention d'avoir tout vu et tout compris. L'auteur de l'*Antidote* relève évidemment les erreurs du voyageur français, mais l'agresse aussi souvent avec mauvaise foi ou défend l'indéfendable. C'est un ouvrage polémique dont la lecture devient à la longue fastidieuse puisqu'il cite Chappe, paragraphe par paragraphe, presque phrase par phrase, pour le contredire avec une ironie un peu lourde.

Mais, malgré les voix discordantes, l'ouvrage de Chappe, grâce aussi, sinon surtout à ses illustrations, a contribué à fixer pour de nombreuses années l'image que les Français se faisaient de la Russie et de la Sibérie occidentale.

MICHAEL SCHMIDT

NOTES

1. Pour cette biographie, nous nous sommes essentiellement basé sur celle que Michel Mervaud donne dans son édition du *Voyage en Sibérie* de Chappe, Oxford, 2004, t. 1, pp. 1-41.
2. Membre régulier de l'Académie des sciences depuis 1741.
3. La hiérarchie à l'Académie étant, dans le sens ascendant: «adjoint», «associé», «pensionnaire» et «honoraire».
4. Sur cet événement, voir *Le passage de Vénus*, ouvrage collectif réalisé sous la direction de J.-E. Arlot, Les Ulis, EDP Sciences, 2004.
5. Derniers passages: 1631, 1639; 1761, 1769; 1874, 1882; 2004, 2012; puis 2117, 2125, etc.
6. L'importance de la distance Terre-Soleil est telle qu'elle a été prise comme unité pour indiquer des distances astronomiques: une «unité astronomique» (ua) vaut environ 150 millions de km.

7. Sur les malheurs de cette victime de Vénus, voir notamment: Schlup, Michel, *Navigateurs, explorateurs et aventuriers: grands livres de voyages maritimes de la Renaissance au XIXe siècle*, Neuchâtel, Bibliothèque publique et universitaire, 2000, p. 139 (vol. 3 de la collection *Patrimoine de la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel*).
8. Chappe d'Auteroche, Jean, «Extrait du voyage fait en Sibérie pour l'observation de Vénus sur le disque du soleil, faite à Tobolsk le 6 juin 1761», [daté 13 novembre 1762], in *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, année 1761 (1763), pp. 337-353.
9. Chappe donne ses mesures thermométriques en degrés de Réaumur (mais il n'indique pas toujours s'il s'agit de valeurs négatives). Pour convertir des °Ré en °C, il faut les multiplier par 1,25. En l'occurrence, il s'agit d'environ –15 resp. –25 °C.
10. Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, partie 1, pp. 24-25.
11. *Ibid.*, p. 25.
12. En plus, il reçoit une somme de 1000 roubles, des chevaux et des guides.
13. Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, partie 1, p. 26.
14. *Ibid.*, p. 27.
15. *Ibid.*, pp. 39-40.
16. *Ibid.*, p. 46.
17. *Ibid.*, pp. 51-52.
18. *Ibid.*, p. 60. Chappe utilise encore l'ancien nom pour cette chaîne de montagnes. Le nouveau nom d'Oural n'a été imposé qu'après la révolte de Pougatchev de 1773-1775 pour effacer le souvenir de cette jacquerie qui avait pris son origine dans les Monts Poias.
19. *Ibid.*, p. 60.
20. L'auteur fait croire aux postillons que son thermomètre a des forces divinatoires: s'il descend, ne serait-ce que d'un ou deux degrés en dessous de zéro, on peut passer sur la glace sans risques. Lorsque les conducteurs déplacent le thermomètre de l'intérieur surchauffé de la hutte à l'air libre, le miracle se produit et les Russes s'élancent.
21. Avec l'étape Paris-Strasbourg d'environ 500 km, on obtient donc une distance de 5300 km.
22. Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, partie 1, pp. 79-80.
23. *Ibid.*, pp. 81-82.
24. *Ibid.*, p. 317.
25. *Ibid.*, p. 316.
26. *Ibid.*, p. 321.
27. *Ibid.*, p. 326.
28. Il s'agit probablement d'un «goudok» (rebec), instrument d'origine asiatique introduit très tôt en Russie mais qui disparaîtra au XIXe siècle.
29. Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, partie 1, p. 327.
30. *Ibid.*, p. 337.
31. *Ibid.*, p. 335.
32. *Ibid.*, p. 340. On constate que Chappe considère les Tatares et les Votiaks comme des peuples sibériens. En fait, les Tatares font partie de la famille des peuples turcs, tandis que les Votiaks ou Oudmourtes sont des Finno-Ougriens. Chappe a d'ailleurs raison de refuser la théorie de certains de ses contemporains qui considèrent les Votiaks comme faisant partie des Tatares.

33. C'est-à-dire orthodoxe.
34. *Histoire de Kamtschatka, des îles Kurilski et des contrées voisines*, [par Etienne Kracheninnikov] traduite par M. E*** [Eidous], Lyon, Duplain, 1767, 2 vol. in-12, cartes.
35. Kracheninnikov, *Voyage en Sibérie*, p. IX.
36. Pour cette partie, nous nous sommes largement inspiré de la très riche contribution de Madeleine Pinault Sørensen, «Etude sur Le Prince et les dessinateurs et graveurs du *Voyage en Sibérie*», in *Voyage en Sibérie*, éd. par Michel Mervaud, Oxford, 2004, t. 2, pp. 123-227.
37. Il s'agit de Louis XV et de la guerre de Sept ans, personnifiée par Mars.
38. Cf. la planche représentant un *Kamtchadal dans son Habit d'Hiver*, t. 2, nº IV.
39. Ses dates biographiques ne sont pas connues.
40. Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, p. III. La carte est dessinée à l'échelle d'environ 1 : 1 700 000.
41. *Correspondance littéraire*, 8, pp. 300-301, citée d'après Madeleine Pinault Sørensen, «Etude sur Le Prince et les dessinateurs et graveurs du *Voyage en Sibérie*», in *Voyage en Sibérie*, éd. par Michel Mervaud, Oxford, 2004, t. 1, p. 152.
42. Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1769-1770, 2 vol., in-8°.
43. *Correspondance littéraire*, 6, p. 333, citée d'après Michel Mervaud dans son édition du *Voyage en Sibérie*, Oxford, 2004, t. 1, p. 84.

«Femme samoyède», dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Jean-Baptiste Tilliard, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 1, nº XVI, en face de p. 236, taille-douce.
A propos de cette planche, Chappe signale «Un Russe qui a voyagé chez les Samoyedes m'a fait présent d'un de leurs habits, d'après lequel on a fait le dessin», t. 1, p. 341, note 1. En effet, l'auteur n'a jamais rencontré de Samoyèdes; ceux-ci habitent bien plus au nord, au bord de la mer Blanche et de la mer de Kara.

JOURNAL HISTORIQUE

DU VOYAGE

DE M. DE LESSEPS,

Conſul de France, employé dans l'expédition de M. le comte de la Pérouſe, en qualité d'interprète du Roi;

Depuis l'inſtant où il a quitté les frégates Françoiſes au port Saint-Pierre & Saint-Paul du Kamtſchatka, juſqu'à ſon arrivée en France, le 17 octobre 1788.

PREMIÈRE PARTIE.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.
M. D C C X C.

Voyage de Jean-Baptiste de Lesseps, messager de La Pérouse, du Kamtchatka à Versailles à travers la Sibérie (1787-1788)

« Femme kamtchadale avec ses enfans dans son habit ordinaire », dessiné par Jean-Baptiste Le Prince, gravé par Jean-Baptiste Tilliard, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 2 : *Voyage en Sibérie, contenant la description du Kamtchatka…*, par Krachenninnikov, nº VII, en face de p. 51, taille-douce.

Jean-Baptiste Barthélemy de Lesseps
(Sète, 27 janvier 1766 – Lisbonne, 6 avril 1834)

Fils de Martin Lesseps, consul général à Saint-Pétersbourg, le jeune Jean-Baptiste acquiert rapidement une parfaite maîtrise de la langue russe. En plus, il est tôt initié par son père aux affaires diplomatiques. Cette double qualification lui vaut d'être attaché par Louis XVI, en qualité d'interprète royal, à l'état-major de l'expédition que La Pérouse doit mener dans les vastes étendues encore mal connues de l'océan Pacifique. L'instruction donnée par le roi aux explorateurs prévoit une escale au port d'Avatcha ou Saint-Pierre et Saint-Paul (aujourd'hui Petropavlovsk) au sud-est du Kamtchatka, port qui avait été visité et décrit en 1779 par les Anglais lors du troisième voyage de Cook[1]. La présence du jeune secrétaire d'ambassade et interprète parmi les explorateurs français doit donc faciliter les contacts avec les Russes et notamment avec les autorités impériales.

Parties de Brest le 1er août 1785, les deux frégates, *La Boussole* et *L'Astrolabe*, doublent le cap Horn et commencent leur exploration de la partie septentrionale du Pacifique. Lors d'une escale à Macao, La Pérouse fait envoyer en France les documents de cette première phase de son voyage. Ensuite, il entame la seconde, la plus importante, en remontant le long de la côte chinoise vers l'île de Sakhaline et le port kamtchadale d'Avatcha, où il jette l'ancre en septembre 1787. Avant de reprendre la mer le 30 septembre, La Pérouse confie à Lesseps des dépêches et une caisse contenant notamment le récit du voyage et des papiers relatifs à la campagne d'exploration depuis Macao, avec l'ordre de les ramener au plus vite en France. On connaît aujourd'hui, du moins dans les grandes lignes, le sort de l'escadre de La Pérouse : après une dernière escale à Botany Bay, en Australie (fin janvier – début mars 1788), les deux frégates font naufrage à Vanikoro, une des îles Salomon. Quelques hommes survivent à terre pendant un certain temps, puis leurs traces se perdent. Aucun des navigateurs ne reverra sa patrie[2].

◁
Page de titre de l'édition originale, Paris, 1790.

Quant à Lesseps, il quitte Avatcha le 7 octobre 1787, traverse tout l'Empire russe d'est en ouest, arrive le 22 septembre de l'année suivante à Saint-Pétersbourg et enfin, le 17 octobre, à Versailles où il est reçu par le roi, pressé d'obtenir quelques informations sur l'expédition de La Pérouse dont on est sans nouvelles depuis trop longtemps.

En reconnaissance de ses mérites, Lesseps sera nommé consul à Kronstadt[3]. Il poursuivra sa vie durant une carrière diplomatique dans une Europe perturbée par les époques révolutionnaire et napoléonienne: secrétaire d'ambassade à Constantinople, Lesseps est interné par les Turcs durant trois ans à la suite de l'expédition d'Egypte de Bonaparte (1798). En 1802, il est envoyé en tant que commissaire général des relations commerciales à Saint-Pétersbourg, poste qu'il occupe, avec une interruption en 1806-1807, jusqu'en 1812. Pendant l'occupation française, il est nommé intendant de la ville et de la province de Moscou mais doit quitter la Russie avec la Grande Armée lors de sa retraite désastreuse. A la Restauration de 1814, le tsar Alexandre lui refuse une nouvelle accréditation comme ambassadeur, estimant qu'il s'est trop compromis par sa fonction d'intendant de Moscou. Le dernier poste de Lesseps est alors celui de consul général à Lisbonne, fonction qu'il exerce de 1815 à 1833.

Peu avant sa mort, Lesseps, seul survivant de l'expédition de La Pérouse, certifie que certains objets ramenés des îles Salomon par le capitaine anglais Peter Dillon et par l'expédition de recherche de Dumont d'Urville proviennent effectivement des frégates françaises[4]. Il collabore également à une édition abrégée du récit de voyage des navigateurs[5].

Jean-Baptiste Barthélemy de Lesseps est l'oncle du diplomate et ingénieur Ferdinand de Lesseps (1805-1894), constructeur du canal de Suez et initiateur du projet du canal de Panama.

Les missions de La Pérouse et de Lesseps

Ce n'est pas le lieu ici de retracer toute l'histoire qui a amené la France à organiser l'expédition de La Pérouse. Il suffit de rappeler que la France a subi de sérieux revers en Amérique du Nord avec la perte de la Louisiane et du Canada français (traité de Paris, 1763) tandis que d'autres pays, notamment l'Espagne et l'Angleterre, y ont pris solidement pied. La participation à la lutte des Américains contre l'Angleterre et l'organisation à Versailles de la conférence qui aboutit à la reconnaissance de l'indépendance des treize anciennes colonies (1783)

permet de prendre une certaine revanche mais pas de récupérer les anciennes possessions françaises.

Sur les océans, plusieurs expéditions, et surtout les trois voyages de Cook (1768-1771, 1772-1775, 1776-1779) ont permis à l'Angleterre de faire d'importantes découvertes dans l'océan Pacifique et de rassembler pour la science une quantité inestimable d'objets et d'observations tout en ouvrant des perspectives prometteuses pour le commerce. La France n'est pas restée inactive, comme le prouve le voyage de Bougainville autour du monde dans les années 1766 à 1769, mais elle ne peut rivaliser avec les prestigieux exploits du capitaine Cook. L'expédition de La Pérouse doit donc permettre de rattraper le retard de la France sur sa rivale et les instructions pour la route à suivre, remises par Louis XVI au chef de l'expédition, donnent l'impression qu'il s'agit en quelque sorte d'une tentative de concentrer les trois voyages de Cook en un seul, tout en y ajoutant de nouvelles parties du globe à explorer.

Bien entendu, la mission de La Pérouse n'est pas seulement scientifique, elle poursuit aussi des intérêts politiques et économiques : en explorant les côtes nord-ouest de l'Amérique du Nord, les côtes est de la Chine (la côte de Tartarie) et en poussant vers la mer de Béring et jusqu'au détroit du même nom, on espère améliorer les connaissances de ces régions encore peu explorées, récolter des renseignements sur les établissements commerciaux et militaires des autres nations et percer, du moins en partie, le secret de leurs plans d'expansion. Le commerce des fourrures acquises au grand nord de l'Amérique et revendues principalement en Chine est considéré comme particulièrement lucratif et les instructions remises au navigateur français lui enjoignent expressément d'évaluer les possibilités de s'approprier une part de ce marché et les avantages qu'on pourrait tirer d'un établissement fixe sur la côte américaine[6].

Mais les intérêts de plusieurs nations se croisent dans la région : partant de la Californie, l'Espagne progresse le long de la côte américaine vers le nord en y installant des comptoirs. La Russie a marqué une avancée spectaculaire en conquérant d'abord la Sibérie orientale et finalement, en 1697, le Kamtchatka. Elle commence à élargir ses zones de domination et d'influence vers les îles Kouriles et Aléoutiennes et à s'installer durablement sur le continent américain. Le troisième voyage de Cook a démontré à l'évidence l'intérêt que les Anglais portent à cette région, tandis qu'on ne sait rien ou presque des positions et des intentions des Japonais si ce n'est qu'ils pourraient remonter vers le nord le long des îles Kouriles. Ces différents pays se disputent donc

des avantages stratégiques et économiques tout en gardant au mieux le secret sur leurs possessions et leurs objectifs. L'arrivée d'un nouvel acteur doit forcément susciter une certaine suspicion de la part des forces déjà en place et il n'est pas étonnant que même le représentant des jeunes Etats-Unis, Thomas Jefferson (1743-1826), alors ministre plénipotentiaire à Paris, se méfie des intentions purement scientifiques ouvertement affichées par les Français. Craignant que le véritable but du voyage ne soit l'établissement d'une colonie française sur la côte nord-ouest de l'Amérique, ou du moins l'installation d'un ou de plusieurs comptoirs destinés au marché des fourrures, il tente d'obtenir, en août 1785, par différents correspondants des renseignements sur les véritables objectifs de la nation amie[7].

L'affectation de Jean-Baptiste de Lesseps à l'expédition devient tout à fait compréhensible dans ce contexte: grâce à sa maîtrise du russe, mais aussi à ses connaissances des affaires commerciales et du langage diplomatique, il peut être, malgré son jeune âge, très utile lors des contacts avec les Russes pour mieux comprendre les enjeux politiques et économiques de la région.

Dans l'*Etat général et nominatif des officiers, savans, artistes et marins embarqués sur les frégates la Boussole et l'Astrolabe* de juillet 1785[8], le jeune diplomate figure simplement comme «Vice-Consul de Russie – Interprète du roi». Sa mission exacte n'est pas spécifiée mais, comme les frégates françaises doivent explorer une partie de la côte de l'Alaska, les îles Aléoutiennes et Kouriles et faire escale dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul au Kamtchatka, elles se trouveront dans des eaux russes et doivent pouvoir compter sur les services d'un interprète. Il est probable qu'il n'était initialement pas prévu de confier à Lesseps la tâche de rapporter des dépêches et des documents de l'expédition de La Pérouse par voie terrestre en France. L'auteur lui-même écrit d'ailleurs dans l'épître dédicatoire de son journal, adressée au maréchal de Castries, en rappelant l'honneur d'avoir été choisi en qualité d'interprète: «J'étois loin de prévoir alors l'heureux terme de mon voyage, de croire qu'il me fût réservé de rapporter à notre auguste Monarque, le journal curieux de nos premières découvertes.»[9]

La Pérouse semble avoir pris la décision d'employer Lesseps comme messager dans le courant de l'année 1787 seulement. Dans une lettre adressée au ministre de la Marine, datée d'Avatcha le 10 septembre 1787, le commandant donne les trois raisons qui l'ont décidé à confier à Lesseps cette mission: il faut une personne de toute confiance pour porter des documents confidentiels à Paris, le retour par voie terrestre ne devrait pas coûter plus cher que de garder Les-

seps à bord et, enfin, le voyage vers le Pacifique austral n'est pas très formateur pour un jeune diplomate destiné à poursuivre sa carrière en Russie[10]. Quelques jours plus tard, il remet à son porteur de dépêches une lettre de recommandation à l'intention du ministre de la Marine dans laquelle il met l'accent sur les avantages qu'un voyage de retour à travers l'Empire russe présente tant pour Lesseps que pour la France: «(...) comme il est vraissemblablement destiné à occuper un jour la place de son père en Russie, j'ai cru qu'un voyage par terre au travers de ce vaste empire lui procureroit les moyens d'acquérir des conoissances utiles à notre comerce et propres à augmenter nos liaisons avec ce royaume dont les productions sont si nescessaires à notre marine.»[11]

Voici donc Lesseps, l'«interprète du roi», investi d'une nouvelle mission, celle de ramener en France la relation de l'expédition de La Pérouse depuis l'arrivée à Macao jusqu'à celle au Kamtchatka. En plus de ce document précieux, les «paquets» remis à Lesseps contiennent des mémoires confidentiels sur Manille et Formose, des lettres du commandant en chef et de son second, le vicomte de Langle, des cartes, plans et autres documents géographiques ainsi que des dessins. Grâce à la réussite de la mission de Lesseps, nous disposons de sources de première main sur l'étape du voyage de La Pérouse qui était considérée, tant par le ministère de la Marine que par les navigateurs, comme la partie «la plus neuve, la plus intéressante, et certainement la plus difficile» de toute l'expédition[12].

Le voyage à travers la Sibérie

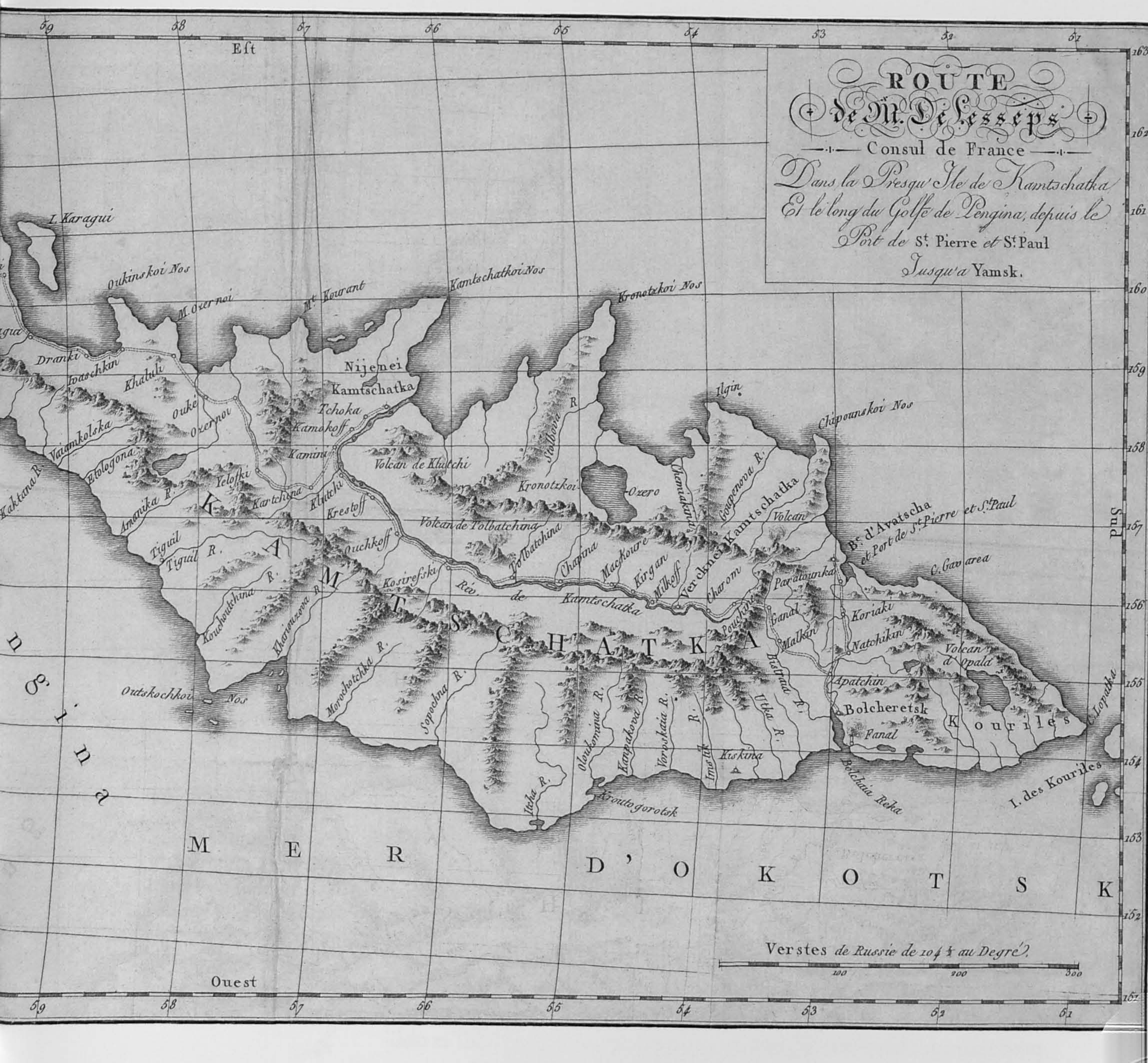
En attendant le départ

Le jeune diplomate est conscient qu'à 21 ans seulement il va vivre l'expérience la plus extraordinaire de sa carrière: en effet, la Sibérie orientale a été peu à peu conquise durant le XVIIe siècle, le Kamtchatka et la presqu'île des Tchouktches dans les dernières années du siècle seulement. Le gouvernement impérial n'est pas encore assuré partout et l'immense région est toujours peu connue malgré un certain nombre de récits de voyages et notamment ceux des participants à la Grande expédition nordique (ou Deuxième expédition du Kamtchatka, 1733-1743), organisée par la jeune Académie des sciences russe sous les auspices de la tsarine Anna Ivanovna. Après l'astronome Louis de l'Isle de la Croyère (1688-1741), participant à la Grande expédi-

tion nordique et mort au Kamtchatka, Lesseps sera le deuxième Français[13] à parcourir ces contrées où les distances immenses et les conditions climatiques extrêmes font de tout voyage une entreprise dangereuse dont la durée est imprévisible et l'issue incertaine.

Dans un premier temps, après le départ des frégates françaises de Petropavlovsk le 30 septembre 1787, Lesseps doit s'armer de patience: il est censé voyager en compagnie du colonel Grégoire Kaslov-Ougrenine, commandant d'Okhotsk et du Kamtchatka. Celui-ci doit régler un certain nombre d'affaires avant de rentrer à Okhotsk. De plus, l'unique liaison maritime avec Okhotsk, assurée une fois par an, est interrompue à la suite du naufrage du navire, le voyage terrestre ne pourra donc se faire qu'en traîneau. Les deux hommes s'installent dans le village de Bolcheretsk, sur la côte opposée à Petropavlovsk, pour faire les préparatifs nécessaires et attendre la neige et le gel des rivières. Fin novembre enfin, un froid vif fait rapidement geler les cours d'eau, mais en même temps des ouragans violents rendent tout voyage impossible: «Il eût été alors de la dernière imprudence de nous hasarder à sortir; le ciel étoit couvert de toutes parts, & la neige soulevée par ces tourbillons, formoit en l'air un brouillard épais qui ne permettoit pas de voir à six pas. Malheur à tous voyageurs qui se trouvent en route par cet horrible temps!»[14] Plusieurs fois reporté, le départ est finalement fixé au 27 janvier 1788.

Lesseps profite de ce retard involontaire pour se familiariser avec le pays et ses habitants. Il décrit les différentes habitations, les «isbas» (huttes russes en rondins), les «balagans» (huttes d'été des indigènes, posées sur des pilotis) et évoque les «yourtes», habitations d'hiver souterraines qui lui serviront souvent d'abri par la suite. La population se compose d'indigènes, de Russes et de Cosaques. «Les vrais Kamtschadales sont en général d'une taille au-dessous de l'ordinaire; ils ont la figure ronde & large, les yeux petits & enfoncés, les joues saillantes, le nez écrasé, les cheveux noirs, presque point de barbe, & le teint un peu basané.»[15] Quant à leur caractère, il est «doux & hospitalier; ils ne sont ni fourbes ni voleurs; ils ont même si peu de finesse, qu'il n'y a rien de plus facile que de les tromper, (...) en profitant de leur penchant à l'ivrognerie.»[16] Cette appréciation des indigènes tranche singulièrement avec l'opinion souvent très défavorable que l'auteur exprime sur les colonisateurs russes et cosaques: «Leur industrie n'est qu'une friponnerie continuelle; elle ne les porte qu'à tromper à la journée les pauvres Kamtschadales, que leur crédulité & un penchant invincible à l'ivrognerie, livrent sans réserve à la merci de ces dangereux brigands.»[17] Les peaux de rennes, de renards, de loutres ou, sur-



Détail de la carte du Kamtchatka (partie sud) indiquant par une ligne pointillée double la route parcourue par Lesseps entre Avatcha et Yamsk, in Lesseps, *Journal historique de voyage*, Paris, 1790, t. 1, en face de la p. 1, taille-douce.

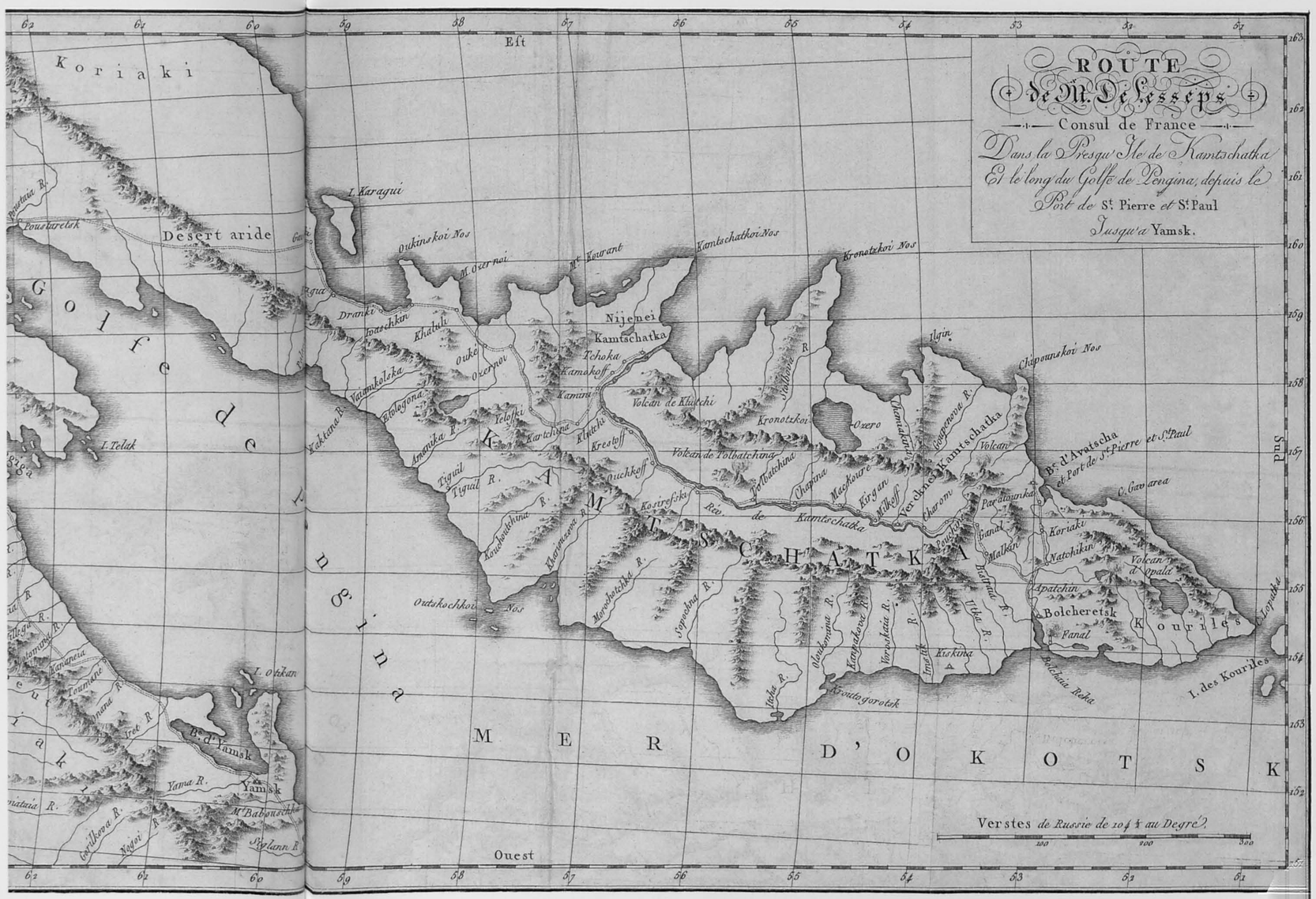
tout, de zibelines sont l'objet de ce commerce pour le moins non équitable qui permet aux marchands russes de faire de très bonnes affaires soit sur le marché intérieur, soit sur celui de la Chine.

La chasse fournit aux indigènes non seulement des objets à vendre aux Russes mais aussi, avec la cueillette de fruits, un complément bienvenu au régime alimentaire essentiellement basé sur la pêche: des poissons séchés et l'huile de poisson constituent l'ordinaire, tandis que le

tion nordique et mort au Kamtchatka, Lesseps sera le deuxième Français[13] à parcourir ces contrées où les distances immenses et les conditions climatiques extrêmes font de tout voyage une entreprise dangereuse dont la durée est imprévisible et l'issue incertaine.

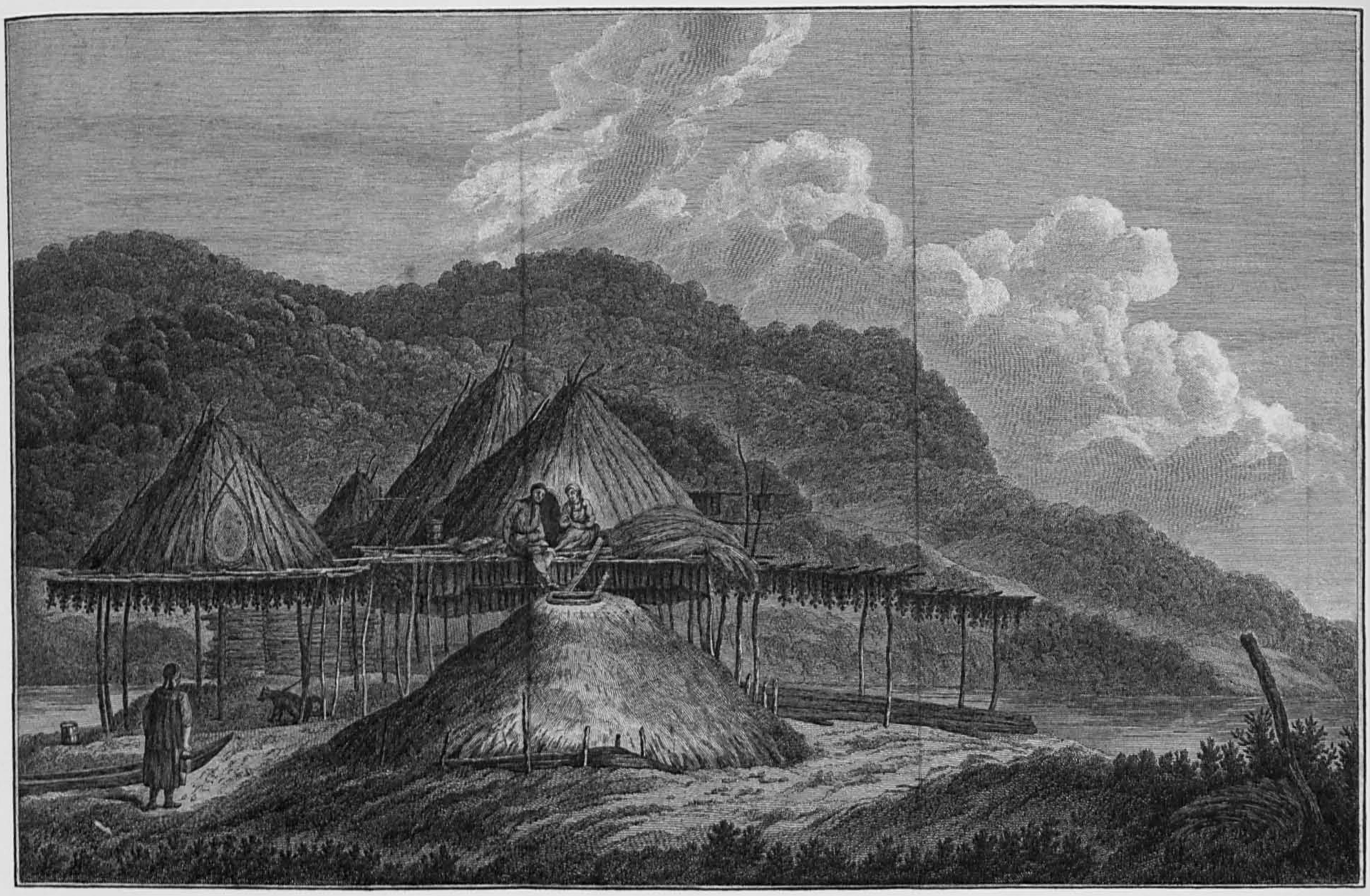
Dans un premier temps, après le départ des frégates françaises de Petropavlovsk le 30 septembre 1787, Lesseps doit s'armer de patience: il est censé voyager en compagnie du colonel Grégoire Kaslov-Ougrenine, commandant d'Okhotsk et du Kamtchatka. Celui-ci doit régler un certain nombre d'affaires avant de rentrer à Okhotsk. De plus, l'unique liaison maritime avec Okhotsk, assurée une fois par an, est interrompue à la suite du naufrage du navire, le voyage terrestre ne pourra donc se faire qu'en traîneau. Les deux hommes s'installent dans le village de Bolcheretsk, sur la côte opposée à Petropavlovsk, pour faire les préparatifs nécessaires et attendre la neige et le gel des rivières. Fin novembre enfin, un froid vif fait rapidement geler les cours d'eau, mais en même temps des ouragans violents rendent tout voyage impossible: «Il eût été alors de la dernière imprudence de nous hasarder à sortir; le ciel étoit couvert de toutes parts, & la neige soulevée par ces tourbillons, formoit en l'air un brouillard épais qui ne permettoit pas de voir à six pas. Malheur à tous voyageurs qui se trouvent en route par cet horrible temps!»[14] Plusieurs fois reporté, le départ est finalement fixé au 27 janvier 1788.

Lesseps profite de ce retard involontaire pour se familiariser avec le pays et ses habitants. Il décrit les différentes habitations, les «isbas» (huttes russes en rondins), les «balagans» (huttes d'été des indigènes, posées sur des pilotis) et évoque les «yourtes», habitations d'hiver souterraines qui lui serviront souvent d'abri par la suite. La population se compose d'indigènes, de Russes et de Cosaques. «Les vrais Kamtschadales sont en général d'une taille au-dessous de l'ordinaire; ils ont la figure ronde & large, les yeux petits & enfoncés, les joues saillantes, le nez écrasé, les cheveux noirs, presque point de barbe, & le teint un peu basané.»[15] Quant à leur caractère, il est «doux & hospitalier; ils ne sont ni fourbes ni voleurs; ils ont même si peu de finesse, qu'il n'y a rien de plus facile que de les tromper, (...) en profitant de leur penchant à l'ivrognerie.»[16] Cette appréciation des indigènes tranche singulièrement avec l'opinion souvent très défavorable que l'auteur exprime sur les colonisateurs russes et cosaques: «Leur industrie n'est qu'une friponnerie continuelle; elle ne les porte qu'à tromper à la journée les pauvres Kamtschadales, que leur crédulité & un penchant invincible à l'ivrognerie, livrent sans réserve à la merci de ces dangereux brigands.»[17] Les peaux de rennes, de renards, de loutres ou, surtout, de zibelines sont l'objet de ce commerce pour le moins non équitable qui permet aux marchands russes de faire de très bonnes affaires soit sur le marché intérieur, soit sur celui de la Chine.



Détail de la carte du Kamtchatka (partie sud) indiquant par une ligne pointillée double la route parcourue par Lesseps entre Avatcha et Yamsk, in Lesseps, *Journal historique de voyage*, Paris, 1790, t. 1, en face de la p. 1, taille-douce.

La chasse fournit aux indigènes non seulement des objets à vendre aux Russes mais aussi, avec la cueillette de fruits, un complément bienvenu au régime alimentaire essentiellement basé sur la pêche: des poissons séchés et l'huile de poisson constituent l'ordinaire, tandis que le



« Habitations d'été et d'hiver du Kamtchatka », dessiné par John Webber, gravé sous la dir. de Robert Bénard, in Cook, *Troisième voyage*, Paris, 1785, planche 77, taille-douce; repris sous un titre analogue dans Lesseps, *Voyage... du Kamtschatka en France*, Paris, 1880, planche 3.

poisson frais et surtout le saumon fermenté dans un trou creusé dans la terre comptent comme délicatesse. Et Lesseps d'avouer: « J'ai voulu parfois vaincre ma répugnance pour goûter légèrement de ce mets si recherché; jamais je n'ai pu me résoudre, non pas à y mettre la dent, mais seulement à l'approcher de ma bouche; chaque fois l'exhalaison fétide qu'il répand au loin, m'a donné des nausées, & m'a repoussé invinciblement. »[18]

Dès les premières chutes de neige, le jeune voyageur apprend à conduire lui-même un traîneau tiré par des chiens. C'est un exercice difficile puisque les traîneaux kamtchadales, une sorte de corbeille posée sur un châssis étroit, ont un centre de gravité assez haut et obligent le conducteur à rester constamment en mouvement s'il veut garder l'équilibre et éviter la chute. A force de persévérer, Lesseps devient un conducteur habile.

Montée vers le Kamtchatka septentrional

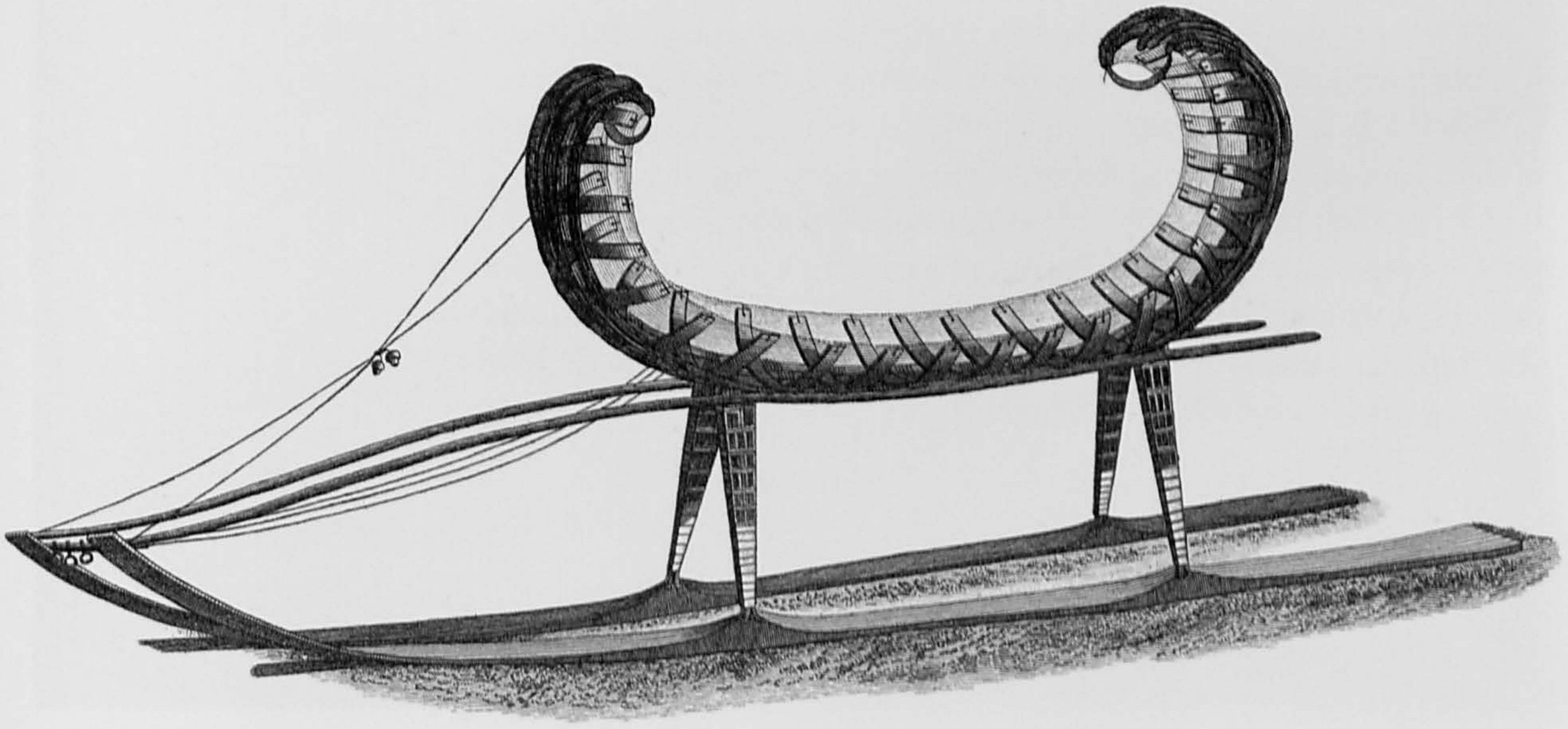
Les conditions météorologiques s'améliorent enfin et, au soir du 27 janvier 1788, la caravane quitte Bolcheretsk.

Départ de la caravane de traîneaux

«Il étoit sept heures du soir lorsque nous en sortîmes à la faveur de la lune dont la clarté devenoit encore plus vive par la blancheur éblouissante de la neige. Ce départ fut réellement une chose à peindre; qu'on se représente en effet notre nombreuse caravane partagée en trente-cinq traîneaux, y compris ceux qui portoient nos équipages. (...) soudain tous ces traîneaux partent à la file; ils sont emportés par environ trois cents chiens dont l'ardeur égale la vîtesse: mais bientôt l'ordre est rompu, les lignes se croisent, se confondent; une noble émulation anime les conducteurs, & le voyage devient une course de chars; c'est à qui poussera ses coursiers; personne ne veut être dépassé, les chiens même ne peuvent endurer cet affront; ils se pressent à l'envi, s'attaquent tour-à-tour pour obtenir l'honneur du pas; le combat s'engage & les traîneaux sont renversés, au risque souvent d'être mis en pièces. Les clameurs des culbutés, les cris des chiens qui sont aux prises, les aboiemens confus de ceux qui courent, enfin, la *loquèle* bruyante & continue des guides ajoutent encore au désordre où l'on ne peut ni se reconnoître ni s'entendre.»

Lesseps, *Journal*, partie 1, pp. 150-151.

La caravane se dirige d'abord vers le nord de la presqu'île. Les villages ou hameaux des indigènes servent de relais où les voyageurs peuvent changer les chiens, trouver du poisson séché afin de nourrir les attelages ou un gîte pour la nuit. Mais quel gîte! Les huttes n'ont pas



«Traîneau des Kamtchadales», dessiné par John Webber, gravé sous la dir. de Robert Bénard, in Cook, *Troisième voyage*, Paris, 1785, t. 4, planche 71, taille-douce; repris sous le titre de «Traîneau koriaque», dans Lesseps, *Voyage... du Kamtschatka en France*, Paris, 1880, planche 9.

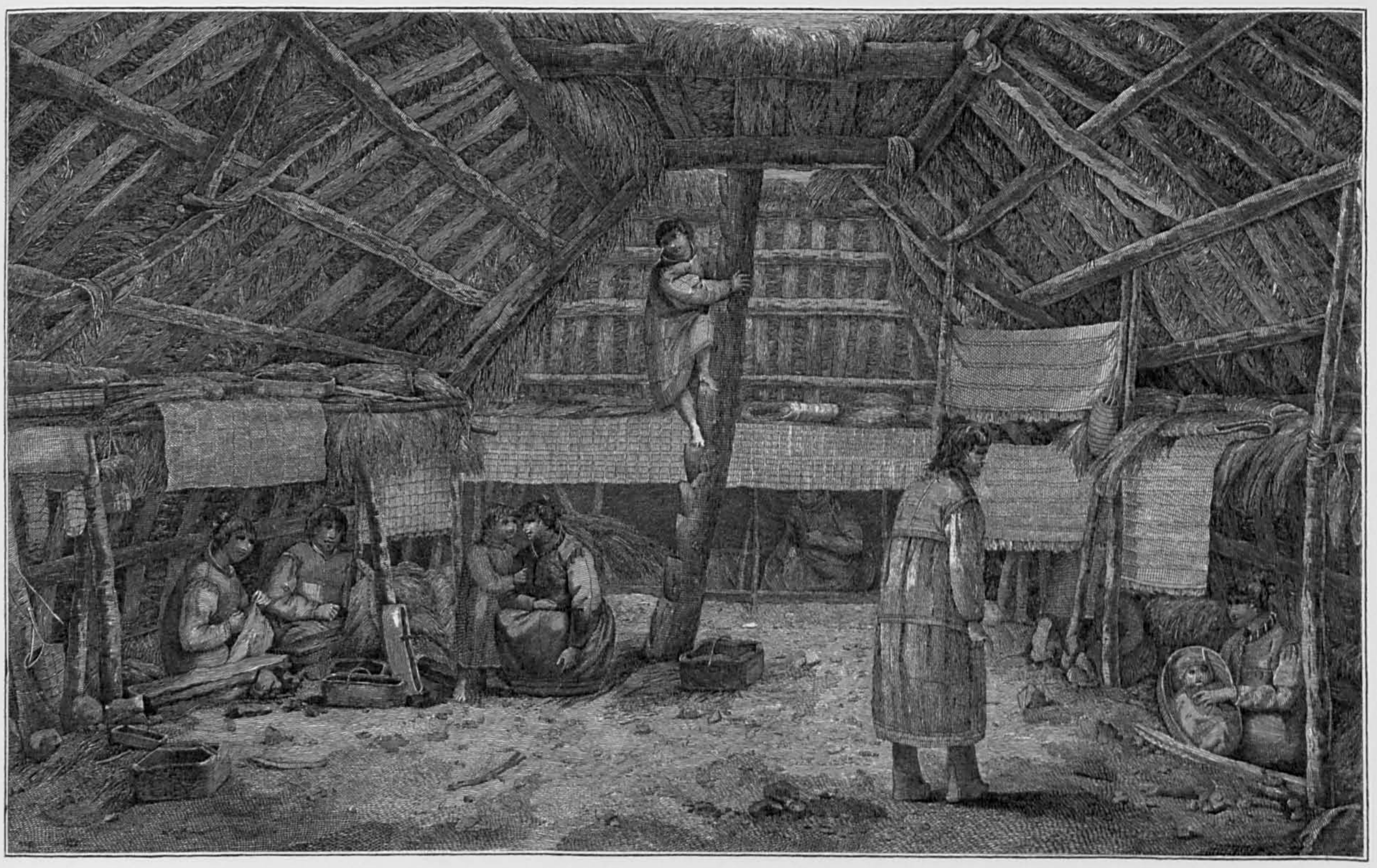
de cheminée mais seulement une petite ouverture dans le toit par laquelle s'échappe la fumée du foyer. « L'intérieur de ces isbas est pour l'ordinaire tapissé d'un enduit de suie qui se fait sentir dès l'entrée, & dont l'aspect est vraiment repoussant. » Une « lampe lugubre » qui brûle de la graisse de loup marin exhale une « odeur infecte »[19]. Mais il y a encore une autre odeur « bien plus fétide (...) ; ce sont les exhalaisons nauséabondes que répand le poisson séché ou pourri (...). Au surplus, le spectacle que vous offrent les individus dans l'intérieur de ces maisons, est bien tout aussi dégoûtant. »[20] Heureusement, constate Lesseps, les huttes des chefs de village réservées à Kaslov et à son compagnon de voyage français sont nettoyées aussi bien que possible.

La marche vers le nord dure environ un mois et se passe sans incidents particuliers. Le jeune voyageur en profite pour consigner toutes sortes d'observations dans son journal de route. On y trouve, par exemple, des remarques sur le caractère volcanique des montagnes, dont l'une « vomit continuellement des flammes, qui semblent sortir du milieu des neiges »[21], sur le climat et la météorologie, notamment sur le froid excessif, la fréquence et la violence des ouragans, à côté de descriptions ethnographiques de la population russe, cosaque et surtout indigène. Le voyageur observe leur aspect physique et leur caractère, leurs habitations, activités et vêtements. Lesseps lui-même a d'ailleurs adopté le costume kamtchadale qui se compose, pour l'essentiel, de triples bottes en cuir de renne, de culottes et d'un bonnet fourrés et, par-dessus, suivant le froid, d'une à quatre (!) « parques »[22]. On comprend l'auteur lorsqu'il estime que cet habillement ne lui « donnoit pas l'air fort ingambe »[23]. D'autres remarques concernent les coutumes locales, le chamanisme, la danse et le chant des indigènes.

Fidèle à la mission que La Pérouse lui a confiée, Lesseps est aussi attentif aux aspects politiques, économiques et commerciaux. Ainsi il observe l'implantation de colonies russes ou cosaques, censées servir d'exemple aux Kamtchadales pour l'agriculture et l'élevage et, fort de son expérience de navigateur, il évalue les baies et ports naturels ainsi que les installations portuaires russes du point de vue de leur utilité pour le commerce maritime.

Bloqué par la famine au pays des Koriaks

Le 26 février 1788, la caravane arrive à Karagui (aujourd'hui Karaga), le dernier village kamtchadale avant le pays des Koriaks. Dans ce village, Lesseps fait pour la première fois l'expérience de la vie dans une yourte souterraine: un grand trou carré d'environ six à sept toises de diamètre (environ 12-14 m) et de huit pieds de profondeur (environ 2,60 m)[24], surmonté d'un toit avec une grande ouverture au milieu qui sert à la fois à l'échappement de la fumée et à l'accès à la yourte à l'aide d'une échelle ou d'un simple tronc entaillé. C'est un logis peu attirant: «Est-on descendu dans ces demeures sauvages, on voudroit en être dehors; la vue & l'odorat y sont également blessés.»[25] L'unique pièce sert d'habitation à plusieurs familles. Lesseps y compte «plus de vingt personnes, tant hommes que femmes & enfans: tout ce monde mange, boit & dort pêle-mêle; sans gêne ni pudeur, ils y satisfont à tous les besoins de la nature»[26]. A part quelques bancs, il n'y a pas de meubles et les rares ustensiles de cuisine sont «d'une malpropreté révoltante. Des restes de poisson séché sont épars çà & là, & à tous momens des femmes ou des enfans sont à faire griller des morceaux de peau de saumons; c'est un de leurs mets favoris.»[27]



«Intérieur d'une maison de Oonalashka» en Alaska, dessiné par John Webber, gravé sous la dir. de Robert Bénard, in Cook, *Troisième voyage*, Paris, 1785, t. 3, planche 58, taille-douce. Un détail a été repris sous le titre d'«Escalier d'une habitation kamtschadale», dans Lesseps, *Voyage... du Kamtschatka en France*, Paris, 1880, planche [4], entre pp. 60 et 61.

Dans les premiers jours du mois de mars 1788, la caravane quitte le village pour traverser l'isthme du Kamtchatka en direction du golfe de Pengina. Mais le temps se dégrade et les voyageurs n'avancent que péniblement. Après quelques jours, les provisions sont épuisées, notamment les réserves de poisson sec pour les chiens. Lorsque les voyageurs demandent, dans un misérable hameau, du bois de chauffage et de la nourriture pour les chiens, les habitants refusent et une révolte menace d'éclater. Le colonel Kaslov fait infliger une punition exemplaire aux meneurs, ses soldats se servent de force dans les réserves des indigènes et la troupe repart. Mais la marche est freinée par la violence de la tempête et bientôt on est de nouveau à court de provisions. Les chiens commencent à mourir d'épuisement: des trente-sept qui formaient l'attelage de Lesseps lors du départ, il n'en reste que vingt-trois, tous d'une faiblesse extrême, et le messager de La Pérouse se demande s'il arrivera à remplir sa mission. Les voyageurs réussissent de justesse à atteindre leur but, le village de Poustaretsk sur la côte nord-ouest du Kamtchatka. A peine détachés des traîneaux, les chiens affamés dévorent le cuir des harnais, puis s'attaquent à tout, même à leurs congénères mourants et leurs maîtres n'ont la vie sauve que grâce à leurs bâtons.

En route vers Okhotsk

Dans l'impossibilité absolue de continuer leur voyage, les hommes se morfondent, terrés dans leur yourte souterraine en attendant des secours qui tardent à venir. Finalement, Lesseps convainc Kaslov de le laisser partir seul. Avec les chiens les moins mauvais et des provisions pour quelques jours, Lesseps tente sa chance le 18 mars. Il conduit lui-même son attelage léger et n'est accompagné que d'un soldat et d'un guide local. Quelques officiers russes et un groupe de Koriaks les rejoignent.

Après avoir parcouru 300 verstes[28] (environ 320 km) en une semaine, Lesseps arrive enfin dans le grand village de Kaminoi, mais ici aussi la famine menace et il faut reprendre la route sans tarder. L'auteur sera accompagné du soldat Golikoff que le commandant de la place a mis à sa disposition. Ce choix s'avérera excellent puisque Golikoff ne sera pas seulement un serviteur dévoué et fiable mais aussi, à l'occasion, l'ange gardien de son maître, à tel point qu'une profonde amitié naîtra entre les deux hommes.

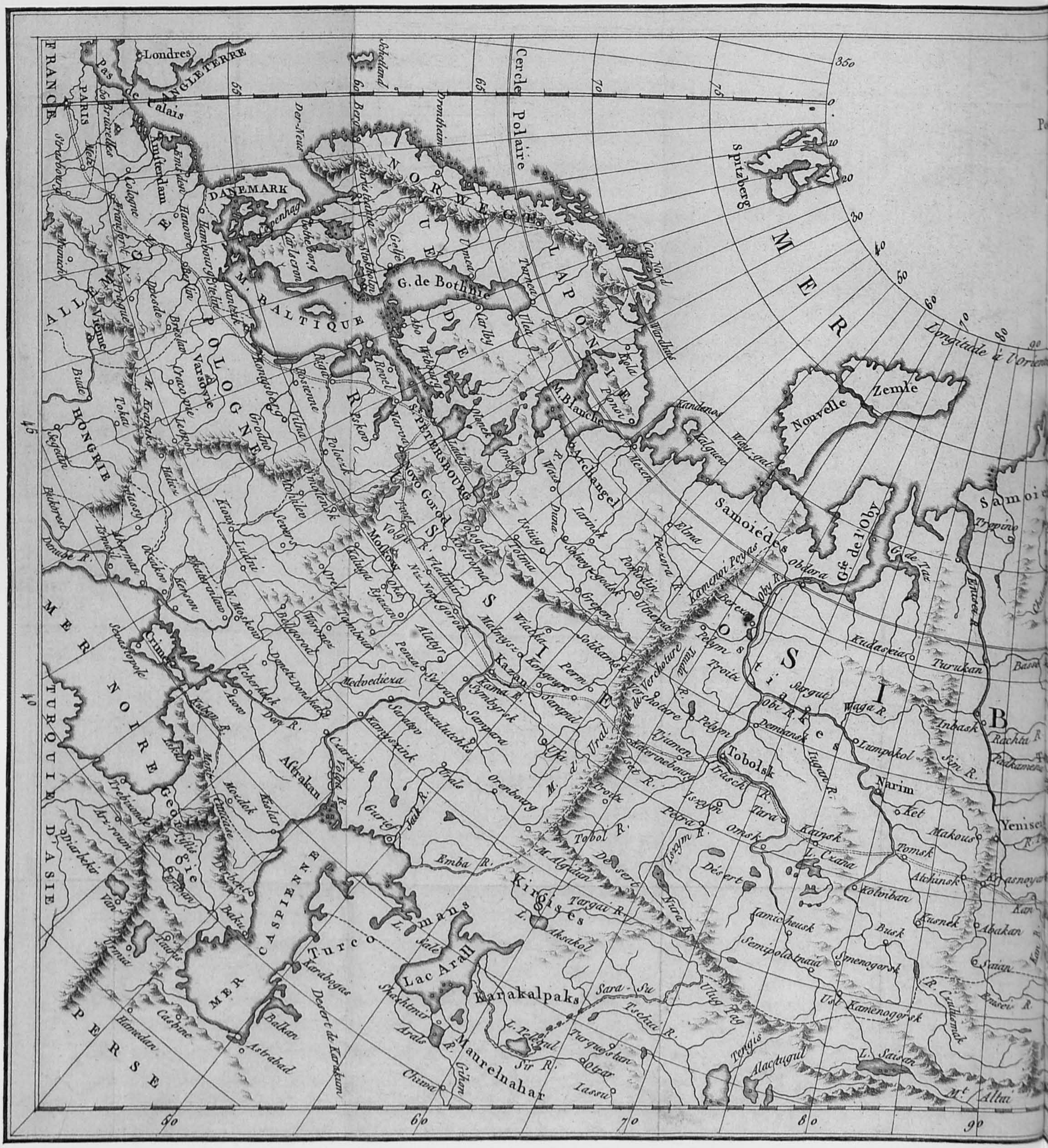
Début avril, Lesseps entre dans le bourg d'Ingiga après avoir réussi à traverser une vaste plaine durant une violente tempête de neige

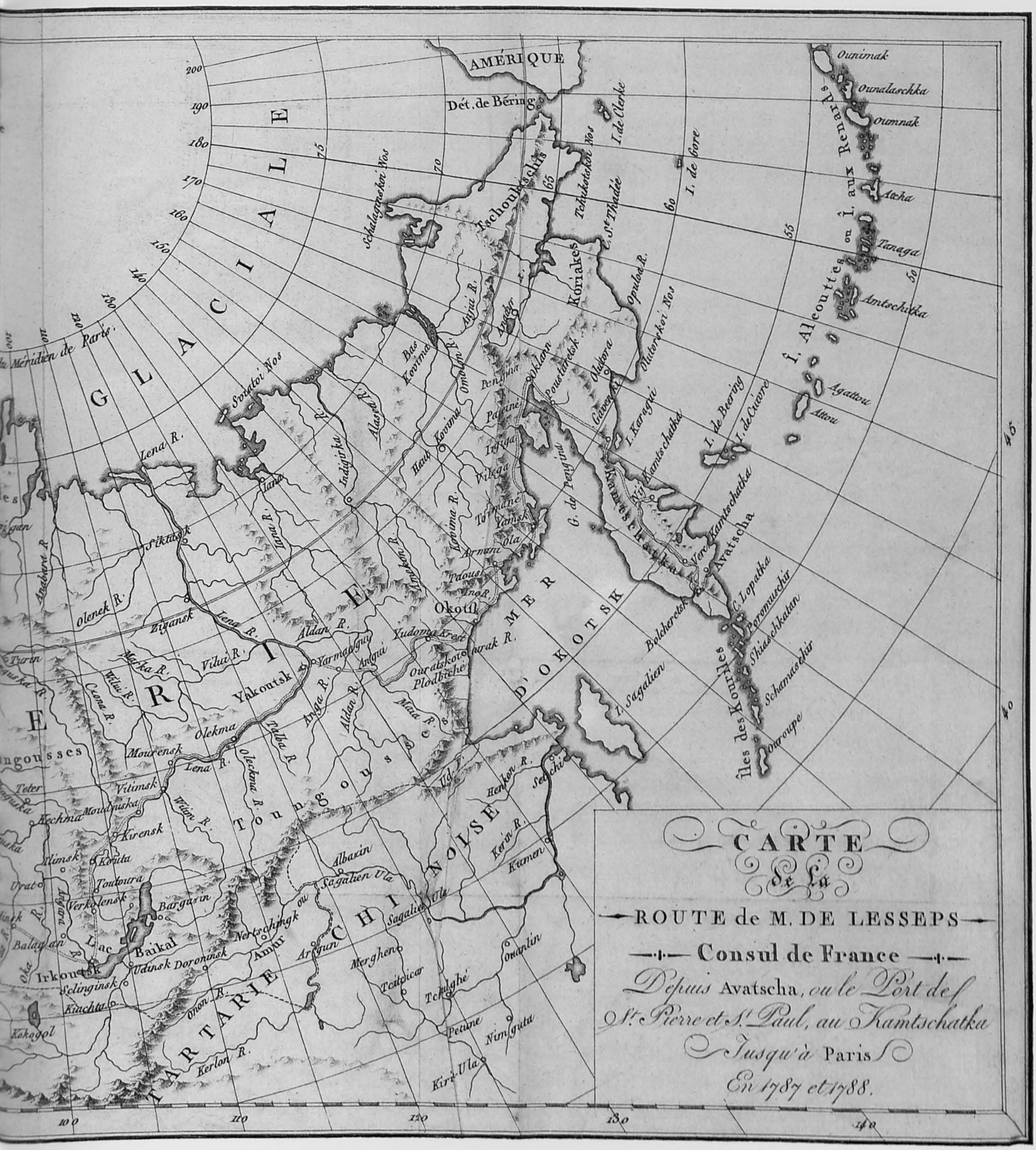
grâce à ses connaissances de la navigation maritime, en se servant d'une petite boussole et de sa montre. Comme il se trouve désormais en terre koriake, le voyageur brosse un portrait de ce peuple dont une partie mène encore une vie nomade. Les Koriaks sont des guerriers féroces. Leur caractère «n'est qu'un mélange de duplicité, de méfiance & d'avarice. Ils ont tous les vices des nations du nord de l'Asie, sans en avoir les vertus; voleurs par caractère, ils sont soupçonneux, cruels, ne connoissant ni la bienveillance ni la pitié.»[29] En plus, «la perfidie des Koriaques a presque toujours cherché à fomenter l'inimitié des Tchouktchis contre les Russes.»[30]

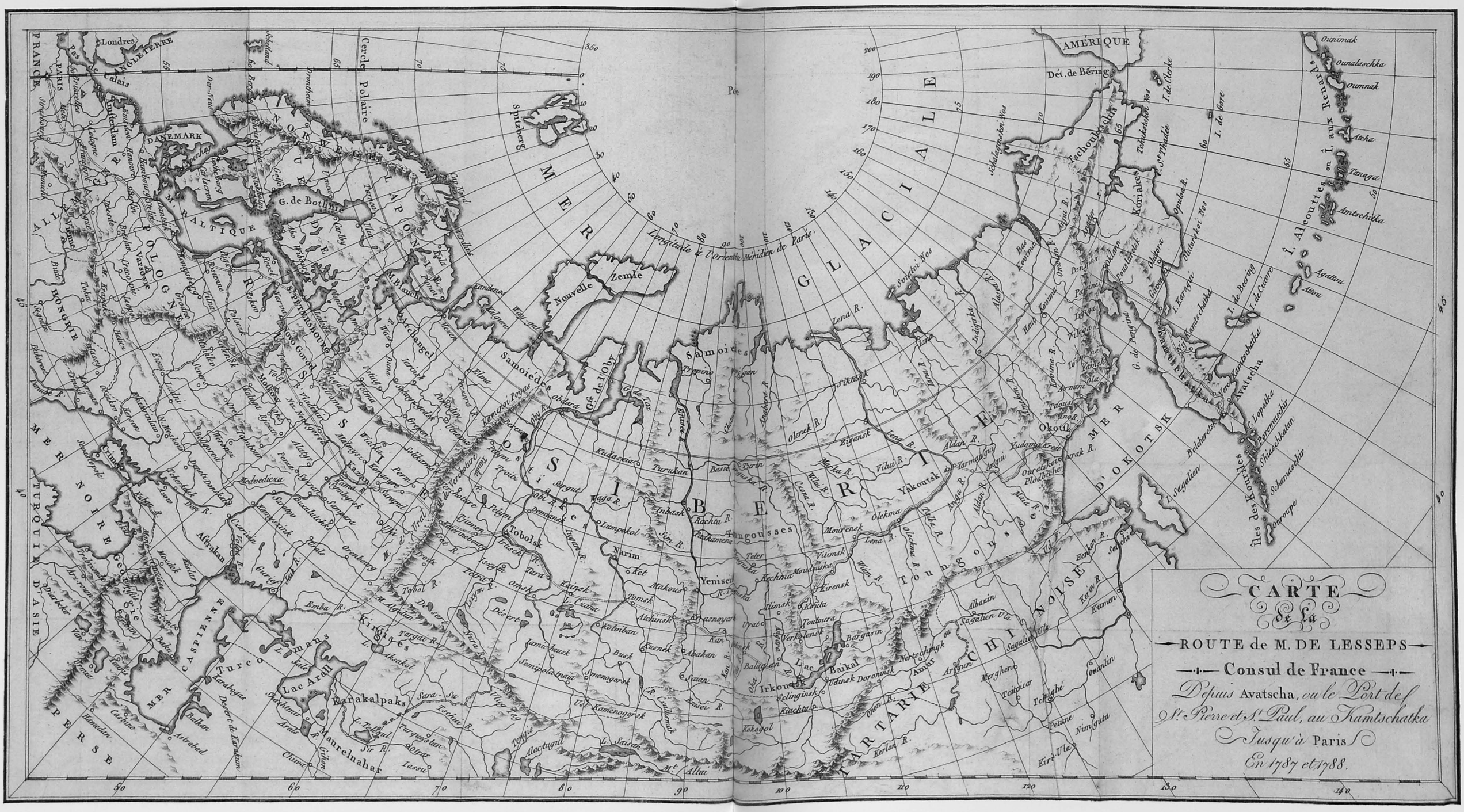
Mais à peine arrivé à Ingiga, centre régional du commerce et de l'industrie des peaux et fourrures dont les produits «feroient honneur à nos plus habiles gantiers»[31], Lesseps hâte son départ et ne se laisse pas arrêter par l'impossibilité de trouver les chiens dont il a besoin: il adoptera donc la manière de voyager des Koriaks! Le 6 avril, la petite troupe quitte Ingiga sur des traîneaux tirés par des rennes. Au prix de quelques lourdes chutes, l'auteur se familiarise rapidement avec la conduite de ce nouvel attelage. Cette façon de voyager présente au moins l'avantage de ne pas devoir emporter la nourriture pour les animaux, les rennes la trouvent eux-mêmes en grattant sous la neige. Par contre, ils sont moins endurants que les chiens et ont besoin, toutes les deux à trois heures, d'au moins une heure de pause. Pour compenser le temps perdu lors des nombreuses haltes, les Koriaks poursuivent leur chemin aussi de nuit de sorte que les hommes ne trouvent que rarement quelques heures de sommeil d'affilée. Fort heureusement pour Lesseps, cette manière de voyager particulièrement éprouvante restera un intermède de courte durée.

Fin avril, quelques jours avant d'arriver à Okhotsk, la petite caravane est confrontée à un obstacle dont le franchissement aurait pu coûter la vie aux voyageurs ou du moins provoquer la perte des dépêches et documents de l'expédition de La Pérouse: après avoir dévalé une pente extrêmement raide, les traîneaux sont piégés entre une falaise et la mer en débâcle. Placé devant l'alternative d'essayer de remonter ou d'abandonner traîneaux, chiens et caisse de documents pour traverser le bras de mer en sautant d'un bloc de glace à l'autre, Lesseps trouve une troisième voie: «La mer, en soulevant ses glaces, en avoit laissé une bordure suspendue au flanc de cette énorme muraille, mais cette manière de corniche n'avoit pas plus de deux pieds de large, souvent moitié moins, & son épaisseur n'étoit guère que d'un pied. On voyoit à huit pieds plus bas les vagues se briser contre le roc, & des écueils sans nombre s'élever du fond de la mer jusqu'à dix pieds

Pages 316-317:
Carte de l'Europe du Nord et de la Sibérie, indiquant par une ligne pointillée double la route parcourue par Lesseps depuis Avatcha au Kamtchatka jusqu'à Paris, in Lesseps, *Journal historique de voyage*, Paris, 1790, t. 2, en face de la page 1, taille-douce.


Londres
ANGLETERRE
FRANCE
Calais
PARIS
Bruxelles
Metz
Amsterdam
Cologne
Francfort
Hanovre
Hambourg
Berlin
Dresde
Prague
Vienne
Munich
Strasbourg
DANEMARK
Copenhag
Der-Neus
Bergen
Drontheim
Cercle Polaire
Spitzberg
Scheland
NORWEGE
Gothebourg
Stockholm
G. de Bothnie
Carlby
Abo
Wibourg
Revel
Riga
Dantzik
Konigsberg
Breslau
Cracovie
Varsovie
POLOGNE
Bude
HONGRIE
Segedin
Tokai
Presbourg
Leopol
Lemberg
Brody
Grodno
Vilna
Bosienne
Pskov
Polocsk
Varnitza
S. PETERSBOURG
Ladoga
Onega
Ostrog
Tornea
Uleaborg
Torneo
Gefle
Umea
Lapponie
Wardhus
Kola
Ponoi
M. Blanche
Kandenos
Kalguew
Mezen
Archangel
R. Wasa
Pinga
Ustiug
Tarnick
Solvytchegodsk
Gregen
Vologda
Kostroma
Novogorod
R. Wladimir
Nic. Novogorod
Moskow
Oka
Kaluga
Riasan
Orel
Tambow
Penza
Simbyrsk
Kazan
Kama R.
Sampara
Buzuluteskoi
Saratov
Kamyschink
Czarisin
Volga R.
Astrakan
Jaik R.
Uralsk
Orenbourg
Mer Caspienne
Turcomans
Lac Aral
Karakalpaks
Kirgis
Desert
Mer Noire
Turquie d'Asie
Perse
Mer
Trebisonde
Erzeroum
Diarbekir
Van
Erivan
Derbent
Baku
Tiflis
Georgie
Caspine
Hamedan
Astrabad
Balkan
Desert de Karakum
Chiwa
Shachtimir
Arals
R. Gihon
Maurelnahar
Sir R.
Iassu
Torgueskan
Otrar
L. Telgul
Sara-Su
Tschui R.
Ulug Tag
Tengis
Alactugul
L. Saisan
Mt. Altai
Ust Kamenogorsk
R. Cathemak
Semipolatnaia
Jamicheusk
Busk
Kolyvan
Kusnek
Atchinsk
Krasnoyarsk
Abakan
Saian
Tomsk
Makous
Yenisei R.
Ket
Narim
Kainsk
Omsk
Tara
Irtisch R.
Tobolsk
Tobol R.
Iset R.
Ekaterinebourg
Verchoture
Tiumen
Pelym
Troitz
Soldkansk
Perm
Kongoure
Sampul
Ufa
Ural
M. d'Oural
Sergut
Obi R.
Demiansk
Iugan R.
Lumpokol
Waga R.
Inbask
Rachta R.
Pudkamenoi
Sim R.
Kudaseia
Turukan
Basse
Yenisei R.
Samoiedes
Oby R.
G. de Taz
Obdora
Kamenoi Poyas
Berezow
Oby R.
Pelym
Troitz
Tauda
R.
Verchoture
Tiumen
Ekaterinebourg
Isset R.
Troitz
Pelym
Irtisch R.
Tara
Iszym
Petra
Iszym R.
Omsk
Désert
Tobol R.
M. Algidan
Désert
Targai R.
Kirgis
L. Aksakol
Jaik R.
Uralsk
Orenbourg
Samoiedes
Nouvelle Zemle
Way-gat
Kalguew
Kandenos
Mezen
Archangel
Pinega
R. Wasa
Onega
Ladoga
Varnitza
S. PETERSBOURG
Novogorod
Volga R.
Tver
Moskow
Oka
Kaluga
Riasan
Orel
Tambow
Penza
Simbyrsk
Kazan
Kama R.
Sampara
Buzuluteskoi
Saratov
Kamyschink
Czarisin
Volga R.
Astrakan
Jaik R.
Uralsk


AMÉRIQUE
Dét. de Béring
Schalagnskoi Nos
Tschoukotschis
Tchukotskoi Nos
I. de Clerke
C. St. Thadée
I. de Gore
Ounimak
Ounalaschka
Oumnak
Atcha
Tanaga
Amtschitka
I. Aleoutt.
ou Î. aux Renards
Agattou
Attou
I. de Beering
I. de Cuivre
I. Karagtei
Gitvenskoi
Oloutorskoi Nos
Opuka
Oklann
Poustaretsk
Penjina
Paréiné
Ighiga
Vilega
Tormané
Yamsk
Ola
Armani
Paoui
Ina R.
Okotsk
Kovima R.
Omolon R.
Anadir
Anadir R.
Bas Kovima
Haut Kovima
Alaseia R.
Indigirka R.
Sviatoi Nos
Lena R.
Iana R.
Iana
Anabara R.
Olenek R.
Zigansk
Siktagk
Aldan R.
Yudoma Krest
Yarmalguy
Angai
Angara R.
Vilui R.
Markha R.
Wilui R.
Ouratskoi Ploshchi
Maia R.
Yakoutsk
Olekma
Olekma R.
Talba R.
Mouyensk
Vitimsk
Wiion R.
Kirensk
Kachma
Moudiuska
Ilimsk
Koruta
Toulouta
Verkolensk
Bargazin
Balagan
Irkoutsk
Selinginsk
Kiachta
Kokogol
Oka R.
Lac Baikal
Udinsk
Doroninsk
Nertschinsk
Amur
Onon R.
Kerlon R.
Ar Gun
Merghen
Teitsicar
Tchulghé
Petuine
Nimguta
Kiri-Ula
Albazin
Sagalien Ula
Kerin R.
Kumen
Ouanlin
Tchukotskoi Nos
Gouv. de Penjina
Gouv. de Kamtschatka
Vig. Kamtschatka
Verc. Kamtschatka
Avatscha
C. Lopatka
Poromuschir
Shiaschkotan
Schamaschir
Ouroupe
Iles des Kourilles
I. Sagalien
Bolcheretsk
Opuka
Oloutorskoi Nos
Penjina
Anadir
Anadir R.
Angai
Angara R.
Aldan R.
Maia R.
Yudoma Krest
Ouratskoi Ploshchi
Yarmalguy
Vilui R.
Markha R.
Wilui R.
Crona R.
Lena R.
Iana R.
Olekma R.
Talba R.
Wiion R.
Kachma
Moudiuska
Kirensk


CARTE
De La
ROUTE de M. DE LESSEPS
Consul de France
Depuis Avatscha, ou le Port de
St. Pierre et St. Paul, au Kamtschatka
Jusqu'à Paris
En 1787 et 1788.
Cercle Polaire
Longitude à l'Orient du Méridien de Paris
OCEAN GLACIAL
MER
Pce
AMÉRIQUE
Dét. de Béring
Londres
ANGLETERRE
FRANCE
Paris
DANEMARK
Copenhague
Stockholm
Spitzberg
Nouvelle Zemle
Samoiedes
Samoiedes
Ostiaques
Tungousses
Tchoukotskoi
Koriakes
Okotsk
Kamtschadales
Kamtschadales
Aratscha
Iles des Renards ou Aleoutes
Unimak
Unalaschka
Umnak
Atcha
Tanaga
Amtschitka
Agattou
Attou
Iles des Kouriles
Schamaschir
Matmay
Jesso
Sagalien
Tartares Mantchoux
Tartares Mantchoux
Tartares Mandchoux
Tartares Mandchoux
Tartares Mantchoux
Tartares Mantchoux
Tartares Mant

au-dessous de son niveau.»[32] En s'aventurant à pied sur cette corniche de glace accrochée à la falaise au-dessus des tourbillons de la mer, le messager intrépide réussit à atteindre, après trois quarts d'heure angoissants, la terre ferme permettant de continuer le voyage. Enhardi par ce succès, Lesseps retourne vers sa petite troupe, sauve d'abord, avec l'aide de Golikoff, les dépêches et la précieuse caisse de documents, puis, en plusieurs voyages et sept heures d'efforts, toute la caravane, ne perdant dans cette traversée aussi téméraire que périlleuse qu'un seul chien qui s'abîme dans les flots. Le danger vécu et l'effort fourni en commun soudent fortement les hommes et estompent encore plus les barrières de nationalité et de rang.

En s'approchant d'Okhotsk, les voyageurs entrent en Iakoutie. La description que Lesseps fait des conditions de vie d'un riche Iakoute forme un contraste saisissant comparé à la vie des Kamtchadales ou des Koriaks. La yourte n'est pas une sorte de terrier mais une hutte. Le soir, tout le petit troupeau de vaches y rentre pour passer la nuit à côté des humains. «Malgré ce voisinage, il y règne une sorte de propreté, & l'air qu'on y respire est aussi doux que salubre.»[33] La nourriture ne provient plus en grande partie de la pêche mais de l'élevage de bovins et de chevaux et de la chasse. Après les dangers courus peu avant, Lesseps constate avec soulagement qu'ici «tout annonce l'aisance & inspire la paix & la gaieté»[34]. Il exprime ainsi, pour la première fois depuis le début de son voyage, un sentiment de bien-être, d'apaisement et de sécurité.

Le 5 mai, l'auteur entre à Okhotsk, chef-lieu de la vaste circonscription qui englobe aussi le Kamtchatka et où réside ordinairement le colonel Kaslov, dont on apprend qu'il a enfin réussi à quitter son abri souterrain à Poustaretsk et à rejoindre Ingiga. Les Russes réservent au voyageur français un accueil très chaleureux et l'invitent à suspendre sa course tant que les chemins sont impraticables. Malgré ces bons conseils, Lesseps s'obstine et quitte la ville au plus vite mais l'état des chemins et la débâcle des rivières, qui sont sur le point de quitter leur lit, l'obligent rapidement à rebrousser chemin et à attendre à Okhotsk de meilleures conditions de voyage. Ce nouvel arrêt forcé de trois semaines donne à l'auteur le loisir d'esquisser ses idées sur l'histoire de la colonisation russe de la Sibérie orientale (voir p. 330 ss) et d'essayer, sans trop de succès, de récolter des renseignements sur les buts et les résultats de la grande expédition russe dirigée par Joseph Billings[35] sur les côtes nord-est de la Sibérie orientale et notamment sur la construction de deux navires dans le port d'Okhotsk.

A cheval et en bateau vers Iakoutsk et Irkoutsk

Vers la fin du mois de mai, l'état des routes s'améliore et, le 6 juin, Lesseps quitte définitivement Okhotsk, à cheval cette fois-ci. Mais sa monture est dans un état pitoyable: «A l'aspect du coursier que je devois monter, je reculai d'horreur & de compassion. Jamais je n'avois rencontré semblable haridelle.»[36] En effet, durant l'hiver les chevaux sont si mal nourris qu'il leur faut au printemps quelques semaines de pâture dans les prés avant de retrouver leurs forces. Dans ces conditions, des incidents sont inévitables: en passant un gué, le cheval de Lesseps tombe et le cavalier et sa monture sont emportés par les flots. Ce n'est que grâce à la présence d'esprit du brave Golikoff qu'ils ont la vie sauve. Arrivés à un lieu dit «la croix de Yudoma», les voyageurs s'embarquent et descendent par voie fluviale en seulement quelques jours près de 700 verstes (environ 745 km), tout en évitant au mieux écueils, bancs de sable, rochers sous l'eau et autres cataractes. Les dernières 400 verstes (environ 425 km) vers la rivière de la Lena et Iakoutsk sont de nouveau parcourues à cheval en compagnie d'une troupe de Iakoutes, qui «ont la prétention de monter à cheval mieux qu'aucune autre nation du monde»[37] et l'habitude de passer le temps par des mélopées aussi monotones qu'interminables qui semblent avoir mis la patience de leur compagnon de voyage européen à rude épreuve.

En Iakoutie, le chamanisme peut se pratiquer plus ouvertement qu'au Kamtchatka. L'auteur a l'occasion d'assister à une cérémonie et décrit l'apparition du chaman: «Vêtu d'un habit garni de sonnettes & de lames de fer, dont le bruit étourdissoit, il battoit en outre sur son *bouben* ou tambour, d'une force à inspirer de la terreur; puis courant comme un fou, la bouche ouverte, il remuoit la tête en tout sens. Ses cheveux épars lui couvroient le visage; de dessous sa longue crinière noire sortoient de véritables rugissemens, auxquels succédèrent des pleurs & de grands éclats de rire, préludes ordinaires des révélations.»[38]

Iakoutsk, où Lesseps arrive fin juin/début juillet, est une ville presque exclusivement russe, la plus agréable et la plus peuplée de toutes celles visitées jusque-là. Les maisons sont toujours construites en bois, mais plus spacieuses, et la plupart des églises sont en pierre. Important foyer commercial, la ville est à l'époque une base arrière pour l'expédition dirigée par Joseph Billings, expédition qui intrigue tellement les Français[39]. Les deux hommes se rencontrent et passent quelques soirées ensemble, tout en restant absolument discrets sur les missions et les résultats de leurs voyages respectifs.

Sur le conseil de Billings, Lesseps remonte la Lena en bateau pour se rendre à Irkoutsk. Le voyage sur la rivière est effectivement moins fatigant que le voyage à cheval mais n'est pas non plus de tout repos: le halage, qui incombe aux condamnés à l'exil installés le long de la rivière, est loin d'être vraiment assuré puisqu'ils esssaient par la fuite ou la ruse d'échapper à cette corvée épuisante. La rivière elle-même présente des obstacles: bancs de sable qui obligent les passagers à se mettre à l'eau pour pousser l'embarcation, rochers invisibles sur lesquels la barque risque de se fracasser. De plus, la vermine et des nuées d'insectes rendent la vie dure aux voyageurs. Au début du mois d'août, le bateau est devenu irréparable et on l'abandonne pour parcourir les dernières 370 verstes (environ 395 km) à cheval et surtout en «kibitk», un chariot à quatre roues rudimentaire, sans aucune suspension, qui n'épargne aux voyageurs aucune secousse.

En arrivant à Irkoutsk, qui marque la limite entre la Sibérie orientale, pas encore tout à fait soumise au pouvoir impérial, et la Sibérie occidentale, colonisée depuis bien plus longtemps, Lesseps se voit d'un coup replongé dans la belle vie de la bonne société russe: «Rien de plus propre & de plus élégant que l'appartement où il [le commandant de la place] me conduisit; c'étoit une enfilade de plusieurs pièces, toutes parfaitement meublées & décorées de peintures à fresque.»[40] La ville, qui doit son essor au commerce avec la Chine, a belle allure avec ses maisons en bois spacieuses et ses bâtiments et églises en briques. Sa population est «nombreuse & sa société brillante; la multitude d'officiers & de magistrats qui la composent, y ont introduit les modes & les usages de Pétersbourg.»[41]

D'Irkoutsk à Saint-Pétersbourg et à Versailles

Dans la Sibérie occidentale, le voyageur peut compter sur des voies de communication plus sûres et mieux équipées. Il n'a plus besoin d'emporter ses provisions puisqu'il trouve le nécessaire à chaque station de poste. Les conditions de voyage nettement plus faciles contraignent Lesseps à se séparer de son fidèle Golikoff, un véritable déchirement pour les deux hommes. Le changement se marque aussi au niveau de la rédaction du *Journal*: la progression devient si rapide et les contrées parcourues sont si bien connues par les récits d'autres voyageurs que l'auteur renonce à l'ordre journalier de ses notes. Les observations dignes d'être notées se font donc plus rares et beaucoup plus succinctes. Quant aux incidents de voyage, ils sont, bien entendu, toujours possibles, ainsi ce bandage de roue qui se rompt et frappe

Lesseps à la tête comme un coup de sabre, remettant ainsi, une dernière fois, la réussite de la mission en question. Mais ce sont là des dangers presque ordinaires qui menacent tout voyageur au XVIIIe siècle.

La suite des notes consiste donc essentiellement en une énumération des principales étapes sur la route du retour: parti d'Irkoutsk le 10 août 1788, Lesseps passe par Krasnoïarsk, Tomsk, Tobolsk, fleuron de la Sibérie à l'époque du séjour de l'abbé Chappe mais réduit en cendres par un incendie en 1788, poursuit par Kazan et Moscou et arrive à Saint-Pétersbourg le 22 septembre, «ayant fait six mille verstes [environ 6400 km] en quarante jours, sur lesquels il y en eut huit perdus en séjours forcés»[42]. Conformément aux instructions reçues de La Pérouse, il remet ses documents au comte de Ségur[43], ministre plénipotentiaire du roi auprès de l'impératrice. Comme il apprend que son père est absent de la capitale russe, il ne s'y attarde pas longtemps mais repart le 26 septembre déjà par les provinces baltes, Königsberg (aujourd'hui Kaliningrad), Berlin, Francfort-sur-le-Main, pour atteindre Versailles le 17 octobre 1788 où le comte de La Luzerne[44], ministre et secrétaire d'Etat de la Marine, le reçoit aussitôt. D'après le récit de son neveu Ferdinand de Lesseps, le voyageur était arrivé «dans un costume si pittoresque que tout le monde le pria de le conserver pour être présenté à la reine et au roi, ce qui fut fait»[45].

La publication du *Journal*

Louis XVI souhaite une publication rapide du récit de voyage mais Lesseps hésite: il attend toujours un signe de vie, de plus en plus improbable, des frégates de La Pérouse, bien conscient que son journal n'a pas vraiment une importance en soi mais qu'il trouverait sa juste place en annexe au récit de voyage de l'expédition scientifique des navigateurs. Après des mois d'attente, il se résout à préparer ses notes pour la publication. En 1790, l'ouvrage sort des presses de l'Imprimerie royale sous forme de deux volumes in-octavo.

Lesseps, Jean-Baptiste-Barthélemy de. – *Journal historique du voyage de M. de Lesseps, consul de France, employé dans l'expédition de M. le Comte de la Pérouse, en qualité d'interprète du Roi: depuis l'instant où il a quitté les frégates françoises au port Saint-Pierre & Saint-Paul du Kamtschatka jusqu'à son arrivée en France, le 17 octobre 1788*. – A Paris: de l'Imprimerie royale, 1790. – 2 vol. (VII, 280 p., 1 carte et 1 planche dépliantes) (380, VI p., 1 carte dépliante); 8° (21 cm)

Les pages 355-380 contiennent un *Vocabulaire des langues kamtschadale, koriaque, tchouktchi et lamoute.*

BPUN ZR 6123

L'ouvrage se présente sous une forme modeste voire austère (petit format, absence presque totale d'ornements typographiques, très peu de planches) mais l'adresse prestigieuse et les armes royales sur la page de titre lui confèrent tout de même une certaine dignité officielle. Malgré la complexité relativement élevée de la mise en page – texte principal, titre courant, notes en bas de page et dans les marges – qui a nécessité l'utilisation de trois corps typographiques différents, l'aspect général du miroir reste équilibré.

L'exemplaire de la BPUN est en très bon état mais le tirage n'est pas parfait puisque certaines pages sont imprimées un peu clair. Il est habillé d'une reliure d'époque en veau blond raciné, dos lisse avec pièce de titre en maroquin rouge. Les plats sont ornés d'une fine roulette, le dos de fleurons ovales et de coupes avec des anses en forme de tête d'aigle. D'après une estampille ovale à l'encre bleue appliquée sur le faux-titre, l'exemplaire provient de la « Bibliothèque de Mr Neyrand St Chamond (Loire) ». Plusieurs membres de cette famille d'industriels et de notables étaient très engagés dans la vie de leur ville durant la seconde moitié du XIXe siècle mais nous n'avons pas réussi à identifier l'ancien propriétaire.

L'illustration

L'édition originale du *Journal* de Lesseps n'est que très peu illustrée: voyageant seul et aussi rapidement que possible, l'auteur ne pouvait pas compter sur les services d'un dessinateur attitré, ni prendre le temps de s'essayer lui-même à cet art. L'ouvrage n'est donc accompagné que de deux cartes et d'une planche, toutes dépliantes, dessinées pour cette édition.

Les deux cartes sont anonymes mais se distinguent par un dessin très soigné et une lisibilité parfaite. Comme le dit Lesseps dans son *Avertissement*: « L'habile géographe (...) y a tracé ma route avec une si grande précision, que le lecteur peut me suivre pas à pas. »[46] Il est d'autant plus surprenant qu'une petite erreur est restée sur la *Carte de la route (...) depuis Avatscha (...) jusqu'à Paris (...)*: dans le tracé de l'itinéraire du voyageur, l'étape de Moscou a été omise, comme si Lesseps avait passé de la ville de Vladimir directement à Tver. Mais cette petite imperfection ne pèse pas bien lourd d'autant plus qu'elle concerne une région déjà parfaitement connue à l'époque. La carte est intéressante pour la partie orientale de la Sibérie et, grâce à la projection polaire, permet de prendre la vraie mesure des distances énormes

parcourues : le méridien origine passe par Paris et le point le plus à l'est atteint par Lesseps se situe environ sur le 164e méridien : le voyageur a donc accompli presque un demi-tour du monde par voie terrestre.

Quant à l'autre carte, intitulée *Route de M. De Lesseps (...) dans la Presqu'Ile de Kamtschatka (...)*, signalons seulement que le professeur Johann Reinhold Forster (1729-1798), qui a participé en tant que naturaliste au deuxième voyage de Cook et qui signe une traduction allemande annotée du *Journal* de Lesseps, estime qu'il n'en existe pas d'autre qui soit à la fois aussi bonne et aussi pratique[47].

L'unique planche de l'édition originale porte le titre *Caravane kamtschadale arrivant dans un ostrog ou village*. Elle ne représente pas un lieu particulier mais un paysage kamtchadale typique, plutôt à l'est ou au centre de la presqu'île comme l'indique le volcan en activité à l'arrière-plan. Le voyage en traîneau sur les rivières gelées et enneigées, la position du voyageur, son habillement, la perche pour guider les chiens, leur attelage, tout cela correspond parfaitement à la description que Lesseps donne dans son *Journal*[48]. Plus loin, on aper-

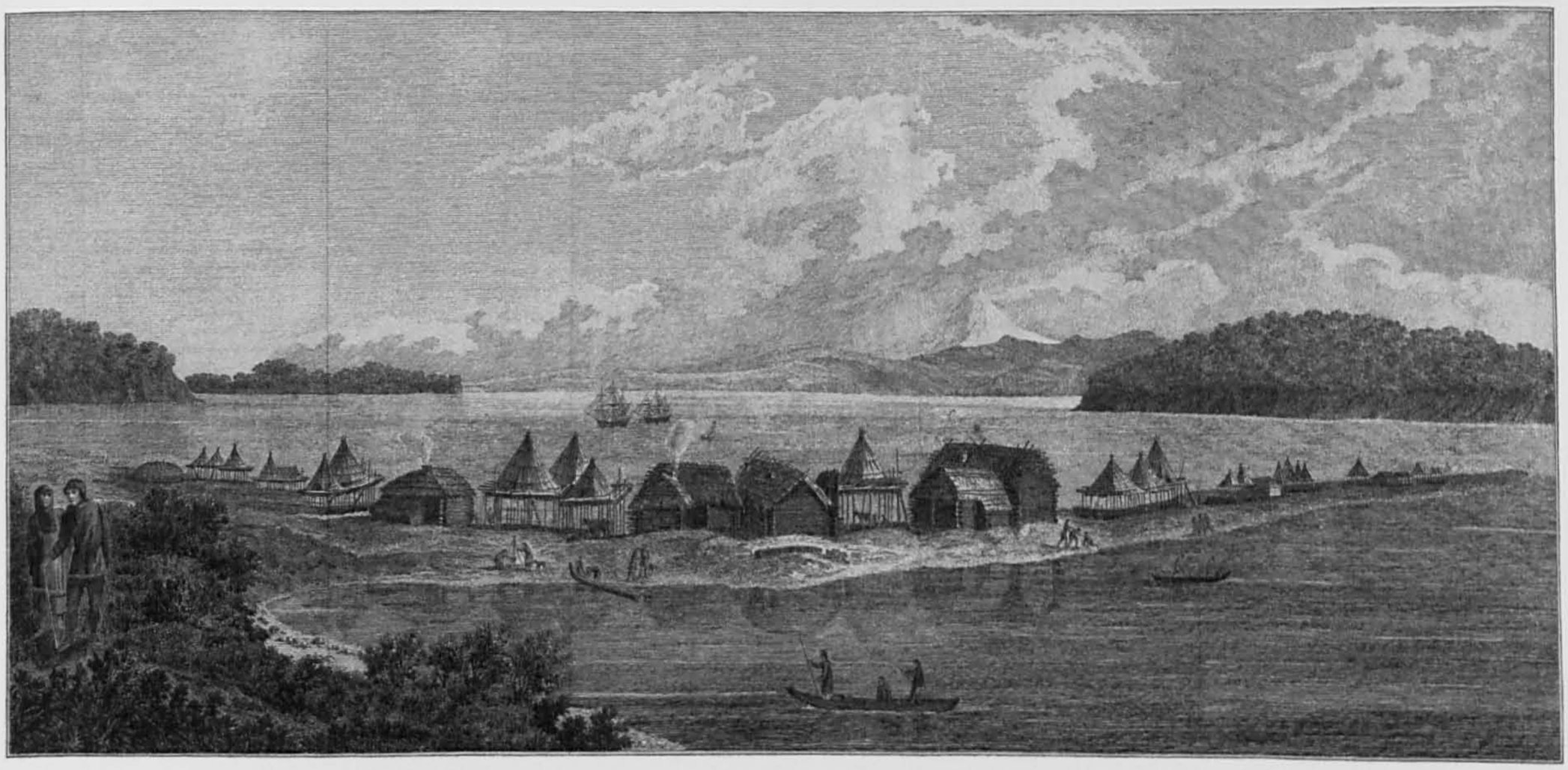
« Caravane kamtschadale arrivant dans un ostrog ou village », dessiné par OZ (Nicolas-Marie Ozanne ?), gravé par Pierre-Philippe Choffard, in Lesseps, *Journal historique de voyage*, Paris, 1790, t. 1, entre pp. 150 et 151, taille-douce.

çoit un groupe de trois attelages qui présentent d'autres aspects du voyage en traîneau évoqués par l'auteur: au milieu, un conducteur s'est mis à califourchon sur le traîneau; à droite, le voyageur agite son bâton équipé d'anneaux de fer servant de grelots pour exciter les chiens; à gauche, le conducteur a fait une chute. Vers la rive droite, on découvre encore deux autres attelages, mais avec trois fois plus de chiens que d'ordinaire: il s'agit de traîneaux pour le transport de charges plus lourdes, par exemple des provisions ou des marchandises ou pour des voyageurs «de condition» qui ont le privilège de disposer d'un traîneau équipé d'un petit habitacle couvert[49]. Le dessinateur a ajouté d'autres détails qui peuvent intéresser le lecteur français: les deux habitations typiques des Kamtchadales, huttes en rondins et cabanes d'été coniques, surélevées sur des poteaux, et un personnage équipé de skis que Lesseps décrit comme des «raquettes de planches très-minces»[50].

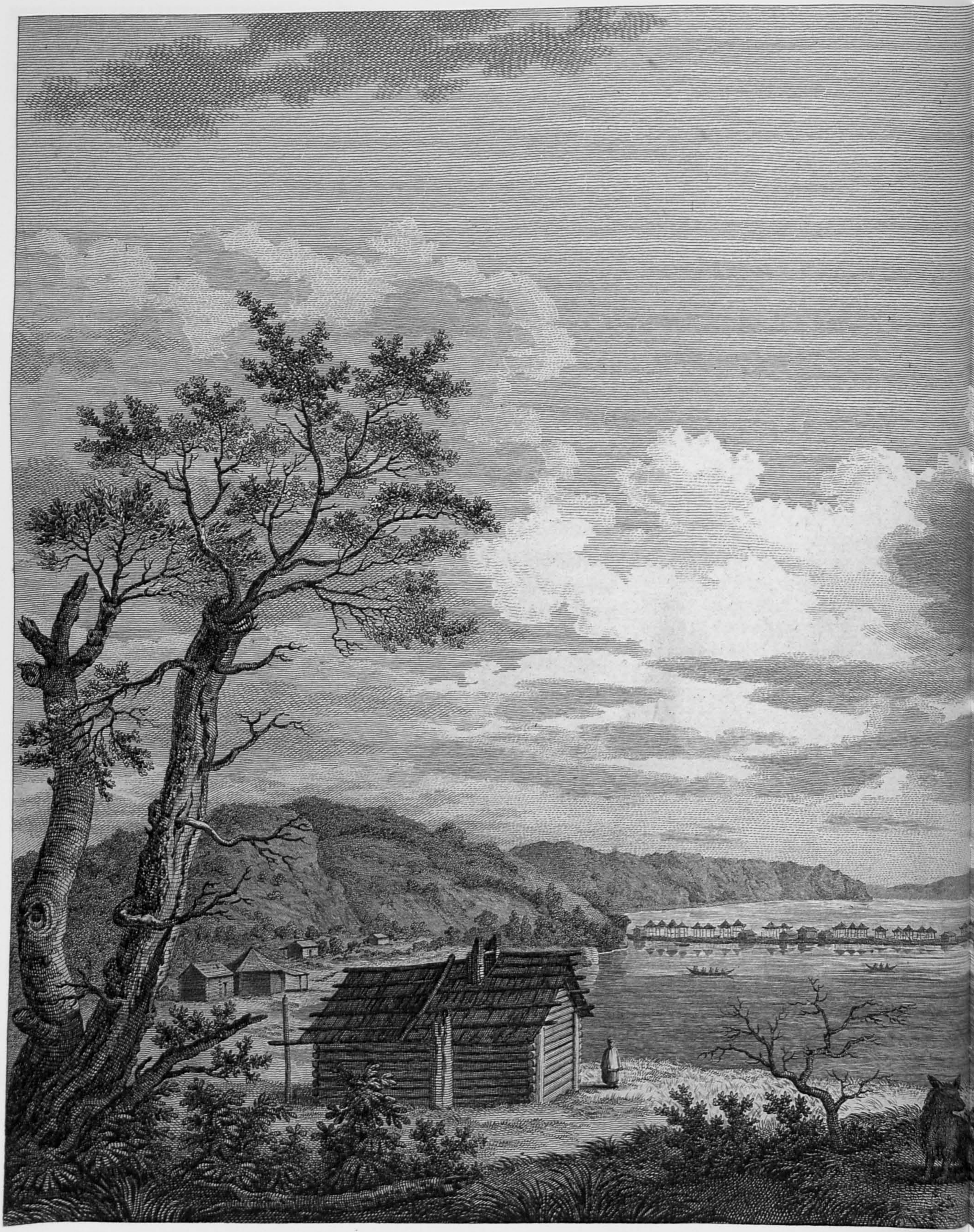
La planche est signée: «Dessiné par OZ [ou ZO?]...; Gravé par PP... Choffard, de plusieurs Acad.[ies] Roy.[les] 1790». Etant donné que les deux initiales du dessinateur sont entrelacées, la lecture n'est pas certaine. Si «OZ» est juste, il pourrait s'agir d'un membre de la famille brestoise Ozanne, dont plusieurs représentants se sont illustrés comme dessinateurs et graveurs durant la seconde moitié du XVIIIe siècle, notamment Nicolas-Marie (1728-1811). D'abord professeur de dessin des gardes du Pavillon de la marine du port de Brest, c'est-à-dire de l'école navale de ce port, Nicolas-Marie est appelé quelques années plus tard à Paris[51] où il est nommé d'abord «dessinateur de la Marine», puis «ingénieur ordinaire de la Marine» et on lui confie même l'éducation navale des enfants du dauphin, dont le futur roi Louis XVI. Peintre, dessinateur, graveur, même constructeur de bateaux et de barques, Ozanne est surtout connu pour ses nombreux dessins de marines. Il collaborera plus tard à l'*Atlas du voyage de La Pérouse*[52] en y signant deux planches de son nom complet. Il est donc bien possible qu'il ait déjà contribué à la publication du *Journal* de Lesseps[53]. Le graveur, Pierre-Philippe Choffard (1730-1809), avait reçu sa formation initiale chez un graveur de cartes topographiques et excellait surtout dans l'exécution des cartouches. En tant que graveur de culs-de-lampe, de fleurons et d'illustrations, il compte parmi les meilleurs artistes de son époque et collabore à des éditions prestigieuses, par exemple à l'édition dite des fermiers généraux des *Contes et nouvelles en vers* de La Fontaine (Paris, 1762) et au *Voyage pittoresque ou description des royaumes de Naples et de Sicile* de l'abbé de Saint-Non (Paris, 1781-1786).

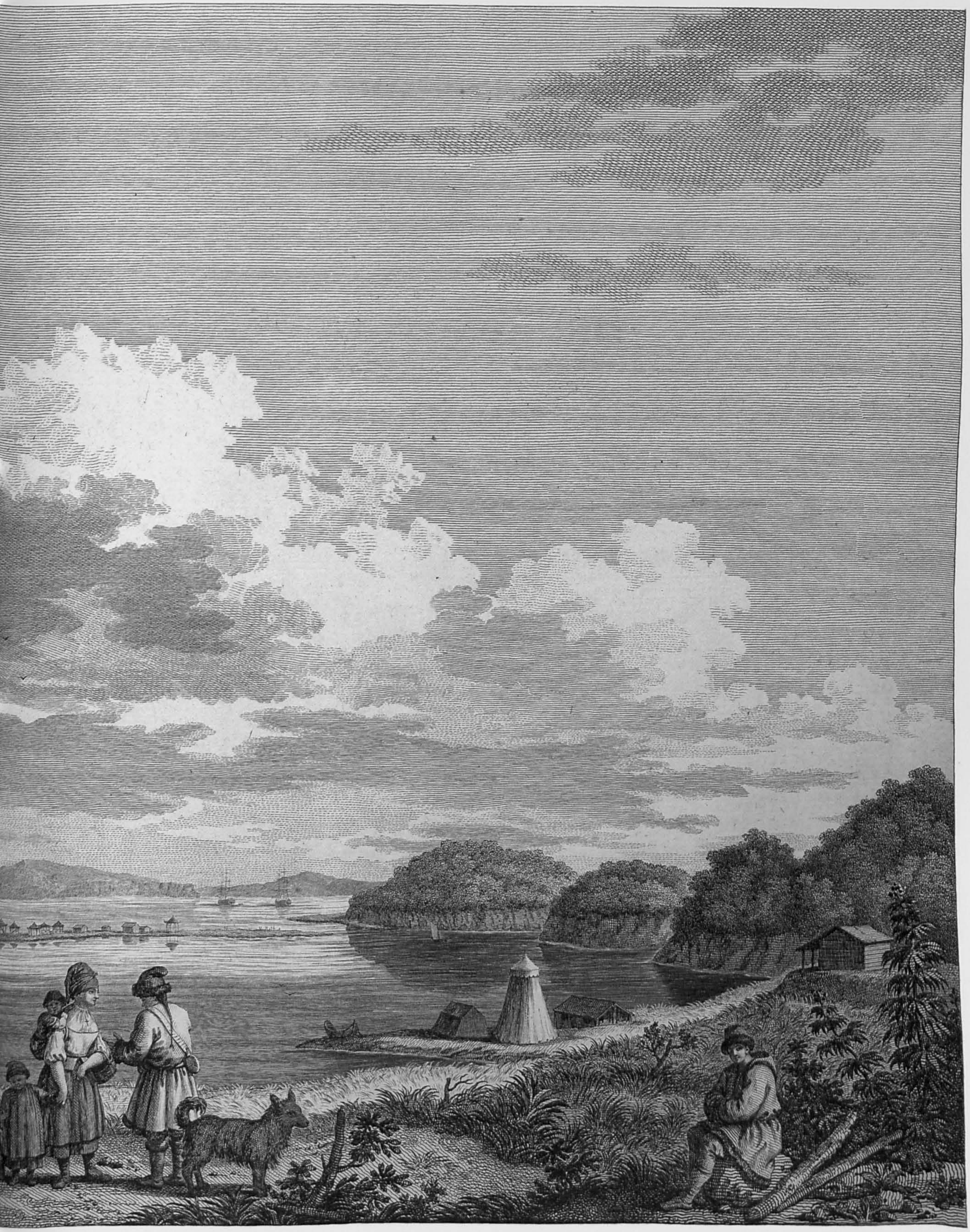
Pages 326-327:
«Vue de St Pierre et St Paul au Kamtschatka», dessiné par le sous-lieutenant de vaisseau François Michel Blondela, gravé par Claude-Louis Masquelier, in *Atlas du voyage de La Pérouse*, Paris, 1798, planche 56, taille-douce.

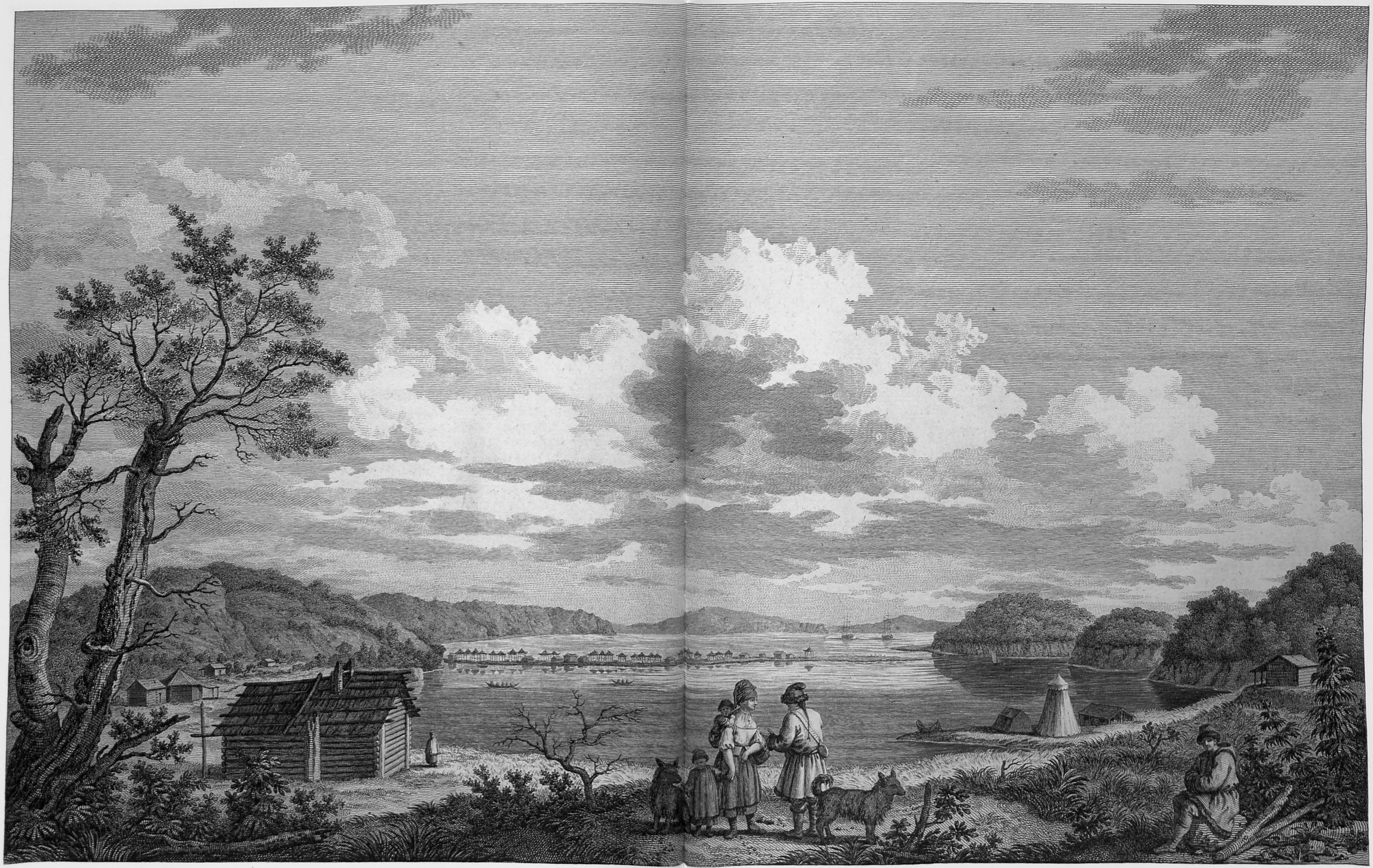
Parmi les documents de l'expédition de La Pérouse ramenés par Lesseps se trouvent aussi quelques dessins exécutés par Gaspard Duché de Vancy (1756-1788?, Vanikoro), «dessinateur de figures et paysages»[54] et par le sous-lieutenant de vaisseau François Michel Blondela[55] (1761-1788?, Vanikoro) lors de l'exploration de la côte de la Tartarie chinoise. Certains de ces dessins auraient aussi pu servir à illustrer le *Journal* de Lesseps, mais comme ils font partie des papiers des navigateurs, ils ne seront publiés que plus tard dans l'*Atlas du voyage de La Pérouse*[56]. Une de ces planches mérite d'être reproduite ici puisqu'elle concerne autant les navigateurs que leur messager; c'est la *Vue de S.t Pierre et S.t Paul au Kamtschatka*[57] qui représente le port d'Avatcha, escale importante de l'expédition La Pérouse, et point de départ du voyage de Lesseps. Elle a été gravée par Claude-Louis Masquelier (1781-1852), qui obtiendra le Prix de Rome en 1804, d'après un dessin de Blondela. Le point de vue choisi par le dessinateur permet d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de la baie avec ses deux bassins séparés par une bande de terre sur laquelle se dressent les caractéristiques «balagans» des pêcheurs. Un petit groupe d'habitants du village, accompagnés de gros chiens de traîneau, animent le premier plan. Un jeune homme seul, assis à l'écart des autres, tourne le dos aux frégates dans le lointain et aux tentes des navigateurs sur la rive. Pensif, il dirige son regard vers l'intérieur du pays. Serait-ce un hommage de Blondela à son compagnon de voyage Lesseps qui devra quitter les explorateurs pour parcourir seul la Sibérie?



«Vue du havre de S.t Pierre et S.t Paul, au Kamtschatka», dessiné par John Webber, gravé sous la dir. de Robert Bénard, in Cook, *Troisième voyage*, Paris, 1785, t. 4, planche 74, taille-douce. Un détail a été repris sous un titre analogue dans Lesseps, *Voyage... du Kamtschatka en France*, Paris, 1880, planche 1.







En 1880 paraît une nouvelle édition du *Journal* de Lesseps chez Maurice Dreyfous à Paris. Elle pose un problème particulier puisqu'elle porte sur la page de titre: «ouvrage illustré de 11 gravures fac-similé des dessins exécutés sous la direction de J.-B. de Lesseps». Comme l'auteur est décédé en 1834, cela supposerait qu'il existait d'anciens dessins approuvés par le voyageur, mais ni l'éditeur lui-même ni Ferdinand de Lesseps, neveu de Jean-Baptiste et préfacier de l'édition de 1880, ne donnent la moindre indication à ce sujet. L'énigme est cependant rapidement résolue: la nouvelle édition reprend simplement des planches publiées dans le troisième voyage de Cook (Paris, 1785) et dans l'*Histoire et description du Kamtchatka* de Stepan Petrovitch Kracheninnikov, publiée comme volume 2 du *Voyage en Sibérie* de l'abbé Chappe d'Auteroche (Paris, 1768). Le frontispice, par exemple (voir aussi p. 268), censé représenter *Jean-Baptiste de Lesseps sur son traîneau*, provient en fait de l'ouvrage de Kracheninnikov et date d'au moins vingt ans avant le voyage de Lesseps. Manifestement, Dreyfous n'avait pas trop de scrupules à passer sous silence la véritable provenance des illustrations et à attribuer une fausse authenticité à ces planches pour faire vendre son édition.

Réception

Lors de sa parution, le *Journal* de Lesseps doit avoir suscité un intérêt certain chez le public français, ce qui a sans doute incité le libraire Moutard à lancer, en 1790 encore, sa propre édition (Paris, Moutard, 1790, 2 vol. in-octavo).

L'ouvrage est rapidement traduit en plusieurs langues: la traduction anglaise sort des presses la même année que l'édition originale. Entre 1790 et 1793 paraissent plusieurs versions allemandes. Une traduction hollandaise est publiée en 1791 et en 1793 suit une adaptation suédoise. En 1794 sort une version italienne. Curieusement, la traduction russe se fait un peu attendre mais elle paraît finalement tout au début du XIXe siècle à Moscou. Rapidement, le livre est aussi adapté pour la jeunesse allemande, anglaise et française.

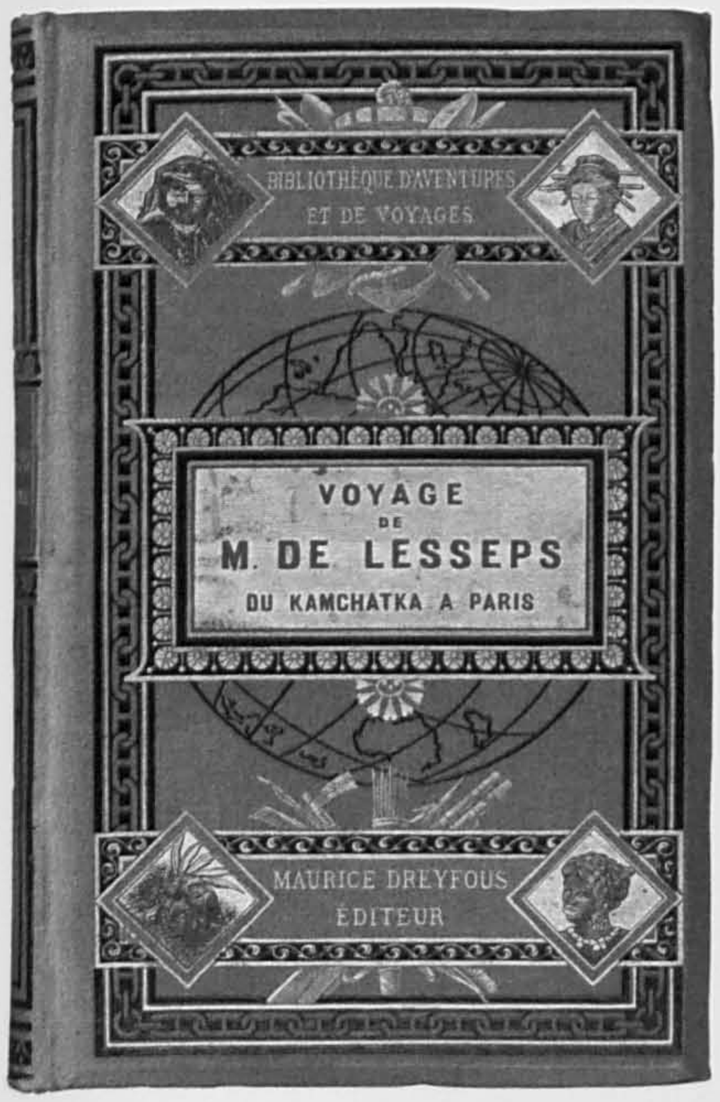
Le livre n'est plus réédité pendant plusieurs décennies. En 1880, enfin, paraît une nouvelle édition remaniée: le texte de Lesseps y a subi des coupes et des remaniements. En revanche, l'ouvrage est précédé d'une importante préface de Ferdinand de Lesseps sur son oncle Jean-Baptiste. En plus de la version courante, il existe aussi une version illustrée plus luxueuse qui fait partie de la *Bibliothèque d'aventures et de voyages*. Elle est habillée d'une reliure d'éditeur en toile rouge

gaufrée et richement dorée qui rappelle le style de la *Bibliothèque Hetzel*. Sur la page de titre, cette version arbore fièrement la bénédiction du ministère de l'Instruction publique (au sujet des illustrations, voir p. 328).

Lesseps, Jean-Baptiste-Barthélemy de. – *Voyage de M. de Lesseps du Kamtschatka en France* / avec une préface par Ferdinand de Lesseps ; ouvrage illustré de 11 gravures fac-similé des dessins exécutés sous la direction de J.-B. de Lesseps ; adopté par le Ministère de l'Instruction publique. – Paris : M. Dreyfous, [1880 ?]. – XX, 248 p., frontispice, [10] f. de planches ; 19 cm. – (Bibliothèque d'aventures et de voyages)

BPUN éd. illustrée AP 142
BPUN éd. courante
Num 46.6.17

Au tout début du XXIe siècle, une nouvelle édition française est publiée dans la collection *Récits introuvables* des Editions Pôles d'images[58]. Récemment, le voyage de Lesseps a aussi donné lieu à deux adaptations : d'abord une version romancée pour la jeunesse par Jean Rolland[59], puis un roman historique par Guy Vassal[60].



Reliure de l'édition illustrée de Lesseps, *Voyage… du Kamtschatka en France*, Paris, 1880. Impression en noir et or sur toile rouge foncée.

Bilan du voyage

La Pérouse a demandé à son messager « de faire diligence »[61], c'est-à-dire de remplir sa mission au plus vite. Le jeune homme n'a donc pas le temps de s'attarder pour visiter, suivre ses intérêts, approfondir ses connaissances sur tel ou tel sujet, ni même se reposer plus que le strict nécessaire : il doit avancer sur sa route et il prend sa mission très à cœur.

Dans ces circonstances, il est impossible de rédiger un récit de voyage circonstancié et parfaitement équilibré. Evidemment, après son retour, Lesseps aurait pu étoffer et arrondir son livre en puisant chez d'autres auteurs qui ont écrit sur la Sibérie et qu'il cite dans une note à l'intention des lecteurs intéressés[62]. Mais, à la fois modestement et très justement, il y renonce, rappelant simplement dans son *Avertissement* que le titre de l'ouvrage indique bien de quoi il s'agit : d'un authentique « journal historique » « écrit par intervalles, avec soin ou négligence, suivant que les circonstances me l'ont permis, que les objets m'ont plus ou moins frappé ».

A la base, ce « journal historique » est un simple itinéraire, un compte rendu sur la route et les moyens de transport choisis, les distances par-

courues, les dates d'arrivée et de départ aux différentes étapes. En plus, l'auteur écrit aussi, implicitement, dans un but justificatif par rapport à l'ordre reçu «de faire diligence». Il consigne dans son journal les circonstances qui ont favorisé ou, le plus souvent, retardé sa progression. Le récit contient donc une foule d'observations sur l'état des routes, les avantages ou inconvénients des différents moyens de transport, les conditions météorologiques, les influences saisonnières sur les voies de communication, l'organisation du service de halage le long des rivières, l'aide que l'on peut éventuellement espérer de la part de la population, le temps que d'autres voyageurs ont mis pour parcourir telle étape, etc.

Lesseps ne doit pas seulement remplir sa mission de messager, il est aussi censé profiter de son voyage pour approfondir ses connaissances de cette énorme région de la Sibérie, dont la partie orientale notamment a été peu explorée. Grâce à sa familiarité avec le mode de vie russe et la maîtrise de la langue, grâce aussi aux expériences faites lors du voyage avec La Pérouse, il est bien préparé à cette tâche. A plusieurs reprises, il fournit des descriptions ethnographiques des peuples sibériens avec lesquels il entre en contact, notamment les Kamtchadales[63], mais aussi les Koriaks[64] et les Iakoutes[65].

Le regard que l'auteur porte sur les peuples indigènes et les colonisateurs russes est bien celui d'un Européen «de condition» qui ne cache pas son aversion pour certains aspects de la vie des Sibériens: leurs demeures lugubres, la saleté des lieux et de leurs habitants, la promiscuité, leur léthargie insouciante, leur penchant pour l'ivrognerie. Mais ces observations ne correspondent pas forcément à un jugement moral. Au contraire, lorsque Lesseps décrit le comportement des Russes vis-à-vis de la population indigène, le mythe du bon sauvage transperce toujours: «Malgré cette insouciance & les autres défauts des naturels, on est réduit à regretter que leur nombre ne soit pas plus considérable; car, d'après ce que j'ai vu & ce qui m'a été confirmé par plusieurs personnes, pour être sûr de rencontrer en ce pays des sentimens d'honneur & d'humanité, il faudroit les chercher chez les vrais Kamtschadales; ils n'ont pas encore troqué leurs grossières vertus contre les vices polis que leur ont apportés les Européens destinés à les civiliser.»[66] La lecture de Coxe[67], combinée avec ses propres observations, conduit l'auteur à un verdict sévère et sans appel: pendant la phase de la conquête, les indigènes ont souffert «des trahisons, des cruautés, & tous les excès auxquels peuvent se porter des conquérans féroces, entraînés par l'ivresse des succès, par l'abus des richesses & du pouvoir, & par l'espérance de l'impunité»[68].

Un jugement si peu diplomatique peut choquer la susceptibilité russe et risque de déclencher des contre-attaques comme cela avait été le cas chez Chappe d'Auteroche. Lesseps en est conscient et contrebalance donc systématiquement de telles prises de position en excluant soigneusement de tout soupçon les plus hautes sphères du gouvernement russe et en affirmant que les excès de la domination appartiennent désormais à l'histoire et qu'aujourd'hui, sous-entendu depuis l'avènement de Catherine II en 1762 et notamment depuis sa grande réforme administrative de 1775, le gouvernement impérial se soucie enfin d'installer une administration moins corrompue, plus juste et plus respectueuse des indigènes. Les mesures commencent à porter leurs fruits, par exemple dans le district d'Okhotsk: «C'est dans cet état prospère que j'ai trouvé ce département. Puisse le témoignage que je m'empresse de rendre en sa faveur, être opposé aux premières relations, & mettre le lecteur en garde contre le préjugé désavantageux qu'a pu lui laisser le tableau des vices de l'ancien gouvernement! On doit au moins cette justice au nouveau, que s'il règne encore quelques abus dans l'administration, il s'applique sans relâche à les corriger à mesure qu'ils sont reconnus.»[69]

On pourrait reprocher à l'auteur une certaine naïveté ou un aveuglement russophile. Il faut rappeler que Lesseps est vice-consul de Kronstadt et que son père est encore, en 1788, consul général à Saint-Pétersbourg: ces fonctions et le devoir de servir les intérêts de la France imposent forcément au jeune diplomate une certaine retenue. La méthode suivie par l'auteur est probablement la seule qui lui permette à la fois de parler ouvertement des graves manquements de l'administration, de l'armée, des représentants de l'Eglise orthodoxe et de la société civile russes dans les nouveaux territoires et de laisser entendre qu'une partie des méfaits incriminés subsistent toujours, sans que la Russie impériale ne puisse se rebiffer contre une critique trop agressive.

En Sibérie orientale, Lesseps est témoin des profonds changements qui interviennent dans tous les domaines suite au choc entre les colonisateurs russes et les peuples indigènes. Certains sont le résultat d'une volonté politique, comme l'implantation de colonies modèles de paysans laboureurs et éleveurs au Kamtchatka, la christianisation forcée et la répression du chamanisme et, bien entendu, la mise en place d'une organisation militaire, administrative, juridique et cléricale. D'autres sont plutôt l'effet des relations économiques ou de la forte immigration russe.

L'auteur semble avoir une vision assez pessimiste de l'avenir des peuples indigènes. Il constate, par exemple, que la sédentarisation des

Koriaks est déjà très avancée : seule la moitié de ce peuple mène encore une vie de nomades[70]. D'après lui, les changements en profondeur sont moins le résultat des mesures gouvernementales que celui de la pression démographique due à l'immigration russe : les mariages entre Russes et Kamtchadales sont « si fréquens, qu'il ne seroit pas impossible qu'avant la fin de la génération présente, la race des naturels du pays ne fût entièrement détruite »[71].

MICHAEL SCHMIDT

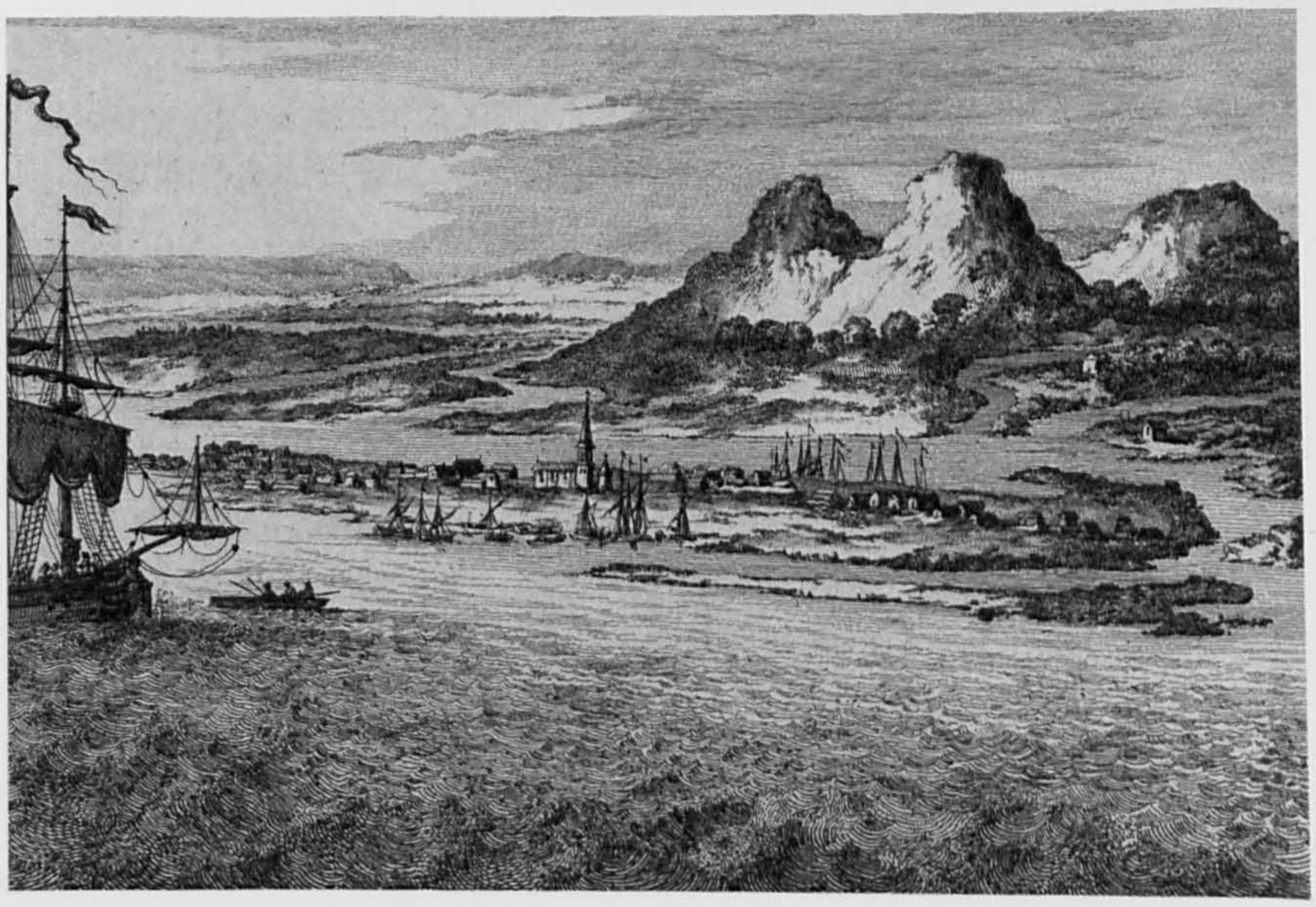
NOTES

1. Après la mort du grand navigateur, survenue en février 1779 lors d'une échauffourée avec les indigènes des îles Sandwich (aujourd'hui Hawaï).
2. Voir notamment Schlup, Michel, *Navigateurs, explorateurs et aventuriers : grands livres de voyages maritimes de la Renaissance au XIXe siècle*, Neuchâtel, Bibliothèque publique et universitaire, 2000, pp. 159-170 (vol. 3 de la collection *Patrimoine de la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel*).
3. Initialement secrétaire d'ambassade, Lesseps avait été promu vice-consul à Kronstadt lors de son affectation à l'expédition.
4. Voir La Pérouse, Jean-François de, *Le voyage de Lapérouse, 1785-1788 : récit et documents originaux*, prés. par John Dunmore et Maurice de Brossard, Paris, Imprimerie nationale, 1985, t. 1, p. 195. Toutes les citations de La Pérouse sont tirées de cette édition.
5. La Pérouse, Jean-François de, *Voyage de Lapérouse : rédigé d'après ses manuscrits originaux ; suivi d'un appendice renfermant tout ce que l'on a découvert depuis le naufrage jusqu'à nos jours, et enrichi de notes par M. Lesseps, consul de France à Lisbonne, et seul débris vivant de l'expédition dont il était interprète*, Paris, Bertrand, 1831.
6. Voir le *Mémoire du Roi pour servir d'instruction particulière au sieur de La Pérouse (...), 26 juin 1785* et plus particulièrement la seconde partie *Objectifs relatifs à la politique et au commerce*, numéros 9-14, in La Pérouse, *Le voyage*, t. 1, pp. 28-34.
7. Jackson, Donald, « Ledyard and Laperouse : a Contrast in Northwestern Exploration », *The Western Historical Quaterly*, vol. 9, n° 4 (oct. 1978), p. 500.
8. La Pérouse, *Le voyage*, t. 1, p. 142.
9. Lesseps, Jean-Baptiste-Barthélemy de, *Journal historique du voyage de M. de Lesseps, consul de France, employé dans l'expédition de M. le Comte de la Pérouse, en qualité d'interprète du Roi : depuis l'instant où il a quitté les frégates françoises au port Saint-Pierre & Saint-Paul du Kamtschatka jusqu'à son arrivée en France, le 17 octobre 1788*, A Paris, de l'Imprimerie royale, 1790, partie 1. Toutes les citations de Lesseps sont tirées de cette édition.
10. La Pérouse, *Le voyage*, t. 1, p. 267.
11. Lettre datée d'Avatcha, le 27 septembre 1787, in La Pérouse, *Le voyage*, t. 1, p. 275.
12. Lettre de La Pérouse au comte de Fleurieu, chef des ports et des arsenaux, datée d'Avatcha, le 10 septembre 1787, in La Pérouse, *Le voyage*, t. 1, p. 268.

13. Mis à part l'aventurier hongrois Maurice Beniowski (1741-1786). Combattant aux côtés des Polonais contre les Russes, il est fait prisonnier et envoyé comme proscrit au Kamtchatka d'où il s'évade en 1770 lors d'une révolte sanglante. Comme il s'est fait passer pour un Français, il a jeté le discrédit sur toute la nation. Lesseps constate avec satisfaction que la visite des frégates françaises et son propre comportement ont complètement changé cette mauvaise image des Français. Cf. Lesseps, *Journal*, partie 1, p. 153 ss.
14. *Ibid.*, partie 1, p. 146.
15. *Ibid.*, partie 1, p. 93.
16. *Ibid.*, partie 1, pp. 93-94.
17. *Ibid.*, partie 1, pp. 79-80.
18. *Ibid.*, partie 1, p. 90.
19. *Ibid.*, partie 1, p. 163.
20. *Ibid.*, partie 1, p. 164.
21. *Ibid.*, partie 1, p. 194.
22. Sorte d'anorak avec capuchon.
23. Lesseps, *Journal*, partie 1, pp. 174-175, note e.
24. 1 toise = environ 1,95 m; elle compte 6 pieds à environ 32,5 cm.
25. Lesseps, *Journal*, partie 1, p. 226.
26. *Ibid.*, partie 1, pp. 226-227.
27. *Ibid.*, partie 1, p. 228.
28. 1 verste = 1067 m.
29. Lesseps, *Journal*, partie 2, p. 76.
30. *Ibid.*, partie 2, p. 29, note m.
31. *Ibid.*, partie 2, p. 71.
32. *Ibid.*, partie 2, pp. 173-174.
33. *Ibid.*, partie 2, p. 181.
34. *Ibid.*, partie 2, p. 181.
35. Joseph Billings (environ 1758-1806) avait gravi quelques échelons dans la marine marchande anglaise avant d'entamer une formation d'horloger, grâce à laquelle il participe en tant qu'astronome auxiliaire au troisième voyage de Cook qui l'amène, entre autres, dans le détroit de Béring. En 1783, il entre au service de la marine russe et obtient un brevet de lieutenant. Entre 1785 et 1794, il dirige une grande expédition dont le but est la recherche du passage du nord-est, l'exploration et la cartographie des côtes sibériennes à l'extrême nord et nord-est du continent (presqu'île des Tchouktches).
36. Lesseps, *Journal*, partie 2, pp. 234-235.
37. *Ibid.*, partie 2, p. 285.
38. *Ibid.*, partie 2, p. 279.
39. Voir note 35.
40. *Ibid.*, partie 2, p. 311.
41. *Ibid.*, partie 2, p. 314.
42. *Ibid.*, partie 2, p. 346. Lorsqu'on ne tient compte que des 32 jours de voyage effectifs, Lesseps aurait donc parcouru un peu plus de 200 km par jour. En fait, l'auteur se trompe: le voyage d'Irkoutsk jusqu'à Saint-Pétersbourg dure du 10 août au 22 septembre, soit 44 jours. Après avoir déduit les 8 jours «perdus en séjours forcés», on obtient une distance moyenne d'environ 180 km parcourus quotidiennement durant cette dernière phase du voyage. Au Kamtchatka, en traîneau avec un attelage de chiens, la distance maximale atteint environ 70 verstes, soit environ 75 km.

43. Louis-Philippe, comte de Ségur (1753-1830), militaire, diplomate et historien.
44. César-Henri, comte de La Luzerne (1737-1799), militaire et ministre de la Marine.
45. Lesseps, Jean-Baptiste-Barthélemy, *Voyage de M. de Lesseps du Kamtschatka en France,* avec une préface par Ferdinand de Lesseps, Paris, M. Dreyfous, [1880?], p. VIII.
    Ferdinand de Lesseps, qui devait tenir cette anecdote de son oncle, ne précise malheureusement pas quel était cet accoutrement : l'habit kamtchadale tel que son oncle l'avait décrit (cf. Lesseps, *Journal*, partie 1, p. 85), l'habit pour les voyages hivernaux (*ibid.*, partie 1, pp. 174-175, note e) ou encore un autre?
46. Lesseps, *Journal*, partie 1, p. IV.
47. Lesseps, Jean-Baptiste-Barthélemy, *Herrn von Lesseps (...) Reise durch Kamtschatka und Sibirien nach Frankreich,* aus dem Französischen übersetzt, mit Anmerkungen von Johann Reinhold Forster, Berlin, Vossische Buchhandlung, 1791, p. X.
48. Lesseps, *Journal,* partie 1, p. 115 ss.
49. *Ibid.*, partie 1, p. 124, avec la note p. Lors du départ de Bolcheretsk, le traîneau de Lesseps était tiré par 37 chiens, celui de Kaslov par 45 (*ibid.,* partie 1, p. 151, note y).
50. *Ibid.*, partie 1, p. 123 avec la note o.
51. Mises à part les années de naissance et de mort, les ouvrages de référence courants sont contradictoires sur plusieurs dates clés de la carrière de Nicolas Ozanne.
52. Paris, [Imprimerie de la République], [1797].
53. Le dessin lui est attribué par Marcel Roux. Cf. l'*Inventaire du fonds français : graveurs du XVIIIe siècle : Bibliothèque nationale, Département des estampes*, Paris, 1930-, vol. 5, sous le n° 409 : Choffard, Pierre-Philippe.
    Nous devons l'identification possible du monogrammiste OZ à Madeleine Pinault Sørensen, que nous remercions vivement.
54. Figurant comme tel dans l'*Etat général nominatif* de la *Boussole*, in La Pérouse, *Le voyage*, vol. 1, p. 133.
55. « Lieut. de frégate fait sous-lieut. de V^eau du 1er mai 1786 » selon l'*Etat général nominatif* de l'*Astrolabe,* in La Pérouse, *Le voyage*, vol. 1, p. 141.
56. Planches n°s 53-54. Sur les dessins de Duché de Vancy et Blondela, cf. Pinault Sørensen, Madeleine, « Impressions de voyages d'artistes français en Russie au XVIIIe siècle », in *L'influence française en Russie au XVIIIe siècle*, publ. par Jean-Pierre Poussou [et al.], Paris, Institut d'études slaves, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2004, pp. 393-407. L'article nous a été obligeamment communiqué par l'auteur.
57. Planche n° 56.
58. Lesseps, Jean-Baptiste Barthélemy de, *Le messager de Lapérouse : du Kamchatka à Versailles*, Barbizon, Pôles d'images, 2004 (Récits introuvables). Il s'agit d'une réédition de l'édition originale, augmentée notamment de la préface de Ferdinand de Lesseps mais sans les vocabulaires.
59. Rolland, Jean, *Un étonnant voyage*, préf. de François Bluche, ill. : Xavier Christin, Paris, P. Téqui, 2004.
60. Vassal, Guy, *La boussole : des confins de la Sibérie à Versailles avec le messager de Lapérouse : roman*, Paris, les Ed. de Paris, 2006.

61. Lesseps, *Journal*, partie 1, p. 7.
62. « Parmi ces auteurs je citerai Gmelin, Neveu, Lepekinn, Ritschkoff, Falk & Georgi, l'abbé Chappe, Pallas. Ce dernier sur-tout a dans ses descriptions, le triple mérite de l'exactitude, de l'énergie & des plus vastes connoissances. » *Ibid.*, partie 2, p. 330, note f.
63. *Ibid.*, partie 1, pp. 74-144.
64. *Ibid.*, partie 2, pp. 68-96; 107-110; 130-137.
65. *Ibid.*, partie 2, pp. 274-286.
66. *Ibid.*, partie 1, p. 95.
67. Coxe, William, *Les nouvelles découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique; avec L'histoire de la conquête de la Sibérie & du commerce des Russes & des Chinois, ouvrage traduit de l'anglois de M. Coxe*, A Paris, Hôtel de Thou [i.e. Charles-Joseph Panckoucke], 1781, in-quarto. L'ouvrage, dont l'édition originale anglaise a paru en 1780, semble avoir rencontré un vif succès, à tel point que la Société typographique de Neuchâtel lance, en 1781 encore, sa contrefaçon in-octavo.
68. Lesseps, *Journal*, partie 2, p. 211.
69. *Ibid.*, partie 2, p. 223.
70. *Ibid.*, partie 2, pp. 75-76.
71. *Ibid.*, partie 1, p. 142.



« Port d'Ochotsk », dessiné par Jean-Michel Moreau le Jeune, gravé par Jean-Baptiste Tilliard, in Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. 2 : *Voyage en Sibérie, contenant la description du Kamtchatka...*, par Kracheninnikov, n° XII, en face de p. 259, taille-douce, détail.

Les auteurs

NATALIA ERASO
Collaboratrice à la Bibliothèque publique et universitaire

LAURENT GOBAT
Sous-directeur de la Bibliothèque publique et universitaire

DR DOMINIQUE DE MONTMOLLIN
Président de l'Association des Amis de la Bibliothèque

DR JEAN-PAUL REDING
Conservateur à la Bibliothèque publique et universitaire

MARIE REGINELLI
Bibliothécaire à la Bibliothèque publique et universitaire

MICHAEL SCHMIDT
Conservateur à la Bibliothèque publique et universitaire

MARIE VUARRAZ
Bibliothécaire à la Bibliothèque publique et universitaire

L'éditeur: MICHEL SCHLUP, docteur *honoris causa*,
directeur de la Bibliothèque publique et universitaire

Orientation bibliographique

Nous ne signalons pas les ouvrages biographiques nationaux et internationaux ni les encyclopédies courantes.

Histoire du livre – Ouvrages de référence biographiques et bibliographiques

MELLOT, JEAN-DOMINIQUE / QUEVAL, ELISABETH, *Répertoire d'imprimeurs/libraires (vers 1500 – vers 1810)*, nouvelle édition mise à jour et augmentée (5200 notices), Paris, 2004.

WEGMANN, AGNES, *Schweizer Exlibris bis zum Jahre 1900*, Zürich, 1933-1937, 2 vol.

Histoire des explorations

BROC, NUMA, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIXe siècle*, Paris, 1988-2003, 4 vol.

BROSSE, JACQUES, *Les tours du monde des explorateurs: les grands voyages maritimes, 1764-1843*, Paris, 1998.

COX, EDWARD GODFREY, *A Reference Guide to the Literature of Travel: Including Voyages, Geographical Descriptions, Adventures, Shipwrecks and Expeditions*, New York, 1969, 3 vol.

Reproduction photomécanique de l'éd. de: Seattle, 1935-1949.

Les explorateurs: des pharaons à Paul-Emile Victor, publié sous la dir. de L.-H. Parias, Paris, 2005 (Bouquins).

Correspond aux 4 vol. de l'édition originale parue sous le titre *Histoire universelle des explorations*, Paris, 1955; ne reprend pas les vol. 5 et 6, consacrés à l'exploration de l'espace et parus chez un autre éditeur parisien en 1974-1975.

HENZE, DIETMAR, *Enzyklopädie der Entdecker und Erforscher der Erde*, Graz, 1975-2004, 5 vol.

HOWGEGO, RAYMOND JOHN, *Encyclopedia of Exploration: a Comprehensive Reference Guide to the History and Literature of exploration, Travel and Colonization...*, Potts Point, 2003-2006, 4 vol.

Ouvrages concernant un continent, une région, etc.

Asie

Le voyage en Asie centrale et au Tibet: anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Age à la première moitié du XXe siècle, introduction, chronologie, bibliographie, index des noms de personnes et de lieux établis par Michel Jan, Paris, 2004 (Bouquins).

Levant, Proche-Orient et Moyen-Orient

BRANCAFORTE, ELIO CHRISTOPH, *Visions of Persia: Mapping the Travels of Adam Olearius*, Cambridge, 2003 (Harvard Studies in Comparative Literature, 48).

MUTAFIAN, CLAUDE / LAUWE, ERIC VAN, *Atlas historique de l'Arménie: Proche-Orient et Sud-Caucase du VIIIe siècle av. J.-C. au XXIe siècle*, Paris, 2001 (Collection Atlas / Mémoires).

Le voyage en Orient: anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle, introduction, chronologie, notices biographiques et index de J.-C. Berchet, Paris, 2001 (Bouquins).

Inde, Indochine

BOIVIN, MICHEL, *Histoire de l'Inde*, 3e éd. mise à jour, Paris, 2005 (Que sais-je? 489).

LAWSON, PHILIP, *The East India Company: a History*, [2nd impr.], London, 1994 (Studies in Modern History).

LUBEIGT, GUY, *La Birmanie*, Paris, 1975 (Que sais-je? 1620).

MORINEAU, MICHEL, *Les grandes Compagnies des Indes orientales: (XVIe-XIXe siècles)*, 2e éd. corrigée, Paris, 1999 (Que sais-je? 2832).

Le voyage en Inde: anthologie des voyageurs français (1750-1820), introduction, chronologie, bibliographie, glossaire établis par Guy Deleury, Paris, 2003 (Bouquins).

Chine, Japon

The Cambridge History of China, general ed. Denis Twitchett and John K. Fairbank.
Cambridge, 1978-
Vol. 9, part 1: *The Ch'ing Empire to 1800*, ed. by Willard J. Peterson, 2002.
Vol. 10-11: *Late Ch'ing, 1800-1911*, ed. by John Fairbank and Kwang-Ching Liu, 1978-1980, 2 vol.

EBREY, PATRICIA BUCKLET, *The Cambridge Illustrated History of China*, Cambridge, 2001 (Cambridge Illustrated History).

GERNET, JACQUES, *Le monde chinois*, Paris, 2006, 3 vol. (Agora, 289, 302, 303).

LOMBARD, DENYS, *La Chine impériale*, 7e éd., Paris, 2001 (Que sais-je? 1244).

Le voyage au Japon: anthologie de textes français, 1858-1908, [éd. établie et présentée] par Patrick Beillevaire, Paris, 2001 (Bouquins).

Le voyage en Chine: anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Age à la chute de l'Empire chinois, préface de Ninette Boothroyd, introduction par Muriel Détrie, biographie des voyageurs, chronologie, bibliographie, glossaire, index géographique, index thématique établis par Ninette Boothroyd et Muriel Détrie, Paris, 2001 (Bouquins).

Russie asiatique, Sibérie

CHANNON, JOHN, *Atlas historique de la Russie: puissance et instabilité d'un empire européen, asiatique et arctique*, Paris, 1997 (Collection Atlas/Mémoires).

DEVERS, SYLVIE/MALAURIE, JEAN, *A la découverte de la Sibérie: géographes et voyageurs français de Pierre le Grand à nos jours: [l'album de l'exposition]*, Paris, 2004.
Publié à l'occasion d'une exposition au Muséum national d'histoire naturelle, Paris, 13 octobre-22 décembre 2004.

Die grosse Nordische Expedition: Georg Wilhelm Steller (1709-1746), ein Lutheraner erforscht Sibirien und Alaska: eine Ausstellung der Franckeschen Stiftungen zu Halle [12. Mai 1996 bis 31. Januar 1997], hrsg. von Wieland Hintzsche und Thomas Nickol, Gotha, 1996.

Le voyage en Russie: anthologie des voyageurs français aux XVIIIe et XIXe siècles, préface, chronologie, notices biographiques établies par Claude De Grève, Paris, 2002 (Bouquins).

Atlas

Atlas universel «Le Monde», [éd. du millénaire], Paris, 2000.

HILGEMANN, WERNER/KINDER, HERMANN, *Atlas historique: de l'apparition de l'homme sur la terre au troisième millénaire*, [nouv. éd. revue et augmentée], Paris, 2006.

Grand atlas historique: l'histoire du monde en 520 cartes, sous la dir. de Georges Duby, [nouvelle éd.], Paris, 2004.

Récits de voyages en Asie conservés à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel

Notices établies par Michael Schmidt

Remarques préliminaires:

La place nous étant comptée, nous avons dû opérer un choix particulièrement sévère. Nous n'avons donc retenu que des livres traitant de voyages essentiellement terrestres dans l'Asie selon ses délimitations actuelles, avec toutefois quelques exceptions pour la région historique du Levant. En plus, les livres devaient présenter un certain intérêt cartographique et iconographique. Comme limite chronologique, nous avons retenu l'année 1820. On constate en effet que, dès cette époque, le caractère des voyages change et s'oriente de plus en plus vers des démarches personnelles d'intérêt culturel, notamment dans la région du Proche ou du Moyen-Orient, mais aussi en Inde.

Les ouvrages qui font l'objet d'une présentation dans la partie principale sont mentionnés, avec un renvoi aux pages concernées.

Les titres sont groupés d'après quatre grandes régions géographiques:
– Proche-Orient et Moyen-Orient
– Inde, Indochine
– Chine, Japon
– Russie asiatique, Sibérie

PROCHE-ORIENT ET MOYEN-ORIENT

Bruin, Cornelis de. – ***Voyage au Levant:*** *c'est-à-dire dans les principaux endroits de l'Asie Mineure, dans les isles de Chio, Rhodes & Chypre &c. de même que dans les plus considérables villes d'Egypte, de Syrie et de la Terre Sainte, enrichi de plus de deux cens tailles-douces, où sont représentées les plus célèbres villes, païs, bourgs, & autres choses dignes de remarque, le tout dessiné d'après nature* / par Corneille Le Brun. – Se vend à Paris: chez Guillaume Cavelier, 1714. – [12], 408, [6] p., titre-front., [1] f. de portr., [1] f. de carte dépl., [98] f. de pl. en partie dépl.,: ill.; 2° (34 cm)

BPUN Num 78.2.4
Voir p. 79 ss et notice p. 89

Bruin, Cornelis de. – ***Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales:*** *ouvrage enrichi de plus de 320 tailles douces, des plus curieuses, représentant les plus belles vues de ces païs, leurs principales villes, les différens habillemens des peuples qui habitent ces régions éloignées, les animaux, les oiseaux, les poissons & les plantes extraordinaires qui s'y trouvent, avec les antiquitez de ces païs & particulièrement celles du fameux palais de Persépolis que les Perses appellent Chelminar: le tout dessiné d'après nature sur les lieux: on y a ajouté la route qu'a suivie M^r. Isbrants, ambassadeur de Moscovie, en traversant la Russie & la Tartarie pour se rendre à la Chine et quelques remarques contre Mrs Chardin & Kempfer, avec une lettre écrite à l'auteur sur ce sujet.* – A Amsterdam: chez les frères Wetstein, 1718. – 2 vol. ([8], 252 p., front., portr., 3 f. de cartes, [55] f. de pl.) ([1] p., p. 253-469, [59] f. de pl.): ill.; 2° (35 cm)

BPUN Num 42.1.5
Voir p. 79 ss et notice p. 108

Bruin, Cornelis de. – ***Voyage au Levant:*** *c'est-à-dire, dans les principaux endroits de l'Asie Mineure, dans les isles de Chio, Rhodes, Chypre, &c., de même que dans les plus considérables villes d'Egypte, Syrie, & Terre Sainte: enrichi d'un grand nombre de figures en taille-douce, où sont représentées les plus célèbres villes, païs, bourgs, & autres choses dignes de remarque, le tout dessiné d'après nature* / par Corneille Le Bruyn. – A Paris: chez Jean-Baptiste-Claude Bauche le fils; et à Rouen: chez Charles Ferrand: et Robert Machuel, 1725. – 5 vol. ([8], 648, [12] p., portr. en front., [1] f. de carte dépl., [12] f. de pl.) ([1], 565, [12] p., [18] f. de pl.) ([6], 520,

[12] p., [16] f. de pl.) ([1], 522, [14] p., [27] f. de pl.) ([1], 498, [12] p., [13] f. de pl.); 4° (26 cm)

Il s'agit d'une réédition, au format plus petit d'un in-quarto, des deux ouvrages précédents. – Titre des vol. 3-5: ***Voyages de Corneille Le Bruyn par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales**: ouvrage enrichi d'un grand nombre de figures en taille-douce, des plus curieuses...* – Le vol. 5 contient en plus des *Remarques de Corneille Le Bruyn sur les tailles-douces de l'ancien palais de Persépolis, mises au jour par Messieurs le chevalier Chardin & Kempfer* (pp. 305-380) et l'*Extrait d'un voyage par M^r des Mouceaux, communiqué par Monsieur le comte de Bonneval, son neveu* (pp. 381-498). – En frontispice du vol. 1, portrait de l'auteur, gravé par J. B. Scotin.

BPUN Num 52.8.10
Voir p. 79 ss

Chardin, John. – ***Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient**: enrichis de figures en taille-douce, qui représentent les antiquités & les choses remarquables du païs.* – Nouvelle édition augmentée du *Couronnement de Soliman III* & d'un grand nombre de passages tirés du manuscrit de l'auteur, qui ne se trouvent point dans les éditions précédentes. – A Amsterdam: aux dépens de la Compagnie, 1735. – 4 vol.; 4° (26 cm)

T. 1: *Contenant le Voyage de Paris à Ispahan.* – [16], 390 p., XVIII f. de pl.: front.

T. 2: *Contenant une Description particulière d'Ispahan & la relation des deux voyages de l'auteur, d'Ispahan à Bander-Abassi.* – [3], 359 p., f. de pl. XXXIV-LXXVIII.

T. 3: *Contenant une Description générale de l'Empire de Perse & les descriptions particulières des sciences & des arts qui y sont en usage, du gouvernement politique, militaire & civil.* – [8], 437 p., f. de pl. XIX-XXXIII: front.

T. 4: *Contenant la Description de la religion des Persans & le Couronnement de Soliman III.* – [6], 324, [57] p., f. de pl. LXXIX.

BPUN ZR 266
Voir p. 55 ss et notice p. 76

Deshayes de Courmenin, Louis. – ***Voiage de Levant:** fait par le commandement du Roy en l'année 1621* / par le Sr D. C. – A Paris: chez Adrian Taupinart, 1624. – [8], 404, [20] p., titre gravé, [6] f. de pl. dépl.: ill.; 4° (24 cm)

L'auteur est: Des Hayes de Courmesvin [i.e. Courmenin], d'après Barbier. – Titre gravé, dessiné par Daniel Rabel. Les planches et l'unique ill. dans le texte sont des burins anonymes. – Avec ex-libris (étiquette typographique) de «Mlle de Montenay».

BPUN Num 79.10.2

La Mottraye, Aubry de. – ***Voyages du Sr. A. de La Motraye en Europe, Asie & Afrique**: où l'on trouve une grande variété de recherches géographiques, historiques & politiques, sur l'Italie, la Grèce, la Turquie, la Tartarie, Crimée & Nogaye, la Circassie, la Suède, la Laponie &c.: avec des remarques instructives sur les mœurs, coutumes, opinions &c. des peuples & des païs où l'auteur a voyagé..., comme aussi des relations fidelles des évènemens considérables arrivées [sic] pendant plus de XXVI années que l'auteur a employées dans ses voyages, comme de la révolution en Turquie & du déthrônement du dernier sultan, de la guerre entre les Turcs & les Russiens & de la paix conclue sur le Pruth,... des affaires & de la conduite du feu roi de Suède à Bender & pendant les quatre années qu'il a été en Turquie, de son retour en Suède,... de sa mort & des changemens arrivées [sic] là dessus.* – A La Haye: chez T. Johnson & J. Van Duren, 1727. – 2 vol. ([12], 472, 23 p., titre-front., XXVIII f. de pl. en partie dépl., [2] f. de cartes dépl.) ([6], 496, 39 p., titre-front., XVII [i.e. 18] f. de pl. en partie dépl., [2] f. de cartes dépl.); 2° (37 cm)

Titre-frontispice allégorique par Bernard Picart. Planches sans mention du dessinateur mais la moitié environ porte le nom du graveur: R. Smith, David Lockley et autres; douze planches sont gravées par William Hogarth. La vignette sur les pages de titre est de F. Ottens. – D'après la liste des souscripteurs, l'ouvrage existe aussi sur grand papier; l'exemplaire de la BPUN fait partie de ce tirage prestigieux.

BPUN Num 41.1.10

Lucas, Paul. – ***Troisième voyage du Sieur Paul Lucas fait en MDCCXIV &c. par ordre de Louis XIV dans la Turquie, l'Asie, la Sourie, la Palestine, la Haute et la Basse Egypte, &c.**: où l'on trouvera des remarques très-curieuses, comparées à ce qu'ont dit les Anciens sur le labyrinthe d'Egypte, un grand nombre d'autres monuments de l'Antiquité, dont il a fait la découverte, une description du gouvernement, des forces, de la religion, de la politique & de l'état présent des Turcs, une relation de leurs préparatifs faits pour la dernière guerre contre l'Empereur & un parallèle des coutumes modernes des Egyptiens avec les an-*

ciennes, &c. – A Rouen: chez Robert Machuel le jeune, 1719. – 3 vol. ([24], 384, [8] p., [10] f. de pl.) ([1], 384, [6] p., [18] f. de pl.) ([1], 345, [9] p., [6] f. de pl.); 12° (17 cm)

Planches (tailles-douces) anonymes, souvent dépliantes. – Seul le 1er vol. traite de l'Asie Mineure; les vol. 2 et 3 sont consacrés à la Basse et Haute Egypte. L'iconographie est d'une qualité remarquable pour un ouvrage de petit format (exemples: vues de Tyre et de Damas, marche de la caravane du Caire pour la Mecque, vues des pyramides et du palais ou temple d'Andéra). Le vol. 3 contient en annexe, pp. 311-345, le *Catalogue des principales curiositez que l'auteur a raportées de son troisième voïage.*

BPUN Num 79.18.14

Niebuhr, Carsten. – ***Voyage de M. Niebuhr en Arabie et en d'autres pays de l'Orient*** / avec l'extrait de sa description de l'Arabie; et des observations de Mr. Forskal. – En Suisse [i.e. Berne]: chez les Libraires associés, 1780. – 2 vol. ([4], 428 p., XI f. de pl., [3] f. de cartes dépl.) (VIII, 464 p., VIII f. de pl., [3] f. de cartes dépl.); 8° (21 cm)

Traduit par Johann Bernhard Merian de: *Reisebeschreibung nach Arabien und andern umliegenden Ländern.* – Planches et cartes (tailles-douces) anonymes, à l'exception de 4 cartes dressées par C. Niebuhr. – Avec ex-libris de la famille de Pury (Wegmann 5725).

BPUN A 6277

Olearius, Adam. – *Adam Olearii* ***Auszfuehrliche Beschreibung der kundbaren Reyse nach Muscow und Persien****: so durch Gelegenheit einer holsteinischen Gesandschafft von Gottorff auss an Michael Fedorowitz den grossen Zaar in Muscow und Schach Sefi Koenig in Persien geschehen: worinnen die Gelegenheit derer Orter und Laender, durch welche die Reyse gangen, als Liffland, Russland, Tartarien, Meden und Persien, sampt dero Einwohner, Natur, Leben, Sitten, Hauss- Welt- und Geistlichen Stand mit Fleiss auffgezeichnet und mit vielen, meist nach dem Leben gestelleten Figuren gezieret, zu befinden.* – Jetzo zum dritten und letzen mahl correct heraus gegeben. – Schleszwig: gedruckt in der Fuerstl. Druckerey durch Johan Holwein, im Jahr 1663. – [28], 768, [34] p., titre-front., [30] f. de pl.: ill.; 2° (31 cm)

Titre-frontispice: *Vermehrte moscowitische und persianische Reisebeschreibung* / zum andern mahl heraussgegeben durch Adam Olearius. – La plupart des planches en taille-douce (portraits, dont celui de l'auteur par M. V. Sommer, vues de villes, scènes diverses) sont anonymes. Certaines sont signées par Christian Rothgiesser, J. Stahl et O. Koch (qui signe aussi par le monogramme OK). Les cartes dépliantes ont été dressées par Olearius et gravées par Rothgiesser et Christian Lorens. L'illustration est complétée par près de 80 tailles-douces anonymes dans le texte. – La page de titre est ornée d'un oiseau composé de caractères persans qui correspondent à la prière «Bismi-lla-rabman alrachim» («Au nom du Dieu clément et miséricordieux»). – En caractères gothiques. – Avec ex-libris héraldique de Victor von Erlach et allégorique de Gottlieb Emanuel a Wagner.

BPUN Num 78.2.1

Olearius, Adam. – ***Relation du voyage d'Adam Olearius en Moscovie, Tartarie et Perse****: augmentée en cette nouvelle édition de plus d'un tiers, & particulièrement d'une seconde partie contenant le voyage de Jean Albert de Mandelslo aux Indes orientales* / traduit de l'allemand par A. de Wicquefort, résident de Brandebourg. – A Paris: chez Jean Dupuis, 1659. – 2 tomes rel. en 1 vol. ([55], 686 p., [4] f. de cartes dépl.) ([46], 648 p., [2] f. de cartes dépl.); 4° (26 cm)

Traduit de: *Vermehrte newe Beschreibung der muscowitischen und persischen Reyse, so durch Gelegenheit einer holsteinischen Gesandschafft an den russischen Zaar und König in Persien geschehen.* – Titre du vol. 2: *Suitte de la Relation du voyage en Moscovie, Tartarie, et Perse. Avec celuy de J. A. de Mandelslo aux Indes orientales: contenant une description particulière de l'Indosthan, de l'empire du Mogul, des isles de l'orient, du Japon, de la Chine, &c. & des révolutions qui y sont arrivées depuis quelques années* / le tout traduit de l'allemand & augmenté par A. de Wicquefort,... – Cartes gravées au burin. – Dans notre exemplaire, 3 cartes manquent (t. 1, entre pp. 278/279 et 358/359; t. 2, entre pp. 82/83). – Avec deux ex-libris manuscrits dont celui d'«A[ugus]te Perret Prof[esseu]r en théologie 1841».

BPUN Num 78.14.1

Olivier, Guillaume-Antoine. – ***Voyage dans l'Empire Othoman, l'Egypte et la Perse****: fait par ordre du gouvernement, pendant les six premières années de la République* / par G. A. Olivier. – Paris: H. Agasse, an IX [1800 ou 1801]-1807. – 6 vol.; 8° (20 cm) + 1 atlas (36 cm)

[Texte]. – An 9-1807. – 6 vol.

T. 1-2: *[Voyage à Constantinople, aux îles de l'archipel et en Crête].* – An 9. – 2 vol. (XX, 392, [1] p.) ([3], 377, [1] p.)

T. 3: *[Voyage en Egypte].* – An 12. – ([3], IV, 359, [1] p.)

T. 4: *[Voyage en Syrie et en Mésopotamie].* – An 12. – ([3], 456, [1] p.)
T. 5-6: *[Voyage en Perse].* – 1807. – 2 vol. ([3], XV, 485, [1] p.) ([3], 522, [1] p.)
Atlas pour servir au « Voyage dans l'empire othoman, l'Egypte et la Perse... ». – An IX [1800 ou 1801]-1807. – VII, VII, VIII p., 50 f. de pl. et cartes
Livr. 1: *Voyage dans l'empire othoman.* – An IX [1800 ou 1801]. – VII p., f. de pl. 1-17
Livr. 2: *Voyage en Egypte et en Syrie.* – An XII [1803 ou 1804]. – VII p., f. de pl. 18-33
Livr. 3: *Voyage en Perse.* – 1807. – VIII p., f. de pl. 34-50

Planches (tailles-douces) dessinées par J. B. Meunier, P. J. Redouté et autres et gravées par Pierron, Plée et autres. Cartes et plans anonymes, gravés notamment par J. B. Tardieu.

BPUN Texte: Num 24.4.5
BPUN Atlas: ZU 312

Tavernier, Jean-Baptiste. – ***Recueil de plusieurs relations et traitez singuliers et curieux de J. B. Tavernier, Chevalier, Baron d'Aubonne, qui n'ont point esté mis dans ses six premiers voyages.*** – A Paris: chez Gervais Clouzier, 1679. – [15], 72, [1], 156, [1], 96, [1], 178 p., [2] f. de portr., [2] f. de cartes et [8] f. de pl. dépl.; 4° (26 cm)

Contient:

I: *Relation du Japon et de la cause de la persecution contre les chrestiens dans ses isles.* – 72 p., [1] f. de carte dépl.
II: *Relation de se [sic] qui s'est passé dans la négociation des députez qui ont esté en Perse et aux Indes, tant de la part du Roy que de la Compagnie françoise pour l'établissement du commerce.* – [1], 98 p.
III: *Observations que j'ay faites en mes voyages d'Asie sur le commerce des Indes Orientales, où l'on void les moyens d'y établir une nouvelle compagnie & d'éviter les fraudes qui se peuvent commettre dans la fabrique, dans l'achat & dans la vente des marchandises: avec le prix de chacune & la réduction des monnoyes des Indes qui ont cours dans le commerce à nos monnoyes de France.* – P. [99]-156
IV: *Relation nouvelle et singulière du royaume de Tunquin: avec plusieurs figures & la carte du païs.* – [1], 96 p., [1] f. de carte et [8] f. de pl. dépl.
V: *Histoire de la conduite des Hollandois en Asie, tant envers leurs sujets qu'envers les estrangers, pour soutenir le commerce.* – [1], 178 p.

Selon Bayle et Quérard, ce recueil a été rédigé d'après les notes de Tavernier par Claude-Emmanuel Lhuillier, dit Chapelle. – Illustration (tailles-douces): 2 portraits de Tavernier (médaillon en frontispice et portrait en pied) signés J(oan.) Hainzelmann (ad vivum) del. et sculp., 1619. Les deux cartes (du Japon et du Tonquin) ont été gravées par J. H. [?] Durant; celle du Tonquin d'après un dessin de Daniel Tavernier. Les 8 planches dépliantes ne sont pas signées.

BPUN ZR 279
Voir p. 33 ss

Tavernier, Jean-Baptiste. – ***Les six voyages de Jean Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse, et aux Indes*** *pendant l'espace de quarante ans & par toutes les routes que l'on peut tenir: accompagnez d'observations particulières sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coutumes & le commerce de chaque païs, avec les figures, le poids & la valeur des monnoyes qui y ont cours.* – A Paris: chez Gervais Clouzier et [chez] Claude Barbin, 1677. – 2 vol. (698, [2] p., [3] f. de pl. en partie dépl.) (8, 8, 40, 525, [2] p., [23] f. de pl. en partie dépl.): ill.; 4° (23 cm)

A la fin des deux volumes: «Achevé d'imprimer pour la première fois le premier octobre 1676.»

BPUN ZR 278
Voir p. 33 ss et notice p. 44

Thévenot, Jean de. – ***Relation d'un voyage fait au Levant:*** *dans laquelle il est curieusement traité des estats sujets au Grand Seigneur, des mœurs, religions, forces, gouvernemens, politiques, langues, & coustumes des habitans de ce grand empire et des singularitez particulières de l'Archipel, Constantinople, Terre-Sainte, Egypte, pyramides, mumies, deserts d'Arabie, la Meque, et de plusieurs autres lieux de l'Asie & de l'Affrique, remarquées depuis peu, & non encore décrites jusqu'apresent: outre les choses mémorables arrivées au dernier siège de Bagdat, les cérémonies faites aux réceptions des ambassadeurs du Mogol, et l'entretien de l'autheur avec celuy du Pretejan, où il est parlé des sources du Nil* / par Monsieur Thévenot. – A Paris: chez Louis Bilaine, 1664 (à Paris: Claude Barbin). – [20], 576 p.: portr. en front.; 4° (24 cm)

Portrait de l'auteur en frontispice, dessiné par F. Chauveau, gravé par Stephanus (Etienne) Picart, dit le Romain. – La deuxième et la troisième partie portent des titres et adresses différents.

BPUN Num 79.10.1/1

Thévenot, Jean de. – ***Suite du Voyage de Levant:*** *dans laquelle après plusieurs remarques très-singulières sur des particularitez de l'Egypte, de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Euphrate & du Tygre, il est traité de la Perse et autres estats sujets au Roy de Perse, ainsi que de sa cour & des religions, gouvernemens, mœurs, forces, langues, sciences, arts & coutumes des peuples de ce grand empire: et aussi des antiquitez de Tchehelminar & autres lieux vers l'ancienne Persepolis, et particulièrement de la route exacte de ce grand voyage, tant par terre en Turquie & en Perse que par mer dans la Méditeranée, golfe persique & mer des Indes* / par Monsieur de Thévenot. – A Paris: chez Charles Angot, 1674. – [24], 392, [18] p.: ill.; 4° (26 cm)

L'illustration se résume à trois tailles-douces de pleine page, comprises dans la pagination et signées F. Chauveau. – Notre exemplaire avec ex-libris manuscrit «appartenant à Monsieur Devise».

BPUN Num 79.10.1/2

Thévenot, Jean de. – ***Troisième partie des Voyages de M. de Thévenot, contenant la relation de l'Indostan, des nouveaux Mogols & des autres peuples & pays des Indes.*** – A Paris: chez Claude Barbin, 1684. – [24], 338, [20] p.; 4° (25 cm)

Contient un alphabet malabar gravé en taille-douce. – Notre exemplaire avec ex-libris manuscrit de Monsieur «Devise».

BPUN Num 79.10.1/3

INDE, INDOCHINE

Barrow, John. – ***Voyage à la Cochinchine, par les îles de Madère, de Ténériffe et du Cap Verd, le Brésil et l'île de Java:*** *contenant des renseignemens nouveaux et authentiques sur l'état naturel et civil de ces divers pays: accompagné de la relation officielle d'un voyage au pays des Boushouanas, dans l'intérieur de l'Afrique australe* / par John Barrow; trad. de l'anglais, avec des notes et additions par Malte-Brun; avec un atlas de 18 planches gravées en taille-douce par [Pierre-Alexandre] Tardieu. – A Paris: chez F. Buisson, 1807. – 2 vol. (XIV, 406 p.) (408 p.); 8° (20 cm) + 1 atlas 4° ([2] f., XVIII f. de pl.; 30 cm)

Traduit de: *A Voyage to Cochinchina.* – Planches gravées par ou, pour la plupart, sous la dir. de Tardieu l'aîné; les autres graveurs sont Delignon, Maillet, Guyot et Perdoux. – Les premières cinq planches concernent le voyage à Rio, les planches VI-IX l'Afrique du Sud et les numéros X-XVIII l'Asie et notamment la Cochinchine. – Atlas avec grand supralibros de la Bibliothèque de la Ville de Neuchâtel.

BPUN Texte: Num 24.6.4
BPUN Atlas: Num 23.1.13

Bernier, François. – ***Voyages de François Bernier...:*** *contenant la description des Etats du Grand Mogol: où il est traité des richesses, des forces, de la justice & des causes principales de la décadence des Etats de l'Asie & de plusieurs évènemens considérables et où l'on voit comment l'or & l'argent, après avoir circulé dans le monde, passent dans l'Hindoustan, d'où ils ne reviennent plus.* – Nouvelle édition revue & corrigée. – A Amsterdam: chez David Paul Marret, 1723-1724. – 2 vol. (220 [i.e. 320] p., front., [1] f. de pl. et [1] carte dépl.) (358 p., front., [7] f. de pl. et [2] cartes en partie dépl.); 12° (17 cm)

Initialement publié sous le titre (= titre de départ): *Histoire de la dernière révolution des Etats du Grand Mogol.* – Vol. 1: 1724, vol. 2: 1723. – Tailles-douces anonymes; le frontispice est le même dans les deux vol.

BPUN Num 23.9.4

Chaumont, Alexandre de. – ***Relation de l'ambassade de M^r^ le chevalier de Chaumont à la cour du roy de Siam:*** *avec ce qui s'est passé de plus remarquable durant son voyage.* – A Paris: chez Arnoult Seneuse; et Daniel Horthemels, 1686. – 231, 29, [2] p., [9] f. de pl. en partie dépl.; 12° (17 cm)

Contient, en annexe et avec sa propre pagination: *Mémoire des présens du roy de Siam au roy de France.* – Tailles-douces: six planches dessinées par Seuin (i.e. Sévin] et gravées par C. Vermeulen. – Notre exemplaire avec ex-libris manuscrit de «de Denesy».

BPUN Num 31.16.9

Paulinus (a Sancto Bartholomaeo). – ***Voyage aux Indes Orientales*** / par le P. Paulin de S. Barthélemy, missionnaire; trad. de l'italien par M***, avec les observations de MM. Anquetil Du Perron, J. R. Forster et Silvestre de Sacy et une dissertation de M. Anquetil sur la propriété individuelle et foncière dans l'Inde et en Egypte. – Paris: Tourneisen fils, 1808. – 3 vol. (XIX, 496, X p., portr. en front.) (558, IV p.) (IV, 508, XLVIII, II p.); 22 cm + atlas (XII [i.e. 13] f. de pl., 1 f. de carte dépl.; 27 cm)

Traduction, attribuée à Marchéna, de: *Viaggio alle Indie orientali.* – Atlas sous le titre: *Atlas pour servir au voyage aux Indes orientales,* par le P. Paulin de Saint-Barthélemy, missionnaire. – Portrait de l'auteur dans le tome 1 et planches: tailles-douces anonymes. Les planches sont numérotées I-X, X bis, XII. La carte de l'Inde porte: *Presqu'île de l'Inde* / tirée de la 1re partie de la carte d'Asie de M. d'Anville; gravé par Tardieu l'aîné.

BPUN Texte: Num 45B.16.5
BPUN Atlas: ZA 1499

Sonnerat, Pierre. – ***Voyage aux Indes orientales et à la Chine**: fait par ordre du Roi, depuis 1774 jusqu'en 1781: dans lequel on traite des mœurs, de la religion, des sciences & des arts des Indiens, des Chinois, des Pégouins & des Madégasses, suivi d'observations sur le Cap de Bonne-Espérance, les isles de France & de Bourbon, les Maldives, Ceylan, Malacca, les Philippines & les Moluques & de recherches sur l'histoire naturelle de ces pays* / par M. Sonnerat... – A Paris: chez l'auteur: [chez] Froulé: [chez] Nyon: [chez] Barrois le jeune, 1782. – 2 vol. (XV, [8], 317, [1] p., 80 f. de pl.) (VIII, 298 p., f. de pl. 81-140); 4° (26 cm)

Planches gravées par Poisson, J. J. Avril, Milsan, Desmoulins, Féssart et Niquet d'après les dessins de l'auteur.

BPUN Num 24.2.7

Symes, Michael. – ***Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le royaume d'Ava ou l'empire des Birmans*** / par le major Michel Symes, chargé de cette ambassade; trad. de l'anglais avec des notes par J. Castéra; avec une collection de 30 planches in-4°, gravées en taille-douce par J. B. P. Tardieu, dessinées sur les lieux sous les yeux de l'ambassadeur. – Paris: F. Buisson, an IX (1800). – 3 vol.; 21 cm + atlas (34 cm)
[Texte]. – 3 vol. (VII, 380 p.) (396 p.) (318 p.)
Collection de planches. – XXX f. de cartes et pl.

Traduit de: *Account of an embassy to the Kingdom of Ava: sent by the governor-general of India in the year 1795.* – La page de titre porte en plus: *suivie d'un Voyage fait, en 1798, à Colombo, dans l'île de Ceylan, et à la baie de Da Lagoa, sur la côte orientale de l'Afrique; de la Description de l'île de Carnicobar et des ruines de Mavalipouram.*

BPUN Texte: Num 78.6.11
BPUN Atlas: ZC 123
Voir p. 115 ss et notice p. 145

Valentia, George. – ***Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge, en Abyssinie et en Egypte, durant les années 1802, 1803, 1804, 1805 et 1806*** / par le vicomte George Valentia; trad. de l'anglais par P.-F. Henry; et accompagnés d'un Atlas, composé de deux nouvelles cartes de la mer Rouge, ainsi que de plans, d'inscriptions anciennes et de vues diverses, exécutées sur les lieux par M. H. Salt, secrétaire-dessinateur de sa seigneurie. – Paris: Ve Lepetit, 1813. – 4 vol. (XX, 410 p.) (449 p.) (456 p.) (452 p.); 20 cm + atlas ([2] f., XXVI f. de pl., [2] f. de cartes dépl.; 25×31 cm)

Traduit de: *Voyages and travels to India, Ceylon, the Red Sea, Abyssinia and Egypt in the years 1802, 1803, 1804, 1805 and 1806.*

BPUN Texte: Num 45B.16.9
BPUN Atlas: ZB 149
Voir p. 147 ss et notice p. 168

CHINE, JAPON

Alexander, William. – ***The costume of China**: illustrated in forty-eight coloured engravings* / by William Alexander. – London: W. Miller, 1805. – [51] f., titre-front., 48 f. de pl.; 33 cm

Titre-frontispice: *The costume of China: inscribed to the Earl of Macartney, K. B. embassador from the King of Great Britain to the Emperor of China, a.d. M.DCC.XC.II* / by W. Alexander F.S.A, draftsman to the Embassy. – Les planches sont aquarellées et accompagnées d'un texte explicatif (1 f.). – Notre exemplaire relié en maroquin bleu marine à grain long, à cinq nerfs; dos, plats et coupes estampés à chaud, tranches dorées. Avec ex-libris héraldique de Francis Gray Smart (médecin et botaniste, 1844-1913?).

BPUN ZR 1005
Voir p. 191 ss et notice p. 214

Anderson, Aeneas. – ***Relation de l'ambassade du Lord Macartney à la Chine dans les années 1792, 1793 et 1794**: contenant les diverses particularités de cette ambassade, avec la description des mœurs des Chinois et celle de l'intérieur du pays, des villes, etc. etc.* / trad. de l'anglais sur la seconde édition d'Aeneas Anderson, employé à la suite de Son Excellence le comte de Macartney, Ambassadeur du Roi de la Grande Bretagne auprès de l'Empereur de la Chine; [trad.: Lallemant]. – A Paris: chez Denné le Jeune: [chez] Bocquillon: et [chez] Pois-

son, l'an IV [1795 ou 1796] (à Paris: de l'imprimerie de N. F. Beauvais). – 2 vol. ([3], XXIV, 255) ([3], VII, 227 p.); 8° (21 cm)

Traduit de: *A narrative of the British embassy to China in the years 1792, 1793 and 1794: containing the various circumstances of the embassy, with accounts of customs and manners of the Chinese and a description of the country, towns, cities &c. &c.* – Dans la liste des membres de l'ambassade ne figure qu'un seul Anderson: un sous-officier «premier maître» du vaisseau le *Lion*.

BPUN Num 24.6.3
Voir p. 191 ss et notice p. 211

Avril, Philippe. – ***Voyage en divers Etats d'Europe et d'Asie, entrepris pour découvrir un nouveau chemin à la Chine:*** *contenant plusieurs remarques curieuses de physique, de géographie, d'hydrographie & d'histoire, avec une description de la grande Tartarie & des différens peuples qui l'habitent* / [Ph. Avril, de la Compagnie de Jésus]. – A Paris: chez Jean Boudot, 1693 (achevé d'imprimer le 29 décembre 1692). – [28], 342, [2] p., titre-front., [8] f. de pl.; 12° (17 cm)

Mention de l'auteur d'après la signature de l'épître dédicatoire. – Titre-frontispice et planches: tailles-douces anonymes. – Notre exemplaire avec ex-libris de la Bibliothèque de la Société des Pasteurs de Neuchâtel («Ex bibliotheca Classis Neocom», Wegmann 5243).

BPUN Num 79.17.11

Barrow, John. – ***Voyage en Chine, formant le complément du voyage de Lord Macartney:*** *contenant des observations et des descriptions faites pendant le séjour de l'auteur dans le Palais Impérial de Yuen-Min-Yuen, et en traversant l'Empire chinois, de Péking à Canton* / par John Barrow, attaché à l'Ambassade anglaise en Chine en qualité d'astronome et de mécanicien et depuis secrétaire particulier de Lord Macartney au Cap de Bonne-Espérance; suivi de *La relation de l'Ambassade envoyée en 1719 à Péking, par Pierre premier, Empereur de Russie* [par John Bell]; trad. de l'anglais, avec des notes, par J. Castéra. – A Paris: chez F. Buisson, an XIII (1805). – 3 vol. (XVI, 464 p.) (400 p.) (392 p.); 8° (21 cm) + atlas (22 pl.; 30 cm)

Traduit de: *Travels in China, containing descriptions, observations, and comparisons, made and collected in the course of a short residence at the imperial palace of Yuen-Min-Yuen, and on a subsequent journey through the country from Pekin to Canton.* – Dans le vol. 3, la «*Relation...*» est intitulée: *Voyage de Pétersbourg à Péking, par la Sibérie, fait en 1719, par ordre de Pierre Ier*; son auteur est John Bell. – L'atlas ou *Collection de planches* compte 22 planches en taille-douce, dont 15 gravées par Adam et une par Jos. Lyman (portrait de Van-ta-gin). Les planches I (portrait de Van-ta-gin) et IV (têtes d'un Chinois et d'un Hottentot) sont coloriées. Huit planches sont consacrées à la musique chinoise: les nos XII-XV représentent des instruments de musique, XIX-XXII des airs chinois.

BPUN Texte: Num 23.5.2
BPUN Atlas: Num 23.1.14
Voir p. 191 ss et notice p. 213

Du Halde, Jean-Baptiste. – ***Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*** / par le P. J.B. Du Halde, de la Compagnie de Jésus. – A Paris: chez P. G. Lemercier, 1735. – 4 vol. ([3], VIII, LII, III, [1], 592 p., [19] f. de cartes) ([3], IV, 725, [1] p., [1] f. de pl.) ([3], IV, 564, [3] p., [5] f. de pl.) ([3], II, 520 p., [25] f. de cartes); 2° (44 cm)

Faux-titre: *Description de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise.* – L'ouvrage contient notamment de nombreux cartes et plans, dont certains dressés par d'Anville, géographe ordinaire du Roi. La plupart ont été gravés par Delahaye (fils) et Le Parmentier. Plusieurs autres planches sont dessinées par A. Humblot et gravées par J. Haussard, Fonbonne, A. Maisonneuve et autres. – Nombreux ornements et lettrines gravés sur cuivre ou sur bois. – Le vol. 4 contient diverses sources, parmi lesquelles les récits des deux voyages du Père Verbiest, 1682-1683, des huit voyages du Père Gerbillon, 1688-1698, tous en Tartarie, et un abrégé du premier voyage de Béring dans la Sibérie, 1725-1730.

BPUN Num 44.1.3
Voir p. 191 ss et notice p. 204

Du Halde, Jean-Baptiste. – ***Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*** / par le P. J. B. Du Halde, de la Compagnie de Jésus; avec un avertissement préliminaire, où l'on rend compte des principales améliorations qui ont été faites dans cette nouvelle édition. – A La Haye: chez Henri Scheurleer, 1736. – 4 vol. (LXXX, 488, [35] p., [21] f. de cartes et plans) ([6], 834 p., [14] f. de pl.) ([6], 652 p., [5] f. de pl.) ([4], 606, [125] p.): ill.; 4° (27 cm)

L'iconographie reproduit essentiellement celle de l'édition originale (Paris: Lemercier, 1735, 4 vol. in-fol.) mais, à l'exception de six planches dans le vol. 2 d'après A. Humblot, les dessinateurs ne sont en règle générale pas mentionnés. Les planches

d'après Humblot ont été gravées par J. C. Philips, d'autres sont dues à J. v.d. Spyk qui a aussi signé certains ornements. D'autres portent les signatures de B. Picart et de Phil. a Gunst. – Les grandes cartes contenues dans l'édition originale in-folio sont ici réunies dans un atlas (voir l'*Avertissement sur cette édition*, p. LXVI), paru sous le titre: *Nouvel atlas de la Chine, de la Tartarie chinoise et du Thibet... ainsi que... du royaume de Corée...* / par M^r. d'Anville (La Haye: H. Scheurleer, 1737, in-fol.).

BPUN A 2098

[Du Halde, Jean-Baptiste]. – ***Nouvel atlas de la Chine, de la Tartarie chinoise et du Thibet, contenant les cartes générales & particulières de ces pays ainsi que la carte du royaume de Corée*** / la plupart levées sur les lieux par ordre de l'empereur Cang-Hi avec toute l'exactitude imaginable, soit par les PP. Jésuites missionaires à la Chine, soit par des Tartares du Tribunal des mathématiques, & toutes revues par les mêmes Pères; rédigées par M^r d'Anville, géographe ordinaire de Sa Majesté très-chrétienne; précédé d'une description de la Boucharie par un officier suédois qui a fait quelque séjour dans ce pays. – A La Haye: chez Henri Scheurleer, 1737. – 12 p., 42 f. de cartes en partie dépl.; 2° (53 cm)

Cet atlas est le supplément (ou «cinquième volume» d'après l'*Avertissement*) de l'édition in-quarto de La Haye: Scheurleer, 1736 de la *Description... de la Chine...* du Père Duhalde. – Par rapport à l'édition originale (Paris: P. G. Lemercier, 1735, 4 vol. in-fol.), les cartes de cette deuxième édition sont corrigées et complétées (voir les avertissements dans l'atlas et celui, plus complet, dans le vol. 1 du texte, pp. LXV-LXXIV). – La plupart des cartes ne portent pas de nom du graveur; certaines feuilles portent G. Kondet; trois cartouches sont signés: C. de Putte; G. Kondet, F. M. La Cave.

BPUN ZF 108

Ellis, Henry. – ***Voyage en Chine ou Journal de la dernière ambassade anglaise à la cour de Pékin****: contenant le détail des négociations qui ont eu lieu dans cette circonstance, la relation de la traversée à la Chine et du retour en Europe, et enfin celle du voyage par terre de l'ambassade, depuis l'embouchure du Pei-ho jusqu'à Canton, mêlé d'observations sur l'aspect du pays, sur la politique, sur le caractère moral et sur les mœurs de la nation chinoise* / par H. Ellis, secrétaire et troisième commissaire de l'ambassade; trad. de l'anglais par J. Mac Carthy. – Paris: Delaunay: P. Mongie, 1818. – 2 vol. (VIII, 340 p., portr. en front., [2] f. de pl., [1] carte dépl.) (398 p., [5] f. de pl., [2] cartes dépl.); 20 cm

Traduit de: *Journal of the proceedings of the late embassy to China: comprising a correct narrative of the public transactions of the embassy, of the voyage to and from China, and of the journey from the mouth of the Pei-Ho to the return to Canton...* – L'illustration se compose du portrait de l'ambassadeur, Lord Amherst, de sept vues (aquatintes) et de trois cartes retraçant la route du voyage. Aucune des planches n'est signée.

BPUN Num 28.13.9

Guignes, Chrétien-Louis-Joseph de. – ***Voyages à Péking, Manille et l'Ile de France, faits dans l'intervalle des années 1784 à 1801*** / par M. de Guignes, résident de France à la Chine,... – Paris: Imprimerie impériale, 1808. – 3 vol. ([3], LXIII, 439 p.) ([3], 476 p.) ([3], 488 p.); 21 cm + atlas ([66] f. de pl. et cartes; 44 cm)

Imprimé aux frais de l'auteur par l'Imprimerie impériale et diffusé par Treuttel et Würtz. – Les illustrations ont été dessinées, et en partie datées, par l'auteur même et gravées sous la direction de Desève. Sur un certain nombre de planches figurent aussi des mentions de graveurs ou d'eau-fortistes: Le Cerf, C. J. B. Chatelain, G. Paris, Foin, Armand Duval, Devisse, S. Simon et Miller. Les cartes et plans sont gravés par Dhoudan. – Les planches sont presque exclusivement consacrées au voyage de Canton à Pékin (1794-1795): 27 planches pleine page (n°s 1-27), 32 f. de planches portant chacune deux illustrations (n°s 28-91), un f. avec la notation musicale chinoise (n° 92), une carte en deux coupures représentant la route de l'auteur de Canton à Pékin et retour (n° 93) et 4 autres cartes et plans (n°s 94-97).

BPUN Texte: Num 24.7.10
BPUN Atlas: ZU 362
Voir p. 223 ss et notice p. 226

Holmes, Samuel. – ***Voyage en Chine et en Tatarie, à la suite de l'ambassade de Lord Macartney*** / par M. Holmes; auquel on a joint les vues, costumes, etc., de la Chine, par M. W. Alexandre, les planches de l'Atlas original de cette ambassade, omises dans la traduction française, et leur explication; ouvrage traduit de l'anglais par MM***, revu et publié avec des observations sur les relations politiques et commerciales de l'Angleterre et de la France avec la Chine, et quelques notes, par L. Langlès. – A Paris: de l'Imprimerie de Delance et Lesueur, an XIII – 1805. – 2 vol. ([3], XLV, 171 p., plan dépl., XXIV f. de pl.) ([3], 188 p., f. de pl. XXV-LI); 8° (20 cm)

Traduit de: *The journal of Mr. Samuel Holmes, serjeant-major of the XIth Light Dragoons: during his attendance, as one of the guard on Lord MacCartney's embassy to China and Tartary, 1792-3* (London, 1798) et de *Views, costumes and manners of China* de William Alexander, dessinateur de l'ambassade (London, 1798). – L'ouvrage reproduit les planches (sous forme réduite et à l'exception des grandes cartes) ainsi que les explications qui accompagnaient l'édition originale anglaise du récit «officiel» du voyage, rédigé par George Staunton (London, 1797, 2 vol. in-4° + atlas in-fol.). Ces planches avaient été omises dans la première édition de la traduction française (Paris: Buisson, an 6 [1797 ou 1798], 4 vol. in-4°). – A l'exception de quelques dessins de caractère technique, pris sur les lieux par l'officier d'artillerie A. W. Parish, toutes les planches sont dues à William Alexander et gravées par S. Simon.

BPUN Num 23.5.3
Voir p. 191 ss et notice p. 212

Montanus, Arnoldus. – ***Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon:*** *contenant plusieurs choses remarquables arrivées pendant le voyage des ambassadeurs, et de plus la description des villes, bourgs, châteaux, forteresses, temples & autres bâtimens, des animaux, des plantes, montagnes, rivières, fonteines, des mœurs, coutumes, religions & habillemens des Japonois, comme aussi leurs exploits de guerre & les révolutions tant anciennes que modernes que ces peuples ont essuyées* / le tout enrichi de figures dessinées sur les lieux & tiré des mémoires des ambassadeurs de la Compagnie. – A Amsterdam: chés Jacob de Meurs, 1680. – 2 parties en 1 vol. ([6], 227, [8] p.; 146, [6] p.), titre-front., [26] f. de pl. dépl.: nombreuses ill.; 2° (37 cm)

Traduit de: *Gedenkwaerdige gesantschappen der Oost-Indische Maetschappy in't Vereenigde Nederland, aen de Kaisaren van Japan:... getrokken uit de geschriften en reis-aentejeningen der zelve gesanten* / door Arnoldus Montanus. – Le nom de l'auteur figure dans l'éd. originale flamande de 1669 (et pas de 1649, comme indiqué dans la préface). – Planches, illustrations dans le texte et ornements: tailles-douces anonymes. La plupart des planches portent des titres et explications en flamand et en français. L'illustration correspond à celle de l'édition originale parue avec nom d'auteur, Amsterdam, Jacob Van Meurs, 1669.

BPUN Num 44C.1.6
Voir p. 251 ss et notice p. 253

Nieuhof, Johan. – ***L'ambassade de la Compagnie orientale des Provinces Unies vers l'empereur de la Chine ou Grand Cam de Tartarie faite par les Srs Pierre de Goyer & Jacob de Keyser:*** *illustrée d'une très-exacte description des villes, bourgs, villages, ports de mers & autres lieux plus considérables de la Chine...* / le tout recueilli par le Mr Jean Nieuhoff, M^re^ d'hostel de l'ambassade, à présent gouverneur en Coylan; mis en françois, orné & assorti de mille belles particularitez tant morales que politiques par Jean Le Carpentier, historiographe. – A Leyde: pour Jacob de Meurs, 1665. – 2 parties ([1], [12], 290 p., titre-front., portr., carte dépl., [31] f. de pl. dépl.) ([1], 134, [1] p., [3] f. de pl. dépl.): ill.; 2° (38 cm)

Traduit de: *Het gezantschap der neerlandtsche Oost-Indische Compagnie aan den grooten tartarischen cham, den tegenwoord keizer van China... sendert den j. 1655 tot 1657...* (Amsterdam, 1665). – Page de titre spéciale (mais sans adresse) pour la partie 2: *Description générale de l'empire de la Chine: où il est traité succinctement du gouvernement, de la religion, des mœurs, des sciences & arts des Chinois, comme aussi des animaux, des poissons, des arbres & plantes qui ornent leurs campagnes & leurs rivières: y joint un court récit des dernières guerres qu'ils ont eu contre les Tartares.* – D'après la préface, le texte est essentiellement tiré du journal de Nieuhoff, complété par d'autres écrits notamment pour la deuxième partie. – La plupart des tailles-douces (31 planches et 110 ill. dans le texte) sont gravées d'après des dessins de l'auteur. – Portrait de Colbert, à qui Jacob de Meurs a dédicacé l'édition française. – Notre exemplaire avec ex-libris manuscrit «A George de Montmollin, 1677» et ex-dono lithogr. de la Bibliothèque de la Ville de Neuchâtel, portant le nom de «Mr de Montmollin, colonel, 1796».

BPUN Num 44C.1.7
Voir p. 177 ss et notice p. 177 s.

Staunton, George Leonard. – ***Des Grafen Macartney Gesandschaftsreise nach China, welche er auf Befehl des jetzt regierenden Königs von Grossbritannien, George des Dritten, in den Jahren 1792 bis 1794 unternommen hat:*** *nebst Nachrichten über China und einen kleinen Theil der Chinesischen Tartarey &c.* / aus den Tagebüchern des Ambassadeurs und der vornehmsten Personen seines Gefolges zusammengetragen und herausgegeben von Sir George Staunton, Ambassade-Secretär &c.; aus dem Englischen frey übersetzt. – Berlin: bey Haude und Spener, 1798-1800. – 3 vol. (VIII, 376 p., portr. en front., [4] f. de pl.) ([1], 232 p., front., [17] f. de pl. en partie dépl.) ([6] p., p. [233]-514, front., [24] f. de pl. en partie dépl.); 16° (12 cm)

Traduit de: *An authentic account of an embassy from the King of Great Britain to the Emperor of China... taken chiefly from the*

papers of... the Earl of Macartney... – D'après le *Vorbericht* signé C. S., l'éditeur lui-même a traduit ce récit de voyage, soit Johann Karl Philipp Spener. – En caractères gothiques. – L'illustration ne correspond pas tout à fait à celle de l'édition originale anglaise: le petit format («Kalender-Format») a contraint l'éditeur à écarter certaines planches. En revanche, il en a ajouté huit autres, tirées des *Views, costumes and manners of China* de William Alexander, dessinateur de l'ambassade (London, 1798). Ces planches supplémentaires sont exécutées en aquatinte, une première pour un livre de si petite taille (cf. le *Vorbericht*). Quatre autres planches portent les noms du dessinateur W. Alexander et des graveurs E. Henne et D. Berger.

BPUN Num 86B.6.10

Staunton, George Leonard. – ***Voyage dans l'intérieur de la Chine, et en Tartarie, fait dans les années 1792, 1793 et 1794 par Lord Macartney, ambassadeur du roi d'Angleterre auprès de l'Empereur de la Chine:*** *rédigé sur les papiers de Lord Macartney, sur ceux du commodore Erasme Gower et des autres personnes attachées à l'ambassade* / par Sir Georges Staunton,... Ministre plénipotentiaire auprès de l'Empereur de la Chine; traduit de l'anglais, avec des notes, par J. Castéra. – Seconde édition / augmentée d'un *Précis de l'histoire de la Chine*, par le traducteur, et du *Voyage en Chine et en Tartarie* de J. C. Huttner, traduit de l'allemand par le même traducteur; avec 35 planches et 4 cartes gravées en taille-douce par J. B. P. Tardieu. – A Paris: chez F. Buisson, an 7 [1798 ou 1799]. – 5 vol. ([3], CLXXXVI, 311 p.) ([3], 408 p.) ([3], 414, [2] p.) ([3], 380 p.) ([3], 350 p.); 8° (21 cm) + *Collection des nouvelles planches* (XXIX f. de pl.; 22 cm)

Traduit de: *An authentic account of an embassy from the King of Great Britain to the Emperor of China... taken chiefly from the papers of... the Earl of Macartney...* et de: *Nachricht von der Brittischen Gesandtschaftsreise durch China und einen Theil der Tartarei.* – Dans notre exemplaire, la planche X manque et la planche XXV ne figure pas dans le volume de la *Collection des planches* mais dans le vol. 3, p. 303. Avec petit supralibros de la Bibliothèque de la Ville de Neuchâtel.

BPUN Num 23.5.4
Voir p. 191 ss et notice p. 210

Thunberg, Carl Peter. – ***Voyages de C. P. Thunberg au Japon, par le cap de Bonne-Espérance, les îles de la Sonde, &c.*** / traduits, rédigés et augmentés de notes considérables sur la religion, le gouvernement, le commerce, l'industrie et les langues de ces différentes contrées, particulièrement sur le javan et le malai, par L. Langlès, conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale...; et revus, quant à la partie d'histoire naturelle, par J. B. Lamarck, professeur d'entomologie et d'helmentologie au Muséum national d'histoire naturelle. – A Paris: chez Benoît Dandré: [chez] Garnéry: [chez] Obré, an IV [1796] (à Paris: de l'imprimerie de Crapelet). – 4 vol. ([3], LXIV, 417, [1] p., portr. en front., [1] f. de pl.) (VIII, [2], 430 p., 4 f. de pl.) (VIII, 445 p., 4 f. de pl.) (XII, 462 p., f. de pl. 5-8, 1-8, I/II-VIII); 8° (21 cm)

Traduction remaniée et augmentée de: *Resa uti Europa, Africa, Asia, förrättad åren 1770-1779.* – Portrait de l'auteur d'après Notté, gravé par D. Née. Les autres planches sont anonymes. Vignette du Cap (vol. 1, p. 1) dessinée par Ozanne et gravée par Née. – Le vol. 4 contient notamment une série de planches zoologiques et botaniques (numérotées 1-8) et une autre illustrant le *Traité des monnoies, poids et mesures du Japon* (numérotées I/II-VIII). – Dans notre exemplaire, les planches sont reliées dans le désordre.

BPUN Num 23.11.10

Turner, Samuel. – ***Ambassade au Thibet et au Boutan:*** *contenant des détails très-curieux sur les mœurs, la religion, les productions et le commerce du Thibet, du Boutan et des Etats voisins, et une notice sur les événemens qui s'y sont passés jusqu'en 1793* / par Samuel Turner, chargé de cette ambassade; trad. de l'angl. avec des notes par J. Castéra; avec une collection de 15 pl., dessinées sur les lieux et gravées en taille-douce par Tardieu l'aîné. – Paris: F. Buisson, an IX (1800). – 2 vol. (VI, 390 p., XII f. de carte et planches) (364 p., f. de pl. XIII-XV); 22 cm

Traduit de: *An account of an embassy to the court of the Teshoo Lama in Tibet containing a narrative of a journey through Bootan and part of Tibet.* – Initialement publié avec une collection de 15 planches in-4° à part, portant l'adresse: A Paris: chez F. Buisson et chez Giguet. – Les ill. sont dues au lieutenant Samuel Davis qui a accompagné l'auteur en qualité d'ingénieur et de dessinateur (vol. 1, p. 20). – Dans notre exemplaire, ces planches ont été reliées dans le texte et la liste de cette collection à la fin du tome 1. Avec supralibros de Charles Gustave de Meuron.

BPUN Num 79.11.9

RUSSIE ASIATIQUE, SIBÉRIE

Chappe d'Auteroche, Jean. – ***Voyage en Sibérie fait par ordre du Roi en 1761**: contenant les mœurs, les usages des Russes et l'état actuel de cette puissance, la description géographique & le nivellement de la route de Paris à Tobolsk, l'histoire naturelle de la même route, des observations astronomiques & des expériences sur l'électricité naturelle* / par M. l'abbé Chappe d'Auteroche. – A Paris: chez Debure père, 1768 ([Paris]: de l'imprimerie de Didot). – 2 tomes en 3 vol. ([3], XXX, [2], 357 p., front., XXVIII f. de pl.) ([3] p., p. [347]-767, f. de pl. XXIX-XXXIV) (XVI, 627, [5] p., XVII f. de pl.); 4° (34 cm) + 1 atlas (titre-front., XXVII, VI f. de cartes et profils); in-plano (60×44 cm)

Titre du tome 2: ***Voyage en Sibérie, contenant la description du Kamtchatka...* / par M. Kracheninnikow**..., trad. du russe.

BPUN Texte: Num 79.2.6
BPUN Atlas: ZF 119
Voir p. 273 ss et notice p. 292

Gmelin, Johann Georg. – *D. Johann Georg Gmelins, der Chemie und Kräuterwissenschafft auf der hohen Schule zu Tübingen öffentlichen Lehrers,* ***Reise durch Sibirien:** von dem Jahr 1733 bis 1743.* – Göttingen: verlegts Abram Vandenhoecks seel. Wittwe, 1751-1752. – 4 vol.; 8° (21 cm). – (Sammlung neuer und merkwürdiger Reisen zu Wasser und zu Lande; Theil 4-7).

Theil 1-2. – 1751-1752. – 2 vol. ([28], 467 p., [3] f. de pl., [1] f. de carte dépl.) ([36], 652 p., [5] f. de pl., [1] f. de carte dépl.)

Theil 3: Von dem Jahr 1738 bis zu Ende 1740. – 1752. – [24], 584 p., [8] f. de pl., [1] f. de carte dépl.

Theil 4: Von dem Jahr 1740 bis 1743. – 1752. – [3], 692, [8] p., [3] f. de pl., [1] f. de carte dépl.

Traduit de: *Kamchatskaia ekspeditsiia.* – Titre de départ: *Tage-Register der Kamtschatkischen Reise.* – Planches: tailles-douces anonymes; carte du vol. 1 gravée par A. Reinhardt, celle du vol. 4 par Joh. Eberhard Alber, à Nuremberg. – En caractères gothiques. – Dans notre exemplaire, les feuillets portant le faux titre et titre de collection manquent.

BPUN Num 111.5.10

Gmelin, Johann Georg. – ***Voyage en Sibérie:** contenant la description des mœurs & usages des peuples de ce pays, le cours des rivières considérables, la situation des chaînes de montagnes, des grandes forêts, des mines, avec tous les faits d'histoire naturelle qui sont particuliers à cette contrée* / fait aux frais du gouvernement russe par M. Gmelin, professeur de chymie & de botanique; traduction libre de l'original allemand, par M. de Kéralio, premier aide-major à l'Ecole royale militaire & chargé d'enseigner la tactique aux élèves de cette école. – A Paris: chez Desaint, 1767. – 2 tomes en 1 vol. (XXII, 430, [1] f. de pl.) ([4] p., p. XX-XXII, 324, [4] p., [1] f. de pl. dépl.); 12° (18 cm)

Planches (tailles-douces): vol. 1, en face de p. 24: deux visages tatoués à la manière des Toungouses, signée «L.D.K. sculp.» (Louis de Kéralio?); vol. 2, en face de p. 106: partition «Gravé par Mad. De Lusse».

BPUN Num 31.16.5

Gmelin, Samuel-Gottlieb. – Samuel Georg Gmelins, Doctors der Arzney Gelartheit,... ***Reise durch Russland zur Untersuchung der drey Natur-Reiche.*** – St. Petersburg: gedruckt bey der Kayserl. Academie der Wissenschaften, [1770]-1784. – 4 vol.: ill.; 4° (28 cm)

Theil 1: *Reise von St. Petersburg biss nach Tscherkask, der Hauptstadt der Donischen Kosacken, in den Jahren 1768 und 1769.* – [1770]. – [8], 182 p., XXXIX f. de pl. dépl.

Theil 2: *Reise von Tscherkask nach Astrachan und dem Aufenthalt in dieser Stadt, von dem Anfang des Augusts 1769 bis zum fuenften Junius 1770.* – 1774. – VIII, 260 p., 46 [i.e. 39 ou 38?] f. de pl. dépl.

Theil 3: *Reise durch das nordliche Persien, in den Jahren 1770, 1771 bis im April 1772.* – 1774. – [1], 508 p., LVII [i.e. 51?] f. de pl. dépl.

Theil 4: *Reise von Astrachan nach Zarizyn und von da durch die Kumanische Steppe, über Mosdok zurück.* – 1784.

L'erreur dans le titre concernant le second prénom de l'auteur est corrigée dès le tome 2. – En caractères gothiques. – La qualité des illustrations (tailles-douces) est assez médiocre; elle est plus satisfaisante pour les planches ornithologiques ainsi que pour les vues d'Astrachan. – Notre exemplaire est incomplet: la partie 4, publiée après la mort de l'auteur, manque. Sauf exception, les planches ne sont pas insérées dans le texte mais collées sur des feuilles supplémentaires, reliées à la fin des volumes. Une dizaine de planches manquent.

BPUN Num 83.2.4

Lesseps, Jean-Baptiste-Barthélémy de. – ***Journal historique du voyage de M. de Lesseps, consul de France, employé dans l'expédition de M. le Comte de la Pérouse, en qualité d'interprète du Roi**: depuis l'instant où il a quitté les frégates françoises au port Saint-Pierre & Saint-Paul du Kamtschatka jusqu'à son arrivée en France, le 17 octobre 1788.* – A Paris: de l'Imprimerie royale, 1790. – 2 vol. ([6], VII, [1], 280 p., [1] f. de carte et [1] f. de pl. dépl.) ([3], 380, VI, [1] p., [1] f. de carte dépl.); 8° (21 cm)

BPUN ZR 6123
Voir p. 303 ss et notice p. 321

Lesseps, Jean-Baptiste-Barthélémy de. – ***Voyage de M. de Lesseps du Kamtschatka en France*** / avec une préf. par Ferdinand de Lesseps; ouvrage ill. de 11 gravures fac-similé des dessins exécutés sous la dir. de J.-B. de Lesseps. – Ed. illustrée. – Paris: M. Dreyfous, [1880?]. – XX, 248 p., front., [10] f. de pl.; 19 cm. – (Bibliothèque d'aventures et de voyages)

BPUN AP 142 (éd. illustrée)
BPUN Num 46.6.17 (éd. courante, hors collection et sans ill.)
Voir p. 303 ss et notice p. 329

Pallas, Peter Simon. – ***Voyages entrepris dans les gouvernemens méridionaux de l'Empire de Russie dans les années 1793 et 1794*** / par M. le professeur Pallas; traduits de l'allemand par MM. Delaboulaye,... et Tonnelier,... – Paris: Deterville: Librairie économique, 1805. – 2 vol. (XXIII, 653 p., 14 f. de pl.) (653 p., f. de pl. 15-28); 4° + atlas ([1] f., 55 f. de pl. et cartes; 29×43 cm)

Traduit de: *Bemerkungen auf einer Reise in die südlichen Statthalterschaften des Russischen Reichs in den Jahren 1793 und 1794.* – Planches «dessinées sur les lieux par M. C. G. Geissler, artiste plein de talent, qui m'a suivi dans toutes les contrées que j'ai parcourues» (préf. de l'auteur, citée d'après la rééd. de 1811, t. 1, p. XXVII); tailles-douces gravées sous la dir. de J. Couché. – La première partie est consacrée à la description des steppes de la Volga et la région entre la mer Caspienne et le Caucase; la seconde partie traite de la Crimée. – Atlas avec grand supralibros de la Bibliothèque de Neuchâtel.

BPUN Texte: Num 23.3.5
BPUN Atlas: ZT 30

Pallas, Peter Simon. – **Second voyage de Pallas ou Voyages entrepris dans les gouvernemens méridionaux de l'Empire de Russie pendant les années 1793 et 1794 ...** – Paris: Guillaume: Deterville, 1811. – 4 vol. (XXVIII, 372 p., f. de pl. 1-4) (383 p., f. de pl. 5-14) (387 p., f. de pl. 15-21) (376 p., f. de pl. 23-28); 22 cm + atlas (1 f., 55 f. de pl. et cartes; 29×40 cm)

Dans le vol. 3 de notre exemplaire, la vignette (planche) 15 manque.

BPUN Texte: Num 45B.16.8
BPUN Atlas: ZT 29

Pallas, Peter Simon. – **Voyages de M. P. S. Pallas en différentes provinces de l'empire de Russie, et dans l'Asie septentrionale** / traduits de l'allemand par M. Gauthier de La Peyronie, commis des Affaires étrangères. – A Paris: chez Lagrange [puis]: chez Maradan, 1788-1793. – 5 vol.; 4° (26 cm) + 1 atlas (34 cm)

T. 1. – A Paris: chez Lagrange, 1788 ([Paris]: de l'imprimerie de la veuve Ballard et fils). – [3], XXXII, 773, [3] p.

T. 2-5. – A Paris: chez Maradan, 1789-1793 ([Paris]: de l'imprimerie de Demonville). – 4 vol. ([4], 550, [1] p.) ([4], 491, [1] p.) ([3], 722, [2] p.) ([3], 559, [1] p.)

T. 6: *Planches: contenant la Carte générale de l'empire de Russie, d'après la nouvelle division de cet empire en quarante-deux gouvernemens; dix cartes géographiques; soixante-dix-sept planches de botanique; douze autres représentant des fourneaux, moulins, monumens, etc.; onze d'idoles et costumes; et onze autres d'animaux, d'histoire naturelle, d'hiéroglyphes, etc.* – A Paris: chez Maradan, 1793. – [3] p., [108] f. de cartes et pl.

Traduit de: *Reise durch verschiedene Provinzen des Russischen Reichs.* – Tailles-douces anonymes, cartes gravées par P. F. Tardieu, les autres planches gravées sous la dir. de N. Thomas.

BPUN Texte: Num 23.3.4
BPUN Atlas: Num 23.1.5

Pallas, Peter Simon. – ***Voyages du professeur Pallas, dans plusieurs provinces de l'empire de Russie et dans l'Asie septentrionale*** / traduits de l'allemand par le C. Gauthier de la Peyronie. – Nouvelle édition / revue et enrichie de notes par les CC. Lamarck, professeur de zoologie au Muséum national d'histoire naturelle, Langlès, sous-garde des manuscrits de la Bibliothèque

nationale, pour les langues arabe, persane, tatare-mantchou, &c. – A Paris: chez Maradan, an II [1793-1794] ([Paris]: de l'imprimerie de Demonville). – 8 vol.; 8° (21 cm) + atlas; 4° (35 cm)

T. 1-7: [Texte]. – 7 vol. (VIII, XL, 422 p.) ([3], 490 p.) ([3], 492 p.) ([3], 499 p.) (448 p.) (455 p.) (448 p.)

T. 8: *Appendix, contenant les descriptions des animaux et des végétaux observés dans les Voyages du professeur Pallas, et cités ou mentionnés dans les volumes précédens*/ avec des notes et observations par le C. Lamarck... – [3], VIII, 463 p.

T. 9: *Planches: contenant la Carte générale de l'empire de Russie, d'après la nouvelle division de cet empire en quarante-deux gouvernemens; dix cartes géographiques; soixante-dix-sept planches de botanique; douze autres représentant des fourneaux, moulins, monumens, etc.; onze d'idoles et costumes; et onze d'animaux, d'histoire naturelle, d'hiéroglyphes, etc.* – [2] f., [108] f. de cartes et pl. en partie dépl.

Traduit de: Reise durch verschiedene Provinzen des russischen Reichs. – Tailles-douces anonymes ; cartes gravées par P.-F. Tardieu, planches gravées sous la direction de N. Thomas. – Notre exemplaire avec ex-libris héraldique de la famille de Pury (W. 5725).

BPUN Texte: A 822
BPUN Atlas: ZU 366

Index des noms

Les auteurs d'études modernes et les noms contenus dans l'annexe bibliographique ne figurent pas dans cet index.

(ill.) Illustrateur (dessinateur, graveur, lithographe, etc.)
(éd./impr.) Editeur, imprimeur, libraire
(ex-libris) Provenance

Abbas Ier (le Grand, shah de Perse) 30, 98, 162
Abbas II (shah de Perse) 30, 35, 55, 65
Abdul Mahasin Muhammad Zein el Abidin (sultan de Bantam) 104
Aboe Ma-chasin Moenchamad dsjenoel abidin
Voir: Abdul Mahasin Muhammad Zein el Abidin (sultan de Bantam)
Académie des inscriptions (Paris) 248
Académie royale de peinture (Paris) 298
Académie royale des Beaux-Arts (Pays-Bas) 80
Académie (royale) des sciences (Paris) 223, 224, 241, 242, 248, 273, 274, 275, 283, 294, 299
Académie (russe) des sciences (Saint-Pétersbourg) 270, 275, 283
Academie van de Teyken-Const (Pays-Bas)
Voir: Académie royale des Beaux-Arts (Pays-Bas)
Ackerman, Gerald M. 167
Adam (le Père) (Johann Adam Schall von Bell, dit le Père Adam, jésuite employé à la cour de l'empereur Shunzhi) 188
Adam, Victor-Jean (ill.) 146, 151, 154, 156, 160, 162, 165, 168, 170, 201
Agie (secrétaire) 229
Akbar, Jalâluddin Muhammad (empereur moghol) 31
Alaungpaya (roi de Birmanie) 123
Alexander, William (ill.) 7, 11, 193, 195-198, 200, 202, 204, 206-212, 214, 217, 219, 220
Alexandre Ier (empereur de Russie) 304
Alexandre III (le Grand, roi de Macédoine) 99
Alompra
Voir: Alaungpaya
Anderson, Aeneas 8, 211
Angiviller, Charles Claude d' 224
Angot, Charles (éd./impr.) 27
Angus, William (ill.) 166
Anna Ire (impératrice de Russie)
Voir: Anna Ivanovna (impératrice de Russie)
Anna Ivanovna (ou Anna Ire, impératrice de Russie) 270, 307
Arents Coops, Anna 251
Arminius, Jacobus 251
Artaxerxès Ier (roi de Perse) 99
Artaxerxès II (roi de Perse) 99
Arthus-Bertrand, Claude (éd./impr.) 332
Aurangzeb (ou Aurengzeb) (empereur moghol) 31, 39

Baba-Schin (second haut fonctionnaire de la ville de Rangoon) 118, 120, 121, 124, 126
Bailey, Jane Terry 143
Baquoy, Jean-Charles (ill.) 298
Barbin, Claude (éd./impr.) 27, 35, 40, 41, 43, 44, 46, 53, 109
Barrois, Pierre-Théophile (éd./impr.) 19, 113, 147
Barrow, John 8, 170, 201, 213, 220
Beaublé, Claude Louis (ill.) 117
Beauvais, N. F. (éd./impr.) 211
Bell, John 213
Belon (du Mans), Pierre 7
Bénard, Robert (ill.) 310, 311, 313, 325
Beniowski, Maurice 333

Bentveugels (société d'artistes néerlandais, Rome) 79
Béring, Vitus Jonassen 269-271
Bertrand, A. (éd./impr.)
Voir: Arthus-Bertrand, Claude (éd./impr.)
Bibliothèque des études orientales (Tōyō Bunko, Tokyo) 214
Bibliothèque royale (Paris) 248
Bilaine, Louis (éd./impr.) 14, 27
Billings, Joseph 318-320, 333
Bletterman, J. H. 229
Blokhovius (ou Blokhoovius, Blockhovius), Pietr 259, 264
Blondela, François Michel (ill.) 324, 325, 334
Bocquillon (éd./impr.) 211
Bodawpaya (roi de Birmanie) 112
Boileau, Nicolas 53
Bonaparte, Napoléon
Voir: Napoléon Ier
Bougainville, Louis-Antoine de 305
Bouvet, Joachim 173
Bovet, Edouard (dit «Bovet de Chine») 209, 220
Braam Houckgeest, Andreas Everard van 225, 226, 229, 233, 236, 247, 248
Braam, J.-A. van 229
Breteuil, Louis-Auguste Le Tonnelier de 276
British Museum (London) 148
Broeckhorst, Antonio van 260
Bruce, James 13, 27, 156, 160, 162, 164
Bruijn (ou Bruin, Bruyn), Cornelis de
Voir: Le Brun, Corneille
Buchanan-Hamilton, Francis 117, 124, 131, 135, 137, 141, 143
Buck, J. (ill.) 167
Buffon, Georges Louis Leclerc de 227
Buisson, François (éd./impr.) 27, 144, 145, 210, 213
Burckhardt, Johann Ludwig 148
Butt (chapelain de George III) 147

Cailliaud, Frédéric 14, 21, 27
Carlotto
Voir: Loth, Johann Karl
Caron, François 175, 262, 264
Cassini, César François (dit Cassini de Thury) 273, 274
Cassini, Dominique 274
Castéra, Jean Henri 144, 145, 210, 213
Castries, Charles Eugène Gabriel de La Croix de 306
Cathcart, Charles 172, 192
Catherine II (la Grande, impératrice de Russie) 191, 271, 299, 331
Cavelier, Guillaume (éd./impr.) 26, 27, 79-81, 84-89
Chah-Abbas
Voir: Abbas Ier (shah de Perse)
Chalmandrier, Nicolas (ill.) 295
Chapelle, Claude Emmanuel Lhuillier (dit) 22
Chapes (abbé de) 33
Chappe d'Auteroche, Jean 8-10, 12, 24-27, 268, 271, **272-301**, 303, 321, 328, 331, 335
Chappuzzeau, Samuel 22, 39
Chardin, Jean 8, 10-14, 20, 22, 25-27, 29, 39, 52, **54-77**, 81, 99, 101, 102, 108
Charles II (roi d'Angleterre) 57
Charpentier, François 22
Chatelain, C. J. B. (ill.) 227, 239
Chauveau, François (ill.) 14
Chéops (pharaon) 84, 87
Ch'ien-lung
Voir: Qianlong (empereur de Chine)
Chirikov, Alexei 270, 271
Choffard, Pierre Philippe (ill.) 323, 324, 334
Choisy, François Timoléon de 220
Cleef, Rogier van 81
Clément XIV (pape) 173
Cléopâtre VII (reine d'Egypte) 84, 86
Clive, Robert 111
Clouzier, Gervais (éd./impr.) 6, 14, 27, 29, 33, 35, 36, 39-41, 43, 44, 46, 53, 109
Colbert, Jean-Baptiste 30, 175, 180
Collège de France (Paris) 248
Collège Louis le Grand (Paris) 273
Colomb, Christophe 259
Compagnie anglaise des Indes orientales 8, 30, 57, 111, 148, 149, 155, 191, 192
Compagnie des Indes orientales des Provinces Unies
Voir: Compagnie néerlandaise des Indes orientales

Compagnie française des Indes orientales (et de la Chine) 30, 31, 175, 223
Compagnie hollandaise des Provinces-Unies
Voir: Compagnie néerlandaise des Indes orientales
Compagnie néerlandaise des Indes orientales (VOC) 8, 13, 24, 30, 98, 104, 172-175, 177, 178, 180, 225, 248, 251, 253-256, 258-260, 262-264, 266
Compagnie orientale des Provinces-Unies
Voir: Compagnie néerlandaise des Indes orientales
Confrérie Pictura (La Haye) 80
Cook, James 303, 305, 310, 311, 313, 323, 325, 328, 333
Cordier, Henri 248
Courtenay (vicomte de) 147
Coxe, William 330, 335
Cuper (ou Cuyper), Gisbert 80, 85

Dalrymple, Alexandre (ill.) 117, 144
Daniell, Thomas (ill.) 130
Dapper, Olfert 13, 23, 254
Darius (roi de Perse) 99
De Bruijn, Cornelis
Voir: Le Brun, Corneille
De Goyer, Pierre
Voir: Goyer, Pierre (Pieter) de
De Keyser, Jacob
Voir: Keyser, Jacob de
De l'Isle de la Croyère, Louis
Voir: Delisle de La Croyère, Louis
De Winter, Adriaan de (ill.)
Voir: Winter, Adriaan de (ill.)
De Witt, Johan
Voir: Witt, Johan de
Debrett, John (éd./impr.) 143
Debure, Jean (père) (éd./impr.) 27, 292
Decker, Cornelis Gerrits 84
Dejnev, Semion 269
Delance, J.-J. (éd./impr.) 212, 220
Delignon, Jean Louis (ill.) 126, 134, 135, 144
Delisle de La Croyère, Louis 270, 271, 307
Delisle, Louis (sieur de La Croyère)
Voir: Delisle de La Croyère, Louis
Della Valle, Pietro 13, 23
Delorme, Jean-Louis (éd./impr.) 75
Delvaux, Rémi Henry Joseph (ill.) 115, 123, 144
Denné (le Jeune) (éd./impr.) 211
Deseve (ill.)
Voir: Sève, Jacques-Eustache de (ill.)
Devisse, Jean Baptiste (ill.) 227
Dhoudan, François d' (ill.) 228, 230, 232
Didot, François-Ambroise (éd./impr.) 292
Dillon, Peter 304
Dozy, Reinier 229
Dreyfous, Maurice (éd./impr.) 328, 329, 334
Du Halde, Jean-Baptiste 191, 204
Du Val, Robbert (ill.) 89
Dubois (horloger) 274
Dubourdieu, Saumarez 115
Duché de Vancy, Gaspard (ill.) 325, 334
Duminil-Lesueur, Louis-François (éd./impr.) 212, 220
Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César 304
Duplain, Pierre (éd./impr.) 301
Dupleix, Joseph-François 111
Duval, Armand (ill.) 227

East Indian Company
Voir: Compagnie anglaise des Indes orientales
East-India Company of the United Provinces
Voir: Compagnie néerlandaise des Indes orientales
Egberts Veerman, Judith 251
Eidous, Marc-Antoine 290, 301
Elisabeth Ire (impératrice de Russie) 10, 276

Falk (ou Falck), Johann Peter 335
Farington, Joseph 148
Fécamp, Caresme (ou Carême) de (ill.) 294, 298
Ferdinand III (de Habsbourg, empereur germanique) 33
Fleurieu, Charles Pierre Claret de 332
Fleuriot de Langle, Paul Antoine Marie 307
Foin (ill.) 227
Fonbonne, Quirin (ill.) 67
Fontaney, Jean de 173
Forster, Johann Reinhold 323, 334
Foucault (veuve de Damien) (libr./impr.) 27
Fourmont, Etienne 248
François-Xavier (saint, jésuite missionnaire) 174, 259

Frédéric-Guillaume (le Grand Electeur, duc de Prusse) 39
Frisius, André (ou Andries) 259, 260, 264
Froullé (ou Froulé), Jacques-François (éd./impr.) 19, 113, 147

Gabriel (de Paris, père capucin) 31
Gaete, H., van de (éd./impr.) 108
Garnery, Jean-Baptiste (éd./impr.) 248
Gasparin, Valérie 7
George III (roi d'Angleterre) 172, 192, 193, 199, 200, 202, 218
Georgi, Johann Gottlieb 335
Gerbillon, Jean-François 173
Gillan, Hugh 200
Giraud, E. A. (dit Giraud l'Aîné) (ill.) 143
Glemona, Basile de 225
Gmelin, Johann Georg 270, 271, 335
Gmelin, Samuel Gottlieb 335
Goeree, David (éd./impr.) 107, 108
Goeree, Willem (éd./impr.) 107, 108
Goisse, Madeleine 37
Golikoff (soldat russe, aide de camp de J.-B. de Lesseps) 314, 318-320
Gower, Erasme 210
Goyer, Pierre de 177, 178, 180, 229
Grelot, Guillaume-Joseph (ill.) 11, 25, 72, 81, 101
Grimm, Frédéric-Melchior 295, 298, 301
Guignes, Chrétien-Louis-Joseph de 7, 8, 10, 12, 22, 25, 26, **222-249**
Guignes, Joseph de 223, 248
Guillaume III (d'Orange-Nassau, roi d'Angleterre) 89

Hainzelmann, Joan (ill.) 6, 14, 29, 33, 39
Halifax, William 85
Halley, Edmund 273, 281
Hastings, Warren 111
Havell, Daniel (ill.) 167
Havell, Robert (ill.) 167
Hazart, Cornelis 260
Henri II (roi d'Angleterre) 155
Henry, Pierre François 166, 168
Heshen (Premier ministre chinois) 200, 201
Hetzel, Pierre-Jules (éd./impr.) 329
Hickey, Thomas (ill.) 11, 191
Hill, J. (ill.) 167
Hoffmann (ou Hofmann), Benjamin Gottlob (éd./impr.) 144
Hofstede van Essen, G. 85
Holmes, Samuel 8, 196, 198, 200, 202, 210-212, 219, 220
Hondius, Jacomina 251
Hoorn, Joan van 13, 104, 106
Hoppner, John 148
Hôtel de Thou (Paris)
Voir: Panckoucke, Charles Joseph (éd./impr.)
Hu Shi (politicien et philosophe chinois) 217
Hüttner, Johann Christian 210, 213
Hulst, Nicolaas van der 94
Hulst, Pieter van der 79
Humblot, A. (ill.) 204
Hussein Ier (shah de Perse) 96, 98
Huttner, Johann Christian
Voir: Hüttner, Johann Christian

Ides, Everard Isbrantz 108
Imprimerie de la République (éd./impr.) 334
Imprimerie impériale (éd./impr.) 22, 224-226
Imprimerie royale (éd./impr.) 22, 302, 321
Institut de France 148, 224
Institut national
Voir: Institut de France
Isbrantz Ides, Everard
Voir: Ides, Everard Isbrantz
Ivan IV (le Terrible, tsar de Russie) 269
Iwao, Seiichi 24, 256

Jahân (shâh)
Voir: Shâh Jahân
Jahângîr (empereur moghol) 31
Jans, Emmigje 251
Jefferson, Thomas 306
Johnson, Thomas (éd./impr.) 255
Jordan, Claude (dit de Colombier) (éd./impr.) 256
Joseph (le Père) (François Joseph Le Clerc du Tremblay, dit le Père Joseph) 30, 33
Juste (de Beauvais, père capucin) 31

Kaempfer (ou Kempfer), Engelbert 27, 81, 99, 102, 108
Kangxi (empereur de Chine) 171, 173, 193
Kaslov-Ougrenine, Grégoire 308, 312, 314, 318, 334
Kastelein, Cornelis de 13, 98, 104
Keys (capitaine) 156, 160
Keyser, Jacob de (ill.) 92, 108, 177, 178, 180
Keyser, Jacob de (ambassadeur de la VOC) 177, 180, 229
Khéops (pharaon)
Voir: Chéops
Kircher, Athanase 84
Kneller, Godfrey 79, 80, 89, 108
Kracheninnikov, Stepan (Etienne) Petrovitch 268, 271, 290, 292, 294, 295, 298, 301, 303, 328, 335
Krooneveld, Hendrik (éd./impr.) 88

L'Isle de La Croyère, Louis de
Voir: Delisle de La Croyère, Louis
La Chapelle
Voir: Chapelle, Claude Emmanuel Lhuillier (dit)
La Fontaine, Jean de 324
La Luzerne, César Henri de 321, 334
La Pérouse, Jean-François Galaup de 9, 22, 303-307, 312, 314, 321, 324, 325, 329, 332, 334
Lake, Gerard 152
Lalande, Joseph Jérôme 273
Lallemant, Antoine-Jean-Noël 211
Lally-Tollendal, Gérard de 111
Lamartine, Alphonse de 7
Landseer, John (ill.) 166
Langle, Paul Antoine Marie Fleuriot de
Voir: Fleuriot de Langle, Paul Antoine Marie
Langlès, Louis Matthieu 75, 212
Launay, Nicolas de (ill.) 284, 290
Launay, R. de (ill.) 191, 194
Le Bas, Jacques-Philippe (ill.) 276, 281, 287, 295
Le Brun, Corneille (Bruijn ou Bruin, Bruyn, Cornelis de) 4, 6-10, 12, 13, 16, 20-23, 25-27, 48, 50, **78-109**
Le Carpentier, Jean 177, 178
Le Cerf, Jacques Louis Constant (ill.) 227
Le Clerc du Tremblay, François Joseph (dit le Père Joseph)
Voir: Joseph (le Père)
Le Comte, Louis 173
Le Gentil, Guillaume-Hyacinthe 274
Le Monnier, Pierre-Charles 223
Le Normant, Jean-Baptiste-Etienne-Elie (éd./impr.) 75
Le Prince, Jean-Baptiste (ill.) 24, 268, 273, 276, 278, 281, 283, 284, 286-290, 292, 294, 295, 301, 303
Leclerc du Tremblay, François (dit le Père Joseph)
Voir: Joseph (le Père)
Ledyard, John 332
Lemercier, Pierre-Gilles (éd./impr.) 204
Lepekhin (ou Lepekinn, Lepechin), Ivan Ivanovitch 335
Lepetit (veuve) (éd./impr.) 27, 168, 169
Lescot, François 58
Lescot, François (veuve) 58
Lesseps, Ferdinand de 304, 321, 328, 329, 334
Lesseps, Jean-Baptiste Barthélemy de 8, 9, 22, **302-335**
Lesseps, Martin de 303
Lesueur, Louis-François (éd./impr.)
Voir: Duminil-Lesueur, Louis-François (éd./impr.)
Levrault, François-Georges (éd./impr.) 248
Littleton (famille) 147
Littleton (Lord, oncle de Valentia) 147
Littleton (ou Lyttleton), George 155
Locman (fabuliste)
Voir: Luqmān (fabuliste)
Loth, Johann Karl (dit Carlotto) 80, 85, 107
Louis XIV (roi de France) 39, 41-43, 173, 223, 250
Louis XV (roi de France) 301
Louis XVI (roi de France) 303, 305, 321, 324
Louvre 248
Luqmān (ou Locman) (fabuliste) 65
Luyken, Jan (ou Johann) van (ill.) 25, 26, 88, 108

Maatsuiker, Jean 188
Mabre-Cramoisy, Sébastien (éd./impr.) 220
Macartney, George (Lord) 11, 170, 173, **190-221**, 225, 229, 230, 232, 240, 247, 248

Macdowal (général) 154
Magnet de Formont, Jean Frédéric (ex-libris) 89
Martinet, François-Nicolas (ill.) 295
Masquelier, Claude-Louis (ill.) 324, 325
Mazarin, Jules 58
Messerschmidt, Daniel Gottlieb 270
Metcher, Jean Balthasar 23
Meuron, Charles Daniel de (ex-libris) 144
Meuron, Pierre-Frédéric de 156
Meurs, Jacob van (ou Jacob de) 177, 178, 180, 253-256, 266
Miller, John (ill.) 227
Miller, William (éd./impr.) 166, 167, 214
Ming (dynastie chinoise) 171
Mirza-Chefi (historien persan) 76
Mörs, Jacob (éd./impr.)
Voir: Meurs, Jacob van (éd./impr.)
Mollen, David van 81
Montanus, Arnoldus (ou Arent) 8, 24, 27, 175, **250-267**
Montanus, Jacob 251
Montanus, Petrus 251
Montesquieu, Charles-Louis de Secondat de 76, 204
Montmollin, Georges de (1628-1703) (ex-libris) 180
Montmollin, Georges de (1753-1818) (ex-libris) 180
Moreau (le Jeune), Jean-Michel (ill.) 295, 335
Moreau de Saint-Méry, Médéric-Louis-Elie 248
Moutard, Nicolas-Léger (éd./impr.) 328
Müller, Gerhard Friedrich 270, 275
Mulder, S. (ill.) 89

Napoléon Ier (empereur des Français) 224, 225, 304
Nepveu, A. (éd./impr.) 248
Neyrand, Eugène (ex-libris) 322
Nieuhof (ou Nieuhoff), Jean 8, 10, **176-189**, 254
Niquet, Claude (dit l'Aîné) (ill.) 144
Noël, Alexandre Jean 274
Nordstroem, Henrik A. (éd./impr.) 144
Nyon, Jean-Luc III (éd./impr.) 19, 113, 147

Observatoire astronomique (Paris) 273
Oda Nobunaga (shogun) 174
Ogilby, John 254, 255
Oosterwyk, Johannes (éd./impr.) 108
Oost-Indische Maetschappy in't Vereenigde Nederland
Voir: Compagnie néerlandaise des Indes orientales
Ost-indische Gesellschaft in den Vereinigten Niederländern
Voir: Compagnie néerlandaise des Indes orientales
Osterwald (ou Ostervald), Frédéric Samuel (cartographe) (ex-libris) 89
Ouella-Salassé (ras d'Ethiopie) 162
OZ
Voir: Ozanne, Nicolas-Marie
Ozanne (famille d'artistes brestoise) 324
Ozanne, Nicolas-Marie 323, 324, 334

Pacifique (de Provins, père capucin) 31
Pallas, Peter (Pierre) Simon 271, 335
Panckoucke, Charles-Joseph (éd./impr.) 335
Paris, G. (ill.) 227
Pauly, J. P. 274
Petitpierre-Boy, Charles-Henri 193, 219, 229
Peyrefitte, Alain 214
Philip, J. C. (ill.) 204
Picart, Bernard (ill.) 108
Picart, Etienne (ou Stephanus) (dit le Romain) (ill.) 14
Pierre Ier (le Grand, empereur de Russie) 10, 90, 95, 213, 270
Pilcher, Jemima 115
Pingré, Alexandre-Guy 274
Pitton de Tournefort, Joseph
Voir: Tournefort, Joseph Pitton de
Pizarro, Franciso 259
Poisson (éd./impr.) 211
Poisson (ill.) 19, 113, 147
Pôles d'images (Barbizon) (éd./impr.) 329, 334
Pollard, Robert (ill.) 166
Popham, Home 164
Pougatchev, Iemelian Ivanovitch 300
Poussou, Jean-Pierre 334
Ptolémées (dynastie égyptienne) 156

Qianlong (ou Ch'ien lung) (empereur de Chine) 11, 171, 172, 193, 194, 198, 199, 202, 204, 208, 214, 215, 217-221, 225, 247
Qing (dynastie chinoise) 171, 172, 193, 198

Raisin, Antoine 12, 14, 55, 58
Ramses II (pharaon) 148
Raphaël (du Mans, père capucin) 31, 35
Raux, Nicolas Joseph 234
Renouard, Jules (éd./impr.) 214
Rey, Marc-Michel (éd./impr.) 298, 301
Richelieu, Armand Jean Du Plessis de 31, 33
Riebeeck, Abraham van 104
Rignoux, Thomas-François (éd./impr.) 27
Ritschkoff, Nikolaus
Voir: Rytchkov, Nikolaï Petrovitch
Rivington, Francis C. (éd./impr.) 148
Rivington, John (éd./impr.) 148
Rocolet, Pierre (éd./impr.) 27
Rolland, Jean 329
Rostom Ier (khan de Karthli) 65
Roumovski, Stepan Iakovlevitch 275
Rousseau (habitant au Cap, «parent du célèbre Jean-Jacques») 149
Rousseau, Jean-Jacques 149
Roxburgh, William 117
Royal Academy School (Londres) 147
Rustan Can (ou Khan)
Voir: Rostom Ier (khan de Karthli)
Rytchkov, Nikolaï Petrovitch 335

Safavides (dynastie iranienne) 30, 96
Safi (sheik) 96
Saint-Aubin, Augustin de (ill.) 284
Saint-Liebau (abbé de) 33
Saint-Non, Jean-Claude Richard (abbé de) 324
Saint-Pré, de (traducteur) 292
Salt, Henry 8, 11, 18, 21, **146-169**
Schall von Bell, Johan Adam (dit le Père Adam)
Voir: Adam (le Père)
Schuer, Theodoor van der 79
Séfi Ier (shah de Perse) 30, 65
Ségur, Louis-Philippe de 321, 334
Sève, Jacques de (ill.) 227
Sève, Jacques-Eustache de (ill.) 26, 223, 227, 228, 231, 233, 234, 236-241, 243, 245, 247, 249
Shâh Jahân (empereur moghol) 31
Shore, John 115, 117
Shunzhi (empereur de Chine) 178, 180, 188, 189
Simon, Simon (ill.) 196, 198, 200, 202, 210, 211, 219, 227
Singey Bey (ill.) 143
Smithsonian Institute (Washington) 42
Société Bentveugels
Voir: Bentveugels (société d'artistes néerlandais, Rome)
Société de lecture (Neuchâtel) 229
Société des antiquaires (Londres) 147
Société linnéenne (Londres) 147
Société royale (Londres) 147, 148, 248
Société typographique (Neuchâtel) (éd./impr.) 335
Soïmonov, Fedor Ivanovitch 282
Soleïmaan (ou Soliman, Solyman) III
Voir: Süleyman Ier (shah de Perse)
Song (dynastie chinoise) 217
Sonnerat, Pierre 19, 113, 147
Spanberg, Martin 270
Spex, Jacob 253
Staunton, George Leonard 8, 191, 193, 194, 199, 200, 210, 212-214, 221
Staunton, Thomas 193, 214
Steller, Georg Wilhelm 270, 271
Stroganov (famille de marchands et industriels russes) 269
Su Song (ingénieur) 217
Süleyman Ier (shah de Perse) 30, 35, 57, 74, 76
Surugue de Surgis, Louis de (ill.) 75, 76
Symes, Michael 8, 10, 11, 22, 26, 27, 110, 112, **114-145**

Tang (dynastie chinoise) 217
Tardieu, Jean Baptiste Pierre (dit Tardieu l'aîné) (ill.) 10, 21, 110, 115, 117, 121, 123, 126, 131, 134, 135, 137, 140, 143-145, 199, 200, 210, 212, 213, 221
Tarelli, Baptista 21, 81
Tavernier, Daniel 34, 35, 36, 39

Tavernier, Jean Baptiste 6, 8, 10-12, 14, 17, 19, 22, 27, 29, **33-53**, 55, 96, 109
Tavernier, Pierre 37
Thévenot, Jean de 7, 10, 13, 14, 18, 19, 23, 27, 37, 39, 55, 81
Thomas (capitaine) 118, 143
Thomassin, Simon (ill.) 57
Thou (Hôtel de, Paris)
Voir: Panckoucke, Charles Joseph (éd./impr.)
Thouin, André 224
Thunberg, Carl Peter (ou Charles-Pierre) 13, 154
Tilliard, Jean-Baptiste (ill.) 24, 268, 273, 278, 283, 286, 288, 289, 292, 294, 301, 303, 335
Titsingh, Isaac 12, 223-225, 229, 230, 236, 247
Tokugawa (dynastie japonaise) 174, 175
Tokugawa Ieyasu (shogun) 174
Tomassin, Simon (ill.)
Voir: Thomassin, Simon (ill.)
Tournefort, Joseph Pitton de 7
Toyotomi Hideyoshi (shogun) 174
Trinity College (Dublin) 191

Uffenbach, Zacharias Conrad von 107
Université de Caroline du Nord 214

Valck, Gerrit (ill.) 79, 89, 108
Valentia, Georges Annesley 8, 10, 11, 13, 18, 21, 22, 26, 27, **146-169**
Van...
Voir au deuxième (ou troisième) mot du nom
Vassal, Guy 329
Velde, Karl-Franz van der 214
Verbiest, Ferdinand 173
Vereenigde Oost-Indische Compagnie
Voir: Compagnie néerlandaise des Indes orientales
Visdelou, Claude de 173
VOC (Vereenigde Oost-Indische Compagnie)
Voir: Compagnie néerlandaise des Indes orientales
Voltaire 191
Vorontsov, Mikhaïl Ilarionovitch 10, 276
Vossische Buchhandlung (Berlin) (éd./impr.) 334

Wandelaar, Jan (ill.) 108
Webber, John (ill.) 310, 311, 313, 325
Wellesley, Arthur 152
Wellesley, Richard Colley 18, 111, 117, 147, 150, 154, 156, 160, 162, 166
Wetstein, Gerard (éd./impr.)
Voir: Wetstein Frères (éd./impr.)
Wetstein, Hendrick (ou Henricus) (éd./impr.) 108
Wetstein, Rudolf (éd./impr.)
Voir: Wetstein Frères (éd./impr.)
Wetstein Frères (Rudolf et Gerard) (éd./impr.) 13, 16, 25, 27, 90, 92, 94-96, 98-102, 105-108
Whatman (Maidstone, Kent, papeterie) 167
Winter, Adriaan de (ill.) 59
Witsen, Nicolas 10, 80, 90, 94, 104, 107
Witt, Johan de 80
Wood, Thomas 117, 118, 120-122, 124, 125, 129, 130, 133, 135, 137, 144

Xerxès Ier (roi de Perse) 99

Yerasimos, Stéphane 45, 53, 55, 58
Yongzheng (empereur de Chine) 171, 173, 202
Young, Thomas 148

Zampi, Joseph-Marie 62

Table des matières

Introduction 7
MICHEL SCHLUP

Points de repère

Le Levant, la Perse et l'Inde à l'époque de Tavernier et de Chardin 29
MICHEL SCHLUP

Jean-Baptiste Tavernier, voyageur et marchand des rois 33
NATALIA ERASO

Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient 55
DOMINIQUE DE MONTMOLLIN

Corneille Le Brun, un artiste peintre néerlandais sur les routes d'Orient 79
MICHEL SCHLUP

Points de repère

L'Inde et la Birmanie au tournant du XVIIIe siècle 111
MICHEL SCHLUP

Michael Symes, un diplomate anglais en Birmanie (1795) ... 115
MARIE REGINELLI

George Valentia et Henry Salt, à la découverte de l'Inde, de Ceylan et des côtes de la mer Rouge 147
MARIE VUARRAZ

Points de repère

La Chine et le Japon, au temps des grandes ambassades (XVIIe-XVIIIe siècles) 171
MICHEL SCHLUP

Jean Nieuhof, la première ambassade en Chine de
la Compagnie orientale des Provinces-Unies (1655-1657) . . . 177
MICHEL SCHLUP

L'ambassade de Lord Macartney en Chine (1792-1794) 191
JEAN-PAUL REDING

Chrétien-Louis-Joseph de Guignes, de Canton à Pékin
avec l'ambassade néerlandaise d'Isaac Titsingh (1794-1795) . . 223
MICHEL SCHLUP

Arnoldus Montanus, ambassades mémorables
de la Compagnie des Indes orientales des Provinces-Unies
vers les empereurs du Japon (1643 et 1649) 251
LAURENT GOBAT

Points de repère

La Sibérie au XVIIIe siècle, colonisation et exploration 269
MICHEL SCHLUP

Chappe d'Auteroche à Tobolsk, un abbé astronome
au service de Vénus (1760-1762) 273
MICHAEL SCHMIDT

Voyage de Jean-Baptiste de Lesseps, messager de La Pérouse,
du Kamtchatka à Versailles à travers la Sibérie (1787-1788) . . 303
MICHAEL SCHMIDT

Les auteurs 336

Orientation bibliographique 337

Notices des récits de voyage en Asie conservés à la Bibliothèque
publique et universitaire de Neuchâtel 339
MICHAEL SCHMIDT

Index des noms 353

Achevé d'imprimer en mai 2009
sur les presses de l'Imprimerie Zwahlen à Saint-Blaise

Mise en page: Gilles Attinger, Hauterive
Composition: TransfoTexte, Lausanne
Photolitho: Villars graphic & Cie, Neuchâtel
Reliure: Schumacher SA, Schmitten/FR

Conception graphique et production:
Editions Gilles Attinger SA, Hauterive/NE